ORIGINE DE TOUS LES CULTES, OU RELIGION UNIVERSELLE. PAR DUPUIS, ...

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
201
32 C
9

L'atlante trovasi - 201-32-K.17

Digitized by Google

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
Rue de Vaugirard, n° 11.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Gravé à l'Eau forte par Couché fils.

Digitized by Google

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée avec soin, enrichie d'un NOUVEL ATLAS ASTRONOMIQUE composé de 24 planches, gravées d'après des monumens authentiques, par M. Couché fils; et de la GRAVURE DU ZODIAQUE DE DENDERAH.

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE DUPUIS,

PAR M. P.-R. AUGUIS,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA VITTORIO EMANUELE IN ROMA

PARIS.

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE D'ÉMILE BABEUF,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 123,

OU RUE BAILLEUL, N° 12, HOTEL D'ALIGRE.

1822.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE C.-F. DUPUIS.

DUPUIS (Charles-François), membre de l'Institut, naquit à Trye-Château, entre Gisors et Chaumont, de parens pauvres, le 26 octobre 1742. Son père qui était instituteur lui enseigna les mathématiques et l'arpentage. Le jeune Dupuis était déjà en état de tirer parti de ses nouvelles connaissances quand M. le duc de La Rochefoucauld, qu'il eut occasion de connaître, le prit sous sa protection, lui donna une bourse au collége d'Harcourt, et fit prendre une nouvelle direction à ses études. Dupuis sut reconnaître en peu d'années tant de bienfaits, par les progrès les plus rapides. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans quand il fut nommé pour professer la rhétorique au collége de Lisieux. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions furent employés à faire son cours de droit; il se fit recevoir avocat au parlement le 11 août 1770. Il fut chargé par le recteur de l'Université de prononcer le discours d'usage pour la distribution des prix;

Digitized by Google

ce fut encore Dupuis qui fut chargé de faire, au nom de l'Université, l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. Ces deux ouvrages, qui furent imprimés dans le temps, commencèrent sa réputation littéraire; on y remarqua une latinité pure et élégante. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent pour lui l'objet d'une plus sérieuse application; il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une amitié étroite. Ici se rattache le premier anneau de la nouvelle chaîne de travaux, d'efforts et de recherches qui jetèrent Dupuis dans une autre région du monde littéraire, et lui procurèrent une célébrité qu'il aurait difficilement obtenue de l'enseignement scolastique. En 1778, il exécuta un télégraphe d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et il réussit au point qu'il pouvait correspondre avec M. Fortin, son ami, qui, du village de Bagneux, où il avait une maison de campagne, observait avec un télescope les signaux que Dupuis lui faisait de Belleville, et qui lui apportait ou lui envoyait le lendemain la réponse. Ils s'écrivirent de cette manière, chaque année, pendant la belle saison, depuis 1778 jusqu'au commencement de la révolution. Dupuis détruisit alors sa machine, dans la crainte qu'elle ne le rendît suspect. Cette découverte ne fut pas d'abord accueillie comme elle le méritait; ce ne fut que plusieurs années après qu'on en reconnut l'importance.

Digitized by Google

Dupuis avait conçu à peu près à la même époque son système sur l'origine des noms des mois grecs. Ce travail fut pour lui l'objet d'un Mémoire étendu sur les constellations. Il avait été frappé de la bizarrerie des figures par lesquelles on représentait, sur les plus anciens planisphères, les groupes d'étoiles appelées constellations; il avait pareillement remarqué que ces groupes n'offrent à l'œil aucune forme analogue à leur représentation; et il en avait conclu que la configuration réelle de ces constellations ou astérismes n'avait pu être l'origine des figures et des noms qu'on leur a donnés dès la plus haute antiquité. Dupuis avait cherché à deviner cette énigme, au moins pour les constellations zodiacales. Il imagina que cette représentation du ciel pendant le cours de l'année, avait dû correspondre à l'état de la terre et aux travaux de l'agriculture, dans le temps et dans le pays où ces signes avaient été inventés; de sorte que le zodiaque était pour le peuple inventeur une sorte de calendrier, à la fois astronomique et rural. Il ne s'agissait plus que de chercher le climat et le temps où la constellation du capricorne avait dû se lever avec le soleil, et le jour du solstice d'été et l'équinoxe de printemps arriver sous la balance. Dupuis crut reconnaître que ce climat était celui de l'Egypte, et que la correspondance parfaite entre les signes et leur signification y avait existé environ quinze à seize mille ans avant le temps présent, et qu'elle n'avait existé

Digitized by Google

que là ; que cette harmonie avait été troublée par l'effet de la précession des équinoxes, et il ne balance pas à remonter à ces temps reculés, et à attribuer l'invention des signes du zodiaque aux peuples qui habitaient alors la Haute-Égypte et l'Éthiopie. Telle est la base principale sur laquelle Dupuis avait établi son système mythologique. On avait souvent vu peupler le ciel aux dépens de la terre ; mais personne avant lui n'avait entrepris de montrer que c'était, au contraire, le ciel seul qui avait peuplé la terre de cette multitude d'êtres imaginaires, que l'oubli de leur origine symbolique avait métamorphosés en princes, en guerriers, en héros, et que la simple théorie des levers et des couchers d'étoiles, représentée dans les planisphères sous la figure d'hommes ou d'animaux, qui, selon la diversité des aspects, semblaient se fuir ou se poursuivre, se combattre ou s'embrasser, naître ou mourir, était l'origine de ce nombre immense de faits merveilleux, d'aventures chimériques qui étonnent dans la mythologie, et dont on demanderait en vain raison à l'histoire. Se croyant bien assuré des guides qu'il s'était choisis pour le conduire dans ce labyrinthe théologico-mythologique, Dupuis s'y enfonça sans s'inquiéter des difficultés qu'il aurait à vaincre pour en sortir. De l'explication fort raisonnable d'un grand nombre de fables, il se laissa entraîner à des vues et à des applications beaucoup plus générales, sur le système entier de la théogonie

Digitized by Google

et de la théologie des anciens. Quel nombre énorme d'aperçus, de rapprochemens, de combinaisons, d'analogies, de conjectures! et comment s'arrêter dans ces espaces aériens où l'esprit, environné de nuages et de fantômes qu'il crée, dissipe, recrée ou modifie à son gré, est toujours libre de transformer les idées en corps, les corps en idées, les mots en choses, les choses en mots, de confondre les siècles, les peuples, les climats, où tout se plie à son système, flexible lui-même au dernier point et susceptible de s'adapter à tout ce qui a été cru, pensé, imaginé dans tous les temps et dans tous les pays. Si tant d'hommes, de princes, de héros prétendus ont été créés par l'astronomie, ne doit-on pas aussi trouver dans les astres les premières idées de ces dieux dont les noms sont encore ceux des planètes? et est-il naturel de penser que le ciel les ait empruntés à la terre? L'homme, ignorant les règles et surtout les causes du mouvement des astres, ne dut-il pas être porté à leur supposer un principe de vie et d'intelligence, et à les regarder comme des êtres divins? Persuadé qu'il avait trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, de tous les contes dont se berce la crédule humanité, la clef de tous les mystères de l'antiquité, de toutes les difficultés des derniers âges de l'histoire, Dupuis s'empressa de faire connaître sa découverte aux savans; il publia plusieurs parties de son système dans le Journal des Savans, des mois de juin, d'octobre et de dé-

Digitized by Google

cembre 1779, et de février 1780, et il en fit hommage à l'Académie des inscriptions. Il rassembla ensuite ces explications restées éparses dans les journaux, et en forma un seul corps d'ouvrage qu'il publia d'abord dans l'Astronomie de Lalande, et ensuite séparément en un volume in-4° (1781), sous le titre de *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*. Ce mémoire, qui donnait une nouvelle direction aux recherches de l'érudition, marqua la place de Dupuis parmi les savans. Condorcet le proposa au grand Frédéric pour la chaire de littérature au collége de Berlin, en remplacement de M. Thiébault qui avait donné sa démission. Dupuis avait accepté les propositions du monarque philosophe, quand la mort de ce prince rompit ses engagemens. Mais la chaire d'éloquence latine qui vint à vaquer dans le même temps au collége de France, par la mort de M. Bejot, lui fut donnée. Nommé, en 1788, membre de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, en remplacement de Rochefort, il s'occupa à donner de nouveaux développemens à son système, se démit de sa place de professeur de rhétorique au collége de Lisieux, fut nommé par les administrateurs du département de Paris, l'un des quatre commissaires de l'instruction publique, chargés de faire l'inventaire des contrats, fondations, bourses, revenus, monumens publics et bâtimens des colléges de la capitale. Les orages révolution-

Digitized by Google

naires dont Paris était devenu le théâtre, obligèrent Dupuis à aller chercher un asile à Évreux. Nommé membre de la Convention par le département de Seine-et-Oise, il s'y fit remarquer par la modération de sa conduite et de ses discours. Élu secrétaire de l'Assemblée en l'an III, il fit une motion d'ordre à l'occasion des qualifications de terroristes et de jacobins; se plaignit des désarmemens arbitraires, et demanda que l'on prît des mesures pour régulariser la marche des citoyens dans leurs dénonciations; il présenta des vues sur l'économie politique, proposa un projet de décret, tendant à faire rendre compte à tous les agens de la République, et à donner à la constitution démocratique de 1793 le développement nécessaire pour la faire marcher. Il fut chargé dans la même année de l'exécution des lois relatives à l'instruction publique. Ses travaux au Conseil de cinq-cents où il avait été nommé en l'an IV, se bornèrent à demander l'ordre du jour sur la suppression de la distribution des journaux au Corps législatif par le gouvenement, à faire un rapport sur le placement des écoles centrales, à rendre hommage aux efforts de la Convention nationale pour régénérer le peuple français, et à présenter des vues sur l'instruction publique. Les autres motions qu'il fit dans le cours de cette session, sont d'un intérêt trop secondaire pour en parler; elles confirment l'opinion qu'ont gardée de Dupuis toutes les personnes qui l'ont connu, qu'il avait été placé

Digitized by Google

hors de sa sphère en entrant dans les affaires politiques de son pays. Il fut un des quarante-huit membres qui formèrent le noyau de l'Institut. Porté trois fois sur la liste pour être directeur, trois fois il avait été mis au balottage ; mais le général Moulin l'emporta sur lui au troisième tour de scrutin. Après le 18 brumaire, Dupuis fut élu par le département de Seine-et-Oise membre du Corps législatif, en devint président, et fut nommé par le Tribunat et le Corps législatif candidat au Sénat. Là finit sa carrière politique. Il avait publié, en 1794, son grand ouvrage intitulé : *Origine de tous les cultes, ou la religion universelle*, trois volumes in-4° et un atlas, ou douze volumes in-8°. Quoique d'un format et d'un nombre de volumes différens, ces deux éditions n'en forment qu'une seule ; il n'y a de différence que dans la justification qui est beaucoup plus longue dans l'in-4° que dans l'in-8°. L'ouvrage dans le premier format est imprimé à doubles colonnes ; dans le second, il ne l'est que sur une colonne ; ceci explique la différence dans le nombre des volumes. Dupuis, voyant que les explications physiques ou morales des néoplatoniciens et de quelques savans qui ont écrit depuis la renaissance des lettres, avaient eu un succès médiocre ; que celles des Huet et des Fourmont, qui voulaient retrouver toute la mythologie dans la Bible, avaient paru ridicules ; que de nos jours, le système scythique ou diony-

Digitized by Google

sique du chimérique d'Hancarville, n'avait pas beaucoup mieux réussi, crut avoir trouvé dans l'astronomie et le sabéisme seuls ce qu'on paraissait avoir cherché inutilement ailleurs; il s'efforça de donner dans cet ouvrage non-seulement le mot de toutes les énigmes de la religion grecque et des autres religions de l'antiquité, et d'en dévoiler tous les mystères, mais encore de découvrir la source et l'origine de toutes les traditions qui forment la base des différentes religions du monde actuel. Cet ouvrage, annoncé depuis si long-temps, et qui n'est, pour le fond, que la suite et le développement du système dont Dupuis avait jeté les bases dans son Mémoire sur l'explication de la fable par l'astronomie, produisit des sensations très-différentes; il souleva, comme l'auteur l'avait prévu, les partisans de l'érudition et de la critique historique et littéraire; il fut applaudi par les partisans des idées nouvelles et hardies; il troubla et effraya les hommes religieux de différentes croyances; admiré par les uns, dénigré par les autres, il fut alternativement l'objet de louanges et de critiques exagérées. D'une part, les esprits religieux lui reprochèrent de saper les fondemens de la religion chrétienne; les incrédules, d'un autre côté, crurent y trouver des argumens irréfragables contre les ennemis de l'incrédulité. Cet ouvrage fut un livre de parti que les uns défendirent avec acharnement, que les autres réfutèrent avec avan-

Digitized by Google

tage. Les fortunes diverses qu'éprouva l'*Origine des cultes*, ont leur source dans le sujet même de l'ouvrage. Ceux pour qui le système de l'auteur était nouveau, l'embrassèrent avec avidité, le soutinrent d'abord avec chaleur, et finirent par l'abandonner : ceux, au contraire, qui, peu accessibles à cet esprit de système qui, après avoir égaré l'auteur dans la composition de son livre, pouvait détacher les lecteurs de la croyance d'une religion révélée, voulaient en rendre la lecture moins contagieuse, cessèrent de le critiquer dès que ses admirateurs furent las de le louer. Cette tactique eut tout le succès qu'on en attendait. Mais l'auteur ne tarda pas à le rehabiliter dans l'admiration des partisans de son système, en publiant un abrégé de l'*Origine des cultes* en un volume in-8° an VII (1798). Cet abrégé eut le même succès que le grand ouvrage ; il fut lu avec avidité, et cependant il en est moins l'analyse que la copie de quelques pages prises comme au hasard dans les douze volumes. Ce sont les anneaux désunis d'une chaîne rompue et sans suite. M. Destutt de Tracy a publié un autre abrégé du même ouvrage, beaucoup plus méthodique que celui de Dupuis. Son système, dépouillé de cet échafaudage d'érudition ramassé à si grands frais, y paraît à nu et dans toute la simplicité d'une hypothèse réduite aux termes les plus précis. Ce second abrégé n'a pas eu le même succès que le premier. Cependant les per-

Digitized by Google

sonnes qui ne voudront avoir qu'une première idée du système de Dupuis, le liront avec fruit, ainsi que l'extrait du grand ouvrage fait par Lalande, et inséré dans le Moniteur du 30 fructidor an III (10 septembre 1795). On prétend que Dupuis prévoyait lui-même tous les ennemis que lui ferait, dans le parti religieux, la publication de son livre, et qu'effrayé des haines que le premier exposé de son système lui avait attirées, il avait résolu de brûler son manuscrit; mais que sa femme, pour prévenir cet acte de faiblesse, avait été obligée de soustraire pendant long-temps à ses recherches le fruit de tant de veilles et de combinaisons. Ce fait est consigné dans l'épître dédicatoire de l'auteur à sa femme. L'abbé Leblond, qui connaissait son caractère naturellement timide et peu hasardeux, alla au club des Cordeliers annoncer l'*Origine des cultes*, comme un ouvrage dont la publication intéressait l'esprit humain. M. Agasse fut invité, en conséquence, à imprimer en toute diligence l'Origine des cultes, et tenu à rendre compte au club des progrès de l'impression. Peu s'en fallut qu'il ne fût regardé comme un mauvais citoyen, parce que l'impression de l'ouvrage n'avançait pas assez vite au gré de l'abbé Leblond qui n'était pas fâché de voir publier par un autre des opinions dont il ne faisait parade qu'au besoin. C'est sous les auspices de la tourmente révolutionnaire, que parut l'*Origine des cultes*, qui dans le principe de-

Digitized by Google

vait faire partie de l'*Encyclopédie méthodique*, et que l'imprimeur n'avait d'abord acquise que pour cet usage. Sans entrer dans un examen détaillé du système de Dupuis et des bases sur lesquelles il est établi, nous devons dire que, malgré les erreurs et les défauts qu'on y remarque, on ne peut nier, sans être injuste, que l'auteur n'y ait montré une sagacité, une pénétration et une finesse d'esprit peu communes, et qu'il n'ait porté aussi loin peut-être qu'il était possible ce genre de critique qui fait servir l'allégorie à l'explication des choses obscures et presque inexplicables. Nous devons ajouter encore qu'il aurait dû se défier d'une méthode tranchante et universelle, comme on se défie d'un remède propre à guérir tous les maux, et employer avec discrétion la baguette magique de l'allégorie explicative. Plusieurs personnes s'attachèrent à réfuter cet ouvrage tant en France qu'en Italie ; mais toutes ces réfutations sont tombées dans un juste oubli. L'ouvrage que M. Dulaure a publié sous le titre *Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, un volume in-8°, doit être considéré comme une introduction nécessaire à l'ouvrage de Dupuis. Ses autres ouvrages consistent en deux Mémoires sur les *Pélasges* insérés dans le tome II de la Collection de l'Institut (classe de litt. anc.). Dans l'un, il essaie de prouver par la réunion de tous les faits et de toutes les autorités qu'il a pu recueillir, que les Pélasges étaient une

Digitized by Google

nation puissante qui par les armes, la navigation et le commerce, avait formé des établissemens et étendu ses ramifications dans presque toutes les parties de l'ancien monde. Dans l'autre Mémoire qui n'a pour bases que des conjectures plus ou moins vraisemblables, il se propose de faire voir que cette nation, sortie originairement de l'Éthiopie, s'était d'abord répandue sur les côtes de l'Afrique, dans la Cyrénaïque, la Libye, etc.; et que de-là elle avait envoyé des colonies qui, dans les temps antérieurs à l'histoire, avaient civilisé la Grèce, l'Italie, l'Espagne et plusieurs autres contrées. Si le travail de Dupuis ne satisfait pas pleinement tous les esprits, ils conviendront du moins qu'il a rendu inutile et infructueuse toute recherche ultérieure sur ce point historique. Nous avons encore de Dupuis un *Mémoire sur le Zodiaque de Tentyra*. La glorieuse expédition des Français en Égypte venait de mettre les savans à portée de connaître avec exactitude plusieurs des monumens de la science sacrée et de l'astronomie des anciens Égyptiens. Ces zodiaques sculptés sur les plafonds ou sur les murs de quelques temples, parurent à Dupuis fournir une preuve irrécusable d'une de ses premières hypothèses. La série des signes, sur l'un de ces zodiaques, commence par le lion, et sur l'autre par la vierge; or, ces signes avaient dû nécessairement, selon lui, être équinoxiaux ou solsticiaux à l'époque où ces zodiaques

furent tracés, et il en résulte qu'ils l'ont été bien des siècles avant les temps historiques; ce qui confirme l'explication qu'il donne du zodiaque, et la haute antiquité qu'il lui assigne. M. Visconti fit à ce mémoire une réponse (1) dont Dupuis ne tint aucun compte. Il publia son explication du zodiaque de Tentyra dans la Revue philosophique du mois de mai 1806, et reproduisit les mêmes opinions dans son *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, qu'il donna au public dans la même année, un vol. in-4° avec figures. Cet ouvrage, dans lequel il compare les zodiaques des Grecs et des Égyptiens avec ceux des Chinois, des Perses, des Arabes, etc., et s'efforce de prouver qu'ils sont originairement les mêmes, présente la même doctrine qu'il avait développée dans l'Origine des cultes, et n'en est, à proprement parler, qu'un corollaire ou un appendice. Dupuis avait lu à la troisième classe de l'Institut un long *Mémoire sur le phénix* : il avait cru voir dans cet oiseau merveilleux qui, après un nombre de siècles, venait, disait-on, se brûler sur l'autel du temple d'Héliopolis, et renaissait au même moment de sa cendre, l'hiéroglyphe ou le symbole de la grande année, composée de 1461 années

(1) Ce savant fait voir, par le style d'architecture des temples de Tentyra, qu'ils sont postérieurs à Alexandre, et peut-être même à Auguste, et que les signes de leurs zodiaques s'expliquent suffisamment par l'année vague des Égyptiens.

Digitized by Google

vagues, et appelée période sothiaque ou caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Ce Mémoire n'a point encore été imprimé, mais il a été réfuté par Larcher dans un autre Mémoire composé sur le même sujet, et qui est aussi resté manuscrit, mais qui doit entrer, ainsi que celui de Dupuis, dansla Collection de l'Institut. C'était dans la lecture du poëme de Nonnus, qu'il avait eu le projet de traduire en vers français, et dont il y a même un fragment d'imprimé dans le *nouvel Almanach des muses*, tome... que Dupuis avait puisé l'idée de son système astronomique. On pourrait même dire que l'*Origine des cultes* n'est qu'un long commentaire de ce poëme. Le rédacteur de cette notice, qui depuis plusieurs années s'occupe d'un travail considérable sur les *Dionysiaques* de Nonnus, a été à portée de se convaincre par lui-même de ce fait. Dupuis décédé à If-sur-Til, le 29 septembre 1809, a laissé en manuscrit un ouvrage sur les cosmogonies et les théogonies qui devait servir comme de pièces justificatives à son *Origine des cultes*; des lettres sur la mythologie adressées à sa nièce, et une traduction des Discours choisis de Cicéron. Dupuis était membre de la Légion-d'honneur. Né pauvre il est mort sans fortune, laissant pour tout héritage à sa veuve la réputation d'un homme probe et savant.

Dupuis m'a souvent dit que, dans sa jeunesse,

Digitized by Google

il avait été fort dévot, et que c'était comme par enchantement qu'il s'était élevé tout-à-coup de la région de pratiques superstitieuses qu'il avait habitée jusque-là, aux idées philosophiques qui l'avaient porté à rechercher dans la nuit des temps le berceau des religions primitives. Ce fut la conversion de saint Paul, mais dans un sens inverse; pourquoi la philosophie n'aurait-elle pas aussi ses miracles? Napoléon, apercevant un jour Dupuis au nombre des membres d'une députation de l'Institut, admise auprès de lui, lui dit : N'est-il pas vrai, Monsieur Dupuis, que Jésus-Christ n'a jamais existé? Sire, c'est mon opinion, lui répondit l'auteur de l'Origine des cultes. Un jour qu'il dînait chez le général Bonaparte, devenu premier consul de la République, Bonaparte qui s'aperçut qu'il causait amicalement avec l'évêque Grégoire, à côté duquel il se trouvait assis, parut étonné du rapprochement qui pouvait exister entre deux hommes d'une opinion si diamétralement opposée en matière de religion, et demanda à l'évêque de Blois comment il pouvait se faire que les opinions religieuses de Dupuis n'élevassent pas un mur de séparation entre lui et l'auteur de l'Origine des cultes : Cela devrait être, répondit Grégoire, mais Dupuis et moi nous avons une religion commune; c'est la religion de la République.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA RENTRÉE DU COLLÉGE DE FRANCE,

LE Ier FRIMAIRE AN XII,

PAR DUPUIS.

EXAMEN COMPARATIF DES COSMOGONIES ET DES THÉOGONIES.

La philosophie et la poésie, autrefois sœurs, s'étaient unies pour étudier et pour chanter la Nature ; les premières leçons de physique et de morale furent données en vers ; on crut que la science et la sagesse ne devaient parler d'autre langue que celle des Dieux. Mais l'imagination poétique, si belle et si féconde quand elle prête ses charmes à la fiction, nuit souvent à la recherche de la vérité et à l'enseignement des dogmes de la philosophie.

Le style allégorique, qui n'est qu'un artifice innocent que celle-ci a quelquefois utilement employé pour faire goûter la morale, a été pour la science ancienne un monstrueux déguisement, sous lequel il est difficile aujourd'hui de la reconnaître. C'est pour écarter ce voile mystérieux qui la cache depuis long-temps que je fais imprimer un nouvel ouvrage dont je vais donner ici un précis très-abrégé (1). J'en fe-

(1) Nous apprenons que l'auteur a, depuis, ajourné l'impression de cet ouvrage, et retiré son manuscrit. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

rai connaître le sujet, la marche et les résultats, autant que pourra le permettre le peu de temps qui m'est accordé.

Les Annales de presque tous les anciens peuples remontent au-delà même de l'origine du monde, et conséquemment n'appartiennent pas à la tradition, au moins pour cette partie, ni à l'histoire des hommes; car elles contiennent celle des Dieux. Aussi ont-elles tout le merveilleux des romans. Elles sont écrites en un style qui a toute l'ambiguïté des oracles. Ce sont donc autant d'énigmes à expliquer. Je n'ai pas seulement cherché à les entendre; travail plus difficile encore qu'il n'est utile. J'ai rapproché les unes des autres toutes ces histoires merveilleuses; je les ai analysées et comparées de manière à pouvoir découvrir tous les rapports qu'elles ont, soit entre elles, soit avec la Nature; à déterminer leur véritable caractère, le plus ou moins d'influence qu'elles ont eu sur l'histoire, sur la chronologie et sur les autres branches des connaissances humaines; à reconnaître la filiation, sinon des peuples, au moins celle de leurs opinions, les communications qu'ils ont dû avoir entre eux, l'état où étaient arrivées chez eux la physique et l'astronomie; à fixer les limites de l'histoire et de la fable; à saisir d'un coup-d'œil l'ensemble de toutes les théologies de l'Univers, et à se convaincre une bonne fois de l'inutilité de toutes les tentatives que fait l'esprit humain pour franchir la sphère étroite dans laquelle la Nature l'a circonscrit. Aussi est-ce le cercle de ses erreurs philosophiques que nous avons parcouru.

Nous avons d'abord vu l'homme placé sur la brillante scène du monde, s'étonnant du spectacle majestueux que présente l'Univers dont la cause et les ressorts inconnus aiguillonnent sans cesse son inquiète curiosité sans jamais la satisfaire. La première question qu'il se fait est celle-ci : Tout ce que je vois a-t-il commencé et doit-il finir comme moi? A cette question la Nature est restée muette et dans un profond silence qu'elle n'a pas encore rompu, quoique bien

Digitized by Google

des hommes se soient dits ses confidens, depuis Thaut qui inventa l'écriture et qui fit la première Cosmogonie, jusqu'à Buffon qui a fait les Époques de la Nature.

L'Univers est resté ce qu'il était, au milieu des débris de tous les systèmes que le temps a dévorés avec leurs auteurs. Les uns ont cru qu'il était sage, avant de refuser au monde l'éternité, d'attendre les preuves qui établiraient d'une manière incontestable son commencement et sa fin. De ce nombre ont été des peuples entiers, tels que les Égyptiens, les Éthiopiens ; c'est-à-dire les maîtres du genre humain en fait de science, et les Siamois parmi les nations civilisées ; les Macassarois, les Issinois, les Brésiliens parmi les peuples sauvages ; de ce nombre ont été aussi des philosophes dont les noms sont les plus fameux dans l'antiquité, Pythagore, Ocellus de Lucanie, Aristote, Parménide, Xénophane, Mélissus, Aristée, Philolaüs qui aperçut le véritable système du monde, Héraclite, Empédocle, Métrodore de Chio, Evhémère, Marc-Aurèle, le plus sage et le plus vertueux des empereurs, et Pline, le plus savant des naturalistes anciens.

Les autres ont soupçonné que le monde, comme l'homme, pouvait bien avoir commencé ; mais ils ont cru que, supérieur à l'homme par sa nature, il ne devait qu'à lui-même le développement des forces de la matière éternelle qui le compose. Tous ont pensé ainsi, à l'exception de Platon qui a associé à cette matière un agent étranger, incompréhensible, qu'il a fini par abandonner ensuite, en disant qu'il ne fallait pas même s'en occuper. Voilà jusqu'où est arrivée la raison humaine. Ici commencent l'ouvrage de l'imagination et les romans sur la Nature, connus sous les noms de Cosmogonies et de Théogonies. Ce sont ces ouvrages, au nombre de trente, que nous avons entrepris d'expliquer, d'analyser et de comparer. Voici la marche que nous avons suivie.

Pour réussir dans ce travail, et pour saisir plus facilement le sens des allégories orientales, nous avons cru de-

Digitized by Google

voir interroger les philosophes grecs, réunir dans un même cadre leurs différentes opinions sur les causes premières, persuadés qu'ayant été formés dans les écoles de l'Orient, ils avaient dû porter dans l'Occident les dogmes de leurs maîtres, mais dépouillés du voile de l'allégorie. A l'aide de cette méthode, nous avons reconnu qu'il n'était pas une Cosmogonie qui n'eût pour base quelqu'un des dogmes enseignés par les philosophes grecs; que celles des mages et des Scandinaves, pour la première fois expliquées, renfermaient les dogmes des stoïciens qui attribuaient tout au feu; que celles de Sanchoniaton, des Lamas, des Indiens, des Tunquiniens et des Chinois avaient pour base ceux d'Anaximandre et de Diogène d'Apollonie, qui attribuaient tout à l'air; celles des Chaldéens, des Japonais et des Canadiens, ceux de Thalès qui faisait tout naître de l'eau; enfin, celle d'Hésiode, ceux de Phérécyde et de Xénophanes, qui faisaient tout naître de la terre. Il est résulté de-là une division de Cosmogonies en quatre classes, à raison de l'élément réputé primitif et générateur de tous les autres.

Après avoir établi cet ordre dans l'examen des différens systèmes cosmogoniques, nous avons d'abord comparé chacun d'eux avec la Nature dont ils étaient censé offrir le tableau allégorique. Nous avons trouvé que partout on avait personnifié et mis en action tous les principes élémentaires des corps, et que toutes les parties de l'Univers avaient été travesties sous différentes formes et sous différens noms, et que souvent les qualités des élémens et même des êtres purement métaphysiques figuraient sur cette scène poétique où tout était illusion. L'union des élémens entre eux ou de leurs qualités, leur génération successive y est désignée sous les noms de mariage et de naissance, et forme une longue série généalogique; c'est surtout dans les cosmogonies de l'Inde et de la Chine que nous avons remarqué ce caractère original.

Après avoir écarté le masque qui cache tous ces personnages

feints, nous avons conclu que les anciens théologiens avaient bien fait de ne pas mettre leur science trop à découvert, et qu'elle n'aurait pas gagné à être vue de trop près.

En effet, on est forcé de convenir que les savans de ces siècles-là étaient aussi ignorans en physique qu'en astronomie, et qu'ils ne pouvaient plus même y faire de progrès, dès qu'ils eurent imprimé un caractère sacré à leurs erreurs. Une mauvaise physique avait donné naissance à une théologie au moins aussi mauvaise, qui devait à son tour fixer le sort de la physique et l'empêcher de corriger ses erreurs. On substitua aux causes physiques qu'on ne pouvait découvrir la théorie des génies, au moyen de laquelle tout s'expliquait dans la Nature ; et quand on voulut rechercher les véritables causes, alors il s'établit une lutte entre les théologiens et les physiciens qui finirent par avoir tort, comme c'est l'ordinaire. Ainsi Anaxagore fut accusé d'impiété pour avoir osé dire que le soleil n'était qu'une masse de feu ou de matière embrasée.

Partout les illusions optiques sont prises pour des réalités. La petite planète sur laquelle nous voyageons dans le vide immense qui nous entoure est censée un centre immobile d'où tout part, et la base inébranlable sur laquelle s'appuient tous les systèmes. En vain Nicétas de Syracuse et d'autres savans qui vinrent après enseignèrent le contraire ; la théologie ignorante et orgueilleuse resta fixe sur ses bases : il est vrai que la terre n'en tourna pas moins sur son centre et autour du soleil, parce que les sottises de la crédulité ne changent rien aux lois de la Nature.

Le terme de notre vue dans l'espace, et qui, comme l'horizon, s'éloigne à mesure que nous avançons dans le vide, fut regardé comme un cercle fixe et très-solide sous le nom de *firmament* ; et cette erreur, qui n'est plus aujourd'hui que celle du peuple, était celle des savans d'alors, et se trouve consacrée dans toutes les Cosmogonies ; c'est encore un monument de l'ignorance de leurs auteurs. Les principes

Digitized by Google

constitutifs de tous les corps, réduits à quatre par les uns, et à cinq par d'autres, sous le nom d'élémens sortis eux-mêmes du sein d'une matière première qui n'avait pas de formes, devinrent les premiers matériaux avec lesquels on se hasarde de construire l'immense machine de l'Univers; comme si nous étions sûrs que ce que nous appelons élémens primitifs le fût également pour la Nature, et comme si elle n'employait que ceux-là dans l'organisation de toutes les parties du monde. Voilà quels sont les fondemens de toutes les Cosmogonies. Heureusement ce ne sont pas ceux de l'Univers.

La comparaison que nous avons faite des Cosmogonies entre elles nous a donné des résultats plus satisfaisans qui nous ont fait connaître la marche de l'esprit humain, la communication des peuples entre eux, le plus ou moins de solidité des bases de la chronologie, le génie des écrivains des différens peuples, l'origine des fictions qui se sont changées en traditions, et qui ont passé dans les Annales des nations ou qui ont fait la base de leur croyance. Enfin nous avons tiré de ces rapprochemens des lumières qui nous ont servi à expliquer ce qu'il y avait d'obscur dans les unes par ce qu'il y avait de clair dans les autres. C'est le fruit le plus utile que nous ayons retiré de ce tableau comparatif.

Nous avons vu, par exemple, que l'Amérique septentrionale a dû communiquer autrefois avec le continent d'Asie par les îles qui sont au nord-est de la Tartarie chinoise et du Japon, parce que nous y retrouvons les mêmes fictions cosmogoniques sous la même latitude; les régions glacées de l'Islande avec les contrées brûlantes de l'Afrique, parce que les mêmes fables avec les mêmes noms rattachent les deux extrémités de la Mer Atlantique, et les sommets du mont Hécla à ceux de l'Atlas. Nous avons reconnu jusque chez les nations sauvages de l'Amérique les traces d'opinions cosmogoniques qu'on ne trouve que dans l'Inde et dans les îles Moluques. Les contrées occidentales de l'Europe ont reçu les dogmes de l'Inde, et les pontifes romains ont conservé la

Digitized by Google

doctrine cosmogonique des brames et les noms même des nombres; on sent que Pythagore qui voyagea dans l'Inde en apporta en Italie la science du calcul avec la science sacrée.

La période de 10,800 ans, attribuée à Linus et à Héraclite chez les Grecs, remonte à la plus haute antiquité chez les Chinois qui l'ont consacrée dans leur cosmogonie, comme ils ont conservé dans la durée de leurs deux premières dynasties celle de 432,000 ans qui forme la base du calcul des Indiens sur les quatre âges du monde. L'yn et l'yang des Chinois, ou les deux premiers principes de l'organisation universelle, se retrouvent dans la philosophie des Stoïciens sous le nom des deux matières dont se compose le monde, l'une passive et l'autre active; c'est aussi le lingam des Indiens, ou les deux principes dont l'union a produit toutes choses.

Les *chen* ou esprits aériens chez les Chinois, et les *lahes* chez les Tartares se retrouvent dans Hésiode où l'on voit trente mille génies répandus dans l'air, et occupés à surveiller les actions des hommes. Les fictions même de ce dernier, qui ont pour objet l'astronomie, nous ont servi à fixer le siècle où il a vécu, et nos calculs se sont trouvés d'accord avec l'histoire.

Les dogmes religieux du Japon se rattachent d'un côté à ceux de la Grèce, de l'autre à ceux du Canada par deux symboles consacrés dans les Cosmogonies de ces trois pays.

La fiction qui transforme, par son développement, la matière éternelle en un immense géant dont tous les membres deviennent autant de parties de l'Univers, se retrouve à la Chine et dans l'Islande, dans l'Inde, dans l'Égypte, dans la Chaldée, chez les Gentous, comme chez les Romains.

L'effrayante attente de la dissolution du monde par l'élément du feu, après qu'il a déjà été ravagé par l'eau, a son origine dans la théologie des mages et des Indiens, et prend sa source dans leur mauvaise physique et leur mauvaise as-

Digitized by Google

tronomie, dans leur fausse théorie sur l'équilibre et la transmutation des élémens, et sur les effets des grandes conjonctions planétaires. Toutes ces hypothèses gratuites sont devenues, depuis, la terreur de l'Univers que la philosophie de nos jours a un peu rassuré sur ses destinées, après qu'il a été si long-temps effrayé par l'ancienne théologie.

Car les théologiens de l'Orient s'étaient emparés de cette idée pour corriger l'incorrigible monde qui souvent a eu peur sans devenir meilleur; et l'âge d'or qui devait se reproduire ensuite n'a été qu'une fiction qui ne laisse pas même aujourd'hui l'espoir de l'illusion.

Cette fiction cependant, nous l'avons retrouvée partout : chez les Chaldéens, chez les Indiens, chez les Grecs, chez les Romains, chez les peuples de l'Islande et de la Scandinavie; tant la peur et l'espérance trouvent de facilité à se propager.

On crut partout que ceux qui avaient deviné ce qui s'était passé, même avant qu'il y eût des hommes, pouvaient aussi sûrement deviner ce qui arriverait quand la race actuelle n'existerait plus, et qu'il ne fallait pas plus d'esprit pour faire finir le monde qu'il n'en avait fallu pour le faire commencer On prit le roman de la Nature pour son histoire, des systèmes pour des faits, l'erreur pour la vérité. On eut surtout soin d'y mettre du merveilleux, comme dans les autres romans; on s'enveloppa du voile du mystère pour piquer la curiosité et pour donner beaucoup à soupçonner là où l'on ne cachait rien; car on était dès-lors persuadé qu'un peu de charlatanisme ne nuisait pas aux réputations des savans.

En même temps que nous avons rapproché les unes des autres ces cosmogonies, nous avons eu soin de faire remarquer les différences que le génie des différens siècles et des différens peuples a mises dans le style et dans les formes sous lesquelles on les a produites. Le style allégorique, l'exagération et les formes les plus bizarres sont le caractère dis-

Digitized by Google

tinctif de la philosophie des Orientaux ; celle des Grecs se rapproche davantage de la Nature, et elle a plus de simplicité. Si elle n'a pas plus de vérité, au moins elle ne fait pas autant usage du prestige ; si elle se trompe, elle ne cherche pas à en imposer par un appareil magique ; si quelquefois elle s'est montrée aussi sous le voile de l'allégorie, comme elle a fait chez les anciens poëtes grecs, alors elle cherchait moins à tromper qu'à paraître belle, et il faut convenir qu'elle y a réussi : ce n'est point un masque hideux qu'elle a emprunté ; ce sont les traits des Grâces qui font pardonner l'erreur en faveur de la beauté. La mythologie des Orientaux affecte de cacher la science, celle des Grecs de montrer le goût ; l'une veut étonner, l'autre cherche à plaire ; la première parle la langue des oracles, et la seconde celle du génie. Là où l'Inde ne nous montre que des brames ou des pénitens, la Grèce met en scène des Dieux et des héros ; la mythologie des Indiens appartient à une secte d'illuminés, celle des Grecs est la mythologie d'un peuple guerrier et d'un peuple aimable. Jupiter, comme le Vichnou des Indiens, se métamorphose aussi ; mais en Grèce, c'est toujours l'Amour qui suggère cette ruse au maître des Dieux, et ses formes n'ont plus rien de monstrueux quand c'est l'Amour qui les donne. Le taureau même devient beau quand il porte Europe qui entrelace ses cornes des guirlandes et des fleurs du printemps ; tandis qu'en Phénicie, Vénus même devient hideuse quand elle substitue à sa tête celle de l'amant d'Europe, déguisement sous lequel il serait difficile de reconnaître la mère de l'Amour et des Grâces. Non, jamais la Grèce, qui prêta à Jupiter les formes de l'aigle et du cygne, ne lui eût donné celles que prend Vichnou dans sa seconde métamorphose où il subit le sort des compagnons d'Ulysse, que changea Circé. Aussi la mythologie grecque a-t-elle donné naissance à des chefs-d'œuvre dans tous les arts qui supposent le génie et le goût, tandis que les autres mythologies ont appauvri les arts et rétréci le génie.

Digitized by Google

Au reste, nous avons éprouvé un bien grand plaisir en analysant plusieurs de ces cosmogonies ; car nous avons observé que la découverte des arts se trouve chantée à la suite de l'organisation de l'Univers, les bienfaits du génie placés à côté de ceux de la Nature, les conquêtes de l'esprit avant celle de la force, et l'art de civiliser et d'instruire les hommes avant celui de les détruire.

Il est d'autres résultats qu'il nous est impossible de développer ici ; nous finirons par un seul, c'est que notre travail nous a pleinement confirmé la vérité de cette leçon si sage que les Abdéritains donnèrent à Démocrite occupé aussi de systèmes cosmogoniques : « Songez, lui dirent-ils, que la Nature a dispensé l'homme d'organiser le monde ; qu'il lui suffit de l'étudier pour mieux l'admirer en cultivant la terre. »

Digitized by Google

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU
RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'UNIVERS-DIEU (*a*).

Le nom de Dieu est un mot vide de sens, s'il ne désigne la cause universelle, et la puissance active qui organise tous les êtres qui ont un commencement et une fin, c'est-à-dire, l'être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même. Telle la Nature s'est toujours montrée aux hommes, qui ont jugé de ce qui est, par ce qu'ils voient et par ce qu'ils sentent; les nations qu'il nous plaît d'appeler sauvages, en sont restées là, et les plus grands philosophes, fatigués de longues et d'inutiles recherches, ont été forcés d'y revenir. Après bien des siècles de philosophie, les Égyptiens se virent contraints de graver sur un des temples de la

(*a*) L'Auteur est ici l'Historien des opinions de l'Antiquité.

Nature, cette inscription fameuse (*a*) : « Je suis tout ce » qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et nul » mortel n'a encore percé le voile qui me couvre [1]. » Que de siècles il a fallu aux hommes pour en revenir là ; et combien peu sont capables de recevoir cette sublime leçon ! Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, qui lui-même l'avait été des Égyptiens, renferme dans la Nature elle-même, le principe par lequel elle existe, et fait exister les autres êtres qu'elle contient ; d'où il conclut que l'Univers est improduit et indestructible : ce qui est un des caractères essentiels de la cause première. On n'a encore rien opposé de solide à cette conclusion ; car nous ne comptons pour rien les fictions des Poëtes et des Platoniciens, pour moins encore le témoignage d'une prétendue révélation, attendu que l'on ne détruit point un bon raisonnement par une fiction, ou par une absurdité. Le plus grand naturaliste de l'antiquité, Pline, donne au monde tous les caractères de la cause première et de la divinité (*b*). « Le monde, dit ce savant, et ce que nous appelons le ciel, qui, dans ses vastes contours, embrasse les autres êtres, doit être regardé comme un Dieu, éternel, immense, improduit, indestructible. Chercher d'autres êtres hors de lui, est une chose non-seulement inutile à l'homme, mais encore au-dessus des forces de son esprit ; il est un être sacré, immense, éternel, qui renferme tout en lui-même ; il est en même temps l'ouvrage de la Nature, et la Nature elle-même. C'est une folie de vouloir sortir hors de lui

---

(*a*) De Iside, p. 354. — (*b*) Pline, Hist. Nat., l. 2, c. 1.

pour chercher autre chose. » Tel est le précis des grands principes philosophiques que Pline met à la tête de son histoire de la Nature. Personne jusqu'ici ne s'est avisé de refuser au monde la prérogative de cause première et universelle visible. L'empire de la Nature sur tout ce qui naît, croît et périt ici-bas, est trop marqué pour qu'on puisse s'y méprendre; mais on a imaginé depuis l'existence d'une cause invisible, d'une nature différente de celle de la cause visible, placée hors d'elle, agissant sur elle; et ceux qui croient à tout, l'ont admise, sans s'inquiéter des preuves. Les autres ont continué de la placer où ils la voyaient, sans se perdre dans des régions inconnues. La réalité de l'une appuyée du témoignage de tous les sens, n'était contestée par personne : celle de l'autre était au moins douteuse, et si on pouvait se défier des illusions des sens, on devait encore plus être en garde contre celles de l'imagination et de la métaphysique. Ces hommes, que nous appelons païens, grossiers et aveugles, croyaient qu'il n'y a qu'un effet dont on puisse demander quelle est sa cause; mais que la cause elle-même ne souffre point cette question, à moins qu'elle ne se présente à nous comme effet, vue sous un autre rapport; et alors c'est encore d'un effet que nous cherchons la cause, et non pas d'une cause. Or, l'Univers ne se présentait à leurs yeux que sous l'aspect d'une cause très-puissante et toujours active, et jamais comme effet. Ils ne l'avaient point vu naître, croître, s'altérer, ni vieillir, il paraissait toujours le même, et n'offrait aucun des caractères de l'être produit et destructible; « car l'Univers, dit Ocellus (*a*),

(*a*) C. 1, § 6.

considéré dans sa totalité, ne nous annonce rien qui décèle une origine, ou présage une destruction; on ne l'a pas vu naître, ni croître, ni s'améliorer, ni se détériorer, ni décroître; il est toujours le même, de la même manière, toujours égal, et semblable à lui-même. » Il ne paraît pas que, depuis Ocellus, nos observations nous en aient appris davantage. Il était donc naturel aux hommes de s'arrêter où les effets semblaient finir, et où l'être prend un caractère différent de celui qu'ont tous ceux qui lui sont subordonnés; cet être était la Nature. Il était nécessaire de remonter jusqu'à l'arbre, pour y chercher la cause du fruit, et jusqu'à la terre, pour y trouver celle de l'arbre; l'un et l'autre, produits et reproduits, étaient évidemment des effets; mais la série des productions et des reproductions paraissant finir à la terre, qui n'offrait rien de ce qui caractérise l'être produit et passager, là finirent aussi les recherches de l'homme sur la progression des causes; là fut attaché le sommet de la chaîne des générations, du règne végétal, minéral, et même du règne animal; car enfin il fallait bien s'arrêter quelque part, et la Nature semblait avoir fixé ce point dans son propre sein. La progression infinie dans les causes, est une absurdité; et puisqu'il faut qu'elle s'arrête, pourquoi la prolonger au-delà du terme où on la voit finir? Ceux qui ont imaginé l'être immatériel, que de leur propre aveu on ne peut voir, ont été obligés également de terminer là ces questions : *Qui l'a produit?* et de répondre : Il existe sans aucune cause que sa propre nature. Voilà précisément ce que les anciens disaient de l'Univers (*a*);

(*a*) Ocell., c. 1, § 2.

il est parce qu'il est, et qu'il ne serait pas, s'il n'eût toujours été. Quelque système que l'on adopte, il faut toujours se contenter de cette réponse; c'est une vérité nécessaire, dont notre esprit s'accommode avec peine, et qu'il est forcé de recevoir. On sentit que ce serait reculer la difficulté, et non pas la résoudre, que de chercher la cause de la cause, et que l'éternité d'existence pouvait au moins autant appartenir à ce que l'on voyait toujours exister, qu'à un être abstrait, imaginé uniquement pour expliquer cette perpétuité aussi inexplicable en lui, qu'elle l'était dans la Nature. La Nature fut donc, et dut être le terme des recherches des premiers hommes sur la divinité, ou sur la cause première universelle, jusqu'à ce que le monde des esprits et des intelligences, placé hors des limites de la Nature, eût été créé par les métaphysiciens. Ces subtilités de quelques penseurs, ne firent jamais qu'une légère exception à l'opinion générale sur la Nature, qui resta en possession de sa divinité, et tint presque tous les mortels attachés à son culte, comme elle les tenait enchaînés sous ses lois.

CHAPITRE II.

CULTE DE LA NATURE PROUVÉ PAR L'HISTOIRE.

L'UNIVERSALITÉ du culte rendu à la Nature, à ses parties et aux principaux agens de la cause universelle, est appuyée sur les monumens les plus authentiques de l'histoire de tous les peuples du monde.

On lit dans le Pentateuque des juifs, ouvrage dont on vante l'antiquité, une exhortation de leur législateur, par laquelle il met son peuple en garde contre le culte rendu à la Nature chez toutes les autres nations; cet homme, élevé à l'école de quelque spiritualiste, voulant propager la doctrine des métaphysiciens et en faire la base de la religion de sa petite horde, lui rappelle les entretiens qu'il eut avec l'invisible, et le prestige des tourbillons de flamme et de fumée qu'il imagina, pour s'investir en quelque sorte de la divinité, et pour parler en son nom. (*a*) « Souvenez-vous, dit-il, que vous n'avez vu aucune figure, ni aucune ressemblance, au jour que le Seigneur vous parla à Horeb au milieu du feu, de peur qu'étant séduits, vous ne fassiez quelque image, quelque figure; (*b*) ou qu'élevant vos yeux au ciel, et y voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel. » Quoique ce Pentateuque ne soit en grande partie qu'un recueil de contes, du genre des contes arabes, cependant on y voit que l'auteur, quel qu'il soit, était un spiritualiste, et qu'il ne rappelle son peuple au culte de la cause invisible, que parce que tous les peuples, au milieu desquels il vivait, adoraient le monde et ses parties les plus brillantes et les plus actives. Il avait à les défendre contre la séduction du spectacle imposant de l'Univers, et contre celle de l'exemple des nations les

(*a*) Deut., c. 4, v. 15, etc. — (*b*) V. 19.

Digitized by Google

plus civilisées de l'Orient, qui n'avaient point d'autre culte; sans cela cette défense paraîtrait assez inutile, et, malgré cette précaution, la force impérieuse de l'exemple, et celle de l'action de tous les sens, ramenaient toujours le juif aux pieds des images et des autels de la Nature : tant est grand son empire sur l'homme, tant les abstractions métaphysiques auront toujours de peine à détruire le témoignage des sens. C'est contre ce culte, si naturel aux hommes, que les spiritualistes et les prétendus inspirés de la secte judaïque, élevaient continuellement la voix, en s'efforçant de contenir dans le spiritualisme des disciples toujours prêts à leur échapper. L'auteur d'un de ces ouvrages, connu sous le nom de Livre de la Sagesse, s'exprime ainsi : (*a*) « Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu, ne sont que vanité; ils n'ont pu comprendre, par la vue des choses qu'ils admirent, celui *qui est*, ni reconnu le créateur dans ses ouvrages; mais ils se sont imaginés que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune, étaient les Dieux qui gouvernaient tout le monde; que s'ils les ont crus des Dieux, parce qu'ils ont pris plaisir à en voir la beauté, qu'ils conçoivent de-là combien celui qui en est le dominateur doit être encore plus beau : car c'est l'auteur de toute beauté qui a donné l'être à toutes ces choses; que s'ils ont admiré le pouvoir et les effets de ces créatures, qu'ils comprennent de-là combien est encore plus puissant celui qui les a créées : car la grandeur et la beauté de la

(*a*) C. 13, v. 1.

Digitized by Google

créature peuvent faire connaître et rendre en quelque sorte visible le créateur. » L'auteur cependant excuse ceux qui s'en tiennent à la puissance visible, et ne sentent pas le besoin d'en imaginer une autre hors de la Nature; « Et néanmoins, dit-il, ces hommes sont un peu plus excusables que les autres : car, s'ils tombent dans l'erreur, on peut dire que c'est en cherchant Dieu, et en s'efforçant de le trouver; ils le cherchent parmi ses ouvrages, et ils sont séduits par la beauté des choses qu'ils voient. » Cet aveu marque plus de franchise que le raisonnement ne renferme de logique; car, avant de remonter à la beauté de l'auteur invisible, en voyant la beauté de la cause visible, il fallait prouver que cette cause était un effet, un ouvrage (ce qui précisément fait le sujet de la question), et non pas le supposer. Il résulte toujours de ce passage que, excepté un petit nombre d'hommes plus clairvoyans que les autres, et qui devinaient ce que ni eux, ni d'autres, n'avaient jamais vu, et ne devaient jamais voir, le reste des hommes ne connaissait d'autre cause universelle, et d'autre divinité que la Nature et ses parties; l'Univers à leurs yeux semblait renfermer en lui-même, primitivement et par essence, le principe de vie, de mouvement et d'harmonie, qu'on y remarque.

Les nations savantes de l'Orient, les Égyptiens et les Phéniciens, deux peuples qui ont le plus influé sur les opinions religieuses du reste de l'Univers, ne connaissaient d'autres Dieux, chefs de l'administration du monde, que le soleil, la lune, les astres et le ciel qui les renferme, et ne chantaient que la Nature dans leurs hymnes et leurs théogonies. Diodore de Sicile, Eusèbe et tous les auteurs qui ont parlé de la religion de ces

Digitized by Google

peuples, n'ont là-dessus qu'un même sentiment. (*a*) « Les Phéniciens et les Égyptiens, dit Eusèbe, ont les premiers attribué la divinité au soleil, à la lune et aux étoiles, et les ont regardés comme les seules causes de tous les êtres produits et détruits. Ce sont eux qui ensuite ont répandu dans l'Univers toutes les opinions qu'on y trouve sur la génération et la filiation des Dieux. On n'avait point encore porté son esprit au-delà des causes visibles de la Nature et des phénomènes célestes, excepté un petit nombre d'hommes connus chez les Hébreux, qui, à l'aide des yeux de l'ame, s'élevant au-dessus du monde visible, ont reconnu et adoré le fabricateur et l'architecte souverain du monde. Frappés de la sagesse et de la puissance qu'ils crurent apercevoir dans son ouvrage, persuadés qu'il est le seul Dieu, ils firent du dogme de l'unité de Dieu la base de la théologie qu'ils transmirent à leurs enfans, qui la conservèrent comme la véritable, la première et l'unique doctrine qu'on dût avoir de la divinité..... Le reste des hommes, séduits par le spectacle des cieux, regardèrent comme Dieux ces corps lumineux qui brillent au firmament, leur offrirent des sacrifices, se prosternèrent devant eux, et n'élevèrent pas leur ame ni leur culte au-delà du ciel visible. Les erreurs des Phéniciens et des Égyptiens ont passé chez les Grecs avec les mystères d'Orphée et avec la connaissance des lettres. » Le même Eusèbe dit ailleurs (*b*) « que les Hébreux furent les seuls mortels qui regardèrent les premiers élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu, le soleil, la lune, les astres et toutes les parties qui composent l'Univers, non comme

(*a*) Euseb. Præp., év., l. 1, c. 6.... c. 9. — (*b*) L. 7, c. 3.

Digitized by Google

autant de Dieux, mais comme les ouvrages de la divinité, et qu'ils imaginèrent une substance intelligente supérieure à tout cela, qui en dirigeait les mouvemens, en réglait l'ordre et entretenait cette admirable économie. »

Mais ils sont forcés de convenir, ces Hébreux, que cette religion des Spiritualistes n'était pas leur culte primitif, et que leur Abraham, s'il est vrai qu'il ait jamais existé, naquit et fut élevé dans le Sabisme et dans la religion des adorateurs du feu et de la Nature entière. Les Chaldéens, les Cananéens, les Syriens, au milieu desquels ils vivaient, et dont on cherchait à les séparer par le spiritualisme, n'avaient point d'autres Dieux (*a*). Les Cananéens avaient consacré des chevaux et des chars au soleil, leur grande divinité. Les habitans d'Émesa, en Phénicie, adoraient ce Dieu sous le nom d'Héliogabale, et lui avaient élevé un magnifique temple, où brillait l'or, l'argent et les pierres les plus précieuses (*b*). Non-seulement les habitans du pays, mais les rois, les chefs des nations voisines y allaient porter tous les ans les plus riches offrandes, nous dit Hérodien. Hercule était la grande divinité des Tyriens; et les traditions sacrées du pays portaient qu'il était le même que le soleil (*c*), et que la fable des douze travaux exprimait la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque. Nous aurons occasion de prouver ailleurs que les auteurs de cette tradition avaient raison.

Les Syriens adoraient les étoiles de la constellation des poissons (*d*), et en avaient consacré les images dans

(*a*) Hyde. de Vet. Pers. Rel., p. 117. — (*b*) Hérodien, l. 5, p. 201. — (*c*) Euseb. Præp., évang., l. 3, c. 11. — (*d*) Hygin., l. 2, c. 42.

Digitized by Google

leurs temples (*a*). Le culte d'Adonis était établi à Byblos et dans le voisinage du Liban (*b*); et tous les savans conviennent que c'était le soleil (*c*) qu'on adorait sous ce titre, qui répond à celui de seigneur. Cet astre avait un magnifique temple à Palmyre, qui fut pillé par les soldats d'Aurélien (*d*), et dont ce prince ordonna la restauration et une nouvelle dédicace. Les Pleïades (*e*), sous le nom de Succoth-Benoth, furent honorées d'un culte public par les colonies Babyloniennes établies dans le pays des Samaritains. Saturne, ou la planète de ce nom, s'appelle Remphan, chez les Cophtes (*f*), et les Actes des apôtres reprochent aux Juifs d'avoir adopté le culte de l'astre Remphan (*g*); ce qui ne permet pas de douter que les peuples au milieu desquels ils vivaient, et dont ils honorèrent quelquefois les idoles, ne rendissent un culte à cette planète (*h*). La planète de Jupiter portait le nom de Baal; celle de Mars, le nom de Moloch; Vénus, celui d'Astaroth et d'Astarté; Mercure, le nom de Nebo (*i*); et tous ces noms se trouvent être aussi ceux des divinités Syriennes, Assyriennes, Phéniciennes et Cananéennes (*k*); ce qui donne lieu de croire que c'était ces astres qu'on révérait sous ce nom, d'autant plus qu'il est reconnu que le culte des planètes était établi dans ces pays (*l*), et faisait partie de ce que les livres juifs appellent le culte de la milice céleste.

(*a*) German. Cæs., c. 36. — (*b*) Lucian. de Deâ Syriâ., p. 878. — (*c*) Macrob. Saturn., l. 1, c. 21. — (*d*) Flav. Vopisc. in Aureliano. — (*e*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 350. — (*f*) Kirker, Œdip., t. 1, p. 383. — (*g*) Act. Apost., c. 7, v. 43. — (*h*) Salmas. Ann. Cl., p. 566. Kirker, OEdip., t. 2, p. 425. — (*i*) Hyd., p. 67. — (*k*) Selden de Diis Syr. et Kerkir, OEdip., t. 1. — (*l*) Selden de Diis Syr., c. 1.

Digitized by Google

Sanchoniaton, le plus ancien écrivain de Phénicie (*a*), qui lui-même ne fit qu'interpréter les anciens monumens de sa patrie consacrés dans les colonnes de Thaut, nous dit que les premiers hommes qui habitèrent la Phénicie élevèrent leurs mains au ciel vers le soleil, qu'ils le regardèrent comme le seul maître des cieux, et l'honorèrent sous le nom de Beel-Samin; nom qui, dans leur langue, signifie *Roi du ciel*. Ils élevèrent aussi des colonnes aux élémens, l'une au feu, et l'autre à l'air ou au vent, et leur rendirent des hommages. Le Sabisme, ou le culte des astres, fleurissait dans toute la Babylonie.

Les Arabes, placés sous un ciel toujours pur et serein, professaient la même religion et adoraient le soleil, la lune et les étoiles. Abulfarage (*b*), dans son histoire des dynasties Arabes, nous dit que non-seulement ces peuples adoraient les astres d'un culte général, mais encore que chaque tribu Arabe était sous l'invocation d'une étoile particulière. La tribu Hamyar était consacrée au soleil; la tribu Cennah l'était à la lune; la tribu Misa était sous la protection de la belle étoile du Taureau, *Aldebaran*; la tribu Tai, sous celle de Canopus, ou de la belle étoile de la constellation du Vaisseau; la tribu Kais était sous la protection de Sirius, autrement la canicule; les tribus Lachamus et Idamus honoraient la planète de Jupiter; Asad celle de Mercure: ainsi des autres. Tous ces astres étaient les enfans d'Uranus (*c*), ou du ciel, qui était leur grande divinité, avec Bacchus (*d*), que nous prouverons ailleurs n'être que le soleil.

Les Homérites, peuplade de l'Arabie heureuse, ado-

(*a*) Euseb. Præp., év., l. 1, c. 9. — (*b*) Albulfarag., Hist. Dynast., p. 101. — (*c*) Arrian., l. 7, p. 161. — (*d*) Arrian., apud Phot., Cod. 91.

Digitized by Google

raient le soleil et la lune, sous le règne de Constant, fils de Constantin (*a*).

Les Arabes, connus sous le nom de Sarrasins, qui conquirent la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, adoraient encore, au temps d'Héraclius, la belle planète de Vénus (*b*), qu'ils nommaient Cabar, ou la Grande, la même que cette Astarté-la-Grande, dont parle l'écrivain phénicien Sanchoniaton. Mahomet, leur chef, les fait jurer par le soleil (*c*), la lune et les astres; et l'historien de cette secte conclut qu'il les reconnaissait pour Dieux, puisqu'il les invoquait dans ses sermens. Dans la formule d'anathème que l'on exigeait qui fût prononcée par un Sarrasin converti, il abjurait ses anciennes opinions sur le soleil et la lune, et surtout le culte de l'étoile du matin, de Vénus Cabar ou la Grande, dont ils avaient autrefois invoqué le nom dans cette formule de prière si fameuse chez les Arabes (*d*) : *Alla, va, Cabar, alla.*

Strabon parle d'un autel élevé au soleil dans l'Arabie heureuse (*e*), sur lequel brûlait l'encens le plus exquis. Dans l'île de Panchaia, située à l'orient de l'Arabie, était une fontaine consacrée au soleil, dont personne, excepté les prêtres, ne pouvait approcher (*f*). Près de là était une montagne sacrée, sur laquelle était, disait-on, le trône d'Uranus ou du Ciel. Shahristan (*g*), auteur arabe, dit que les Arabes et les Indiens eurent anciennement des temples consacrés aux sept planètes,

---

(*a*) Lebeau, Hist. du Bas-Emp., t. 2, p. 66. — (*b*) Euthym., Zigaben. Sarracenic, p. 1. — (*c*) Ibid., p. 26. — (*d*) Ibid., p 81, 85 et 70. Et Cedren., t. 1, p. 425. — (*e*) Strab., l. 16, p. 784. — (*f*) Diod. Sic., l. 5, c. 44, p. 366. — (*g*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 105.

qui furent dans la suite convertis pour la plupart en Pyrées, ou consacrés au culte du feu sacré et immortel.

Le culte des planètes et des autres astres faisait le fond de la religion, connue sous le nom de Sabisme, dont l'étendue fut immense comme la durée. « Tous ceux qui ont écrit l'histoire universelle, dit Abulfarage (*a*), et qui ont remonté jusqu'à l'origine des peuples, comptent sept grandes nations primitives, d'où sont sorties toutes les autres : les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Égyptiens, les Turcs, les Indiens et les Chinois. Elles se sont ensuite divisées en plusieurs peuples de langues différentes; mais tous originairement professaient le Sabisme et rendaient un culte à des images et à des idoles consacrées aux astres qu'elles représentaient. »

Voici ce qu'il dit en particulier des Chaldéens dans son histoire du Sabisme (*b*) : « Ce que nous savons certainement des Sabéens, c'est que leur religion est tout-à-fait la même que celle des Chaldéens. Ils se tournent pour prier vers le pôle arctique; ils prient trois fois le jour, au lever du soleil, à son midi et à son coucher; ils font trois inclinations devant cet astre; ils invoquent les étoiles ou les intelligences qu'ils y placent, et leur offrent des sacrifices; ils donnent le titre de Dieux aux étoiles fixes et aux planètes. Les Chaldéens, dit le même auteur, se distinguèrent entre les autres peuples par leurs observations astronomiques; étudièrent la nature des astres, leurs influences secrètes. Ils portèrent ensuite cette science dans l'Occident, apprirent aux hommes à élever des temples aux étoiles, à les construire et à les

(*a*) Abulf. Hist. Dyn., p. 2. — (*b*) Hist. Dyn., p. 184.

Digitized by Google

disposer d'une manière propre à attirer leurs influences salutaires, et ils établirent la forme du culte analogue à la nature de chacune d'elles. » Personne n'ignore que les Chaldéens se sont rendus célèbres, dans toute l'antiquité, par la science astrologique dont on les dit inventeurs, et que cette branche du charlatanisme fit tant de progrès chez eux, que les noms de *Chaldéen* et d'*Astrologue* étaient autrefois synonymes. Or, cette science, remarque judicieusement Saumaise, n'a pu s'établir que sur la ferme persuasion où l'on était que les planètes et les astres étaient des dieux qui réglaient les destinées des mortels. Sans cette persuasion, point d'astrologie, ni aucun fondement à la foi en ses oracles (*a*) : c'est sur cette base qu'elle porte; ôtez cette croyance, elle croule toute entière. Donc partout où nous voyons l'astrologie régner avec empire, là nous devons supposer que l'opinion de la divinité des astres était établie (*b*); aussi le juif Philon (*c*) observe-t-il que les Chaldéens, versés plus qu'aucun autre peuple dans l'astronomie, « faisaient tout dépendre du mouvement des astres, qu'ils regardaient comme les arbitres souverains de l'ordre du monde. Ils bornaient leurs hommages à la cause visible, et ne se firent aucune idée de l'être invisible et intellectuel; au contraire, en observant l'ordre du monde, ils crurent voir en lui la Divinité elle-même toute entière qui exerçait sa puissance par l'action de ses parties, le soleil, la lune, les planètes et les étoiles fixes, par la révolution successive des saisons, et par l'action combinée du ciel et de la terre. Ainsi ils s'égarèrent, dit ce

(*a*) Salmas. Ann. Climat., p. 1 et 2. — (*b*) Ibid., p. 3. — (*c*) Philon, lib. de Abrah., p. 282.

Spiritualiste, en assimilant l'ouvrage à son auteur. Abraham fut élevé dans les principes de cette doctrine, et fut pendant long-temps dans l'opinion des Chaldéens, jusqu'à ce qu'enfin ayant ouvert les yeux, il vit la lumière et reconnut dans l'Univers un modérateur souverain qu'il n'avait pas auparavant soupçonné. » (*a*) Maimonides confirme le témoignage de Philon sur le Sabisme de cet Ibrahim ou Abraham, fameux chez les Orientaux, (*b*) et M. Hyde ajoute que c'est l'opinion commune de tout l'Orient, et que ses descendans conservèrent long-temps des traces de la religion de leurs ayeux. Les abstractions métaphysiques étant nécessairement postérieures aux opinions physiques, le culte de la cause visible dut être le plus ancien; et les Spiritualistes ne durent être qu'en petit nombre, tandis que le Sabisme étendait partout son empire. On le faisait remonter jusqu'à Seth, c'est-à-dire au temps où l'on fixait l'origine des choses (*c*). L'auteur de cette tradition nous dit que la plus grande fête des Sabéens était à l'entrée du soleil, au bélier ou à l'agneau équinoxial. Ils avaient cinq autres fêtes fixées à l'entrée de chacune des planètes, dans le signe où elles ont leur exaltation. Ils se disaient fils ou descendans de Sâbi, fils d'Idris, enterré en Egypte sous la troisième pyramide (*d*). Ils ajoutaient que leur religion était la plus ancienne et la plus répandue autrefois dans l'Univers (*e*), jusqu'au temps du Spiritualiste Abraham, qui apporta de nouvelles idées.

Cette tradition des Sabéens sur l'auteur de leur culte

(*a*) Maimonid More. Nevock. Pars, 3, c. 26. — (*b*) De Vet. Pers. Relig., p. 60 et 86. — (*c*) Voyez ci-dessus, p. 3. — (*d*) Ibn. Shahna apud Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 127. — (*e*) Ibid., p. 128.

enterré en Égypte, nous conduit naturellement à chercher dans ce pays le berceau de cette religion. Nous y trouvons l'astrologie exerçant un empire aussi puissant qu'en Chaldée; nous devons donc aussi y retrouver la même doctrine sur la divinité des astres, qui est la base de toute astrologie. On se rappelle le passage d'Eusèbe sur les Égyptiens qu'il associe aux Phéniciens pour les opinions religieuses sur la cause universelle, et sur la divinité du soleil et des astres, seuls modérateurs du monde. Son témoignage est appuyé sur Diodore de Sicile (*a*), qui nous dit « que les plus anciens habitans de l'Égypte reconnaissaient deux grandes divinités, premières et éternelles, savoir le soleil et la lune.... qu'ils pensaient que ces deux divinités gouvernaient le monde, et que tout ce qui reçoit de la nourriture et de l'accroissement, le recevait d'elles; que d'elles dépendait tout le grand ouvrage de la génération, et la perfection de tous les effets produits dans la Nature. » On sait effectivement que les deux plus grandes divinités de l'Égypte étaient Osiris et Isis (*b*); et que tous les auteurs s'accordent à y reconnaître les plus grands agens de la Nature (*c*); les uns le principe actif et passif des générations, le ciel et la terre; les autres, le soleil et la lune; et tous quelqu'une des puissances ou des parties de la cause visible universelle. Un des plus savans prêtres de l'Égypte, Chérémon, dépositaire et interprète de la science sacrée, nous donne encore quelque chose de plus positif sur la nature du culte des Égyptiens. Ché-

(*a*) Diodor. Sic., l. 1, c. 10 et 11. — (*b*) Theodoret. Ser. 3. — (*c*) Diogenes. Laert. in Prœm. Plutarch. de Iside et Osiride. Diodor. Sicul.

rémon, nous dit Porphyre, et une foule d'autres savans Égyptiens, sont persuadés qu'on ne doit admettre rien hors le monde ou hors la cause visible, et s'appuient de l'opinion des anciens Égyptiens (*a*).

« Ils ne reconnaissent pour Dieux que les planètes, les astres qui composent le Zodiaque, et tous ceux qui, par leur lever ou leur coucher, en marquent les divisions, les sous-divisions des signes en décans, l'horoscope et les astres qui y président, et que l'on nomme chefs puissans du ciel; astres dont les noms sont contenus dans nos livres d'astrologie, et de médecine astrologique (*b*); avec leurs levers, leurs couchers, leurs influences sur les maladies, et les prognostics qu'on en tire pour l'avenir. Ils observent en effet que les Égyptiens, faisant du soleil le grand Dieu, architecte et modérateur du monde, expliquaient non-seulement la fable d'Osiris et d'Isis, mais toutes leurs fables sacrées généralement, par les astres, par leur apparition ou leur disparition, par leur ascension, par les phases de la lune et les accroissemens ou la diminution de sa lumière; par la marche du soleil, par les deux divisions du temps et du ciel en deux parties, l'une affectée à la nuit, l'autre à la lumière; par le Nil, enfin par le jeu des causes physiques, et ne faisaient mention aucunement dans leurs explications d'êtres incorporels et de substances vivantes.... Ce sont ces Dieux, arbitres souverains de la fatalité, qu'ils honorent par des sacrifices, et à qui ils ont élevé des images. » Effectivement nous

(*a*) Porphyr. Epist. ad Anneeb. præmissa operib. Jamblici de Myster. AEgyptiac. Oxonii. 1678, in-fol. — (*b*) Voyez notre dernier chapitre sur les Archanges et les puissances célestes.

Digitized by Google

apprenons, par Lucien, que tout le culte Égyptien, même celui des animaux, était relatif aux astres, et fondé entièrement sur l'astrologie (*a*). Lucien expliquant la diversité du culte qu'on remarquait dans les différentes villes d'Égypte, à raison des animaux différens qu'on y honorait, tire les raisons de cette diversité, de la diversité des aspects célestes, et des signes aux influences desquels la distribution astrologique les avait soumises. Il paraît, par ce qu'il nous dit, qu'il en était des Égyptiens comme des Arabes, leurs voisins, chez qui chaque tribu était sous la protection d'une étoile, avec cette différence que les Égyptiens, qui aimaient les symboles et les images animées, représentaient leur divinité tutélaire, ou l'animal céleste, par un animal vivant qui lui était consacré, et recevait ses influences. Les Arabes au contraire n'avaient que des Thérapim, espèce de petites idoles, et des talismans de métal soumis à l'influence des astres, comme l'étaient les animaux sacrés de l'Égypte, qu'on peut regarder comme autant de talismans vivans, animés par le feu principe qui forme la substance des astres. Au reste, ces animaux portaient des caractères symboliques et astrologiques, comme les talismans Arabes; tel était le bœuf Apis, talisman consacré à la lune, soumis à l'influence de cette planète, et à celle du taureau céleste, où était le siége de son exaltation, et marqué de tous les caractères de la force génératrice, dont on faisait la lune dépositaire. Aussi ces caractères se trouvaient-ils sur le corps d'Apis réunis au croissant de la lune, et à

(*a*) Lucian. de Astrol., p. 986.

Digitized by Google

la figure du scarabée tauriforme qu'on nous dit avoir été consacré à la lune, parce que l'astrologie avait fixé dans le taureau céleste le lieu de l'exaltation de cette déesse (*a*). On peut donc juger, par cet exemple, que le culte des animaux en Égypte était lié à l'astrologie, et qu'il se rapportait aux astres. Effectivement Lucien (*b*) nous dit que le bœuf Apis, animal sacré pour lequel les Égyptiens avaient la plus grande vénération, n'était que l'image du taureau céleste, auquel ces hommages se rapportaient; qu'il n'avait la faculté de donner des signes prophétiques, que par une suite de la divination qui se tire des astres, et en particulier du taureau du Zodiaque. Que l'oracle de Jupiter-Ammon, établi en Lybie, était également fondé sur des rapports avec les signes célestes, et surtout avec le signe du bélier dont Jupiter-Ammon empruntait ses attributs; que ce bélier était honoré dans les villes de l'Égypte, qui empruntaient de lui les signes prognostics sur lesquels était fondée la science de la divination, et qui tous ne se tiraient pas des mêmes astérismes. Que ceux qui honoraient le bouc, révéraient en lui le signe du Capricorne; que ceux qui s'étaient mis sous la tutelle de la constellation des poissons, s'abstenaient de manger du poisson. Nous avons vu la même chose en Syrie, établie sur le même principe astrologique, et l'image des poissons célestes révérée sous le titre d'image des Dieux Syriens. Ainsi, le culte rendu au bœuf à Memphis, au bouc à Mendès, aux poissons à Oxyrinque, au bélier à Thèbes, se rapporte en dernière analyse aux astres et à la cause universelle visible, autrement à la Nature, la

(*a*) Hor. Apoll., l. 1, c. 10. — (*b*) Lucian, ibid.

Digitized by Google

grande divinité de tous les peuples. Le plus savant des Rabbins, le célèbre Maimonides (*a*), et d'autres docteurs juifs (*b*), parlant d'après les livres les plus anciens de leur nation, assurent que la constellation du bélier était adorée par les Égyptiens. Dans le planisphère Égyptien, imprimé dans l'Œdipe de Kirker (*c*), on voit la figure de Jupiter-Ammon, coiffé d'une tête de bélier, occupant le premier des douze signes. Germanicus César (*d*), dans ses commentaires sur Aratus, dit en parlant du Bélier, premier des signes, que Bacchus donna à cet animal céleste le nom de Jupiter-Ammon, et lui éleva un magnifique temple. Nous ne devons guère douter que les autres animaux sacrés de l'Égypte, qui ont leur type dans le ciel, n'aient reçu, comme le bélier, un culte relatif aux astres. Ainsi le chien sacré, ou Anubis, recevait des hommages, qui se rapportaient à Sirius ou à la belle étoile du grand chien (*e*). La brillante du vaisseau fut honorée sous le symbole du Canope, ou d'un vase d'où s'échappe l'eau. C'était dans ces étoiles, dit Plutarque, que les Égyptiens croyaient qu'étaient placées les ames de leurs chefs ou de leurs Dieux (*f*). Par chefs, on doit entendre le génie tutélaire de chaque ville, ou ces chefs puissans, dont les noms étaient consacrés dans les livres de l'astrologie sacrée, comme nous l'avons vu dans le passage de Chérémon (*g*).

Ce qui achève de prouver la liaison intime qu'il y

(*a*) Maimonid. More. Nevock. Pars. 3, c. 46, p. 480. — (*b*) Rab. Jehud. in Zoar. — (*c*) Kirker. Œdip., t. 3, p. 113. Id., t. 2, Part. 2, p. 206. — (*d*) Germ. Cæs., c. 18. — (*e*) Ælian. de Animalib., l. 10, c. 45. — (*f*) Plut. de Iside et Osirid., p. 359. — (*g*) Voyez ci-dessus, p. 7.

BIBLIOTECA NAZIONALE VE ROMA

Digitized by Google

avait entre l'astrologie et la religion chez les Égyptiens, c'est que le livre d'astrologie était un des livres sacrés, que portaient leurs prêtres à la tête des processions, comme on peut le voir dans Clément d'Alexandrie (*a*); on y portait aussi la palme, qui était regardée comme symbole de l'astrologie. Les quatre animaux sacrés que l'on conduisait dans ces mêmes processions passaient, dit le même Clément d'Alexandrie (*b*), pour être des emblêmes des quatre signes ou points cardinaux, qui fixent les saisons aux équinoxes et aux tropiques, et divisent en quatre parties la marche annuelle du soleil, leur grande divinité. De là aussi cette expression d'année de Dieu (*c*), pour désigner la grande période solaire dont le chien céleste, un de ces quatre animaux, fixait le commencement.

Non-seulement le soleil, la lune, les planètes et les autres astres étaient l'objet premier du culte des anciens Égyptiens, comme le prouve le témoignage des auteurs Grecs (*d*), Arabes et Hébreux qui en ont parlé; mais encore les autres agens élémentaires de la Nature, l'eau, le feu, etc.; le Nil, et tout ce qui portait un caractère de cause et de perpétuité, y reçut également des hommages. Ils révéraient aussi l'eau et le feu, nous dit Porphyre (*e*), les plus beaux des élémens, comme étant ceux qui contribuent le plus à notre conservation [2]. Athanase (*f*), dans sa diatribe contre les adorateurs de

(*a*) Clem. Alex. Stromat., l. 6, p. 633. — (*b*) Strom., l. 5, p. 567. — (*c*) Censorin. de Die Natali. — (*d*) Manethon., l. 1, Apotelesm. V. 203. Jablonski. Panth. AEgypt., l. 3, c. 6. Idem. in proleg., § 24. Idem. l. 1, c. 2, Sect. 3. — (*e*) Porphyr. apud Eusch. Præp., évr., l. 3, c. 4, p. 94. — (*f*) Athanas., t. 1. Contr. Gentes., p. 26.

la Nature, qu'il appelle païens, leur reproche de rendre un culte aux fleuves et aux fontaines, et il cite pour exemple (*a*) les Égyptiens, qui avaient une vénération singulière pour l'eau, et y attachaient une idée de divinité. On sait en effet que le Nil passait, chez les Égyptiens, pour une divinité bienfaisante à laquelle l'Égypte devait sa fécondité et sa richesse. Le rhéteur Aristide (*b*) s'exprime ainsi sur ce fleuve : « Il n'y avait rien en Égypte de si révéré, et qui fût honoré d'un culte plus religieux que le Nil ; il était presque l'unique objet de toutes les fêtes et de toutes les solennités qu'on y trouve établies. » Ces hommages étaient fondés sur la grande utilité dont il était à l'Egypte, suivant la remarque de Maxime de Tyr (*c*) et de Julius Firmicus (*d*) ; aussi lui donnait-on le nom de père, de conservateur de l'Égypte, d'émanation sacrée du grand Dieu Osiris, comme on peut le voir dans Plutarque (*e*). Dans les hymnes que les Égyptiens lui adressaient, ils célébraient l'auteur de leurs moissons, le Dieu couronné d'épis qui portait avec lui l'abondance (*f*). Les poëtes lui donnaient le titre de Jupiter-Égyptien (*g*), et les théologiens le faisaient le père de plusieurs de leurs divinités, comme on peut s'en assurer par les généalogies des Dieux que nous a données Cicéron (*h*) dans son traité de la nature des Dieux, et par le témoignage de Diodore de Sicile (*i*). La ville de Nilopolis et son temple lui étaient consa-

---

(*a*) Athanas., de Incarnat., p. 100. — (*b*) Aristid. Rhet. in AEgypt. — (*c*) Maxim. Tyr. Diss. 38. — (*d*) Jul. Firm. de Error., Prof. Rel. — (*e*) Plut. in Symp., l. 8, p. 729. — (*f*) Greg. Naz. Orat. 39, p. 626. — (*g*) Athénée, l. 5, p. 203. — (*h*) Cicer. de Nat. Deor., l. 3. — (*i*) Diodore, p. 12.

crés (*a*). Près des Cataractes, au-dessus d'Éléphantine, il y avait un collége de prêtres attaché à son culte (*b*). On célébrait les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment surtout où il allait épancher dans les plaines les eaux qui tous les ans venaient les féconder (*c*). On y promenait dans les campagnes sa statue en grande cérémonie ; on se rendait ensuite au théâtre où se donnaient des repas : on célébrait des danses ; on entonnait des hymnes semblables à ceux qu'on adressait à Jupiter, dont le Nil faisait la fonction sur la terre (*d*). On invitait le Dieu lui-même à prendre part au festin, et à descendre dans les champs, sans quoi on imaginait qu'il ne serait pas sorti de son lit (*e*). Ce n'était pas seulement une fête de joie instituée tous les ans à l'époque du débordement, dont la crue plus ou moins grande décidait, chaque année, du sort des Égyptiens ; c'était un hommage religieux rendu à sa divinité (*f*). Aussi Jean-Chrysostome, pour prouver que les fleuves étaient anciennement adorés, cite l'exemple encore subsistant des Égyptiens : « Ils sacrifient, dit-il (*g*), au Nil, au moment où il va se déborder ; et ce n'est point un hommage qu'ils rendent à la divinité par admiration pour son ouvrage ; cet honneur se rapporte au Nil lui-même, qu'ils regardent comme un Dieu. » Héliodore, qui nous a donné la description de cette fête, qu'il appelle la

(*a*) Stephan. in voce νείλος. — (*b*) Heliodor., l. 2, p. 110. — (*c*) Pallad. Hist. Lausi., c. 52. Bibl. Mag. Patr. Parisin., t. 13, p. 980. — (*d*) Nicetas. Serbon. Comment. in Greg. Naz. Or. 39. — (*e*) Nonnus in Operib., Greg. Naz., t. 2, Coll. 529. Rhet. Libanius. Orat. pro Templis citatus à Valerio notis ad Euseb. Vita. Const., l. 4, c. 25. — (*f*) Idem. Nicetas. — (*g*) Jablonski, l. 4, c. 1, sect. 16, ex. Chysost. in homiliâ.

Digitized by Google

plus grande de l'Égypte, et dont il fixe l'époque aux approches du solstice d'été, expliquant la cause de ces pompeuses cérémonies, nous dit (*a*) « qu'alors le Nil reçoit un plus grand accroissement, et que ce fleuve est regardé comme un Dieu, et même le plus grand des Dieux de l'Égypte; qu'il rivalise avec le ciel, dont il remplit pour eux les fonctions, et dont il imite la marche; que ses eaux leur tiennent lieu de celles que le ciel et les nuages versent dans les autres pays pour les arroser. » Après tant de témoignages, nous ne pouvons plus douter que le Nil n'ait été honoré comme Dieu par les Égyptiens, qui virent en lui une des parties les plus actives de la cause universelle, et une des sources les plus abondantes de la bienfaisance de la Nature ou de la Divinité. Les autres élémens n'étaient pas moins révérés chez eux, par cela même qu'ils entraient dans la composition de la cause universelle, et en formaient en quelque sorte la substance. Plutarque (*b*) nous parle d'une cérémonie Égyptienne, dans laquelle on formait une figure avec de la terre et de l'eau, pour indiquer, d'une manière énigmatique, la nature de deux de leurs grandes divinités. On lisait aussi, sur une ancienne colonne, une inscription gravée en l'honneur des Dieux immortels (*c*); et les Dieux qui y sont nommés, sont : le Souffle ou l'Air, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, la Nuit et le Jour. Enfin, le résultat de toute la doctrine des Égyptiens, dont Orphée emprunta ses principes théologiques, était « de regarder, dit Eusèbe (*d*), le monde comme une grande divinité, com-

(*a*) Heliodor., l. 9, p. 429. — (*b*) De Isid., p. 366. — (*c*) Theon. Smyrnæ. De Musicâ., c. 47. — (*d*) Euseb. Præp., év., l. 3, c. 9.

Digitized by Google

posée de l'assemblage d'une foule de Dieux, qui n'étaient autre chose que les parties mêmes du monde; car ils ont, dit-il, compté au nombre des Dieux chacune des parties de l'Univers (*a*). » D'après cela, nous conclurons avec ce savant, avec Chérémon, et avec la foule des autres savans dont parle Porphyre dans sa lettre à Annebon (*b*), que le culte Égyptien, primitivement, se rapportait tout entier à la cause visible universelle et à ses parties, et que la doctrine même secrète des prêtres n'admettait d'autres Dieux que les astres qui brillent au firmament, soit planètes, soit étoiles fixes; que les agens naturels, tels que le Nil et les quatre élémens; qu'elle n'admettait point originairement de demiourgos incorporel, ni d'intelligence demiourgique, ni de Dieux intellectuels, ni de puissances invisibles et incorporelles séparées du monde; qu'elle ne reconnaissait pour chef et modérateur du monde que ce soleil visible, et pour Dieux que les astres, causes et agens de l'organisation de tous les corps, lesquels sont en tout soumis à l'action impérieuse de la fatalité, qui dépend des astres, et résulte de leurs positions respectives et de leurs mouvemens. « Cette opinion, ajoute ce savant, subsiste encore aujourd'hui parmi eux. »

Nous croyons avoir suffisamment prouvé que l'Égypte, comme la Phénicie, la Syrie, l'Arabie, avait dirigé tout son culte vers la Nature et vers les agens sensibles de la cause visible et universelle. C'est un point d'où nous allons partir pour jeter nos regards sur le reste du monde, à qui ces premiers peuples semblent avoir communiqué leurs idées religieuses, comme ils leur ont communiqué les lettres, les sciences et les arts. Les

(*a*) Euseb. Præp., év., l. 3, c. 4. — (*b*) Voyez ci-dessus, p. 7.

Digitized by Google

émigrations et les longues courses des Arabes dans le Continent, les voyages des Phéniciens dans toutes les îles et sur toutes les côtes du monde connu, la haute réputation de science et de sagesse des Égyptiens, jointe à leurs anciennes conquêtes; tout nous porte à croire que ces peuples, plus qu'aucuns autres, ont influé sur l'opinion religieuse du reste de l'Univers.

Ancienne religion en Europe.

La Grèce civilisée par les colonies égyptiennes, fixera la première nos regards. Les Grecs, dès la plus haute antiquité, dit Platon (*a*), « semblent n'avoir eu d'autres Dieux que ceux qu'adorent encore aujourd'hui les barbares; et ces Dieux sont le soleil, la lune, les astres, le ciel et la terre. » On sait que par barbares les Grecs entendaient tous ceux qui n'étaient pas Grecs (*b*), et spécialement les Scythes, les Asiatiques, et même les Égyptiens, les Perses, les Indiens, c'est-à-dire qu'ils avaient la Religion universelle (*c*). Ce même philosophe, dans un autre endroit de ses ouvrages, croit qu'on doit décerner un culte aux astres, et leur attribue la divinité (*d*). Il croit qu'il est juste d'honorer le ciel visible, comme étant pour nous la source des plus grands biens. Epicharmis (*e*), disciple de Pythagore, disait que le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau et le feu étaient des Dieux. Orphée regardait le soleil comme le plus grand des Dieux (*f*), et l'honorait sous le nom d'Apollon, et souvent il se levait la nuit, et, montant sur un lieu élevé, il attendait l'apparition de cet astre,

(*a*) Plato. in Cratylo., p. 397. — (*b*) Sext. Emp. adv. Math., l. 10, p. 441. — (*c*) Euseb. Præp., év., l. 13, c. 19. p. 207. — (*d*) Plat. in Epinom., p. 977. — (*e*) Stobée., p. 226. — (*f*) Eratosth., c. 24.

Digitized by Google

pour lui rendre des hommages ; aussi tous les hymnes attribués à Orphée (*a*), et qui contiennent la plus ancienne théologie des Grecs, sont-ils adressés à la Nature en général, et en particulier au soleil, à la lune, au ciel, à l'Ether, aux étoiles, au jour, à la nuit, à l'aurore, aux saisons, à la terre, à l'océan, au feu et aux vents. Le même poëte, dans le vœu qu'il adresse à Musée (*b*), invoque d'abord le ciel, la terre, le soleil et les astres, et ensuite les génies répandus dans toutes les parties de la Nature. Palamède conseille aux Grecs d'adresser leurs prières au soleil à son lever (*c*), et de lui immoler un jeune cheval blanc, qui n'ait point encore été assujetti au frein. Nous verrons bientôt les Massagètes faire un semblable sacrifice au soleil. Agamemnon, dans l'Iliade, prend le soleil pour témoin et garant de son traité avec les Troyens (*d*) ; il invoque aussi les fleuves et les montagnes. Il y avait à Athènes le temple de la terre, et celui du soleil sous le nom d'Apollon-Pythien (*e*). On donnait une fête et des combats en son honneur ; on célébrait en Grèce des fêtes qui avaient pour objet Jupiter-Ammalo, ou Hammel, nom du Bélier céleste, l'Ammon des Egyptiens (*f*). Les Rhodiens avaient élevé une statue colossale au Dieu-Soleil, et donnaient des fêtes et des combats gymniques en son honneur (*g*). Une feuille ou une couronne de peuplier blanc était la récompense des vainqueurs. Philippe, père de Persée, roi de Macédoine,

---

(*a*) Poet. Græci, p. 508, etc. — (*b*) Ibid., p. 501. — (*c*) Philostr. Heroic. in Palamed., p. 683. — (*d*) Iliad., l. 3. v. 277. — (*e*) Thucydid., l. 2. — (*f*) Hesych. in voc. Ἀμμάλω Diod., l. 5, c. 56 et 57. — (*g*) Aristid. Rhet. in Rhod. et Schol. Pind. Olymp. Od. 7.

Digitized by Google

étant monté sur le sommet de l'Hémus, sacrifie au ciel et au soleil (*a*). A Lacédémone, on portait devant l'armée le feu sacré que les prêtres étaient chargés d'entretenir (*b*); le culte du feu se rapportait au feu Ether et au Soleil qui en est le foyer principal. En lisant Pausanias (*c*), qui nous a donné la description de la Grèce et de ses monumens religieux, on retrouve partout des traces du culte de la Nature; on y voit des autels, des temples, des statues élevées au soleil, à la lune et à la terre; aux fleuves, à la nuit, au cocher céleste, etc. Les Lacédémoniens consacrèrent le sommet du mont Taygète au soleil, et allaient sur cette montagne lui immoler des chevaux.

Il y avait à Sparte un temple dédié à la terre. Aux environs d'Hélos en Laconie, *Hélios*, fils de Persée, avait établi le culte de Cérès; c'était en Laconie qu'on trouvait sept colonnes élevées aux sept planètes. Le Soleil avait sa statue, et la lune sa fontaine sacrée à Thalma dans ce même pays.

Les habitans de Mégalopolis sacrifiaient au vent Borée tous les ans, et lui avaient fait planter un bois sacré; il n'était pas de Dieu pour qui ils eussent plus de vénération.

A Olympie, la terre avait son autel et son oracle; le soleil et la lune leurs statues à Elis. Inachus bâtit, dit-on, Iopolis en honneur de la lune qu'il adorait, et à laquelle il donna ce nom, parce que Io était le nom de cette pla-

---

(*a*) Tite-Liv., l. 40, c. 22. — (*b*) Xenoph. de Rep. Lac., c. 13. — (*c*) Pausanias, p. 48, 60, 203, 334, 74, 263, 243. — 109. — 30, 97, 93, 162, 277, 20, 2281, 233. — 256. — 356. Pausan., p. 103. Edit. Græc., Francof., 1633, in-fol.

nète dans la langue mystique des Argiens ; c'est le même nom qu'elle a encore dans la langue des Cophtes, ou des descendans des anciens Egyptiens (*a*) ; il éleva dans cette ville un temple à la lune, et des colonnes de bronze sur lesquelles était gravée cette inscription : *A la bienheureuse Io, qui nous dispense la lumière.*

Saint Epiphane donne le nom d'Apis à cet Inachus (*b*), d'Apis que Lucien dit représenter en Egypte le Taureau céleste, dans lequel la lune avait le lieu de son exaltation, comme on a vu ci-dessus (*c*). On sait par les marbres d'Arondel, qui nous ont conservé un traité fort ancien, que les Grecs reconnaissaient la divinité du Soleil, puisqu'ils y prennent cet astre pour témoin de leur engagement, comme nous avons vu que fait Agamemnon dans Homère (*d*). Alexandre-le-Grand, à la veille d'une éclipse de lune, sacrifie au soleil (*e*), à la lune, et à la terre, qui tous trois concourent à la former. Les Macédoniens adoraient Estia, ou le feu, et offraient des prières à Bedy ou à l'élément de l'eau, afin qu'il leur fût propice (*f*). Parmenides d'Elée mettait la terre et le feu au nombre des Dieux. On peut voir dans Cicéron, de la nature des Dieux ; dans Clément d'Alexandrie, Lactance, Arnobe, Tatien, Tertullien, Justin, etc., que la plupart des philosophes grecs avaient placé la divinité dans toutes les parties de la Nature, dans le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, le ciel, la terre, etc., et que la philosophie, sur ce point, était en général d'accord avec l'ancien culte et avec la religion

(*a*) Chronicon. Alex., p. 96. — (*b*) Epiph. Adv. Hær., c. 1. — (*c*) Voyez ci-dessus, p. 7. — (*d*) Marmor. Oxon. — (*e*) Arrien., l. 3, p. 56. — (*f*) Clement. Alexandr. Protrept., p. 42, 43.

Digitized by Google

populaire; ce qui a fait dire avec raison à Abulfarage, dans son examen du Sabisme (*a*), que cette religion avait été celle de la plupart des Grecs, et que les statues et les images qu'ils révéraient étaient autant de monumens de ce culte. Eusèbe (*b*) reconnaît également que toute la philosophie des Grecs, à travers le voile pompeux dont elle se pare, laisse apercevoir que l'esprit de leurs sages s'arrêtait au monde sensible, et que ce fut Platon qui le premier parla du monde invisible et intellectuel. Cette chimère, qui dans la suite fit quelque fortune, ne changea en rien la religion primitive des Grecs, et les Dieux naturels restèrent en possession de leurs autels,

S'il est vrai que la religion des Grecs ait subi quelques changemens, ce fut bien des siècles avant Platon, lorsque les Pélasges et les colonies Égyptiennes vinrent se mêler aux nations sauvages qui habitaient la Grèce, et qui, de l'aveu de Platon (*c*), n'avaient d'autres Dieux que ceux que de son temps adoraient les Barbares; savoir : le soleil, la lune et les astres.

Ces changemens dans le culte n'affectèrent que sa forme, et non point sa nature. Les Égyptiens, en civilisant les Grecs, modifièrent leur religion, comme ils modifièrent leurs lois, leurs usages et leurs institutions politiques. Ils ne leur ôtèrent pas leur religion; mais ils lui donnèrent une forme plus régulière, ils mirent plus de pompe dans les cérémonies, plus d'élégance dans le culte; et la religion des Grecs, originairement simple et grossière comme eux, se ressentit de l'influence des

(*a*) Abulfar., Hist. Dyn., p. 62. — (*b*) Euseb. Præp., év., l. 3, c. 6, p. 36. — (*c*) Voyez ci-dessus, p. 10.

Digitized by Google

sciences et des arts qu'amène à sa suite la civilisation. On éleva des temples mieux construits et mieux décorés; on les orna d'images et de statues symboliques; on chanta des hymnes plus ingénieux et plus poétiques en l'honneur des Dieux ou des parties de la Nature que l'on personnifia; enfin, la religion prit un vêtement si brillant, que bientôt la Nature fut méconnue par ses propres adorateurs; ce ne fut plus le soleil que l'on peignit et que l'on chanta, mais un héros invincible, revêtu de tous les attributs de la force, parcourant une carrière divisée en douze cases, dans chacune desquelles se trouvaient des monstres qu'il lui fallait dompter. L'astronomie, pour ses besoins, avait déjà peint ces emblêmes monstrueux dans le ciel; la poésie et la peinture les firent entrer dans le tableau des combats et des victoires du Dieu qui tient la Nature enchaînée sous ses lois éternelles. Chaque signe que parcourait le soleil dans le cercle des animaux célestes, qui fixent les douze grandes divisions de l'année, était le sujet d'un chant dans les poésies sacrées que les prêtres composaient en l'honneur du Dieu qui engendre les mois et les saisons. Voilà ces fictions religieuses que les Egyptiens et les Phéniciens avaient, suivant Eusèbe (*a*), répandues par tout l'Univers.

Ce savant convient qu'originairement on ne connaissait point toutes ces théogonies, devenues dans la suite si fameuses chez les Grecs, et même chez les Barbares, ni cette foule de Dieux qui compose la hiérarchie religieuse des différens peuples du monde. Il ajoute que ce sont les Phéniciens et les Egyptiens qui en furent les

(*a*) Euseb., l. 1, c. 9, Præp., évang.

Digitized by Google

inventeurs, et que ces idées passèrent de leur pays chez les autres peuples, et particulièrement chez les Grecs.

Les Rabbins ont eu la même opinion du Sabisme des Egyptiens, et de son influence sur le culte religieux des autres peuples du monde (*a*). « Ils ont cru, dit un des plus savans d'entre eux, que les astres étaient les causes premières de toutes les opérations de la Nature; en conséquence, ils ont donné à chacun d'eux le nom d'une divinité; ils les ont honorés par différentes cérémonies, leur ont élevé des idoles, et ont cherché à les représenter de toutes les manières. Ces formes religieuses, qui d'abord furent propres et particulières aux Egyptiens, qui en étaient les inventeurs, passèrent ensuite chez les autres nations, et peu à peu tout l'Univers fut rempli de cette superstition. »

C'est également dans les livres des Egyptiens que le célèbre Maimonides nous dit avoir puisé toutes les connaissances et les détails qu'il nous donne sur le Sabisme (*b*), et surtout dans les livres de leur agriculture et de leur astronomie rurale; car, partout le culte dut naître des besoins de l'homme, et du sentiment de la dépendance dans laquelle il est de la Nature. Ainsi l'Egypte peut être regardée comme la mère de toutes les théogonies et la source des fictions que les Grecs accueillirent et embellirent ensuite; car, il ne paraît pas qu'ils aient beaucoup inventé eux-mêmes, comme Tatien le leur reproche (*c*); mais ils avaient tout emprunté des Barbares, c'est-à-dire de ces peuples, Egyptiens et Orientaux, qui

(*a*) More. Isaac. Maronit. in philosop., l. 2, c. 6. Kirker. Œdip., t. 1, p. 172. — (*b*) More. Nevoch., part. 3, c. 30, p. 425. — (*c*) Tatien, p. 141.

du temps de Platon n'adoraient encore que la Nature. Philon de Byblos observait avec raison que les Grecs, naturellement ingénieux, s'approprièrent une partie des fables cosmogoniques des Phéniciens, les embellirent, et quelquefois même les altérèrent par la broderie merveilleuse qu'ils y ajoutèrent (*a*) ; mais le fond resta toujours le même, et ce fond ne put être que la Nature, puisque nous avons prouvé plus haut que les Phéniciens, les Egyptiens et les Orientaux, dont les Grecs empruntèrent leurs fables religieuses, n'adoraient que les Dieux naturels (*b*), le soleil, les astres et les élémens, et généralement toutes les parties de la cause universelle visible ; et, en effet, ils ne pouvaient donner d'autre culte et d'autres Dieux que ceux qu'ils avaient eux-mêmes ; seulement les noms, les attributs des Dieux, les formes des cultes furent différentes. Aussi, Hérodote ne dit-il pas que la Grèce a reçu de nouveaux Dieux de l'Egypte [3], mais qu'elle en a reçu les noms et les formes de culte (*c*).

« Les Égyptiens, dit cet historien, sont ceux qui passent pour avoir imaginé les premiers les noms des douze grands Dieux, et les avoir fait connaître aux Grecs (*d*) ; presque tous les noms des Dieux sont venus de l'Égypte en Grèce. D'après mes recherches, j'ai trouvé qu'ils venaient des barbares, et principalement des Égyptiens. » Les hordes pélasgiques, qui s'établirent en Grèce, influèrent aussi sur le culte ; mais ces Pélasges eux-mêmes, remarque Athanase (*e*), avaient

(*a*) Euseb. Præp., évr., l. 1, c. 10, p. 39. — (*b*) Herod., l. 2, c. 5, etc. Jamblich. de Myst. AEgypt., c. 5, § 7. — (*c*) Herod. Euterpe, c. 4. — (*d*) Idem, c. 50. — (*e*) Athanas., Contrâ Gentes, p. 25.

Digitized by Google

originairement tiré de l'Égypte leurs idées et leurs institutions religieuses.

Il paraît effectivement, par Hérodote, que les Pélasges primitivement honoraient, par des sacrifices, des Dieux à qui ils ne donnaient aucun nom ni surnom, et qu'ils désignaient par le nom général de Dieux (*a*). Ainsi les premiers peuples de la Grèce, suivant Platon (*b*), appelèrent Dieux, d'un nom général, le soleil et tous les astres qu'ils voyaient dans un mouvement éternel; mais dans la suite les Égyptiens y portèrent, dit Hérodote (*c*), les noms des Dieux, et entre autres celui de Bacchus. Les Pélasges furent consulter l'oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Grèce, pour savoir s'ils pouvaient adopter ces noms; et l'oracle leur répondit qu'ils ne pouvaient rien faire de mieux : en conséquence, ils reçurent toute cette nomenclature sacrée qui passa ensuite aux Grecs. Donc les Grecs reçurent des Égyptiens, soit médiatement, soit immédiatement, par les Pélasges, les différentes dénominations des êtres adorés sous le titre général de Dieux. Ce ne fut donc que des noms, et vraisemblablement une forme différente de culte, et non pas de nouveaux Dieux, que les Grecs reçurent des Pélasges et des Égyptiens. Et en effet, comment les Egyptiens qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'adoraient que le soleil, la lune et les astres, qu'ils regardaient comme les seules causes de tous les effets produits, auraient-ils, en donnant leurs Dieux, donné de nouveaux Dieux à des peuples qui les adoraient aussi, comme le prouve le passage de Platon? Les Grecs, par

(*a*) Herod. in Euterp., c. 5. — (*b*) Plato. in Cratylo., p. 397. — (*c*) Herodot., in Euterp., c. 52.

Digitized by Google

exemple, adoraient déjà le soleil, mais ne le connaissaient point sous le nom d'Hercule qu'il portait en Égypte et en Phénicie, et ignoraient entièrement la fiction sacrée de ses douze travaux. Ils ignoraient pareillement son nom de Bacchus que lui donnaient les Arabes, et l'histoire romanesque de ses voyages astronomiques, calquée sur celle des voyages d'Osiris ou de la grande divinité des Égyptiens, le soleil, époux d'Isis. Ces différentes généalogies, ces nouveaux noms, ces aventures feintes, les attributs et les images des astres déjà adorés en Grèce, sous le nom général de Dieux: voilà ce qui était nouveau pour les Grecs, et ce qui donna à leurs idées religieuses et à leur culte une face absolument nouvelle. Nous nous bornerons aux seuls exemples de Bacchus et d'Hercule, que nous ferons voir tirer leur origine d'un peuple qui n'adora jamais des hommes déifiés (*a*), et qui ne reconnut pour Dieux que la Nature et ses parties, le soleil, la lune et les astres, comme le dit Eusèbe (*b*).

Hérodote assure (*c*) que le culte d'Hercule était établi en Égypte dès la plus haute antiquité, bien des siècles avant la naissance du prétendu fils d'Alcmène; que ce sont les Grecs qui ont emprunté de l'Égypte le nom d'Hercule, et non pas les Égyptiens qui ont copié les Grecs; que le culte d'Hercule remonte chez les Égyptiens à plus de dix-sept mille ans; qu'il était chez eux un des douze grands Dieux, c'est-à-dire, un des Dieux dont les Grecs empruntèrent les noms de l'Égypte, c'est-à-dire d'un Dieu qui, de l'aveu du même

(*a*) Jabl. Proleg., § 9, et c. 2, sect. 12, 18, 21. — (*b*) Euseb., præp., év., l. 1, c. 6, 9. — (*c*) Herod. in Euterp., c. 43.

Digitized by Google

Hérodote (*a*), fut honoré d'un culte religieux par un peuple qui n'adora jamais les héros ; car c'est l'éloge que leur donne Hérodote : ce qui confirme ce que nous avons établi, qu'ils n'adorèrent que les Dieux naturels (*b*).

Le même historien atteste qu'il a vu un ancien temple d'Hercule en Phénicie, c'est-à-dire chez un peuple qui n'adorait que les astres, comme le dit Eusèbe (*c*), et ce temple avait été bâti plus de deux mille trois cents ans avant l'époque où l'on fixe la naissance de l'Hercule grec, autrement, l'établissement de son culte en Grèce. Il ajoute qu'il passa ensuite dans l'île de Thase, où les colonies phéniciennes avaient élevé un temple à ce même Dieu, et cela plus de cinq âges d'homme avant le siècle du prétendu fils d'Alcmène ; d'où Hérodote conclut qu'Hercule est un des plus anciens Dieux, et que son culte était établi en Phénicie et en Égypte avant de l'être en Grèce (*d*). Il est vrai qu'il distingue deux Hercules ; l'un ancien ou Dieu, l'autre moderne ou héros. L'existence du premier est bien démontrée ; celle du second, comme homme, n'est pas aussi claire, et nous ferons voir ailleurs sur quoi porte cette distinction [4] que fait Hérodote, pour concilier l'opinion de son siècle avec le résultat de ses recherches et le témoignage des nations les plus savantes de l'Orient, et que le véritable et le premier Hercule est l'Hercule égyptien, ou le *soleil*, adoré sous ce nom à Thèbes en Égypte.

On peut en dire autant de Bacchus que les Grecs ont

(*a*) Herod. in Euterp., c. 50. — (*b*) Voyez Fréret, Défense de la Chronolog., Herod. Euterp., c. 50. — (*c*) Voy. ci-dessus, p. 3 et 4. — (*d*) Herod., Euterp., c. 14.

Digitized by Google

reconnu être le même que le fameux Osiris des Égyptiens; de cet Osiris que tous les savans ont assuré être le soleil, première divinité de l'Égypte.

Diodore de Sicile nous dit (*a*) que les Grecs, ayant emprunté des Égyptiens le culte de Bacchus et les fêtes ou cérémonies orgiques, avaient consacré dans leurs mystères le symbole actif de la génération, dont le soleil ou l'Osiris égyptien était le premier agent (*b*). Il ajoute que ceux qui prétendaient que ce Dieu était né à Thèbes en Bœotie, en imposaient; que c'était Orphée qui, étant venu en Égypte, et qui s'étant fait initier aux mystères d'Osiris ou du Bacchus égyptien, avait voulu plaire aux Bœotiens, en supposant que ce Dieu était né à Thèbes en Bœotie; que la multitude ignorante, jalouse d'ailleurs que ce Dieu passât pour être d'origine grecque, avait accueilli avec empressement ses mystères et son culte. Il expose ensuite le prétexte dont se servit Orphée pour attribuer à la Grèce la naissance de ce Dieu et l'origine de ses mystères.

Hérodote (*c*) attribue à Mélampus l'introduction du culte de Bacchus en Grèce, et la connaissance qu'on y eut du nom de cette divinité; et il ajoute que Mélampus l'avait établi d'après l'idée qu'il en avait prise chez les Égyptiens, chez qui il se trouvait institué dès la plus haute antiquité; qu'il y avait trop de ressemblance entre ce qui se pratiquait en Égypte et en Bœotie, dans les fêtes d'Osiris et de Bacchus, pour ne pas admettre la filiation du culte du Bacchus grec, né du Bacchus égyptien; qu'il en était de même de Pan adoré à Men-

(*a*) Diod. Sic., l. 1, c. 22, p. 26. — (*b*) Ib., c. 23. — (*c*) Herod. Euterp., c. 49, 51.

Digitized by Google

dès (*a*); et qu'en général ces rits et ces cérémonies, et beaucoup d'autres, dit Hérodote (*b*), que je vais rapporter, ont été empruntés des Égyptiens par les Grecs.

Eusèbe (*c*) pense absolument de même, tant sur l'origine de Bacchus que sur celle des autres divinités adorées en Grèce. Il prétend que dans toute cette longue nomenclature de Dieux, les Grecs n'ont rien qui leur soit propre, et dont l'invention leur appartienne, mais qu'ils ont adopté les fictions religieuses, les simulacres et les mystères des nations étrangères. Ils adoptèrent surtout les rits et les Dieux de l'Égypte, remarque Diodore (*d*), comme ils reçurent parmi eux les colonies Égyptiennes qui voulurent s'y établir. C'est de l'Egypte, observe le même auteur, que tous les savans et les philosophes les plus distingués de la Grèce empruntèrent leurs dogmes théologiques et leurs opinions philosophiques. « Toute leur doctrine mystique vient de là (*e*), ainsi que leurs Orgies et la fable des Enfers. Les Dieux sont les mêmes; Osiris est Bacchus, Isis est Cérès : il n'y a de différence que dans les noms. Les combats des Dieux (*f*), leurs aventures tragiques, sont autant de fables Égyptiennes apportées en Grèce par Mélampus, avec les rits et les cérémonies sacrées. »

Athénagore (*g*) reconnaît pareillement que les Grecs ont emprunté de l'Egypte tous les noms de leurs Dieux.

(*a*) Herod. Euterp., c. 48. — (*b*) Ibid., c. 15. — (*c*) Euseb. Præp., év., l. 1, c. 6. Ib. p. 52. — (*d*) Diod., l. 1, c. 23, p. 27. — (*e*) Euseb. Præp., év., l. 10, c. 8, p. 480, 481. — (*f*) Ibid. — (*g*) Athenag. Leg. pro Christ., p. 129.

Digitized by Google

Il résulte de tout ce que nous venons de dire sur la filiation qui se remarque entre le culte Grec et le culte Égyptien, que si les Égyptiens et les Phéniciens, leurs maîtres en religion, n'avaient d'autres Dieux que les Dieux naturels, comme nous croyons l'avoir prouvé par plus d'une autorité, il s'ensuivra que le culte Grec n'a point changé de nature, mais seulement de forme, au moment où les Grecs furent civilisés par les Orientaux; car, encore une fois, ces Orientaux ne purent donner d'autres Dieux que ceux qu'ils révéraient eux-mêmes, c'est-à-dire toutes les parties de la cause universelle visible, la première et la seule que les Egyptiens et les Phéniciens aient jamais admise.

Nous concluerons donc avec Abulfarage (*a*) que le Sabisme a fait le principal fond de la religion des Grecs. Cette conclusion aura toute sa force à l'égard des Romains, et en général de tous les peuples, chez qui on retrouve les divinités grecques. Ajoutons pour les Romains à cette preuve indirecte, des témoignages plus directs, qui constatent l'existence du même culte parmi eux. Augustin et Denis d'Halicarnasse (*b*), dans ses Antiquités romaines, assurent que Tatius venant à Rome partager le sceptre de Romulus (*c*), éleva des temples au soleil, à la lune, à Saturne et à la lumière, au feu, ou à la divinité tutélaire de cet élément. Tout le monde connaît le fameux temple de Tellus, ou de la terre, consacré à Rome, et qui servit souvent aux assemblées augustes du sénat. Le même Denis d'Halicarnasse (*d*) parle d'une fontaine consacrée au soleil, dans le Latium,

(*a*) Abulf., Hist. Dyn., p. 62. — (*b*) Aug. de Civ. Dei., l. 4, c. 23. — (*c*) Dionys., Antiq. Rom., l. 2, p. 114. — (*d*) Ibid., l. 1, p. 44.

Digitized by Google

auprès de laquelle étaient élevés deux autels, dont l'un regardait l'orient, et l'autre l'occident; ce fut sur ces autels qu'Énée, arrivant en Italie, offrit aux Dieux les premiers hommages de sa reconnaissance (*a*). Aurélien fit bâtir à Rome le temple du soleil, qu'il enrichit d'or et de pierreries. Avant lui, Auguste y avait fait porter les images du soleil et de la lune, qu'il apporta d'Égypte (*b*) dans son triomphe sur Antoine et sur Cléopâtre. Romulus originairement avait institué les jeux du cirque, en honneur du Dieu-soleil (*c*), et des quatre élémens qu'il modifie par son action toute-puissante. Le dix-sept avant les calendes de mai, on sacrifiait à la terre; le quatre, à Flore, ou à la force végétative qui fait pousser les fleurs, comme on peut le voir dans le calendrier romain; ainsi on ne peut douter que les Romains n'aient, comme tous les autres peuples, rendu des hommages à la divinité de la Nature, et de ses principales parties.

Si nous jetons nos regards sur la région la plus occidentale de l'ancien continent, sur l'Espagne, nous trouverons la religion du soleil et le culte de la Nature porté par les Phéniciens sur toutes les côtes de l'Océan. Le soleil ou l'Hercule Phénicien avait son temple à Cadix, dès la plus haute antiquité. Les Accitains, peuple d'Espagne (*d*), honoraient le même Dieu-soleil sous un autre nom; et la statue de cette divinité, ornée de rayons, comme celle d'Apollon, décélait la nature du Dieu qu'on adorait sous cet emblême.

Les peuples de la Bétique (*e*) avaient élevé un temple

(*a*) Zozim., l. 1, p. 383. — (*b*) Suétone. — (*c*) Chroniq. Alex., p. 25. — (*d*) Macrob. Sat., l. 1, c. 19. — (*e*) Strab., l. 3, p. 140.

Digitized by Google

à l'étoile du matin et au crépuscule. Les habitans de la ville d'Assora, en Sicile, adoraient le fleuve Chrysas qui coulait sous leurs murs; ce fleuve avait son temple (*a*) et sa statue, comme on peut le voir dans Cicéron. Les Crétois, dans leur Théogonie, supposent qu'un de leurs anciens rois, qu'ils nomment Jupiter (*b*), se disposant à livrer un combat, sacrifie au soleil, au ciel et à la terre; ces deux dernières divinités passaient pour être les grands Dieux, ou Dieux Cabires de l'île de Samothrace (*c*), comme réunissant en eux le principe actif, et le principe passif de la cause visible et universelle. Leurs noms étaient aussi consacrés chez les Romains dans les livres des Augures, sous le titre de *Divi potes*, ou Dieu tout-puissant (*d*). Aussi Varron, si savant dans les antiquités romaines, et de qui nous tenons ces détails sur les grands Dieux, ou Dieux Cabires, rapporte-t-il à la Nature et à ses différentes parties, les principaux Dieux de sa nation (*e*), tels que Jupiter, Junon, Saturne, Vulcain, Vesta, etc., et toutes les divinités du premier ordre.

Il y avait à Byzance ou à Constantinople un ancien temple du soleil et de la lune (*f*). On y remarquait plusieurs statues, dont la face regardait le nord; et au milieu, dans un espace circulaire, s'élevait la statue du soleil, qui y était représenté sur un char d'une blancheur éclatante; près de lui était la lune, montée sur un char attelé de deux chevaux, et portant sur la tête une couronne semblable à celle dont on pare les Nym-

(*a*) In verrem de Sig., c. 44. — (*b*) Diod. Sic., l. 5, c. 71, p. 387. — (*c*) Varro. de ling. Lat., l. 4, § 10. — (*d*) Varro. ibid. — (*e*) August. de Civ. Dei., l. 3, c. 5. — (*f*) Cedren, p. 323.

Digitized by Google

phes. On sait également que le fondateur de la nouvelle Byzance, autrement appelée Constantinople, adorait Apollon ou le Dieu-soleil (*a*); le véritable Dieu de sa secte, connue déjà sous le nom de secte de Christ ou du Dieu-soleil, principe de la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, pour me servir de l'expression de l'évangéliste Jean. Le Danube était regardé comme un Dieu; et Alexandre-le-Grand crut devoir lui sacrifier pour obtenir de lui un heureux passage (*b*). C'est par une suite de la même opinion sur la divinité de l'eau, que ce conquérant, arrivé en Asie, sacrifie à l'Océan, à l'Hydaspe, à l'Acesine qui se jette dans l'Hydaspe; enfin, à l'Indus, sur les bords duquel il donne des fêtes gymniques et fait immoler des victimes (*c*). Ainsi, autrefois Énée en Italie rendait hommage à la divinité du Tibre (*d*). L'empereur Julien, devenu philosophe, choisit le Soleil pour son Dieu, et lui adresse un superbe discours que nous avons encore, dans lequel il représente cet astre comme le père de la Nature (*e*), comme la divinité universelle, et le principe des êtres intelligens et des êtres sensibles.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les grandes nations répandues dans tout le nord de l'Europe, et qui n'avaient point altéré la forme de leur culte, par une communication si intime avec les peuples du midi, en général plus civilisés et plus instruits; et nous verrons que le Sabisme et le culte de la Nature s'y montrera encore plus à découvert. Les nations nomades qui erraient

---

(*a*) Hist. du Bas-Emp., t. 1, p. 99. — (*b*) Arrian., l. 1, p. 4. — (*c*) Idem. Arrian. de Reb. Indic., p. 181. — (*d*) AEneid., l. 8, v. 76. — (*e*) Julian. Imp. Orat. 4.

Digitized by Google

dans les vastes plaines qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, connues sous la dénomination générale de Scythes, avaient pour principale divinité la terre, dont ils tiraient leur subsistance, eux et leurs troupeaux (*a*). Ils lui donnaient pour femme Jupiter, ou le ciel qui verse dans son sein les pluies qui la fécondent. Car, les Orientaux placés au nord de l'Asie donnaient au ciel le nom de Jupiter, comme nous le dit Hérodote, à l'article de la religion des Perses, dont nous parlerons bientôt (*b*). Justin, dans un discours qu'il met dans la bouche des Scythes (*c*), leur fait attribuer au feu l'organisation de l'Univers. Il est pour eux le principe demiourgique, et comme le feu artiste, divinité des Stoïciens. C'était aussi un des dogmes de Zoroastre (*d*), et vraisemblablement l'origine du culte rendu à cet élément, en Perse. On l'honorait ici-bas, comme une image et une émanation du feu principe qui compose la substance de l'Ether et de tous les astres, et surtout du soleil, père de la Nature, la grande divinité des Perses, et en général celle de l'Univers. Dans toute la partie intérieure du nord de l'Europe, et dans sa partie occidentale, les peuples connus sous le nom général de nations Celtiques rendaient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, au soleil, à la lune, aux astres, à la voûte des cieux, aux arbres, aux fontaines, etc., comme l'a très-bien observé Peloutier, dans son histoire des Celtes (*e*). Les Hongrois professaient une religion assez semblable à celles des Perses (*f*); ils

(*a*) Herodot. Melpom., c. 54. — (*b*) Herod. Clio., c. 131. — (*c*) Just., l. 2, c. 2. — (*d*) Psellus in Orac. Zoroast. — (*e*) Peloutier., t. 5, p. 58. — (*f*) Daniel Cornid. Custos., Biblioth. Pest. — Gottingæ, voyez Mercure de France, n° 46, sam. 12 oct. 1785.

n'avaient ni temples, ni images; ils adoraient le feu comme Dieu, et lui sacrifiaient des chevaux. Les Huns adoraient le ciel et la terre (*a*); leur chef prenait le titre de Tanjou ou de fils du ciel. Les Francs qui passent en Italie sous la conduite du roi Theudibert, immolent les femmes et les enfans des Goths, et en jettent les corps dans le fleuve du Pô, auquel ils en font offrande, comme des prémices de la guerre (*b*). On voit que ces barbares, quoiqu'ils eussent adopté la nouvelle forme du culte solaire, ou le christianisme, avaient encore gardé les superstitions de l'ancien culte. Les Illyriens, les Thessaliens, les peuples d'Islande, adoraient l'eau et les fleuves, et leur offraient des victimes. C'est ainsi que dans Homère nous voyons les Troyens, en Asie, immoler des taureaux au Scamandre, et précipiter des chevaux tout vivans dans ses flots. Agathias nous dit que les Allemands rendaient un culte aux arbres, aux bois sacrés, aux collines et aux fleuves, et leur immolaient des chevaux (*c*). Procope nous apprend que les habitans de l'île de Thule, et tous les Scandinaves, plaçaient leurs divinités dans le firmament, dans la terre, dans la mer, dans les fontaines, dans les eaux courantes, etc. (*d*). Le vainqueur des Gaules, Jules-César, en parlant de la religion des peuples qui habitaient l'ancienne Germanie, nous assure que les Germains n'adoraient que la cause visible et ses principaux agens, le soleil, la lune, le feu, ou Vulcain (*e*); qu'ils ne reconnaissaient pour Dieu que ceux qu'ils voyaient et dont ils

---

(*a*) Hist. du Bas-Emp., t. 4, p. 323. — (*b*) Procop. Bell. Goth., l. 2, c. 25. — (*c*) Agath., l. 1, p. 13. — (*d*) Procop. Bell. Goth., l. 2, c. 15. — (*e*) Jul. Cæs. de bello Gall., l. 6, c. 5.

Digitized by Google

éprouvaient l'heureuse influence; système religieux, qui est absolument celui qu'Eusèbe attribue aux Phéniciens et aux Egyptiens, et que nous prétendons être le point central auquel se rapportent toutes les religions en dernière analyse. Ce culte rendu à la Nature par les anciens Germains, s'est propagé jusque dans les temps modernes, puisqu'un évêque est obligé de le proscrire en Allemagne (*a*). « Vos pères, leur dit-il, vous ont laissé comme en héritage cette superstition qui vous fait honorer les élémens, la lune, le soleil, et les astres; observer la nouvelle lune, les éclipses, comme si vous pouviez par vos cris, lui rendre son éclat, et si les élémens pouvaient venir à votre secours. »

Canut, roi d'Angleterre, fit la même défense dans ses États et en bannit l'idolâtrie, en expliquant ce qu'il entend par idolâtrie : « J'entends, dit-il (*b*), proscrire le culte qu'on rend au soleil, à la lune, au feu, à l'eau courante, aux fontaines, aux forêts, aux pierres mêmes et aux idoles. » Il est donc vrai que cette superstition subsistait encore dans ses États, puisqu'il est obligé de faire une loi contre elle. Nous savons, par Solin (*c*), qu'autrefois dans la Grande-Bretagne on entretenait le feu sacré dans le temple de Minerve. Dans le comté de Kildâr des vierges étaient chargées de l'entretenir (*d*). On a des capitulaires de Charlemagne qui proscrivent l'ancien usage où l'on était de placer des chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines, auxquels on rendait un culte superstitieux (*e*). Auguste, suivant Sénèque,

(*a*) Burchard. Wormanen. Episcop., l. 10, decret., c. 33 et lib. 19, de pœnit., p. 269. — (*b*) Pelout., t. 5, p. 53. — (*c*) Solin, c. 35. — (*d*) Hyd. de Vet. Pers. Rel., p. 148. — (*e*) Pelout., t. 6, p. 204.

Digitized by Google

consacra, dans la Gaule Narbonnaise (*a*), un temple au vent Circius, parce qu'il purgeait l'air. Orose prétend que le fameux temple de Toulouse était dédié au soleil (*b*). On trouve dans Grégoire de Tours un passage où cet historien fait mention des honneurs religieux que les peuples du Gévaudan rendaient autrefois à un lac, situé sur le mont Helanus. Une multitude de paysans s'assemblait tous les ans auprès du lac, et lui faisait des offrandes, en jetant dans ses eaux du pain, de la cire, des étoffes, etc. Ils célébraient cette fête pendant trois jours.

On rencontre dans plusieurs endroits de la Gaule des monumens du culte Egyptien, ou du culte d'Isis, qui, comme nous l'avons vu, est tout entier relatif à la Nature. Il est vrai que la religion des Druïdes avait une forme plus savante que celle des nations germaniques, et qu'il est plus difficile de faire remarquer ses rapports avec la Nature; mais comme ces divinités, telles que Mars-Hesus, Dispater ou Pluton, Vulcain, Jupiter, leur sont communes avec les Grecs et avec les Romains, il s'ensuit que tout ce que nous avons dit des divinités Grecques et Romaines doit s'appliquer aux divinités Gauloises, qui ont les mêmes caractères, et que les Romains ont cru reconnaître pour leurs Dieux. Dans le monument trouvé à Notre-Dame au commencement de ce siècle (*c*), et gravé dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, on voit Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, divinités Grecques et Romaines. L'Esus Gaulois ou Mars y est aussi représenté, tel à peu près que le Dieu

(*a*) Pelout, t. 5, p. 333; ibid. 297. — (*b*) Oros, l. 4, c. 15. — (*c*) En 1726.

Digitized by Google

tutélaire du mois de Mars, qui est encore sur le portail à côté des tableaux des douze signes et des douze mois qu'on y a sculptés. D'après tous les témoignages que nous venons de rapporter, nous conclurons avec M. Hyde (*a*), que le Sabisme n'a pas été renfermé en Orient, mais qu'il s'est répandu dans tout l'Occident, et qu'il a fait le fond de la religion des anciennes nations Européennes, de celle des Teutons, des Germains, des Suèves, des Goths, des Danois, des Gaulois, etc.; que ces nations ont honoré les astres et en particulier les planètes, et que la consécration qu'elles ont toutes faite d'un jour de la semaine à chacune des planètes, est encore aujourd'hui un ancien monument de leur respect religieux pour elles.

Ancienne religion en Asie.

Après avoir parcouru toute l'Europe, nous allons maintenant reporter nos regards vers l'Asie, qui, comme l'Égypte, a été le berceau de toutes les superstitions; et nous verrons qu'à partir de la Phénicie et des rives du Nil comme centre, la religion primitive universelle a étendu ses branches autant à l'Orient, que nous les avons vues s'étendre à l'Occident pour couvrir toute l'Europe.

« Les Ioniens rendaient un culte religieux aux images du soleil et de la lune, qu'ils regardaient comme deux divinités puissantes, de qui dépendait toute l'administration du monde, suivant les principes de la théologie

(*a*) Hyd. de vet. Pers. Rel., p. 135.

Digitized by Google

Égyptienne, et qui, combinant leur action avec celle des cinq autres planètes, nourrissaient et faisaient croître tous les corps soumis à l'influence des astres et au système général des cieux. »

Ainsi s'exprime Cedrenus (*a*) à l'occasion du culte des Asiatiques, qui habitaient l'Ionie dans l'Asie mineure. On avait élevé dans toute cette contrée des temples à la lune et au Dieu mois qu'elle engendre par sa révolution. La lune avait un temple à Carres en Carrie, qui avait la plus grande célébrité (*b*). La Diane d'Éphèse n'était autre chose que la lune. Strabon parle d'un sacerdoce établi en son honneur en Psidie (*c*); d'un temple élevé au Dieu mois entre Laodicé et Carura (*d*); d'un autre qui était bâti à Cabira en Cappadoce (*e*), sous l'invocation du mois Pharnace, ainsi que d'un temple de la lune semblable à ceux qui se trouvaient en Phrygie et en Albanie. En effet, les peuples de l'Albanie et de l'Ibérie, habitant le plus beau sol de la Nature et placés comme dans un jardin de délices, adoraient les deux astres qui paraissaient influer le plus sur la végétation et contribuer à faire éclore, nourrir et mûrir les productions dont la terre semblait pour eux si prodigue. « Ils honorent comme Dieux, dit Strabon (*f*), le soleil et la lune, et particulièrement cette dernière planète. Elle a un magnifique temple sur les confins de l'Albanie et de l'Ibérie, desservi par un prêtre dont le sacerdoce est la première dignité après la royauté. »

Les Turcs établis autour du mont Caucase avaient un

(*a*) Cedren., p. 46. — (*b*) Théodoret, Hist. Eccl., l. 3, c. 2, Ammien. Marc., p. 240. — (*c*) Strab., l. 12, p. 577. — (*d*) Ibid. 580. — (*e*) Ibid. 557. — (*f*) Strab., l. 11, p. 501.

Digitized by Google

grand respect pour le feu, pour l'air, pour l'eau et pour la terre, qu'ils célébraient dans leurs hymnes sacrés (*a*). Les Scythes ou Tartares qui habitent à l'orient de l'Imaüs, ou les Mogolo-Tartares, adorent le soleil, la lumière, le feu, la terre et l'eau (*b*), et leur offrent les prémices de leur nourriture, spécialement le matin. Les anciens Massagètes, suivant Hérodote, avaient pour divinité unique le soleil, à qui ils offraient des chevaux, parce qu'il convenait, disaient-ils, d'offrir au Dieu le plus rapide dans sa course, l'animal qui l'imite le plus dans sa légèreté (*c*). Strabon atteste la même chose (*d*); et nous voyons effectivement dans Justin que la reine Thomyris jure par le soleil, grand Dieu des Massagètes (*e*). Les Derbices, peuple d'Hyrcanie, rendaient un culte à la terre (*f*). Tous les Tartares en général ont le plus grand respect pour le soleil; ils le regardent comme le père de la lune, qui tient de lui sa lumière (*g*); ils ne commencent aucune opération importante qu'à la nouvelle ou à la pleine lune; c'est leur guide, et ils l'appellent en conséquence leur *grand Général*. Ils ont aussi l'idole de la terre, qu'ils révèrent sous le nom de Matagai (*h*).

On lit, dans les *Lettres édifiantes*, que tous les peuples de Tartarie font encore des libations aux élémens; ils commencent leur festin par jeter quelques gouttes de liqueur sur les idoles de leurs Dieux (*i*); ils en répandent trois fois du côté du sud en l'honneur du feu, trois fois

(*a*) Theophyl. Simocall., l. 7, c. 3. — (*b*) Hyd. de Vet. Pers. Rel., p. 149. — (*c*) Herod. Clio., c. 211 et 216. — (*d*) Strab., l. 11, p. 513. — (*e*) Justin, l. 2, c. 2. — (*f*) Strab., l. 11, p. 529. — (*g*) Hyd., p. 232. — (*h*) Kirker. Œdip., t. 1, p. 411. — (*i*) Lett. édif., t. 26, p. 44.

Digitized by Google

du côté de l'ouest en l'honneur de l'eau, ces deux élémens étant regardés chez eux comme les premiers principes générateurs dans la Nature.

Si nous avançons vers le milieu de l'Asie, à l'orient du Tigre et de l'Euphrate, dans ces vastes plaines qui s'étendent au midi de la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, et qu'habitaient les anciens Perses, nous trouverons encore le culte du soleil, de l'eau et surtout du feu partout établi.

Hérodote nous dit que les anciens Perses allaient sur de hautes montagnes pour y sacrifier au ciel, qu'ils appelaient Jupiter, et à ses parties les plus brillantes, au soleil et à la lune (*a*); qu'ils sacrifiaient aussi à la terre, au feu, à l'eau et à l'air ou aux vents; que ce sont là les seuls dieux qu'ils reconnaissent de toute antiquité; qu'ils honorent d'un culte religieux les fleuves; qu'ils chassent de leurs villes les lépreux, parce qu'ils regardent la lèpre comme la punition d'un crime contre leur dieu, le soleil. Ce culte, qu'Hérodote attribue aux anciens Perses, est bien ce culte de la Nature que l'auteur du livre de la Sagesse, cité plus haut, reproche à presque tous les peuples (*b*). Le témoignage d'Hérodote est confirmé par tous les anciens et par tous les modernes qui ont parlé de la religion des Perses. Strabon (*c*) dit qu'ils adorent le soleil sous le nom de Mithras; qu'ils honorent aussi la lune, Vénus, le feu, la terre, les vents et l'eau; qu'ils n'ont point de statues ni d'autels, mais qu'ils sacrifient sur les lieux hauts à Jupiter, ou plutôt au ciel à qui ils donnent ce nom; qu'ils purifient

(*a*) Herod. in Clio. c. 131. — (*b*) V. ci-dessus, p. 3. — (*c*) Strab. l. 15, p. 732.

Digitized by Google

l'endroit où ils doivent sacrifier, où ils offrent leurs prières et où ils conduisent la victime couronnée de fleurs. Mithras, leur grande divinité, n'était que le soleil, suivant Hesychius et Suidas (*a*), d'accord en cela avec Strabon et avec tous les autres savans, dont nous croyons inutile de rapporter ici le témoignage, ou plutôt l'opinion sur le culte Mithriaque.

Xénophon, dans la Cyropédie, nous représente Cyrus qui, avant d'engager le combat, va sur les lieux hauts sacrifier au Jupiter des Perses, ou au ciel et au soleil (*b*). Il nous dit ailleurs que les Perses offrent en holocauste des chevaux au soleil, comme nous avons vu que faisaient les Massagètes. Quinte-Curce nous dit également que Darius, avant d'en venir aux mains avec Alexandre, invoqua le soleil, Mithras, Mars et le feu sacré éternel (*c*), c'est-à-dire cet élément actif qui compose la substance de l'Éther ou du ciel, qu'on adorait en Perse.

Plusieurs auteurs reprochent à Hérodote d'avoir dit que Xerxès lança des traits contre le soleil et donna des chaînes à la mer; ce qui est contre toute vraisemblance, observe Lactance, puisque le soleil et l'élément de l'eau sont de grandes divinités chez les Perses (*d*). Les Mages, au rapport de Cassiodore, déifiaient les élémens (*e*). Théodoret dit également que les Perses appelaient Mages ceux qui accordaient la divinité aux élémens. Diogène-Laërce, dissertant sur les principes théologiques des Mages, assure aussi qu'ils plaçaient la substance de leurs Dieux dans l'élément du feu, de l'eau et de la terre (*f*).

(*a*) Hesych. et Suidas in voce Mithra. — (*b*) Xenoph. Cyrop., p. 233. — (*c*) Quint-Curt., l. 4. — (*d*) Lactant. in prœm., p. 7. — (*e*) Hist. Trip., l. 10, c. 30. — (*f*) Diogen. in prœm.

Digitized by Google

Les actes des martyrs de la Perse, tous les auteurs des quatrième, cinquième, sixième et septième siècles, attestent, comme un fait connu de tout le monde, que le soleil, la lune et les élémens étaient les grandes divinités des Perses (*a*). Plutarque leur attribue le culte de l'air et de la terre (*b*). Barbahil, Syrien, dit en général que tous les élémens étaient adorés chez eux (*c*); Justin parle des prêtresses du soleil chez les Perses; Clément d'Alexandrie force les philosophes de convenir que ce sont les Perses, les Mages et les Sarmates qui leur ont appris à révérer les élémens (*d*). Tous les écrivains mahométans s'accordent à reconnaître le Sabisme pour l'ancienne religion des Perses, jusqu'au temps de Gushtâsp, fils de Lohrâsp (*e*). M. Hyde lui-même, malgré son penchant à croire que les Perses élevèrent leurs idées plus haut que le monde visible, et quoiqu'il cherche à leur attribuer un spiritualisme qui n'exista jamais, ou du moins qui est très-moderne et particulier à quelques sectes, convient qu'au milieu même de ce spiritualisme, ils avaient conservé des pratiques superstitieuses, par lesquelles ils honoraient les planètes et les élémens, leurs anciennes divinités. En effet, nous voyons, dans Epiphane, que ceux qu'on appelait Maguséens chez les Perses (*f*), livrés au culte des idoles et des images, adoraient le feu, le soleil et la lune; d'autres adoraient les astres d'un culte immédiat sans statues, tandis que ceux qui aimaient les images avaient des statues, des

---

(*a*) Acad. Inscrip., t. 29, p. 148, 157. — (*b*) Plut., p. 1022. — (*c*) Hyd., p. 90. — (*d*) Clement., p. 32. — (*e*) Hyd., p. 4 et p. 87. Autor. libri Mugjizât Phârsi., p. 224. Et Ibn. Phacreddîn Angjou. præf. lib. Pharh. Gihânghîri. — (*f*) Hyd., p. 98, 154.

Digitized by Google

autels et des pyrées. L'auteur du livre Pharhang-Gjihânghiri (*a*), parle de sept anciens pyrées où on brûlait l'encens en honneur des sept planètes; elles avaient sept petites chapelles où chacune d'elles recevait les hommages de ses adorateurs. On allait dans la chapelle du soleil célébrer la fête du soleil; dans celle de Mars, de Jupiter, etc. (*b*), honorer Mars et Jupiter; ainsi des autres planètes. Héraclius, poursuivant dans sa fuite Chosroës, se rend maître de la ville de Gaza, dans laquelle était un superbe temple consacré au soleil; sous le dôme était placée la statue de Chosroës, qui y tenait en quelque sorte lieu de divinité, et autour étaient rangées les images du soleil, de la lune et des astres, Dieux que ce prince adorait, nous dit Cedrenus (*c*). Héraclius fit tout brûler, jusqu'à la chapelle où se conservait le feu sacré éternel. Tel était encore le culte des Perses dans le sixième siècle de l'ère chrétienne (*d*). Les premiers jeux établis à Rome furent les jeux ou courses du cirque, que Romulus institua en honneur du soleil et des élémens qu'il modifie par son action; et le motif qui les fit établir fut la persuasion où était ce prince, si on en croit l'auteur de la Chronique d'Alexandrie (*e*), que les rois de Perse ne devaient leurs succès militaires qu'au culte religieux qu'ils rendaient au soleil et aux élémens.

Encore aujourd'hui, en Perse, les Faroguis, qui vivent dans les bois, adorent le soleil et ne mangent qu'après lui avoir rendu des hommages (*f*). En lisant les livres sacrés des anciens Perses, contenus dans la collection des

---

(*a*) Hyd., p. 101. — (*b*) Ibid., p. 125. — (*c*) Cedrenus, p. 412. — (*d*) Hyd., p. 15. — (*e*) Chroni. Alex., p. 26. — (*f*) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 5, p. 197.

Digitized by Google

livres Zends, ou le Zend-Avesta, on trouve à chaque page des invocations adressées à Mithra, à la lune, aux astres, aux élémens, aux arbres, aux montagnes et à toutes les parties de la Nature (*a*). On invoque le taureau céleste auquel s'unit la lune; on s'adresse à quatre grandes étoiles, Taschter, Satevis, Haftorang et Venant; au grand astre Rapitan, et à d'autres constellations qui veillent sur les diverses parties de la terre.

« J'invoque, disent-ils, et je célèbre le taureau élevé qui fait croître l'herbe en abondance;.... j'invoque et je célèbre le divin Mithra, élevé sur les mondes purs; les astres, peuple excellent et céleste; Taschter, astre brillant et lumineux; la lune, dépositaire du germe du taureau; le soleil éblouissant.... Je célèbre les eaux, les terres, les arbres; cette terre qui est pure, le vent pur... Que Taschter, astre éclatant de lumière et de gloire, me soit favorable, avec Satevis qui est près de l'eau, avec les astres qui sont germes de l'eau, germes de la terre, germes des arbres; avec l'astre Venant et avec les astres qui composent l'Haftorang éclatant de lumière (*b*). »

Il me faudrait transcrire ici tout le Zend-Avesta, si je voulais rassembler la foule des prières qui s'y trouvent adressées à la Nature et à ses parties. On y parle souvent du peuple céleste, ou de ce que les livres juifs appellent milice céleste. Nous nous bornerons au court extrait que nous venons de donner, et nous renvoyons aux livres mêmes originaux le lecteur curieux de s'assurer du rôle important qui était attribué à la Nature dans

---

(*a*) Anquetil, Zend-Avest., t. 1, part. 2, p. 86, 87, etc. — (*b*) Ibid. t. 2, p. 186.

l'ancienne religion des Perses. Le Magisme, ou le culte du feu, n'a point changé la nature du culte primitif, mais seulement la forme symbolique. En effet, la religion des Perses peut se considérer sous trois formes différentes : les uns adoraient les astres sur la cime des montagnes, promenaient leurs regards sur la voûte des cieux, et n'avaient d'autre temple, d'autre image de la Nature que la Nature elle-même ; c'est la plus ancienne forme, la plus universelle, celle des nations sauvages ; enfin, c'est le culte primitif des Perses tel que nous l'a peint Hérodote (*a*). D'autres adoptèrent le culte représentatif, avec tout l'appareil que le génie, les arts, les sciences, et surtout l'astrologie donnèrent en Egypte et en Asie à la religion du soleil. Les monumens Mithriaques en sont une preuve, et surtout le fameux monument du soleil ou de son génie qui subjugue le taureau équinoxial, monument que nous aurons lieu d'expliquer ailleurs. Enfin, d'autres aimant à se rapprocher de la simplicité primitive du culte, n'eurent d'autre image du feu sacré qui compose la substance lumineuse des astres, qu'une émanation du feu solaire ou le feu allumé aux rayons du soleil, qu'ils conservèrent religieusement dans leurs pyrées et à qui ils cherchèrent à donner une image de la perpétuité du feu Ether éternel, par le soin qu'ils prirent de l'entretenir sans jamais le laisser éteindre. Cette dernière forme de culte est connue sous le nom de Magisme, et se rapporte encore à la Nature, soit qu'on y voie un culte direct de l'élément du feu, soit qu'on y voie, comme Kirker (*b*), un culte relatif à la lumière et au feu qui composent la substance du ciel, du soleil et

(*a*) Ci-dessus, p. 18. — (*b*) Kirker. OEdip., t. 1, p. 251.

des astres, qu'Hérodote nous a dit être les seules divinités des Perses. Cette différence de forme dans le culte est regardée comme une invention de Zoroastre, suivant les uns (*a*), de Persée, suivant d'autres (*b*).

« Persée, dit-on, apporta en Perse les initiations et la magie, qui, par ses secrets, fait descendre le feu du ciel; à l'aide de cet art, il attira le feu céleste sur la terre, et le fit conserver dans un temple sous la dénomination de feu sacré immortel; il choisit des hommes vertueux pour ministres du nouveau culte, et établit les Mages pour dépositaires et pour gardiens de ce feu, qu'ils étaient chargés d'entretenir. »

Isaac Tzètes (*c*) parle aussi de la manière dont Persée arrivant à Iopolis, où la lune avait son temple, y établit le culte du feu et donna aux Mages le titre de prêtres du feu; c'est ce qui a fait dire que les Mages, quoique adorateurs de tous les élémens en général, donnaient cependant au feu une espèce de prééminence.

Sextus-Empiricus les met en opposition avec les Egyptiens : les Perses (*d*), dit-il, déifient le feu, et les Egyptiens l'eau; d'autres un autre élément. Il est possible que la raison d'utilité qui fit donner à l'eau du Nil une espèce de préférence dans le culte Egyptien, en ait fait aussi donner une au feu chez les nations qui descendaient du nord de l'Asie. Aussi Clément d'Alexandrie attribue non-seulement aux Perses, mais encore à presque tous les Asiatiques le culte du feu (*e*).

Julius-Firmicus dit non-seulement qu'ils honorent

(*a*) Agath., l. 2, p. 58. — (*b*) Cedren., p. 23. — (*c*) J. Tzetes. Chil., 1, c. 67. — (*d*) Sext. Emp, Adv. Mathém., l. 8, p. 314. — (*e*) Clement. in protrept.

Digitized by Google

le feu, mais qu'ils lui donnent la préférence sur les autres élémens (*a*); et il établit cette raison de préférence que les anciens donnaient à un élément, sur le plus ou moins d'utilité qu'ils en retiraient (*b*). Ainsi, dit-il, les Egyptiens, qui tiraient de l'eau de leur fleuve de si grands avantages, rendaient à l'eau le culte le plus religieux; cependant l'eau n'était pas pour cela sans culte chez les Perses. Agathias nous assure (*c*) que ces peuples avaient pour l'eau la plus grande vénération, tellement qu'ils n'osaient s'en servir pour se laver la figure, ni y toucher pour d'autres usages que pour boire ou arroser les plantes. Mais il ajoute que c'était principalement au feu qu'ils rendaient le culte le plus religieux, comme étant l'élément le plus sacré; que les Mages le gardaient précieusement dans de petites chapelles où brûlait ce feu éternel, et où se pratiquaient des cérémonies mystiques en son honneur; qu'ils tiraient même de cet élément des présages pour la divination. Ils avaient encore d'autres Dieux, mais qui étaient, dit Agathias (*d*), les mêmes que ceux des Grecs, sous des dénominations différentes, tels que Jupiter qu'ils appelaient Belus; Hercule était appelé Sandes, Vénus Anaitis, etc. L'office des Mages était de veiller à ce qu'on ne souillât pas la pureté de ces deux élémens (*e*). On retrouve dans Hésiode des traces de ce respect pour l'eau; il avait pris naissance en Egypte et en Orient (*f*). « Ne fais aucune ordure, dit ce poëte, dans le lit des fleuves qui se jettent dans la mer, ni dans les fontaines; ne traverse jamais à pied

(*a*) Jul. Firm. de prof. Rel., p. 10. — (*b*) Ibid., p. 3. — (*c*) Agath., l. 2, p. 59. — (*d*) Ibid., p. 58. — (*e*) Hyde, p. 137. — (*f*) Hesiod. op. et Dies., l. 2, v. 956, etc. Ibid., v. 739.

Digitized by Google

les eaux pures d'une rivière sans en avoir salué le génie. » Aussi voyons-nous que Tiridate étant sur le bord de l'Euphrate avec Vitellius, général romain, ne voulut point passer ce fleuve qu'il ne lui eût offert un cheval en sacrifice (*a*). Vitellius suivit son exemple. Quant au feu, leur vénération pour lui était si grande, que c'était un crime digne de mort que de souffler dessus ou de le souiller par le contact d'un cadavre (*b*). Un Perse regardait la mort comme un moindre mal pour lui, que de profaner l'élément du feu (*c*); tout ce qui portait l'image de cet élément (*d*) était sacré pour eux; on lui donnait le titre de seigneur et de maître, et on lui parlait comme à un être intelligent, lorsqu'en l'alimentant on lui disait : « Seigneur Feu, nourris-toi, » formule d'adresse au feu que nous a conservée Maxime de Tyr (*e*). A quelque Dieu qu'un Perse sacrifiât, il commençait avant toutes choses, nous dit Strabon (*f*), par adresser ses prières au feu sacré éternel, que les Mages entretenaient sur un autel, près duquel ils prononçaient des paroles mystiques et entonnaient des chants sacrés. Chrysostôme dit formellement qu'ils voyaient en lui un Dieu (*g*), et que de son temps encore ils lui rendaient un culte à ce titre (*h*). Suidas en dit autant ainsi que l'historien Socrate, Epiphane, Ruffin, Eusthate, etc., dont nous nous dispenserons d'accumuler ici les témoignages (*i*). Ce culte ne fut pas particulier aux Perses.

(*a*) Tacit. Annal., l. 6, c. 37. — (*b*) Strab., l. 15. — (*c*) Anthol., l. 3. (*d*) Eusthat. in Diony. proleg. de Sit. Orb. — (*e*) Maxim. Tyr. diss. 38, p. 381. — (*f*) Strab., l. 15, p. 733. — (*g*) J. Chrysost., t. 1, p. 67. — (*h*) Hyd., p. 138 et 154. — (*i*) Socr. Hist. Eccl., l. 7. Ruffin., l. 2, c. 26. Eusthat. Homer. Iliad., l, 6.

Digitized by Google

Les Grecs avaient leur feu sacré conservé à Delphes, à Athènes, etc.; on l'allumait aux rayons du soleil. Les Romains avaient leur temple de Vesta, où des prêtresses étaient chargées d'entretenir le feu sacré éternel. Les Juifs eux-mêmes conservaient le feu perpétuel dans leur temple comme les Perses dans leurs pyrées (*a*). Il en était de même chez les Macédoniens, les Sarmates, les Mèdes, et chez toutes les nations du Nord (*b*). Enfin, aujourd'hui encore, les Guèbres, descendans des anciens disciples de Zoroastre, adorent l'élément du feu. Ils ont un temple à Surate, qui, par sa simplicité (*c*), nous retrace celle des mœurs du peuple qui l'a construit; c'est une chaumière qui renferme le feu sacré continuellement entretenu par des prêtres. On voit donc qu'il n'est point d'époque où l'on ne trouve le culte de la Nature plus ou moins répandu dans la Perse; tantôt sans images ni symboles; tantôt avec le simple symbole d'un feu éternel comme celui qui meut et vivifie l'Univers; quelquefois aussi avec toute la pompe des cérémonies et la richesse des décorations des temples, des statues et des images.

Si nous avançons plus loin vers l'Orient et vers les rives de l'Indus et du Gange, nous y verrons encore fleurir le même culte. Les Banians ont la plus grande vénération pour le fleuve du Gange (*d*), ils le regardent comme un Dieu, et lui font des sacrifices de petites lampes allumées, qu'ils exposent tous les soirs au courant de l'eau [5]; ils y jettent aussi par dévotion de l'or, des perles et des pierres précieuses. Les peuples qui

---

(*a*) Hyd., p. 152. — (*b*) Clement. in protrept., p. 43. — (*c*) Sonnerat. Voy. des Ind., t. 1, c. 4, p. 107. — (*d*) Contant d'Orville, t. 2, p. 164.

Digitized by Google

habitent le long de ses bords, regardent comme une faveur suprême le bonheur d'expirer dans ses eaux, persuadés que par-là tous leurs péchés sont effacés. Les rives du Gange sont bordées d'espèce de chapelles et de pagodes, surtout près de Benarès, où se trouve le grand collége des Brames; les dévots vont processionnellement au Gange faire leurs ablutions. On immolait autrefois des chevaux et des bœufs au fleuve Indus, comme à un Dieu; le sacrifice achevé, on jetait dans le fleuve une espèce de petit boisseau en or, semblable à ceux dont on se sert pour mesurer le blé. Cette cérémonie se pratiquait au moment où les jours commençaient à croître. Alexandre-le-Grand immole sur ses bords des victimes au soleil qui a éclairé sa victoire sur Porus (*a*). Le soleil, suivant Clément d'Alexandrie, était la grande divinité des Indiens (*b*). La plupart des peuples, dit cet auteur, frappés du spectacle des cieux et des mouvemens réguliers des astres, trompés par le témoignage de leurs sens, le seul auquel ils crussent, en firent autant de Dieux et adorèrent le soleil, comme font les Indiens. Lucien ajoute que les Indiens, en rendant leurs hommages au soleil, se tournaient vers l'Orient; et gardant un profond silence, ils formaient une espèce de danse imitative du mouvement de cet astre (*c*). Étienne de Byzance assure qu'ils se consacraient spécialement au soleil (*d*); leurs gymnosophistes contemplaient d'un œil fixe le disque lumineux de ce Dieu, comme s'ils eussent voulu y découvrir, dit Solin (*e*), les secrets de la divinité. Apollonius de Tyane,

---

(*a*) Quint-Curce, l. 9, c. 1. — (*b*) Clement. in protrep., p. 16. — (*c*) Lucianus. de Salt. — (*d*) Steph. Byz. in voce Bram. — (*e*) Solin, p. 129.

Digitized by Google

parcourant des yeux les différens objets représentés par ordre de Porus, dans un temple des Indes, entre dans quelques détails sur l'art de la peinture et sur son objet (*a*). Les peintres, dit-il, peignent tous les objets qu'offre à leurs yeux la Nature, et qui sont sous le soleil; quelquefois le soleil lui-même, comme nous le voyons dans ce temple, où on l'a représenté sur un quadrige ou sur un char attelé de quatre chevaux. Il parle expressément d'un temple, consacré au soleil, qu'on voyait en ces lieux; et le roi lui dit qu'il ne boit jamais de vin que lorsqu'il sacrifie au soleil (*b*). Les Indiens voulant aller au-devant de Phaotes, leur nouveau roi, allument sur l'autel du soleil les flambeaux qu'ils doivent porter en lui faisant cortége. Apollonius arrivé au fleuve Hyphasim (*c*), qui fut le terme des conquêtes d'Alexandre, y trouve des autels avec une inscription en honneur de Jupiter-Ammon et *du soleil* Indien, d'Hercule, d'Apollon, etc.

L'Arabe Sharistan attribue aux Indiens la même religion qu'aux Arabes, c'est-à-dire le Sabisme (*d*); et Abulfarage compte les Indiens parmi les sept grandes nations qui professaient cette religion. Il n'est pas étonnant qu'on y trouvât aussi un grand nombre de divinités que les Grecs avaient empruntées de la Phénicie et de l'Égypte, tels qu'Hercule, Bacchus, Apollon, Minerve, etc., qu'Apollonius fut surpris de retrouver, au milieu des Indes, honorés avec les mêmes formes de culte et de simulacres que ces Dieux avaient en Grèce. Nous avons

---

(*a*) Philostr. in vitâ Apoll., l. 2, c. 10 et 11. — (*b*) Ibid., l. 2, c. 13. — (*c*) Ibid., c. 15. — (*d*) V. ci-dessus p. 6.

Digitized by Google

fait voir plus haut, à l'article de la Grèce, que tout cela n'était qu'un sabisme déguisé sous le voile mystérieux qu'étendirent dessus les Égyptiens et les autres nations savantes. Ils avaient aussi leur feu sacré qu'ils tiraient des rayons du soleil, et qu'ils allaient chercher sur le sommet d'une montagne (*a*), qu'ils regardaient comme le point central de l'Inde ; mais ils ne le tenaient point renfermé, afin que sa flamme pût s'élancer comme le rayon qui est répercuté par l'eau. Les Brachmanes, pour rendre un culte plus agréable au soleil (*b*), marchaient sur une terre jonchée d'herbes et de fleurs presque à la hauteur de deux coudées, persuadés que plus ils sont élevés au-dessus du sol, plus l'offrande qu'ils font est agréable. Ils prient le soleil pendant le jour de faire en sorte que les heures qu'il engendre par sa révolution, coulent heureusement pour la terre de l'Inde (*c*). Encore aujourd'hui les Brames font leur sandinavé ; ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang (*d*), et ils en jettent vers le soleil pour lui témoigner leur respect et leur reconnaissance de ce qu'il a bien voulu reparaître et chasser les ténèbres de la nuit. Le culte du soleil et de la lune, divinités des anciens Indiens, est encore le seul qu'aient ceux des Indiens qui, toujours éloignés des autres hommes, vivent dans les bois et sur les montagnes. Ils rendent le plus grand hommage au Dieu du feu, et ils entretiennent sur la montagne de Tirounamaly un feu pour lequel ils ont la plus grande vénération. Le savant père Kirker regarde le culte du soleil et du feu comme le premier et le plus

(*a*) Philostr., l. 3, c. 3. — (*b*) Ibid., c. 3 et c. 4. — (*c*) Ibid., c. 4. — (*d*) Sonnerat. Voy. de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 10.

grand culte de l'Inde (*a*). Il dit que la plupart des fêtes établies, par les Indiens, durant tout le cours de l'année, ont pour objet cet astre, et que leur religion ressemble presqu'en tout à celle des Perses et des Égyptiens, de qui ils paraissent l'avoir empruntée. Il prétend même que le sacrifice qu'ils font de leur personne en se précipitant eux, leurs femmes ou leurs enfans, dans les flammes d'un bûcher, vient de leur antique vénération pour le feu, et de la persuasion où ils sont qu'ils se précipitent au sein de la divinité même; c'est la même opinion qui leur fait désirer d'expirer au milieu des eaux du Gange, une de leurs grandes divinités. On trouvera dans un manuscrit de la bibliothèque nationale (*b*) les peintures de différentes divinités Indiennes, parmi lesquelles on distingue celles du soleil et de la lune, qui ont leurs pagodes dans l'Inde.

Diodore de Sicile (*c*) parle d'insulaires de l'Océan-Indien, au midi de l'Arabie et de la Perse, qui ne connaissaient d'autres Dieux que le ciel, le soleil et les astres. Ils étaient singulièrement attachés à l'astrologie : toutes leurs fêtes, tous leurs hymnes n'avaient pour objet que les corps célestes, et surtout le soleil, sous la protection desquels ils s'étaient mis, eux et leurs sept îles; ce sont les habitans de l'ancienne Tapobrane, aujourd'hui Ceylan. Le soleil et la lune y ont encore leurs adorateurs; ils rendent aussi un culte aux autres planètes (*d*), et ils représentent tout le système céleste par sept idoles soumises aux influences des sept corps

(*a*) Kirker. OEdip., t. 1, p. 412 et 415. — (*b*) Incarn. de Vischn. Manuscrit n° 11, p. 86 et 87. — (*c*) Diodor., l. 2, c. 55, p. 171. — (*d*) Hist. des Voyag., t. 32, p. 150.

Digitized by Google

célestes qu'elles représentent (*a*). Ils donnent au soleil le nom d'Iri, et à la lune celui d'Handa. Ces deux astres sont les seules divinités des naturels de l'île de Sumatra (*b*). Les mêmes Dieux sont adorés dans l'île de Java, où l'on sacrifie à la nouvelle lune (*c*). En général, cette religion était universellement répandue dans toutes les îles de la Sonde, et dans les îles Moluques. Les Moluquois idolâtres adorent l'Air ou le génie de l'Air (*d*); le Mahométisme n'y a pas encore effacé tous les vestiges du culte de la Nature. Il en est de même des habitans de l'île de Célèbes; il n'y a pas encore deux cents ans qu'ils étaient adorateurs de la Nature; ils ne trouvaient rien dans l'Univers de plus digne de leur respect et de leurs hommages que le soleil et la lune, à qui s'adressaient leurs prières et leur adoration. C'était surtout l'instant du lever et du coucher de ces deux astres [6], qu'ils choisissaient pour les honorer (*e*); ils leur demandaient les faveurs qu'ils croyaient dépendre d'eux. Si pendant leur prière quelque nuage dérobait ces divinités à leurs yeux, c'était pour eux le pronostic de quelque malheur; ils se dérobaient à la lumière, ils se renfermaient dans leurs maisons, et prosternés devant les représentations du soleil et de la lune, ils les conjuraient de calmer leur courroux, et de vouloir bien leur être favorable (*f*). Ces figures étaient d'or, d'argent, de cuivre ou de terre dorée. Le premier et le quinze de chaque lune étaient consacrés à un culte public (*g*); ils offraient ces jours-là, en sacrifice à leurs divinités, des bœufs, des

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 248. — (*b*) Ibid., Hist. des Rel., t. 2, p. 314. — (*c*) Ibid., p. 289, 296. — (*d*) Ibid, t. 2, p. 330. — (*e*) Ibid., t. 2, p. 351. — (*f*) Hist. des Voy., t. 39, p. 269. — (*g*) Ibid., p. 272.

vaches et des chèvres. Souvent on voyait des pères de famille, après avoir immolé au soleil et à la lune tous leurs bestiaux, leur sacrifier leurs propres enfans (*a*), parce qu'ils croyaient avoir obligation de leur existence et de tout ce qu'ils possédaient à la fécondité de l'influence de ces astres. On voit donc ici l'origine du culte rendu au soleil et à la lune ; il est fondé sur la persuasion où étaient les peuples, que ces astres exercent un empire souverain dans la Nature, et qu'ils y tiennent le rang de premières causes. La même religion est établie aux îles Philippines (*b*); on y adore le soleil, la lune et les étoiles ; on y honore aussi les montagnes, les arbres, les rivières ; ils avaient surtout un vieil arbre à qui ils offraient des sacrifices. Ils donnent une ame au soleil, à la lune et aux astres qu'ils croient habités par des êtres célestes. Ils honorent encore d'autres Dieux ou Devatas, dont les uns président aux montagnes, les autres aux rivières, les autres aux semences, etc. ; c'est-à-dire, qu'en adorant la Nature et ses parties, ils croient adorer, non pas une matière brute, mais une matière dépositaire de la vie et de l'intelligence nécessaire pour que leurs prières puissent être entendues et exaucées ; persuasion que nous verrons bientôt être l'origine et la base de tous les cultes. Ils adorent la Nature, mais la Nature qui renferme le principe matériel uni au principe intelligent ; opinion de laquelle est née la foule des génies que les Grecs, les Chaldéens, les Égyptiens, etc., ont répandus dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans la terre, dans l'air et dans l'eau, enfin dans toutes les parties de

(*a*) Hist. des Voy., t. 29, p. 137, et t. 67, p. 351. — (*b*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 368.

Digitized by Google

l'Univers. Les Siamois reconnaissent des génies (*a*), dont l'office est de veiller continuellement à la conservation des hommes. On trouve dans Hésiode, et chez les auteurs Chrétiens, cette opinion orientale sur les génies familiers et sur les Anges gardiens des peuples, des villes et même des individus. Il en est aussi de préposés à l'administration de l'Univers; ils sont distribués en sept ordres, plus nobles et plus parfaits les uns que les autres, placés dans autant de cieux différens. On voit ici évidemment que les sept cieux des sept planètes ont fourni le type de cette échelle hiérarchique, comme elle a fourni celle des Anges et des Archanges chez les Perses et chez les Chaldéens, chez les Juifs et chez les Chrétiens, qui ont leurs Chérubins, leurs Séraphins, leurs Thrônes, etc., attachés à autant de cieux différens. Les Siamois ont sur le monde l'opinion philosophique que Cicéron, dans son traité de la Nature des Dieux (*b*), attribue à Xénocrate, et que Clément d'Alexandrie lui impute également, savoir : la doctrine ou le dogme des huit Dieux attachés à chacune des Sphères (*c*). Le premier meut l'Univers par le mouvement imprimé à l'Éther ou au ciel des fixes; les sept autres président à chacune des sept planètes, qui, en se mouvant dans le Zodiaque, règlent la fatalité et le système général des générations. Les mêmes Siamois ont aussi placé dans la terre, dans les eaux, dans le vent, dans la pluie, etc., des intelligences ou des génies qui les gouvernent.

Les Arrakanois (*d*) ont dans l'île de Munay un temple

(*a*) Hist. des Voy., t. 34, p. 336. — (*b*) De Natur. Deor., l. 1, c. 13. — (*c*) Clem. in protrept. — (*d*) Contant d'Orv., t. 1, p. 411.

Digitized by Google

élevé à la lumière, sous le nom de temple des atomes, ou du Dieu des atomes du soleil.

Les habitans du Tunkin révèrent sept idoles célestes, qui sont les sept planètes, et cinq terrestres consacrées aux élémens. A ces sept idoles correspondent (*a*) sept parties extérieures du corps humain et cinq intérieures; sept passions de l'ame et cinq périodes de la vie humaine. Ces distributions sont tout entières empruntées de l'astrologie, comme on peut s'en convaincre en lisant les livres des anciens astrologues.

Le ciel, la terre, les génies de l'air, de l'eau, des montagnes, les astres, et en général toutes les parties animées de la Nature, ont des adorateurs et des temples à la Chine; on y a élevé un temple au ciel, à la reine du ciel, au dragon de la mer, à la planète de Mars, à la terre, aux génies des montagnes et des fleuves, si nous en croyons Kirker (*b*). Le même auteur, dans un ouvrage qu'il a fait exprès sur la Chine (*c*), d'après les mémoires des Missionnaires, prétend qu'on retrouve chez les Chinois beaucoup de divinités Grecques et Égyptiennes, des temples de Nymphes, d'Oréades, etc.; qu'il n'y a point de ville qui ne soit sous la protection d'une étoile, comme les Tribus Arabes. On y adore surtout Uranus, le *Tien*, ou le ciel, comme le principe universel de toutes choses. Ce *Tien* est, suivant quelques-uns, l'esprit qui préside au ciel (*d*); mais, suivant d'autres, c'est le ciel matériel.

Le grand *Tien* est le créateur de tout ce qui existe; il est indépendant et tout-puissant : opinion assez sem-

(*a*) Contant d'Orv., t. 1, p. 367. — (*b*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 401. — (*c*) Ibid. Chin. Illustr., p. 134. — (*d*) Contant d'Orv., t. 1, p. 28.

blable à celle que Pline met à la tête de son histoire naturelle, et que nous avons rapportée ci-dessus. Ils ont élevé un temple à l'être résultant de l'assemblage du ciel, de la terre et des élémens ; être qui répond à notre monde, et qu'ils nomment Tay-ki (*a*). Ils sacrifient aux génies, et leurs empereurs offrent des victimes au ciel et à la terre. On trouve aussi chez eux un temple superbe consacré aux étoiles du nord (*b*) ; il est sous l'invocation du Dieu Petou ; l'image de cette divinité est un cartel semé d'étoiles, qui représente les étoiles du nord, ou les astres circompolaires, qu'ils nomment Petou. Car, l'astrologie se trouve établie chez eux dès la plus haute antiquité, et ils sont persuadés, plus qu'aucun autre peuple, de l'action du ciel et des astres sur toute la terre ; opinion qui caractérise principalement le Sabisme.

A l'orient de la Chine, les Japonais, presque séparés du reste du monde, tiennent cependant aux autres peuples par le lien du culte universel. Ils admettent des divinités qui ont leur demeure dans les étoiles (*c*) ; c'est par ces génies qu'ils jurent. Ils adressent aussi des vœux à des génies qu'ils supposent répandus dans les élémens et présider aux plantes ; cette religion est la plus ancienne de ces insulaires, et s'appelle le Sintos.

Le plus grand pélerinage de ces peuples est la visite qu'ils font dans la province d'Isje, au temple du grand Dieu, près duquel est une caverne, semblable sans doute à la caverne Mithriaque, et qu'ils appellent la Région des cieux. Comme dans l'antre de Mithra, représentatif

---

(*a*) Contant d'Orv., t. 1, p. 53, 69, 95, 96, etc. — (*b*) Relat. de Magalhens, p. 346. — (*c*) Contant d'Orv., t. 1, p. 218.

Digitized by Google

de l'ordre des cieux, on voyait le Dieu-soleil monté sur un bœuf, là aussi on voit un Camis (*a*), ou génie, monté sur une vache, que l'on prenait pour l'emblême du soleil. Telle aussi était cette fameuse vache, placée dans un temple d'Egypte, laquelle portait sur son front le disque du soleil, comme le raconte Hérodote dans l'histoire romanesque de Mycérinus et de sa fille (*b*).

Nous aurons occasion de prouver ailleurs que le fameux taureau qui a sa pagode à Méaco, est, comme l'Apis égyptien et comme le taureau de Mithra, l'emblème du taureau céleste si souvent invoqué dans les prières des Perses, et qui occupa autrefois l'équinoxe du printemps. Aussi Kirker prétend-il que le culte du soleil et de la lune fut établi au Japon comme dans le reste de l'Orient, et qu'on y remarque des animaux symboliques (*c*) comme en Egypte; des idoles à tête de bœuf, à pieds de bouc, à tête de chien, etc., des idoles à plusieurs têtes, à plusieurs bras, etc., de petites idoles dorées, distribuées en neuf ordres, comme nos Anges, Archanges, Dominations, etc. La secte des Budoistes adore une de ces statues symboliques, laquelle a trois têtes et quarante mains (*d*). Plusieurs ne reconnaissent dans cette figure qu'un emblème du soleil, de la lune et des élémens, dont l'action réunie produit tout; le corps désigne la matière première, et les quarante mains les qualités célestes et élémentaires, par le moyen desquelles la matière première prend toutes les formes.

Enfin, si nous passons dans l'île de Formose, nous

(*a*) Contant d'Orv., t. 1, p. 222. — (*b*) Herod. in Euterpe, c. 132. — (*c*) Œdip., t. 1, p. 407. — (*d*) Hist. des Voy., t. 40, p. 264.

Digitized by Google

y retrouverons encore la même religion (*a*); il n'y a pas neuf cents ans, suivant le témoignage d'un auteur Japonais, élevé dans cette île, que ses habitans ne connaissaient point d'autres Dieux que le soleil et la lune, qu'ils regardaient comme les deux divinités suprêmes; idée absolument semblable à celle qu'en avaient les Egyptiens et les Phéniciens. Ils imaginaient que les étoiles étaient des divinités inférieures; tout leur culte se réduisait à l'adoration de ces astres le matin et le soir; ils leur offraient des animaux de toute espèce.

On voit donc, par ce que nous venons de dire, que toute l'Asie, soit dans son continent, soit dans ses îles, n'a eu anciennement d'autre culte que celui de la cause visible et universelle; culte tantôt simple, tantôt composé et savant, mais toujours portant sur la Nature.

Religion en Afrique.

Jetons maintenant nos regards sur ces plages arides que le soleil brûle de ses feux, et où il fait sentir son empire plutôt encore par sa force que par ses bienfaits; et là même nous lui trouverons des adorateurs.

Hérodote, en parlant des Ethiopiens, nous dit qu'ils sacrifient au soleil et à la lune, ainsi que tous les autres Africains, et qu'ils ne reconnaissent point d'autres Dieux (*b*). Il nous donne la description d'une fameuse table sacrée, qu'il appelle la table du soleil (*c*). Diodore de Sicile appuie son témoignage, lorsqu'il nous dit que les Ethiopiens qui habitent au-dessus de Méroë (*d*), ad-

(*a*) Contant d'Orv., t. 1, p. 183. — (*b*) Herodot. in Melpomen, c. 188. — (*c*) Ibid. Thalia, c. 18; et Solin, p. 93. — (*d*) Diod. Sic., l. 3, c. 8, p. 179.

Digitized by Google

mettent des Dieux éternels et d'une nature incorruptible, tels que la lune, le soleil et tout l'univers, ou le monde.

Héliodore, dans son histoire d'Ethiopie, nous assure que ces peuples immolent au soleil et à la lune les prisonniers de guerre, comme prémices de leurs victoires (*a*). Lorsqu'ils cueillent la cinamome, ils en font un choix dont ils composent la portion qu'ils consacrent au soleil (*b*). Ils adoraient avec le soleil, le jour, ou Memnon, fils de l'Aurore, qu'ils peignaient sous l'emblème d'un jeune homme qui se lève, et dont ensuite ils pleuraient la mort, ou la retraite (*c*). Cette figure était fabriquée avec un grand art; les rayons du soleil frappant sur ses yeux et sur ses lèvres, lui donnaient un air animé et faisaient entendre un petit bruit d'air agité, qui sortait de sa bouche, et qu'on prenait pour des sons articulés.

Ces peuples se disaient tous enfans du soleil, qu'ils regardaient comme leur premier père (*d*). Ils révéraient aussi Bacchus, ou le soleil, sous ce nom; car Bacchus est l'Osiris, ou le Dieu-soleil des Égyptiens. Ils avaient tracé sur les murs du palais de leurs rois les figures de plusieurs de nos constellations, telles que Persée, Andromède, Céphée, dont ils faisaient des génies secondaires, ou des héros. Ils offraient au soleil un attelage de quatre chevaux blancs, par une raison d'analogie semblable à celle qu'eurent en vue les Massagètes, qui consacraient l'animal le plus léger au Dieu dont la

(*a*) Heliod., l. 10. Kirker, OEdip., t. 1, p. 334. — (*b*) Solin, p. 95. — (*c*) Philostr. vit. Apoll., l. 6, c. 3. — (*d*) Heliod. in AEthiopic., l. 4, p. 175.

Digitized by Google

course est la plus rapide. Ils offraient à la lune un attelage de bœufs, consacrant l'animal qui sillonne la terre à l'astre qui en est le plus voisin (*a*).

Hydaspes écrivant la nouvelle de sa victoire sur les Perses, aux Gymnosophistes et à Persina son épouse, prêtresse de la lune, les invite à faire tous les préparatifs du sacrifice qu'il destine aux Dieux en action de grâces; ces Dieux sont le soleil, la lune et Bacchus, qu'il appelle les Dieux de la patrie (*b*). L'ordre pour le sacrifice étant donné, les Gymnosophistes écartent toutes les femmes, excepté la seule prêtresse de la lune, persuadés que le sexe féminin doit être écarté des autels des deux divinités les plus pures et les plus brillantes, dans la crainte que les femmes, même involontairement, ne souillent la pureté du sacrifice. La prêtresse seule de la lune avait droit d'y assister, et c'était Persina. Le roi était prêtre du soleil, et la reine prêtresse de la lune, suivant la loi et la coutume du pays. Dans la tente sous laquelle se fit le sacrifice, étaient placées les images des Dieux Indigètes, et des héros Persée, Memnon, Andromède; il y avait aussi trois autels, dont deux unis ensemble étaient consacrés au soleil et à la lune; le troisième, plus écarté, était pour Bacchus, et ils immolaient dessus des victimes de toute espèce.

On ne sera pas étonné de voir le soleil et la lune avoir ici, comme dans les cieux, Persée, Andromède, Céphée, etc., pour cortége, quand on saura ce que dit Lucien, que l'astronomie fut inventée en Éthiopie, sur les confins de la Haute-Égypte.

(*a*) Heliod. in AEthiopic., l. 10, p. 475. — (*b*) Philostr., l. 6, c. 4.

Digitized by Google

On adorait aussi le Nil en Éthiopie (*a*), et ce fleuve a encore ses prêtres occupés à lui rendre un culte perpétuel à sa source ; on supposait qu'un génie bienfaisant présidait à cette source et dirigeait le cours de ses eaux (*b*).

Il y avait chez les Troglodittes (*c*) une fontaine sacrée, qu'on appelait la fontaine du soleil.

Il y en avait une semblable près du temple de Jupiter-Ammon (*d*). La fable effectivement suppose que Bacchus, manquant d'eau, fut conduit à une source d'eau vive, par un bélier qui lui apparut tout-à-coup. Il bâtit un temple dans le même lieu où il avait trouvé l'eau, et il le consacra à ce bélier merveilleux, qu'il nomma Jupiter-Ammon, et qu'il plaça ensuite au ciel à la tête du Zodiaque. Cette fontaine put être nommée fontaine du soleil, puisque Jupiter-Ammon n'est que le soleil équinoxial du printemps, peint avec les attributs du premier signe, ou du bélier céleste, appelé Ammon, et adoré comme tel en Égypte.

Néarque, pilote d'Alexandre, côtoyant les terres des Ictyophages le long de la Mer Rouge, arrive dans une île consacrée au soleil (*e*).

Les habitans de l'île de Socotara, ont encore aujourd'hui sur la lune les mêmes idées qu'avaient sur Isis les anciens Égyptiens (*f*). Ils adorent cette planète et la regardent comme principe de tout ce qui existe ; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir une bonne récolte, et s'ils forment quelqu'entreprise, elle ne peut réussir

---

(*a*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 58. — (*b*) Philostr. vit. Apoll., l. 6, c. 12. — (*c*) Pline, l. 2, c. 103. — (*d*) Solin, p. 89. Germani. Cæs., c. 18. — (*e*) Arrian. de reb. Indic., p. 190. — (*f*) Contant d'Orvill., t. 6, p. 512.

Digitized by Google

qu'autant que la lune les favorise par ses influences. Lorsqu'ils manquent d'eau, ils choisissent un d'entre eux, qu'ils renferment dans un certain espace, d'où il lui est défendu de sortir sous peine de mort. Détenu dans cette prison pendant dix jours, cet homme est obligé de prier la lune, afin qu'elle fasse tomber une pluie abondante; si, dans cet intervalle, la sécheresse cesse, le dévot est comblé d'honneurs et de présens; au contraire, si elle continue on l'en punit.

Les Hottentots (*a*) s'assemblent la nuit dans la campagne pour rendre un culte à la lune. A chaque nouvelle lune ils la félicitent sur son retour, lui font des sacrifices de leurs bestiaux, lui offrent de la chair et du lait; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir de la pluie, du beau temps, et pour leurs troupeaux de gras pâturages, surtout beaucoup de lait. Ils unissent à son culte celui du Scarabée, que les Égyptiens honoraient également, à cause de la lune et du taureau céleste, où cette déesse a le lieu de son exaltation; ce qui nous porterait à croire que ce culte leur vient des anciens Égyptiens.

La mer, les arbres, l'Eufratès, grande rivière du royaume de Juida, sont honorés d'un culte religieux par les Nègres (*b*).

Ceux du Sénégal ont des fêtes lunaires (*c*); dès qu'ils aperçoivent la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en étendant leurs mains vers le ciel; ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête et répètent cette cérémonie.

(*a*) Cont. d'Orville, t. 6, p. 438. — (*b*) Ibid., t. 6, p. 300. — (*c*) Ibid., p. 223.

Digitized by Google

Dans l'ancienne Cyrénaïque (*a*), il y avait un rocher consacré au vent d'orient, sur lequel aucun mortel ne pouvait sans crime porter sa main.

Toute la côte septentrionale d'Afrique était peuplée de colonies Phéniciennes; elles y avaient répandu la religion des Phéniciens, que nous avons fait voir être toute entière fondée sur la Nature. Aussi les Carthaginois, colonie de Tyr, liés avec cette ville par la communauté du culte d'Hercule, invoquaient dans leurs traités le soleil, la lune, la terre, les rivières, les prairies et les eaux (*b*); Uranie, que plusieurs pensent être la même que la lune, était leur grande divinité; on invoquait son secours dans toutes les grandes calamités, et surtout lorsque la terre, brûlée par les rayons du soleil, avait besoin de pluies rafraîchissantes.

Masinissa, roi d'un empire placé dans la partie occidentale de l'Afrique, aujourd'hui le royaume d'Alger, rendant hommage aux Dieux de l'Afrique qui ont conduit Scipion dans son empire, invoque le soleil, et les autres Dieux de l'Olympe. L'Arabe Gelaldin, parlant d'un certain Mezraïm (*c*), qu'il peint sous les traits d'Hercule, le fait arriver sur les bords de l'Océan, où il construit un magnifique temple dans lequel il place la statue du soleil. En général, tous les Africains qui habitent la côte occidentale du continent d'Afrique, ceux de Congo et d'Angola, adoraient le soleil et la lune (*d*). La même religion était établie dans les îles de l'Océan, connues sous le nom de Canaries. Les habitans de l'île de Ténériffe, lorsque les Espagnols y arrivèrent,

---

(*a*) Pline, l. 2, c. 65. — (*b*) Polybe, l. 7, p. 502. — (*c*) Kirk. OEdip., t. 1, p. 73. — (*d*) Ibid., p. 416.

Digitized

adoraient encore le soleil, la lune, les planètes, et les autres astres (*a*).

Religion de l'Amérique.

Ici un nouveau monde va se découvrir à nos regards, aux extrémités les plus reculées de l'Océan Atlantique, monde séparé des anciens continens par de vastes étendues de mers, et qui leur fut inconnu pendant une longue suite de siècles. Tout y est nouveau, plantes, quadrupèdes, arbres, fruits, reptiles, oiseaux; tout présente une nouvelle scène physique et même morale et politique. La religion seule se trouve être encore la même, que nous avons vue établie dans l'ancien continent; c'est aussi la Nature, le soleil, la lune, les astres, et la terre, qu'on y adore; l'empire de cette religion n'a d'autres bornes que celles de la terre habitée. On y remarque également les deux formes de culte si distinctes dans l'ancien monde : l'un est simple, sans temples ni images, et dirigé immédiatement vers les parties de la Nature; c'est celui des nations sauvages : l'autre, plus recherché et plus pompeux, soutenu de l'éclat imposant du cérémonial, et accompagné d'images et de temples richement décorés; c'est celui des nations civilisées. De même que les sauvages de l'ancienne Grèce, de la Scythie et du nord de la Perse, adoraient les astres sans temples ni images, tandis qu'en Égypte et en Phénicie, la même religion, revêtue des formes les plus brillantes, élevait aux astres des statues et des temples; de même les sauvages du nord de l'Amérique,

(*a*) Contant d'Orv., t. 6, p. 485.

répandus dans les forêts, levaient leurs mains vers le ciel, et vers le soleil et la lune, tandis qu'au Pérou et au Mexique, on avait consacré les images de ces astres dans de magnifiques temples où l'or brillait de toutes parts, et on avait donné au culte tout l'appareil du cérémonial le plus pompeux. Ainsi, dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, la civilisation, les arts et la richesse mirent de la différence dans les formes et dans les pratiques extérieures du même culte; mais partout on y reconnaît la Nature adorée par ceux qu'elle porte dans son sein, et qu'elle enrichit par ses bienfaits.

Les Péruviens attribuaient à Manco-Capac, le premier de leurs Incas, l'établissement du culte du soleil dont il se disait fils (*a*). Ce prince fit adorer comme Dieu cet astre, qu'il regardait comme la source de tous les biens naturels. La lune était aussi dans la plus grande vénération chez ces peuples, qui lui donnaient le nom de mère universelle de toutes choses; ils la reconnaissaient pour la mère des Incas, comme étant la femme et la sœur du soleil leur père. Des vierges du sang royal, espèce de vestales consacrées au culte du soleil, habitaient dans un monastère près du temple de l'astre du jour. Ils adoraient aussi la belle planète de Vénus, l'astre le plus brillant après le soleil et la lune. Les météores, les éclairs, le tonnerre, qu'ils regardaient comme les exécuteurs de la justice du soleil, avaient aussi leurs autels. L'arc-en-ciel qui, par ses couleurs brillantes, subjugua l'admiration de tous les peuples,

(*a*) Histoire des Voyages, t. 52, p. 10; et Contant d'Orville, t. 5, p. 330.

Digitized by Google

Iris, appelée chez les Grecs la fille de l'admiration, y avait aussi sa chapelle.

On vante la richesse des temples du soleil, dont le nombre était infini dans toutes les provinces de l'empire. Celui de Cusco était revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet; nous en donnerons ailleurs la description (*a*). On offrait au soleil le sacrifice de toutes sortes d'animaux, de grains, de légumes, d'étoffes, etc.; jamais on ne buvait sans avoir auparavant offert à l'astre du jour quelque goutte de la liqueur. Le soleil avait plusieurs prêtres, tous du sang royal; et pour chef du sacerdoce un grand pontife, distingué par le titre de Villouna, ou de devin et de prophète (*b*). Le nombre des vierges consacrées à son culte, et renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvaient entrer, montait à plus de mille, dans la seule ville de Cusco. Entre plusieurs fêtes que les Incas avaient établies à Cusco, la plus fameuse était celle qu'on appelait Intip-Raymi, ou plus simplement Raymi. Elle se célébrait au mois de juin, immédiatement après le solstice. On faisait l'ouverture de cette grande solennité par des sacrifices, mais on devait auparavant obtenir un feu nouveau du père de la lumière (*c*). Pour cet effet, le grand sacrificateur prenait un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant et poli, et l'exposant directement au soleil, de façon qu'il pût en rassembler tous les rayons dispersés, il allumait un peu de charpie faite de coton. C'était avec ce feu sacré que l'on brûlait toutes les victimes, et que l'on faisait rôtir

(*a*) Ci-après, c. 3. — (*b*) Contant d'Orvill. Ibid., t. 5, p. 332. — (*c*) Ibid., p. 334.

Digitized by Google

toutes les chèvres qui devaient se manger ce jour là. Un jeûne de trois jours servait de préparatif à la grande solennité ; la dernière nuit était employée par les prêtres à purifier les brebis et les agneaux qui devaient être offerts en sacrifice (*a*). Les Vestales préparaient le pain et les liqueurs destinées à l'usage des Incas, après l'offrande qui en aurait été faite sur l'autel. Le jour de la cérémonie tous les grands de l'empire qui s'étaient rassemblés dans la capitale, se paraient de ce qu'ils avaient de plus riche. Le monarque, surtout en qualité de fils du soleil, étalait toute la pompe et la magnificence de la royauté. Dès la pointe du jour ce prince, accompagné de tous les Incas, se rendait en procession jusqu'à la grande place de la ville. Là, les pieds nus et le visage tourné vers l'orient, ils attendaient en silence le moment où le Dieu allait se montrer à la terre. Dès qu'ils commençaient à l'apercevoir, ils s'accroupissaient, étendaient les bras, ouvraient les mains, et les approchaient ensuite de leur bouche, comme s'ils eussent voulu baiser les premiers rayons qui venaient d'échapper du sein de leur brillante divinité. On célébrait sa gloire par d'anciens cantiques ; on lui faisait des libations et des sacrifices (*b*). Le feu sacré destiné à faire rôtir les victimes, et que l'on avait tiré des rayons du soleil, était confié à la vigilance des Vestales, qui devaient le conserver toute l'année : si, par hasard, elles le laissaient éteindre, c'était, comme autrefois à Rome, le présage des plus grands malheurs pour l'Empire. Lorsque le soleil ne se montrait pas le jour de sa fête, on

(*a*) Hist. des Voy., t. 52, p. 10, etc. — (*b*) Cont. d'Orvill., p. 334, 335, 336, 337.

Digitized by Google

prenait deux petits bâtons gros comme le pouce, que l'on frottait l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le frottement engendrât le feu.

La théologie phénicienne, ou l'histoire sacrée du fameux Sanchoniaton, indique ce moyen comme celui qui fut employé par les premiers adorateurs du soleil. Le rapprochement de la pratique phénicienne et péruvienne est assez curieux (*a*). « Sanchoniaton dit que les premiers habitans de Phénicie élevèrent leurs mains au ciel vers le soleil; qu'ils le regardèrent comme le seul maître des cieux, et qu'ils l'honorèrent sous le nom de Béelsamim, ou de roi du ciel. Ils donnèrent ensuite naissance à trois enfans appelés *lumière*, *feu* et *flamme*, qui ayant froissé deux morceaux de bois l'un contre l'autre en tirèrent le feu, et apprirent aux hommes à s'en servir. » On serait tenté de croire que ce furent les Phéniciens qui donnèrent une forme à la religion des Incas, d'autant plus que le soleil solsticial qu'ils fêtaient, était le fameux Hercule Tyrien, revêtu de la figure ou de la peau du lion, signe céleste dans lequel entrait autrefois le soleil, le jour du solstice, et où l'on plaçait le premier travail de ce Dieu. Cet attribut symbolique d'Hercule, la peau de lion, formait la parure des prêtres qui y paraissaient; d'autres avaient des lames d'or et d'argent étendues et attachées sur leurs robes. On en voyait aussi qui avaient des ailes de plumes blanches et noires, et qui pouvaient désigner différentes sortes de génies, affectés soit au jour, soit à la nuit (*b*).

L'Incas qui, en sa qualité de fils du soleil, devait

(*a*) Sanchon. apud. Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*b*) Cont. d'Orv. ibid., t. 5, p. 335.

toujours assister en personne à cette fête, à l'instant où le soleil commençait à paraître, prenait deux vases d'or remplis de liqueur, et invitait le soleil à boire. Après cette cérémonie, le prince versait la liqueur d'un des vases dans une cuvette d'or qui répondait par un conduit au palais de l'astre du jour, et distribuait à sa famille celle que contenait le second vase. On allait ensuite au temple du Dieu, et les Incas, comme fils légitimes du soleil, se prosternaient devant son image; mais il n'était pas permis aux gouverneurs des provinces et aux officiers de l'Empire d'entrer dans le sanctuaire. Après les offrandes reçues, on consacrait des agneaux et des brebis avec beaucoup de cérémonies mystérieuses; dans ce nombre, ils choisissaient un agneau noir dont ils consultaient les entrailles sur l'avenir. Le souverain Pontife seul avait le droit de consulter le soleil; et après l'inspection exacte des entrailles des victimes, il annonçait au peuple la volonté de cet astre bienfaisant. Tous les prêtres subalternes, pendant le temps de leur service dans le temple, étaient nourris aux dépens des revenus du soleil; c'est ainsi qu'on appelait le produit de certaines terres qui composaient son domaine. Le ministère des Vestales consistait aussi à recevoir les offrandes que l'on faisait au soleil. La religion du soleil admettait la rémission des fautes par le moyen de la confession et de la pénitence, ce qui avait également lieu en Perse dans la religion de Mithra ou du soleil; et nous voyons que les chrétiens, qui adorent ce même astre, sous le nom de Christ, ont aussi conservé ces pratiques (*a*).

(*a*) Cont. d'Orv. ibid., 341 et 342.

Il y avait des confesseurs établis dans toutes les provinces du Pérou, qui entendaient les péchés du peuple, et qui proportionnaient le châtiment à la faute confessée. Cette fonction religieuse était quelquefois exercée par des femmes; l'Incas seul se confessait directement au soleil, et après s'être lavé dans une eau courante, il disait au fleuve : « Reçois les péchés que j'ai confessés au soleil, et porte-les dans la mer. »

J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur la religion du Pérou, parce que c'est là surtout où le culte du soleil et de la Nature paraît revêtu d'une forme plus brillante, et se rapprocher davantage de celui des nations savantes de l'ancien continent. Il en était de même de l'état de cette religion au Mexique. On y trouva des temples, des prêtres, des statues hiéroglyphiques appuyées sur le serpent, assez semblables au Sérapis Égyptien; des fêtes, des sacrifices, et tout l'appareil le plus pompeux du culte (*a*). Les Mexicains contemplaient le ciel, et lui donnaient le nom de créateur et d'admirable; ils adoraient le soleil, la lune, l'étoile du matin; la terre, la mer, le tonnerre, les éclairs et tous les météores (*b*). Il n'y avait point de partie de la Nature qui n'eût ses autels et ses adorateurs. Ils pensaient que les gens de bien, ceux qui mouraient dans les batailles, et ceux qui, étant faits prisonniers, étaient sacrifiés par les ennemis, passaient dans le soleil ou dans un lieu qu'ils appelaient maison du soleil.

Cette opinion était celle des Manichéens (*c*). Ils offrent

(*a*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 150, etc. — (*b*) Hist. des Voy., t. 48, p. 46, 57. — (*c*) Beausob. Trait. du Manich., t. 2.

aussi des oiseaux à cet astre, qui était l'objet de leur culte et de leur adoration.

Presque tous les voyageurs conviennent que les habitans de l'isthme de Panama (*a*), et de tout ce qu'on appelle Tierrafirme, n'ont ni autels, ni temples, ni aucune marque extérieure de culte. Ils croient qu'il y a un Dieu au ciel, et que ce Dieu est le soleil, mari de la lune; ils adorent ces deux astres comme les divinités suprêmes du monde. Il en est de même des peuples du Brésil (*b*). Les Caraïbes avaient aussi de la vénération pour le soleil et pour la lune, mais sans temples ni autels (*c*). Ils reconnaissent deux sortes d'esprits : les uns bienfaisans qui demeurent au ciel, et dont chaque homme a le sien pour guide; les autres, de mauvaise nature, qui sont répandus dans l'air. Ces idées sur les génies ou sur les démons de l'air, leur sont communes avec les peuples de l'ancien monde; et comme la Nature ne donne point nécessairement ces idées, et qu'elles ne peuvent être qu'une création de l'imagination, il en résulte une indication de l'ancienne communication des deux mondes.

Les Sauvages de l'île de Saint-Domingue (*d*) faisaient des pélerinages à une certaine grotte sacrée, d'où ils faisaient naître le soleil et la lune. Cette idée est assez semblable à celle des Perses, qui font aussi naître le soleil, ou Mithra, dans un antre où étaient sculptées une foule de figures représentatives des astres, des élémens et de tout l'ordre du monde, suivant ce qu'en dit Porphyre. L'antre de ces Sauvages était pareillement orné

(*a*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 251. Hist. des Voyag., t. 50, p. 319. — (*b*) Cont. d'Orv. ibid., p. 389. — (*c*) Hist. des Voy., t. 59, p. 305. Cont. d'Orv., t. 5, p. 71. — (*d*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 18.

Digitized by Google

de figures assez grossières, et l'entrée en était défendue par l'image de deux démons, ou génies, auxquels il fallait rendre d'abord une espèce de culte. Les Indiens de la côte de Cumana avaient pour divinités principales le soleil et la lune, qu'ils prenaient pour le mari et la femme. Ils regardaient les éclairs et le tonnerre comme une marque certaine de la colère du soleil; ils se privaient de toutes sortes d'alimens et de plaisirs pendant les éclipses (*a*). Les naturels de l'île de Cayenne adoraient aussi le ciel et tous les astres. Les peuples de la Floride sont idolâtres, et adorent le soleil et la lune (*b*); ils leur offrent des prières et des sacrifices. Ils ont aussi des fables solaires; ils prétendent que cet astre ayant retardé sa course de vingt-quatre heures, les eaux du grand lac Théomi se débordèrent avec une telle abondance, que les sommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réserve de celle d'Olaimy, que le soleil garantit de l'inondation, à cause d'un temple qu'il s'y était bâti de ses propres mains. Depuis ce temps, les Apalachites vont rendre hommage au soleil sur cette montagne (*c*). Cette fable n'est qu'une copie de la fable Chaldéenne, sur le déluge de Xixuthrus, qui dépose à Siparis, ville du soleil, tous les monumens des connaissances pour les sauver de l'inondation (*d*). La fable des Floridiens suppose aussi, que tous ceux qui purent gagner le sommet de cette montagne, furent préservés de l'inondation : le jour suivant, le soleil reprit son cours, et fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Aussitôt que le soleil paraît sur l'horizon, les Floridiens le

(*a*) Hist. des Voy., t. 41, p. 36. — (*b*) Ibid., p. 158. — (*c*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 500. — (*d*) Syncelle, p. 30.

Digitized by Google

saluent, et chantent des hymnes à sa louange. Quatre fois l'année ils se rendent sur la montagne d'Olaimy, et, par les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur; car, le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux (*a*). La nuit qui précède chacune des solennités, toute la montagne est éclairée, et les Jonas, ou les prêtres, s'y rendent pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, et, après plusieurs génuflexions, ils jettent des parfums dans le feu sacré qui brûle devant l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, et qui est au-dessous d'une grande table de pierre : il jette à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, suivant l'opinion des Floridiens, chantent sans cesse les louanges du soleil. On coupe cette cérémonie par un festin et des danses, et lorsque le Dieu est aux deux tiers de sa course, et qu'il dore de ses rayons les bords de la table, les Jonas brûlent de nouveaux parfums (*b*), et donnent la liberté à six oiseaux mystérieux; ensuite ils descendent en procession de la montagne, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, et l'on se rend au temple où les Pélerins se lavent le visage dans une eau sacrée. Ils ont, comme les adorateurs de Mithra, un antre du soleil; on prétend que cette caverne est naturellement taillée dans le roc (*c*); qu'elle est de forme ellipsoïde, longue de deux cents pieds, et haute de cent vingt.

(*a*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 501. — (*b*) Ibid. — (*c*) Ibid., p. 502.

Digitized by Google

Quelques-uns des Floridiens sacrifient leurs premiers nés au soleil; les Floridiens demandent tous les ans au soleil, qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre, et de lui conserver sa fécondité. Ils admettent aussi un mauvais principe, qu'ils nomment Toïa; ils cherchent à se le rendre favorable. Quand ils ont épuisé toutes les ressources de l'art auprès d'un malade, ils finissent par l'exposer au soleil, qui devient leur Esculape ou dernier médecin. Les Iroquois appellent Garonhia le ciel; les Hurons Soron-Hiata. Les uns et les autres l'adorent comme le grand génie (*a*), le bon maître, le père de la vie, l'Être-suprême. C'est le fameux Uranus, premier Dieu de tous les peuples. Les Hurons donnent aussi au soleil le nom d'Areskoui (*b*), ou d'*Être-suprême*. Outre ce premier Être, ils ont une infinité de génies subalternes, bons et mauvais, qui ont aussi leur culte; ils ont leur Neptune ou un Dieu des eaux. Les sauvages de la Virginie ont la plus grande vénération pour le soleil. Dès la pointe du jour, les plus réguliers d'entre eux vont à jeun se laver dans une eau courante : l'ablution dure jusqu'à ce que le soleil paraisse (*c*). Quand cet astre est au tiers de son cours, on lui offre du tabac, et on ne doit pas manquer de lui en présenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on passe une rivière, on fait offrande de tabac au génie de la rivière, pour obtenir ses faveurs. Les vents, les saisons sont présidés par des génies ou divinités (*d*). Ils ont aussi des idoles et des figures symboliques, telles que le cercle,

(*a*) Lafiteau, Mœurs des Sauv., t. 1, p. 122. — (*b*) Hist. des Voy., t. 57, p. 73 et suiv. 93. — (*c*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 458. — (*d*) Ibid., p. 458.

Digitized by Google

et les roues hiéroglyphiques Égyptiennes. Enfin, tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne font point de traité sans prendre le soleil pour témoin, et pour garant de leurs sermens (*a*), comme nous voyons que fait Agamemnon dans Homère (*b*), et les Carthaginois dans Polybe (*c*). Ils font fumer leurs alliés dans le calumet, et en poussent la fumée vers cet astre. C'est aux Panis, nation établie sur les bords du Missouri, et qui s'étend assez loin vers le nouveau Mexique, que le soleil a donné le Calumet, suivant la tradition de ces Sauvages. Le père Kirker a remarqué, avec raison, que le culte religieux des habitans du nouveau monde (*d*) se rapproche beaucoup, dans ses formes, du culte de l'ancien monde, principalement du culte Égyptien et Phénicien; qu'on y trouve aussi des fictions assez semblables à celles que les Grecs ont empruntées de la Phénicie et de l'Égypte. Peut-être nous-mêmes aurons-nous occasion, dans la suite de cet ouvrage, de rapprocher les traits de ressemblance qui se trouvent entre les fictions religieuses, et les emblèmes du culte de l'ancien et du nouveau monde, quoique cela n'entre point dans le plan de notre travail. Dans un monde éternel, on n'a jamais besoin de prouver que les peuples les plus éloignés ont quelquefois communiqué entre eux, quoique la trace de cette communication, long-temps interrompue, se soit entièrement perdue. Il n'y a point d'ancien ni de nouveau monde pour la terre; tout y est de la même antiquité, c'est-à-dire, éternel. Le seul objet de curiosité serait de tâcher d'apercevoir quels sont les derniers peuples civi-

(*a*) Hist. des Voy., t. 57, p. 169. — (*b*) Homère, Iliad., l. 3, v. 276. — (*c*) Polybe, l. 7, p. 502. — (*d*) Kirker, Œdip., t. 1, p. 417 et 423.

Digitized by Google

lisés, qui commerçaient avec l'Amérique, entièrement inconnue aux nations agricoles et nomades de l'Europe et de l'Asie; et peut-être on trouverait que les Phéniciens et les Égyptiens y ont laissé quelques traces de leur communication : quant à présent, nous nous bornons à faire voir l'universalité du culte rendu à la Nature, dans l'un et l'autre hémisphère.

Aux témoignages que nous avons rapportés, nous pourrions en ajouter une foule d'autres qui viendraient tous à l'appui de la même vérité. Nous pourrions même avancer que, quelques découvertes qui puissent jamais être faites d'îles nouvelles, de continens nouveaux [7], dans les mers ou les terres jusqu'ici inconnues, on trouvera que les habitans de ces pays sont restés dans l'état de pure nature et dans une enfance heureuse, qui a été originairement celle de tous les peuples, et n'ont jamais eu d'idées de culte, ou que, s'ils en ont un, ce sera encore celui de la Nature et de ses parties, comme partout ailleurs : et alors on pourra croire qu'il n'y a pas très-long-temps qu'ils sont séparés des autres hommes; car le culte ne peut jamais être qu'une invention moderne dans l'éternité.

Nous croyons que le peuple athée, s'il en existe un, est le plus ancien, ou celui au moins qui a eu la plus petite communication avec les nations dégradées par les cultes.

Quoi qu'il en soit de notre opinion à cet égard, nous conclurons toujours, d'après le relevé que nous venons de faire, d'une grande partie de la carte ancienne et même moderne du globe, pour la partie religieuse, qu'il n'y a point un seul coin du monde connu, de la religion duquel on nous ait parlé, où on ne trouve des

Digitized by Google

preuves de l'existence du culte rendu, soit à la Nature en général, soit à quelqu'une de ses parties.

Encore aujourd'hui les sauvages du Canada et de la baye d'Hudson regardent le soleil, la lune, le tonnerre et le Dieu des glaces comme de grandes divinités; ils immolent des chiens au soleil (*a*); ils regardent cet astre comme celui qui a tout fait et qui conserve tout; ils lui offrent les prémices de leur chasse, et poussent vers lui la fumée du calumet. Cette idée qu'ils ont du soleil, créateur et conservateur de tous les êtres produits, ou cause première et partie de la cause universelle qui réside dans toute la Nature, est la grande idée qui a fait la base de l'ancienne religion des Égyptiens, Phéniciens, etc., ou, pour mieux dire, de la religion universelle.

Comme il n'y a pas un point sur la terre où l'action vivifiante du soleil ne soit sentie, il n'y a pas un point où on ne l'ait regardé comme la cause des effets à la production desquels il concourait.

Il fut donc Dieu, puisque nous attachons ce nom à l'être cause à qui on ne voit aucune cause; à l'être qui paraît planer éternellement au-dessus des êtres qui naissent, croissent et meurent sous ses rayons; à l'être qui mesure le temps des autres existences, tandis que rien ne mesure ou ne pourrait mesurer la durée de la sienne; à ce feu aussi brillant à son coucher qu'à son lever, qui n'a ni vieillesse ni jeunesse, qui éclairait le monde lorsque notre œil, pour la première fois, s'est ouvert à la lumière, et qui ne l'éclairera pas moins vi-

(*a*) Cont. d'Orv., t. 5, p. 407, 408, 411, 412.

Digitized by Google

vement lorsqu'il s'y fermera pour la dernière fois. Les mots de commencement et de fin ne semblent être faits que pour nous, et non pas pour celui qui a tout vu naître et voit tout mourir.

Le tableau rapproché que nous venons de faire de tous les adorateurs du soleil, et en général des adorateurs de toute la Nature, n'a eu d'autre but que de mettre le lecteur à portée d'embrasser d'un seul coup-d'œil toute l'étendue, ou plutôt l'universalité de ce culte si naturel à l'homme, si on peut dire qu'il lui soit naturel d'avoir un culte.

Nous y avons vu la confirmation de ce que nous avions établi comme base de tout notre ouvrage dans le premier chapitre; savoir que, lorsque les hommes raisonnèrent sur la divinité, c'est-à-dire, sur la cause éternelle et improduite des êtres produits et passagers, c'est sur la Nature entière que se sont reposés leurs regards, et que c'est à elle et à ses parties qu'ils ont attaché et dû primitivement et universellement attacher la notion de divinité ou de cause suprême. Ce qui a dû être, d'après l'impression qu'a faite et a dû faire sur tous l'image de la Nature, a réellement été, d'après les témoignages de l'histoire.

Il n'y a tant d'accord entre les principes et les faits, que parce que le principe est vrai; que l'homme n'a dû primitivement admettre comme cause que l'être qu'il voyait agir comme cause, et en qui il ne voyait aucun caractère d'effet. Telle était la Nature visible; car elle fut la première et la seule qu'il ait jamais connue.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, que nous venons de parcourir, n'ont qu'une seule et même voix sur la Nature, parce qu'elle n'a parlé à tous les peuples

qu'un seul et même langage. Elle s'est partout et toujours montrée comme une cause puissante, agissante partout et avec un souverain empire; on a cru qu'elle était ce qu'elle paraissait à tous être effectivement. Cette impression qu'elle a faite sur l'homme étant universelle, le résultat le fut aussi, et les enfans qu'elle portait dans son sein, presque partout, lui ont laissé son titre de mère; quelques bâtards seuls ont parlé d'un père inconnu. Excepté ce petit nombre d'ingrats et de rêveurs, le reste de l'Univers a pensé, comme le plus grand des naturalistes, que, hors la Nature, il ne fallait rien chercher; qu'elle était en même temps la cause et l'effet, l'ouvrier et l'ouvrage; que tout y est éternel, excepté la modification successive que la matière sublunaire éprouve par le changement des formes, dont l'application est passagère, quoique leur nature soit éternelle.

Aux preuves que nous venons de tirer des témoignages de l'histoire, vont s'en joindre de nouvelles tirées des monumens de toute espèce, qui ont reçu l'empreinte du culte de la Nature, et dans lesquels ses adorateurs s'étaient plus à la peindre. Cette seconde sorte de preuves aura non-seulement l'avantage de venir à l'appui des premières, mais surtout de nous donner une idée des progrès du génie des adorateurs de la Nature, et des nuances différentes qu'ils ont mises dans les formes du culte universel.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

VESTIGES DU CULTE DE LA NATURE, EMPREINTS DANS TOUS LES MONUMENS.

Il est impossible qu'une religion, qui a été la religion universelle du monde, et que le spectacle toujours subsistant de la cause première a dû perpétuer par les mêmes moyens qu'il en avait facilité la naissance et les progrès, ait passé sur la terre, sans imprimer partout la trace de ses pas, et le caractère original de son génie.

La religion d'un sauvage, sans doute, ne laisse aucune trace durable. N'ayant point d'arts, le sauvage n'a aussi aucuns monumens ; il vit pour son âge, et jamais pour les âges suivans ; il n'y a point pour lui de postérité. Mais les nations civilisées qui ont des richesses, des arts, des sciences et du luxe, laissent aux siècles suivans des monumens de leur génie et de leurs goûts. Ce sont ces nations-là seules qui pourront nous fournir des preuves de l'influence qu'a eue sur le caractère de leurs établissemens politiques ou religieux, le culte rendu à la Nature par tous les peuples du monde. Nous considérerons donc ce culte dans deux états différens : d'abord dans l'état de simplicité où il a été originairement chez tous les peuples, et où il est toujours resté chez les nations sauvages et nomades ; ensuite dans l'état de splendeur où il a depuis paru chez les grandes nations qui ont brillé par leur génie, leurs arts et leur opulence. Les

premiers adorateurs de la Nature l'honoraient sans temple, sans images, sans autels; elle leur paraissait trop grande pour pouvoir être représentée sans être rétrécie ni circonscrite dans des limites toujours trop étroites; elle était à elle-même son temple, et le spectacle majestueux qu'elle offrait à l'homme valait mieux que toutes les images, qui non-seulement auraient affaibli ses traits, mais encore ne pouvaient manquer de la faire oublier. Pour jouir plus aisément de toute la grandeur de ce spectacle, les hommes s'assemblaient sur la cime des hautes montagnes, et parcourant des yeux dans tous les sens la voûte azurée sur laquelle brillaient leurs Dieux dans toute leur majesté, ils leur rendaient des hommages et leur adressaient des vœux.

« Les hommes, dit Eusèbe (*a*), frappés de l'éclat imposant des cieux, prirent pour leurs Dieux les flambeaux célestes, leur offrirent des victimes, se prosternèrent devant eux, sans cependant bâtir encore des temples, ni leur élever des statues; mais ils attachaient leurs regards sur la voûte des cieux, et bornaient leur culte, leur adoration à ce qu'ils voyaient. » Telle était la forme du culte des anciens Perses, qui, comme nous le dit Hérodote, ne voulaient ni temples, ni autels, ni statues des Dieux, et blâmaient au contraire ceux qui avaient introduit cette innovation dans la religion (*b*). Ils continuèrent encore long-temps d'aller sacrifier sur les hautes montagnes, et parcouraient des yeux la voûte céleste qu'ils adoraient sous le nom de Jupiter. Il en était de même chez les anciens Germains, et chez toutes les nations Celtiques (*c*). Ils

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 6. — (*b*) Herod. in Clio, c. 13. — (*c*) Peloutier, Hist. des Celt., t. 5, p. 56.

Digitized by Google

ne voulaient point, dit Peloutier, qu'on renfermât la Divinité dans un temple (*a*). Ils s'assemblaient, ou en rase campagne, près d'un arbre, ou sur une haute montagne; ils n'avaient point d'idoles, ni d'images pour représenter la Divinité sous aucune figure, soit d'hommes, soit d'animaux; mais les Orientaux, dans la suite, introduisirent chez eux cet usage (*b*). Ils croyaient, dit Tacite, qu'il était indigne de la majesté des Dieux, de les renfermer dans l'étroite enceinte d'un temple, et de leur composer une image d'après les traits de faibles mortels (*c*). Cette idée des Germains est absolument la même qu'Hérodote attribue aux Perses, comme nous venons de le voir. Les mages proscrivaient toute espèce d'images et de statues, suivant Lactance (*d*), et n'avaient qu'un seul symbole de la divinité, qui était leur feu sacré; ils se tournaient vers l'Orient, pour adorer la divinité, parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière, et que les astres commencent à paraître (*e*).

Arrien assure que les anciens Indiens vivaient, comme tous les peuples nomades n'ayant ni villes, ni temples (*f*). Les Romains furent près de cent soixante-dix ans sans avoir aucune statue, ni aucune image de leurs Dieux (*g*). C'est ce qu'attestent Varron, Augustin, Clément d'Alexandrie, et Eusèbe. Varron attribue même à cette invention moderne d'images, et de simulacres des Dieux, la dégradation de la religion, plus respectable et plus majestueuse aux yeux des peuples dans son ancienne

---

(*a*) Peloutier, Hist. des Celt., t. 1, p. 134, 351. — (*b*) Ibid., p. 163. — (*c*) Tacit. de Morib. German., c. 9. — (*d*) Lactanc. prœm., p. 5. — (*e*) Beausobr. Hist. Manich., t. 1, p. 165. — (*f*) Arri. de Reb. Ind., p. 173. — (*g*) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31.

Digitized by Google

simplicité. Il cite l'exemple des Juifs qui ont conservé leur religion dans sa pureté primitive en proscrivant absolument le culte des statues et des images de la Divinité. C'est une justice que leur rend aussi Tacite, qui oppose le culte simple des Juifs au culte Egyptien plus composé, et revêtu de toutes les formes symboliques les plus savantes (*a*). Plutarque, dans la vie de Numa, parle des ordonnances que fit ce prince contre le culte des images et des statues ; pensant que c'était un sacrilége de représenter par des choses périssables et terrestres, ce qui est éternel et divin (*b*). Tertullien, dans son apologétique, va plus loin ; il prétend que Numa ne voulait pas même de temple (*c*). L'établissement du temple de Janus dément cette opinion. Quelques-uns attribuent cette prohibition à l'esprit de la secte pythagoricienne, à laquelle était attaché Numa ; d'autres peuvent y voir aussi l'ancienne simplicité du culte, qui ne s'altéra jamais que lorsque les peuples devinrent riches et policés, ou eurent communication avec ceux qui l'étaient.

Clément d'Alexandrie (*d*) croit que Numa était un Spiritualiste comme Moïse (*e*), et que, comme lui, il pensait que la Divinité ne devait être aperçue que par la raison (*f*). Il est certain que le législateur des Juifs croit, comme les Perses (*g*), que c'était outrager la divinité, que de vouloir la représenter ou la circonscrire ; opinion qui était aussi celle des Germains. Eh! quelle demeure pouvez-vous me construire, dit Dieu, dans Isaïe (*h*) ?

(*a*) Tacit. histor., l. 5, c. 5. — (*b*) Plut. in Vit. Num. — (*c*) Tertull. Apolog. — (*d*) Clement. Alex. Strom., l. 1, p. 304. — (*e*) Euseb., l. 9, c. 6, p. 410. — (*f*) Clement. Strom., l. 5, p. 584. — (*g*) Herod. in Clio., c. 13. — (*h*) Isaïe, c. 66.

Digitized by Google

le ciel n'est-il pas mon trône, et la terre mon marchepied? Quel édifice bâtirai-je pour vous, lui dit Salomon, pour vous que le ciel lui-même ne peut contenir? Ils pensaient, comme Platon, que le monde est le véritable temple de la divinité (*a*).

Cette grande idée des Spiritualistes vient de l'opinion même où étaient tous les matérialistes, que le monde et la divinité ne sont qu'une seule et même chose; que l'Univers est le Dieu qu'on doit adorer, et le seul temple qui soit égal à la divinité. On peut distinguer plusieurs causes, qui font qu'on ne trouve, chez certains peuples, ni temples ni images. La première et la plus générale, est tirée du genre de vie même des peuples, et de leur peu de civilisation. Celui qui n'a ni villes, ni maisons, mais qui habite sous des tentes, ou dans les forêts, ne bâtit pas plus d'édifices pour les Dieux, qu'il n'en bâtit pour lui-même; celui qui n'a point de sculpture ni de peinture, ni aucun art par lequel on représente soit les hommes, soit les animaux, n'a point non plus d'images des Dieux, surtout n'en sentant point le besoin, puisqu'il peut les voir et les admirer tous les jours dans la réalité, à l'aide du spectacle brillant que la Nature étale partout sous ses yeux.

Cet état a été originairement celui de tout l'Univers (*b*); il est encore aujourd'hui celui de presque toutes les nations sauvages, suivant qu'elles ont plus ou moins communiqué avec les peuples civilisés. Les Caraïbes, les Indiens de Tierra-Firme, les peuples du Brésil, étaient dans ce cas-là. On ne leur connaissait

(*a*) Clem. Alex. Ibid. Strom., l. 5, p. 584. Procl. Comm. in Tim., p. 38. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 9.

ni temple, ni monument religieux en honneur d'aucune divinité (*a*); ils levaient seulement leurs mains vers le soleil et vers la lune. Dans une des Philippines on ne trouve d'autre culte religieux que des mains jointes, des yeux élevés vers le ciel (*b*). Les adorateurs du soleil lui sacrifient un porc. Les prêtresses font plusieurs révérences au soleil; elles dansent ensuite au son du chalumeau, et prononcent quelques paroles en honneur de l'astre révéré. Les Macassarois, ou les habitans de l'île de Célèbes, adoraient le soleil, la lune et les astres, et n'avaient aucun temple, ni aucuns prêtres (*c*); ils prétendaient que c'eût été faire injure à leurs Dieux, que de leur élever des bâtimens fragiles, et que la terre ne produisait point de matière assez pure pour composer leur demeure; c'est pour cela que les sacrifices solennels étaient toujours faits dans la place publique, et ceux des particuliers devant la porte des maisons.

L'ancienne religion des Chinois, dit l'auteur des recherches sur les Égyptiens et sur les Chinois (*d*), consistait principalement dans des sacrifices qu'on offrait sur des montagnes, où les empereurs se rendaient avec le grand-prêtre. On montre, dans la province de Chan-Tong, une montagne appelée Taï-Chan; on sait, par la tradition et par l'histoire, que c'est sur cette montagne que l'on a long-temps sacrifié.

Il est assez naturel, continue M. de Paw, qu'on ait choisi ces asiles pour y implorer le ciel de plus près, et pour offrir des victimes au ciel visible; car l'invocation

---

(*a*) Contant d'Orvill., t. 5, p. 71, 251, 389. — (*b*) Ibid., t. 2, p. 370 — (*c*) Ibid., t. 2, p. 352. — (*d*) Recherches sur les Egypt. et sur les Chin., p. M. Paw, t. 2, p. 206.

Digitized by Google

des génies est postérieure au culte des astres et du firmament. Les montagnes recevaient les premiers et les derniers rayons du Dieu de la lumière, et conséquemment étaient les lieux les plus favorables pour lui rendre des hommages à son lever et à son coucher. Qui ne donnerait pas, dit le Sophiste Alexandre, toute préférence à des lieux où la lumière prolonge plus qu'ailleurs la durée de son empire (*a*)?

Apollonius de Tyane, dans le discours qu'il adresse aux Gymnosophistes, leur dit que les Brachmanes qui habitent sur les montagnes (*b*), adorent le soleil dans le lieu qui lui est le plus agréable, et où il se plaît davantage; que le soleil, toujours voyageant dans les airs, voit avec plaisir ceux qui, pour l'adorer, s'approchent de son séjour, et semblent comme lui habiter le haut des airs. Aussi était-ce sur le sommet d'une haute montagne qu'ils allaient chercher le feu sacré qu'ils tiraient des rayons du soleil, et qu'ils chantaient jusqu'à midi des hymnes à la gloire du Dieu de la lumière (*c*). Les sauvages de l'Amérique en faisaient autant sur leurs montagnes. Il en était de même des Perses, comme nous l'avons déjà vu. On donnait assez généralement à ces montagnes le nom de monts de Jupiter, ou *mons Jovis* (*d*); et les Perses appelaient aussi Jupiter le ciel lui-même, à qui ils sacrifiaient sur ces montagnes. Le ciel, ou la voûte surbaissée qui s'élève sur nos têtes, portait originairement le nom de *Templum*, ou de Temple, chez les anciens Romains, au rapport de Varron (*e*). Le

(*a*) Philostr. in Vit. Sophist., p. 573. In Alexandro. — (*b*) Philostr., l. 6, c. 6. — (*c*) Phil., l. 3, c. 3. — (*d*) Kirker, Œdip., t. 1, p. 229. — (*e*) Varro. de ling. Latin., c. 6, p. 71.

temple des cieux, parsemé d'étoiles brillantes, disait un de leurs poëtes. Cet espace que l'augure marquait dans l'air, et qui limitait sa vue par des espèces de signes ou de termes qu'il choisissait dans l'horizon, s'appelait aussi temple, suivant le même Varron. Ce nom de temple, donné à l'étendue du ciel que l'œil mesurait, fut transporté par raison de similitude à l'édifice sacré où l'on se réunissait pour adorer la Divinité, et dont l'enceinte étroite circonscrivait l'œil dans une espèce de petit Univers abrégé, dont le temple dans la suite contint la représentation. Mais, avant cette époque, le temple était tout l'espace que l'œil peut mesurer dans l'air et dans les cieux, lorsqu'il ne trouve aucun obstacle, comme il arrive à celui qui est placé sur une haute montagne. Telle fut, avec assez de vraisemblance, l'origine de l'usage où on était d'aller prier et sacrifier sur les lieux hauts; usage qui subsista long-temps chez les peuples civilisés et qui avaient déjà des édifices pour eux-mêmes. Ce que les Sauvages et tous les premiers hommes avaient fait par défaut de civilisation, et par la suite de leur genre de vie, d'autres continuèrent à le faire par principe religieux, et par raison de convenance avec la grandeur même de la Nature. Ils ne voulurent point la circonscrire, et ne crurent point qu'elle dût habiter ailleurs qu'en elle-même, ni avoir d'édifice autre que celui de l'Univers, qui est appuyé sur des fondemens éternels. Par la même raison ils ne voulurent d'autres images de leurs Dieux, que leurs Dieux eux-mêmes qu'ils voyaient; ainsi raisonnèrent les anciens Perses (*a*).

(*a*) Diogen. Laertius, p. 7, in præm.

Digitized by Google

Cette idée nouvelle, qui assimilait la Nature à l'homme (*a*), qui lui donnait une habitation et des portraits comme à l'homme (*b*), ne fut pas goûtée de tous ses adorateurs, qui craignirent d'outrager l'être éternel, en le traitant comme l'homme faible et mortel (*c*). Si cette innovation déplut aux adorateurs de la cause visible, à plus forte raison révolta-t-elle les Spiritualistes ; ils ne crurent pas qu'il fût permis de représenter dans des images matérielles l'être immatériel et invisible (*d*); c'eût été directement aller contre sa nature. Dieu n'était pas plus susceptible d'être peint, que ne l'est l'ame elle-même, ou le principe invisible de nos pensées.

Les Spiritualistes, tels que les Juifs, crurent donc qu'ils ne devaient admettre aucune image de la divinité, et que Dieu ne devait être vu que par la pensée, comme nous le dit Tacite (*e*). Aussi voyons-nous avec quel soin le législateur des Juifs proscrit toute espèce d'image de la divinité, comme étant absolument contraire au culte d'un Dieu qui de sa nature est invisible, et qui ne peut conséquemment être représenté par des formes visibles.

« Le Seigneur, leur dit-il (*f*), vous a parlé à Horeb, au milieu des flammes ; vous entendîtes la voix qui proférait ses paroles, mais vous n'y vîtes aucune forme.... Souvenez-vous bien que vous n'avez vu aucune figure ni aucune ressemblance, de peur qu'étant séduits, vous ne fassiez quelqu'image ou sculpture d'homme, de femme, ou d'animaux, etc. »

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 9, c. 6, p. 410. — (*b*) Tacit. de Morib. Germ., c. 9. — (*c*) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31. — (*d*) Clem. Alex. Str., l. 5, p. 584. — (*e*) Tacit. Histor., l. 5, c. 5. — (*f*) Deuteron., c. 4, v. 12,.... v. 15, etc.

Digitized by Google

Il était dans les principes d'un Spiritualiste d'être Iconoclaste; mais le culte des images est si fort dans le goût du peuple, qui s'accommode mal d'une religion fondée sur des abstractions, que les Juifs revinrent souvent aux images que le culte égyptien et phénicien avait consacrées. Les Chrétiens, tout Spiritualistes qu'ils sont, ont encore des images, non-seulement de leurs saints, mais de la divinité elle-même, du Père éternel, du Fils, de l'Esprit, quoique dans leur système la divinité soit incorporelle et invisible; tant est impérieux le besoin de parler aux yeux de la multitude, qui veut être menée par les sens.

La connaissance qu'avaient de ce besoin et de l'empire de ce moyen les premiers inventeurs des statues et des images, fit imaginer le culte idolâtrique et l'usage des symboles religieux qui avaient été primitivement ignorés. A quelque époque que l'on fasse remonter cette invention, quels qu'en soient les auteurs, il est certain qu'elle n'a pu naître que dans un siècle et que chez un peuple qui était déjà très-civilisé, qui avait du génie, des arts et des sciences.

Nous nous garderons bien de déterminer quelle a été cette époque, quel fut ce peuple inventeur? Et qui oserait fixer ce point dans l'éternité? Toute ancienne néanmoins que cette invention puisse être, relativement à notre âge, elle ne peut être que moderne, relativement à la durée infinie des siècles qui nous ont précédés. En effet, elle n'est point une idée première et tellement naturelle, qu'elle ait dû se présenter dans tous les temps, à tous les hommes. Elle est née des circonstances et du besoin, et du caractère particulier du génie des inventeurs. Elle a été généralement accueillie, et elle a

Digitized by Google

dû l'être assez facilement par une suite de l'amour naturel des hommes pour la pompe, la décoration et les images.

Ne pouvant point établir d'une manière incontestable l'origine de cette invention, nous nous contenterons d'indiquer la source d'où communément on la fait partir, et cela avec assez de vraisemblance.

Si ceux que nous allons nommer ne sont point absolument les premiers inventeurs, au moins ils le sont relativement à nous Occidentaux, puisque ce sont eux qui les premiers ont introduit en Grèce et en Italie l'usage des temples, des statues et des images des Dieux; peut-être même est-ce ce qui leur en a fait attribuer l'invention par ceux qui l'ont reçu.

Les Égyptiens et les Phéniciens, qui n'adoraient que la Nature et qui inventèrent toutes les Théogonies répandues dans l'Univers, comme nous l'avons vu plus haut (*a*), passent aussi pour avoir été les premiers qui aient donné une forme pompeuse au culte de la Nature, qui lui aient bâti des temples, élevé des autels et lui aient consacré des statues et des images. La forme nouvelle du culte, l'institution des fêtes et des mystères, la nomenclature des Dieux, leur généalogie, tout le cérémonial sacré, passent pour être leur ouvrage, au moins les Grecs conviennent les avoir reçus d'eux (*b*).

Nous avons vu qu'Hérodote leur attribue la fameuse distribution des Dieux en douze grandes divinités (*c*); distribution qui a été adoptée par les Grecs, par les Romains, et qu'on retrouve partout. Il leur fait aussi hon-

---

(*a*) V. ci-dessus, c. 2, p. 3. — (*b*) Herod. Euterp., c. 50. — (*c*) Ibid., c. 4.

neur de l'invention des mystères de Bacchus et de plusieurs autres institutions religieuses que Mélampus porta d'Égypte en Grèce (*a*).

Le même Hérodote ajoute que ce sont les Égyptiens qui prétendaient être les premiers qui eussent donné aux Dieux des autels, des statues et des temples, et sculpté sur la pierre des figures d'animaux, et ils prouvaient par des monumens la vérité de la plupart de ces assertions.

Les Égyptiens sont aussi les premiers (*b*), suivant le même historien, qui aient établi des assemblées religieuses, des fêtes, la pompe des solennités et les processions; les Grecs n'ont fait que les imiter; la preuve est, continue toujours Hérodote, que les fêtes des Grecs sont nouvelles, au lieu que celles des Égyptiens paraissent remonter à la plus haute antiquité.

L'art de la divination fait aussi partie du culte religieux qui est venu d'Égypte, et on remarque le plus grand rapport entre la manière de rendre les oracles à Thèbes en Égypte, et la manière dont ils se rendaient à Dodone en Grèce.

Nous conclurons donc, d'après Hérodote, que les Égyptiens paraissent avoir plus contribué qu'aucun autre peuple à l'établissement des institutions religieuses et à l'organisation du cérémonial et du culte public. Diogène-Laërce leur attribue également l'invention des statues et des temples des Dieux (*c*).

Lucien, dans son Traité de la déesse de Syrie, s'explique de la manière la plus précise à cet égard (*d*).

(*a*) Euterp., c. 49. — (*b*) Ibid., c. 58. — (*c*) Diog. Laert. in prœm., p. 7. — (*d*) Lucien, t. 2, de Deâ Syr., p. 877.

Digitized by Google

« Les Égyptiens, dit cet auteur, passent pour être les premiers de tous les peuples connus, qui aient eu des notions sur les Dieux, aient entendu les pratiques du culte, aient bâti des temples et institué des assemblées religieuses ; ils sont les premiers qui aient bien connu les noms consacrés aux Dieux et fait des fables religieuses. Les Assyriens adoptèrent bientôt leur doctrine et leurs usages, élevèrent des autels et des temples, et y consacrèrent des images et des statues ; mais anciennement les Égyptiens n'avaient point de statues dans leurs temples. Il y a aussi des temples en Syrie, qui ne sont pas de beaucoup postérieurs à ceux de l'Égypte, et j'en ai vu un assez grand nombre. »

Eusèbe en dit à peu près autant ; il prétend que ce ne fut qu'après une longue suite de siècles que cette innovation dans la religion arriva (*a*) ; que les premiers inventeurs furent les Égyptiens et les Phéniciens, et que leur exemple fut ensuite imité par les autres peuples et en particulier par les Grecs.

Lactance observe que les Égyptiens, placés sous un beau ciel, furent les premiers qui admirèrent les corps célestes et les adorèrent, et que d'observateurs qu'ils étaient de la Nature, ils en devinrent les adorateurs ; qu'ensuite ils imaginèrent les figures symboliques d'animaux auxquels ils rendirent un culte ; que tous les autres peuples dispersés sur la surface de la terre, également pénétrés de respect pour les parties élémentaires du monde, honorèrent le ciel, la terre, le soleil, la mer, mais sans statues, sans temples et sans images, et qu'ils leur sacrifiaient en plein air : néanmoins il ajoute que

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 9.

Digitized by Google

dans la suite on inventa les temples et les simulacres de ces Dieux naturels; qu'on leur offrit des victimes et qu'on brûla l'encens sur leurs autels (*a*). L'auteur du livre de la Sagesse convient aussi que le culte des images et des statues est d'une invention récente et qu'on ne le connaissait pas anciennement (*b*).

Nous ne balancerons donc point à croire que la construction des temples, le culte des images et tout l'appareil extérieur des religions ne soient une invention bien postérieure à l'établissement des religions elles-mêmes. Il dut en effet se passer bien des siècles avant qu'il entrât dans l'esprit d'un homme de peindre la Divinité et de la resserrer dans un lieu plus étroit que l'Univers : mais enfin cette idée est venue, et il paraît que l'Égypte en a été le berceau, comme elle paraît l'avoir été des sciences et de la philosophie. C'est donc à l'Égypte qu'il faut encore nous attacher, afin de bien saisir le génie et le but de ces sortes d'institutions. Cette marche n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec le génie inventif des Égyptiens, avec leur réputation de sagesse, avec l'antiquité de leurs monumens et les preuves non équivoques de leur ancienne grandeur, et surtout avec les témoignages rapportés plus haut, qui leur assurent la première place parmi les inventeurs des religions. Il n'est point invraisemblable que les premiers instituteurs du culte en aient aussi ordonné le cérémonial, établi la pompe, et ne l'aient revêtu de tout l'appareil imposant que le génie et les richesses pouvaient lui donner.

Ce sera donc le caractère du culte et du cérémonial égyptien, ainsi que le génie qui présida à la construction

(*a*) Lact., lib. 2, c. 14. — (*b*) Lib. Sap., c. 14, v. 13.

Digitized by Google

et à la distribution des temples en Egypte, et à la composition des images et des statues des Dieux, qui vont faire le premier objet de notre étude. Bien connus, ils nous mettront en état de prononcer sur les signes du culte des autres peuples.

Un temple n'étant autre chose qu'un édifice propre à contenir un grand nombre d'hommes, réunis par une même religion et pour les pratiques d'un même culte, nous n'en chercherons point l'origine ailleurs que dans le même besoin qui a fait construire les autres édifices, celui de se garantir des intempéries de l'air; et les lieux couverts, destinés aux assemblées religieuses, auront la même origine que ceux qui étaient déjà construits pour les assemblées politiques. On se mit d'abord à l'abri de la chaleur, en se réunissant à l'ombre de bois consacrés; on se réunit aussi dans des grottes ou cavernes sacrées; enfin, on eut des temples quand on eut des édifices publics, et quand les arts et la richesse eurent enfanté les magnifiques monumens, dont la grandeur est ordinairement la suite du luxe et de la fortune des empires.

Telle fut, ce me semble, l'origine des temples en Égypte, c'est-à-dire; dans un pays où on trouve plus qu'ailleurs des vestiges de magnificence et de grandeur dans les établissemens publics, et dans toute espèce de constructions. Les Égyptiens furent grands dans les monumens qu'ils élevèrent pour les besoins de la religion, comme ils l'étaient dans ceux qu'ils construisaient pour les besoins de la vie sociale; leurs temples furent magnifiques, parce qu'ils l'étaient eux-mêmes en tout: ainsi, nous ne donnerons aux temples d'autre origine que celle que nous donnons aux habitations des hommes, tant aux édifices publics, qu'aux maisons particulières,

Digitized by Google

Mais, si l'origine fut la même, la distribution et le plan ne le furent pas ; la demeure de la divinité ne dut pas ressembler à celle d'un mortel, et la Nature fournit elle-même le modèle du premier temple qui lui fut élevé. L'œil des adorateurs du ciel, du soleil et des astres, circonscrit dans l'étroite et obscure enceinte d'un temple, redemandait ses Dieux et regrettait le spectacle brillant du premier temple de la Divinité, et du seul qui fût digne d'elle, celui de la Nature. Il fallut donc leur en conserver l'ombre et l'image, pour accoutumer insensiblement leurs yeux à se reposer sur des murailles et sur des marbres, au lieu de contempler, comme autrefois, la Nature en elle-même et de voir les Dieux qu'on invoquait.

La Nature fut donc imitée, et fournit le dessein sur lequel fut exécuté le premier temple que la main d'un mortel osa lui élever. On construisit, en honneur du Soleil, ce fameux labyrinthe dont la distribution semblait avoir été calquée sur celle de l'Univers. Les douze grandes maisons du Soleil y étaient représentées par un assemblage de douze palais qui communiquaient entre eux, et qui formaient la masse du temple de l'astre qui, circulant dans les douze Signes, engendre l'année et les saisons. « Plusieurs (*a*), dit Pline, en parlant de cet édifice, regardent le labyrinthe comme un monument religieux, consacré au Soleil, » et cette opinion est la plus accréditée. Il y avait pareillement à Héliopolis en Égypte, ou dans la ville du Soleil, un temple consacré à ce Dieu. On y remarquait douze superbes colonnes (*b*), qui étaient chargées de symboles relatifs aux douze Signes,

(*a*) Plin., l. 36, c. 13. — (*b*) Kirker, Œdip., t. 2, part. 2, p. 110.

Digitized by Google

et d'autres emblèmes représentatifs des qualités occultes des élémens [8]. Ces douze maisons du labyrinthe, ces douze colonnes du temple d'Héliopolis étaient vraisemblablement consacrées aux douze grands Dieux, ou aux douze Génies tutélaires des douze divisions du Zodiaque [9]. La distribution même du labyrinthe offrait la division du Zodiaque en deux parties de six Signes chacune, telle qu'elle est produite par l'intersection de l'Équateur (*a*), qui partage le Zodiaque en Signes supérieurs et inférieurs, en hémisphère boréal et hémisphère austral, en partie d'été et partie d'hiver, en grands jours et en petits. Les murailles intérieures étaient remplies de figures hiéroglyphiques, et nous verrons bientôt que ces sortes de figures représentaient les mystères de la Nature. A l'angle, où se termine le labyrinthe, s'élevait une pyramide de quarante toises de haut, monument non équivoque de la religion du Soleil. Car, comme l'observe très-bien Porphyre, la figure pyramidale et celle de l'obélisque, si conforme à la forme sous laquelle s'élève la flamme (*b*), a fait consacrer au Soleil et au feu ces sortes de monumens (*c*). Cette pyramide était couverte de figures d'animaux, ou de caractères hiéroglyphiques; et Pline, en parlant des obélisques, espèce de monumens solaires du même genre, et que l'on chargeait aussi de caractères symboliques et de figures d'animaux (*d*), nous dit que ces monumens étaient consacrés au Soleil, et contenaient l'interprétation des mystères de la Nature, qui faisaient l'objet de la science des Égyptiens. Ainsi le labyrinthe a tout ce qui convient à

(*a*) Herod. Euterp., c. 148. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 7. — (*c*) Scholiast. d'Horace, l. 3, ad ultim., p. 211. — (*d*) Plin., l. 36, c. 9.

un monument de la religion du Soleil et du culte de la Nature, dont il nous rappelle les divisions, les opérations mystérieuses, et l'idée surtout de l'agent principal qu'elle emploie.

Quant aux pyramides et aux obélisques, rien de plus connu que la raison qui les fit consacrer dans la religion égyptienne, et que le rapport qui les lie à la Nature. C'est même comme monumens religieux qu'ils ont existé en Égypte en aussi grand nombre ; et c'est la superstition seule qui les y a si fort multipliés : car tel est le sort de notre triste humanité, de n'élever presque jamais de grands monumens, que pour perpétuer ou des malheurs ou des sottises, tels que des combats ou des erreurs religieuses. Pline, dans son Histoire naturelle (*a*), s'explique de la façon la plus claire sur le choix qu'on fit de l'obélisque et de la pyramide, de préférence aux autres figures qu'on eût pu donner aux colonnes sacrées élevées au Soleil. « C'était autant de monumens, dit Pline, consacrés à la divinité du Soleil. Leur figure même est une image des rayons de cet astre, et le nom qu'elles portent a cette signification en égyptien. Le savant Jablonski retrouve cette étymologie encore dans la langue cophte. Il observe (*b*) que le mot (πι-ρη) *Pyré*, qui entre dans la composition du nom de la pyramide, est encore aujourd'hui celui du Soleil en langue cophte, ou dans l'ancienne langue égyptienne dont les Cophtes ont conservé les restes.

Pyr est aussi le nom du feu chez les Grecs (*c*); le feu et le Soleil ont une analogie trop naturelle entre eux,

---

(*a*) Plin., l. 36, c. 8 et 11. — (*b*) Jablonski, Panth. AEgypt. proleg., p. 82. — (*c*) Isidore, Orig., l. 3, c. 3, de Geom.

Digitized by Google

pour que les noms du Soleil et du feu n'aient pas eu quelque ressemblance chez deux peuples, dont l'un était en partie une colonie de l'autre. Jablonski trouve l'autre partie du mot pyramide dans *muë*, qui, dans la même langue, signifie éclat et rayon. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il est certain que la pyramide, comme l'obélisque, était consacrée au Dieu soleil (*a*), d'après des raisons d'analogie entre la figure pyramidale et celle sous laquelle le rayon solaire se propage et la flamme s'élève.

Timée de Locres (*b*), donnant les figures géométriques qui composent chaque élément, assigne au feu la pyramide. « Le triangle équilatéral, dit ce philosophe, entre dans la composition de la pyramide, qui a quatre faces et quatre angles égaux, et qui constitue la nature du feu le plus subtil et le plus mobile des élémens [10]. » Cette expression géométrique du feu était empruntée des Égyptiens (*c*), chez qui Pythagore, maître de Timée, avait appris sa théorie des nombres et des figures mystiques. Ce n'est donc point sans une raison très-philosophique que ces sortes de formes furent données aux monumens du culte du feu et du soleil; la Nature même semblait en avoir tracé le dessin.

Ammien-Marcellin assure que l'obélisque (*d*) était consacré par un culte spécial au *Dieu soleil*. L'explication qu'il nous a donnée des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur un de ces obélisques, et que l'Égyptien Hermapion avait traduites, a tous les caractères d'une

---

(*a*) Plut. de Placit. Phil., l. 1, c. 14, p. 883; l. 2, c. 6, p. 887. — (*b*) Timée, de Anim. mundi, c. 3, § 5. — (*c*) Achilles Tatius, c. 6, p. 77. — (*d*) Ammian-Marcell., l. 17, p. 100.

Digitized by Google

inscription sacrée, telle qu'on devait en trouver sur des monumens de la religion du soleil. C'est le soleil, grande divinité de l'Égypte, qui est supposé y parler au roi Ramessès : « Je t'ai donné de régner sur la terre, lui dit-il, toi que le soleil aime, qu'aime Apollon le fort, le fils de Dieu, lui qui a fait le monde, toi que le soleil a choisi, roi Ramessès, immortel fils du soleil. » A la deuxième ligne on lit : « Apollon le fort, vrai seigneur des diadêmes, qui possède l'Egypte et la remplit de sa gloire, qui embellit la ville du soleil, qui donne la forme à la terre entière, qui honore les Dieux habitans de la ville du soleil, que le soleil aime. »

Nous ne rapporterons pas toute l'inscription qu'on peut lire dans Ammien-Marcellin. Il nous suffit de dire qu'à chaque ligne on trouve répété le nom du soleil et d'Apollon; que le soleil s'y qualifie de grand Dieu et de seigneur du Ciel, de maître du Temps, de père de la lumière : toutes qualités qui appartiennent au grand Osiris, première divinité de l'Égypte et de tout l'Univers. Il est le Mithra des Perses, et les traditions sacrées de l'Égypte portaient que c'était Mithra, qui régnait autrefois à Héliopolis, qui le premier éleva ces sortes de monumens au Dieu-soleil, dans la ville qui lui était consacrée (*a*). On voit aisément que cette tradition est fondée sur une allusion à un des noms du soleil, Mithra, en honneur duquel ces monumens religieux furent élevés. Voilà donc encore un monument égyptien élevé à la Nature et à un de ses premiers agens, et dont la forme est empruntée de celle sous laquelle se produit l'élément auquel il est consacré.

(*a*) Pline, l. 34, c. 8.

Digitized by Google

La Nature est donc encore ici imitée par ses adorateurs. Aussi Abneph, auteur arabe, regarde-t-il les pyramides comme autant de monumens consacrés à la religion (*a*), et il les appelle les autels des Dieux. Lucain (*b*) les appelle de même. Les historiens arabes parlent de pyramides qui avaient des portes placées chacune à une de leurs quatre faces, dont l'aspect était exactement en regard avec les quatre points cardinaux du monde (*c*). Ces portes servaient d'entrée à sept petites chambres intérieures consacrées, comme le *conclave Molochi*, aux sept planètes dont elles contenaient les images ou les petites idoles en or. Une de ces idoles ressemblait au fameux Harpocrate égyptien, et avait le doigt posé sur sa bouche d'une manière mystérieuse, tandis que, de l'autre main, il soutenait un livre à la hauteur de son front.

Les Sabéens, adorateurs des astres, croyaient que sous ces monumens reposaient les cendres d'Agathodémon et d'Hermès. Quoi qu'on puisse penser de ces traditions, il résulte au moins que les Arabes croyaient que ces pyramides étaient un monument du Sabisme et du culte des astres. La distribution intérieure des chambres et leur destination supposée conduisent à cette conclusion. Hermatelès, qui avait écrit sur l'Egypte, regardait aussi les obélisques comme autant de monumens du culte du soleil (*d*), si nous en croyons Tertullien. M. de Paw, dans ses Recherches sur l'Egypte, pense comme nous sur les pyramides et les obélisques, qu'il

(*a*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 310. — (*b*) Lucan, de Bello Civili. — (*c*) Ben. Salam. apud Kirker, OEdip., t. 2, p. 2, 301. — (*d*) Tertull. de Spect., c. 8, p. 53, édit. Rig.

regarde comme autant de monumens élevés en honneur du Dieu qui éclaire l'Univers [11]; et c'est là, suivant lui, la raison qui les a fait orienter (*a*). Il prétend, avec beaucoup de vraisemblance, que l'espèce de tombeau qu'on trouve dans l'intérieur, et qu'à tort on a pris pour le tombeau d'un ancien roi, était le *Taphos Osiridis*, ou un des tombeaux d'Osiris, dont le nombre était assez grand en Egypte.

Il n'est pas étonnant, en effet, que les Égyptiens, qui honoraient le soleil sous le nom d'Osiris, qui donnaient la représentation de ses souffrances et de sa mort (*b*) dans ce qu'ils appelaient les mystères de la nuit, aient aussi eu son tombeau. Ainsi les Crétois avaient chez eux le tombeau de Jupiter, et les Chrétiens montrent pareillement celui de leur Dieu, de cette lumière éternelle qui éclaire tout homme venant au monde.

M. de Paw fait une remarque (*c*) qui, si le fait est vrai, s'accorde bien avec la théorie sacrée des Egyptiens sur les rapports de la lumière et de l'ombre dans l'économie universelle du monde [12]. Il nous assure que les pyramides étaient construites de manière que, pendant une moitié de l'année, c'est-à-dire, durant tout le temps que le soleil parcourt l'hémisphère boréal ou les cercles des longs jours, les pyramides ne projetaient point d'ombre à midi au-delà de leurs bases qui, à cet effet, durent être larges, vu la grande hauteur que l'on donna aux pyramides. Il regarde cette construction donnée à ces monumens comme une suite de la superstition du peuple égyptien, qui voulait que la lumière chassât

(*a*) Recherches sur les Egypt. et les Chinois, t. 2, p. 50. — (*b*) Herodote, Euterpe, c. 171. — (*c*) De Paw, ibid.

Digitized by Google

l'ombre et l'obligeât à se réfugier sous la base des corps durant tout le temps que le soleil occupait l'empire de la lumière, ou la partie du ciel qui assure au jour l'empire sur les nuits.

Cette idée des Egyptiens était très-ingénieuse. En effet, il était assez naturel que les monumens du culte du Dieu de la lumière et son image imitassent, en quelque sorte, la nature de l'Être divin auquel la religion les avait consacrés. Ainsi, à l'équinoxe du printemps, la grande pyramide consommait son ombre à midi. Ce n'était qu'à l'équinoxe d'automne que l'ombre excédait la base, et que par son prolongement elle annonçait la supériorité que la nuit et le principe ténébreux avaient reprise sur le jour et sur Osiris, principe lumière, dont Typhon était vainqueur.

C'est là ce que le génie symbolique des Egyptiens a voulu retracer, et ce qui nous est indiqué d'une manière trop générale par Solin, Ammien-Marcellin et Cassiodore. L'un nous dit qu'il arrivait un temps où elles sortaient de la mesure des ombres, et n'en projetaient plus; l'autre, que cela était l'effet d'un certain mécanisme, celui sans doute de leur construction. On pouvait donc se promener alors autour des pyramides, sans perdre le soleil de vue. M. de Paw prétend que ces sortes de monumens furent d'abord élevés (*a*) devant le temple de Jupiter-Ammon; ce qui est assez naturel, puisqu'il occupe le bélier céleste ou la première des douze maisons du soleil, et qu'il fixe la division des deux hémisphères, dont l'un est affecté à la lumière et à la chaleur, et l'autre aux ténèbres et aux froids de l'hiver.

(*a*) Ibid. De Paw, p. 67.

Digitized by Google

C'est du bélier, ou du temple d'Ammon, que le soleil était censé partir.

Ainsi les Grecs à Sicyone (*a*) avaient représenté leur Jupiter par une pyramide. La statue de Vénus à Paphos avait la forme d'un cône ou d'obélisque (*b*). On la trouve ainsi représentée sur plusieurs médailles. On trouve aussi dans la Grèce de ces colonnes de pierre consacrées aux planètes : telles étaient les sept colonnes de Laconie, dont parle Pausanias (*c*), et qu'il dit être les anciennes statues de ces astres. Ainsi les Indiens ont leur temple des sept Pagodes (*d*); ce qui rentre assez dans l'idée de la pyramide aux sept chambres dont nous avons parlé plus haut, et des sept divisions de l'antre Mithriaque, ou des sept enceintes du temple de Jérusalem, dont nous parlerons dans la suite.

Outre ces figures géométriques, qu'on peut regarder comme des formes savantes des statues des astres, il en était de plus simples, telles qu'un cercle ou disque représentatif de celui du soleil. Tel était le simulacre de ce Dieu, chez les Péoniens, au rapport de Maxime de Tyr (*e*). Ce disque était soutenu d'une longue perche, au bout de laquelle il était porté.

Celle du Dieu-soleil qu'adoraient les Emesséniens, celle qu'Héliogabale (*f*) fit transporter à Rome, et qu'il y promenait avec tant de pompe [13], était conique et conséquemment avait les formes géométriques, que nous appelons *savantes*; car elles tiennent à la science, au lieu que la forme ronde est celle que le soleil présente naturelle-

(*a*) Pausan. Corinth., p. 52. — (*b*) Tacite, Hist. 2, c. 3. — (*c*) Laconic., p. 103. — (*d*) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 56. Ci-dessus p. 36. — (*e*) Maxim. Tyr., c. 38. Hyd. Relig. Pers., c. 4, p. 116. — (*f*) Herodien, l. 5, p. 201 et 214.

Digitized by

ment à tous ceux qui le regardent. Il suffit d'avoir des yeux : au lieu que l'application faite des figures géométriques, telles que le cube, la pyramide, le dodécagone à la peinture des élémens et du monde, est le résultat d'une théorie compliquée. Les Émesséniens publiaient que cette statue était tombée du ciel. Les habitans de Pessinunte en disaient autant de la pierre sacrée qui représentait Cybèle. Numa disait la même chose du bouclier de Mars. Notre sainte ampoule en est aussi venue. Chaque peuple a eu ses talismans que le ciel a pris soin de lui envoyer. La foi explique tout.

Les Égyptiens empruntèrent non-seulement de la géométrie les figures de leurs Divinités, et surtout celle du soleil, à qui la pyramide fut consacrée ; mais ils les empruntèrent aussi de l'astronomie et des emblèmes des animaux des constellations. C'est ce que nous assure Jamblique (*a*), quand il nous dit que le soleil change ses formes, suivant celles des animaux célestes auxquels il s'unit durant sa révolution, et qu'il les varie comme les saisons. Nous en avons une preuve dans la fameuse statue de ce Dieu à Éléphantine en Égypte (*b*). Le soleil était représenté sous la forme d'un homme assis, dont les épaules étaient surmontées d'une tête de bélier, avec des cornes de bouc qui soutenaient un disque. C'était, suivant Eusèbe, une expression symbolique, ou une image sacrée de la néoménie équinoxiale du printemps, ou de l'union du soleil et de la lune dans le signe du bélier. Cette forme d'image est encore

---

(*a*) Jamblich. de Myst. AEgypt. et præmissa ad Anneb. Epist. Jambl. sect. 7, c. 3. Proclus. in Tim., l. 1, p. 33. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 12, p. 116.

plus savante; mais le ole , la lune, et en général la Nature, en sont toujours l'objet, et c'est là qu'il en faut revenir en dernière analyse.

C'est par le culte des astres que Lucien, dans son Traité sur l'astrologie (*a*), explique le culte des différens animaux, tels que le bélier, le bouc, le taureau, les poissons, etc., que les Égyptiens avaient consacrés dans leurs temples. Les images des différentes parties du ciel, que l'astronomie, pour ses besoins, avait groupées, furent donc transportées dans les sanctuaires des différentes villes de l'Égypte, pour y prendre un corps et la vie dans les animaux terrestres qu'elles représentaient, et qui dès-lors devinrent des animaux sacrés.

Outre ces animaux, dont les types étaient dans les constellations, les Egyptiens en consacrèrent encore d'autres, tels que l'épervier, le scarabée, le chat, etc. (*b*); et si nous les en croyons, c'était encore le soleil et la lune qu'ils voulaient peindre par ces emblèmes; c'était autant de caractères de leur écriture hiéroglyphique, par lesquels ils représentaient les propriétés différentes de ces deux flambeaux éternels, qui étaient leurs divinités. Il en était de même du lotus (*c*) qui, par sa forme sphérique et par la nature de l'élément humide où il naît, mérita une place dans les temples de l'astre du jour, et devint le siége du Dieu-jour, peint au moment où il sort du sein des eaux. Les Egyptiens crurent pareillement apercevoir dans la végétation de l'oignon (*d*) des

---

(*a*) Lucian de Astrolog., p. 286, etc. — (*b*) Plut. de Iside, p. 376. Porph. apud Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 4. Hor. Apoll., l. 1, c. 10. AElian., l. 10; et l. 2, c. 38. — (*c*) Plut. de Iside, p. 355. — (*d*) Ibid., p. 353.

rapports avec la croissance de la lumière de la lune, et ils consacrèrent en conséquence cette plante dans les temples de cette Déesse. Nous ne pousserons pas plus loin ici l'examen des motifs qui firent consacrer tel animal ou telle plante dans les temples de l'Égypte ; ce sera l'objet d'un Traité séparé que nous nous proposons de donner un jour. Nous nous bornons au peu que nous avons dit sur les plantes et sur les animaux sacrés de l'Égypte, et cela d'après l'autorité des anciens. Ce peu nous suffit pour conclure que c'est encore la Nature et ses parties qui sont cachées sous ces voiles sacrés.

Cette conclusion s'accorde parfaitement avec ce que dit Jamblique, dans son Traité des mystères égyptiens, auxquels il était initié, lorsqu'il assure (*a*) que les prêtres de l'Égypte, dans la composition des images et des statues de leurs Dieux, avaient eu pour but de peindre les mystères de la Nature et l'économie universelle du monde. Elle s'accorde aussi avec ce que dit le savant évêque Synésius (*b*), quand il assure que c'était sur des sphères que les prêtres égyptiens combinaient les différentes parties qui devaient entrer dans la composition des figures bizarres de leurs Dieux ; c'est-à-dire, qu'ils y prenaient les positions du soleil, de la lune et des autres astres, leurs divinités, et qu'ils en rapprochaient les aspects entre eux et avec les signes, pour en tirer ces images savantes, qui n'ont paru monstrueuses qu'à ceux qui n'ont pu saisir les rapports qu'elles ont avec les animaux célestes et avec les figures des constellations. Aussi Porphyre (*c*) prétendait que ceux qui

---

(*a*) Jamblic. de Myst. AEgypt., c. 37. — (*b*) Synes. Calvit. Encomi., p. 73. — (*c*) Jamblich. de Myst., c. 30.

fabriquaient les idoles observaient soigneusement les mouvemens et les aspects des corps célestes, par la conséquence dont était cette observation pour la vérité ou la fausseté des oracles. La plupart des Dieux d'Égypte, tels que le bélier de Thèbes, l'apis de Memphis, le bouc de Mendès, rendaient des oracles (*a*), par une suite de l'influence que les animaux célestes qui leur ressemblaient avaient sur eux. Leur vertu, comme celle des talismans (et ils n'étaient, à proprement parler, que des talismans vivans), dépendait entièrement des astres et des signes auxquels ils étaient soumis et qu'ils représentaient. Il en dut être de même des statues et des images de ces Dieux, qu'elles fussent de pierre ou de métal. C'est d'après l'aspect des cieux qu'elles durent être composées, pour que la Divinité y versât son influence, et voulût descendre en elles et y habiter.

D'après ce que nous venons de dire sur la construction et sur la distribution des temples de l'Égypte, tels que le temple du soleil ou le labyrinthe, sur les statues et les images des divinités égyptiennes, sur les animaux sacrés et sur les autres emblèmes religieux, il est aisé de voir que l'Égypte offre, sur toute sa surface dans ses sanctuaires, des traces frappantes du culte rendu à la Nature et à ses parties par les anciens habitans de ce pays, qui ont passé pour avoir été les docteurs du monde en fait de lois, de sciences, et surtout de religions [14]. On peut donc regarder l'Égypte comme le plus brillant théâtre du Sabisme, et comme celui qui en a laissé de plus beaux et de plus savans monumens.

(*a*) Lucian de Astrol., p. 986.

Nulle part les mystères de la Nature n'ont été couverts d'un voile plus riche et nuancé de formes aussi variées, que la Nature l'est elle-même.

L'esprit égyptien ne s'est pas concentré dans l'Égypte seule ; il a passé dans le reste de l'Univers avec ses cosmogonies, avec les dessins et les distributions qu'il avait imaginés pour ses temples. Le père Kirker croit pouvoir reconnaître les pratiques religieuses, les idoles, les Dieux de l'Égypte, ses mystères, et surtout son caractère allégorique, dans le culte des Indiens, des Chinois, des Japonais, et en général dans tout l'Orient (*a*). Sans vouloir ici examiner jusqu'à quel point est fondée l'assertion du père Kirker, je crois pouvoir au moins dire, que les deux plus fameuses divisions du ciel, celle par sept, qui est celle des planètes, et celle par douze, qui est celle des signes, divisions que l'Égypte principalement a consacrées, se retrouvent dans les monumens religieux de tous les peuples du monde ancien, jusqu'aux extrémités de l'Orient. C'est à ces traits surtout, qu'on doit reconnaître le culte de la Nature, quand les divisions premières de l'ordre du monde sont empreintes sur les monumens religieux, et consacrées par la théologie d'un peuple.

Les douze grands Dieux de l'Égypte (*b*) se retrouvent partout. La Grèce et Rome les ont adoptés, et leur rapport avec le ciel et ses divisions n'est point équivoque, puisque les Romains en ont affecté un à chaque signe (*c*). Or, ces douze grands Dieux sont une invention égyptienne, si on en croit Hérodote (*d*). Les Juifs

---

(*a*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 397, 400. — (*b*) Herodot., l. 2, c. 4. — (*c*) Manil. Astron., l. 2, v. 437. — (*d*) Herod. ibid., l. 2, c. 4.

ont pris de là l'idée de leurs douze patriarches, enfans du même père, et les Chrétiens de leurs douze apôtres, compagnons du Dieu, père de lumière, dont ils célèbrent la mort et la résurrection, comme on célébrait celle d'Adonis en Phénicie, et celle d'Osiris en Égypte, etc. [15]. Héraclite, poëte lyrique, avait fait un poëme en l'honneur des douze grands Dieux (*a*).

Les Athéniens avaient élevé l'autel des douze Dieux (*b*). Sur un portique à Athènes (*c*), on voyait peints les douze grands Dieux, comme on voit souvent dans nos églises les peintures des douze apôtres; et tout près était le fameux Thésée, qui n'est autre chose que l'HERCULE ATHÉNIEN, comme nous le prouverons dans nos explications. On voyait dans la même ville, près de la statue de Diane (*d*), celle des douze grands Dieux, ou des divinités tutélaires des douze signes que la lune parcourt durant chaque révolution. Ainsi les Romains avaient placé douze autels (*e*) aux pieds de leur Janus, génie tutélaire et chef des révolutions célestes.

Les Romains étaient originaires d'Arcadie, où l'on honorait le soleil, Esculape, ou le fils d'Apollon, dont l'image est dans les cieux, dans la constellation du serpentaire, qui, par son lever du soir, annonçait le commencement de l'année, lorsqu'elle s'ouvrait en mars. Les Arcadiens avaient bâti à côté de son temple (*f*) celui des douze Dieux, comme on avait donné à Rome douze autels à Janus. Cette filiation de culte a été conservée dans le calendrier romain, qui fixe au premier

---

(*a*) Diog. Laert. vit. Heracl., p. 633. — (*b*) Lycurg. Orat. adv. Leo., p. 156. — (*c*) Paus. Attic., p. 3. — (*d*) Ibid., p. 38. — (*e*) Macrob. Sat., l. 1, c. 9, p. 197. — (*f*) Paus. Arcad., p. 256.

de l'an la fête de Janus et celle d'Esculape, comme on peut le voir dans les Fastes d'Ovide (*a*). Dans les temples du soleil, honoré sous le nom d'Hercule (*b*), on peignait ses douze travaux, et les monstres dont il triomphait se trouvent encore pour la plupart dans nos constellations.

Les Romains eurent les douze boucliers sacrés, déposés dans le temple de Mars, ou du Dieu qui présidait au premier signe. Ils établirent aussi leur confrairie des douze Frères Arvaux (*c*), qui tous les ans sacrifiaient pour la fertilité des champs, durant les douze mois de la révolution solaire.

Varron parle des douze Dieux (*d*) que les Romains appelaient *Dii Consentes*, et de douze autres Divinités qu'on regardait comme génies tutélaires de l'agriculture. Jupiter et la terre étaient les chefs de cette seconde classe duodécimale, et prenaient le titre de grands Dieux. Ensuite venaient le soleil et la lune, dont la marche dans les cieux fixait la succession des travaux du laboureur. Venaient après eux Cérès et Bacchus, dont les productions sont si nécessaires à l'homme pour se nourrir. Ce sont ces divinités que Virgile invoque (*e*) au commencement de son poëme sur l'Agriculture, après avoir indiqué les deux astres qui règlent la course de l'année. Dans la quatrième classe, on plaçait les Déesses Robigo et Flore. Dans la cinquième, Minerve et Vénus, divinités tutélaires des oliviers et des jardins. Dans la sixième, la Déesse *Lympha* et le Dieu

---

(*a*) Ovid. Fast., l. 1. — (*b*) Pausan. Heliac. 1, p. 157. — (*c*) Fabi. Plantid. fulg. Virgil. exposit Sermon. — (*d*) Varro, de re Rustic., l. 1, p. 4. — (*e*) Georg., l. 1, v. 5, etc.

Bonus eventus. La première présidait à l'eau, élément si nécessaire à l'agriculture, et le second amenait à bien les moissons et les fruits. Les Romains auraient pu pousser plus loin l'énumération des divinités qui influaient sur les travaux du cultivateur; mais ils crurent devoir se renfermer dans ce nombre douze, parce que c'était un nombre sacré chez eux, comme il l'était chez les Grecs, chez les Égyptiens, chez les Perses, etc.

Le législateur des Athéniens, Solon, avait cru devoir adopter ce nombre duodécimal, et on lit dans le fragment d'une inscription (*a*) : AUX DOUZE DIEUX DE SOLON. Platon (*b*) admet aussi douze Dieux dans sa république, dont les divisions sont faites d'après l'ordre duodécimal. Les peuples du Nord ont leurs douze *Azes*, ou sénat des douze grands Dieux dont Odin est le chef (*c*). Les Japonais ont dans leur ancienne mythologie douze Dieux (*d*), qu'ils partagent comme les Égyptiens en deux classes : l'une de sept, ce sont les plus anciens ; et l'autre de cinq, qui ont été ajoutés depuis. Cette distinction commune aux deux peuples semble rapprocher leurs cosmogonies. Ces peuples, pour peindre la création, représentent un gros arbre appuyé sur une tortue (*e*), lequel porte le Créateur de l'Univers assis sur *douze coussins*. Ils ont aussi la division par sept, et par 360, dont nous parlerons bientôt. Les Babyloniens avaient donné douze coudées (*f*) à la fameuse statue d'or massif qu'ils avaient placée dans leur temple.

Massondi, historien arabe, assure que du temps de

(*a*) Chandler, p. 78. — (*b*) Plat., l. 5, de Legib., p. 745. — (*c*) Voluspa. — (*d*) Hist. des Voyag., t. 40, p. 41 et 42. — (*e*) Contant d'Orv. t. 1, p. 259. — (*f*) Herod., l. 1, c. 183.

Brahaman, on découvrit des mines de divers métaux; que l'on fabriqua des armes, que les sciences furent fort estimées, et que ce prince construisit des temples dans lesquels il fit peindre les douze signes du zodiaque et les orbes célestes (*a*), afin que les hommes connussent les planètes et leurs influences.

Les Juifs, que l'on peut regarder comme une colonie d'Arabes, et dont les tribus sont dans le génie des distributions politiques des Arabes, avaient cherché à retracer, par toutes sortes d'emblèmes, la division duodécimale du monde. Le Rational de leur grand-prêtre, formé de l'assemblage de douze pierres précieuses, rangées trois par trois, et groupées comme les saisons; leurs douze pains de proposition, rangés six par six, comme les signes de chaque hémisphère, n'avaient d'autre objet que le ciel et le zodiaque, ainsi que les divisions du temps qui circule dans ce cercle, si on en croit Josèphe, Philon et Clément d'Alexandrie (*b*).

Le nombre douze se trouve consacré jusque dans les traditions les plus fabuleuses de ce peuple, telles que celles du fameux passage de la mer Rouge à pied sec. On suppose que la mer se divisa en douze parties, sans doute pour laisser passer chaque tribu. C'est ainsi qu'arrivés dans le désert (*c*), les Israélites y trouvèrent douze fontaines et 72 palmiers : ce dernier nombre multiple de douze fut aussi mis au rang des nombres mystiques. Les interprètes chrétiens ont cru y voir le type des douze apôtres et des soixante-douze disciples; mais

---

(*a*) Mém. Acad. Inscrip., t. 31, p. 96. — (*b*) Clem. Alex. Strom., l. 5, p. 562. Joseph. Ant. Jud., l. 3, c. 8. Phil., l. 3. De Vit. Moys., p. 520. — (*c*) Cedren., p. 77.

Digitized by Google

pour nous, nous croyons que le nombre des fontaines et des apôtres, celui des palmiers et des disciples, sont également mystiques (*a*), et contiennent des rapports allégoriques avec les divisions célestes.

C'est par une suite du même respect pour la division duodécimale, que les Juifs avaient donné douze fils à Jacob, figurés par douze étoiles dans le songe du jeune Joseph, et qu'ils en avaient même quelquefois donné autant à Abraham (*b*). Un ancien auteur, cité par Eusèbe, suppose qu'Abraham eut douze fils, qui partagèrent l'Arabie en douze tribus, et que, depuis ce temps, les douze chefs de ces douze tribus arabes empruntèrent toujours leur nom de ces douze premiers chefs. Ceci est sans doute un conte arabe, comme le sont les histoires juives; mais il n'en est pas moins vrai qu'on doit y reconnaître l'emploi de la fameuse division du ciel, puisque les tribus arabes étaient chacune sous l'invocation d'une étoile ou d'un signe (*c*), si l'on en croit Abulfarage.

Ces Juifs, voisins des Arabes, des Égyptiens et des Chaldéens, qui tous avaient consacré les divisions célestes et donné à l'astrologie une si grande influence sur la terre et sur ses habitans, retracèrent l'harmonie du monde dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. La construction de leur temple, la distribution de ses parties, les différens emblèmes qu'il renfermait, tout y peignait l'ordre et l'harmonie de l'Univers. Toutes les parties de ce temple correspondaient à celles de la Nature, et en offraient les plus brillans tableaux. Clément

(*a*) Phil. de Profug., p. 372. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 9, c. 19, p. 420. — (*c*) Abulf. Hist. des Dyn., p. 101.

Digitized by Google

d'Alexandrie (*a*) assure qu'il renfermait plusieurs emblèmes relatifs au temps, au soleil, à la lune, aux planètes, aux deux ourses, au zodiaque, aux élémens et aux autres parties du monde.

Josèphe, dans l'explication (*b*) qu'il nous donne du tabernacle et des ornemens du grand-prêtre des Juifs, rapporte également tous ces emblèmes à la Nature. « Voilà, dit cet historien éclairé, quels étaient les habits du grand sacrificateur; et je ne saurais assez m'étonner de l'injustice de ceux qui nous haïssent et nous traitent d'impies, à cause que nous méprisons les divinités qu'ils adorent; car, s'ils veulent considérer avec quelque soin la construction du tabernacle, les vêtemens des sacrificateurs et les vases sacrés dont on se sert pour offrir des sacrifices à Dieu, ils trouveront que notre législateur était un homme divin, et que c'est très-faussement qu'on nous accuse, puisqu'il est très-aisé de voir, par toutes les choses que j'ai rapportées, qu'elles représentaient en quelque sorte TOUT LE MONDE. Car des trois parties dans lesquelles la longueur du tabernacle est divisée, les deux où il est permis aux sacrificateurs d'entrer, figurent la terre et la mer, qui sont ouvertes à tous les hommes; et la troisième partie, qui leur est inaccessible, est comme le ciel réservé pour Dieu seul, parce que le ciel est sa demeure. Les douze pains de proposition signifient les douze mois de l'année. Le chandelier, composé de septante parties, représente les douze signes, par lesquels les sept planètes font leur cours; et les sept lampes représentent les sept planètes. Ces voiles, tissus

(*a*) Clem. Alex. Str., l. 5, p. 563. — (*b*) Joseph. Antiq. Jud., l. 3, c. 8.

de quatre couleurs, marquent les quatre élémens. La tunique du souverain sacrificateur signifie aussi la terre : l'hyacinthe, qui tire sur la couleur d'azur, représente le ciel. L'éphod, tissu de quatre couleurs, représente de même toute la Nature, et j'estime que l'or y a été ajouté pour représenter la *lumière*. Le *Rational*, qui est au milieu, représente aussi la terre, qui est au centre du monde. Les deux sardoines qui servent d'agrafes, marquent le soleil et la lune, et les douze autres pierres précieuses, les mois, ou les douze signes figurés par le cercle que les Grecs appellent *zodiaque*. »

L'explication que donne le savant évêque d'Alexandrie de ces différens ornemens, et surtout du Rational (*a*), considéré comme emblème de la lumière répandue dans les douze signes pendant les douze mois, est absolument la même que celle de Josèphe, et elle nous paraît être la véritable, la seule qu'on puisse admettre [16]. Ce Rational (*b*) tenait à la science de la divination, laquelle s'opérait par l'inspection des cieux et du lieu des sept planètes dans les douze signes.

Philon a adopté toutes ces explications (*c*), dans ses livres de la vie de Moïse, de la monarchie et des victimes; tant elles ont paru simples et naturelles à ces écrivains. Il voit dans le nombre des pains de proposition, et dans leur division six par six, une figure des douze mois partagés par les deux points équinoxiaux, en hémisphère boréal et en hémisphère austral, en signes des longs jours et signes des longues nuits. Ainsi

---

(*a*) Strom., l. 5, p. 563. — (*b*) Syncell., p. 133. — (*c*) Phil. de Vitâ Moysis, l. 3, p. 516, 17, 18, 19, 20, 21. De Monarch., l. 2, p. 637. De Victimis, p. 547.

Digitized by Google

les avait envisagés Josèphe (*a*). Macrobe pareillement fixe à six signes (*b*) la durée des vicissitudes qu'éprouve la lumière, et à chaque septième signe une variation périodique dans les révolutions de l'année, du mois et du jour. Philon fait la même remarque (*c*), relativement à la végétation, dont le printemps et l'automne marquent les principales époques.

La division des saisons en trois mois, ou celle de l'année en quatre parties, de trois signes chacune, a paru à Philon, ainsi qu'à Josèphe et à Clément d'Alexandrie, énigmatiquement figurée par les quatre groupes de pierres précieuses du Rational, rangées sur quatre faces, dont chacune regardait un des points cardinaux du monde. On sait d'ailleurs que les anciens avaient partagé le cercle de l'horizon en douze parties, trois pour chacun des points cardinaux, et qu'ils avaient établi, entre ces douze points et les douze signes célestes, une correspondance qui les liait les uns aux autres, et qui soumettait ces douze cases de l'horizon aux douze signes célestes.

Cette distribution du Rational et de ses pierres se trouve toute entière dans la cité sainte (*d*), dont parle Jean dans l'Apocalypse, et c'est *Aries*, ou l'agneau, qui, comme dans le zodiaque, est le chef de cette distribution duodécimale. Nous n'entrerons point dans le détail des explications de chacun des ornemens du grand prêtre, qu'on peut voir dans l'ouvrage de Philon (*e*), explications conformes à celles des auteurs ci-dessus

(*a*) Ant. Juc., l. 3, c. 8. — (*b*) Sonin. Scip., l. 1, c. 6, p. 28. — (*c*) Phil. de Vict., p. 647. — (*d*) Apocaly., c. 21. — (*e*) Phil. Vit. Moys., p. 520.

cités. Nous dirons simplement que, suivant Philon, l'habit du grand-prêtre, dans sa totalité comme dans ses parties, représentait la totalité et les parties de l'Univers; que ce prêtre en entrant dans le temple était censé se revêtir d'un petit monde, image du grand qu'animait la divinité, et qui était son premier temple. C'est même pour cela, dit Philon, que les Juifs n'ont voulu avoir qu'un seul temple, auquel on vînt adorer la divinité, de toutes les parties de la terre, parce que l'Univers, que ce temple représente, est absolument *un* (*a*). Les astres sont les dons brillans (*b*) qui y sont suspendus, et leurs intelligences font la fonction de prêtres. Salluste le philosophe donne à peu près la même idée des temples anciens (*c*) qu'il compare au ciel, et des autels qu'il compare à la terre; et il donne à entendre que tout le cérémonial religieux et tout l'appareil des ornemens sacrés et celui des temples, étaient symboliques, et tendaient à lier l'homme à la nature par des rapports de ressemblance entre l'appareil du culte et l'être adoré. Ainsi le prêtre des Juifs était en quelque sorte revêtu du monde, ou de son image emblématique, comme la divinité elle-même l'était de l'Univers qui formait son riche vêtement. Cette idée des anciens nous paraît grande et ingénieuse. Le prêtre, pour me servir de l'expression de Philon, avant d'adresser ses prières à la divinité, passait lui-même dans la nature du monde (*d*), et devenait en quelque sorte un *petit monde*.

Le même génie allégorique qui composa la parure du grand-prêtre avait, dans les mêmes principes, distribué

(*a*) Phil. Vit. Moy., l. 3, p. 518, 519. — (*b*) Phil. de Monarch., p. 634. — (*c*) Sallust. philos., c. 15. — (*d*) Phil. Vit. Moy., p. 521.

Digitized by Google

les parties du temple et ses enceintes (*a*), et donné le dessin des principaux ornemens qu'on y remarquait. Ainsi les Chérubins, suivant Philon et Clément d'Alexandrie, figuraient les deux hémisphères, leurs ailes, la course rapide du firmament et du temps qui circule dans le zodiaque (*b*). Car le ciel vole, dit Philon, en parlant des ailes des Chérubins [17]. Nous ferons voir ailleurs que les animaux mêmes, tels que le lion, le bœuf, etc., auxquels sont attachées ces ailes, sont dans le firmament, parmi les signes, et fixent les quatre parties de la rotation du ciel, et du temps que le zodiaque engendre. Il en sera de même des sept planètes qui circulent dans ce cercle, et qui y roulent ces dépôts éternels de la lumière éthérée (*c*). Le chandelier à sept branches les représentait; la disposition même de ces sept branches entre elles avait été réglée sur celle des planètes (*d*), en gardant la proportion musicale, et ce système d'harmonie dont le soleil était le centre et le lien. Ce chandelier, suivant Josèphe, était d'or (*e*), non pas massif, mais creux. « Il était enrichi de petites boules rondes, de lys, de pommes de grenades, et de petites tasses, au nombre de soixante-dix, qui s'élevaient depuis le haut de la tige jusqu'au haut des sept branches dont il était composé, et dont le nombre se rapportait à celui des sept planètes. Ces branches, suivant Philon (*f*), étaient groupées trois par trois, comme les planètes supérieures et inférieures au soleil, et au milieu de ces deux groupes était la branche

(*a*) Strom., l. 5, p. 561. — (*b*) Clem. Alex. Strom., l. 5, p. 563. Phil. Vit. Moy., p. 517. — (*c*) Phil. Ibid., p. 518. — (*d*) Clem. Alex. Strom., l. 5, p. 563. — (*e*) Joseph. Antiq., l. 3, c. 7. — (*f*) Phil. Vit. Moys., l. 3, p. 518.

qui représentait le soleil, lequel par sa position est le mésitès, ou médiateur, ou plutôt le modérateur de l'harmonie céleste. » Le soleil en effet est à la quarte de cette échelle musicale, comme l'observe Philon, et comme l'énonce aussi Martianus Cappella (*a*) dans son hymne au soleil.

Près du chandelier, continue Philon (*b*), étaient d'autres emblèmes représentatifs du ciel, de la terre, et de la matière végétative du sein de laquelle s'élèvent les vapeurs. Les Juifs, voulant bâtir un temple au Créateur de toutes choses, crurent devoir emprunter quelque chose de toutes les substances dont son ouvrage est composé, afin de donner à ce temple le plus de ressemblance possible avec le monde dont il était l'image abrégée. Cette remarque est de Philon (*c*), et elle est dans les principes théologiques des anciens, qui croyaient que la Nature ou la divinité se plaisait à recevoir un culte d'analogie.

Il y avait des chandeliers à quatre branches, nombre égal à celui des élémens et des saisons; à sept, nombre égal à celui des planètes; à douze, nombre égal à celui des signes, et même à trois cent soixante, nombre égal à celui de l'année sans épagomènes. Kirker (*d*) en rapporte des exemples, dans son OEdipus ægyptiacus. Le Scholiaste d'Apulée (*e*) dit que le chandelier à quatre branches brûlait en honneur des divinités tutélaires des quatre saisons. Celui du temple d'Apis (*f*) avait la figure même du Dieu, ou du bœuf céleste.

(*a*) Mart. Capell. de Nuptiis Phil. Hymn. in solem. — (*b*) Phil. Ibid., p. 518. — (*c*) Ibid., p. 517. — (*d*) OEdip., t. 3, p. 535. — (*e*) Schol. Apul. in l. 11, Metamorph. — (*f*) Kirker, ibid.

L'architecte qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon, était, dit Hiram, un homme qui connaissait non-seulement toutes les parties de l'architecture, mais encore la science de la Nature et de tout ce que le ciel sous lui renferme (*a*). On sent qu'il fallait toutes ces connaissances à un artiste qui devait copier toute la Nature dans la distribution et la décoration d'un temple qui devait être l'image du monde. L'Univers et ses parties, le soleil, la lune, les astres et les élémens étant, suivant Eusèbe (*b*), les grands Dieux, et même les seuls Dieux des Phéniciens, il n'est pas étonnant que l'étude de l'astronomie et de la Nature ne fît partie de la science des artistes qui sculptaient les images des Dieux, ou qui leur élevaient des temples. Aussi l'architecte phénicien commence-t-il (*c*) par faire orienter le temple qu'il construit. A l'imitation du temple de Tyr, où étaient les deux fameuses colonnes consacrées aux vents et au feu, l'artiste tyrien fit aussi deux colonnes de bronze, qui furent placées à l'entrée du porche du temple (*d*). C'était là aussi qu'on voyait cette fameuse cuve hémisphérique, soutenue de quatre groupes de bœufs, trois par trois, qui regardaient les quatre points cardinaux de l'horizon; et ces bases à quatre faces, où étaient sculptées les quatre figures du zodiaque qui fixent les quatre points cardinaux du firmament par les étoiles royales, savoir, le lion, le bœuf, l'homme et l'aigle, ou le vautour céleste. Les taureaux, ou douze bouvillons, qui entouraient la colonne destinée à soutenir la grande cuve appelée *mer*, étaient consacrés à la grande Déesse

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 9, c. 31 et 33, p. 448, 449. — (*b*) Ibid., l. 1, c. 6. — (*c*) Joseph. Ant., l. 8, c. 2. — (*d*) Ibid., l. 8, c. 2.

Digitized by Google

des Tyriens, Astarté, celle qui, dans la cosmogonie phénicienne, met sur sa tête un casque tauriforme, pour symbole de sa royauté : Astarté à qui Hiram (*a*) lui-même avait bâti un temple. Cet emblème du bœuf ornait aussi les bras du trône de Salomon (*b*), qui s'appuyait sur des figures de lions, comme était appuyé le trône d'Orus en Égypte, ou celui du soleil adoré à Tyr, sous le nom d'Hercule (*c*), à qui Hiram fit aussi bâtir un temple, et qui était avec Astarté la plus grande divinité de Tyr.

Si Salomon, adorateur d'un Dieu invisible, qui, suivant Moïse, ne doit être représenté par aucune image, a cru pouvoir, sans nuire au spiritualisme de sa religion, imiter la Nature et ses parties dans la construction et la décoration du temple qu'il élevait à la divinité; si Moïse avant lui en avait fait autant, dans la composition du tabernacle et du chandelier, et dans le choix du costume du grand-prêtre, que n'ont pas dû faire les peuples qui, comme les Égyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Sabéens, etc., ne connaissaient d'autre cause que l'Univers, et adoraient comme Dieux, le soleil, la lune, la terre, les élémens, les astres, etc., en général toutes les parties les plus actives et les plus apparentes de la Nature? Aussi voyons-nous que partout c'est elle qu'ils ont retracée, sous autant de formes variées qu'elle en prend elle-même.

Ce que firent Moïse et Salomon, Zoroastre en Perse l'avait fait dans le fameux antre, ou temple souterrain (*d*), qu'il avait consacré au soleil, sous le nom de Mithra.

(*a*) Joseph. Ant., l. 8, c. 2. — (*b*) Cedren., p. 65. — (*c*) Joseph. Ibid., l. 8, c. 2. — (*d*) Hyd. de Vet. Pers. Rel., p. 16.

Digitized by Google

Là, si on en croit Eubule cité par Porphyre (*a*), on avait représenté l'Univers et ses divisions par climats, ainsi que les élémens, les planètes, le Zodiaque et le double mouvement des cieux; celui des fixes et celui des planètes; les points équinoxiaux et les portes du soleil; l'échelle sacrée (*b*), où étaient rangées les sept planètes suivant l'ordre des jours de la semaine. Nous ne donnerons pas de cet antre sacré une plus ample description, parce que nous aurons lieu d'y revenir dans notre Traité sur les mystères et sur les initiations anciennes. Il en est de même du fameux bas-relief qui représente Mithra (*c*) monté sur le taureau équinoxial, environné des principaux signes qui président aux saisons, et surmonté des sept autels élevés aux sept planètes. Nous donnerons l'explication de ce monument, dans notre Traité sur la secte Mithriaque, connue parmi nous sous le nom de Christianisme. Il suffit de remarquer ici que les Mages de l'Arménie et de la Cappadoce, adorateurs de Mithra, instruits par Zoroastre, retracèrent aussi la Nature et ses parties dans leurs temples et dans leurs monumens religieux, comme l'ont fait les Égyptiens et les Juifs, dont nous venons de parler.

Ce génie imitatif se trouve jusqu'au Pérou, dans le temple de Cusco, dont nous avons déjà parlé. On y voyait la figure du soleil, telle que la représentent nos peintres; elle était d'or massif et environnée de rayons d'une prodigieuse grandeur. La lune avait aussi la sienne

---

(*a*) Porph. de Antr. Nymph., p. 106, etc. — (*b*) Orig. contr. Cels., l. 6, p. 298. — (*c*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., c. 4, p. 113.

Digitized by Google

en argent (*a*); son temple était vis-à-vis celui du soleil, dont elle était, comme Junon, et la femme et la sœur. Les portes et les murs du temple étaient revêtus de lames d'argent, comme ceux du soleil étaient d'or. Un autre temple, dédié à la belle planète Vénus, que ces peuples nommaient *Chasca*, offrait la même richesse. Un quatrième temple était consacré aux phénomènes de l'air, ou aux météores, au tonnerre et aux éclairs [18]. Enfin, il y en avait un consacré à Iris, ou à l'arc-en-ciel. Ainsi, tout ce qu'il y a d'apparent dans la Nature eut ses autels, et fut retracé dans les temples du Pérou.

Numa, qui établit à Rome le culte du feu éternel qui circule dans toutes les parties de l'Univers, culte qui, par une singulière ressemblance avec le culte des Péruviens, était aussi confié à des vestales, Numa voulut que le temple, dépositaire du feu sacré, eût la figure ronde, afin, dit Plutarque (*b*), qu'il représentât l'Univers, dont le centre est occupé par le feu, suivant le dogme des Pythagoriciens.

Les Chinois ont consacré deux temples, l'un au *ciel*, et l'autre à la *terre* (*c*); le premier est *rond*, et le second *carré*, suivant la théorie des Lettrés qui disent que notre terre est cube, c'est-à-dire, qu'ils la représentent, comme les Pythagoriciens, par le cube, de même qu'on représenta le ciel par la sphère.

Philostrate suppose qu'Apollonius (*d*), arrivé à Babylone, y vit un fameux portique dont la voûte surbaissée représentait le tableau du ciel. Là, étaient sculptées en

---

(*a*) Hist. des Voyages, t. 52, p. 172. — (*b*) Plut. Vit. Numæ, p. 67. — (*c*) Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, par M. de Paw, t. 2, p. 42. — (*d*) Philostr. Vit. Apoll., l. 1, c. 18.

Digitized by Google

couleur d'or, semé d'azur, les images des divinités de ces peuples qui, comme on le sait, adoraient les astres; on y voyait aussi des tapisseries sur lesquelles on avait brodé les aventures des héros de la sphère; tels que Persée, les malheurs d'Andromède, c'est-à-dire, les fictions qui avaient pris naissance chez les peuples amis de l'astrologie et livrés au Sabisme. La plupart des fables grecques, suivant Philostrate, les portraits d'Orphée, etc., s'y trouvaient tracés.

Une lecture réfléchie de Pausanias prouvera que tout le ciel astrologique avait été retracé dans les différens temples de la Grèce, et dans les statues de leurs héros fabuleux. On y voyait le temple de Persée, et à côté, comme dans la sphère, le premier des signes, Aries, ou le bélier de Thyeste (*a*), qui lui-même y avait son tombeau. La belle étoile de la chèvre, placée dans la constellation du cocher qui suit immédiatement Persée, avait sa statue en bronze doré dans la place publique des Phliassiens (*b*). Le cocher lui-même (*c*), sous les noms d'Hippolyte, de Myrtile, de Cillas, de Sphœreus, avait ses temples, ses statues, ses tombeaux et ses mystères en Grèce. On y voyait aussi l'Atlantide, ou pléïade Steropè, femme d'OEnomaüs, dont il était cocher. Les autres pléïades, sous différens noms (*d*), s'y retrouvent partout adorées [19], et y ont leurs statues et leurs tombeaux. Ainsi *Phædra*, la pléïade (*e*) qui aima Hippolyte, ou le cocher au-dessous duquel elle est placée, avait son tombeau près de celui du cocher à Troezène. Ce même

(*a*) Paus. Corinth., p. 60. — (*b*) Ibid., p. 56. — (*c*) Ibid., p. 74, 75. Arcad., p. 249. Heliac., p. 157. — (*d*) Laconic., p. 94. Messeni., p. 142 et 143. — (*e*) Ibid. Corinth., p. 75.

génie, sous le nom de Phaéton, avait aussi son tombeau près des rives du Pô en Italie (*a*); et là, les héliades ou les filles du soleil l'avaient pleuré. Il avait eu l'avantage de ressusciter (*b*) sous le nom de Virbius, qu'il prit à la place de celui d'Hippolyte : Esculape avait fait ce miracle. On remarquera que la constellation du Serpentaire ou l'Esculape céleste ne se couche jamais qu'il ne fasse lever le cocher. On voyait à Argos, dans la place publique, un petit tertre sous lequel avait été enterrée, dit-on, la tête de Méduse (*c*), laquelle est aussi placée dans les cieux au-dessus du bélier et sous Persée; cette tête (*d*) était un talisman pour ceux de Tegée en Arcadie, ou du moins la chevelure qui en fut détachée. Le taureau céleste, peint agenouillé dans la sphère, et consacré à la lune qui y a son exaltation, avait son autel (*e*) et son image marquée de l'effigie de la lune, en Bœotie où on l'appelait le bœuf de Cadmus. On appelle encore en astronomie ce taureau (*Portitor Europæ*), le ravisseur d'Europe, sœur de Cadmus. Il était, suivant Lucien (*f*), le type original du fameux bœuf Apis, lequel portait aussi sur son corps, comme le bœuf de Bœotie, l'effigie de la lune, ou de la planète qui a son exaltation au taureau. Il était aussi le type du veau d'or qu'adoraient les Israélites, puisque ce veau d'or, ainsi que les veaux d'or de Jéroboam, étaient une imitation des bœufs sacrés des Egyptiens (*g*), comme l'a reconnu saint Jérôme. C'est ce même animal céleste dont Io, fille d'I-

---

(*a*) Paus. Attic., p. 3; et Plut. de iis qui Serò., p. 557. — (*b*) Paus. Corinth., p. 69. Virgil. Æneid. 7. — (*c*) Paus. Corinth., p. 63. — (*d*) Arcad., p. 276. — (*e*) Paus. Bœotic., p. 294. — (*f*) Lucian. de Astrolog., p. 986. — (*g*) Hierony, ad cap. 4. Oseæ. Lactan. de Verâ Sap., c. 10.

nachus (*a*), prit la forme dans sa métamorphose. On remarquera qu'*Io* était le nom de la lune (*b*) dans la langue mystique des Argiens, et celui que donnent encore à cet astre les Cophtes ou les descendans des anciens Égyptiens. Toute l'aventure d'Io était retracée chez les anciens Grecs (*c*), dans la Laconie, dans l'Attique. Sur les bords de l'Inachus, père d'Io, on voyait les autels du soleil. Les gémeaux ou le signe (*d*) qui renferme les Dioscures Castor et Pollux, suivant d'autres, Apollon et Hercule, ou même Amphion et Zéthus, avaient leurs statues, leurs tombeaux, et leurs temples en Laconie, en Bœotie, à Samothrace, etc.; on les honorait d'un culte particulier à Sparte, et leur statue consistait en deux bâtons (*e*) unis entre eux par deux autres attachés à chaque bout. Lucien prétend que le temple et l'oracle qu'avait Apollon à Didyme, tirait son nom d'un des gémeaux appelé Apollon, et qu'il était soumis à son influence (*f*); c'est en ce même endroit qu'il dit que le serpent qui rendait des réponses à Delphes sous le trépied, ainsi que la pythie, ou la prêtresse, représentaient, l'un le serpent céleste, l'autre la vierge de nos constellations, cette Thémis, ancien oracle des Grecs ou la fille de Thespies, à qui Apollon donna le don de prophétie et dont il mit l'image dans les cieux, suivant Théon (*g*). M. Hyde en fait la Sumbula (*h*) ou la sibylle des Persans et des Chaldéens.

(*a*) Ovid. Fast. 2, l. 5. — (*b*) Eustath. Comm. in Dionys Perieg., p. 23. Chronic. Alex., p. 96. — (*c*) Paus. Attic., p. 23. Lacon., p. 101. — (*d*) Paus. Corinth., p. 60. — (*e*) Plutarch., t. 2, p. 478. — (*f*) Lucian. de Astrol., p. 993. — (*g*) Theon. Comment. ad Arat. Phæn., p. 129. — (*h*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., c. 32, p. 391.

Digitized by Google

Les Dioscures ou les gémeaux conservèrent souvent, dans leurs statues et dans leurs images, le signe de leur origine céleste dans l'étoile qui était placée sur leur tête ; ce qui désignait d'une manière non équivoque une constellation. On conservait (*a*) dans leur temple l'œuf sacré, symbole du monde, dont on les disait éclos ; chacun des hémisphères ou demi-coquilles leur servait de bonnet, et indiquait leur passage successif dans l'hémisphère ténébreux et dans l'hémisphère lumineux. On les voit souvent unis aux filles de Leucipe (*b*), ou aux pléïades qu'ils avaient enlevées. Toute la Messénie et la Laconie (*c*) étaient consacrées à ces génies, qui y avaient des autels, des statues et des temples ; on les honorait sous le titre imposant (*d*) de Grands-Dieux ou de Cabires.

Le signe du cancer para souvent la poitrine de la figure de la lune qui y fixait son domicile, et fut un des attributs caractéristiques de la fameuse Diane d'Ephèse, dont les Grecs d'Europe (*e*) empruntèrent le culte et les images. Le lion céleste donna sa peau pour parure à Hercule, dont la statue sous ce costume se retrouve par toute la Grèce. Hercule est le soleil, et le lion le domicile de cet astre. La même raison qui fit donner à la lune ou à Diane l'écrevisse pour parure, fit donner le lion ou la peau de cet animal au soleil ou à Hercule. Ainsi les habitans d'Héliopolis, ville consacrée au soleil dont elle portait le nom, honoraient d'un culte religieux les lions (*f*), au rapport d'Ælien. Les portes des tem-

---

(*a*) Pausan. Lacon., p. 97. — (*b*) Paus. Messen., p. 141. — (*c*) Paus., p. 16, 96, 103, 65, 141, 109, 166, 228. — (*d*) Attic., p. 30. — (*e*) Paus. Corinthiac, p. 46. Achaic., p. 207. — (*f*) Ælian. de Animal., l. 12, c. 7.

Digitized by Google

ples, les tuyaux des fontaines en portaient l'effigie en Égypte, par la raison, dit Plutarque (*a*), que le soleil parcourt ce signe, au temps où le Nil se déborde tous les ans.

La belle constellation du charriot, placée dans les cieux sur le cancer et sur le lion, appelée la très-belle ou Callisto, devint une nymphe (*b*), mère d'Arcas. Elle avait son tombeau en Arcadie, ainsi que le Boote qui la suit, et qu'on appela Arcas, fils de Callisto (*c*); le lieu où il était enterré s'appelait l'autel du soleil. Près de là était le temple de Vesta, de forme ronde comme celui que fit bâtir Numa à Rome, et dont nous avons parlé (*d*) plus haut; on y voyait aussi le tombeau de la fille de Céphée.

La constellation du Serpentaire, Esculape (*e*), avait par toute la Grèce ses statues et ses temples. Les Rhodiens sacrifiaient à cette constellation sous le nom de Phorbas, fils de Triopas (*f*), et chéri d'Apollon. On retraçait dans les temples l'image des Centaures (*g*) qui sont aussi dans les cieux. Orion avait son tombeau à Tanagre (*h*) en Bœotie. Le chien d'Orion, ou Sirius, recevait des hommages des Égyptiens qui, en son honneur (*i*), établirent le culte du chien. Les habitans de l'île de Zéa (*j*), près de l'Eubée, ainsi que ceux de la Calabre, sacrifiaient aussi à cet astre.

Les Syriens avaient consacré dans leur temple l'image

(*a*) Plut. de Isid., p. 366. — (*b*) Paus. Arcad., p. 238. — (*c*) Ibid., p. 243. — (*d*) Ci-dessus, p. 45. — (*e*) Servius, in AEneid., l. 11, v. 259. — (*f*) Hygin., l. 2. — (*g*) Paus. Eliac., p. 157. — (*h*) Bœotic., p. 297. — (*i*) AElian. de Animal., l. 10, c. 47. — (*j*) Germanic. Comment. in Arat. Apotelesm.

du poisson austral, qui est à l'extrémité du verseau, et celle des deux poissons qui sont dans le douzième signe du zodiaque. Elles étaient (*a*) en or, et c'était pour eux des divinités tutélaires, ou des talismans qu'ils appelaient leurs Dieux pénates, ou au moins Hygin en traduit ainsi le nom.

Le signe du verseau porte le nom de Deucalion, et on montrait son tombeau à Athènes (*b*), ville de Cécrops, autre nom du même signe.

Le Pégase ou cheval céleste, placé sur le verseau dont il fait à son lever jaillir l'eau, était (*c*) aussi représenté en beaucoup d'endroits. Le dauphin de nos constellations, qui porta Arion, s'y trouvait aussi, et spécialement (*d*) en Bœotie. En un mot, il n'est point de constellation dans les cieux qui n'ait eu ou son temple, ou sa statue, ou son tombeau, et quelque image de ses aventures mythologiques dans la Grèce, en sorte que l'on peut appliquer aux Grecs ce que l'auteur d'un ouvrage, attribué à un des Mercures égyptiens, disait de l'Égypte (*e*), qu'elle retraçait dans ses temples et dans ses divisions géographiques l'image des cieux.

On peut dire que tout le ciel étoilé était descendu sur le sol de la Grèce, pour y prendre un corps et une figure. On a pris le change, et à tort on a cru que c'était la terre des Grecs qui avait peuplé l'Olympe, tandis qu'elle n'en avait fait que retracer les images, et animer dans ses poëmes toutes les constellations que l'astronomie avait depuis long-temps groupées. La Nature fut imitée par ses adorateurs.

(*a*) Hygin., l. 2. — (*b*) Pausan. Attic., p. 16. — (*c*) Paus. Corinth., p. 46, 47. — (*d*) Bœot., p. 304. — (*e*) Hermes, in Asclepio.

Digitized by Google

Ainsi, les anciens Sabéens, pour qui les corps célestes étaient autant de divinités (*a*), donnèrent aux temples de leurs Dieux des figures analogues à la nature des planètes ou des étoiles qu'ils adoraient. Le monde, ou la cause universelle, eut un temple de forme sphérique, telle que celle que les Romains donnèrent à celui de Vesta, ou du feu ame universelle du monde. Le temple de la lune était octogone; celui du soleil carré; celui de Jupiter triangulaire; celui de Saturne exagone; et ainsi des autres; chacun avait son polygone particulier, affecté par l'astrologie à chaque planète.

Les talismans consacrés aux planètes furent faits d'après ces principes géométriques, comme on peut le voir dans Kirker, et comme on peut en juger par ceux qui nous restent (*b*). Depuis le triangle jusqu'à l'ennéagone, chaque polygone fut affecté à une planète différente, et le talisman, soumis à l'influence de la planète, devait en prendre la forme. Il paraît que le même génie astrologique exigea les mêmes proportions dans la construction des temples consacrés aux planètes.

Les étoiles de l'ourse avaient un temple et des autels chez les Crétois (*c*), qui transportèrent ce culte en Sicile; ils les appelaient les *Déesses mères* [20], et ils racontaient qu'elles avaient nourri Jupiter : c'est en reconnaissance de ce service qu'elles furent placées dans l'Olympe, dans la constellation qu'on appelle l'ourse. La plupart des peuples voisins venaient en foule à leur temple apporter de riches présens et offrir des sacrifices avec une somptuosité et une magnificence

(*a*) Poocke, Spec. Hist. Arab., p. 145. — (*b*) Kirker, Œdip., t. 2, part. 2, p. 72. — (*c*) Diod. Sic., l. 4, c. 79, 80; p. 323.

que rien n'égalait. Souvent même les oracles avaient commandé ce culte à des particuliers et à des villes, comme un moyen sûr pour obtenir le succès de leurs désirs et les faveurs de la fortune, parce qu'ils voyaient en elles la source féconde de tous les biens pour les États comme pour les particuliers.

Cette haute idée qu'on avait de la puissance de ces étoiles fit apporter de toutes parts les dons les plus brillans dans leur temple, qui lui-même fut bâti à grands frais, et étonnait les yeux par sa masse imposante et par sa magnificence. Nous avons vu (*a*) le culte de ces mêmes étoiles établi en Arcadie, où Callisto avait son tombeau et était honorée comme une des plus anciennes nymphes du pays; on révérait en elle la mère d'Arcas qui passait pour avoir donné son nom à l'Arcadie. Nous avons vu déjà les mêmes astres circompolaires adorés à la Chine (*b*), où ils avaient un superbe temple ; on y trouvait leur image (*c*) qui n'était autre chose qu'un cartel semé d'étoiles. Cette constellation est trop belle, trop remarquable par sa forme, et surtout trop utile pour les navigateurs, pour n'avoir pas reçu les hommages des adorateurs du soleil, de la lune et des astres, c'est-à-dire, de tout l'Univers dont le Sabisme était la religion. La lune, dans son appulse, près des étoiles de l'ourse, prit elle-même le nom de Callisto chez les Arcadiens (*d*).

La même beauté, le même éclat qui fit aussi remarquer Sirius, joint à sa fonction de signe avant-coureur du débordement du Nil pour les Égyptiens, lui avait

---

(*a*) Ci-dessus, p. 47. — (*b*) Ibid., p. 24. — (*c*) Relat. de Magalahens, p. 346. — (*d*) Paus. Arcad., p. 266.

Google

fait décerner les honneurs divins, comme nous l'avons déjà dit. Certains peuples même prirent le nom de Kelbéens, du mot Kelb ou Caleb, qui veut dire chien, et ils le prirent, parce qu'ils s'étaient spécialement voués au culte de la Canicule, dont le chien, qu'ils révéraient, était l'image. Ces peuples étaient des Curdes (*a*), qui habitaient le mont Liban et qui furent quelquefois maîtres de l'Égypte, d'où ils purent emprunter le culte du chien, comme les Juifs en avaient emprunté celui du bœuf Apis, dont les veaux d'or n'étaient qu'une imitation. Les rits de leur religion étaient contenus dans un ouvrage appelé Souph Sheit, ou livre de Seth, à qui ils l'attribuaient. Il est bon d'observer que *Seth* est un des noms de la canicule, ou plutôt de Sirius, la belle étoile de cette constellation : aussi dit-on de Seth (*b*), qu'il avait une face très-brillante. C'était des altérations de la lumière de cet astre que plusieurs peuples, tels que ceux de Cos, tiraient des pronostics (*c*) pour toute l'année. On appela colonnes de Seth des colonnes sur lesquelles on prétend que furent gravées (*d*) les connaissances astronomiques avant le déluge. Seth ou Sirius est la plus belle étoile du ciel, l'astre que les Perses disent avoir été préposé (*e*) par Ormusd pour chef et surveillant de tout le ciel. Cette fonction dut naturellement le constituer inventeur de l'astrologie, et donner lieu à l'équivoque des livres astrologiques de Seth, et des colonnes de Seth élevées dans la Siriade.

(*a*) Hyd. Vet. Pers. Relig., p. 491. — (*b*) Cedren., p. 8. — (*c*) Cicer. de Divin. in Fine. — (*d*) Joseph. Antiq., l. 1, c. 2. — (*e*) Plut. de Isid., p. 370.

Les Japonais, qui ont consacré plusieurs animaux, comme les Égyptiens, et dont le culte est également symbolique, honorent spécialement le chien, et ils n'ont point encore oublié l'origine astronomique de ce culte. Ils disent que c'est parce qu'un de leurs empereurs est né sous la constellation (*a*) du chien, tradition sans doute défigurée, mais qui renferme le germe de l'institution primitive. Chaque rue contribue à l'entretien de ces animaux; s'ils sont malades, on doit leur porter des secours dans les loges qui leur sont destinées; s'ils meurent, on les enterre sur les montagnes et dans les lieux affectés à la sépulture des hommes; il n'est pas permis de les maltraiter. On sait que le respect des Égyptiens pour cet animal allait aussi loin, et qu'il n'eût pas été sûr de tuer un chien. Il y eut des guerres de religion en Égypte pour un chien tué. Comme les Japonais, les Égyptiens nourrissaient des chiens aux frais de l'État, et prenaient le deuil (*b*) quand le chien sacré était mort. Ce chien n'était autre chose que l'image d'Anubis ou du génie céleste qui siégeait dans la constellation (*c*) du grand chien. Il y a beaucoup d'apparence que le culte du chien au Japon avait la même origine.

L'auteur de l'Alcoran parle du culte idolâtrique qui existait avant le prétendu déluge de Noé. Parmi les idoles des différentes divinités (*d*), il en est quatre ou cinq qui portent le nom de constellations très-connues chez les Orientaux, telles que Nesra, ou l'aigle; Aiyûk, ou la chèvre; Yagutho, ou les pleïades; et Suvvaha,

---

(*a*) Contant d'Orv., t. 1, p. 262. — (*b*) Diod., l. 1, p. 76. — (*c*) AElian. de Anim., l. 10, c. 47. — (*d*) Selden. proleg., p. 46. Azoara, l. 81.

Digitized by Google

ou Al-Hauwâ, le serpentaire. On retrouve tous ces noms dans le commentaire de M. Hyde, sur les tables astronomiques de *Ulug-Beigh*, prince tartare. Ce sont des monumens du culte idolâtrique des Sabéens, qui, au rapport d'Abulfarage (*a*), se faisaient des idoles à la ressemblance des substances célestes et des astres dont ces idoles recevaient (*b*) les influences. Les Égyptiens avaient été, suivant Maimonides que nous avons déjà cité, les auteurs (*c*) de ce culte idolâtrique rendu aux images des astres; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Lucien (*d*), que les animaux sacrés de l'Égypte n'étaient que les images vivantes des astres. Ceux à qui le culte des animaux déplut, préférèrent les images de métal, de pierre ou de bois; mais elles n'en représentaient pas moins les astres, et elles étaient censées, par leurs consécrations, propres à recevoir les influences des corps célestes : de cette espèce étaient les idoles de Nesera, d'Yagutho, d'Aiyûk et de Suvvaha, nommés par l'auteur de l'Alcoran, dont Selden (*e*) a rapporté le passage.

Nous trouvons d'autres statues ou d'autres images des astres dont les rapports avec les corps célestes ne sont susceptibles d'aucun équivoque : telles sont ces figures, dont le front est surmonté du croissant de la lune, et dont la tête est ornée des rayons du soleil, ou décorée d'un bonnet semé d'étoiles, ou surmontée d'une seule étoile. Ces figures ne laissent pas de se rencontrer en très-grand nombre dans les monumens anciens, sur-

---

(*a*) Abulf. Hist. Dyn., p. 2. — (*b*) Hyd. Rel. Pers., p. 88. — (*c*) Maimonid., part. 3, c. 38, p. 425. Et More Isaac, l. 2, c. 6. Apud OEdip. Kirker, t. 1, p. 172. — (*d*) Lucian de Astrol., p. 686. — (*e*) Seld. Proleg., p. 47.

Digitized by Google

tout celles dont le croissant ou des rayons solaires forment la parure, et on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les traces de la religion universelle, dont nous recueillons ici les vestiges, comme autant de preuves de l'universalité du culte rendu à la Nature. Ailleurs, c'est un globe qui repose sur la tête de ces images, comme sur celle d'Atlas. Porphyre (*a*) nous dit que les Égyptiens représentaient le Dieu-monde ou l'Univers sous la figure d'un homme debout, revêtu des épaules aux pieds d'un magnifique manteau nuancé de mille couleurs, et soutenant de sa tête un immense globe. Souvent ces figures symboliques foulaient aux pieds le globe de l'univers, ou le tenaient dans leur main.

M. Hyde observe de Tharé, père d'Abraham, dont le Sabisme était la religion, qu'il était un artiste célèbre, qui faisait métier de sculpter des idoles (*b*), et qu'il n'était pas donné à tout le monde d'exercer cette profession, parce qu'il fallait pour cela connaître parfaitement toutes les parties de l'astrologie; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Synésius (*c*) sur la science des prêtres égyptiens, chargés de composer les figures représentatives de leurs divinités. Joignons-y aussi le passage de Chérémon, qui, après nous avoir dit que les Égyptiens ne connaissaient d'autres Dieux que le soleil, la lune, les planètes, les signes du zodiaque, les décans, et en général tout le système céleste qui règle la fatalité, ajoute que c'était là-dessus que roulaient leurs fables sacrées, et que c'était là ce qu'ils représentaient dans leurs tem-

---

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 9, c. 9 et 11. — (*b*) Hyd. de Vet. Pers. Rel., p. 63. — (*c*) Synes. in Calvit., p. 73.

Digitized by Google

ples (*a*) par leurs statues, et par tout l'appareil de leur culte.

La défense faite par Moïse au peuple juif d'adorer le soleil, la lune et toute la milice céleste, ne se trouve liée à celle qu'il leur fait également d'adorer des représentations (*b*) d'animaux, d'hommes, de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux, que parce que ces deux cultes étaient intimement liés entre eux, comme l'être adoré l'est à son image, soit naturelle, soit symbolique. C'était le culte égyptien principalement que Moïse avait en vue.

C'était à l'imitation du culte idolâtrique de l'Orient, et surtout de l'Égypte, que les Grecs d'Ionie, au rapport de Cédrénus (c), consacrèrent des simulacres au soleil, à la lune, et aux corps célestes, par qui ils supposaient que toute la Nature sublunaire était gouvernée, suivant les rapports que les planètes avaient avec les autres astres dans le cours de leur révolution. De-là dépendait la naissance et l'accroissement de tous les corps, ainsi que toutes les variations de l'air, qui influent si fort sur la végétation universelle.

Athanase (*d*), après avoir décrit toutes les absurdités prétendues des fables sacrées des anciens et la monstruosité de leurs idoles, convient que leurs plus savans auteurs assuraient que tout le culte idolâtrique s'adressait au soleil, à la lune, aux élémens, et à toutes les parties de la Nature, auxquelles, disent-ils, on ne peut contester d'être des causes éternelles et divines, douées de vie et de raison et d'une nature supérieure à celle de

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 4, p. 92. — (*b*) Deuteron., c. 4. — (*c*) Cedren., p. 46. — (*d*) Athanas. Contr. Gent., p. 28.

l'homme, et conséquemment d'être des Dieux, suivant la définition que nous avons donnée de ce mot au commencement de cet ouvrage.

Un des savans les plus instruits chez les Romains, Varron (*a*), prétend que ces simulacres et ces idoles, que l'antiquité avait consacrés, n'étaient qu'un moyen de réveiller dans l'esprit des peuples des idées plus relevées, et qui tenaient à l'ordre physique du Monde, et de l'élever jusqu'à la contemplation de l'ame du monde et de ses parties, c'est-à-dire à la contemplation des véritables Dieux. On sait d'ailleurs que toutes les explications de Varron sont tirées de la physique, et qu'il rapporte tous les Dieux à la Nature et à ses parties; conséquemment il ne devait voir dans leurs idoles que les images des êtres physiques.

Simplicius (*b*) prétend que tous les temples, les édifices sacrés, toutes les images des Dieux ont été faites à l'imitation des cieux, et qu'elles ont avec eux des rapports symétriques, afin de mieux recevoir l'influence lumineuse des Dieux; qu'il n'y a point de culte sans cette correspondance. C'était aussi l'opinion des anciens sabéens (*c*), au rapport de M. Hyde. Ils regardaient les corps lumineux des sept planètes comme sept palais ou sept temples habités par des Dieux ou par des génies ou des anges qu'ils appelaient *des rois*, dénomination qui a donné lieu à bien des méprises sur l'histoire des siècles mythologiques. En conséquence, ils imitaient ces palais ou temples célestes par des édifices sacrés, qu'ils consacraient sur la terre à ces génies dont ils renfermaient

(*a*) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 5. — (*b*) Simplic. in Aristotel. de Cœl., p. 32. — (*c*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 63 et 128.

Digitized by Google

les images dans ces monumens : telles étaient les chapelles de Moloch, de l'astre Remphan, dont parlent les livres juifs et les actes des apôtres. Ils avaient pour ces images autant de respect que pour les astres eux-mêmes, ajoute M. Hyde (*a*) ; ils leur adressaient des prières, leur offraient de l'encens et des parfums ; ils se revêtaient eux-mêmes d'habits d'une couleur agréable à la planète. La statue ou l'image de chaque astre était du métal qui lui était consacré, et représentait la figure de la constellation : ainsi la constellation du Céphée, dans laquelle on avait peint autrefois un berger et ses brebis (*b*), avait pour image la statue d'un berger accompagné de ses brebis, et on proposait cette image ou ce simulacre au respect et à la vénération du peuple. C'était toujours une suite du principe, qu'il fallait que la terre imitât le ciel, pour obtenir l'assistance des Dieux (*c*) et pour qu'ils se plussent à y descendre et à honorer leurs images et leurs temples de leur présence.

On poussa encore plus loin ce principe d'imitation ; on l'appliqua aux distributions politiques et aux divisions des différentes parties du système social, afin de les soumettre à l'influence du ciel, et de mettre les villes et les empires immédiatement sous la protection des Dieux. Ainsi chacune des tribus arabes avait pris une étoile ou une planète pour patron ou pour génie tutélaire, et elle en conservait l'image ou le talisman ; c'était son Fétiche, ses Dieux pénates ou ses Therapims, tels que ceux de Laban. La tribu Hamyar, comme nous l'avons déjà dit,

---

(*a*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 129. — (*b*) Cæsius. Cœlum. Astron. Hyd., c. 5, p. 131. — (*c*) Kirker, OEdip., t. 3, p. 157.

était sous la protection du soleil (*a*); la tribu Cennah, sous celle de la lune; une autre, sous la protection de la planète Jupiter; celle-ci, sous la protection de l'œil du taureau ou de la belle étoile Aldébaran; une autre, sous celle de Sirius; celle-ci, sous la tutèle de Mercure; celle-là, sous celle de Canopus ou de la belle étoile du vaisseau céleste. Chaque tribu arabe avait son étoile, comme chaque tribu juive son drapeau, sur lequel était peint un des douze signes du zodiaque. Kirker (*b*) a fait graver cette distribution symétrique des douze tribus, rangées chacune sous son enseigne, telle que le génie astrologique des Juifs, en cela le même que celui des Arabes, l'avait conçue.

Le camp des Hébreux est formé sur un grand quadrilataire, divisé en seize cases, dont quatre plus voisines du centre sont occupées par les images des quatre élémens. Les quatre cases, qui terminent les quatre angles du quadrilataire, portent l'empreinte des quatre signes que les astrologues appellent fixes [21], et qu'ils soumettent à l'influence de quatre grands astres, appelés étoiles royales, dont nous avons parlé plus haut, savoir: le lion, le taureau, l'homme du verseau, et le scorpion influencé par la belle étoile du vautour céleste, espèce d'aigle qui monte sur l'horizon avec ce signe, et qui fait à son égard la fonction de paranatellon. Les autres signes sont rangés sur les quatre faces du quadrilataire et dans les cases parallèles et intérieures. On remarque une étonnante correspondance entre les caractères que Jacob dans sa

(*a*) Abulf. Hist. Dyn., p. 101. — (*b*) Kirker, OEdip., t. 2, part. 1, p. 22. Villapand., t. 2. Descrip. Templi. Origen. Contr. Celsum., l. 6, p. 299.

Digitized by Google

prophétie (*a*) donne à chacun de ses enfans, et les caractères des signes ou des planètes qui ont leur domicile dans ces signes. Le verseau, dont l'eau s'écoule dans les cieux vers le pôle austral, et le premier des quatre signes royaux en montant, sert d'enseigne à Ruben, premier fils de Jacob, que son père compare à l'eau qui s'écoule. Le lion est peint sur le pavillon de Juda, que Jacob a comparé à cet animal, qui dans les cieux est le domicile du soleil, de cet astre lumineux dont tous les peuples ont fait leur Dieu, sous les noms d'Adonis, de Mithra, de Christ, etc. Ephraïm, que Moïse assimile au bœuf (*b*), a pour enseigne le taureau céleste. Dan, celui que Jacob compare au céraste, espèce de serpent, est casé sous le signe du scorpion, auquel répond le vautour ou l'aigle tombant. Cet oiseau, selon Kirker, fut souvent substitué sur le pavillon de Dan, pour des raisons mystiques qu'il est aisé de sentir, quand on sait que ce signe était redouté à cause de sa terrible influence. Typhon y avait établi son empire : il n'en fallut pas davantage pour en faire proscrire l'image et y substituer celle de son Paranatellon, le vautour ou l'aigle. C'est ce qu'on a fait, comme on le voit par les quatre figures fameuses dans les peintures sacrées des Juifs et des Chrétiens, savoir : le lion, le bœuf, l'homme et l'aigle. Ce sont les quatre animaux de l'Apocalypse, qui est une copie des livres d'Ézéchiel où on les trouve roulant autour des cercles enflammés. Ce sont les quatre animaux qui accompagnent les quatre évangélistes, etc. Nous aurons occasion d'en parler plus au long dans notre explication du livre

(*a*) Genes., c. 49. — (*b*) Deut, c. 33, v. 17.

Digitized by Google

apocalyptique de la secte phrygienne, ouvrage composé par un des prophètes ou illuminés de cette société d'initiés, que nous appelons vulgairement l'écrivain de Pathmos ou St. Jean. Le bélier, domicile de la planète de Mars, chef de la milice céleste et des douze signes, est affecté à Gad, dont Jacob fait un guerrier, chef de son armée. Le cancer, où sont les étoiles appelées les ânes, forme l'empreinte du pavillon d'Issachar, que Jacob assimile à l'âne. Le capricorne à queue de poisson, que les astronomes appellent le fils de Neptune, devient l'enseigne de Zabulon, à qui son père dit qu'il habite le bord de la mer. Le chasseur du sagittaire, que précède le loup céleste, devient l'emblème de Benjamin, que Jacob compare au chasseur; les Romains y avaient placé le siége de Diane, déesse des chasses. La vierge, domicile de Mercure, est peinte sur le pavillon de Nephtali, dont Jacob vante l'éloquence et la légèreté à la course, attributs distinctifs de Mercure. Siméon et Lévi sont unis entre eux par Jacob, comme le sont les deux poissons sous lesquels ils sont casés.

Il serait difficile de regarder comme un jeu du hasard une série de rapports aussi marqués, entre les signes astronomiques et les caractères distinctifs des chefs des douze tribus, et qui leur sont donnés par celui qu'ils regardent comme le père de leur horde; surtout quand on se rappelle que les Chaldéens, les Arabes et les Egyptiens leurs voisins, avaient donné à l'astrologie une si grande influence dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux. Aussi Diodore de Sicile, dans son 40e livre cité par Photius (*a*), disait que Moïse avait divisé son peu-

(*a*) Phot. Codex. 244.

ple en douze tribus, parce que ce nombre est parfait et qu'il correspond à la division même de l'année. Il ajoutait que la grande divinité de Moïse et même la seule était, comme celle des Perses, la circonférence du ciel qui embrasse la terre, et qui est le maître suprême de toutes choses; que c'est pour cela qu'il ne figura pas la divinité sous une forme humaine. Ainsi Moïse aurait calqué sa ville ou son petit État sur le Monde.

C'est ce que fit Platon dans le plan qu'il conçut de sa République, comme l'a très-bien remarqué Proclus (*a*) son commentateur, qui nous en a développé les rapports avec le ciel. Il suffit de lire Platon (*b*) lui-même, pour s'assurer de la justesse de l'observation de Proclus, et pour reconnaître que toutes les divisions des tribus et leurs sous-divisions (*c*), celle de la ville et de ses quartiers, sont toutes des divisions consacrées dans la sphère, et imitées à dessein par Platon.

Lycurgue (*d*), si on en croit Lucien, emprunta aussi du ciel tout le plan d'administration et de distribution qu'il appliqua à sa République.

Cécrops, que l'antiquité mythologique place dans le verseau, dans la case occupée par le premier des douze fils de Jacob, partagea les Athéniens en quatre parties, ou tribus premières (*e*), nombre égal à celui des saisons; chaque tribu en trois peuples, ce qui donne autant de peuples que de signes; et chaque peuple en trentièmes, ce qui fait précisément autant de trentièmes

---

(*a*) Procl. in Tim. Plat., l. 1, p. 16. — (*b*) Plat. de Legib., l. 5, p. 745. Euseb. Præp. Ev., l. 12, c. 47, p. 616. — (*c*) Kirker, OEdip., t. 3, p. 217. Et Marsilius Ficinus. — (*d*) Lucian. de Astrolog., p. 994. — (*e*) Julius Pollux. Onomast., l. 8, c. 9, § 31.

Digitized by Google

qu'il y a de degrés au signe, ou de jours au mois : d'où il résultait (*a*) une somme de petites sous-divisions égale aux trois cent soixante degrés et aux trois cent soixante jours de l'année, sans épagomènes. Chacune (*b*) de ces tribus était sous l'invocation d'un héros ou d'un génie, dont le nom est dans les constellations, tel que Thésée, Léon, Égée, etc. Suidas (*c*) remarque avec raison, que cette division de Cécrops était relative aux quatre saisons, aux douze mois et aux trente jours de chaque mois, et conséquemment aux signes et aux parties de signe qui y correspondent.

Chun (*d*), chez les Chinois, divise aussi la Chine en douze tchéou et désigne douze montagnes. Cette division revient à celle des astrologues qui ont partagé la terre en douze climats (*e*), soumis chacun à l'influence d'un des douze signes du zodiaque. Le cercle de l'horizon fut, comme nous l'avons déjà dit, divisé en douze, par une suite du même système d'influences de la part des douze signes. On retrouve la même opinion chez les peuples de la Corée (*f*), qui pensent que le monde est divisé en douze cantons, ou douze royaumes.

A l'autre extrémité de l'Univers, on vit les Etrusques se distribuer en douze cantons, et nommer en commun un roi, qui les gouvernait, comme le soleil régit l'Univers en versant sa lumière dans les douze divisions du ciel. Chaque canton lui donnait un satellite, ou licteur, qui lui composait un cortége représentatif

---

(*a*) Corsini. Fast. Attic., t. 1, p. 188. — (*b*) Strab., l. 9. — (*c*) Suid. Voc. γενηται. — (*d*) T. 1 du Mémoire des Missions de Pékin, p. 164. — (*e*) Theod. Episcop. Tars., l. 3. Apud Photium. Cod. 223, p. 667. — (*f*) Contant d'Orville, t. 1, p. 176.

de l'ordre duodécimal des génies, qui formaient le cortége du soleil. Ce fut d'eux que Romulus emprunta son idée des douze licteurs, qui accompagnaient toujours le premier magistrat des Romains (*a*). Les Etrusques étaient fort versés dans la science religieuse de l'Orient, et avaient porté avec eux en Italie les distributions politiques créées par les peuples d'Asie.

Les peuples d'OEolie (*b*) formaient une confédération de douze villes, et s'unissaient pour célébrer en plein air le culte du soleil, sous le nom de Bacchus.

Douze villes d'Ionie (*c*) s'étaient aussi réunies, pour faire bâtir un temple commun, appelé *Pan-Ionium*. Hérodote observe que la division duodécimale (*d*) reçue chez les Ioniens, subsistait parmi eux, même avant leur établissement en Asie, lorsqu'ils occupaient encore le Péloponèse. Il ajoute que les Achéens qui les chassèrent avaient adopté cette division. Ils célébraient tous en commun (*e*) les fêtes dites *Apaturies*.

L'empereur Adrien, qui accordait une grande importance à l'influence du ciel et des astres, bâtit à Jérusalem, qu'il appela *Ælia*, nom dérivé de celui du soleil et du sien (*Ælius*), un superbe édifice appelé Dodécapylon, ou Temple aux douze Portes; allusion manifeste aux douze maisons du soleil, *Hélios* (*f*). Il divisa aussi la ville en sept quartiers, division relative au nombre des planètes et des sphères planétaires. La nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse a aussi douze portes, douze fondemens, douze génies à chaque porte (*g*). L'astro-

(*a*) Tite-Live, Decad. 1, l. 1, c. 8. — (*b*) Herodote, l. 1, c. 149. — (*c*) Ibid., c. 141. — (*d*) Ibid., 145. — (*e*) Ibid., c. 147. — (*f*) Chronic. Alex. 597. — (*g*) Apocalyp., c. 21.

Digitized by Google

logie dirigea le plan de cette ville chimérique, comme elle avait dessiné celui de la nouvelle ville bâtie par Adrien ; c'était l'esprit du siècle et la grande science à la mode. Les Byzantins (*a*) avaient dans leur ville un édifice public appelé Zeuxippe, ayant quatre portes, et au milieu duquel était élevée la statue du soleil de forme colossale ; ils appelaient ce lieu *Hélion*, du nom du soleil.

On voit, dans un livre chinois (*b*), l'indication de la cérémonie qui se faisait à l'ancien palais, le premier de chaque lune. Ce palais renfermait quatre bâtimens, dont les portes regardaient les quatre coins du monde ; le bâtiment de l'est était pour les lunes de printemps ; celui de l'ouest pour celles d'automne ; celui du midi pour celles d'été ; et celui du nord pour celles d'hiver ; à côté de ce palais, il y avait douze loges pour les douze lunes. C'est là que l'empereur et les grands venaient faire la cérémonie de l'immolation de la brebis, ou de l'animal qui préside au premier de nos signes. Alors le président du tribunal de mathématiques, ou le chef des astrologues, annonçait le jour de la lune ; ensuite on montait à la tour, et on observait vers les quatre parties du monde. Cet édifice avait beaucoup de ressemblance avec le labyrinthe d'Égypte, dont nous avons parlé plus haut, et dont nous avons fait voir les rapports avec les divisions célestes. Les Chinois ont aussi une division du zodiaque en vingt-quatre parties [22] ; ils ont consacré cette division dans le cérémonial religieux, et dans la pompe d'une de leurs processions (*c*) qui a un but allégorique, comme l'avait tout le cérémonial ancien. La

(*a*) Chronic. Alex. 620. — (*b*) Souciet., t. 3, p. 33. — (*c*) Contant d'Orville, t. 1, p. 92.

marche s'ouvre par vingt-quatre tambours, rangés sur deux lignes ou files, et par vingt-quatre trompettes; vingt-quatre hommes à la livrée de l'empereur, armés de bâtons de sept pieds de long, suivent cette musique. On voit venir ensuite vingt-quatre bannières, sur lesquelles sont représentés les signes du zodiaque, que les Chinois, comme nous l'avons déjà dit, divisent en vingt-quatre parties; puis cinquante-six autres bannières qui ont rapport aux cinquante-six constellations auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles. Vient ensuite l'empereur qui porte une longue veste jaune; le fond en est de velours, brodé en plein d'une multitude de dragons, qui ont cinq griffes à chaque pied; deux gros dragons avec leurs corps et leurs griffes entrelacés remplissent des deux côtés le devant de la poitrine. Ils sont dans une attitude qui laisse croire qu'ils s'efforcent de s'élancer sur une très-belle perle, qui semble tomber du ciel. Peut-être cette image symbolique représente-t-elle une éclipse de soleil, d'après l'opinion populaire de ces pays, qui est que l'éclipse n'arrive que parce qu'un dragon engloutit cet astre. Ce préjugé est né de l'altération d'une opinion plus sage, savoir, que le principe ténébreux qui réside dans la matière, et qu'on peignait par un dragon, obscurcit en ce moment par son interposition la lumière du soleil. Car les anciens Orientaux se plaisaient à rendre les vérités physiques sous des formes monstrueuses qui étonnaient ceux qui les écoutaient. C'est ainsi qu'ils dérobaient la science à la connaissance du commun des hommes. C'est l'empereur qui, à la Chine, est chargé (*a*) d'offrir des

(*a*) M. de Paw, Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, t. 2, p. 42.

sacrifices solennels aux génies du ciel, de la terre, des montagnes, des vallées, des rivières, etc.

Ainsi, partout le despotisme s'étaye de la religion; car il n'est point d'homme plus puissant que celui qui seul a droit de communiquer immédiatement avec la divinité, et d'intimer aux crédules mortels les ordres de l'invisible, qu'on fait toujours parler suivant l'intérêt de son organe.

Les anciens Chinois (*a*) avaient donné les noms du ciel, de la terre et des quatre saisons aux six grands colléges de la cour; c'est au collége d'automne qu'on adresse maintenant les affaires criminelles. Les Chinois ont un exercice militaire (*b*), dans lequel ils imitent les révolutions de la Nature par leurs évolutions. D'abord, le nombre cinq, qui est celui des planètes, et qui était celui des anciens Dactyles crétois, y est singulièrement consacré : cinq hommes, armés de sabres et de boucliers, se combattent les uns les autres, de manière que leurs boucliers par cette position imitent la forme d'une certaine fleur. Ceci nous rappelle la danse des Saliens avec leurs boucliers, et leurs exercices militaires en honneur de Mars, dont ils étaient les prêtres. Ils font une manœuvre pour imiter la projection de la lune; dans une évolution générale, où les cinq corps de milice sont employés, ils imitent les quatre coins de la terre, et ensuite la rondeur du ciel, en mêlant la cavalerie aux gens de pied.

Ainsi, chez les Grecs, la marche des chœurs au théâtre (*c*) représentait les mouvemens du ciel et des

(*a*) Rech. sur les Egypt. et les Chin., t. 2, p. 337. — (*b*) Ibid., p. 354. — (*c*) Kirker, Œdip., t. 1, p. 236.

Digitized by Google

planètes; la strophe et l'anti-strophe, suivant Aristoxène (*a*), étaient une imitation du mouvement des astres. Dans les cérémonies qu'on faisait en honneur des divinités-planètes, on imitait souvent leur costume : il fallait être en habit de femme pour se présenter (*b*) dans le temple de Vénus, et endosser la cuirasse et s'armer de la pique pour se présenter devant Mars. On voit que c'est encore ici le génie imitatif qui règle le costume de l'adorateur des astres.

Les jeux mêmes qu'on inventa pour amuser le loisir de l'homme sédentaire retracèrent souvent l'ordre du monde et le système des corps célestes. Le jeu que Palamède inventa au prétendu siége de Troie, pour délasser les Grecs, contenait le tableau de l'Univers et de ses parties avec les divisions connues, et il suffit pour prouver le génie imitatif de ces siècles-là (*c*), où on ne trouvait rien de si beau à copier que la Nature. La terre, les douze signes du zodiaque, les sept planètes et la hauteur des cieux, dont le mouvement règle la fatalité et le sort du jeu de la vie, y étaient retracés par des pièces emblématiques, telles que la tour, les douze cases, l'échiquier lui-même, etc. [23]. Si le goût de l'astrologie et des peintures de l'ordre du monde dirigea les amusemens et les jeux des anciens peuples, quelle dut être son influence sur la construction des temples, sur la composition des images et des statues, et sur tout le cérémonial religieux? Partout la Nature reconnut son empreinte.

(*a*) Aristox. Lib. de Foramin. Tibiar. — (*b*) Centir. Lib. de Art. Magicâ. Kirker, Œdip., t. 1, p. 249. — (*c*) Cedren., p. 125.

Le bouclier d'Achille, dans Homère (*a*), représentait l'Univers, le soleil, la lune, les constellations; sa forme orbiculaire retraçait celle du monde; le mélange des métaux était analogue à la nature des élémens qu'il représentait; on y voyait la mer, le ciel, le soleil, la pleine lune, les plus apparentes de nos constellations, les divisions des cinq zones, etc. (*b*); l'or, suivant Héraclite de Pont, y désignait la zone torride. Souvent on sculptait, ou on gravait les constellations sur les vases ou sur les coupes. Anacréon ne veut pas que l'ouvrier, à qui il commande de lui faire une coupe, se conforme à l'usage d'y représenter, soit Orion, soit les pléïades (*c*).

L'astrologie apposait à tout son sceau, soit par les images mêmes des constellations, soit par l'application de ses divisions par douze, par sept, par trente, et même par trois cent soixante, qui toutes lui appartiennent, et qui sont devenues des divisions sacrées chez tous les peuples, jusqu'à la Chine et au Japon, comme nous l'avons déjà vu.

Ainsi, nous voyons au Tunquin, dans les funérailles du roi (*d*), douze officiers chargés de traîner le sarcophage sur lequel est écrit son nom; viennent ensuite douze chevaux de main, dont la bride est garnie d'un frein d'or; puis douze éléphans, etc.; en sorte que la division duodécimale est retracée partout dans cette cérémonie funèbre. Les Japonais, dans l'apothéose de leur roi (*e*), font passer le corps du mort par douze

---

(*a*) Iliad. 6, v. 485, etc. — (*b*) Philostr. Icon., p. 849. Heracl. Pont. Opus. Mythol. Edit. Th. Gale., p. 467, 473, 475, 477. — (*c*) Anacréon, Od. 17. — (*d*) Contant d'Orville, t. 1, p. 385. — (*e*) Kirker, Œdip., t. 1, p. 412.

Digitized by Google

tombeaux successivement : ceci nous rappelle ce que dit Clément d'Alexandrie de l'apothéose d'Hercule, dont l'ame passa par les douze signes, avant d'être admise dans l'Olympe au rang des immortels (*a*). Cette tradition égyptienne sur l'apothéose d'Hercule et la cérémonie des Japonais ont entre elles une grande analogie.

Après nous être étendus sur le nombre douze, qui est celui des signes, des mois, des cycles orientaux, des sections de l'horizon, nombre auquel les Égyptiens, et en général tous les Orientaux ont attribué une grande importance, comme on peut le voir dans Kirker et dans Marsilius Ficin, nous dirons aussi quelque chose du nombre sept, qui est celui des planètes, et qui est aussi révéré que le nombre douze. Nous en avons déjà parlé à l'occasion du chandelier à sept branches et des sept enceintes du temple de Jérusalem.

Les Juifs et les Chrétiens, leurs copistes, ne sont pas les seuls qui l'aient retracé partout dans leur religion et dans leurs sacremens ; il se retrouve chez toutes les nations du monde au rang des nombres sacrés (*b*). Les Égyptiens (*c*) s'étaient distribués en sept castes [24], dont les prêtres, comme d'usage, occupaient la première ; il en était de même des Indiens, et cela, dès la plus haute antiquité, au rapport de Strabon (*d*). Les Bonzes, dans une de leurs fêtes, qu'ils célèbrent tous les ans (*e*), ont sept idoles qu'ils portent avec beaucoup de pompe dans sept temples différens. C'est au septième mois de grossesse que les Indiens font des cérémonies

(*a*) Clem. Strom., l. 5, p. 599. — (*b*) Ibid., l. 5, p. 600. Aulugelle, l. 3, c. 10. — (*c*) Herod., l. 2, p. 154. — (*d*) Strabon, l. 15, p. 484. Diod. Sic., l. 2, c. 40. — (*e*) Cont. d'Orville, t. 1, p. 287.

Digitized by Google

pour remercier les Dieux d'avoir amené à terme l'enfant (*a*). On peut voir, dans Macrobe, combien les anciens Grecs et les anciens Romains attribuaient d'influence à ce nombre dans la formation du fœtus et dans tout le développement de l'organisation de l'homme, et même sur toutes les parties de sa vie (*b*). On connaît aussi la cérémonie qui se faisait tous les ans en Égypte au solstice d'hiver; on faisait faire sept tours à la vache sacrée (*c*) autour de l'enceinte du temple; les Juifs pareillement promenaient sept fois la vache rousse.

Ce fut par une suite de leur respect superstitieux pour le nombre sept, que les Égyptiens (*d*) donnèrent sept embouchures au Nil, qu'ils appelaient *Septemfluus*, ainsi qu'au canal (*e*) qui conduisait les eaux dans le lac Mœris; les mêmes Égyptiens avaient pour cette raison appelé leur fleuve le rival, ou plutôt l'imitateur du ciel, dont il tenait lieu d'ailleurs pour eux, puisqu'ils attendaient de lui seul les eaux que les autres pays reçoivent du ciel (*f*). Ils avaient aussi consacré sept voyelles aux sept planètes (*g*); et en articulant les sons de chacune d'elles, ils prétendaient honorer la planète à laquelle cette voyelle était consacrée.

On retrouve dans l'Asie-mineure (*h*), et même en Gaule (*i*), des monumens du respect superstitieux pour ces sept voyelles, combinées diversement entre elles, et arrangées selon un certain ordre mystérieux. Les

---

(*a*) Sonnerat, Voyag. de l'Inde, t. 1, p. 146. — (*b*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 6, p. 25, etc. — (*c*) De Isid., p. 372. — (*d*) Jablonski, Prol., p. 54. — (*e*) Paw, Rech. sur les Egypt., t. 2, p. 77. — (*f*) Phil. Jud. Vit. Moys., l. 3, p. 682. — (*g*) Demetr. Phal. § 71. Jabl. Prol., p. 55, etc. — (*h*) L'abbé Barthel. Mém. Acad. Insc., t. 41, p. 514. — (*i*) Géograph. Merul., part. 2, l. 3, c. 28, p. 520.

Digitized by Google

Gnostiques (*a*) ont emprunté des Égyptiens cet usage des voyelles mystiques, que l'on retrouve souvent sur leurs Abraxas. Cette superstition fit aussi consacrer les jours du mois à chacune des planètes, et fut la véritable origine de la petite période de sept jours, ou de la semaine, dont chacun des jours est sous l'invocation d'une planète, suivant un certain arrangement mystérieux, dont nous rendrons compte ailleurs. Il est le même que celui que les Perses donnaient aux sept portes planétaires dans l'antre de Mithra (*b*); car ces sept portes étaient encore une autre image du système planétaire, que partout on avait cherché à retracer. De-là l'origine des sept grands anges ou archanges chez les Perses, qui ont passé ensuite chez les Juifs, chez les Gnostiques et chez les Chrétiens; ceux-ci même leur ont donné des figures d'animaux (*c*), qui tous sont dans nos constellations, tels que le lion, le bœuf, l'homme, l'aigle, l'ourse, l'âne.

La cosmogonie des Perses, encore aujourd'hui, parle de sept Amchaspands, ou sept grands génies (*d*), qui forment le cortège d'Ormusd, ou du Dieu source de toute lumière. Ils ont aussi sept grands astres (*e*), qu'ils révèrent principalement, et qui chacun sont chargés d'une planète. Les rois de Perse, à l'imitation d'Ormusd, avaient leurs sept conseillers, leurs sept ministres, les sept princes qui tenaient près d'eux la première place. Esther (*f*) avait ses sept femmes destinées au service de l'appartement. Les Perses avaient aussi leurs

(*a*) Irenée, l. 1, c. 14, § 7. — (*b*) Orig. Cont. Cels., l. 6, p. 298. — (*c*) Ibid., l. 6, p. 304. — (*d*) Anquetil, Zend-Avest., t. 1, part. 2, p. 414. — (*e*) Ibid., t. 1, p. 356. — (*f*) Esdras et Jablonski, Prol., p. 53.

Digitized by Google

sept pyrées ou autels, qui conservaient le feu sacré en honneur de chacune des planètes ; on les voit tous sept dans le bas-relief, ou dans le monument du culte de Mithra, dont nous avons déjà parlé ; ils répondent aux sept colonnes qui, dès la plus haute antiquité, avaient été élevées aux planètes en Laconie, comme on l'a vu plus haut (*a*).

Par une suite du même respect pour les nombres sacrés, ce nombre sept se trouve répété vingt-quatre fois dans l'ouvrage mystique appelé *Apocalypse*; et le nombre douze l'est quatorze fois. Ainsi Manès avait composé de douze son collége de maîtres ; et Sythicus (*b*) avait choisi ses sept élus, comme Jean adresse la parole à ses sept évêques. Les disciples de Manès (*c*) adoraient les idoles du feu, de la lune et du soleil, à l'imitation des Perses, chez qui le culte des images n'avait pas été proscrit. Les traditions hébraïques (*d*) portent que le tabernacle fut sept mois à construire, le temple de Salomon sept ans à bâtir, et que le monde, depuis la création jusqu'au déluge, dura sept générations. On voit que ces traditions prennent leur origine dans le respect que cette nation, comme toutes les autres, avait pour le nombre sept, qui se retrouve appliqué à tout dans ses livres. La création ne fut consommée (*e*) qu'au septième jour. Noé fait entrer dans l'arche sept paires de chaque espèce d'animaux. On connaît les jubilés de sept fois sept ans, etc.

Moïse, qui divisa le peuple en douze tribus, divisa ensuite chaque tribu en soixante-douze familles, accorda

---

(*a*) Ci-dessus, p. 39. — (*b*) Beausobr., t. 1, p. 13 et 17. — (*c*) Epiph. Adv. Hær., p. 1094. — (*d*) Cedren., p. 79. Jos., l. 8, c. 2, 3. Reg., c. 8. Joseph., l. 1, c. 3. — (*e*) Moys. Gen., l. 1. Joseph., l. 1, c. 1.

Digitized by Google

la liberté aux esclaves au bout de sept ans (*a*). Il établit sept chefs dans chaque ville.

A la fête de la Pentecôte, qui se célèbre au bout de sept fois sept semaines après la Pâque, qui elle-même est de sept jours (*b*), les Juifs allemands font servir un gâteau qui doit avoir sept épaisseurs de pâte, pour représenter, disent-ils, les sept cieux que Dieu fut obligé de remonter, depuis le sommet du Sinaï jusqu'au ciel où il fait sa demeure.

Le nombre sept se trouve donc empreint sur tous les monumens de ce peuple, qui s'imaginait cependant être éloigné plus qu'aucun autre du culte de la Nature et de ses agens, et qui portait son esprit au-delà des sept sphères, pour y chercher un Dieu, disait-il, invisible. Déjocès, qui bâtit Ecbatane, sentant combien un roi invisible inspire de respect aux peuples, donna pareillement sept enceintes à sa ville (*c*), et établit au centre son habitation, dans un palais où il n'était pas permis de le voir; et de-là il donnait ses ordres dans tout l'empire; semblable à la divinité, qui, du lieu où elle est supposée cachée, gouverne l'Univers. Ainsi les anciens figurèrent le monde (*d*) par un vaisseau inondé de lumière éthérée, et conduit par sept pilotes ou génies, qui représentaient les sept planètes. L'image du lion, ou du signe céleste, qui sert de domicile au soleil, était peinte sur le mât. Dans Nonnus, Cadmus donne sept portes à la ville de Thèbes (*e*), qu'il fonde avec Harmonie son épouse, et fait graver sur chacune de ces portes le nom d'une planète. Pan em-

---

(*a*) Joseph., l. 1, c. 8; l. 3, c. 10. — (*b*) Contant d'Orville, t. 3, p. 450. — (*c*) Herod., l. 1, c. 42. — (*d*) Mart. Capell., l. 2, p. 42. — (*e*) Nonnus. Dionysiac., l. 5, v. 54.

bouche la flûte aux sept tuyaux, symbole de l'harmonie planétaire, et le vieux Ophion (*a*) consulte le Livre des Destins, composé de sept tablettes, chaque planète ayant la sienne. Dans les jeux du cirque, on avait aussi retracé les courses des sept planètes, par les sept tours (*b*) qu'il fallait faire. Nous parlerons bientôt de cet exercice religieux, calqué tout entier sur les mouvemens célestes. Les Brachmanes de l'Inde donnèrent sept anneaux prophétiques à Apollonius, sur chacun desquels était gravé le nom d'une planète (*c*). Ce philosophe les portait l'un après l'autre, en observant d'avoir toujours au doigt l'anneau de la planète à laquelle le jour était consacré.

Les autres divisions astronomiques furent également retracées, quoique plus rarement; car les nombres douze et sept sont les plus fameux, à cause de leur rapport aux planètes et aux signes. La division en vingt-sept parties (*d*), qui est celle des stations de la lune, avait été retracée dans le labyrinthe. Varron (*e*) parle aussi d'une distribution en vingt-sept parties, chez les Romains, laquelle tenait à leur culte religieux.

Il est encore une autre division du zodiaque, celle qui se fait en trente-six parties, à raison de trois par chaque signe, ou d'un pour dix degrés. Cette division est connue sous le nom de division par décans, parce que chacune de ces parties, ou chaque petite section de dix degrés, était sous l'inspection d'un génie particulier appelé *inspecteur*, *éphore*, ou *décan* (*f*). Nous aurons oc-

(*a*) Nonnus. Dionysiac., l. 41, v. 340. — (*b*) Aulugell., l. 3, c. 10. — (*c*) Philostr. Vit. Apoll., l. 3, c. 13. — (*d*) Rech. sur les Egypt., t. 2, p. 292. — (*e*) Varro., l. 4. — (*f*) Salmasius. Ann. Climat., p. 600.

Digitized by Google

casion d'en parler ailleurs, cette théorie faisant une des principales bases du système religieux des anciens Égyptiens, comme on l'a vu dans le passage de Chérémon cité plus haut. Elle fournit la série des trente-six Dieux (*a*), qui entre eux partageaient l'empire du corps humain, et veillaient à sa guérison. Origène en parle, et nous donne cinq à six noms de ces génies, qui se trouvent aussi dans la série des trente-six décans citée dans Saumaise. C'est cette division en trente-six parties qui fut le type de la division de l'Égypte en trente-six nomes, ou provinces mises chacune sous la protection d'un de ces décans (*b*). On l'attribue au fameux Sésostris, qui fut sans doute, dans l'opinion dont parle Proclus (*c*), savoir qu'une sage république doit être ordonnée sur le modèle des cieux; idée que Platon avait adoptée en créant la sienne. La distribution géographique de l'Égypte fut donc calquée sur celle du zodiaque et des signes célestes. Les animaux vivans dont l'Égypte fit ses Dieux, ou plutôt qu'elle révéra comme les images de ses Dieux, en étaient la représentation. Il s'établit par-là une correspondance entre la terre d'Égypte et l'habitation des Dieux, dont les influences, distribuées en trente-six cases, se répandaient sur trente-six nomes ou préfectures, qui avaient chacune leur gardien et leur protecteur dans les cieux, et dont elles empruntaient le nom, telle que la préfecture du chien, celle du bouc de Mendès, etc.

On voulut en tout se conformer au principe des astrologues (*d*), qui prétendent que les faces de ce monde inférieur sont essentiellement soumises à celles des cieux

(*a*) Orig. Cont. Cels., l. 8, p. 428. — (*b*) Diod. Sic., l. 1, c. 54, p. 64. — (*c*) Procl. in Timæ, p. 11. — (*d*) Ptolom. Tetrab.

Digitized by Google

ou du monde supérieur. Ainsi l'Égypte, comme dit l'auteur de l'ouvrage attribué à Hermès, dont nous avons déjà parlé (*a*), fut une image parfaite des cieux, dont les divisions furent transportées dans sa topographie, comme elles avaient été retracées dans ses temples.

C'est le sentiment de Kirker (*b*), qui prétend que l'Égypte avait cherché à retracer dans son gouvernement toutes les parties de l'administration de l'Univers, dont l'harmonie admirable fut le type de son harmonie politique; en sorte que l'Égypte toute entière présentait l'aspect de l'immense temple de la divinité et de l'ordre du monde. Kirker parle aussi d'une division postérieure qui fut faite de l'Égypte en trente nomes, dont le nombre égalait celui des jours du mois et des degrés de chaque signe. Chaque nome avait son talisman ou génie tutélaire, placé dans une des trente salles de l'assemblée commune (*c*). Kirker observe que chacun des jours du mois (*d*) était sous l'invocation d'un de ces génies tutélaires des nomes, qui, chacun douze fois, présidaient à une des trois cent soixante parties de l'année, dont ils partageaient entre eux l'empire.

Les Perses ont pareillement trente anges qui président à chacun des jours du mois, comme ils en ont douze plus grands qui président aux douze mois (*e*), et qui distribuent leur influence en commun sur toute l'année. Nous avons nos saints qui remplissent la même fonction dans notre calendrier, avec cette différence, qu'au lieu de

---

(*a*) Hermès, in Asclep. — (*b*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 4, 12, 13, 14, 137, 138. — (*c*) Strab., l. 17. Et Abnephius. — (*d*) Kirker, ibid., p. 13. — (*e*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., c. 15, p. 190, etc.

Digitized by Google

trente, qui tour à tour se succèdent durant l'année, nous en avons un pour chaque jour, tant notre crédulité nous a rendus riches en saints (*a*).

Au reste, Orphée dans sa Théologie admettait trois cent soixante Dieux, autant qu'il y a de degrés au cercle, et par conséquent au zodiaque et à l'année, que l'on fit en nombre rond de trois cent soixante jours, afin d'établir une correspondance exacte entre le temps et ses divisions, et les divisions du cercle dans lequel roule l'année, dont on retrancha cinq jours. Ces jours furent comptés à part sous le nom d'épagomènes, et consacrés à cinq divinités particulières qui sont Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus, suivant Diodore (*b*), ou Osiris, Apollon, Tiphon, Isis et Nephté, ou Vénus, suivant Plutarque (*c*).

C'était sans doute en honneur des trois cent soixante génies ou Dieux tutélaires des trois cent soixante jours de l'année, que les Égyptiens faisaient des libations dans la ville d'Achante au-delà du Nil vers la Lybie, à cent vingt stades de Memphis. Là était un tonneau percé, dans lequel les prêtres versaient trois cent soixante coupes d'eau du Nil, une chaque jour (*d*).

Ainsi Sémiramis environna Babylone d'un mur de trois cent soixante stades (*e*), pour égaler le nombre des jours de l'année. C'est à cette division du ciel en trois cent soixante degrés ou parties, par lesquelles nous est successivement distribuée la lumière solaire durant une

---

(*a*) Theophil. ad Autolyc., l. 3, p. 117. Justin. de Monarch., p. 104. — (*b*) Diod. Sic., p. 13. — (*c*) Plut. de Isid., p. 355. — (*d*) Diod. Sic., l. 1, c. 97, p. 109. — (*e*) Ibid., l. 2, c. 7, p. 120.

année, qui a fait dire à un auteur juif (*a*), qu'il y a dans le ciel trois cent soixante fenêtres. De là l'origine des trois cent soixante cieux, ou plutôt trois cent soixante-cinq, en y joignant les épagomènes, et des trois cent soixante-cinq anges, qu'avaient imaginés les Basilidiens (*b*). Les Gnostiques avaient aussi leurs trois cent soixante-cinq æons. Il en est de même de leur ogdoade, qui est calquée sur les huit sphères, en comptant pour une celle des étoiles fixes. Les Japonais ont aussi leurs trois cent soixante idoles de génies logées dans le palais du daïri, prince ecclésiastique (*c*), lesquelles sont censées faire sentinelle autour de son lit toutes les nuits. S'il lui arrive quelque incommodité, l'idole qui était de garde cette nuit-là reçoit des coups de bâton, et elle est bannie du palais pour cent jours. Les Égyptiens menaçaient aussi leurs Dieux quand ils n'en étaient pas contens (*d*).

Le génie égyptien, qui avait appliqué l'astronomie et ses divisions à tous les monumens religieux et politiques, se propagea, comme on vient de le voir, dans toutes les parties de la terre, et y laissa plus ou moins de traces. Il n'y eut point une portion de terrain qui ne dût être consacrée aux signes et aux astres, ou aux génies qui y habitaient. Nous en avons une nouvelle preuve dans les médailles de la plupart des villes, dont on consacrait l'origine par une espèce d'inauguration astronomique, qui la mettait sous la protection de tel ou tel astre, comme nous avons vu que l'étaient les tribus juives et arabes, à l'exemple des préfectures égyp-

(*a*) Pirke Eliezer, c. 6, p. 10. — (*b*) Beausob., t. 1, p. 7. — (*c*) Cont. d'Orville, t. 1, p. 92. — (*d*) Jamblich. de Mysteriis.

Digitized by Google

tiennes. Nous n'en citerons que quelques exemples, parmi la foule immense de ces sortes de monumens. Le sceau (*a*) public des Locriens Ozoles, suivant Strabon, représentait l'étoile Hespérus, ou la planète de Vénus. Les Locriens Opuntiens en firent autant et choisirent le même sceau (*b*).

Les médailles d'Antioche sur l'Oronte représentent le bélier avec le croissant de la lune. Celles de la ville de Cyrrha en Syrie représentent aussi le bélier sur le fronton d'un temple consacré à Jupiter. C'était le signe du bélier qui, suivant Manilius, dominait la Syrie. Elle lui était attribuée dans le partage qu'on fit de la Terre entre les douze signes, qui y versaient leur influence.

Quantité de médailles (*c*), frappées en différens temps, offrent le taureau tel qu'il est représenté dans les anciens monumens du zodiaque. La monnaie des Crétois portait l'empreinte du taureau d'Europe, qui est celui de nos constellations. Celle des Mamertins (*d*) portait aussi le type du bœuf. Celle d'Athènes, que fit fabriquer, dit-on, Thésée, portait l'empreinte du taureau de Marathon, qui est aussi celui de nos constellations (*e*).

Le sagittaire était représenté sur celle des Perses (*f*).

L'étoile des pieds de la vierge, appelée par les Romains Janus, et la constellation du vaisseau qui monte toujours avec elle, devinrent le type de l'ancienne monnaie des Romains, sur laquelle, d'un côté, on

---

(*a*) Mem. Acad. Inscript., t. 41, p. 513. — (*b*) Strab., l. 9, p. 638. — (*c*) Acad. Inscript., t. 41, p. 514. — (*d*) Kirker, OEdip., t. 1, p. 357. — (*e*) Hygin. Theon. ad Arat. Phæn., p. 124. — (*f*) Plut. Apopht., p. 211. Plut. Quæst. Rom., p. 274.

Digitized by Google

voyait l'empreinte de Janus, et de l'autre celle du vaisseau.

Il en est de même dans l'Inde (*a*) où on voit plusieurs pièces d'anciennes monnaies sur lesquelles sont gravées les douze signes du zodiaque.

Le scorpion se retrouve sur plusieurs médailles des rois de Comagène (*b*), ainsi que le capricorne, sur celles de Zeugma, d'Anazorbe et de quelques autres villes.

Presque tous les signes (*c*) se retrouvent sur les médailles d'Antonin qu'a recueillies M. l'abbé Barthélemi. Ce savant auteur, dont la science, la politesse, l'esprit et le bon cœur méritent mon estime et mon respect, prouve fort bien, dans son mémoire, que le culte rendu aux astres, comme dispensateurs des biens et des maux, était indiqué sur beaucoup de médailles. Ainsi ceux de Millet, qui adoraient le soleil, avaient peint le signe du lion, domicile de cet astre. M. l'abbé Barthélemi observe judicieusement que c'était autant de monumens du culte que ces villes rendaient aux astres, dont elles recevaient les lois, et auxquelles leur horoscope les avait soumises (*d*); car la religion et l'astrologie étaient liées par des dogmes communs, comme l'observe très-bien le même auteur. Les anciens, dit-il, avaient assigné aux astres de grands départemens sur la terre. Chaque constellation du zodiaque, ainsi que la planète dont elle était le domicile, présidait à de vastes climats (*e*). Hipparque, Manilius, le Tétrabile de Ptolémée ont tracé les limites de leur empire.

(*a*) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 14, p. 262. — (*b*) Acad. Inscript., t. 41, p. 514. — (*c*) Ibid., p. 521. — (*d*) Ibid., p. 509. — (*e*) Ibid., p. 513.

Je crois qu'il ne sera pas inutile pour mon sujet, de rapporter ici un tableau abrégé de l'empire que l'astrologie a exercé et exerce encore aujourd'hui dans l'Univers. On me pardonnera cette digression, d'autant plus qu'elle servira à confirmer la vérité que j'entreprends de prouver, savoir, que le ciel, ses formes astronomiques et ses divisions ont été retracées dans tous les monumens de l'antiquité, par une suite de la dépendance dans laquelle la terre était du ciel, qui renfermait en lui les causes éternelles des effets qui sont produits ici-bas, et conséquemment les Dieux, d'après la définition que nous avons donnée de ce mot. On ne sera point étonné que nous croyons retrouver partout des traces de l'astrologie ou de l'astronomie sacrée, qui était presque la même chose, quand on verra quel rôle important cette prétendue science a joué et joue encore dans le monde.

Les Égyptiens avaient leurs prêtres astrologues qui, comme nous l'avons déjà dit, dessinaient, d'après les sphères, les images des Dieux. Parmi leurs livres sacrés, un des plus révérés était le livre d'astrologie (*a*) que l'on portait aux processions, comme nous porterions le livre de nos évangiles. Ce qui était une conséquence nécessaire de ce que dit Chérémon (*b*), que les anciens Égyptiens ne reconnaissaient d'autres Dieux que le soleil, la lune, les planètes, les signes du zodiaque et l'horoscope, les décans; en général tous les agens de la fatalité qu'ils regardaient comme autant de Dieux qui tiennent l'Univers enchaîné sous leurs lois, et de qui il n'est aucun être qui ne dépende.

(*a*) Clem. Alex. Strom., l. 6, p. 635. — (*b*) Præp. Ev. d'Euseb., l. 3, c. 4, p. 92.

Digitized by Google

Le prêtre chargé de porter ces livres marchait le second à la suite du cantor (*a*) ou grand-chantre, qui portait le livre des hymnes. On le nommait *horoscopus*, et en cette qualité il portait d'une main l'horloge et la palme, symbole de l'astrologie. Il portait de l'autre les livres astrologiques des Mercures égyptiens, au nombre de quatre, dans lesquels il était parlé des fixes, et de la manière dont elles sont rangées, de leurs levers, de leurs couchers, des conjonctions et des oppositions du soleil et de la lune, etc. Dans ces processions on voyait aussi quatre animaux sacrés, destinés à peindre comme emblèmes les principaux points de la course du soleil et les hémisphères (*b*).

Le collége d'astrologie établi en Égypte servit, suivant quelques auteurs, de modèle à un pareil établissement à Babylone. On sait combien les Chaldéens se sont rendus fameux par cette science, au point que l'on prit pour synonymes les noms d'astrologue et de Chaldéen.

Ils étaient, suivant Diodore (*c*), les astrologues les plus instruits de l'Univers, ceux qui mettaient le plus d'exactitude dans leurs observations, et ceux qui avaient donné plus de soin à l'étude de cette science, qui d'ailleurs devint pour eux une branche de commerce très-lucrative. Ils faisaient, si on en croit le même auteur, pour les particuliers et pour les princes, des prédictions dont l'événement justifia souvent la vérité d'une manière très-surprenante.

Ce n'est pas seulement en Égypte et en Chaldée que nous trouvons cette science établie; elle se retrouve

---

(*a*) Clem. Alex. Strom., l. 6, p. 635. — (*b*) Ibid. l. 5, p. 567. — (*c*) Diod., l. 2, c. 31, p. 144.

Digitized by Google

encore chez toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique (*a*) chez qui, dit M. de Paw, l'ancien culte des astres et des planètes a dû engendrer nécessairement cette superstition. Saumaise (*b*) a bien fait voir comment ces deux idées sont liées entre elles, et comment l'une dérive nécessairement de l'autre. Ainsi dans tout l'Orient, où l'on rendait un culte aux astres, comme aux causes éternelles, la divination par les astres s'établit naturellement, et c'est dans l'astrologie que résidaient les principes de la science de l'avenir, qui appartient aux Dieux. Voilà l'origine de la grande fortune que l'astrologie a faite dans toute l'Asie, et, par communication, dans le reste du monde. Les philosophes indiens de la nation des Oxydraces, qui vinrent trouver Alexandre (*c*), s'entretinrent avec lui des secrets de la science qui a pour objet le ciel et les astres. Cette science secrète ne pouvait être que l'astrologie qui s'enseignait d'une manière mystérieuse, comme on peut le voir dans Firmicus (*d*) et dans l'astrologue Vettius Valens (*e*), qui nous ont conservé la formule du serment qu'on exigeait de ceux que l'on initiait aux mystères de cette science.

Les brachmanes que consulta Apollonius, lui donnèrent aussi les secrets de l'astrologie, avec le rituel des cérémonies agréables aux Dieux, et les formules de prières qui peuvent leur plaire (*f*), et mériter cette connaissance de l'avenir qui se tire des astres. Philostrate fait même remonter cette science chez les Indiens,

---

(*a*) Rech. sur les Egypt., t. 2, p. 177. — (*b*) Salmas. Præf. Ann. Clim. — (*c*) Phil. Vit. Apoll., t. 2, c. 14. — (*d*) Firm. Præf. Ad., l. 7. (*e*) Selden. Proleg., p. 35. — (*f*) Philostr. de Vitâ Apoll., l. 3, c. 13. Ibid. de Vit. Joseph., l. 1.

au-delà de l'époque où elle fut connue des Égyptiens et des Chaldéens. En effet, on peut regarder l'astrologie comme une des plus anciennes maladies de l'esprit humain. Il serait difficile d'en fixer l'origine dans l'immensité des siècles. Diodore prétend (*a*) que les Chaldéens faisaient remonter cette science chez eux à 473,000 ans avant l'arrivée d'Alexandre en Asie.

En lisant l'histoire de la Chine, on trouve que l'astrologie y est aussi ancienne que l'histoire même. On en tirait des inductions sur la manière de gouverner, soit l'État, soit les familles. Le tribunal de mathématiques des Chinois peut être regardé, à proprement parler, comme un collége d'astrologues. Le bois, l'eau, les élémens, sont chez eux affectés chacun à une planète, de manière que chaque planète (*b*) est désignée indistinctement par son propre nom, et par l'élément qui la représente. Nos chimistes en ont fait à peu près autant; car l'astrologie chez tous les peuples, Arabes, Égyptiens, etc., s'est liée à toutes les sciences; nouvelle preuve de l'universalité de son influence sur les connaissances humaines et sur les divers monumens des arts et du génie, dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux.

Il n'est point de peuple plus superstitieux que celui de la Chine (*c*). Tout ici-bas, selon lui, dépend de l'influence des astres; toujours incertain et inquiet sur l'avenir, il ne cesse, par toutes sortes de voies, de chercher à le pénétrer. C'est cette fatale curiosité qui, chez tous les peuples, a été la source de la prodigieuse

(*a*) Diod., l. 2, c. 31. — (*b*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., p. 221. Et Societ. — (*c*) Contant d'Orville, t. 1, p. 111.

Digitized by Google

fortune qu'ont faite les oracles, les augures, les haruspices, les devins, et conséquemment les prêtres, qui se sont saisis de toutes ces branches du charlatanisme religieux, et ont alimenté les maladies de l'esprit, pour pouvoir plus sûrement tyranniser les hommes. Les Chinois n'ont pas été les seules victimes de ce malheureux penchant, à vouloir tout savoir et à croire à tout. Les Grecs et les Romains distinguaient, comme eux, les jours en jours heureux et en jours malheureux. L'ouvrage d'Hésiode, intitulé *les Jours*, prouve que la Grèce avait de ces calendriers dès la plus haute antiquité; c'est d'après de semblables almanachs qu'un Chinois communément règle sa conduite; de-là vient la sotte confiance qu'il donne aux astrologues, aux sorciers et à d'autres misérables charlatans. Tout genre de divination trouve accès chez les Chinois, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Au reste, les Chinois traitent mal les astrologues quand ils les trompent, parce qu'ils prétendent que du sort de l'astre éclipsé dépend celui de l'empire, et qu'il est du devoir de l'astrologue de prévenir les dangers qui pourraient résulter de leurs erreurs.

Les prêtres du Japon (*a*) sont aussi chargés de la composition de l'almanach, et on ne commence point d'affaire au Japon, on n'entreprend point de voyage (*b*), sans avoir consulté la table des bons et des mauvais jours, rédigée par l'astrologue Semei dont le nom est fameux chez eux, comme celui de Mathieu Lansberg chez nous parmi le peuple; car ils ont aussi le leur :

(*a*) Contant d'Orville, p. 247. — (*b*) Ibid., p. 274.

Digitized by Google

tout ce qui concerne l'influence des astres, les présages, les pronostics et les autres folies de l'astrologie judiciaire, était, dit-on, connu de ce savant personnage dont ils ont relevé la naissance par le merveilleux.

L'almanach est un des livres les plus intéressans pour les Siamois (*a*). C'est la règle de conduite pour toute la nation; ils n'entreprennent rien sans consulter leurs devins, et le roi entretient toujours des astrologues dans son palais.

L'astrologie est une des sciences cultivées avec le plus de soin par les habitans de l'île de Ceylan, la Trapobane des anciens (*b*). Leurs prêtres (*c*), car ce sont les prêtres partout qui se chargent du rôle d'imposteurs, font le métier d'astrologues; ils prédisent, par l'aspect des étoiles, comment finira une maladie, ce qui arrivera à l'enfant nouveau né, etc.

Les habitans de l'île de Java (*d*) ont aussi leurs astrologues, qui leur font sacrifier à la nouvelle lune.

Les Banians (*e*), au Bengale, purifient par l'eau et par l'onction de l'huile l'enfant, le dixième jour de sa naissance; ensuite le bramine fait son horoscope, conformément à la position des douze figures célestes au moment de sa naissance. Cet horoscope est gardé secrètement, jusqu'au jour du mariage de l'enfant, et alors on publie hautement les dangers auxquels il a échappé et ceux qu'il a encore à craindre. L'astrologie est une des sciences que les brames cultivent le plus. Chaque jour de la semaine, chaque heure du jour et de la nuit est propre, suivant eux, à faire telle chose déterminée dans une

(*a*) Contant d'Orville, p. 467. — (*b*) Ibid., t. 2, p. 243. — (*c*) Ibid., p. 68. — (*d*) Ibid., t. 2, p. 296. — (*e*) Ibid., p. 152.

Digitized by Google

espèce d'almanach. Les brames sont fort attentifs à observer quels astres se trouvent au méridien, au moment de la naissance d'un enfant. Il y avait autrefois une loi qui ordonnait de porter tous les ans au roi (*a*) les prédictions qui concernaient les fruits de la terre, les animaux, les hommes et la patrie pour chaque année. La science des astres, et la connaissance de leur rapport avec ce qui s'opère ici bas, étaient le grand secret qu'Hystaspes, père de Darius (*b*), apprit des anciens brachmanes ou des savans de l'Inde, au rapport d'Ammien Marcellin. Les brames, qui sont les dépositaires de l'ancienne science, se partagent en trois classes; la première compose, tous les ans, un livre astronomique nommé Pandjagam, où on voit à quelle heure le soleil entre dans chaque signe; ses éclipses, ainsi que celles de la lune; l'heure du jour à laquelle cette planète entre dans une des vingt-sept étoiles ou maisons de la lune; le moment où les planètes malfaisantes passent au zénith, et tout ce qui a rapport aux fêtes; ils tirent aussi des augures et font les almanachs (*c*), livre le plus important chez tous les peuples que régit la superstition.

En Afrique, les prêtres de l'île de Madagascar (*d*) sont ministres des sacrifices, médecins et astrologues tout ensemble; ils fabriquent des talismans, et vendent à leurs concitoyens de petits billets écrits en caractères arabes, qui sont autant de préservatifs contre le tonnerre, la pluie, les vents, etc.

(*a*) Abrah. Roger. Traité de l'Idol., p. 84. Arrian. de Reb. Indic., p. 176. Diod., l. 2. — (*b*) Hyde, p. 306. Amm.-Marcell. — (*c*) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 15, p. 76. — (*d*) Contant d'Orville, t. 6, p. 506.

Digitized by Google

Ce respect pour les astres et pour les astrologues subsiste encore aujourd'hui dans tout l'Orient, où il se trouve établi dès la plus haute antiquité; car l'origine de nos erreurs se perd dans la nuit des temps. Nous venons de voir encore de nos jours Ginghis-Kan conquérir la Perse et se faire accompagner dans cette expédition de ses astrologues, comme Alexandre-le-Grand en prit autrefois en Egypte. Les nations les plus sages de l'Europe n'ont point échappé à cette maladie. Les ouvrages de Manilius, qui a composé un poëme sur l'astrologie, prouvent que cette science était en honneur à Rome dans ses plus beaux temps. Plusieurs auteurs nous ont laissé le thême ou l'horoscope de la fondation de Rome (*a*), tel qu'il avait été composé par L. Tarrutius Firmanus, ami de Cicéron. Nous avons celui de Constantinople; lorsque Constantin eut achevé sa ville, il en fit tirer l'horoscope (*b*) par l'astrologue Valens, le huitième jour de la fête de sa dédicace, qui tomba au 11 de mai; ce fut là comme le complément de son inauguration. Il en fut de même d'une foule de villes et de peuples dont nous avons les médailles, qui sont autant de monumens de cette superstition, laquelle vint de l'ancien usage où on était de mettre les empires, comme les hommes, sous la tutelle des Dieux. Ces Dieux étaient censés résider dans les astres, seuls arbitres de la destinée des choses d'ici-bas.

Cette superstition, pour mieux s'accréditer, forma un corps complet de science, dont les livres de Manethon, de Ptolémée, de Firmicus, etc., contiennent les principes. Depuis eux jusqu'à nos jours, l'astronomie

(*a*) Acad. Inscript., t. 41, p. 513. — (*b*) Cedren., p. 284.

Digitized by Google

n'a été proprement que de l'astrologie, et même ce n'est qu'à la faveur de cette dernière science, que la première, qui est seule véritablement une science, est parvenue jusqu'à nous. Nos bibliothèques sont remplies de livres arabes écrits par les commentateurs de Ptolémée; de livres latins modernes, ou écrits en vieux français, qui tous nous ont transmis les dogmes et les règles de calcul de cette science chimérique dont les almanachs du peuple conservent encore les traces. Ces ouvrages de nos vieux mathématiciens, devenus le rebut de notre librairie, étaient autrefois les dépôts précieux d'une science à laquelle les grands, comme le peuple, attachaient la plus haute importance; car, les princes y cherchent le sort des empires, comme les peuples y cherchent la destinée des princes dont le despotisme les fatigue. Cette curiosité des peuples fit chasser les astrologues de Rome, sous les empereurs, qui eux-mêmes les avaient souvent protégés. Catherine de Médicis avait aussi du goût pour cette science, ou plutôt une espèce de manie. On a tiré l'horoscope de Louis XIV; et le savant astronome Cassini lui-même commença sa carrière par l'étude de l'astrologie. Enfin, de nos jours, le Grand-Turc fit demander en France les ouvrages de l'Académie des Sciences (*a*), et on a su que c'était parce qu'il croyait trouver, dans les ouvrages de nos astronomes, des prédictions sur le succès d'une guerre qu'il avait entreprise.

Nous bornerons ici ce que nous avons cru devoir dire sur l'étendue et sur l'ancienneté de l'empire que l'astrologie s'est fait dans l'univers, par une suite de l'opinion

(*a*) Astron. de Lalande, t. 1, l. 3.

Digitized by Google

dans laquelle ont été tous les peuples, que la cause de tout ce qui arrive, naît et croît ici-bas, est dans les astres, et qu'ils sont les arbitres souverains de nos destinées; prérogative qui ne peut appartenir qu'à la divinité. C'est cette opinion qui a donné naissance au culte de ces agens de la Nature; culte dont nous avons recueilli les vestiges dans tous les monumens politiques et religieux de l'antiquité, et qui est une conséquence nécessaire de l'idée qu'on s'était faite d'eux, comme de causes souveraines de toutes choses. Ainsi le même principe, qui a donné naissance à la religion que je pourrais appeler astrologique, l'a donnée à l'astrologie elle-même, qui n'est qu'une branche plus étendue du culte superstitieux des astres.

Une nouvelle preuve de la liaison qu'il y avait entre l'astrologie et la religion se trouvera dans les fêtes mêmes des adorateurs de la Nature. Les anciens Sabéens, dont la religion a été celle de tous les peuples, mais qui n'avaient point jeté sur leur culte ce voile savant et monstrueux qu'y jetèrent les Égyptiens, et qui professaient ouvertement leur respect pour les astres, avaient établi des fêtes en honneur de chaque planète, et avaient fixé l'époque de la célébration de ces fêtes au jour où l'astre entrait dans le lieu de son exaltation, ou arrivait au degré du signe du zodiaque dans lequel l'astrologie a fixé le lieu de l'exaltation des planètes, comme on peut le voir dans Firmicus et dans les autres astrologues qui nous ont conservé la théorie des exaltations des planètes. Le soleil a son exaltation au bélier; c'était en conséquence à l'entrée du soleil à ce signe qu'était fixée la fête la plus solennelle de cet astre; cette fête du passage du soleil au bélier est la fameuse fête du passage ou de Pâques chez les Juifs, chez les Chrétiens; c'est celle du Neuroûz

Digitized by Google

chez les Perses. Les Égyptiens, suivant saint Épiphane (*a*), avaient aussi une fête à cette même époque; elle se célébrait à Héliopolis, ou dans la ville du soleil, en Syrie, avec une pompe incroyable, et les peuples s'y rendaient de toutes parts. Là, on allumait un bûcher dans lequel on livrait au feu toutes sortes d'offrandes d'animaux, d'étoffes précieuses et d'aromates; on portait autour les images des Dieux. C'est notre feu de Saint-Jean transporté de l'équinoxe au solstice. On peut voir dans Lucien (*b*) les détails de cette fête, qu'on appelait fête du feu et de la lumière; notre cierge pascal en retrace une faible image. Cette fête était pour les Sabéens la plus grande de toute l'année, comme elle l'est pour nous; on mettait ce jour-là ses plus beaux habits, dit l'auteur égyptien cité par M. Hyde (*c*).

On célébrait la fête de Saturne sous le vingt-unième degré de la balance, parce que c'est le lieu de l'exaltation de cette planète. Les anciens Romains, à ce qu'il paraît, avaient préféré le lieu des domiciles, puisqu'ils célébraient les fêtes de Saturne en décembre, sous le signe du capricorne, signe où Saturne a son domicile; celle de Mars sous le bélier, domicile de cette planète; celle de Vénus, sous le taureau, ou en avril; et celle de Mercure, sous le signe des gémeaux, domiciles de ces deux planètes. La substitution des exaltations aux domiciles est l'ouvrage des Chaldéens, suivant Firmicus; ce qui fait croire que les fêtes des Sabéens, fixées aux époques de l'exaltation des planètes, avaient été insti-

---

(*a*) Epiph. Adv. Hæres., l. 1, c. 18. — (*b*) Lucian de Deâ Syr., p. 910. — (*c*) Calcashendi AEgyptius, apud Hyde, p. 125.

tuées dans les principes de l'astrologie des Chaldéens, et non pas de celle des Égyptiens.

La fête de Jupiter, chez les Sabéens, se célébrait sous le quinzième degré du cancer, lieu de l'exaltation de Jupiter; celle de Mars, sous le dix-huitième du capricorne où est le lieu de l'exaltation de Mars (*a*); celle de Vénus au vingt-septième des poissons; celle de Mercure, au quinzième de la vierge, ou à la mi-août; enfin, celle de la lune, au troisième du taureau, lieux de l'exaltation de ces planètes. C'était aussi à ces époques (*b*) qu'ils avaient institué des jeûnes en honneur des planètes, et qu'ils leur avaient bâti des temples. Les exaltations en astrologie sont les lieux du ciel où l'influence de la planète est supposée la plus forte, et où l'astre développe sur la Nature une plus grande énergie. Ainsi le soleil du printemps, ou d'*aries*, qui éveille toute la Nature et échauffe tous les germes qu'il féconde, eut le lieu de son exaltation sous ce signe; et là fut fixée sa plus grande fête chez tous les peuples; par une suite de cette analogie, on lui consacra le jour: la lune eut pour elle la nuit. Les Sabéens, du temps de saint Augustin (*c*), adressaient des prières à ces astres, en se tournant du côté du ciel où ils étaient. M. Hyde conclut, avec beaucoup de raison, qu'ils se tournaient vers chaque étoile particulière qui était l'objet de leur adoration. Les Perses en font encore aujourd'hui autant (*d*).

Ce que nous avons dit des planètes, dont les fêtes étaient fixées au moment où elles étaient dans le lieu,

---

(*a*) Pline, Hist. Nat., l. 2, c. 16. De Exalt. — (*b*) Ibn. Shahna, apud Hyd. Vet. Pers. Rel., p. 128. — (*c*) August. Lib. de Hæresib. — (*d*) Anquetil, t. 2, p. 595.

Digitized by Google

soit de leur exaltation, soit de leur domicile, doit s'appliquer aux étoiles, dont les levers et les couchers, et les conjonctions avec le soleil, ainsi que leur première apparition, en sortant des rayons de cet astre, fixèrent les époques des fêtes instituées en leur honneur. C'est sur ce pied que furent réglés les calendriers sacrés des anciens, comme on peut le voir dans le calendrier des pontifes romains, qu'Ovide a embelli dans ses Fastes, dont six livres seulement nous sont parvenus. Ce poëte a eu soin de joindre à chaque lever d'étoile la fable qui avait été faite à cette occasion; c'est comme la légende du saint; mais légende agréable, ingénieuse et d'un autre style que les nôtres, qui sont toutes un chef-d'œuvre d'imbécillité et un monument honteux de la crédulité de ceux qui ont pu les recevoir ou s'en amuser. On pardonne plus volontiers aux anciens leurs fictions, en faveur de l'esprit et du style des poëtes qui nous les ont transmises.

L'année des Romains commença à minuit depuis Numa, qui en fixa le départ huit jours après le solstice d'hiver. Cet instant, où le jour naturel commençant ouvrait en même temps la carrière du soleil et de l'année, qu'il engendre dans sa course à travers les douze signes, était marqué dans les cieux par le lever des étoiles des pieds de la vierge. La plus remarquable d'entre elles fut regardée comme le portier de l'Olympe, et en prit le nom de Janitor ou de Janus (*a*). Cette étoile devint un génie qui fut placé à la tête du calendrier des pontifes, qui lui élevèrent une statue symbolique, portant en main les clefs du ciel et du temps (*b*), et qui instituèrent en son

(*a*) Plut. Parall., p. 307. — (*b*) Ovid. Fast., l. 1, v. 99, etc.

honneur la première fête de l'année, dont le premier jour fut mis sous l'invocation de Janus. On y adapta une petite fable sur ses liaisons avec Saturne, ou avec la planète dont le domicile, le capricorne, était alors occupé par le soleil, et on feignit que Saturne avait été reçu en Italie chez Janus, et qu'il y était arrivé sur un vaisseau (*a*): allusion à la constellation qui monte au même instant que les pieds de la vierge sur l'horizon, et qui fixe, comme l'étoile Janus, le départ de l'année solaire et le commencement de la marche du Dieu du temps, des heures et des saisons. Cette petite allégorie, enseignée au peuple qui n'était pas assez savant pour en saisir les rapports avec les cieux, se changea en une tradition qui, passant de bouche en bouche des pères aux enfans, se confondit avec les anciennes traditions historiques du pays. Après bien des siècles, les savans crurent avoir fait un grand pas en disant que c'était de l'histoire altérée par l'amour du merveilleux; mais que Saturne était venu réellement en Italie, et qu'il y avait été reçu par un ancien prince du pays, nommé Janus, qui, comme Saturne, fut un personnage réel. Par-là on écartait le merveilleux, et on faisait de l'histoire; malheureusement cette histoire était celle du ciel et nullement celle de la terre; et les savans n'étaient pas plus dans la route de la vérité que le peuple, dont ils ne diffèrent souvent, que parce qu'à force d'esprit ils ont acquis des erreurs différentes. La vérité est que tout cela n'était qu'une allégorie astronomique, qu'il n'était donné d'entendre qu'à ceux qui étaient du secret, et qui avaient conservé quelques notions de l'ancienne as-

(*a*) Macrob. Sat., l. 1, c. 7, 9.

Digitized by Google

tronomie sacrée, si tant il est que ce secret n'eût pas été déjà perdu à Rome depuis bien des siècles : car les prêtres partout n'entendent guère ce qu'ils enseignent ; ils jouissent au sein d'une profonde ignorance des fruits de la science de leurs prédécesseurs. Mais les anciens pontifes, qui avaient rédigé primitivement le calendrier, ne durent pas ignorer le sens des fictions sacrées qui accompagnaient toujours l'institution de leurs fêtes et le lever des astres, sous l'ascendant desquels ces fêtes devaient se célébrer.

Le soleil arrivait-il au point culminant du zodiaque, au cancer? on célébrait à Rome la fête de Pallas, ou de la déesse, à laquelle les lieux élevés et les citadelles étaient consacrés (*a*), et celle de Jupiter-Stator. On célébrait aussi en juin, suivant le même calendrier, les fêtes d'Hercule, dont le coucher arrive à cette époque. Nous ferons voir, dans notre ouvrage sur les mystères, que la divinité honorée à Rome sous le nom de la Bonne-Déesse, une des mères de Bacchus, la fille de Faune ou de Pan, était la chèvre céleste : c'était au premier mai, à son lever, que l'on célébrait les mystères de la Bonne-Déesse, comme on peut le voir dans Ovide. Il nous suffit de ce petit nombre d'exemples, pour donner une idée du principe, d'après lequel ces calendriers sacrés étaient réglés, et des rapports frappans qui s'y trouvent établis entre les astres et les fêtes qui se célébraient sous leur aspect, et au moment de leur apparition ; ces rapports qui n'ont lieu que parce que, les astres étant les divinités auxquelles s'adressaient ces fêtes, la marche des corps célestes dut nécessairement régler celle du

(*a*) Ovid. Fast., l. 6.

calendrier des prêtres. Voilà donc encore de nouvelles traces du culte rendu à la Nature et à ses parties, qui restent imprimées dans le calendrier religieux des anciens.

Ce rapport avec la Nature, avec le soleil, les astres et les élémens, était consacré de la manière la plus frappante dans une des plus belles fêtes des Romains, dans les fêtes ou jeux du cirque, célébrés en l'honneur du soleil et de la Nature entière, à l'équinoxe du printemps. Le soleil, la lune, les planètes, le zodiaque, les élémens, enfin toutes les parties de la Nature les plus apparentes, et ses agens les plus puissans, étaient personnifiés, représentés, ou mis en action dans ce spectacle pompeux dont les révolutions célestes étaient l'objet, et surtout le soleil, ame de la Nature, et chef de l'ordre et de l'harmonie qui résulte des différens mouvemens des cieux. Cet astre y avait ses chevaux (*a*) qui, dans l'hippodrome, imitaient les courses du soleil dans les cieux.

On attribue à Romulus cette institution : il est certain qu'elle remonte, chez les Romains, à la plus haute antiquité ; vraisemblablement qu'elle fut une imitation des courses de l'hippodrome des Arcadiens, de qui les Romains ont tiré leur culte, et surtout des courses de l'Élide, pays où l'astre qui mesure les jours et les années était honoré par de semblables fêtes cycliques : les jeux olympiques, célébrés en l'honneur de cet astre, sous le nom d'Hercule qu'il prenait au solstice d'été, en sont une preuve. C'était en l'honneur de Mars, ou

(*a*) Cedrenus, p. 147. Chronic. Alex., p. 261. Isidor., Orig., l. 18, c. 24, etc.

Digitized by Google

de la planète qui préside au premier signe du zodiaque, ou au signe de l'équinoxe de printemps, sous lequel l'année romaine s'ouvrait du temps de Romulus, que ce prince, dit-on, établit cette fête pour honorer le Dieu dont il voulait qu'on le crût fils (*a*). Le champ des cieux était représenté par une vaste arène consacrée au soleil, qui y avait au milieu son temple surmonté de son image (*b*). On donna à cette enceinte le nom de cirque, plutôt à cause de sa forme qu'à cause de Circé, fille du soleil, à qui on faisait honneur de l'invention de ces sortes de jeux; car l'histoire de Circé n'est elle-même qu'une allégorie astronomique.

Les Romains, de l'aveu d'Isidore de Séville, convenaient que ces jeux, et tout ce qui y servait, devaient se rapporter à la Nature et à ses agens, ou aux causes du monde, c'est-à-dire aux parties du monde qui font la fonction de causes. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étaient représentées par les termes ou limites extrêmes du cirque, où étaient les bornes (*c*). Au milieu du cirque s'élevait l'obélisque, que sa forme, comme nous l'avons déjà dit, avait fait consacrer au soleil. Mesphrès, roi d'Égypte, passait pour être le premier qui eût consacré à cet astre de semblables monumens. Le sommet de l'obélisque (*d*) désignait la hauteur des cieux, le point culminant où arrive cet astre au milieu de sa course; sa position au milieu du cirque, à une distance égale des deux bornes qui figuraient le levant et le couchant, représentait le milieu de cette course; et l'espèce de flamme en or, posée sur le faîte

(*a*) Chronic., p. 261. — (*b*) Isid. Orig., c. 25. — (*c*) Isid. ibid., c. 27. — (*d*) Isid. ibid., l. 18. Ibid., c. 28.

Digitized by Google

de l'obélisque, désignait la nature du feu et de la chaleur que donne cet astre.

Les conducteurs des chars (*a*) étaient habillés de couleurs relatives à la teinte des élémens.

Le char du soleil était attelé de quatre chevaux, qui représentaient les quatre saisons et les quatre élémens que le soleil modifie par sa révolution annuelle (*b*), et dont la teinte variée était appliquée aux chevaux, qui imitaient chacun par leur couleur un de ces élémens, et celle de la terre dans les quatre saisons.

Nous voyons dans Martianus Capella (*c*) cette teinte de la lumière et de la terre, durant les douze mois, représentée par douze pierres de couleurs différentes, à peu près les mêmes que celles du rational du grand-prêtre, et conséquemment que celles des douze fondemens de la ville sainte de l'Apocalypse, et ayant le même objet : savoir, d'imiter la teinte de la Nature, durant la révolution solaire par les douze signes. Les planètes avaient aussi leurs couleurs, ainsi que les Zéphyrs, Flore, la terre, Iris, ou l'arc-en-ciel; on chercha à les imiter toutes par des couleurs analogues. Ainsi nous avons vu que les Juifs, dans les différentes couleurs qu'ils avaient données aux voiles du tabernacle, et à la tunique (*d*) du souverain sacrificateur, avaient cherché également à imiter la teinte des élémens. Isidore conclut (*e*) avec raison de tout cela, que les élémens et les astres, qu'on cherchait à imiter, étaient honorés comme Dieux dans cette cérémonie. Il y voit

---

(*a*) Isidor. Orig., l. 18, c. 30. — (*b*) Ibid., c. 38. — (*c*) Mart. Capell. de Nuptiis Philolog. — (*d*) Joseph. Antiq., l. 3, c. 8. — (*e*) Isid. ibid., c. 38.

Digitized by Google

une invention du diable, et nous un monument savant de l'ancienne religion, ou plutôt de la religion universelle du monde, dont la Nature fut l'unique divinité, sous quelque forme qu'elle ait été travestie.

Les courses s'y faisaient d'orient en occident (*a*), et il y avait sept tours à faire, dit Isidore, à cause des sept planètes qui gouvernent toute la Nature.

Le char affecté à la lune était conduit par deux chevaux seulement, conformément au génie des anciens poëtes et des peintres qui donnaient au soleil quatre chevaux, et deux seulement à la lune (*b*). Jupiter en avait six; les dieux inférieurs trois: la planète de Vénus, qui préside au crépuscule du matin et du soir, eut aussi ses coursiers et ses coureurs.

Ces combats furent inventés, dit l'auteur de la chronique d'Alexandrie (*c*), pour représenter l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre, de la mer.

On figurait le zodiaque par douze portes. Cet emblème de portes était consacré dans l'antre de Mithra (*d*), pour désigner les sphères. L'auteur de l'Apocalypse (*e*) parle aussi des portes du ciel. Le capricorne et le cancer (*f*) étaient les deux portes du soleil; il n'est donc point étonnant que, dans le cirque, on ait représenté les maisons du soleil, ou les douze signes, par douze portes du zodiaque, dont l'influence, dit la Chronique (*g*), règle la terre, la mer et la vie des hommes. Les sept espaces représentaient la course et la révolution des astres qui

---

(*a*) Joseph. Antiq., c. 34, 37. — (*b*) Ibid., c. 33. — (*c*) Chronic., p. 261. — (*d*) Orig. Contr. Cels., l. 5, p. 298. — (*e*) Apocalyp., c. 4. — (*f*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 12. Porphyr. de Antr. Nymp. — (*g*) Chronic., p. 261, etc. Cedren., p. 147, 169.

roulent dans ce même zodiaque. On y figurait aussi le mouvement des étoiles circompolaires ou de l'ourse, dont le temple de Jérusalem (*a*), suivant Clément d'Alexandrie, retraçait aussi l'image. Nous avons parlé plus haut du rôle important qu'a joué cette constellation dans toutes les anciennes religions.

On pourrait en dire autant de la constellation du cocher céleste, placée sur l'équinoxe de printemps, lequel, par son lever héliaque, au moment où le soleil arrivait aux pleïades, près du taureau, annonçait le commencement de la révolution annuelle du soleil. Il est fameux dans la mythologie, sous le nom de Phaéton, conducteur du char du soleil; sous celui de Myrtile (*b*), suivant d'autres; d'Absyrthe, cocher d'OEnomaüs, dont on voyait le tombeau en Arcadie, pays qui fut, comme nous l'avons dit, le berceau du culte des premiers Romains. Ce fut à cet OEnomaüs, roi de Pise (*c*), que les traditions grecques et romaines attribuèrent la première institution de ces fêtes solaires en Europe, dans le Péloponèse, d'où étaient partis ces Arcadiens qui vinrent s'établir en Italie dans les lieux où Rome fut depuis bâtie. Il les institua, dit l'auteur de la Chronique, au mois de mars, ou Xithrus, c'est-à-dire sous le signe d'*Aries*, à cause de l'exaltation du soleil que l'on célébrait dans cette fête. Nous avons vu plus haut, que toutes les fêtes des planètes, chez les Sabéens, avaient été fixées à l'époque de leur arrivée au lieu de leur exaltation : ceci en est une nouvelle preuve. On donnait à cet OEnomaüs, pour femme, Stéropè, une des Atlantides

(*a*) Clem. Sromat., l. 5. — (*b*) Paus. Arcad., p. 249. — (*c*) Chronic. ibid., p. 261.

Digitized by Google

ou des pleïades (*a*), avec lesquelles le soleil se trouvait alors en conjonction, au moment où il entrait dans sa nouvelle carrière. On donnait au char de cet OEnomaüs quatre chevaux, comme à celui du soleil; et Myrtile, ou le cocher céleste, était représenté en Élide devant ce char (*b*).

Dans les fêtes du cirque, tout était personnifié; la mer, la terre (*c*), Neptune, Cérès, et les autres élémens, étaient représentés par des acteurs qui y combattaient : ce qui nous conduit à croire qu'OEnomaüs lui-même ne fut qu'un de ces êtres personnifiés, comme l'était elle-même la belle constellation du cocher métamorphosé en cocher d'OEnomaüs.

On dit d'OEnomaüs, qu'il tirait au sort avec un étranger quelconque le rôle qu'il devait jouer; et lorsque le sort lui faisait tomber le rôle de Neptune, il prenait un habit couleur de vert de mer; son adversaire, un habit qui imitait la verdure de la terre : si OEnomaüs, au contraire, faisait le rôle de Cérès, il changeait d'habillement; le vaincu était sacrifié.

Une foule de peuple se rendait de toutes parts à ces fêtes, et chacun y prenant parti, faisait des vœux pour tel et tel acteur. Ceux qui habitaient les îles ou les rivages de la mer, faisaient des vœux pour l'acteur de Neptune; les habitans de l'intérieur des terres en faisaient pour celui de Cérès, parce que chacun tirait des augures de la victoire ou de la défaite, suivant la différence des intérêts qu'il avait à l'abondance des récoltes ou de la pêche. On prétend qu'OEnomaüs vainquit plu-

(*a*) Paus. Eliac. 1, p. 157. Ov. Trist. Eleg. 10, v. 14. — (*b*) Ibid., p. 157. — (*c*) Chronic., p. 261, etc.

sieurs fois de suite ses rivaux, parce qu'il avait pour conducteur de ses chevaux Absyrthe ; mais qu'enfin il fut vaincu par Pélops le Lydien.

Le premier inventeur de ces sortes de courses était, dit-on, Énualyus, fils de Neptune, qui épousa Lybie, fille d'Io, ou de cette fameuse fille métamorphosée en vache, placée dans le taureau céleste, exaltation de la lune, *Io* en langue sacrée, et dont le fils, défiant le même cocher céleste sous son autre nom de Phaéton, l'engagea à demander au soleil la conduite de son char ; ce qui occasiona sa chute malheureuse, comme on sait. On voit ici comment toutes ces fables se lient entre elles. Phaéton fut imité, ajoute la Chronique, par Érictonius ; il est bon de remarquer que c'est encore un des noms du cocher ; ce qui prouve que c'est une même fable sur le même génie, faite en cent façons différentes. Sa fonction d'astre précurseur du soleil, au moment où chaque année, au printemps, le soleil recommençait la carrière des douze signes, a dû le faire remarquer pendant bien des siècles par tous les peuples, et lui faire jouer un grand rôle dans les poëmes et dans les cérémonies religieuses qui avaient les cycles pour objet.

Ce sont là les fêtes que Romulus transporta en Occident, ou plutôt qu'y portèrent les Arcadiens et les Grecs du Péloponèse ; elles se célébraient tous les ans dans le Champ-de-Mars, et on les appela les fêtes du Champ-de-Mars. Le peuple se partageait en quatre factions, qui avaient les livrées de chaque élément, et on leur donnait des noms relatifs aux élémens auxquels elles étaient attachées.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles nous peignent bien le génie

imitatif des anciens adorateurs du soleil et des astres. Il y eut des fêtes en l'honneur des saisons, qui se célébraient aux quatre principales divisions de la révolution annuelle : nous y avons substitué nos tristes quatre-temps.

Il y en eut au bout du petit cycle de quatre ans, ou à chaque retour d'année bissextile, lequel, roulant trois cent soixante-cinq fois sur lui-même, formait la période sothiaque de quatorze cent soixante ans. Telle fut l'origine des olympiades qui se célébraient tous les quatre ans au solstice d'été, et qui fixèrent la chronologie des Grecs. Il y eut des fêtes séculaires à la fin de la révolution de chaque siècle, dans lesquelles on adressait des vœux au soleil et à la lune, sous les noms d'Apollon et de Diane, comme aux arbitres souverains des siècles et des années qu'ils engendrent par leur révolution [25].

Les phases de la lune furent aussi célébrées, et surtout la néoménie, ou la lumière nouvelle, dont la lune se revêt au commencement de chaque révolution. Le Dieu-mois eut ses temples, ses images et ses mystères (*a*) : il en fut de même du jour et de la nuit, et des heures qui furent personnifiées et représentées par les adorateurs de la Nature et du temps.

La Nature et ses agens principaux furent aussi mis en spectacle dans les mystères. A Éleusis, on représentait le soleil par le dadouque ou porte-flambeau ; la lune par l'épibome qui portait l'autel ; Mercure par l'hiéroceryx ou héraut sacré : les élémens et les météores y étaient imités.

(*a*) Procl. in Tim., l. 4, p. 245, 251.

A Samothrace, suivant Varron (*a*), on représentait le ciel et la terre que l'on appelait les grands Dieux.

Presque toutes les figures symboliques de la procession d'Isis, décrite dans Apulée, représentent la terre, le soleil, la lune, les constellations et les élémens, comme nous le ferons voir dans notre traité des mystères et des initiations anciennes. Devant donner à cette théorie un très-grand développement dans cet ouvrage, nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails sur les rapports qu'avaient les tableaux de l'initiation avec ceux de la Nature, aux mystères de laquelle on initiait à Éleusis, à Samothrace, à Corinthe, etc.

Dans les cérémonies du mariage, chez les Romains, on allumait un nombre de cierges égal à celui des cinq planètes qui forment le cortège du soleil et de la lune (*b*).

Dans l'Inde, les brames, avant d'imposer un nom à l'enfant nouveau-né, examinent si les planètes lui seront favorables (*c*), et font un sacrifice à ces astres; ensuite on répand sur la tête de l'enfant, du père et de la mère, avec une espèce de crible percé de neuf trous, l'eau de neuf vases : ce bain détourne la malignité des astres. Ce nombre (*d*) est celui des sphères, quand on comprend le ciel des fixes et la terre. Macrobe prétend tirer, du nombre des sphères, l'origine du nombre des muses.

On assure que le plus ancien simulacre des Chinois (*e*) était un trépied, tel que ceux dont il est parlé dans Homère et dans Hésiode, et qu'ils en ont fait faire huit autres pour compléter le nombre neuf, comme Numa fit

---

(*a*) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 28. — (*b*) Plut. Quæst. Rom., p. 263. — (*c*) Sonnerat, t. 1, c. 7, p. 148. — (*d*) Macrob. Som. Scip., l. 2, c. 4. — (*e*) Paw, Rech. sur les Egypt. et les Chin., t. 2, p. 210.

Digitized by Google

faire onze boucliers pour compléter le nombre douze, ou celui des signes. Ce sont comme neuf talismans, auxquels on attache la destinée de l'empire partagé aussi en neuf provinces, dont chacune était sous la protection d'un de ces talismans (*a*), consacrés sans doute aux neuf sphères. Le nombre neuf est sacré chez eux. C'était un talisman que cette petite bulle ovale (*b*) que les Romains attachaient au cou de leurs enfans, et que ceux-ci portaient en honneur de la lune.

Ce rapport de la Nature et de ses agens avec le cérémonial du culte chez les anciens, avec leurs distributions politiques et religieuses, avec leurs fêtes, leurs processions, leurs mystères, avec les temples, leur distribution et leur décoration, avec leurs talismans, les statues et les images symboliques de leurs Dieux, se retrouve encore dans leurs hymnes ou chants sacrés, dans les fictions de leurs poëtes, dans leurs cosmogonies et dans les écrits de leurs plus savans philosophes; en sorte qu'il n'existe aucune espèce de monument du génie et des arts qui n'ait reçu cette empreinte.

Nous ne rappellerons pas ici ce que nous avons déjà dit des hymnes d'Orphée (*c*), qu'il faudrait rapporter tout entiers, et dans lesquels on trouve d'anciennes prières adressées aux astres et à toutes les parties de la Nature, non plus que du superbe hymne au soleil, qui est dans Martianus-Capella. Il en est de même des hymnes attribués à Homère, dans lesquels le soleil et la lune, sous les noms de Diane et d'Apollon, sont invoqués, ainsi que du poëme séculaire d'Horace. Les

(*a*) Recherch. sur les Chin., t. 1, p. 257; t. 2, p. 34. — (*b*) Plut. Quæst. Rom., p. 287. — (*c*) Poet. Græc., t. 1, p. 502, 503.

Digitized by Google

livres des Perses contiennent également à chaque page des prières adressées aux astres, aux élémens, aux fleuves, aux montagnes (*a*).

La nuit a ses hymnes comme le jour, parce qu'elle est comptée elle-même au nombre des causes dans les cosmogonies : avec elle on chante le chaos, d'où l'Univers, par une fiction poétique, est censé avoir été tiré, parce que, par une abstraction de l'esprit, on conçoit l'ordre avant la matière qui le reçoit. La lumière, le ciel, la terre, l'océan, ou le principe humide du monde, l'air, le feu, les vents, les astres, et la fatalité qui gouverne tout sous sa loi impérieuse, ont été mis au nombre des premières causes, et à ce titre ont été personnifiés et chantés dans les anciennes cosmogonies.

Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les cosmogonies phéniciennes et grecques, pour se convaincre de cette vérité. Sanchoniaton avoue lui-même, en terminant sa cosmogonie écrite du ton de l'histoire, que tout cela n'est qu'une suite d'allégories qui ont pour objet les phénomènes de la Nature et de l'astronomie, et qu'on présentait aux initiés sous un voile mystérieux, afin de produire chez eux cet étonnement qu'imprime le merveilleux et que suit le respect. On y retrouve en effet les noms du soleil dans *Hélios*, ceux du ciel et de la terre dans *Uranus* et *Ghé*, princes, dit-on, qui donnèrent leur nom à ces deux parties du monde ; ceux des planètes Chrone ou Saturne, Mercure, Vénus, avec son domicile au taureau, Jou ou Jupiter, et Mars, dont la planète s'appelait aussi planète d'Hercule : Chrone en fait son général d'armée. On y reconnaît

(*a*) Zend-Avest., l. 2.

Digitized by Google

plusieurs noms de constellations, tels que les dioscures ou les gémeaux; Esculape ou le serpentaire; la Vierge, Béthula en syrien et en hébreu, et Dagon ou le poisson dans la même langue. Ce sont ces planètes et ces astres qui règlent les saisons et la fatalité dont cette cosmogonie fait autant de femmes qu'épousa le Dieu du temps, Chrone, qu'elle nous peint avec des ailes et armé de la faux. Nous nous bornerons à cet exemple, qui justifie ce que dit l'auteur de cette histoire, qu'elle renferme des phénomènes astronomiques ou cosmiques mêlés de physique.

Quant à Hésiode, il ne nous déguise pas davantage la nature des Dieux qu'il chante; c'est la nuit et ses enfans qu'alimentent les eaux de l'océan, père des fleuves. « Chantez, dit-il, ô Muses! les Dieux immortels (*a*), enfans de la terre et du ciel étoilé, nés du sein de la nuit, et qu'a nourris l'océan [26]; chantez la terre, les fleuves, la mer, les astres brillans, l'immense voûte des cieux et les Dieux qui en sont nés; c'est-à-dire, les Dieux qui sont censés résider dans toute cette partie de la Nature, et qui occupent l'Olympe, composé de plusieurs couches sphériques. »

Les premières divinités que le poëte place sur la scène, sont la matière première et l'espace, désignés sous le nom du chaos, la terre et le ciel qui la couvre, la nuit et le jour (*b*) qui se succèdent dans les cieux par leur révolution apparente autour de la terre. Paraissent ensuite les hautes montagnes avec leurs nymphes, les météores, les éclairs et les tonnerres, les par-

(*a*) Hesiod. Theog., v. 105, 115. — (*b*) V. 123, etc. V. 130, 140, 210, 215, 240, etc.

Digitized by Google

ques, la fatalité, l'océan avec ses rivières et ses fleuves, et ses néréides et ses naïades qui habitent les eaux; Iris, ou l'arc-en-ciel personnifié, ainsi que l'admiration qu'il excite. Plus loin, c'est l'aurore (*a*) que le poëte chante, ainsi que l'astre du matin qui l'accompagne et le vent frais qui s'élève aux premiers rayons du jour; le pôle ou Atlas qui porte le ciel, et que la cosmogonie phénicienne a aussi personnifié. Ailleurs, ce sont les saisons qu'enfante Thémis, ou la vierge céleste (*b*), qui préside à leur naissance; la couronne boréale, ou la couronne d'Ariadne qui brille aux cieux, placée par Bacchus (*c*), et le cheval Pégase qui dirige son vol dans les vastes plaines de l'Olympe; on y voit aussi le jour et la nuit, qui sortent et rentrent l'un après l'autre par deux portes (*d*).

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des tableaux que nous présente la théogonie d'Hésiode, qui ne sont que les tableaux de la Nature, de ses agens et de ses parties personnifiées et mises en action; nous ferons voir ces rapports, dans tous leurs détails, dans un ouvrage que nous nous proposons de faire sur les cosmogonies anciennes, comparées entre elles et avec la Nature. Il suffit de ce que nous venons de voir, pour juger du caractère des anciennes théogonies ou cosmogonies, dont la Nature fournit encore le fond et le dessin général, brodé et enrichi par la poésie.

On retrouve jusque dans Virgile des traces de ces anciens chants sur la Nature, dans la fable du festin et du concert que Didon donne aux Troyens échappés du

(*a*) Hesiod. Theog. V. 380. — (*b*) V. 900. — (*c*) V. 950, 285. — (*d*) V. 750.

Digitized by Google

naufrage (*a*). Ce poëte, pour se conformer aux usages du siècle où son héros était supposé vivre, termine le repas, que donne à Énée la reine de Carthage, par des libations aux Dieux, accompagnées de chants sur la Nature et sur les étoiles.

« Pendant ce temps-là, dit Virgile, Jopas chantait sur sa lyre d'or les sublimes leçons du savant Atlas, la course de la lune, les travaux du soleil, l'origine des hommes et des animaux, la cause de la pluie et du tonnerre, les astres, l'arcture, les hyades et les deux ourses; » c'est-à-dire, les sujets de toutes les anciennes cosmogonies.

Certainement, ce n'était point par des chants sur les étoiles qu'on terminait les repas d'Auguste; mais Virgile a cru devoir peindre les mœurs et les usages des siècles dont il parlait. Chanter les astres, c'était chanter les Dieux: aussi le poëte latin place-t-il ces chants au moment où les Tyriens et les Troyens font des libations aux Dieux, et à la suite d'une cérémonie religieuse. Dans les pastorales du même poëte, le vieux Silène chante la Nature et l'organisation du chaos. Orphée, dans les argonautiques d'Apollonius (*b*), en fait autant; il nous peint l'éther enfantant le soleil et les astres, la terre produisant les hautes montagnes, l'océan et les fleuves se peuplant de nymphes, etc. Musée donna en même temps aux Grecs une théogonie (*c*) et une description de la sphère [27].

Plus nous remontons vers l'origine des siècles, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les poë-

---

(*a*) Virgil. AEneid., l. 1, v. 744. — (*b*) Apollon. Rhod., l. 1. Argonaut. v. 494. — (*c*) Diog. Laert., p. 3.

Digitized by Google

mes. Les saisons, la marche du soleil dans le zodiaque, et les heures de la nuit n'y sont désignées que par des levers, des couchers, ou des hauteurs d'étoiles. On nommait Sirius et les pleïades sur le théâtre d'Athènes (*a*), comme on peut le voir dans Euripide. Homère, Hésiode, Théocrite, Anacréon, etc., nous fournissent une foule de semblables exemples; c'est un reste de l'ancienne poésie consacrée tout entière à chanter la Nature et ses phénomènes, et à peindre ses plus brillans tableaux. L'Olympe devint le séjour habituel du génie des poëtes, parce qu'il était celui des Dieux. Les muses qui les inspiraient, ainsi que Mnémosyne, n'étaient, suivant Pythagore (*b*), que les intelligences célestes des sphères, d'où émanait ce feu éternel, dont une seule étincelle mettait tout en feu leur génie, et d'où partaient ces accords harmonieux, à l'unisson desquels se montait la poésie. Remplis de l'influence des astres, les poëtes parlaient alors le langage des Dieux : « Je vais, dit Orphée dans son poëme des Argonautes, m'élancer vers l'Olympe et dans les sphères célestes (*c*), pour y chanter des choses inconnues aux mortels; » et alors il commence son poëme sur l'arrivée du soleil au premier des signes qu'occupe le bélier étoilé, ou à toison d'or, placé dans le temple de Mars, ou, sans figure, dans le domicile de cette planète; car tout ce poëme est astronomique.

On faisait des fables sur les étoiles; et les anciens ont reconnu que les poésies d'Homère et d'Hésiode contenaient beaucoup de ces fables astronomiques. Héracli-

---

(*a*) Euripide. Iphigen., acte 1, sc. 1. — (*b*) Porph. Vitâ Pythag., p. 21. — (*c*) Argon. Orph., v. 48.

Digitized by Google

des (*a*) de Pont observe qu'il y a dans Homère plusieurs récits de combats des Dieux, que certains auteurs expliquaient par des phénomènes célestes et par les situations respectives des planètes et des signes. Plutarque (*b*) convient que plusieurs expliquaient par les aspects des planètes les aventures de Mars et de Vénus ; Lucien (*c*) est du nombre de ceux qui croient que toute cette aventure est astrologique, et il ajoute que les poésies d'Homère et d'Hésiode sont une preuve des rapports que les anciennes fables ont avec l'astrologie. Ceci est entièrement conforme au passage de Chérémon, que nous ne nous lasserons pas de rappeler au lecteur. La fable d'Amphion et de Zéthus, fils d'Antiope, qui attachent à la queue d'un taureau furieux Dircé, leur tante, qui retenait leur mère prisonnière, nous offre des traces des rapports établis entre les cieux et les fables sacrées, dans la cérémonie qui se pratiquait tous les ans au tombeau d'Antiope (*d*), au moment où le soleil arrivait au signe du taureau et au coucher héliaque des gémeaux. Théon, dans ses commentaires sur Aratus, explique la génération des pleïades, filles d'Atlas, et de Pleïone, fille de l'Océan, par leur sortie du sein des eaux et de l'horizon, et ne voit dans cette histoire qu'une allégorie astronomique (*e*).

Les Arabes, dont les tribus, comme nous l'avons vu, sont consacrées aux étoiles, amusaient le loisir de leur vie pastorale par de petits contes ou romans sur les astres, moins agréables néanmoins que ne le sont les fables

---

(*a*) Opusc. Mytholog. Th. Gale., p. 479. — (*b*) Plutarch. de Audiend. Poetis., p. 19. — (*c*) Lucian de Astrolog., p. 992. — (*d*) Pausan. Bœotic., p. 295. — (*e*) Theon., p. 133, 150.

grecques. Nous allons citer un exemple de ces sortes de récits, dépouillé de toute allégorie, et dans lequel chaque étoile est nommée par son nom arabe (*a*). Pour prouver, dit Abulfarage, que les Arabes ne s'occupaient pas du mouvement des astres seulement comme les astronomes, mais qu'ils avaient encore un autre point de vue sous lequel ils les considéraient, nous rapporterons une de ces fables qu'ils faisaient sur les astres. Ils disent que les étoiles *Alshère* et *Algomeyse*, le grand chien et le petit chien, étaient deux sœurs, qui avaient pour frère Sohil ou Canopus. Celui-ci épousa la constellation d'Orion, *Aljauze* en arabe; mais ayant tué sa nouvelle épouse, Sohil se sauva vers le pôle austral pour éviter la poursuite de ses sœurs; Alobur ou Sirius le poursuivit au-delà de la voie lactée; mais Algomeyse resta en place et versa des torrens de larmes, au point que sa vue s'affaiblit. Tout ce petit roman n'est que la description de la position de ces étoiles, et un tableau de la succession de leur marche : la belle étoile de Canopus, placée au midi, en se couchant précipite Orion sous l'horizon.

Les Grecs avaient aussi une fable sur le coucher d'Orion, lequel a toujours lieu au lever du scorpion. Ils disaient qu'Orion était un géant, qui était mort de la piqûre d'un scorpion; par la même raison, ils faisaient aussi mourir Canopus de la piqûre du même animal. C'est aussi ce scorpion qui effraye le cocher céleste, et précipite ses chevaux dans l'Éridan, lequel se couche à ce même instant. Les Grecs firent des pleïades sept sœurs, dont une ne paraissait plus et s'était sauvée vers le

(*a*) Abulf. Spec. Hist. cùm Phæm., p. 131.

Digitized by Google

Nord, près de la queue de la grande ourse, où elle prit le nom de renard (*a*).

Nous nous bornerons à ces exemples qui suffiront pour juger du génie des anciens poëtes, et surtout de celui des Orientaux qui, ayant placé leurs Dieux dans l'Olympe ou sur la voûte des cieux, s'occupaient à les chanter et à les mettre en action, dans leurs poëmes sur la Nature, et dans les légendes sacrées.

Les poëtes ne sont pas les seuls dont les ouvrages déposent en faveur du culte de la Nature, et qui, dans leurs écrits et dans leurs fictions, nous aient laissé des traces de leur respect religieux pour le soleil, la lune, les astres et pour toutes les parties de l'Univers divinisées. Les plus savans philosophes de l'antiquité avaient conçu de la Nature et de ses agens la même idée que les poëtes : et les uns et les autres, dans un style différent, ont rendu hommage à la divinité de l'Univers.

On pourrait même ne pas faire de distinction entre les philosophes et les poëtes, puisqu'elle n'est que dans le langage ; car on sait que les anciens poëtes étaient les philosophes de leur siècle, ou autrement, que la philosophie s'exprimait en vers.

Phérécyde, qui le premier parla de la Nature et des Dieux, écrivit un livre sur les premiers principes, qui commençait ainsi (*b*) : « Jupiter et le temps unique existaient avec la terre de toute éternité. »

On se rappellera que les Perses appelaient Jupiter, le ciel ; c'est lui qui partage ici l'éternité du temps avec la terre. Cette éternité du temps sans fin, source de

---

(*a*) Theon. ad. Arat. Poke. Noist, p. 134. — (*b*) Diog. Laert. Vit. Pherecyd., p. 82, 84.

Digitized by Google

toutes choses, est encore aujourd'hui un dogme sacré de la théologie des Perses (*a*). Phérécyde était Syrien, et écrivait dans les principes de la philosophie orientale. Ces êtres étaient donc des Dieux, puisqu'ils étaient réputés causes éternelles de toutes choses.

Pythagore pensait que les corps célestes étaient immortels et divins (*b*); que le soleil, la lune et tous les astres étaient autant de Dieux, qui renfermaient avec surabondance la chaleur, qui est le *principe de la vie*; que les rayons du soleil, pénétrant l'air et l'eau jusqu'aux plus profonds abîmes des mers, répandaient partout les germes de la vie; ce qui rentre dans les dogmes des Égyptiens, qui attribuaient à la chaleur du soleil l'organisation primitive des animaux (*c*). Il plaçait en conséquence la substance de la divinité dans ce feu éther, dont le soleil est un des foyers (*d*), et qui, circulant dans toutes les parties de la matière, constitue l'ame universelle du monde, ou la divinité, dont chaque ame ou chaque principe de mouvement et de vie particulier est une émanation. On peut voir dans Virgile ces dogmes rendus en très-beaux vers par ce poëte, dans son sixième livre de l'Énéide, et dans le quatrième des Géorgiques. Nous aurons occasion d'y revenir, lorsque nous parlerons de l'ame du monde, dans la seconde partie de cet ouvrage.

Les pythagoriciens divisaient le monde en douze sphères concentriques; la première, celle qui les en-

---

(*a*) Anquetil, Zend.-Avest., t. 2. — (*b*) Diog. Laert. Vit. Pythag., p. 583, 584. — (*c*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 7. — (*d*) Cicero. de Nat. Deor., l. 1, c. 11. Lact. de Fals. Relig., l. 1, c. 5. Senec., l. 1. Quæst. Nat. Minu. Felix., p. 151. Salvian. de Gub. Mund., l. 1, p. 4.

veloppe toutes, est la sphère des fixes, c'est-à-dire Uranus (*a*), dans lequel réside le *premier Dieu*. C'était à ce premier cercle ou à ce ciel des fixes qu'était attachée l'idée de première cause. Cette sphère, en effet, était censée composée de la partie la plus pure du feu éther, qui constituait l'essence de la divinité, ou l'ame du monde, le principe de ses mouvemens, de sa vie et de l'harmonie qui y règne. Parmenides faisait circuler immédiatement au-dessus de cette sphère cette même substance, qu'il appelait la couronne de lumière qui enveloppait le monde (*b*), et il y plaçait aussi la substance de la divinité dont les astres partageaient la Nature. Alcméon de Crotone faisait résider les Dieux dans le soleil, dans la lune et les autres astres. Platon, dans son Timée et dans son livre des lois, dit Cicéron, attribue la divinité au monde, au ciel, aux astres et à la terre. Xénophon était dans la même opinion, et il reconnaissait la divinité du soleil. Le philosophe Antisthène, dans son livre intitulé le Physicien, ne reconnaissait qu'un seul Dieu naturel, qui était la Nature elle-même. Aristote lui-même rendit hommage à la divinité de l'Univers en général (*c*), et en particulier à la substance éthérée qui compose le ciel ou le firmament, c'est-à-dire le corps d'Uranus, pour parler le langage figuré des cosmogonies. Xénocrates son disciple reconnaissait huit Dieux; les sept planètes et le ciel des fixes étaient ces Dieux (*d*). Héraclides de Pont, élevé à la même école, met au nombre des Dieux la terre, le ciel et

---

(*a*) Vit. Pythag. Phot. Biblioth. Codex. 259. — (*b*) De Nat. Deor., l. 1, c. 12. — (*c*) Ibid., l. 1, c. 13. — (*d*) Ibid. c. 13.

les sept planètes. Il en est de même de Théophraste, qui attribue le titre de causes premières au ciel, aux astres et aux signes du zodiaque. Straton plaçait aussi la divinité dans la Nature et ses parties (*a*). Zénon donnait pareillement le titre de Dieux à l'éther, aux astres, au temps et à ses parties ; il expliquait, d'après ces principes qui sont les véritables, toute la théogonie d'Hésiode, et rapportait à la Nature et à ses agens les noms des divinités les plus connues, telles que Jupiter, Junon, Vesta, etc.

Cléanthes, son disciple, regardait aussi le monde comme un Dieu, ou admettait le dogme de l'Univers-Dieu, et il en plaçait la substance principalement dans le feu éther qui réside au plus haut des cieux, et qui forme la dernière couche des sphères qui nagent dans ce fluide, lequel les enveloppe et les pénètre de toutes parts (*b*). La divinité tout entière, suivant ce philosophe (*c*), se distribuait dans les astres, dépositaires d'autant de portions de ce feu divin.

Chrysippe, le plus subtil commentateur des stoïciens, reconnaît aussi le monde pour Dieu (*d*), et il en fait résider la substance dans le feu éther, dans les astres, dans le soleil, dans la lune, dans les élémens, enfin dans ce que nous appelons la Nature et dans ses principales parties. Il pense, comme les Perses, que le ciel ou l'éther est Jupiter ; il prétend même que toutes les fables d'Orphée, de Musée, d'Hésiode et d'Homère ne sont que des allégories sur la Nature, et nous pensons absolument comme lui, quoique peut-être nos

(*a*) Cicer. De Nat. Deor., c. 14. — (*b*) Ibid., c. 14. — (*c*) Ibid., c. 14. — (*d*) Ibid. c. 15.

explications ne soient pas les mêmes que celles qu'il donnait, et que nous n'avons pas aujourd'hui. Telle était aussi l'opinion de Diogène le Babylonien, dont nous avons perdu les ouvrages, et qui avait rapporté la mythologie ancienne à la Nature, et n'y avait vu que de la physiologie (*a*). Notre opinion sur l'antiquité, comme on le voit, n'est pas nouvelle : les formes et les moyens d'explication pourront être différens ; mais il y aura un point de vue commun, *la Nature*, la grande et l'unique divinité de tous les anciens peuples.

Le philosophe Possidonius prétendait, comme Zénon, que le monde en général, et le ciel en particulier (*b*), composaient la substance de la divinité. Boethus la fait résider dans le firmament ou dans la sphère des fixes. C'est l'opinion de Pline, dont nous avons rapporté le fameux passage sur la divinité du monde et du ciel, dans le premier chapitre de cet ouvrage. C'était le grand dogme des stoïciens ; ils pensaient que la divinité (*c*) résidait dans le feu éther ou dans le feu artiste, qui organise tous les êtres (*d*). Anaximandre regardait les astres comme autant de Dieux. Anaximènes regardait aussi comme Dieu l'éther, et même l'élément de l'air. Diogène-Apolloniates pensait de même. Diodore de Sicile prétend que plusieurs auteurs croyaient que les Égyptiens avaient aussi attribué la divinité à l'air (*e*). Julius-Firmicus et saint Athanase (*f*), qui tous deux ont écrit sur la religion des anciens, et ont recueilli

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 2, c. 24, 25, etc. — (*b*) Diog. Laert. Vit. Zenon., p. 528. — (*c*) Plut. de Placit. Phil., l. 1, c. 7, p. 881. — (*d*) Cicer. de Nat. Deor., l. 2, c. 22 ; et l. 1, c. 10. Lactance, l. 1, c. 5. Minutius Felix, p. 51. Laert., l. 9, p. 666. — (*e*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 3, p. 89. — (*f*) Jul. Firm., p. 3 et 4. Athanaz. adv. Gent.

Digitized by Google

leurs dogmes philosophiques et religieux, attestent le respect des Égyptiens pour l'élément de l'eau, qu'ils avaient déifié, en reconnaissance des bienfaits qu'ils recevaient du Nil, une de leurs plus grandes divinités. C'était en Égypte que Thalès avait puisé ses dogmes cosmogoniques sur la divinité de l'eau, premier principe de toutes choses. Moïse, Orphée firent aussi sortir de l'eau l'Univers, et les Grecs regardèrent l'océan comme un de leurs plus grands dieux.

Les prières des Perses sont adressées souvent à l'eau, qu'ils regardent comme principe de génération dans la Nature.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur les opinions des anciens philosophes, relativement aux élémens, aux astres, au ciel et au feu éther qui compose leur substance, considérés comme causes actives et éternelles de tout ce qui est produit ici-bas, et conséquemment comme autant de Dieux nés du sein de l'Univers ou du Dieu immense dont ils font partie. On vient de voir que tout ce qu'il y a eu de plus grands philosophes se sont accordés à leur donner le rang de Dieux et de chefs de l'harmonie éternelle du monde, le grand Dieu par excellence, qu'ils composent par leur réunion. C'est donc encore ici une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans notre premier chapitre intitulé, *l'Univers-Dieu* : savoir, que l'idée la plus simple, la plus naturelle, et la première qui a dû se présenter aux hommes, lorsqu'ils ont commencé à raisonner sur les causes des effets produits ici-bas, et dont ils font partie, a été de les placer dans la Nature même et dans ses agens les plus apparens, dont l'activité se manifestait à leurs yeux. Ayant rendu l'idée de cause éternelle

Digitized by Google

et supérieure à eux par le mot Dieu, c'est donc dans la Nature et ses parties qu'ils ont vu leurs Dieux, et ils n'en ont pas dû voir d'autres, jusqu'à ce que l'esprit, par ses abstractions, s'en fût créé de nouveaux sous le nom de Dieux invisibles et intellectuels. Certainement ce n'est pas par-là qu'on a commencé, et cette chimère n'a pu appartenir à tous les peuples, ni pu faire oublier les Dieux que l'on voyait habituellement verser leurs bienfaits sur l'homme.

Les poëtes chantèrent les Dieux naturels long-temps avant que les métaphysiciens et les spiritualistes eussent imaginé les leurs; et ce sont là ces anciens Dieux que la fable couvre de son voile sacré; ce sont là ceux qui ont été peints, ceux à qui on a élevé des statues et des images emblématiques, et à qui on adressa des hymnes. L'accord parfait que nous venons de trouver entre les dogmes des plus grands philosophes, entre les fictions sacrées et les chants de la poésie, entre les témoignages des historiens de tous les pays de l'ancien et du nouveau monde, entre tous les monumens politiques et religieux, les images, les statues, les médailles, les talismans et les calendriers sacrés des anciens, qui tous déposent en faveur du culte rendu à la Nature, de son antiquité comme de son universalité, ne permettent plus d'élever aucun doute sur cette importante vérité.

Il résulte de là qu'on s'est étrangement trompé sur l'antiquité religieuse; car ce n'est pas ainsi qu'on l'a envisagée jusqu'à ce jour. Ce n'est pas là l'origine qu'on a donnée aux Dieux, en qui nos savans, pour la plupart, n'ont vu que d'anciens rois ou des héros dont on avait fait l'apothéose, comme ils n'ont vu, dans leurs aventures bizarres, que d'anciennes histoires altérées, au lieu

Digitized by Google

d'y voir l'histoire même de la Nature écrite en style allégorique. S'ils ont quelquefois reconnu que les astres avaient été aussi déifiés, ils n'ont fait de cette branche de culte qu'une partie très-accessoire, dont ils n'ont tiré aucuns résultats, tandis qu'ils devaient y voir la base la plus ancienne et la plus universelle des religions. Il s'ensuit donc qu'il n'y a encore rien de fait à cet égard, et que l'explication de l'antiquité religieuse est tout entière à recommencer.

C'est une vérité dont nos érudits se fâcheront peut-être; mais il n'en est pas moins certain que tout est à refaire, et qu'il y aura de bien gros livres à brûler; car une nouvelle méthode, aussi différente des anciennes, doit nécessairement donner des résultats différens. En effet, si c'était sur des sphères que les prêtres égyptiens, comme nous l'a dit Synésius, formaient le modèle des statues de leurs Dieux et composaient les emblèmes sacrés de leur religion, ce sera avec des sphères désormais qu'on devra chercher à les décomposer. Si les fables et les aventures des Dieux n'étaient que des fictions sur les phénomènes célestes, sur le soleil, sur la lune, sur les planètes, sur les signes du zodiaque, sur les décans, sur les horoscopes, sur les hémisphères, sur la lumière, sur les ténèbres, sur les phases de la lune, sur les saisons, sur le Nil, enfin sur la Nature en général, comme l'ont pensé Chérémon et les plus savans prêtres égyptiens, ce sera par le ciel, par les astres, par les élémens, et par le jeu de toutes les causes physiques qu'il faudra les expliquer, c'est-à-dire, tout autrement qu'on n'a encore fait. La physique et l'astronomie doivent nécessairement nous fournir les moyens de résoudre tout ce qui a été fait sur les agens de la Na-

ture et sur la sphère ; c'est la première manière d'expliquer qu'on doit employer, puisque ce culte incontestablement a été le plus ancien ; c'est aussi celle qui doit nous procurer le plus de solutions, puisque le Sabisme a été la religion la plus universelle, et celle dont les traces sont empreintes sur plus de monumens de toute espèce : tout autre système ne nous conduira jamais à la véritable intelligence de ces monumens et de ces fables, puisqu'il supposerait ou d'autres Dieux que les Dieux naturels, que pourtant nous avons retrouvés partout, ou d'autre objet à ces statues et à ces fables que les Dieux ; ce qui serait contradictoire dans des monumens religieux.

Si les hommages rendus à des hommes se sont quelquefois mêlés à ceux qu'on rendait aux véritables Dieux, auxquels la flatterie les associa, ce ne fut jamais qu'une tache légère et passagère sur le culte de la Nature, qui resta constamment en possession de ses autels. Il se passa sans doute bien des siècles jusqu'à ce qu'il se trouvât un mortel assez hardi pour oser les partager, et des hommes assez dégradés pour y porter leur encens. Le despotisme des empereurs avilit assez les Romains, pour les porter à leur accorder les honneurs que l'on rendait aux Dieux ; mais ce culte ne dura qu'autant de temps que la crainte ou l'intérêt eurent besoin de le perpétuer. Jupiter tint toujours la foudre du capitole, et ces nouveaux Dieux ne rivalisèrent pas long-temps avec ceux de Numa.

La raison des obstacles qu'a toujours trouvés le culte d'un homme à s'établir et à subsister parmi ses semblables, est tirée de la nature même de l'homme. Tout est faible en lui ; dans l'Univers tout est grand. L'homme

Digitized by Google

naît, croît et meurt, et partage à peine un instant la durée éternelle de la vie du monde et de la terre, dont il occupe un point infiniment petit; à peine sorti de la poussière, il y rentre tout entier; la Nature seule reste et recompose de nouveaux êtres de ses débris. L'image de ce petit être passager peut-elle effacer du cœur de ses semblables celle de la grandeur et de la majesté de la Nature? Si c'est à la force que l'on a cru devoir dresser des autels, quel mortel, fût-ce Hercule ou Thésée, a pu comparer la sienne à cette force universelle répandue dans toutes les parties du monde, qui balance le soleil au centre du système planétaire, entraîne la terre et les astres dans son courant, soulève ou calme les mers, enchaîne les tempêtes, ou donne l'impulsion aux vents, et qui enfin meut tout l'Univers? Si c'est à la bienfaisance et aux inventions utiles que l'on croit que la reconnaissance éleva des temples, qui jamais les a mieux mérités que cette terre qui, de son sein fécond, fait éclore tous les biens, varie ses productions à l'infini, et dont la surface, tous les ans, s'organise sous mille formes pour embellir la scène où l'homme se trouve placé? Quoi! Cérès et Triptolème ne seraient que des mortels qui, pour avoir enseigné à l'homme à cultiver le blé, auraient eu des autels et reçu les honneurs divins par la reconnaissance des hommes; et la terre, qui cache dans son sein le germe des moissons et qui les nourrit, ce ciel qui les alimente de ses eaux bienfaisantes, ce soleil qui les féconde, les échauffe et les mûrit, auraient perdu leurs adorateurs, et cédé leurs temples à de faibles mortels qui avaient appris à jouir de leurs bienfaits?

Il est bien plus naturel de croire que la Nature elle-

Digitized by Google

même et ses agens, le soleil, la lune, les astres et la terre, personnifiés dans des allégories savantes par les poëtes et par les théologiens, ont été méconnus par le peuple et par une postérité qui sera retombée dans l'ignorance, après des siècles de génie et de lumière, ou par des peuples grossiers qui auront reçu chez eux les formes du culte des nations savantes, sans jamais s'être assez instruits pour en comprendre le but et en deviner le sens. Cette supposition nous paraît infiniment plus vraisemblable, qu'il ne l'est que des hommes qu'on avait vu naître et mourir, et dont on n'avait plus rien à espérer ni à craindre, aient fait déserter les autels de la Nature qui imprime sans cesse à l'homme l'idée de sa puissance et de ses bienfaits, et l'enchaîne à son culte par le sentiment de sa dépendance et de ses besoins. Pour croire à un pareil renversement de la religion primitive, il faut des preuves claires et incontestables d'un tel changement; sans cela on est autorisé à ne supposer aux hommes d'autres Dieux que ceux qu'ils ont dû adorer et qu'ils ont effectivement adorés dès la plus haute antiquité. C'est par-là qu'il faut commencer à expliquer les plus anciens monumens du culte des Dieux et les traditions sacrées. Tout ce qui recevra un sens raisonnable, considéré sous ce rapport, tout ce qui contiendra un tableau ingénieux de la Nature et de ses opérations, appartiendra nécessairement à cette religion. Tout ce qui pourra s'expliquer par ces principes, sans rien forcer, sera son ouvrage. Quand elle aura repris, dans le dépôt confus des mythologies, les allégories qu'elle a créées, les autres religions pourront alors réclamer leurs traditions sacrées, et les aventures merveilleuses de leurs prétendus héros ou princes déifiés, s'il en reste.

Digitized by Google

Mais quelle route suivre pour ne pas se perdre dans ce dédale obscur? quel fil va nous y guider? C'est la question qui se présente naturellement à notre lecteur, et à laquelle nous allons répondre dans la seconde partie de notre ouvrage. C'est là proprement que l'on verra l'exposition de la nouvelle méthode, dont jusqu'ici nous n'avons fait que prouver la nécessité, et dont maintenant nous allons poser les principes et déterminer la marche; car nous n'aurions point fait un grand pas, si nous nous fussions bornés à prouver que toutes celles qui ont été employées jusqu'ici, ne valaient rien, et si nous n'en avions pas une autre à leur substituer. C'est la tâche que nous nous imposons, et que nous allons remplir.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

TABLEAUX DE L'UNIVERS, DE SES DIVISIONS, ET DES AGENS PRINCIPAUX DE LA NATURE.

La Nature devant être la base du nouveau système d'explications, d'après les vérités reconnues et les principes posés dans la première partie de cet ouvrage, il s'ensuit que c'est la Nature que nous devons interroger sur la marche que nous avons à tenir, et que c'est elle qui doit nous guider dans la nouvelle méthode que nous allons établir. Les hommes et leurs écrits ne doivent être consultés qu'après elle, et écoutés qu'autant qu'ils parlent comme elle. Mais aussitôt que la Nature et les hommes nous parleront le même langage, soyons sûrs alors que nous tenons la vérité, ou du moins que nous sommes dans la route qui y conduit.

Si nous voulons savoir ce que les peintres et les chantres de la Nature ont peint et ce qu'ils ont chanté, voyons ce qui a dû les frapper dans l'Univers, et subjuguer leur admiration et leur respect; ce sera, à coup sûr, ce qu'ils auront peint et ce qu'ils auront chanté, surtout s'ils nous disent aussi eux-mêmes que c'est là ce qui les a toujours frappés; car alors la Nature aura produit sur eux l'effet qu'elle devait produire. Maintenant, examinons quelle

Digitized by Google

chose a dû les étonner, et quels sont les tableaux de l'Univers sur lesquels leurs regards ont dû principalement s'attacher. Voulons-nous le savoir? interrogeons-nous nous-mêmes, et voyons quels sont les objets qui nous étonnent le plus dans la Nature? qu'y admirons-nous davantage? voilà ce qui les a étonnés, voilà ce qu'ils ont admiré. Quand les tableaux sont les mêmes, et quand ils conservent avec le spectateur les mêmes rapports, et celui-ci les mêmes organes, l'impression doit être constamment la même. Or, les tableaux du monde subsistent encore dans tout leur éclat, et si les spectateurs changent, les organes de ceux qui leur succèdent n'ont point changé; s'il y avait quelque différence dans les positions, elle serait tout entière à l'avantage de la Nature, à l'étude de laquelle se livraient plus volontiers les premiers hommes, qui étaient assez heureux pour n'avoir d'autre livre qu'elle. Elle seule était la source de leurs jouissances; ses beautés formaient leur unique spectacle, et le luxe de ses productions faisait toute leur richesse et leur magnificence.

Au sein des ténèbres d'une nuit profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais nuages, lorsque tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence? combien peu diffère-t-elle d'un entier néant, surtout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas des images des objets que nous avait montrés le jour? Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes, en quelque sorte, pour la Nature. Qui peut nous donner la vie, et tirer notre ame de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du

Digitized by Google

chaos ? Un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la Nature entière qui semblait s'être éloignée de nous. Voilà le principe de notre véritable existence, sans lequel notre vie ne serait que le sentiment d'un ennui prolongé. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice, qui a été sentie par tous les hommes qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont un seul rayon, brillant au sein du chaos, en fait sortir l'homme et tout l'Univers. Voilà ce qu'ont chanté tous les poëtes qui ont imaginé des cosmogonies ; voilà le premier dogme d'Orphée, de Moïse et de tous les théologiens ; voilà *l'Ormusd* que les Perses invoquent et qu'ils regardent comme la source de tout le bien de la Nature, comme ils placent dans les ténèbres et dans Ahriman, leur chef, l'origine de tous les maux. La lumière est la vie de l'Univers, l'amie de l'homme, et sa compagnie la plus agréable ; avec elle il ne s'aperçoit plus de sa solitude ; il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille, pour reposer ses organes fatigués, se dérober à lui-même et au spectacle du monde.

Mais quel est son ennui, lorsque son réveil a précédé le retour du jour, et qu'il est forcé d'attendre la lumière ! quelle est sa joie aussi, lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore, blanchissant l'horizon, rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avaient disparu dans l'ombre ! Il voit alors ces enfans de la terre, dont la taille gigantesque s'élève au sommet des airs, les hautes montagnes couronner de leur cîme tout l'horizon, et former la barrière circulaire qui termine la course des astres. La terre s'aplanit vers leurs racines, et s'étend en vastes plaines entrecoupées de rivières,

Digitized by Google

couvertes de prairies, de bois, ou de moissons, dont l'aspect un moment auparavant lui était dérobé par un sombre voile que l'aurore d'une main bienfaisante vient de déchirer. La Nature reparaît tout entière aux ordres de la divinité qui répand la lumière. Mais le Dieu du jour se cache encore au regard de l'homme, afin que son œil insensiblement s'accoutume à soutenir le vif éclat des rayons du Dieu que l'aurore va introduire dans le temple de l'Univers, dont il est l'ame et le père. Déjà la porte par où il doit entrer est nuancée de mille couleurs, et la rose vermeille semble être semée sous ses pas; l'or, mêlant son éclat à l'azur, forme l'arc de triomphe sous lequel doit passer le vainqueur de la nuit et des ténèbres. La troupe des étoiles a disparu devant lui, et lui a laissé libres les champs de l'Olympe dont il va seul tenir le sceptre. La Nature entière l'attend; les oiseaux par leur ramage célèbrent son approche et font retentir de leurs concerts les plaines de l'air au-dessus desquelles va voler son char, et qu'agitent déjà les douces haleines de ses chevaux. La cîme des arbres est mollement balancée par le vent frais qui s'élève de l'Orient. Les animaux que n'effraye point l'approche de l'homme, et qui vivent sous son toit, s'éveillent avec lui, et reçoivent du jour et de l'aurore le signal qui les avertit du moment où ils pourront chercher leur nourriture dans les prairies et dans les champs, dont une tendre rosée a imprégné les plantes, les herbes et les fleurs.

Il paraît enfin, environné de toute sa gloire, cet astre bienfaisant, dont l'empire va s'exercer sur toute la terre. Son disque majestueux répand à grands flots la chaleur et la lumière, dont il est le plus grand foyer. A mesure qu'il s'avance dans sa carrière, l'ombre, sa rivale éter-

Digitized by Google

nelle, s'attachant aux corps qui la produisent, et à la matière grossière dont elle est fille [28], fuit devant lui, marchant toujours en sens opposé, décroissant à mesure qu'il s'élève, et attendant sa retraite pour se réunir à la sombre nuit dans laquelle est replongée la terre, au moment qu'elle ne voit plus le Dieu, père du jour et de la Nature. Il a, d'un pas de géant, franchi l'intervalle qui sépare l'Orient de l'Occident, et il descend sous l'horizon aussi majestueux qu'il y était monté. Les traces de ses pas sont encore marquées par la lumière qu'il laisse sur les nuages qu'il colore et dans l'air qu'il blanchit, et où se brisent plusieurs fois, en divers sens, les rayons de lumière qu'il lance sur l'atmosphère quelques heures après sa retraite, pour nous accoutumer à son absence et pour nous épargner l'horreur d'une nuit subite. Mais enfin, insensiblement elle arrive, et déjà son crêpe noir s'étend sur la terre, triste de la perte d'un père bienfaisant.

Ici un nouveau phénomène se présente aux yeux de l'homme. Du côté où il a vu le soleil disparaître, un nouvel astre sorti, en quelque sorte, de ses flancs, et formé de sa substance pendant le sommeil du Dieu du jour [29], vient réparer en partie la perte de la lumière, en se parant de jour en jour d'un vêtement plus lumineux, qui s'étend au point qu'au bout de quatorze jours il la couvre tout entière, et que son disque plein et parfaitement arrondi rivalise en quelque sorte avec le Dieu qui lui prête sa lumière et qui lui abandonne l'empire de la nuit, à laquelle la lune (c'est le nom du nouvel astre) va présider, comme lui-même préside au jour. Mais sa gloire étant empruntée, elle ne peut être de longue durée. Comme ce nouvel astre avait paru naître et croître par

degrés, jusqu'à ce qu'il eût acquis toute la plénitude de lumière qu'il peut recevoir, on le voit bientôt décroître par les mêmes degrés, et enfin s'éteindre, jusqu'à ce qu'ayant été réuni au Dieu de la lumière, il ait de nouveau rallumé ses feux qui vont croître et décroître comme les premiers, pour s'éteindre et se rallumer encore aux rayons du soleil. Cette dépendance dans laquelle ce nouvel astre est du premier, la courte durée de l'existence périodique de sa lumière, jointe à ses altérations dont le soleil n'offre aucun exemple, et à la faiblesse de cette lumière, et à son défaut de chaleur; tout dut la faire subordonner au soleil qui conserve son éclat majestueux pendant tous les siècles. Néanmoins la lune dut lui être associée, tant à cause de la grandeur de son disque égal à celui du soleil, qu'à cause de la conformité de la fonction qu'elle remplit pendant la nuit, avec celle du soleil pendant le jour, qu'à cause de la continuité de lumière qu'elle entretient dans l'air, lorsque pleine elle monte sur l'horizon, au moment où le soleil se retire, et qu'elle ne se retire elle-même qu'à l'instant qu'il reparaît.

Le phénomène de ses phases, phénomène unique pour l'homme qui n'aide point sa vue du secours du télescope, dut surtout fixer l'attention des hommes, et devenir l'objet de leurs recherches par sa singularité. Il leur offrait une mesure du temps, la plus simple après celle des nuits et des jours. Tous les sept jours, la lune prenait une nouvelle face, et tous les vingt-neuf jours, ou au bout de quatre fois sept jours, elle reprenait sa première face. Ces petites périodes de temps devenaient autant de mesures de durée, et cette facilité de compter les sommes de jours plus ou moins grandes dut être sentie bientôt;

Digitized by Google

aussi nous la trouvons adoptée dès l'antiquité la plus reculée, chez la plupart des peuples du monde, au moins quant à la période de vingt-neuf jours, ou au mois lunaire. Sa marche dut être comparée à celle du soleil durant une révolution diurne, parce que, tantôt elle se levait au moment où cet astre était au milieu de sa course; tantôt au moment où il venait de la finir; tantôt il la trouvait encore au milieu du ciel au moment de son lever; tantôt enfin elle disparaissait dans les rayons du soleil, et la nuit perdait entièrement sa souveraine, et la redemandait au Dieu du jour.

Aucunes de ces observations n'ont dû échapper aux peintres et aux chantres de la Nature. Elles étaient trop naturelles à faire; ces phénomènes étaient pour eux trop sensibles et se reproduisaient trop souvent, pour n'être pas l'objet de leurs récits allégoriques et de leurs peintures symboliques.

Je ne parlerai pas des éclipses, qui ne sont que des phénomènes passagers, qui imprimèrent plutôt la terreur qu'ils n'inspirèrent l'admiration; car elle naît de l'ordre et de l'harmonie des phénomènes périodiques. On fut plutôt embarrassé d'en deviner la cause, qu'occupé à en peindre et à en chanter les effets qui ne se liaient en rien avec la marche de la végétation, et dont on n'apercevait point les rapports avec celle du temps. On n'y vit long-temps qu'une entreprise du principe des ténèbres sur le principe de la lumière, à la victoire duquel on crut devoir s'intéresser.

Il est encore dans le soleil et dans la lune un autre mouvement différent de celui par lequel ces astres semblent se mouvoir d'Orient en Occident. On les voit aussi se mouvoir dans le ciel de bas en haut, et ensuite de haut

en bas, sans jamais franchir certaines limites qui circonscrivent leur marche, et qu'on peut appeler points de retour ou tropiques; mais ces astres n'arrivent à ces points que par un mouvement oblique, et suivant un cercle dans lequel ils se meuvent en sens contraire de leur mouvement journalier. C'est par un effet de ce second mouvement qu'ils s'approchent ou s'éloignent du point du ciel qui répond perpendiculairement sur notre tête, et qu'on appelle zénith. Cette route fut notée dans les cieux par des images, et servit à déterminer la succession des effets produits ici bas par l'action du soleil, les vicissitudes des saisons, et la durée de l'absence ou de la présence des deux astres sur l'horizon; car tous ces phénomènes dépendent de l'obliquité de cette route.

On y distingua surtout deux points qui limitaient la durée de l'action féconde du soleil, et ces points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale durée, et où la présence du soleil est parfaitement égale au temps de son absence; ce qui arrive deux fois durant une révolution de cet astre, dans la route oblique dont nous venons de parler. Ces deux limites étaient au second mouvement du soleil d'Occident en Orient, ce que les bords oriental et occidental sont au mouvement d'Orient en Occident, ou au mouvement journalier. Ces derniers fixent les bornes du jour et de la nuit, et les premières celles des longs jours et des longues nuits, et la division de l'empire qu'ils prennent alternativement l'un sur l'autre. Tout le grand ouvrage de la végétation annuelle paraît dépendre de cette marche et être dirigé par elle. A peine le soleil, dans sa route oblique, a-t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde semble émaner de ses rayons, et imprimer le mouvement et la

Digitized by Google

vie à tous les corps sublunaires qu'il appelle à la génération. Arrive-t-il au point opposé? cette vertu féconde semble l'abandonner, et la Nature entière se ressent de son épuisement; sa chaleur et sa lumière éprouvent les mêmes changemens, et la force de l'une se dégrade comme la durée de l'autre.

La lumière toujours vierge ne produit rien, mais sert à nous montrer tout ce qu'engendre et organise la chaleur. L'une crée en quelque sorte le monde, et l'autre nous en découvre le spectacle; sans la chaleur, la lumière ne nous montrerait rien qu'elle-même, ou que des masses brutes de matières; avec la chaleur, tout prend des formes, s'organise, croît et atteint sa perfection ou sa maturité; mais, d'un autre côté, sans la lumière, tous les êtres qu'organise et anime la chaleur, ensevelis dans une ombre éternelle, seraient comme perdus pour nous. Le soleil renferme donc en lui deux forces, l'une par laquelle il crée, et l'autre par laquelle il nous montre ses productions avec leurs formes variées, et avec les couleurs qu'elles prennent sous ses rayons.

Ces deux qualités aussi distinctes, ces deux puissances du même astre, dont il n'avait communiqué qu'une seule à la lune qui donne de la lumière sans chaleur, furent remarquées, et durent présenter dans le soleil l'image d'un double être, ou d'un être source de deux grands bienfaits, la lumière et la chaleur qui donne la vie [30]. Tantôt il dut n'être distingué que par les rayons qui paraient ses images, et tantôt par le symbole actif de la génération qui désignait sa force créatrice; ce qui dut en faire comme deux divinités. Quelquefois aussi il dut paraître privé de cet attribut caractéristique de sa virilité, lorsqu'en automne il semblait avoir

Digitized by Google

perdu la force féconde qu'il exerçait au printemps, et dont son énorme phallus était l'emblème. On sent qu'alors le changement d'attributs, dans ses images, dut donner lieu à bien des fictions sur la perte que le père de la Nature avait faite de sa virilité. De là durent naître ces mutilations si fameuses dans l'ancienne mythologie.

Quel tableau en effet plus propre à attrister l'homme, que celui de la Nature, lorsqu'elle se trouve privée de sa parure, de sa verdure et de son feuillage, et qu'elle n'offre plus à nos regards que le spectacle des débris des plantes desséchées ou tombées en putréfaction; de troncs dépouillés; de terres hispides et sans culture, ou couvertes de neiges; de fleuves débordés dans les champs, ou enchaînés dans leur lit par des glaces, ou de vents fougueux qui bouleversent la terre, les eaux et les airs, et portent le désastre dans tout le monde sublunaire? Qu'est devenue cette température heureuse dont la terre jouissait au printemps et pendant l'été; cette harmonie des élémens, qui était en accord avec celle des cieux; cette richesse et cette beauté de nos campagnes chargées de moissons et de fruits, et émaillées de fleurs dont l'odeur parfumait l'air, et dont les couleurs variées présentaient un spectacle ravissant? Tout a disparu, et le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le Dieu qui embellissait nos climats par sa présence. Sa retraite a plongé la terre dans un deuil dont son retour seul pourra la tirer. Il était donc le créateur de tous ces biens, puisqu'ils nous échappent avec lui. Mais quel sera le terme de sa fuite et de sa descente des cieux, dont il paraît, comme Apollon, vouloir s'exiler? Va-t-il replonger la Nature dans l'ombre éternelle du chaos, d'où sa présence l'avait fait sortir?

Digitized by Google

Ces craintes ne sont point imaginaires, et nous apprenons que les hommes les ont eues. Les anciens Égyptiens, voyant le soleil s'éloigner de leurs climats, craignirent qu'un jour il ne vînt à les quitter tout-à-fait (*a*); et en conséquence ils célébraient tous les ans, au solstice d'hiver (*b*), des fêtes de joie, au moment où ils s'apercevaient que cet astre commençait à remonter vers eux et rebroussait sa route pour revenir dans nos climats septentrionaux. Cette crainte dut être encore plus forte dans le nord de l'Europe et de l'Asie, où le besoin de la présence du soleil, ainsi que son éloignement, étaient plus grands.

Mais si on fut aussi sensible aux espérances de son retour, quelle joie dut-on éprouver, lorsque cet astre, remonté déjà vers le milieu du ciel, eut chassé devant lui les ténèbres qui avaient empiété sur le jour et usurpé une partie de son empire? Alors l'équilibre du jour et de la nuit, et avec lui l'harmonie de la Nature, étant rétablis, un nouvel ordre de choses aussi beau que le premier recommençait, et la terre, fécondée par la chaleur du soleil qui avait repris la fraîcheur et les forces de la jeunesse, s'embellissait sous les rayons de son époux. Ce n'est plus ici le Dieu du jour que les oiseaux chantent dans leur ramage; c'est celui de l'amour, dont les feux brûlans s'allument dans les veines de tout ce qui respire l'air devenu plus pur et plus plein de principes de vie. Déjà les mères prévoyantes ont choisi l'arbre ou le buisson, où elles suspendront le nid qui doit recevoir le fruit de leurs amours, et que va ombrager le feuillage nais-

(*a*) Manil., l. 1, v. 69. — (*b*) Achill. Tat., c. 23, p. 85. Uranol. Petavii, t. 3.

Digitized by Google

sant; car la Nature a déjà repris sa parure, les prairies leur verdure, les forêts leur chevelure nouvelle, et les jardins leurs fleurs; la terre a déjà une face riante qui fait oublier la tristesse et le deuil dont l'hiver l'avait couverte; les vents bruyans ont fait place aux zéphyrs dont la douce haleine respecte le feuillage tendre qui s'abreuve encore de rosée, et qui joue légèrement sur le berceau des enfans du printemps. Les fleuves, rentrés dans leur lit, reprennent leur cours tranquille et majestueux, et le ruisseau qui serpente dans la plaine à travers la verdure nouvelle, présente une eau pure aux plantes et aux fleurs, qui croissent et se nourrissent sur ses bords. La terre par sa beauté rivalise avec le ciel, depuis l'instant qu'elle a recouvré son époux.

Il n'est aucun de ces tableaux que le génie des poëtes ne se soit exercé à rendre, et qui n'ait été copié par les peintres de la Nature. On trouve dans les Géorgiques de Virgile (*a*) une de ces descriptions du printemps et des heureux effets du retour du soleil vers nos climats; et ce morceau est un des plus beaux de son ouvrage. On y voit la terre, amoureuse du ciel, s'ouvrir aux pluies fécondes qu'il répand dans son sein, et recevoir de lui ce feu actif qui circule dans tous les corps, où il répand la force et la vie. Le spectacle qu'offre la Nature, à cette époque, est trop brillant, pour n'avoir pas rempli d'admiration tous les hommes, surtout dans nos régions boréales, où le passage de la Nature, d'un état à l'autre, est plus sensible, et se trouve contraster d'une manière plus forte et mieux prononcée; ce sera donc là une des époques de la Nature qui aura été plus observée et

(*a*) Virgil. Georgic., l. 2, v. 324, etc.

Digitized by Google

consacrée plus qu'aucune autre dans les fictions sacrées, dans les fêtes, et par tous les monumens et par tout l'appareil du culte religieux. Ce sera donc aussi pour nous un point de comparaison dans nos recherches, qui devra nous donner le plus de solutions; car, la marche et le développement de la végétation étant toujours en correspondance avec celle du soleil, et avec sa proximité ou son éloignement, il s'ensuit que le point le plus important est celui auquel il répond dans les cieux, au moment où la Nature, chaque année, se renouvelle.

L'observation du lieu où se trouve le *maximum* de son élévation, et où il s'approche le plus du point qui répond perpendiculairement sur notre tête, ne doit pas être non plus négligée, puisqu'à cette époque il est le plus près de nous, et qu'il y est, en quelque sorte, placé sur le haut de son trône. Le jour alors a reçu tout l'accroissement dont il était susceptible, et la nuit se trouve renfermée dans les limites les plus étroites qui puissent la resserrer dans un climat donné. Les ténèbres vaincues sont au plus grand degré d'affaiblissement, et l'ombre n'a rien d'effrayant pour l'homme qui n'y trouve plus qu'un abri contre la trop grande ardeur du jour, et dans leur durée, que celle qui est nécessaire à son repos. Le soleil alors consomme sans obstacle le grand ouvrage de la végétation, en préparant les fruits à la maturité, à laquelle il doit les amener avant sa retraite. Il descend déjà de son trône, et se dispose à achever son ouvrage, après la perfection duquel il doit se reposer. Telles sont à peu près les observations que durent faire les hommes des climats septentrionaux, sur la marche du Dieu du jour et du créateur des productions sublunaires, comparée soit

Digitized by Google

avec les différens lieux du ciel, soit avec les changemens de face de la terre, avec les vicissitudes de l'air et la succession des saisons que le soleil engendre dans sa révolution oblique.

Pendant que le soleil parcourt cette route et fait une de ces révolutions qui, en l'approchant et l'éloignant successivement de nous, semble renfermer, comme dans un cercle, tous les effets sublunaires qui résultent de son absence et de sa présence, ou, pour parler plus juste, de son éloignement, et ensuite de son retour vers nos régions, la lune répète douze fois sa marche qu'elle divise en douze temps, appelés mois. Elle monte et descend, comme lui, dans les cieux douze fois, pendant qu'il monte et descend une fois, et elle subdivise en douze parties la masse progressive de ses opérations, auxquelles on dirait qu'elle s'associe en l'imitant dans sa course. L'action du soleil et son repos successif embrassent le cercle entier de sa révolution annuelle; et la lune fixe les six points de partage de l'une comme de l'autre. Les phénomènes produits durant chacun de ces douzièmes du cercle annuel, ou du cercle que parcourt le soleil, correspondent à douze lunaisons; et la lune qui mesure leur durée parut insensiblement coopérer à les produire. Car il arrive presque toujours que les signes qui annoncent un effet et qui en mesurent la durée, se confondent dans l'opinion des peuples avec les causes qui les engendrent; c'est par cette raison que la lune dut être associée au soleil et élevée jusqu'à la dignité de cause par les adorateurs de la Nature. Ils lui devaient d'ailleurs la lumière douce des nuits, qui nous console de l'absence de celle du soleil : elle leur fournissait des mesures du temps les plus commodes,

Digitized by Google

Tant de titres qu'elle avait à la reconnaissance des hommes la firent ranger au nombre des causes premières et des sources éternelles de leur félicité.

Après la lune, un autre astre beaucoup plus petit qu'elle en apparence et moins lumineux, quoique très-brillant, et qui quelquefois même n'attend pas la retraite du soleil pour se montrer, dut attirer l'attention des hommes. Mobile comme le soleil et la lune, il semble s'attacher aux pas du roi des cieux, et tantôt ouvrir, tantôt fermer les portes de l'Olympe dont la garde lui paraît confiée; il chasse la nuit et devance l'aurore, ou il reste après le soleil pour fermer la marche du jour, et remettre à la nuit les clefs du ciel; ami du jour, tour à tour il fuit la nuit ou la fait fuir. Long-temps l'ignorance a pu en faire deux astres différens; mais son mouvement qui l'approche ou l'écarte du soleil, sans jamais l'en éloigner trop, a dû bientôt le faire reconnaître pour le même corps lumineux qui tantôt précédait, tantôt suivait l'astre brillant qui, pendant le jour, verse sur nous à grands flots sa lumière. On se borna donc à lui donner deux noms, à raison de sa double fonction d'étoile du matin et d'étoile du soir. Cet astre dut surtout être remarqué par son éclat et par la singularité de sa fonction, qui ne lui permet pas de quitter le roi de l'Olympe qu'il accompagne dans tous ses voyages, soit en haut, soit en bas des cieux. C'est par cette raison qu'après le soleil et la lune, cet astre est le mieux connu du peuple qui l'appelle l'étoile du berger; car c'est lui qui l'avertit du moment où il doit se retirer des champs, comme de celui où il peut y revenir. Pour les hommes instruits, c'est la belle planète de Vénus.

Digitized by Google

Avec un peu d'attention, on dut remarquer un quatrième astre très-petit, mais très-scintillant, qui s'éloignait encore moins du soleil, et qui en était le compagnon le plus intime. Une fonction toute particulière semblait l'attacher inséparablement au monarque dont il était, en quelque sorte, le secrétaire; c'est l'astre que depuis on appela Mercure. La rapidité de son mouvement, le plus prompt après celui de la lune, dut le faire distinguer des autres astres mobiles, comme la troisième planète, ou Vénus, l'était par son éclat et sa beauté.

Trois autres astres, d'un éclat plus ou moins vif et d'une couleur différente, l'un rouge, l'autre jaune-d'or, et le troisième d'une lumière blanche, paraissaient se mouvoir dans les cieux dans le même sens que le soleil et la lune, mais sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre de ces astres, à qui souvent ils paraissaient diamétralement opposés : leur marche, plus ou moins lente, les fit distinguer entre eux autant que leur couleur.

L'un, d'une marche tardive et pesante, imitant la vieillesse, se traînait, en quelque sorte, dans sa route [31], et avant d'achever sa révolution, voyait périr grand nombre d'hommes qu'il avait vus naître, tant sa marche était lente. Autant la révolution solaire renfermait de jours, autant celle de cet astre renfermait de mois ou de révolutions de la lune. Il était le père des années et des siècles, et toutes les autres périodes lui étaient subordonnées, en ce sens qu'il les comprenait toutes plusieurs fois, et qu'il était la plus longue mesure du temps que parût donner la Nature, en n'employant qu'une seule révolution d'un des corps célestes ou d'un des astres mobiles.

Digitized by Google

La planète de couleur du soleil ou de couleur d'or était moins lente et avait une singulière analogie avec le Dieu du jour, dont la révolution annuelle était à la sienne à peu près dans les mêmes rapports que celle de la lune l'est à celle du soleil, c'est-à-dire d'un douzième. Une révolution de cet astre en comprenait douze du soleil, comme celle du soleil douze de la lune, ou douze mois : ainsi, les années solaires étaient comme les mois, ou comme les douzièmes de la révolution de cet astre. On l'appela Jupiter et père du jour, comme le soleil avec qui il avait tant d'analogie, soit par sa marche graduée de douze signes, soit par sa couleur.

Enfin la planète rouge de couleur de sang a une marche plus rapide, et semble plus rapprochée dans son mouvement de celui du soleil, puisqu'elle ne met à peu près que deux ans ou le double du temps de celui-ci à achever sa révolution. Si le soleil est au point du ciel où le jour égale la nuit, la planète rouge, partant avec lui, n'arrive à l'autre point d'égalité ou à l'autre équinoxe, que lorsque le soleil a parcouru déjà tous les points du cercle de sa révolution. S'ils se sont trouvés unis au plus haut du ciel, lorsque le soleil y revient, elle est au bas, en sorte que le soleil et cet astre semblent opposés dans leur marche pendant deux ans ; unis au commencement de la première année, opposés au commencement de la seconde. Ce contraste des mouvemens de ces astres et la couleur rouge de l'un d'eux furent remarqués, et donnèrent lieu aux hommes de supposer à celui-ci un caractère de résistance dont nous parlerons ailleurs, quand nous examinerons l'origine des caractères donnés aux planètes ou aux Dieux dont elles por-

Digitized by Google

tent les noms. Celle-ci s'appelle Mars, nom du Dieu des combats.

On distingua donc dans le ciel sept astres ou sept corps lumineux de différente grosseur, mais tous sept mobiles de bas en haut, et de haut en bas du ciel. Deux d'entre eux seulement semblaient attachés constamment au soleil, dont ils s'écartaient peu; les quatre autres, tantôt unis, tantôt opposés à cet astre, se mouvaient le long de la même route oblique, sans s'écarter plus de huit à neuf degrés environ, d'un côté ni d'autre, de la route ou de la ligne circulaire le long de laquelle se meut le centre du soleil. Toutes ces routes, avec leurs plus grands écarts, pouvaient être comprises dans une zone ou bande oblique de dix-huit degrés environ de largeur, dont aucun de ces astres mobiles ne sortait jamais. Là roulaient, dans un ordre constant et éternel, les sept astres qui seuls paraissaient avoir un mouvement propre séparé de celui de chacun des autres et du mouvement du reste du ciel, sans jamais s'écarter, ni à droite ni à gauche, de l'étroite bande qui circonscrivait leur marche.

On remarquait seulement, dans cinq d'entre eux, une irrégularité dont le soleil ni la lune n'offraient point d'exemple. Après avoir marché dans le sens de ces deux derniers, après s'être rencontrés et trouvés unis à eux, on les voyait tout-à-coup s'arrêter pour quelque temps, puis rétrograder, comme s'ils eussent été repoussés en sens contraire, et enfin reprendre leur route dans leur première direction avec un mouvement accéléré. Ces phénomènes, qui se répétaient au moins deux fois tous les ans pour chacun d'eux, ayant été observés, on appela ces astres des Dieux errans ou des planètes.

La mobilité de ces sept astres variant sans cesse,

Digitized by Google

leur situation respective donna lieu à des conjonctions et à des oppositions des uns avec les autres, et à différens aspects qui durent être observés et peut-être peints et chantés, si on en croit Lucien (*a*). La constance de leur marche dans le même sentier, leur fidélité et leur obéissance au soleil, sur les bords de la route duquel les planètes se trouvaient toujours, soit qu'elles le précédassent, soit qu'elles le suivissent, durent les faire regarder comme les satellites du monarque des cieux. Ainsi les Chaldéens les considérèrent; ainsi ils les nommèrent. La durée plus ou moins longue des révolutions particulières de ces astres, fit juger qu'ils décrivaient des cercles plus grands les uns que les autres, et des orbites concentriques qui les plaçaient à des distances plus ou moins éloignées. Saturne, qui mettait trente années à sa révolution, fut jugé l'astre mobile le plus éloigné, et la lune, par la même raison, l'astre le plus voisin, puisqu'elle mettait moins de temps qu'aucun autre à faire le tour du ciel qu'elle parcourait en vingt-sept jours. De là l'idée de sept sphères ou cieux concentriques plus ou moins rapprochés, et placés à une distance proportionnelle aux durées des révolutions. La lune, l'astre le plus voisin de tous, fut surmontée de Mercure et de Vénus, qui mettaient moins d'une année à achever leur révolution. Après ces trois astres, on plaça le soleil, dont la révolution était le terme de comparaison de la durée des autres, et conséquemment on rangea au-dessus de lui les trois autres astres, dont les révolutions avaient une durée plus grande que la sienne; c'est-à-dire, l'un deux

(*a*) De Astrolog., p. 993.

sulter dans les images du soleil, de la lune et des planètes, et quel rôle important le zodiaque a dû jouer dans la mythologie ; il a été proportionné à celui qu'il semblait jouer dans la Nature. On observa qu'il était comme la mesure des effets produits par le soleil à chaque révolution, et qu'il renfermait en lui toute l'activité créatrice de cet astre, avec toutes ses divisions. Or, comme il arrive presque toujours que les signes se confondent avec les causes, les parties du zodiaque ou les signes qui correspondaient à tel ou tel effet produit sur la terre, dans l'air ou dans les eaux par le soleil, il fut regardé comme cause de cet effet, et fut associé à la puissance du soleil, qui semblait y avoir déposé telle ou telle portion de son énergie. Ainsi le signe du printemps ou le taureau fut fécond ; le lion du solstice d'été fut brûlant, et le scorpion d'automne priva la Nature de sa fécondité et empoisonna ses productions. Le bien ou le mal que la terre éprouve par la présence ou par l'absence du soleil, et son action sur nous pendant une révolution annuelle, ainsi que celle de la lune et des cinq autres astres, tout sembla venir du zodiaque ou être modifié par lui. Le zodiaque fut donc aussi une cause et une des plus grandes causes, par une suite de son union intime avec les sept autres Dieux, et surtout avec le soleil.

Ce que nous avons dit des étoiles du zodiaque dut s'appliquer aussi à celles qui sont hors de ce cercle, ou hors de cette bande, mais qui se lient à elles par leur position et relativement aux douze divisions, à chacune desquelles on les rapporte par la coïncidence des levers, des couchers et des passages au méridien de ces étoiles, avec ceux des étoiles de cette bande zodiacale. On s'aperçut que tous les ans, lorsque telle étoile se levait le matin

pour la première fois à la fin de la nuit, après avoir disparu quelque temps au couchant, ou lorsque la même étoile, après avoir été vue la nuit, cessait enfin de l'être et disparaissait pour quelque temps, le soleil était dans tel ou tel signe, et produisait dans la Nature sublunaire tel ou tel effet. Dès-lors on lia l'étoile au signe, et on l'associa à son action, et conséquemment à celle qu'exerçait le soleil sous ce signe, par la même raison qui avait fait lier déjà ce signe au soleil, pour en partager la puissance et en modifier l'action. Comme la marche du soleil dans le cercle annuel avait été divisée et marquée par les douze signes, l'entrée et le séjour du soleil dans les signes furent aussi désignés par de nouvelles marques prises hors des signes, à droite et à gauche du zodiaque, jusqu'aux extrémités du ciel visible. Ainsi toutes les étoiles furent groupées sous des images d'hommes et d'animaux, ou sous des signes. Ces marques ou constellations se liaient aux marques des douze divisions du zodiaque, et leur étaient subordonnées comme ayant été inventées pour les faire reconnaître elles-mêmes. Lorsque, dans la suite, la division du zodiaque en douze parties fut portée à trente-six, par la sous-division de chacune de ces parties en trois, il résulta de là que, pour faire reconnaître ces trente-six sous-divisions, on eut recours à trente-six marques hors du zodiaque, ou à trente-six constellations, ou groupes d'étoiles figurées, qui correspondaient aux douze signes et à chacune de leurs trois parties. Ceci donne en tout quarante-huit figures ou marques, dont douze dans le zodiaque, et trente-six hors de ce même zodiaque, et qui correspondent à ses trente-six sous-divisions. C'est précisément le nombre des constellations connues des anciens, qui en placèrent douze

Digitized by Google

dans le zodiaque, et trente-six dehors; ce qui n'est pas un effet du hasard, mais bien une suite de la marche que nous supposons que les anciens observateurs de la Nature ont tenue.

Ainsi tout le ciel étoilé se trouva partagé en astres, dont sept seulement étaient mobiles et voyageaient, et dont tout le reste semblait attaché constamment à des points fixes, et toujours également distans entre eux, sur une surface très-lisse et de forme sphérique. Ces points fixes servaient de termes de comparaison aux mouvemens différens des astres mobiles, graduaient leur marche, en déterminaient la progression ou les écarts, et se liaient aux sept corps mobiles par le moyen des douze signes auxquels ils étaient subordonnés. Ils furent élevés à la dignité de causes comme les signes, et pour la même raison qu'eux. Sirius ou la canicule, qui annonçait tous les ans le retour des ardeurs brûlantes de l'été et le débordement du Nil par son lever du matin, passa pour une des causes des phénomènes qui accompagnaient assez constamment son lever. Le signe du lion, auquel répondait alors le soleil, fut aussi réputé cause des mêmes effets, comme on le voit par Plutarque (*a*); de même que le verseau, dans lequel la lune de ce mois paraissait pleine. On peut en dire autant des étoiles de l'hydre placées sous le lion, et à qui, suivant Théon (*b*), on ne donna tant de longueur, que parce qu'elle se liait au débordement du Nil, comme mesure de sa durée et des trois signes qui y répondaient.

(*a*) Plut. de Isid., p. 365, 366. — (*b*) Theon ad Arat. Phæn., p. 136. Ibid., p. 150.

Digitized by Google

De même que les signes du zodiaque marquaient les douze grandes divisions du zodiaque et de l'année, de même les images ou constellations, placées hors de ce cercle et leurs étoiles, fixaient des divisions plus petites, telles que les jours et les heures. C'est à ce titre qu'elles se trouvent placées avec leur lever et leur coucher dans les anciens calendriers, dont le prêtre, le laboureur et le navigateur tiraient des règles et des indications. Ainsi les étoiles devinrent les guides et les chefs des peuples, qui virent en elles les génies qui formaient le cortége du Dieu du jour, du père des temps et des saisons, et du modérateur souverain de la Nature entière. Leur respect et leur reconnaissance durent donc les placer au rang des causes éternelles, ou des Dieux qui gouvernent tout ici bas. Le ciel où elles brillaient fut appelé le séjour des Dieux; et lorsque la flatterie voulut élever un mortel jusqu'au rang des immortels, elle le plaça dans les astres, parce que les astres étaient les seuls Dieux vraiment immortels. Cette condition requise pour l'apothéose, est encore une preuve de l'opinion ancienne sur la divinité des astres.

Après le spectacle qu'offre un beau jour, en est-il de plus imposant que celui d'une belle nuit, lorsque le ciel sans nuage nous découvre ses plaines azurées, où l'or semble mêler son éclat à celui des diamans dont elles sont semées? Que le manteau de la nuit est riche et pompeux! sous cet aspect elle n'a rien d'affreux; elle est aussi une divinité; elle répand sur son passage une rosée bienfaisante (*a*), qui abreuve les fleurs, les feuilles et les plantes

(*a*) Plut. de Isid., p. 367.

Digitized by Google

desséchées par l'ardeur du jour, et entretient dans l'air cette douce humidité nécessaire à la végétation. Elle est comme la mesure du sommeil de la Nature, et elle étend un voile sur l'homme et sur tous les animaux pendant leur repos, qu'elle environne d'un majestueux silence; à l'ombre de ses ailes, tout ce qui respire sur la terre, dans les airs, dans les eaux, se délasse des travaux du jour, ou jouit des plaisirs de l'amour; ses ténèbres ne sont point celles du chaos; car elle a sa lumière, son ordre et son harmonie, qu'on admire et qui ne le cède qu'à celle du jour. Ce n'est point, il est vrai, cet éclat éblouissant du soleil, qui fait tout disparaître, excepté lui, dans les cieux, et nous découvre tout sur la terre; la nuit au contraire nous cache la terre, et veut que nous ne soyons plus occupés que du spectacle des cieux, dont les astres brillans sans elle nous seraient à jamais inconnus. C'est sous son ombre que se montre la foule des Dieux qui peuplent l'Olympe, et qui sont autant d'enfans que ses flancs féconds font éclore. Ils la suivent constamment dans sa révolution, se montrant avec elle et disparaissant aussitôt qu'elle pâlit, et qu'elle se retire pour faire place au jour. Que de régularité dans leur marche! que d'ordre dans leur succession! que d'accord et d'harmonie dans leurs mouvemens! Une force commune les fait circuler tous dans le même sens, avec une vitesse proportionnée à la grandeur des cercles qu'ils décrivent.

Un point seul dans les cieux paraît être immobile, tandis que tout le reste du ciel et des astres se meut circulairement autour de lui, en décrivant des routes orbicirculaires, d'autant plus grandes qu'elles sont plus éloignées de ce point central unique sur lequel roule toute la voûte des cieux. Ce point dut fixer l'at-

Digitized by Google

tention des premiers observateurs du mouvement des astres, et naturellement on concentra en lui seul la force puissante qui porte tout le fardeau des cieux et qui en fait mouvoir la masse [32].

On dut aussi distinguer un certain nombre d'étoiles assez voisines de ce point pour décrire des cercles si étroits, que jamais leur mouvement ne les fit descendre sous la terre, et qu'elles restassent toujours dans la partie visible du ciel, seulement avec quelques changemens de hauteur. Elles formaient éternellement le cortége de la nuit, qu'elles n'abandonnaient jamais; toujours élevées dans les cieux, elles n'en paraissaient descendre que pour se reposer quelques instans sur la cîme des hautes montagnes, et pour y remonter aussitôt. Le pivot ou point central de toutes les révolutions, autrement appelé le pôle, les y rappelait, et ne leur permettait point de s'écarter jamais de lui; aussi servaient-elles d'indication pour le reconnaître.

Parmi ces astres, sept surtout se faisaient remarquer et par leur éclat, et par leur arrangement entre eux; et ces rapports, ainsi que ceux de tous les astres fixes, n'ont jamais varié. Quelques-uns ont cru y voir le dessin d'un charriot, dont quatre étoiles, placées en carré, formaient les roues, et trois autres en avant présentaient l'image du timon; elles paraissaient situées tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du point immobile, tantôt à droite et tantôt à gauche. Ce phénomène les fit remarquer. Toutes les autres étoiles décrivaient des cercles plus grands, de manière à ce que leur apparition fût interrompue dans la partie inférieure de leur révolution, et à ce qu'elles restassent plus ou moins de temps cachées sous la terre, à proportion de la partie plus ou moins grande de leur

Digitized by Google

cercle, qui se trouve masquée par la masse des montagnes et de la terre.

Enfin, il s'en trouva d'assez éloignées du pivot ou du pôle, pour que la moitié du cercle de leur révolution fût abaissée sous la terre, tandis que l'autre moitié s'élevait au-dessus, de façon qu'elles étaient visibles exactement à la moitié de leur révolution. Celles-là décrivaient dans le ciel le plus grand cercle, et se mouvaient avec la plus grande vitesse. On donna des ailes aux constellations qui étaient voisines de ce point, telle que Persée, et on remarqua que les deux points du ciel qu'occupait le soleil à l'époque où les nuits étaient parfaitement égales au jour, se trouvaient dans ce grand cercle et dans une situation directement opposée. D'après la position de ce cercle, relativement à la terre dont la surface, prolongée par l'œil dans les cieux, le coupait exactement en deux, et ne laissait voir que la moitié de son contour, il s'ensuivait nécessairement que le soleil et tous les astres en général qui se trouvaient sur ce cercle n'étaient visibles que pendant la moitié de leur révolution autour de la terre, et que la durée de leur absence était égale à celle de leur présence. On appela donc l'équateur ou cercle d'égalité ce cercle qui coupait en deux, par l'interposition de la terre, la révolution totale des rotations du ciel.

Les astres, placés encore plus loin du pôle et hors des limites de ce grand cercle, décrivaient des cercles qui allaient en décroissant, soit pour leur circonférence totale, soit pour leur portion visible, soit pour la rapidité du mouvement, qui paraissait être la même pour les étoiles placées à égale distance de l'équateur, en-deçà, comme au-delà, et dont les cercles semblaient

Digitized by Google

être de même mesure, quant à la *totalité* absolue de leur circonférence. Car les arcs visibles ne l'étaient pas; mais ils étaient au contraire autant au-dessous de la moitié, ou de la demi-circonférence, que les autres l'excédaient. Les arcs visibles de ces circonférences extra-équatoriennes allaient tellement en diminuant, qu'ils se réduisaient à la fin à un seul point visible dans toute la révolution de l'astre, laquelle, à l'exception de ce seul point, s'achevait tout entière sous la terre.

L'équateur se trouvait situé exactement au milieu des cercles qui commençaient à être entièrement invisibles, et de ceux qui commençaient à être tout entiers visibles. Les étoiles placées dans l'équateur achevaient leur révolution à des distances exactement égales des routes des astres toujours visibles, et des astres toujours invisibles.

Le cercle, formé par le prolongement du plan de la terre en tout sens par l'œil de l'observateur, était le terme du ciel visible et du ciel invisible, et conséquemment de l'apparition et de la disparition des astres, de leur lever, de leur coucher, et des révolutions toujours visibles, comme de celles qui ne l'étaient jamais. On l'appela en conséquence cercle terminateur, en latin *finitor*, et en grec horizon; c'est sous ce dernier nom qu'il est plus connu. La distance d'un astre, placé au-dessus de ce cercle, à ce cercle, mesurée perpendiculairement, est ce qu'on appelle sa hauteur. Depuis le point où le premier des cercles invisibles était en contact avec l'horizon, jusqu'au point où le premier des cercles toujours visibles était en contact avec ce même horizon, tous les astres qui paraissaient et disparaissaient successivement, c'est-à-dire, le plus grand nombre des as-

Digitized by Google

tres, semblaient sortir de dessous la terre. On les voyait monter, et redescendre ensuite par les différens points de l'horizon, qui de l'autre côté du ciel correspondaient aux points de leur lever, et achevaient la circonférence dont les points d'apparition occupaient la moitié; on appela celui-ci bord oriental ou le levant, et le bord de disparition, le bord occidental ou le couchant. Les points par où ces bords oriental et occidental étaient coupés par l'équateur, et qui se trouvaient à égale distance des deux points de contact dont nous avons parlé, lesquels séparent le bord oriental de l'occidental, fixèrent ce qu'on appelle le vrai *Orient* et le vrai *Occident;* comme les deux points de contact eux-mêmes, placés à une égale distance de l'un et de l'autre, devinrent les points nord et midi. Par ces derniers points passait la ligne, au-dessus de laquelle s'élevaient perpendiculairement tous les astres arrivés au milieu de leur course visible et à leur plus grand terme d'élévation.

Le cercle perpendiculaire qui mesurait cette élévation la plus grande, se trouvant placé à égale distance du bord oriental et du bord occidental, ou du point de lever et du point de coucher de l'astre, divisait la course visible de l'astre en deux parties égales, et conséquemment le jour exactement en deux. Il donna donc le milieu de chaque jour, et on le nomma pour cette raison *méridien*. Tous les astres arrivés dans ce cercle avaient parcouru la moitié de leur carrière visible et atteint le *maximum* de leur hauteur. Ce cercle dut donc être remarqué. Il servit naturellement à déterminer le lieu de la plus grande et de la plus petite hauteur du soleil dans son mouvement de haut en bas et de bas en haut,

Digitized by Google

pendant chaque année, et les points de rebroussement ou de retour dans sa marche.

Les cercles que décrit le soleil ces jours-là dans le ciel par l'effet du mouvement journalier, placés à égale distance de l'équateur, à droite et à gauche, et parallèles à ce cercle, furent appelés les cercles du retour ou tropiques. Ils étaient comme les deux barrières de la course du soleil, et les termes de ses plus grands écarts. Arrivé là, le soleil, pendant quelques jours, ne semblait ni monter plus haut ni descendre plus bas à midi : on eût dit qu'il s'y reposait ; son mouvement de bas en haut et de haut en bas n'était plus sensible ; il ne s'éloignait ni ne s'approchait pas davantage de nos régions ; enfin il s'arrêtait là ; et on nomma en conséquence ce point solstice, ou lieu auquel s'arrête le soleil. Là était le terme de la plus longue et de la plus courte durée des jours comme des nuits ; terme distant également du cercle qui les mettait en un parfait équilibre. On fêta Jupiter-Stator.

La lune et les autres astres mobiles respectaient ces barrières et ne s'en écartaient jamais que d'un très-petit nombre de degrés, suite nécessaire de leur inclinaison sur le plan de la route du soleil, autrement de son cercle annuel, appelé ligne écliptique, parce que les éclipses ne pouvaient arriver que lorsque la lune se trouvait en conjonction ou en opposition avec le soleil dans un des deux points de son orbite, qui coupent celle du soleil, sur laquelle elle est inclinée d'environ cinq degrés et un quart. Cette ligne écliptique est tracée dans toute la longueur du zodiaque, et elle partage en deux parties égales la bande céleste de dix-huit degrés, où sont peints les douze animaux, bélier, taureau, etc.,

Digitized by

à travers lesquels la lune et les astres mobiles se promènent plus ou moins lentement, tandis que le soleil s'avance majestueusement au milieu.

Tels sont à peu près les points et les cercles principaux, qu'une attention un peu suivie fit remarquer ou concevoir dans les cieux par les premiers observateurs de la Nature, dont les mouvemens divers furent considérés comme ceux de la divinité elle-même. Tel le ciel, à l'aide des flambeaux de la nuit, manifestait ses mystères aux mortels étonnés, et leur rendait sensibles les accords de son éternelle harmonie. Près de mille étoiles visibles, disséminées sur les différens points du ciel, de couleur et de grosseur différentes, tapissaient le trône et le palais de la lune, qui s'unissait successivement à quelques-unes d'entre elles, les cachant même quelquefois, et toujours amortissant leur lumière, de manière à ne permettre qu'aux plus belles de se montrer avec elle, surtout quand son disque, rempli tout entier de lumière et parfaitement arrondi, se montrait toute la nuit, dont elle mesurait la durée par celle de sa course. Mais quand la lune réunie au soleil abandonnait l'Olympe à la nuit et à ses enfans, c'est alors que le ciel allumait tous ses feux, et qu'un Uranus étalait tous ses diamans sur la toilette de la nuit.

Un, surtout, plus brillant, plus gros que tous les autres, étincelle de mille couleurs, qui en un instant se succèdent, semblables à celle de la pierre transparente taillée à facettes; c'est Sirius, ou la belle étoile du grand chien, celle à qui s'unit le soleil lorsqu'il lance ses plus grands feux et qu'il s'est approché le plus près de nos régions; il est le chef et comme le roi des astres, que le Dieu,

principe de la lumière, a établi pour veiller sur eux (*a*). Ainsi l'ont considéré les Perses; les Égyptiens en firent aussi le gardien de l'Olympe, leur Dieu Anubis, le fidèle compagnon d'Isis.

Devant lui marche Orion, ou le plus vaste, le plus brillant groupe d'étoiles, celui qui occupe le plus beau champ des cieux. En effet, on y remarque deux étoiles de la première grandeur, l'une rouge, l'autre d'une blancheur éclatante; plusieurs de la seconde grandeur, et un très-grand nombre de la troisième. Il a dû fixer tous les regards. Orion est placé près du point du ciel où se trouve le soleil, lorsque le jour reprend son empire sur la nuit : aussi l'appela-t-on le compagnon fidèle, ou le chien d'Orus ou du Dieu-soleil du printemps, comme on appela l'ours placée vers le nord et qui se lève avec les signes d'automne ou avec les signes du retour des ténèbres, le chien de Typhon (*b*). Orion se trouve donc uni au soleil et absorbé dans ses rayons, durant tout le temps que le soleil met à parcourir les signes du printemps, et que la Nature s'embellit et se régénère sous ses rayons féconds.

Il a au-dessus de sa tête le superbe signe du taureau générateur, ou de l'Apis égyptien, qui porte sur son front les hyades, remarquables par leur forme, semblable à celle d'un V, et par la belle étoile rouge de première grandeur, qui en fait partie, et que les Romains appelaient Paricilienne, et les Arabes Aldébaran. Il a aussi sur son dos les pleïades, filles d'Atlas, ou du pôle, dont l'assemblage serré et brillant forme un des groupes d'étoiles le plus aisé à remarquer; aussi est-il connu de

(*a*) Plut. de Isid., p. 370. — (*b*) Ibid., p. 359.

Digitized by Google

tout le monde. Le peuple l'appelle *Poussinière ;* effectivement on a pu les comparer à une troupe de petits poussins qui se pressent en foule autour de leur mère. La liaison de cette constellation avec le soleil printanier (*a*), avec les besoins de l'agriculture et de la navigation, l'a fait singulièrement observer et rendue très-fameuse chez les anciens poëtes.

Les mêmes raisons ont dû faire remarquer ce beau pentagone d'étoiles placées au-dessus du point équinoxial au nord, comme Orion l'est au-dessous et au midi, et qui renferme à un de ses angles une superbe étoile de couleur jaune, qui tous les ans précédait immédiatement l'aurore et le lever du soleil, le jour de l'équinoxe, lorsque ce point d'égalité répondait au taureau, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents ans avant notre ère. Sa fonction de guide du soleil la fit nommer le cocher du char de l'astre du jour ; et cette belle étoile, qui présidait à l'aurore du printemps, fut la chèvre nourricière qui allaitait le roi de l'Univers, et qui répandait la fécondité sur la Nature dont sa corne contenait les richesses et l'abondance.

Toute cette partie du ciel qui s'étend du midi au nord, depuis les pieds d'Orion jusqu'à la tête du cocher, put se faire remarquer, non-seulement par l'éclat des astres qu'elle renferme, mais encore par sa liaison avec la végétation renouvelée, et avec le retour du beau temps et des longs jours.

Ces astres devront donc fixer surtout notre attention dans nos recherches, puisqu'ils ont dû fixer celle des anciens. Ils doivent avoir été l'objet d'un grand nombre

(*a*) Theon ad Arat. Phæn., p. 132, 135.

de tableaux et de statues, de chants et de fictions religieuses, et conséquemment ils nous donneront le mot de beaucoup d'énigmes.

La même remarque doit s'appliquer aux astres voisins du point équinoxial d'automne, par la raison qu'ils étaient causes d'effets tout contraires. On y distingue entre autres une certaine suite d'étoiles rangées circulairement et imitant assez bien la forme d'une couronne; on l'appela la couronne; et comme elle est dans le voisinage du nord, on lui ajouta l'épithète de boréale, pour la distinguer d'un autre assemblage assez semblable, mais moins lumineux, qui se trouve au midi et passe peu d'heures après elle au méridien. Cette couronne boréale est placée entre deux belles étoiles de première grandeur qui n'en sont pas très-distantes, l'une rouge et l'autre blanche, qui se lient comme elle à l'équinoxe d'automne; c'est ce qu'on a appelé l'arcture et la lyre; elles sont très-fameuses dans les anciens calendriers.

Le solstice d'hiver eut aussi ses astres, tels que ceux de la constellation de l'aigle, qui forment une ligne droite de trois belles étoiles, dont celle du milieu est de première grandeur; elles sont suivies d'un lozange d'étoiles aussi brillantes que les pleïades, assez pressées, quoique plus éloignées entre elles.

L'immense carré de Pégase, qui les suit, dut aussi se faire remarquer. Son lever du soir d'ailleurs annonça long-temps le solstice d'été.

La constellation de Cassiopée, qui présente l'image d'une chaise renversée, et qui circule, toujours en opposition avec le charriot, autour du pôle, qui depuis bien des siècles se trouve entre ces deux constellations,

Digitized by Google

et à peu près à égale distance de l'une et de l'autre, dut fixer aussi les regards des observateurs, d'autant plus qu'elle était du petit nombre de constellations ou de groupes d'étoiles qui ne se couchaient jamais.

Le triangle, placé sur le bélier et près des limites équinoxiales, se fit remarquer par sa forme dont il tira son nom, et surtout par sa position. Il en fut de même de la suite ou série recourbée d'étoiles, que comprend l'image de Persée, ainsi que des trois belles étoiles qui, placées à des distances égales, remplissent l'intervalle qui se trouve entre lui et le grand carré de Pégase, dont une d'elles fait l'angle.

Nous ne prétendons pas ici donner une description complète des constellations, telles qu'elles ont été groupées par les anciens astronomes; mais offrir les différens tableaux des groupes qui se présentent d'abord à l'œil, sans songer aux figures symboliques qu'on y a par la suite appliquées. C'est une esquisse du ciel considéré indépendamment des figures ou images astronomiques, et tel que nos yeux le voient. Les couleurs, les grandeurs apparentes des étoiles, les figures géométriques qui se présentent naturellement, et surtout leur voisinage près des points équinoxiaux et solsticiaux, voilà ce que nous avons fait remarquer, parce que c'est ce qui les a fait remarquer elles-mêmes; c'est là ce qui les a fait choisir comme autant de points fixes, qui devaient servir à déterminer la marche progressive du soleil, de la lune et des cinq autres astres mobiles, et conséquemment celle du temps, de l'année, des saisons et des heures, et par une suite nécessaire celle de la végétation, de la chaleur et du froid, des vents, des tempêtes, des tonnerres, et en général de tous les effets

Digitized by Google

qu'engendre le temps durant la révolution annuelle du soleil.

On dut aussi remarquer que l'hiver avait son ciel qui n'était pas celui de l'été, et que les étoiles, qui ouvraient la nuit par leur lever pendant une saison, en marquaient le milieu ou la fin pendant une autre ; et que la nuit et le ciel changeaient de face comme la terre, ou plutôt que celle-ci changeait la sienne, parce que le ciel changeait ses astres, rendant au jour ceux qu'il avait prêtés à la nuit, et reprenant ceux qui avaient paru long-temps sommeiller le jour, éclipsés dans la lumière éblouissante du soleil.

En effet, de même qu'à chaque instant de la nuit on voit de nouvelles étoiles se lever et remplacer au ciel celles qui se couchent à tous les instans, de même chaque jour la marche de la nuit s'annonce par de nouvelles étoiles qui montent à l'orient, tandis que d'autres au même moment disparaissent au couchant : d'où il résulte que la porte orientale et occidentale, au moment où le jour et la nuit commençaient, ont chaque jour de nouvelles sentinelles qui successivement se relèvent.

Ce phénomène se manifeste surtout au méridien, où chaque étoile passe tous les jours quatre minutes plus tôt, ce qui prouve qu'elle a avancé son lever et qu'elle avancera son coucher de la même quantité de temps. J'ai dit que c'était surtout au méridien que ce phénomène s'observait, parce que l'horizon ne peut pas toujours servir à cette observation, par la raison que les jours croissant en été, la nuit retarde sa marche, et que l'étoile, qui devrait se trouver en station à l'orient à son commencement, est déjà levée ; l'effet contraire

Digitized by Google

résulte de l'accélération de la nuit en hiver. La raison de cette variation est tirée de la marche oblique du soleil qui change tous les jours de parallèles à l'équateur, dont il s'approche ou s'éloigne plus ou moins, ce qui lui donne ce qu'on appelle de la déclinaison; car c'est ainsi qu'on nomme la distance perpendiculaire qui sépare le cercle que décrit un astre par son mouvement journalier, du cercle appelé équateur, qui est le terme de comparaison de toutes les autres routes de rotation journalière des étoiles et des planètes autour du pôle. On doit donc préférer le méridien, ou une hauteur quelconque d'étoile pour cette observation, plutôt que de prendre le commencement de la nuit, qui varie tous les jours. On dira en général, qu'une étoile arrive à la hauteur à laquelle on l'avait observée la veille quatre minutes plus tôt chaque jour, et conséquemment deux heures plus tôt au bout d'un mois, quatre heures au bout de deux mois, et six heures au bout de trois mois. Ainsi telle étoile qui passait au méridien le jour de l'équinoxe à minuit, y passe dès six heures du soir trois mois après, ou le jour du solstice; en sorte qu'à minuit elle est déjà couchée, si elle n'est pas une des étoiles qui se trouvent placées entre l'équateur et le nord. On sent quel changement il doit en résulter dans l'aspect des cieux tous les trois mois, ou à chaque saison, à une heure donnée, telle qu'à celle de minuit.

Ces changemens périodiques n'ont point dû échapper aux chantres des saisons et aux peintres de la Nature. Nous y ferons donc aussi attention dans nos recherches. Dans les derniers âges, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents ans avant notre ère, quatre belles étoiles semblaient avoir été placées par la Nature pour

Digitized by Google

fixer les limites des saisons, ou les divisions des signes de trois en trois, aux deux points équinoxiaux et solsticiaux. Elles étaient toutes quatre de première grandeur et de couleur différente, deux par deux; les unes étaient rouges, et les deux autres blanches [33]; et elles se trouvaient en telle opposition, que quand une rouge passait au méridien supérieur, l'autre était sous la terre au milieu de sa course : c'était la même opposition entre les étoiles blanches. Les deux rouges étaient dans les signes des équinoxes de ce temps-là, lesquels étaient le taureau et le scorpion; l'une était l'œil du taureau, l'autre le cœur du scorpion; toutes deux étaient placées près du colure des équinoxes, ou du cercle qu'on imagine partir du pôle et passer par les points équinoxiaux, ou par l'intersection de l'équateur et de l'écliptique. La première se nommait Mounocillos ou Aldebaran; la seconde Lesos ou Antarès. Elles étaient comme en sentinelle près de ces deux points qui séparent les longues nuits des longs jours. Les deux autres répondaient aux signes solsticiaux ou aux limites du mouvement du soleil de haut en bas, et de bas en haut. L'une fait partie du lion, et se trouvait située sur le colure même ou sur le cercle mené du pôle par les points solsticiaux, c'était le cœur du lion : on lui a conservé le nom de chef ou de roi des cieux, et de surveillant de leur mouvement. Les Grecs le nommaient Basiliscos, les Latins Régulus : on l'appela aussi Mounoalos. La seconde, placée hors du zodiaque, mais liée à un des signes ou au verseau auquel répondait le solstice d'hiver, est la belle étoile de l'extrémité de l'eau du verseau, et qui est dans la bouche du poisson qui reçoit cette eau : on l'appela bouche du poisson; elle est plus connue sous son nom arabe

Fomahant, altération de celui de Fom-al-haut ou bouche du poisson. Les quatre signes qui renferment ces quatre étoiles et qui présidaient au commencement de chaque saison, durent être singulièrement remarqués, à cause du poste important que ces astres occupaient dans le ciel, dont ils fixaient les quatre grandes divisions, celles qui ont le plus de rapport à la végétation et aux changemens qu'éprouve la terre par l'action du soleil et par son mouvement dans le zodiaque. Ces étoiles reçurent la dénomination pompeuse d'étoiles royales; et les figures des signes qui les contenaient furent retracées partout, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

A travers tous ces astres plus ou moins brillans, et épars sur la voûte des cieux, on remarquait non plus un seul astre, mais un fleuve de lumière blanchâtre, formée de l'assemblage de plusieurs milliers de petites étoiles, trop petites pour être distinguées séparément, mais assez nombreuses pour former une masse de lumière, qui, du midi au nord, circulait sur une bande assez large pour couvrir des constellations entières, telles que Cassiopée, Persée, etc. Jamais elle n'avait plus d'éclat que dans ces belles nuits d'hiver, où la lune laisse aux étoiles l'empire des cieux dont aucun nuage ne souille la pureté. Cette route circulaire, embrassant l'Olympe dans ses contours, paraissait être le chemin qui conduisait aux sources mêmes de la lumière éthérée dont elle était toute semée, et au palais des Dieux. Elle était entraînée par le mouvement commun de tous les astres, se levant et se couchant comme eux; traversée comme eux par le soleil et la lune, et par les étoiles mobiles, et dirigée constamment à travers les mêmes constellations, sans paraître jamais ni se rétrécir,

Digitized by Google

ni s'élargir, quoique d'inégale grandeur dans ses différens points. On remarquait seulement quelques portions d'une lumière pareille jetées dans certains lieux du ciel, et qui y formaient une tache blanchâtre assez semblable à un petit nuage : on les appela des étoiles nébuleuses. Telle est la nébuleuse d'Orion, celle du cancer, etc. ; mais ces amas d'une lumière amortie étaient trop petits et si peu nombreux, qu'ils ne durent pas être beaucoup remarqués, ni jouer dans les fictions sacrées le rôle important que dut naturellement y jouer le fleuve ou le chemin lumineux dont nous venons de parler. Sa couleur blanchâtre, assez semblable à celle du lait, le fit nommer voie lactée ou voie de lait ; et comme il passe près de la chèvre céleste, on imagina qu'il était formé du lait de cet animal, qui avait nourri le père de la lumière et du jour. Ainsi il entra dans la mythologie : le peuple chez nous l'appelle le chemin de saint Jacques, ou l'échelle de Jacob.

Tel le ciel se présenta aux yeux de tous ceux qui voulurent donner un peu d'attention à ses mouvemens ; tel ils le virent, fidèle aux lois d'une harmonie éternelle, rouler sur lui-même, et engendrer tout dans son sein. Aucun de ces astres ne s'écartait de la route qui lui avait été tracée ; chacun avec une activité inaltérable remplissait la carrière qui lui avait été ouverte, et après l'avoir achevée, il la recommençait encore, sans jamais éprouver aucune altération dans ses mouvemens, ni aucun changement dans leur direction ; mêmes points du lever, mêmes points du coucher, même hauteur méridienne, même durée dans le séjour sur l'horizon, même grosseur dans la masse apparente, même couleur ; uniformité et constance absolument éternelles, au moins pour les astres

Digitized by Google

fixes, c'est-à-dire pour tous les corps célestes, excepté pour les sept astres mobiles. Ceux-là seuls varient, soit dans leur grosseur apparente, par une suite de leur changement de distance, soit dans la durée de leur séjour sur l'horizon, dans leur hauteur méridienne et dans les lieux de leur lever et de leur coucher, par une suite de leur changement de déclinaison. Mais les termes de ces variations une fois fixés, pour une révolution périodique de l'un de ces sept astres, pour celle de leurs nœuds et de leurs absides, rien ne change plus pour eux, et les mêmes variations se reproduisent dans le cours des périodes données; en sorte qu'on peut dire qu'il y a encore un ordre constant et éternel pour ces astres mêmes; c'est celui qui résulte des périodes qui comprennent toutes leurs variations, et qui tiennent plutôt à la diversité des mouvemens qu'à l'irrégularité.

Si la lune, par exemple, change de face de jour en jour, si tantôt elle n'offre qu'un croissant très-étroit, dont l'intérieur est très-excavé, tantôt un demi-cercle terminé par un diamètre ou ligne droite qui soustend ce demi-cercle lumineux, tantôt une portion de cercle plus grande, soustendue par une portion de courbe elliptique, ce qui lui donne la forme bossue, que les Latins appelaient *Gibbosa*; si, peu de temps après, elle présente une face circulaire très-bien arrondie et pleine de lumière; si pendant sept jours elle tourne ses cornes vers l'orient, et pendant sept autres jours vers l'occident; si sa lumière s'échancre d'abord par le côté de son disque, qui le premier s'était illuminé, on verra bientôt que toutes ces variétés se renferment dans une très-courte période de temps, ou dans l'intervalle d'un mois, et que le mois suivant elles sont reproduites

Digitized by Google

à des distances égales de la lune au soleil. Si dans certains points du ciel elle paraît plus large que dans d'autres; si elle s'éclipse dans certains signes, puis dans d'autres, toujours en rétrogradant contre l'ordre des signes, le mouvement de ses absides ou de la ligne de la plus longue et de la plus courte distance à la terre, la rétrogradation de ses nœuds ou des points dans lesquels son orbite coupe l'écliptique, en sont la cause; et lorsque la période du mouvement de la ligne des absides et de celui des nœuds sera achevée, les mêmes phénomènes auront lieu aux mêmes lieux du ciel. Ce sera donc alors qu'on reconnaîtra encore un ordre constant qui enchaîne toutes ces variétés sous les lois d'une période fixe et réglée.

Si les signes qui correspondent aux saisons, ne sont plus les mêmes au bout d'un certain nombre de siècles; si l'égalité des jours et des nuits, qui avait d'abord eu lieu sous le signe du taureau et du scorpion, et si les solstices, qui se trouvaient répondre au lion et au verseau à cette même époque, n'ont plus lieu lorsque le soleil arrive à ces points au bout de 2,115 ans; et si au contraire ces phénomènes naturels arrivent un mois avant que le soleil ait atteint ces signes, c'est une variation, qui troublera sans doute la correspondance qui existait entre les saisons que règle toujours le soleil, et les signes qu'il occupait anciennement, lorsque commençait chaque saison; mais les saisons elles-mêmes suivront toujours la marche constante du soleil, et se régleront sur les rapports d'éloignement ou de voisinage dans lesquels cet astre se trouvera de l'équateur, qui est le cercle modérateur des saisons. Si un mouvement très-lent du pôle dans les cieux, en sens contraire de celui des signes,

Digitized by Google

fait reculer l'équateur, le déplace successivement, et fait rétrograder dans le zodiaque ou le long des signes les points où il coupe l'écliptique, et conséquemment auxquels sont liés l'égalité des jours et des nuits, et les commencemens des saisons, il s'ensuivra que l'égalité des jours et des nuits, ainsi que le terme de leur plus courte et de leur plus longue durée, ne correspondront pas deux années de suite rigoureusement aux mêmes étoiles du zodiaque, et que ce léger déplacement pourra être d'un signe entier au bout de plusieurs siècles. L'observation a fait reconnaître qu'il fallait 2,151 ans pour que ce mouvement lent ramenât en arrière d'un signe entier les points où se trouvait le soleil au commencement de chaque saison; d'où il résulte qu'au bout de douze fois 2,151 ans, ou au bout d'une période de 25,812 ans, le mouvement rétrograde ayant parcouru tous les signes, et y ayant fixé successivement le commencement des saisons pendant 2,151 ans, le soleil devait se retrouver encore près des mêmes étoiles et dans le même signe où primitivement il s'était trouvé au commencement des saisons. C'est par cette raison que le taureau, ayant présidé au premier mois du printemps, 2,500 ans avant notre ère, se trouva présider au deuxième mois, vers le commencement de notre ère, ayant depuis été remplacé à l'équinoxe par le bélier. Ce dernier lui-même, plus de 300 ans avant notre ère, avait déjà cédé son poste aux poissons, par lesquels l'équateur coupait l'écliptique et fixait dans la route du soleil le point d'égalité des jours et des nuits, ou le commencement du printemps. Ce point décide du commencement des saisons, qui le suivent exactement de trois mois en trois mois; car le commencement de la

Digitized by Google

première saison ne peut être hâté ni reculé, que celui des autres ne le soit aussi.

Ce point d'intersection étant mobile, le commencement des saisons l'était nécessairement; et comme en rétrogradant ainsi il allait en quelque sorte au-devant du soleil qui l'avait quitté, et qui l'eût rencontré plus tard s'il eût été fixe, ou s'il n'eût été mobile que dans le sens où l'était le soleil, c'est-à-dire suivant l'ordre des signes du bélier au taureau, et non pas du bélier aux poissons qui le précèdent, il s'ensuivait que le soleil rejoignait, en achevant sa révolution annuelle, le point d'égalité un peu plus tôt. Il y avait donc un devancement dans le retour des saisons, relativement aux signes célestes sous lesquels chaque saison se reproduisait. Ce devancement, qui n'était pas d'une minute de degré par année, produisait un degré de déplacement au bout de soixante-douze ans, et conséquemment un jour de temps de différence sur l'époque du retour du printemps, qui commençait un jour plus tôt qu'il n'aurait fait, si le point équinoxial fût resté constamment attaché aux mêmes étoiles fixes, et s'il n'eût pas été en quelque sorte prévenir le soleil en lui présentant le point d'égalité un peu plus tôt. Ce devancement de l'équinoxe est connu sous le nom de précession des équinoxes, ou de période de 25,812 ans dans le mouvement des fixes; mouvement cependant qui n'est qu'apparent pour elles, et qui n'est réel que dans le pôle de la terre, dont le mouvement relativement au ciel, règle celui de l'équateur, qui lui-même fixe par son intersection avec l'écliptique, l'origine des saisons, printemps et automne; et par son plus grand écart de l'écliptique, l'été et l'hiver.

Ces changemens n'affectaient en rien la régularité des

Digitized by Google

saisons, ni l'ordre de leur succession, non plus que la marche de la végétation et la reproduction des vicissitudes que l'air, l'eau, et en général les élémens éprouvaient à chaque révolution du soleil. Ils ne dérangeaient que la correspondance qui, pendant long-temps, avait été établie entre eux comme effets, et les signes du zodiaque comme causes. Ceux-ci restaient bien toujours causes, mais non pas des mêmes phénomènes, puisqu'au bout de plusieurs milliers d'années, les signes du printemps répondaient à l'automne, ceux de l'automne au printemps, ceux de l'été à l'hiver, ceux de l'hiver à l'été. Enfin, il n'y avait pas un seul des douze signes, qui, durant la révolution astrale de 25,812 ans, ne répondît successivement à un des douze mois de l'année, ou auquel le soleil ne se trouvât uni pendant un de ces mois; en sorte qu'ils devenaient tous successivement causes des mêmes effets, et coopérateurs du soleil dans la production des mêmes phénomènes, soit pour l'accroissement et la diminution des jours et des nuits, soit pour la régénération ou la dégradation des productions de la terre. Ainsi le soleil pendant cette grande année les associait à toutes les opérations de sa puissance demiourgique, dont ils ne possédaient qu'un douzième durant l'année ordinaire de 365 jours.

Toutes les variétés de la végétation et de la fatalité, comparées dans leur rapport avec les signes célestes, se trouvaient donc encore renfermées dans la grande période, ou année de 25,812 ans; et, lorsqu'elle était achevée, les mêmes phénomènes se reproduisaient avec leurs mêmes variétés, et avec toutes les nuances qui les avaient différenciées la première fois. Voilà donc encore un ordre constant dans la Nature, et un retour

périodique et régulier des situations des astres relativement à l'équateur et à ses points d'intersection avec l'écliptique, et conséquemment un renouvellement de correspondance entre la terre et les cieux.

Mais, comme cette correspondance était près de vingt-six mille ans à se rétablir, si la Nature et l'ordre des saisons n'étaient pas dérangés, il n'en était pas de même des images du soleil, de la lune, revêtues d'attributs empruntés des signes, et qui peignaient leurs rapports avec les saisons. Ici tout fut bouleversé, et les symboles de l'ancien culte, au bout de deux mille cent cinquante et un ans, ne correspondirent plus à ceux du nouveau, par la raison que les mêmes signes ne répondaient plus aux mêmes saisons. Le taureau n'ouvrait plus le printemps; c'était le bélier. Le trône solsticial du soleil d'été n'était plus occupé par le lion; c'était l'écrevisse qui avait pris sa place. Le scorpion n'était pas le premier signe sous lequel se dégradât la Nature; elle se dégradait déjà sous la balance. Comme les causes apparentes des effets sublunaires n'étaient plus les mêmes, les images de ces causes et les fictions faites sur elles ne se liaient plus à leur objet. Les énigmes sacrées devenaient inintelligibles; les fables religieuses et les monumens du culte, calqués sur l'ordre des cieux, n'offraient plus qu'un chaos informe, dont les dessins irréguliers ne correspondaient à rien, parce que tous les rapports étaient changés avec leur objet.

C'est sous cette forme bizarre que l'antiquité religieuse s'est présentée aux Grecs et aux Romains, qui n'y entendirent rien; c'est encore sous cette forme qu'elle se présente à nous, qui ne pourrons jamais y entendre davantage, si nous ne rétablissons les rapports que le

Digitized by Google

temps a changés, et si nous comparons les débris des statues, des cosmogonies, des fictions théologiques ou poétiques des adorateurs ou des chantres de la Nature, avec les faces ou les aspects que leur offrait le ciel; plus de 1,500 ans avant l'âge d'Homère, et dans ces siècles qui précèdent l'histoire et que nous appelons temps fabuleux.

Il faut donc nous placer dans la position où ils étaient, afin que les tableaux qu'ils ont peints soient vus sous la même face et sous les mêmes rapports qu'ils offraient. Ce sera alors pour la première fois que nous commencerons à pouvoir essayer de les deviner; car pour la première fois nous serons dans la seule attitude où l'on puisse saisir leur esprit et les entendre. Ce qui semblait n'avoir point de raison, en paraîtra avoir une; très-souvent même on trouvera du génie dans leurs peintures et dans leurs fictions, car les anciens en avaient; et quand nous ne leur en trouvons point, c'est presque toujours notre faute. Mais ne leur donnons pas surtout notre esprit, laissons-leur celui qu'ils avaient; car c'est la vérité qu'il faut trouver, et non pas une face ingénieuse et une manière de voir qui séduise et qui montre plutôt notre génie qu'elle ne découvre le leur. Les idées les plus simples forment le fond de leur théologie naturelle; et si nous les trouvons souvent grandes, c'est que la Nature ne présentant que de grands tableaux, l'ame du spectateur s'agrandit avec elle, et que la grandeur ne nuit point à la simplicité. Quand nous les aurons bien saisies, il sera aisé d'écarter le voile allégorique qui les déguise et semble les dénaturer.

Le ciel, la terre, le concours de l'un et de l'autre pour la production des êtres sublunaires; le soleil,

Digitized by Google

dont l'action puissante vivifie toute la Nature ; la lune et les astres qui s'associent à son énergie et à ses opérations, qui déterminent la marche du temps, des saisons et des retours périodiques, des mêmes causes et des mêmes effets relativement à la végétation ; les élémens modifiés par eux, et qui entrent dans la composition des corps, qui à chaque instant s'organisent et jouent le premier rôle dans le système universel des générations et des destructions : voilà les phénomènes que les anciens ont chantés, qu'ils ont peints, et que nous retrouverons sans cesse dans leur mythologie et dans les statues et les images de leurs divinités.

Toutes les fois que nous nous écarterons de ce centre universel vers lequel tendent tous les monumens religieux de tous les peuples du monde, nous serons sûrs de nous être écartés de la route qui conduit à la vérité : car nous le serons alors de la Nature. Les anciens n'ont vu et n'ont admiré qu'elle ; ils n'ont chanté, ils n'ont peint qu'elle, et la force inconnue qui la meut et varie ses formes. Ne voyons donc que cela dans leurs allégories sacrées et dans leurs peintures religieuses, et nous y verrons tout ce qu'on doit y voir. Les premiers Dieux de leurs théogonies seront toujours les êtres physiques, qui dans le système général des causes occupent le premier rang. Ainsi le ciel et la terre, avec les rapports de l'un avec l'autre, seront à la tête des Dieux, comme ils le sont à la tête des causes, mais avec une différence sensible qui ne leur aura pas échappé : c'est que l'un agit comme cause purement active, et l'autre comme cause passive. Voilà quels sont les rapports que la Nature a mis entre eux, et qui se sont présentés à l'observation des hommes.

Digitized by Google

Deux choses en effet nous frappent dans l'Univers et dans les formes des corps qu'il contient : ce qui semble y demeurer toujours, et ce qui ne fait que passer ; ou les causes et les effets, et les lieux qui leur sont affectés, autrement les lieux où les unes agissent et ceux où les autres se reproduisent [34]. Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant de l'être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir, lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune, qui semble seule offrir l'image d'altération, de reproduction et de destruction de formes, dans les changemens de ses phases, mais qui, d'un autre côté, présente une image de perpétuité dans sa propre substance, dans son mouvement et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes changemens de phases. Elle est comme la limite des êtres et des formes sujets à altération ; au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles ; rien n'y naît, n'y croît, n'y vieillit et n'y meurt. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les mêmes, avec leurs grosseurs, leurs couleurs, leurs formes, leurs rapports de distance entre eux, si on en excepte les planètes ; leur nombre ne s'accroît ni ne diminue ; Uranus n'engendre plus d'enfans et n'en perd point ; tout chez lui est éternel et immuable.

Il n'en est pas de même de la terre. Si, d'un côté, elle partage l'éternité du ciel dans sa masse, sa forme et ses qualités propres, de l'autre elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrable de corps extraits de sa substance et de celle des élémens qui l'enveloppent, lesquels n'ont qu'une existence momentanée,

passent successivement par toutes les formes dans les différentes organisations qu'éprouve la matière terrestre, et, à peine sortis de son sein, s'y replongent aussitôt. C'est à cette espèce particulière de matière, successivement organisée et décomposée, que les hommes ont attaché l'idée d'être passager et d'effet, tandis qu'ils ont attribué la prérogative de cause à l'être perpétuellement subsistant, soit au ciel et à ses astres, soit à la terre, avec ses élémens, ses fleuves et ses montagnes.

Voilà donc deux grandes divisions qui ont dû se faire remarquer dans l'Univers, et qui séparent les corps existans dans toute la Nature, par des différences très-tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière passer par mille formes différentes, suivant la différence des moules qui la reçoivent et la configurent. Ici, elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible; là, elle s'élève fièrement sous la forme majestueuse du chêne; ailleurs, elle se hérisse d'épines, s'épanouit en rose, se colore en fleurs, se mûrit en fruits, s'allonge en racines, ou se développe en tige touffue, et couvre de son ombre le vert gazon, sous la forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même mise en activité par le feu éternel qui compose la vie. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes, son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et laisse après elle des débris destinés à recomposer de nouveaux corps. Sous cette forme animée, elle rampe encore en insecte et en reptile, elle s'élève en aigle, elle se hérisse des dards du porc-épic; elle se couvre de duvet, de poils, ou de plumes diversement colorées, elle s'attache aux rochers par les racines du

Digitized by Google

polype, ou s'élance dans l'air sur les ailes agiles de l'oiseau, se traîne en tortue, bondit en cerf et en daim léger, ou presse la terre de sa masse pesante en éléphant, rugit en lion, mugit en bœuf, ramage en oiseau, articule des sons en homme et combine des idées, se connaît et s'imite elle-même; c'est le terme connu de sa perfection ici-bas.

A côté de l'homme sont les extrêmes, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux et qui vivent dans le coquillage, dont la matière animée s'y entoure. Là, le feu de l'intelligence et de la vie est presque entièrement éteint, et une nuance légère y sépare l'être animé de celui qui ne fait que végéter. La matière y prend des formes encore plus variées que sur la terre : les masses y sont aussi plus énormes et les figures plus monstrueuses; mais on y reconnaît toujours la matière mise en activité par le feu de l'éther, dont l'action se développe dans un fluide plus grossier que l'air. Le vermisseau rampe ici dans le limon au fond du bassin des mers et du lit des fleuves; le poisson se balance sur la surface des eaux, ou en fend la masse à l'aide de nageoires, tandis que l'anguille tortueuse allonge et développe ses contours à la base du fluide. L'eau, la terre et l'air ont chacun leurs animaux, dont les formes offrent des parallèles, et qui mutuellement se combattent et se cherchent comme pâture, de manière à perpétuer les transformations de la même matière en mille formes, et à la faire revivre tour à tour dans tous les élémens qui servent d'habitation aux corps animés.

Rien de semblable ne s'offrait aux regards de l'homme au-delà de la sphère élémentaire, qui était censée s'étendre jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère, et

Digitized by Google

même jusqu'à l'orbite de la lune. Là, les corps y prenaient un autre caractère, celui de constance et de perpétuité, qui les distinguent essentiellement de l'effet. La terre recélait donc dans son sein fécond tous les effets qu'elle en faisait éclore; mais elle n'était pas la seule cause : les pluies qui fertilisaient son sein semblaient venir du ciel, ou du séjour des nuages que l'œil y place; la chaleur venait du soleil; et les vicissitudes des saisons tenaient au mouvement des astres, qui paraissaient les ramener. Le ciel fut donc aussi cause avec la terre, et cause très-active, mais produisant un autre que lui-même.

Cette différence dut faire naître des comparaisons entre les générations d'ici-bas, où deux causes concourent à la formation d'un animal, l'une activement, l'autre passivement; l'une comme mâle, et l'autre comme femelle; l'une comme père, et l'autre comme mère. La terre devait paraître comme la matrice de la Nature et le réceptacle des formes; comme la mère et la nourrice des êtres que le ciel engendrait dans son sein. Ils durent présenter l'un et l'autre les rapports du mâle et de la femelle, ou du mari et de la femme; et leur concours l'image d'un mariage, ou de l'union des deux sexes dans l'acte de la génération. Ces fictions furent d'autant plus naturelles, qu'ils étaient tous deux sources de la vie de tous les autres êtres produits, et qu'ils devaient nécessairement renfermer en eux éminemment la vie, qu'ils communiquaient aux êtres passagers, qui n'existaient et ne vivaient que parce que le ciel et la terre, en les organisant, les faisaient participer à leur vie immortelle pendant quelques instans.

De là dut naître l'idée de l'Univers animé par un

Digitized by Google

principe de vie éternelle et par une ame universelle dont chaque être isolé et passager recevait en naissant une émanation, qui à sa mort retournait à sa source. La vie de la matière appartenait autant à la Nature que la matière elle-même ; et comme la vie se manifeste par le mouvement, les sources de la vie durent paraître placées dans ces corps lumineux et éternels, et surtout dans le ciel où ils circulent et qui les entraîne dans sa course rapide, supérieure par son agilité à tous les autres mouvemens. Le feu, d'ailleurs, ou la chaleur, ont tant d'analogie avec la vie, qu'il semble que le froid soit, comme le défaut de mouvement, le caractère distinctif de la mort.

On dut donc chercher dans ce feu vital qui bouillonne dans le soleil, et qui produit la chaleur qui vivifie tout, le principe d'organisation et de vie de tous les êtres sublunaires.

L'Univers, ou l'assemblage du ciel et de la terre, dans son action créatrice et éternelle, ne dut pas être considéré simplement comme une immense machine, mue par de puissans ressorts et mise en un mouvement continuel, lequel, émané de la circonférence, se porte jusqu'au centre, agit et réagit dans tous les sens, et reproduit successivement toutes les formes variées que reçoit la matière : l'envisager ainsi, ce serait n'y reconnaître qu'une action froide et purement mécanique, dont l'énergie ne produira jamais la vie.

Il n'en est pas ainsi de l'Univers, et ce n'est pas là l'idée qu'il présente. On dut y apercevoir un Être immense toujours vivant, toujours mu et toujours mouvant, et dans une activité éternelle qu'il tenait de lui-même et qui, ne paraissant subordonnée à aucune cause

Digitized by Google

étrangère, se communiquait à toutes ses parties, les liait entre elles, et faisait du monde un tout unique et parfait. L'ordre et l'harmonie qui régnaient en lui semblaient lui appartenir; et le dessin des différens plans de construction des êtres organisés paraissait gravé dans son intelligence suprême, source de toutes les autres intelligences qu'il communique à l'homme avec la vie. Rien n'existant hors de lui, il dut être regardé comme le principe et le terme de toutes les choses.

Voilà les conséquences auxquelles le spectacle de l'Univers, de ses parties, de ses mouvemens, et des effets résultans du jeu de ses ressorts, a dû conduire l'homme qui a mis un peu de suite dans ses idées, et qui a donné quelque développement à ses réflexions sur l'ordre du monde. Voilà le langage que la Nature a parlé aux hommes; voyons s'ils l'ont entendue. La Nature vient d'être interrogée; interrogeons maintenant les hommes qui nous ont précédés. Consultons leurs écrits, et mettons-les en parallèle avec les leçons de la Nature.

CHAPITRE II.

CAUSE ACTIVE ET PASSIVE DE LA NATURE.

La distinction de la cause première et suprême en deux parties, l'une active et l'autre passive; l'Univers agent et patient, ou le Dieu monde hermaphrodite, est un des plus anciens dogmes de la philosophie ou de la théologie naturelle, et un des plus répandus. Presque

tous les peuples l'ont consacré dans leur culte, dans leurs mystères et dans leurs cosmogonies. Écoutons sur ce point leurs philosophes.

Ocellus de Lucanie, qui paraît avoir vécu peu de temps après que Pythagore eut ouvert son école en Italie, cinq ou six cents ans avant notre ère (*a*), c'est-à-dire dans le siècle des Solons, des Thalès et des autres sages qui s'étaient formés dans les écoles d'Égypte, reconnaît non-seulement l'éternité du monde, son caractère divin d'être improduit et indestructible, comme nous l'avons déjà vu dans un passage de ce philosophe, rapporté dans le premier chapitre de notre ouvrage; mais encore il établit d'une manière formelle la division de la cause active et passive, dans ce qu'il appelle le Grand-tout, ou dans l'être unique hermaphrodite, qui comprend tous les êtres (*b*), tant les causes que les effets, et qui est un système ordonné, parfait et complet de toutes les Natures. Il a bien aperçu la ligne de division qui sépare l'être éternellement constant de l'être éternellement changeant, ou la nature des corps célestes de celle des corps terrestres, celle des causes de celle des effets; distinction que nous avons dit plus haut avoir dû frapper tous les hommes.

« Qu'on jette les yeux, dit Ocellus, sur toute la Nature en général, on la verra étendre son indestructibilité, depuis les premiers corps et les plus nobles, en descendant peu à peu jusqu'aux êtres mortels sujets aux variations de formes et d'état (*c*). Les premiers êtres, se mouvant par eux-mêmes et continuant de par-

(*a*) Batteux, Caus. Prem., t. 2, p. 4, 5. — (*b*) Ocel., c. 1, § 8. — (*c*) Ibid., c. 1, § 13.

courir leur cercle de la même manière, ne changent point ni de forme ni d'essence. Ceux du second ordre (les élémens), le feu, l'eau, la terre, l'air, changent sans cesse et continuellement, non de lieu, mais de forme... Mais comme dans l'Univers (*a*) il y a génération et cause de génération, et que la génération est où il y a changement et déplacement de parties, et la cause où il y a stabilité de nature, il est évident que c'est à ce qui est la cause de la génération, qu'il appartient de mouvoir et de faire; et à ce qui la reçoit, d'être fait et d'être mu.

» Les divisions même du ciel séparent la partie impassible du monde, de celle qui change sans cesse. La ligne de partage entre l'immortel et le mortel, est le cercle que décrit la lune; tout ce qui est au-dessus d'elle et jusqu'à elle, est l'habitation des Dieux; tout ce qui est au-dessous est le séjour de la Nature et de la discorde; celle-ci opère la dissolution des choses faites; l'autre, la production de celles qui se font... Comme le monde est ingénérable et indestructible, qu'il n'a point eu de commencement et qu'il n'aura point de fin, il est nécessaire que le principe qui opère la génération dans un autre que lui, et celui qui l'opère en lui-même, aient toujours coexisté (*b*).

» Le principe qui opère en un autre que lui est tout ce qui est au-dessus de la lune, et surtout le soleil qui, par ses allées et ses retours, change continuellement l'air, en raison du froid et du chaud, d'où résultent les changemens de la terre et de tout ce qui tient à la terre. L'obliquité du zodiaque, qui influe sur

(*a*) Ocel., c. 2. — (*b*) Ibid., § 16.

Digitized by Google

le mouvement du soleil, favorise encore ces changemens ; c'est encore une cause qui concourt à la génération ; en un mot, la composition du monde comprend la cause active et la cause passive : l'une qui engendre hors d'elle, c'est le monde supérieur à la lune ; l'autre qui engendre en soi, c'est le monde sublunaire. De ces deux parties, l'une divine, toujours constante, et l'autre mortelle, toujours changeante, est composé ce qu'on appelle le monde. »

Ocellus de Lucanie était dans les principes de la philosophie égyptienne (*a*) qui supposait que l'homme et les animaux avaient toujours été avec le monde ; qu'ils étaient un de ses effets éternels comme lui. C'est la doctrine qu'il développe dans son troisième chapitre (*b*), où il nous dit « que la première origine de l'homme ne vient point de la terre, non plus que celle des autres animaux, ni des plantes ; mais que le monde, tel qu'il est, ayant toujours existé, il est nécessaire que ce qui est en lui, ce qui a été ordonné en lui, ait aussi toujours été tel qu'il est. Et d'abord, si le monde a toujours existé, ses parties ont toujours existé. Ces parties sont le ciel, la terre, et l'intervalle qui les sépare. Les parties du monde ayant toujours existé avec le monde, il faut en dire autant des parties de ses parties. Ainsi le soleil, la lune, les étoiles fixes et les planètes ont toujours existé avec le ciel ; les animaux, les végétaux, l'or et l'argent avec la terre ; les courans d'air, les vents, les passages du chaud au froid, et du froid au chaud, avec l'espace aérien qui sépare la terre des

(*a*) Euseb. Præp., l. 1, c. 7. — (*b*) Ocel., c. 3.

cieux. Donc le ciel, avec tout ce qu'il a maintenant, la terre, avec ce qu'elle produit et ce qu'elle nourrit, enfin, l'espace aérien, avec tous ses phénomènes, ont toujours existé. »

Ocellus ne nie pas qu'il ne se soit fait des changemens violens dans quelques endroits de la terre, soit par le déplacement de la mer, soit par des tremblemens de terre; « mais malgré cela, dit-il, jamais il n'est arrivé que sa constitution fût entièrement détruite, et cela n'arrivera jamais. » La Nature, suivant lui, conservera toujours ses divisions tranchantes, celle des causes actives et passives. Son système de générations et de destructions se soutiendra toujours, ainsi que le concours des deux grands principes, le ciel et la terre, qui s'unissent pour former toutes choses. « C'en est assez, dit-il, sur l'Univers, sur les générations et les destructions qui se font en lui, sur la manière dont il est actuellement, et dont il sera dans tous les temps, par les qualités éternelles des deux principes, dont l'un toujours mouvant, et l'autre toujours mu, l'un toujours *gouvernant*, et l'autre toujours *gouverné*. »

Voilà à peu près l'abrégé de la doctrine de ce philosophe, dont l'ouvrage est un des plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous. Le sujet qu'il y traite, observe avec raison M. Batteux (*a*), son traducteur, occupait de son temps tous les esprits; les poëtes chantaient des cosmogonies et des théogonies; les philosophes faisaient des traités sur la naissance du monde, et sur ses élémens de composition; et c'étaient les seuls genres dans lesquels

(*a*) Traité des Causes Prem. Notes sur Ocel., t. 2, p. 81.

ou écrivait. La cosmogonie des Hébreux, attribuée à Moïse; celle des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton; celle des Grecs, composée par Hésiode; celles des Égyptiens, des Atlantes et des Crétois, rapportées par Diodore de Sicile; les débris de la théologie d'Orphée, épars dans différens auteurs [35]; les livres des Perses, ou leur Boundesh; ceux des Indiens, les traditions des Chinois, des Macassarois, etc.; les chants cosmogoniques que Virgile met dans la bouche d'Iopas à Carthage; ceux du vieux Silène, le premier livre des Métamorphoses d'Ovide, tout dépose en faveur de l'antiquité et de l'universalité de ces fictions sur l'origine du monde et sur les causes.

Socrate fut le premier, chez les Grecs, qui fit descendre la philosophie du ciel, et l'occupa d'objets plus utiles et plus près des besoins de l'homme, en traçant les règles des devoirs, et en organisant la morale. Avant lui, la philosophie n'était que l'étude de la Nature et des causes, et la poésie embellissait de ses charmes les spéculations sublimes de la philosophie. A la tête de ces causes on plaçait le ciel et la terre, et les parties les plus apparentes de l'un et de l'autre. Ces parties étaient, comme vient de nous le dire Ocellus, le soleil, la lune, les étoiles fixes et les planètes, et surtout le zodiaque qui, par son obliquité, change la température de l'air, les saisons, et en général tout ce qui tient à la terre; ce qui doit le faire placer au nombre des causes premières de la génération. Les parties de la cause passive étaient les élémens, dont les transmutations successives, et les combinaisons variées des uns avec les autres, concouraient à la formation des corps, tant des animaux que des végétaux et des minéraux, et à celle des différens

Digitized by Google

phénomènes de l'air. Ce sont là précisément les objets que Chérémon, dans le fameux passage que nous avons cité au second chapitre de cet ouvrage, nous dit avoir été chantés par les anciens Égyptiens, et avoir fait le sujet de toutes les fables sacrées. On voit donc ici que la philosophie et la mythologie s'accordent à nous donner les mêmes leçons, dans un langage différent. Non-seulement on classa les causes dans l'ordre progressif de leur énergie, de manière à placer le ciel et la terre au sommet de la série, mais encore on distingua en quelque sorte leur sexe, et on leur donna un caractère analogue à la manière dont elles concouraient à l'action génératrice universelle, comme nous venons de le voir dans l'extrait d'Ocellus de Lucanie que nous venons de rapporter.

Ocellus n'est pas le seul philosophe qui ait établi cette distinction entre les deux causes premières. Sa doctrine est celle de tous, tant cette distinction se présentait naturellement à tous. Les Égyptiens l'avaient faite avant lui, quand ils choisirent des animaux en qui ils croyaient reconnaître ces qualités emblématiques, pour peindre le double sexe du monde, au rapport d'Horus-Apollon (*a*). Leur Dieu Cneph, vomissant de sa bouche l'œuf orphique, d'où l'auteur des Récognitions clémentines (*b*) fait sortir une figure hermaphrodite, qui réunit en elle les deux principes dont le ciel et la terre sont formés, et qui entrent dans l'organisation de tous les êtres que le ciel et la terre engendrent par leur concours, fournit encore un emblème de la double puissance active

(*a*) Hor. Apoll., l. 1, c. 12. — (*b*) Cotelerii Patres Apostoli, t. 1, p. 589, l. 10, c. 30.

Digitized by Google

et passive que les anciens ont reconnue dans le monde, qu'ils ont comparé à l'œuf, comme nous le dirons bientôt. Orphée, qui étudia en Égypte, emprunta des théologiens de ce pays les formes mystérieuses sous lesquelles la science de la Nature était voilée, et porta en Grèce l'œuf symbolique, avec sa distinction en deux parties ou deux causes figurées par l'être hermaphrodite qui en sort, et dont le ciel et la terre se composent.

Les Brachmanes, dans l'Inde (*a*), avaient rendu la même idée cosmogonique par une statue représentative du monde, laquelle réunissait les deux sexes. Le sexe mâle portait l'image du soleil, centre du principe actif; et le sexe féminin celle de la lune, qui fixe le commencement et les premières couches de la partie passive de la Nature, comme nous venons de le voir dans le passage d'Ocellus de Lucanie.

Le lingam, que les Indiens, encore aujourd'hui, révèrent dans leurs temples, et qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes, figure la même chose. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole (*b*) de la Nature toujours reproduisante. Le linganisme, chez eux, remonte à la plus haute antiquité. Les Gourons sont chargés d'orner le lingam de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient le phallus. Le taly, que le Brame (*c*) consacre, et que le nouvel époux attache au cou de son épouse, afin qu'elle le porte tant qu'il vivra, est souvent un lingam, ou l'emblème de l'union des deux sexes.

Les Grecs avaient consacré les mêmes symboles de la

(*a*) Porphyr. in Styge. — (*b*) Zend.-Avest., t. 1, p. 139. — (*c*) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 5, p. 79. Ibid., p. 142.

fécondité universelle dans leurs mystères. Le phallus et le cteis, ou les parties sexuelles de l'homme et de la femme, étaient mis en spectacle dans les sanctuaires d'Éleusis (*a*). Tertullien accuse les Valentiniens (*b*) d'avoir adopté cet usage de la consécration des parties de la génération des deux sexes; usage, dit-il, que Mélampus avait emprunté de l'Égypte, et qu'il établit en Grèce. Les Égyptiens, en effet, avaient consacré le phallus dans les mystères d'Osiris et d'Isis, comme on peut le voir dans Plutarque (*c*) et dans Diodore de Sicile. « Voilà pourquoi, dit ce dernier, les Grecs, qui ont emprunté de l'Égypte leurs orgies et leurs fêtes, révèrent le phallus dans les mystères, dans les initiations et dans les sacrifices. » On portait le symbole viril au temple de Bacchus, le même que l'Osiris égyptien, et les parties sexuelles de la femme dans celui de Libera ou de Proserpine (*d*). Ainsi les Indiens portent le lingam aux temples de Chiven. Le lingam est toujours la figure principale consacrée à ce Dieu. Comme les Grecs portaient le phallus ou le symbole de la virilité et l'attribut de Priape suspendu au cou, les Indiens portent aussi le lingam attaché au cou, et pendant sur la poitrine. Le père Kirker (*e*) prétend qu'on a trouvé le culte du phallus établi jusqu'en Amérique, et il s'appuie de l'autorité de Cortès. Si cela est, ce culte a eu la même universalité que celui de la Nature elle-même, qui réunit les deux puissances active et passive. Au reste, Diodore de Sicile assure (*f*)

(*a*) Meursius Eleus., c. 11. Clem. Alex. Protrep., p. 19. — (*b*) Tertull. Adv. Valent. — (*c*) Plut. de Isid., p. 365. Diod., l. 1, c. 23. — (*d*) August. de Civ. Dei, l. 6. — (*e*) Œdip., t. 1, p. 422. — (*f*) Diod., l. 1, p. 55.

Digitized by Google

que ces emblèmes n'avaient pas été consacrés par les Égyptiens seulement, mais qu'ils l'avaient été encore par tous les autres peuples. Ils l'étaient chez les Assyriens et chez les Perses, comme chez les Grecs (*a*), au rapport du géographe Ptolémée; et on les avait consacrés comme organes de la génération de tous les êtres animés, suivant Diodore, et comme des symboles destinés à exprimer la forme naturelle et spermatique des astres, selon le même Ptolémée.

Les docteurs chrétiens, toujours occupés à décrier et à dénaturer les idées théologiques et les cérémonies, les statues et les fables représentatives de ces idées, dans la religion ancienne, ont donc eu tort de déclamer contre les fêtes et contre les images qui avaient consacré le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux puissances de la Nature, étaient toutes simples et avaient été imaginées dans des siècles où les organes de la génération et leur union toute naturelle n'avaient point encore été flétris par le préjugé ridicule que les docteurs modernes ou les abus du libertinage, les uns par esprit de mysticité, les autres par la suite de la corruption de notre espèce, y ont fait attacher. Les ouvrages de la Nature et tous ses agens étaient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés.

L'union de la Nature avec elle-même est un chaste mariage que tous les peuples ont cherché à retracer, et l'union de l'homme avec la femme en était une image toute naturelle, ainsi que leurs organes un emblème

(*a*) Ptolem. Georgr., l. 1.

Digitized by Google

expressif de la force double qui se manifeste dans le ciel et dans la terre, unis entre eux pour produire tous les êtres. « Le ciel, dit Plutarque, parut aux hommes faire la fonction de père, et la terre celle de mère. Le ciel était le père, parce qu'il versait la semence sur la terre, sur laquelle il répandait ses pluies; la terre qui, en les recevant, semblait devenir féconde et enfantait, paraissait être la mère (*a*). » Ce sont effectivement là les comparaisons qui ont dû se présenter à l'esprit des premiers hommes. La terre ne produit rien sans l'action du soleil ou sans la chaleur et sans le secours des pluies que verse le ciel, sans l'heureuse température des saisons, dont la marche est déterminée par les lieux du soleil dans le zodiaque et par les astres qui, par leur lever ou leur coucher, président à cette marche et semblent la régler. Toute la Nature sublunaire est dépendante de la Nature supérieure; l'être toujours changeant, de l'être toujours immuable; enfin les effets que la terre produit, des causes que le ciel renferme. C'est du concours de l'un et de l'autre que naissent les productions variées qu'on voit éclore du sein de la terre. Le ciel produit, mais hors de lui-même : il est donc père; car il produit comme le mâle. La terre produit, et dans elle-même : elle est donc femelle et mère des effets que le ciel fait sortir de son sein fécond. Soumise au ciel, qui la couvre et l'embrasse de toutes parts, elle voit en lui l'époux puissant qui s'unit à elle pour la rendre mère, et sans lequel elle languirait dans une stérilité éternelle, ensevelie dans les ombres du chaos

(*a*) Plutharch. de Placit. Phil., l. 1, p. 379.

et de la nuit. Leur union, voilà leur mariage : les êtres produits par eux ou qui sont leurs parties, voilà leurs enfans.

Comme nous avons annoncé que cette doctrine n'était pas celle d'un ou de deux philosophes, mais la doctrine commune de tous, nous allons reprendre l'examen suivi de leurs ouvrages, de manière à ce qu'il ne reste aucun doute sur les preuves de l'universalité de ce dogme. Nous ne croyons pas ces recherches superflues, parce que, pour être convaincu qu'une idée philosophique fait la base de la théologie d'un grand nombre de peuples, et qu'elle a dû être consacrée par des fictions sacrées et des monumens religieux, il faut prouver que ce n'est pas le dogme d'un seul homme, ou le dogme d'une seule secte, mais l'opinion généralement adoptée par tous les sages. M. Batteux (*a*), dans son Commentaire sur Ocellus de Lucanie, à l'occasion de la double force active et passive, qui a été distinguée dans la Nature, assure que ce dogme est de toutes les philosophies. « Toutes les nations, dit-il, les Chaldéens, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, sont partis de là. Un principe qui *agit*, un autre qui reçoit *l'action*, et qui la modifie en la recevant. Ces idées, entrant dans l'esprit par tous les sens, ont dû y être dans tous les temps et dans tous les pays. On divisa la Nature, dit Cicéron (*b*), en deux parties telles que l'une fut active, et que l'autre se prêta à cette action qu'elle recevait et qui la modifiait. La première était censée être une force, et l'autre comme une matière sur laquelle cette force s'exerçait. On divisa le monde en deux

(*a*) Batteux, Causes Prem., t. 2, p. 97. — (*b*) Academ. Quæst. 1, 6.

parties, dit Macrobe (*a*), dont l'une agit ou fait, et l'autre éprouve son action ; on regarde comme active la partie du monde qui est immuable, et qui force l'autre aux changemens dont elle contient la cause, et comme passive celle qui éprouve ces changemens ; on donne à la partie active toute l'étendue que mesure l'intervalle qui s'étend depuis la sphère des fixes jusqu'à la lune, et à la partie passive tout l'espace qui s'étend depuis la lune jusqu'à la terre ; dans ces limites est contenue la partie changeante. » On retrouve dans ce passage de Macrobe, presque mot à mot, ce que nous a dit plus haut Ocellus de Lucanie.

Aristote, dans sa lettre sur l'ordre du monde, adressée (*b*) à Alexandre, distingue positivement ces deux parties essentiellement si différentes, et qui composent l'unité du tout ordonné, qu'on appelle le monde.

« Le monde, dit ce philosophe, est un composé du ciel et de la terre, et de tous les êtres qu'ils renferment. Au centre du monde est la terre, fixe et immobile, mère féconde, foyer commun des animaux de toute espèce ; autour d'elle immédiatement est l'air qui l'environne de toutes parts ; au-dessus d'elle, dans la région la plus élevée, est la demeure des Dieux, qu'on nomme Uranus ou ciel ; il est rempli de corps divins que nous appelons astres, et qui se meuvent avec lui par la même révolution, sans interruption et sans fin. La substance du ciel et des astres se nomme éther ; c'est un feu qui se meut sans cesse circulairement, étant un élément divin et incorruptible, qui n'est point sujet aux change-

(*a*) Som. Scip., l. 1, c. 11. — (*b*) Batteux, in Arist. de Mundo, t. 2, c. 6, sect. 8, c. 2.

Digitized by Google

mens des quatre autres ; l'éther comprend dans sa circonférence tous les corps célestes, les étoiles et les planètes, ainsi que l'ordre de leurs mouvemens. »

En deçà de cette Nature éthérée et divine, ordonnée par elle-même, immuable, inaltérable, impassible, est placée la Nature muable et passible, en un mot, corruptible et mortelle. Ici Aristote place les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Il marque bien la distinction qui se trouve entre cette seconde partie soumise à l'action de la première, et cette première ; l'une est immuable, l'autre toujours changeante. « Il dit (*a*) que c'est dans la région éthérée que sont placés les corps les plus parfaits, les astres, le soleil, la lune ; dans cette région que nous appelons Uranos, ou le haut de l'Univers, et Olympe, c'est-à-dire tout brillant, parce que ce lieu est totalement séparé de tout ce qui approche des ténèbres et des mouvemens désordonnés qui sont relégués dans ces régions inférieures voisines de la terre, où règnent le trouble et les vents furieux. Aussi les corps célestes gardent-ils toujours le même ordre, et conservent-ils le même état ; jamais on ne voit parmi eux de mutations, comme sur la terre où tout change sans cesse de forme et de nature. » Aristote a donc reconnu la grande division de la Nature ou de l'Univers en deux parties, l'une immuable, et l'autre changeante ; observation qui a donné naissance à la distinction des causes actives et passives (*b*), qu'il reconnaît ailleurs en parlant du zodiaque et du *monde sublunaire*.

Synésius, évêque de Cyrène (*c*), philosophe instruit,

(*a*) Batteux, in Arist., c. 6, § 10. — (*b*) Plut. de Placit. Phil., l. 2 c. 4. — (*c*) Synes. de Prov., l. 2, p. 127.

et qui avait été initié aux mystères des Égyptiens et des Grecs, a établi, dans son livre de la Providence, la distinction de la cause active et de la cause passive de la Nature, comme un dogme dont la connaissance était nécessaire à l'intelligence des anciennes traditions grecques et égyptiennes, sur le retour des mêmes effets produits par le ciel sur la terre. « L'Univers, nous dit-il, est un tout résultant de l'assemblage de plusieurs parties qui se soutiennent par leur accord et par leur harmonie, et dont les unes font la fonction de causes actives, et les autres de causes passives. En effet, il y a dans l'Univers deux parties bien distinctes, qui ont entre elles une certaine liaison et certains rapports qui les unissent. C'est dans la partie que nous habitons, que s'opèrent les générations; et c'est dans la partie supérieure à nos régions et la plus élevée du monde, que réside la cause des générations, et d'où descend vers nous le germe des effets produits ici-bas. »

Philon prétend que Moïse connaissait aussi ce dogme philosophique de la distinction des deux causes (*a*) passive et active, avec cette différence, qu'il faisait résider la cause active dans le νὸς, ou dans l'intelligence que les abstractions métaphysiques surajoutèrent à la matière, comme on le voit par l'exemple de Thalès et des autres spiritualistes. Quelques-uns néanmoins, tels que Proclus, ont maintenu le ciel visible dans sa prérogative de cause active et de père, relativement à la terre. J'en dirai autant de Simplicius (*b*), dans son Commentaire sur Aristote, où il a parfaitement bien établi la distinction des

(*a*) Philon de Opif. Mundi, p. 2. — (*b*) Simpli. de Cœl., l. 2, p. 89.

Digitized by Google

deux parties de l'Univers, dont l'une est immuable dans sa substance et dans ses formes, et ne varie que dans les rapports de situations, et dont l'autre, qui est le monde élémentaire, ou les couches inférieures à la lune, subit des altérations et des métamorphoses continuelles. Il entre à cet égard dans les plus grands détails. Quant à Proclus, voici ce qu'il dit de l'Univers. « Le monde ou le tout est un animal unique; ce qui se fait en lui, se fait par lui; c'est le même monde qui agit et qui agit sur lui-même (*a*). Le monde se divise, dit-il ailleurs, en ciel et en génération. Dans le ciel sont placées et ordonnées les causes conservatrices de la génération, dont les génies et les Dieux sont surveillans. Il parle ensuite de plusieurs divinités (*b*), telles que le soleil, Mercure, et d'autres, à qui on attribua les deux sexes; et il ajoute, en parlant de Rhéa, toujours associée à Saturne dans ses productions, que la même divinité est la terre, *mère* des effets dont le ciel est le *père;* et qu'elle est le sein qui reçoit l'énergie féconde du Dieu qui engendre les siècles. Le grand ouvrage de la génération s'opère, dit-il, par l'action du soleil premièrement, et secondairement par celle de la lune, de manière que la source primitive de cette énergie soit dans le soleil, comme père et comme chef des Dieux mâles qui forment son cortège. » Proclus a transporté cette fiction sur le principe masculo-féminin, jusque dans la métaphysique et dans le système des êtres intelligibles et intellectuels, et l'a appliquée à ce qu'on appelait les divinités hypercosmiques (*c*). Mais on

(*a*) Comm. in Timæ., p. 35. — (*b*) Ibid., l. 1, p. 13. — (*c*) Ibid., p. 15.

Digitized by Google

sent que c'est un abus qu'ont fait les spiritualistes des dogmes de la physiologie sacrée. Proclus (*a*), dans le livre II, suit l'action du principe mâle et du principe féminin dans toutes les parties et toutes les divisions de la Nature. Il attribue au principe mâle l'origine de la stabilité et de l'identité ; et au principe femelle l'origine de la diversité et de la mobilité des êtres. L'Univers est absolument rempli de cette double espèce de causes. « A commencer par le sommet des causes, dit Proclus, le ciel est à la terre, dans les rapports du mâle à l'égard de la femelle. C'est le mouvement du ciel, qui par sa révolution donne les raisons séminales et les forces, dont la terre reçoit en elle les émanations qui la rendent féconde, et lui font produire les animaux et les plantes de toute espèce. » On sent bien que ce dogme, que met ici en avant Proclus, fait la base de toute l'astrologie, et s'accorde avec les principes de la science des Égyptiens et des Grecs sur le retour des mêmes effets, dont Synésius nous a parlé plus haut.

Proclus étend cette division du principe mâle et femelle aux parties du ciel, ou aux Dieux qui y résident. On sait en effet que les anciens astrologues établirent cette distinction dans les douze signes du zodiaque, ainsi que dans les douze grands Dieux qui y résidaient, dont six étaient mâles et six autres femelles. On pensait que ces exades masculines et féminines étaient la source de toutes les variétés qui se trouvent dans l'organisation des êtres qui composent le grand tout. C'est le sentiment de Proclus (*b*) ; c'était celui des astrologues. Le monde, dit

(*a*) Comm. in Tim., l. 2, p. 67. — (*b*) Procl. ibid., p. 67.

ailleurs Proclus, a deux extrémités ; l'une est le ciel, et l'autre la terre ; le premier tient la place du père, l'autre celle de mère ; car elle l'est des productions, dont Uranus ou le ciel est père (*a*). « Tout peut être rapporté à ces deux causes ; ce que le ciel comprend et produit comme père, la terre le contient comme mère ; elle est par sa nature dans ce rapport de mère avec l'ordre des cieux. C'est sur ces deux pivots que roule le cercle des générations et des phénomènes sublunaires que régit le ciel par son action supérieure, comme père, et en modifiant la matière et les vapeurs que la terre, comme mère, lui fournit et soumet à son énergie demiourgique, qui imprime la forme (*b*) ; la terre reçoit dans son sein la force divine génératrice du ciel ; et elle est comme le centre vers lequel se dirige le bien, qu'il verse comme père dans la Nature ; elle partage ainsi sa puissance et son sceptre, et en quelque sorte sa paternité. Aussi Orphée a-t-il chanté la première royauté, celle du ciel et de la terre (*c*). C'est à son exemple qu'Hésiode, qu'a suivi Platon, a chanté Uranus et Ghê, ou le ciel et la terre, premiers rois de l'Univers (*d*). Proclus ajoute ensuite, en parlant de l'union et du concours de ces deux causes, que leur action réciproque s'appelait, en langue théologique, mariage ; la terre était regardée comme la première *mariée*, et son union au ciel, comme le premier *mariage* ; aussi, dit-il, les lois athéniennes voulaient que les nouveaux époux sacrifiassent d'abord au ciel et à la terre ; et dans les mystères d'Éleusis, on invoquait le ciel et la terre,

(*a*) Procl., l. 5, p. 291, 292. — (*b*) Ibid., l. 4, p. 280. — (*c*) Ibid., l. 5, p. 293. — (*d*) Ibid., p. 291.

Digitized by Google

en les regardant et les apostrophant par des noms qui caractérisaient le père et la mère de tous les êtres produits ; ces noms mystérieux étaient *Uies* pour le ciel, et *Tokuie* pour la terre (*a*). »

Nos explications vont bientôt justifier ce que dit ici Proclus des deux premiers époux et des deux premiers rois qui aient existé dans l'Univers, et que nous retrouverons à la tête de toutes les cosmogonies. En effet, si, comme nous le prétendons, les théogonies et les cosmogonies anciennes qui composent ce qu'on appelle la mythologie, ne contiennent que le tableau allégorique de la Nature, de ses parties et de ses agens personnifiés et mis en action; si l'histoire de leurs phénomènes est renfermée dans les récits merveilleux que les poëtes, les théologiens et les prêtres anciens nous ont laissés, il s'ensuit que nous devons retrouver Uranus et Ghè, ou le ciel et la terre, à la tête de toutes les généalogies de l'histoire sacrée ; qu'ils doivent être les premiers rois de tous les peuples, les chefs et les pères de tout ce qui est né ici-bas, puisqu'effectivement ils sont à la tête de toutes les causes. Si nous les y trouvons, ce sera une preuve de la bonté de notre méthode ; et le succès de cette première explication doit nous encourager à chercher aussi, dans les causes secondaires, l'histoire de leurs enfans, car elle porte le même caractère ; et si l'histoire de la Nature a été écrite dans ce style, quand le ciel et la terre en ont été l'objet, il est fort vraisemblable qu'on n'en sera pas resté là, et que le tableau des différentes parties qui les composent aura été

(*a*) Procl., p. 293.

peint des mêmes couleurs. Consultons donc les origines anciennes que l'on nous a transmises sous les noms soit de théogonie, soit de mythologie, soit d'histoire des premiers temps.

L'histoire des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton, place au rang des premiers princes de Phénicie Uranus et Ghê, père et mère de Saturne; l'un donna son nom au ciel, et l'autre à la terre (*a*). Uranus s'unit à Ghê par les liens d'un mariage, dont il eut quatre enfans; il s'appelait originairement Épigée, nom qui signifie supérieur à la terre. Tel est le ciel; ce fut lui que l'on appela ensuite Uranus, et de qui l'élément qui est au-dessus de nous, dit l'écrivain phénicien, prit le nom d'Uranus ou de ciel, à cause de son admirable beauté; il épousa sa sœur Ghê, ou terre, qui donna aussi son nom à la terre.

Je ne crois pas qu'on se persuade aisément que les Phéniciens aient attendu le règne d'Uranus et de Ghê pour nommer le ciel et la terre, ou que pour leur plaire ils aient changé le nom de leurs Dieux; car on sait que le ciel, les astres et la terre étaient les seules divinités des Phéniciens, comme nous l'avons vu plus haut, dans un passage d'Eusèbe rapporté dans le premier livre de cet ouvrage (*b*). Il est plus simple d'y voir le récit allégorique des phénomènes naturels, d'autant plus que l'auteur termine sa narration en disant que ce n'est qu'une suite d'allégories physico-cosmiques, ou qui roulent sur la physique et sur l'ordre du monde, et qu'on ne les a couvertes d'un voile aussi merveilleux,

---

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*b*) Ch. 2.

Digitized by Google

qu'afin d'inspirer plus de respect et d'admiration aux initiés qu'on instruisait dans la science de la Nature. Nous n'y verrons donc que cela, et notre méthode aura eu tout son succès. J'ajouterai que parmi ces enfans, on en distingue plusieurs qui tiennent au ciel et à son mouvement, tels que Chrône, Dieu du temps, Atlas qui porte le monde et engendre les pleïades, les dioscures ou les gémeaux, Béthula ou la vierge, Dagon ou le poisson, Esculape ou le serpentaire, etc. Il suffit ici d'indiquer ces rapports entre les êtres qui figurent dans cette théogonie, et ceux qui sont au ciel parmi les enfans d'Uranus. Nous y reviendrons.

L'histoire de la génération des Dieux, ou leur généalogie donnée par Hésiode chez les Grecs, place aussi le ciel et la terre, Uranus et Ghê, à la tête de la famille des Dieux, comme ils le sont à la tête de la série des causes physiques (*a*). L'un et l'autre sont censés avoir été unis par un mariage, d'où sont sortis tous les êtres, tant ceux qui brillent au ciel que ceux qui restent sur la terre, ou ceux qui font partie de l'un et de l'autre. Le ciel, semé d'étoiles, enveloppe la terre et la couvre de toutes parts, et elle s'unit à lui par un hymen fécond, d'où naissent plusieurs divinités. Un de ces Dieux est Saturne, le plus rusé de ses enfans, qu'elle arme, comme dans l'histoire phénicienne, du fer meurtrier qui ravit à Uranus les principes de fécondité, pour les faire tomber sur la terre et dans les eaux, et y faire naître la Déesse de la génération. Il est aisé d'apercevoir le but allégorique de ce récit, d'après ce que nous avons dit sur les

(*a*) Hesiod. Theog., v. 125, 133, 195, etc.

causes active et passive de la Nature, qui s'unissent avec la marche du temps pour engendrer tous les êtres.

C'est donc avec raison (*a*) que Chrysippe et Zénon prétendaient rapporter aux agens de la Nature et au jeu des causes physiques toute la théogonie d'Hésiode et celle d'Orphée. Ce dernier en effet suppose aussi que le ciel épouse la terre, et qu'ils deviennent père et mère de plusieurs enfans, si on en croit Athénagore (*b*). Orphée faisait la divinité, ou le grand tout, mâle et femelle, attendu qu'il n'aurait pu rien produire, s'il n'eût réuni en lui la force productive des deux sexes; il appelle le ciel *Pangenétor*, le père de toutes choses, le plus ancien des êtres, le commencement et la fin de tout, celui qui renferme en soi la force incorruptible et infatigable de la nécessité. Il avait écrit un livre ou poëme sur la génération des êtres, par l'action des cieux et du zodiaque, ou un livre (*c*) génethliaque, intitulé : (Δωδεκαετηρις) Dodécaeteride, ce qui prouve assez la liaison de la théologie ancienne à la science des astres. Les Égyptiens avaient été les maîtres d'Orphée, et le code de leur science religieuse était renfermé dans les livres de leurs Mercures (*d*), qui contenaient le tableau hiérarchique des puissances célestes et les principes de leur astrologie et de leur théologie; on les appelait les *Génèses*, ou livres géniques de Mercure. Orphée avait aussi écrit un livre, appelé le Testament, où il parlait des trois cent soixante Dieux, ou d'un ordre de génies en nombre égal à celui des degrés du cercle du zodiaque et des jours de l'année,

---

(*a*) Schol. in l. 3. Argon. Apoll. Cic. de Nat. Deor., l. 1, c. 15. — (*b*) Athen. Legat. pro Christ., p. 73. — (*c*) Salmas. Ann. Crim., p. 461. — (*d*) Ibid, Salmas, p. 606.

Digitized by Google

sans épagomènes ; c'est saint Justin qui nous l'apprend (*a*). Hésiode avait aussi écrit sur les étoiles.

Apollodore commence ainsi sa bibliothèque des Dieux, ou sa théogonie (*b*) : « Au commencement, Uranus, ou le *ciel*, fut le seigneur de tout le monde; il prit pour femme Ghê, ou la *terre*, et en eut plusieurs enfans. »

Proclus, parlant du cycle épique (*c*), qui n'est autre chose que la collection des poésies cosmogoniques qui avaient pour objet le ciel et les cycles, ou les révolutions du temps, le fait commencer au mariage ou à l'union mythologique d'Uranus et de Ghê.

Les Atlantes (*d*) reconnaissaient pour leur premier roi *Uranus*, à qui ils donnaient pour épouse la terre qu'ils appelaient *Thitéa*, la nourricière. Il eut de son mariage avec elle un grand nombre d'enfans ; on en comptait quarante-cinq, nombre égal à celui des degrés de la partie supérieure du ciel, lorsqu'on distingue en parties supérieure et inférieure le ciel, qui s'étend au-dessus de la terre, depuis l'horizon jusqu'au zénith, ou lorsqu'on partage en deux également le ciel visible, par un cercle parallèle à l'horizon. Les petits-enfans qui naissent de ce mariage sont le prince Soleil et la princesse Lune, sa sœur, qui, dans la suite, furent placés dans les deux grands astres qui éclairent le monde. De la même famille naissent Hesperus, ou l'étoile du berger ; les atlantides, ou les pleïades ; Atlas, qui porte le ciel, est leur père. Le caractère allégorique de cette prétendue histoire des anciens rois de l'Atlantide perce de toutes parts dans le

(*a*) Justin de Monarch., p. 104. — (*b*) Apollod., l. 1. — (*c*) Apud Phot. Bibl., p. 982. Codex. 239. — (*d*) Diod. Sic., l. 3, c. 56 et 57, p. 224.

Digitized by Google

récit de Diodore, qui nous a conservé les débris de cette cosmogonie qu'il appelle l'ancienne histoire des Atlantes. Mais nous n'y verrons que l'histoire du ciel, conservée par les peuples qui habitaient la partie la plus occidentale de l'Afrique, à l'endroit où la Méditerranée communique à l'Océan, comme nous n'avons vu également qu'une semblable histoire dans celle des Phéniciens qui habitaient le bord oriental de la même mer, et qui faisaient des voyages continuellement le long des côtes de cette même mer, jusqu'aux pays voisins du mont Atlas; d'ailleurs, ces deux histoires cosmogoniques ont entre elles beaucoup de traits de ressemblance. Nous les mettrons donc dans la même classe; peut-être même ont-elles une commune origine, comme elles ont certainement le même objet, c'est-à-dire, la Nature et ses causes.

La théogonie des Crétois (*a*) donne aussi à Uranus pour femme la princesse Ghê, et pour fils le Dieu du temps ou Saturne.

L'histoire anonyme attribuée à Bérose, et qui contient les principes cosmogoniques des Arméniens sur la nature des causes premières, suppose un premier Dieu, ou un premier chef des grands et des petits Dieux, qu'il appelle Noah, le ciel (*b*) et la semence du monde; il lui donne pour femme Aretia, ou la terre, dans le sein de laquelle le ciel verse sa semence, et d'où nous voyons tout éclore.

Euhemère, dans le récit qu'il fait de ses voyages dans l'île de Panchaïe (*c*), au midi de l'Arabie, suppose qu'on y honorait Uranus, ou le ciel, premier roi du pays. On

---

(*a*) Diod., l. 5, c. 56, p. 382. — (*b*) Beros., l. 3. — (*c*) Euseb. Præp. Ev., l. 2, c. 1.

Digitized by Google

lui donnait pour femme Estia, ou Vesta, la même que tous les anciens disent représenter la terre. De cette union était né Saturne, ou le Dieu du temps, Jupiter, etc., dont les noms sont les mêmes que ceux que portent les deux planètes, que le ciel ou Uranus comprend ou enferme dans sa révolution, et qui se trouvent placées immédiatement au-dessous de lui. On montrait une haute montagne dans ce pays, sur laquelle le prince Uranus allait observer les astres (*a*). Les Atlantes en disaient autant d'Hesperus et d'Atlas, ou de la haute montagne qui est à l'autre extrémité de l'Afrique, opposée à la Panchaïe d'Euhemère.

Partout l'être allégorique qui représentait le ciel, ou quelque agent de son mouvement, était censé avoir inventé l'astronomie. Euhemère ajoute qu'on voyait dans un temple de l'île de Panchaïe une colonne où étaient gravées en caractères sacrés les histoires d'Uranus, de Jupiter, d'Apollon et de Diane, écrites par Mercure, c'est-à-dire, par le fameux Thaut qui, suivant Sanchoniaton, grava l'histoire et les portraits des Dieux de Phénicie. On remarquera que les Phéniciens étaient (*b*) originairement partis de ce pays pour s'établir sur la Méditerranée, ce qui rapprocherait ces cosmogonies l'une de l'autre, si le récit d'Euhemère peut être regardé comme exact et véritable.

Il paraît certain, si nous en croyons Simplicius, que la plupart des peuples ne faisaient point remonter leurs origines au-delà du mariage d'Uranus et de Ghê (*c*), les

---

(*a*) Diod. Sic., l. 5, c. 44. — (*b*) Ibid., c. 46. — (*c*) Simplic. de Cœlo., l. 2.

Digitized by Google

deux premiers principes, dit-il, sacrés et incorruptibles.

Chérémon en dit autant des Égyptiens, qu'ils ne remontaient pas au-delà du monde visible dans la recherche des causes. Aussi Vulcain, ou le principe du feu, et le soleil sont-ils placés à la tête de leur généalogie des Dieux et des rois. Les Chinois révèrent le soleil et la terre comme leurs plus grandes divinités.

On trouve dans les livres des Perses des prières adressées à la terre, dans lesquelles on lui donne le titre de femelle, qui porte un homme.

On trouve ailleurs, dans un autre livre sacré de ces peuples, un passage où il est dit que le ciel est le mâle, et la terre la femelle. C'est cette idée théologique qui a été exprimée par le lingam dont nous avons parlé plus haut.

Diodore de Sicile, sur la foi d'un ancien voyageur, nous parle de deux îles de l'Océan méridional, dont les habitans reconnaissaient le ciel pour leur première divinité. Il l'était aussi des Perses qui, suivant Hérodote (*a*), l'appelaient Jupiter. Les Scythes donnaient à ce Jupiter la terre pour femme. Elle était aussi la grande divinité des Germains qui l'honoraient sous le nom de *Herta* (*b*).

Chez les Celtes, le culte du ciel n'était pas séparé de celui de la terre, nous dit Peloutier (*c*), et ces peuples disaient que l'une aurait été stérile sans l'autre, et que leur mariage avait produit l'Univers.

Les Scandinaves reconnaissent pour premier roi Bur, ou le ciel, et ils donnent à Furtur, son fils, la terre pour

---

(*a*) Herod. in Clio., c. 131. Melpomene, c. 54. — (*b*) Tacit. de Morib. Ger., c. 40. — (*c*) Pelout., Hist. des Celt., t. 5, p. 189.

femme. Olaüs Rudbeck (*a*) ajoute que leurs ancêtres étaient persuadés que le ciel, se mariant avec la terre, et unissant ses forces avec celles de son épouse, avait produit les animaux et les plantes.

C'est ce mariage du ciel et de la terre qui donna naissance aux azes, ou aux génies fameux dans la théologie du Nord. La théologie des Phrygiens et des Lydiens faisait naître les asii du mariage du Dieu suprême avec la terre. Aussi les Phrygiens attribuaient-ils à la terre la suprématie sur les autres élémens, et la faisaient-ils la mère de tout, si on en croit Firmicus. Cybèle était leur grande divinité. Les Turcs la chantaient dans leurs hymnes.

Les rois de la Chine se disent fils du *Tien*, ou du ciel, comme ceux du Pérou s'honorent d'être les enfans du soleil, et les Grecs de descendre d'Hercule. Les Iroquois adorent le ciel sous le nom de Garounia; les Hurons sous celui de Sorouhiata. Ils le reconnaissent les uns et les autres pour le grand génie, le Bon Manit, le maître de la vie et l'Être-Suprême.

C'est cette union sacrée du ciel avec la terre, dont les effets surtout se manifestent au printemps, qui a été chantée dans ces beaux vers de Virgile si connus : « La terre, dit ce poëte, s'entr'ouvre au printemps, pour demander au ciel les germes de la fécondité. Alors l'éther, ce Dieu puissant, descend au sein de son épouse, joyeuse de sa présence, au moment où il fait couler les germes de la fertilisation dans les pluies qui l'arrosent. L'union de leurs deux immenses corps (*b*) donne la vie et la nourriture à tous les êtres qu'ils font éclore. »

(*a*) Atlant. Olaüs Rudbek, t. 1, p. 689, 694, 701. — (*b*) Georg., l. 2, v. 324.

Digitized by Google

Virgile, comme on voit, donne le nom de père tout-puissant au ciel, ou à l'éther, à cette substance active et lumineuse, dont les émanations sont dans les astres, et dont le foyer principal est dans le soleil; et celui d'épouse du ciel, de mère de tous les êtres produits, à la terre; et il attribue à leur action mutuelle l'organisation de la matière, qui compose la substance de tous les corps que le printemps va faire naître. On voit qu'ici la poésie parle le même langage que la philosophie, dans ses chants sur la Nature et sur les causes des choses, dont la connaissance, dit le même poëte (*a*), fait le bonheur de celui qui peut l'acquérir.

Columelle (*b*), dans son traité d'agriculture, a aussi chanté les amours de la Nature, et son mariage avec le ciel, qui se consomme tous les ans au printemps. Il nous peint l'esprit de vie, ou l'ame qui anime le monde, pressée des aiguillons de l'amour, et brûlante de tous les feux de Vénus, s'unissant à la Nature et à elle-même, puisqu'elle en fait partie, et remplissant son propre sein de nouvelles productions. C'est cette union de l'Univers avec lui-même, cette action mutuelle de ses deux sexes, qu'il appelle les grands secrets de la Nature, ses orgies sacrées, et les mystères de l'union du ciel avec la terre, dont les initiations aux mystères d'Atis et de Cybèle, ainsi que ceux de Bacchus, retraçaient l'image. Ceci s'accorde bien avec ce que dit Sanchoniaton, en terminant le récit mythologique des aventures d'Uranus et de Ghê, et de leurs enfans (*c*), « que c'était là les leçons

(*a*) Virgil. Ibid., v. 490. — (*b*) Columelle, p. 10. — (*c*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 10.

Digitized by Google

que l'on donnait aux initiés dans les orgies, et que l'on voilait sous la broderie du merveilleux. »

Cette vérité reçoit un nouveau degré de confirmation par le témoignage de Varron (*a*), qui nous dit formellement que les grandes divinités adorées à Samothrace, dans les mystères fameux de cette île, étaient le ciel et la terre, considérés comme causes premières ou premiers Dieux, et comme agens mâle et femelle qui conservent entre eux les rapports que l'ame et le principe du mouvement ont avec le corps, ou avec la matière qui les reçoit. « Ce sont là les grands Dieux, les Dieux puissans, dit Varron, que l'on révère dans les mystères de Samothrace. »

Saint Augustin, en parlant des statues qui représentaient ces deux grandes divinités, ou le ciel et la terre (*b*), dit qu'on représentait dans le ciel l'être qui fait tout, et dans la terre l'être de qui tout est fait; ce qui rentre dans notre théorie sur la cause active et sur la cause passive, dont on a cherché partout à retracer la peinture, par le phallus et le cteïs, et par le lingam, figures mystérieuses de cette double cause, comme nous l'avons dit. On remarquera que saint Augustin ajoute que c'est d'après les mystères des anciens qu'il a jugé de l'objet symbolique de ces statues, qu'il dit représenter le ciel et la terre. Nous aurons occasion de donner un plus grand développement à cette théorie, dans l'ouvrage que nous annonçons ici sur les mystères, et qui fera partie de celui-ci.

On voit donc par tout ce que nous venons de dire,

(*a*) Varro. de Ling. Lat., l. 4, § 10. — (*b*) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 28.

Digitized by Google

que les anciens, dans leurs initiations, dans leurs statues et dans les symboles religieux de leur culte, dans leurs poésies et leurs chants sur la Nature, dans leurs cosmogonies et leurs fables sacrées, se sont principalement occupés d'exprimer la même idée philosophique qu'avait fait naître en eux le spectacle de l'Univers, et celui du jeu des causes physiques; que c'était là l'objet de leur théologie. Car leurs théologiens, observe avec raison Isidore (*a*), étaient les mêmes que leurs physiciens, et on ne les appela théologiens que parce qu'ils considéraient la Nature sous ses rapports de divinité. Je pourrais en dire autant des premiers poëtes et des plus anciens philosophes; car, dans ces temps éloignés, tout se confondait ensemble, poésie, philosophie, théologie, oracles, etc. Les prêtres étaient tout, ils étaient les dépositaires de toutes les connaissances naturelles, les peintres et les chantres de la Nature. Pour donner plus de dignité à leurs leçons, ils prirent le style mesuré de la poésie; le nombre et l'harmonie du vers retraça la marche régulière des corps célestes, et leurs retours périodiques. Les accords de la musique imitèrent l'harmonie universelle. Ils se saisirent des grandes figures, tracèrent de grandes images, pour s'élever en quelque sorte à la hauteur de leur sujet. En chantant les Dieux ils voulurent paraître inspirés par eux, et remplis d'une sorte d'enthousiasme qui les tirait de l'état naturel et du rang de l'homme ordinaire.

Ils eurent recours au merveilleux de la fiction, pour piquer la curiosité de l'homme, presque toujours ami

---

(*a*) Isid. Orig., l. 8, c. 6.

des récits surprenans, et pour l'étonner par des prodiges, afin de subjuguer son admiration et son respect pour leurs leçons. Ils couvrirent le corps sacré de la Nature du voile de l'allégorie, qui la cachait au profane, et ne la laissait apercevoir qu'au sage qui l'avait crue digne de faire l'objet de ses recherches et de son étude. Elle ne se montrait qu'à ceux qui l'aimaient véritablement, et repoussait loin d'elle la coupable indifférence, qu'elle livrait aux erreurs et aux préjugés de l'ignorance. Elle ne se présentait à ceux-ci que sous des dehors monstrueux et sous des formes bizarres, plus propres à effrayer qu'à plaire. Le plaisir était réservé tout entier à ceux qui cherchaient à la deviner, et qui, par des efforts soutenus, montraient qu'ils étaient dignes d'être admis dans son sanctuaire.

« Les sages de la Grèce, dit Pausanias, ne s'exprimaient autrefois que d'une manière énigmatique, et jamais d'une manière directe et naturelle (*a*). »

Pausanias fait cette remarque à l'occasion des aventures monstrueuses de Saturne et de Rhée, où l'on voit un père dévorer ses enfans, et une mère lui donner une pierre et un cheval à dévorer pour le tromper, et pour sauver Neptune et Jupiter. Pausanias s'excuse d'être obligé de rapporter ces faits et d'autres semblables, en disant que les Arcadiens, les peuples les plus anciens de la Grèce, lui avaient appris que c'était sous cette forme bizarre que les anciens philosophes instruisaient les hommes, et que ces récits merveilleux cachaient l'ancienne sagesse des Grecs. Nous sommes entièrement de

(*a*) Paus. Arcad., p. 242.

cet avis, et nous croyons qu'on doit appeler la mythologie, comme l'a fait le fameux chancelier Bacon, *Wisdom of the ancients*, la sagesse de l'antiquité. L'explication que nous venons de donner du mariage d'Uranus et de Ghè, premiers Dieux de toutes les mythologies, premiers rois de toutes les anciennes histoires, parce qu'ils sont les deux premières causes de la Nature, dont le concours produit tout, nous paraît justifier cette dénomination, et prouver que la mythologie ne contient que les dogmes de la philosophie ancienne sur les causes, et qu'un tableau des agens et des phénomènes de la Nature; en un mot, qu'elle est une véritable physiologie écrite en style poético-allégorique.

Salluste le philosophe expose les raisons qui ont engagé les anciens physiologues à emprunter ce langage figuré et ce style énigmatique (*a*). « C'est, dit-il, premièrement parce que la Nature doit être chantée dans un langage qui imite le secret de sa marche et de ses opérations. Le monde lui-même est pour nous une espèce d'énigme. On ne voit que des corps mis en mouvement; mais la force et les ressorts qui les meuvent sont cachés. En second lieu, ce style bizarre pique la curiosité du sage, qui est averti par l'absurdité apparente de ces récits que la chose ne doit point être prise à la lettre; mais qu'il y a quelque vérité et des idées sages cachées sous ce voile mystérieux. Eh! pourquoi ces mutilations, ces meurtres, ces adultères et ces vols que la fable impute aux Dieux? N'est-ce pas évidemment afin que l'esprit du lecteur soit averti par cette absurdité même que

(*a*) Salluste, c. 3.

Digitized by Google

ces récits ne sont qu'une enveloppe et un voile, et que la vérité qu'ils couvrent est un secret? Le but qu'on s'est proposé a été d'exercer l'esprit de celui qui étudie ces allégories, et qui veut en pénétrer les sens. Les poëtes inspirés par la divinité, les philosophes les plus sages, tous les théologiens, les chefs des initiations et des mystères, les Dieux eux-mêmes en rendant des oracles, tous ont emprunté le langage figuré de l'allégorie. »

L'empereur Julien donne à peu près les mêmes raisons que Salluste, de l'usage que firent les anciens philosophes du style figuré et du merveilleux, pour cacher les mystères de leur sagesse. A ces motifs s'en joint encore un autre que donnent les anciens, celui de rendre la Nature et la science sacrée plus respectables, et un autre peut-être qu'ils ne donnent pas, celui de se faire plus considérer eux-mêmes, et d'en imposer aux peuples par l'appareil d'une science dont l'accès n'était pas facile à tous.

« Les Égyptiens avaient préféré cette forme d'enseignement, dit Proclus (*a*), et ils ne parlaient que par énigmes mythologiques des grands secrets de la Nature. » Les gymnosophistes de l'Inde, et les druïdes de la Gaule prêtaient à la science le même langage énigmatique, au rapport de Diogène-Laërce (*b*). On a vu dans Sanchoniaton, que c'était aussi dans ce style qu'écrivaient les hiérophantes de Phénicie.

Nous conclurons donc que la mythologie n'est point l'histoire des hommes, et ne contient point les plus anciennes annales du genre humain défigurées par la main

---

(*a*) Procl. in Tim., p. 40. — (*b*) Laert. prœm., p. 4.

du temps, mais bien l'histoire de la Nature et des causes, écrite en style allégorique, conformément au génie et au goût des anciens philosophes, et surtout des Orientaux. En conséquence, nous retrancherons Uranus et Ghê du nombre des premiers rois, et l'époque de leur règne des fastes de la chronologie. Le sort des pères décidera de celui de leurs enfans, de leurs petits-enfans et de leurs neveux. L'un suit nécessairement de l'autre. La route est ouverte, suivons-la. Le caractère de la mythologie est connu et bien prononcé.

CHAPITRE III.

SUBDIVISION DE LA CAUSE ACTIVE, OU D'URANUS.

Le principe actif de la Nature, ou le ciel, père de toutes choses, n'était pas un être simple, mais un être composé de l'assemblage de plusieurs parties qui formaient son corps divin [36]. C'était un Dieu composé de plusieurs Dieux, suivant la doctrine des Égyptiens, et suivant Orphée qui emprunta d'eux ses dogmes théologiques. Car, ajoute Eusèbe (*a*), les parties du monde furent réputées autant de Dieux qui partageaient sa divinité. Or, par monde, on entendait quelquefois l'universalité de tous les êtres, le grand tout, Dieu unique formé par la réunion de tous les êtres éternels, quel-

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 9.

Digitized by Google

quefois aussi le ciel où brille surtout l'ordre et l'harmonie.

Ocellus de Lucanie lui-même a donné à la cause active toute l'épaisseur (*a*) qui se trouve comprise entre la surface extérieure de l'éther, ou du ciel des fixes, et la région dans laquelle est placée la lune, laquelle trace la ligne de démarcation qui sépare la cause active de la cause passive, l'immortel du mortel, l'être immuable de l'être changeant, les corps qui gouvernent de ceux qui sont gouvernés. C'est dans cette région supérieure à la lune qu'Aristote, comme nous l'avons vu, plaçait les corps les plus parfaits ; le soleil, la lune et les astres, ces astres divins qui peuplent le brillant Olympe (*b*) ; ce ciel qui est l'habitation des Dieux, et qu'Homère appelle la demeure paisible des immortels. C'est donc aussi là, et non ailleurs, qu'il nous faut chercher les enfans d'Uranus, qui, partageant la nature active de leur père, ont dû être associés à sa divinité. Écoutons Aristote analysant les parties de l'éther, de cet élément divin et incorruptible, comme l'appelle ce philosophe (*c*). « Parmi les astres qui sont composés de cette substance, et qui sont contenus dans le ciel, les uns sont fixes, tournant avec le ciel, et conservant toujours entre eux les mêmes rapports. Au milieu d'eux est le cercle, appelé *zoophore* (le zodiaque), qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre, et se divise en douze parties qui sont les douze signes. Les autres sont errans, et ne se meuvent, ni avec la même vitesse que les fixes, ni avec la même vitesse entre eux, mais tous dans des cercles différens, plus près ou plus éloignés de la terre les uns que les autres.

(*a*) Ocell., c. 2, § 2, 16, 18. C. 3, § 7. — (*b*) Arist. de Cœl., c. 2, § 2. C. 6, § 10. — (*c*) Ibid., c. 2, § 4, 5, etc.

Digitized by Google

Quoique tous les astres fixes se meuvent sous la même surface du ciel, on ne saurait en déterminer le nombre. Quant aux astres errans il y en a sept, qui se meuvent chacun dans autant de cercles concentriques ; de manière que le cercle d'au-dessous est plus petit que celui qui est au-dessus, et que les sept, renfermés les uns dans les autres, sont tous contenus dans la sphère des fixes. Au-dessous des fixes immédiatement est le cercle de *Phénon* ou de Saturne ; ensuite vient celui de Phaéton ou de Jupiter ; puis celui de Pyroïs, de Mars ou d'Hercule. Après eux vient l'étincelant Stilbon, consacré à Mercure et à Apollon, et la lumineuse étoile phosphore, Lucifer, l'astre de Vénus ou de Junon ; ensuite le soleil, et enfin la lune. L'éther enveloppe tous ces corps divins, et comprend en soi l'ordre de leurs mouvemens. En deçà de cette Nature éthérée et divine, est placée la Nature passive et mortelle. »

Pour peu qu'on veuille faire attention à cette nomenclature des êtres divins, formés de la pure substance d'Uranus, on verra que le ciel physique comprend, comme parties, des êtres caractérisés par les mêmes noms que ceux que portent les descendans d'Uranus, ou les enfans du ciel mythologique ; ce qui rend déjà vraisemblable l'opinion où nous sommes, que ce sont les mêmes êtres personnifiés dans les anciennes allégories : car on peut justement soupçonner que le voile qui a été jeté sur le père et sur la mère, aura été étendu aussi sur les enfans. Or, le père et la mère, comme nous l'avons fait voir, ou Uranus et Ghê, ne sont que des êtres physiques, et que les deux premières causes de la Nature déifiées : pourquoi leurs parties et les causes secondaires ne seraient-elles pas renfermées dans cette série de Dieux

Digitized by Google

qu'on appelle leurs enfans? Cette conséquence va acquérir un nouveau degré de vraisemblance par l'examen de la filiation de ces Dieux et de leurs caractères.

Le premier des astres, que l'on rencontre en descendant du ciel des fixes, ou d'Uranus vers la terre, c'est l'astre appelé Saturne. Le premier descendant d'Uranus porte aussi le même nom. Cet astre, lent dans sa marche, engendre les périodes les plus longues, et mesure la plus grande durée du temps, celle qui voit naître et périr plus d'êtres. Saturne, fils d'Uranus, préside au temps, en prend le nom, détruit tout comme le temps, et s'envole avec ses ailes, mais son vol n'est pas rapide; sa marche, comme sa figure, est celle d'un vieillard. N'est-il pas naturel de croire que les anciens qui avaient attribué à chaque astre son domaine et sa fonction dans la Nature, auront donné à la planète de Saturne l'intendance des mouvemens célestes qui règlent la durée des années et des siècles, et que le temps aura été son domaine? Le temps lui-même est la première production du ciel qui l'engendre par son mouvement, comme on peut le voir dans le Timé. Le temps, ainsi engendré, fut l'image mobile de l'éternité, suivant Platon (*a*), et la marche mesurée du ciel devint le temps. Qui devait être chargé de le distribuer, sinon celui qui en avait la plus grande mesure, et dont la période comprenait près de deux fois la somme de toutes les autres? Cette planète était celle que nous appelons Saturne, placée dans la sphère la plus voisine du ciel des fixes, ou d'Uranus son père. En suivant le génie allégorique des siècles anciens, dont nous

(*a*) Diog. Laert., l. 3, p. 230. Vit. Plat.

Digitized by Google

avons trouvé une preuve bien complète dans l'histoire d'Uranus, cette conjecture sur le fils premier né n'a rien que de très-vraisemblable. Son caractère mythologique, comme celui des autres enfans du ciel, nous paraît être pris dans les mêmes sources que son caractère astrologique dans sa position, sa marche ou sa couleur. Ainsi, les astrologues (*a*) disaient que la planète de Saturne était froide [37]; qu'elle refroidissait, et qu'elle desséchait, « à cause, dit Ptolémée, de son grand éloignement de la chaleur du soleil, et des vapeurs humides qui s'exhalent de la terre. »

Les astrologues ont dressé des tables qui contiennent les qualités de chaque planète, qu'il sera à propos de consulter pour les comparer avec le caractère des divinités qui portent ces noms. En suivant ces raisons d'analogie, on aperçoit tout de suite pourquoi la planète de Mars, qui est d'un rouge presque couleur de sang, a été réputée sinistre et de dangereuse influence par les astrologues, et pourquoi le Dieu Mars a eu sous son domaine la guerre sanglante et les combats meurtriers. Si sa couleur lui a fait assigner la fonction cruelle de verser le sang, son voisinage du soleil, dont il reçoit de si près la chaleur, le remplit de l'ardeur bouillante qu'allume la colère et qui provoque les combats et le carnage. « La planète de Mars (*b*) dessèche, et sa qualité naturelle est brûlante, dit Ptolémée; sa chaleur dévore comme celle du feu, et il est l'astre le plus voisin du soleil. »

Cette origine des caractères et des fonctions diffé-

(*a*) Ptolem. Tetrab., l. 1, c. 14. — (*b*) Ptol. Ibid.

Digitized by Google

rentes des Dieux, tirée de leurs qualités astrologiques, ou de celles de planètes dont ils portent les noms, n'a point échappé à Porphyre (*a*) qui donne à peu près les mêmes raisons que nous. « Les anciens, dit ce philosophe, voyant dans la planète de Saturne une marche lente et tardive, et lui ayant attribué les qualités froides, crurent devoir lui consacrer la marche lente des siècles et la dispensation du temps, et le représentèrent blanchi par la vieillesse. Quant à Mars, à qui ils donnaient les qualités ignées et brûlantes, ils le crurent fait pour provoquer les guerres et pour répandre le sang. »

Avec un peu d'attention on remarquera que la planète de Mars n'était pas supposée avoir ces qualités, parce que le Dieu Mars, à qui était consacrée la planète, les avait, mais qu'elles sont tirées par les astrologues, soit de sa proximité du soleil, soit de sa couleur, en sorte que ce n'est pas le Dieu qui prête son caractère à la planète, mais la planète au Dieu; c'est-à-dire, que personnifiée et déifiée elle retient ses qualités planétaires, qui forment l'apanage du Dieu à qui on la suppose consacrée, et qui n'est qu'elle-même sous un autre point de vue. Cette remarque est importante pour prouver que c'est la planète qui est le Dieu connu sous le nom qu'elle porte; par exemple, que Mars, Dieu de la guerre chez les anciens, ne fut autre chose primitivement que la planète rouge, qui, dans le partage des fonctions administratives du monde entre les planètes et les fixes, autrement entre les Dieux, avait eu pour apanage le sang, le carnage et les combats.

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 11, p. 114.

Pareillement la Déesse Vénus, la fameuse *Astarté* des Phéniciens, ne fut point distincte originairement de la belle planète de ce nom, qui paraît tantôt précéder le lever du soleil, et tantôt suivre son coucher. Cette planète surpasse toutes les autres étoiles en éclat et en beauté. Sa lumière est si forte, que souvent elle projette des ombres, comme l'a très-bien remarqué Pline (*a*). Aussi rivalise-t-elle avec le soleil et avec la lune, dont elle prit les épithètes de Lucifer et de Vesper, et on la décora des noms les plus pompeux, continue toujours Pline. Un de ces noms est celui de *Très-belle*, ou *Callisté*, que lui mérita sa beauté et son brillant éclat. Elle tenait à cet égard l'empire du ciel étoilé, et aucune étoile, soit fixe, soit errante, ne pouvait lui disputer la palme. Elle eut donc dans son domaine toute la beauté des êtres en qui on remarque cette qualité. Elle était la plus belle des divinités-étoiles; et comme c'est un des effets de la beauté de faire naître le *désir* et l'*amour*, ces deux effets prirent dans l'allégorie le nom des deux enfans de Vénus, Pothos et Eros, *Cupido et Amor*, que la théologie phénicienne donne pour enfans à cette Déesse. Par une conséquence toute naturelle de cette fiction, l'amour suivant l'impression du désir s'attache à la beauté, et leur union donne naissance à tous les êtres. C'est ainsi qu'Hésiode (*b*) peint l'Amour qui s'unit au Chaos, et organise la Nature entière. Voilà donc Vénus devenue *mère de la génération* par le secours de l'Amour. C'est alors qu'elle peut adresser à son fils ce beau vers que Virgile lui met dans la bouche (*c*) : « O mon fils! toi qui fais seul ma

(*a*) Plin. Hist. Nat., c. 2, l. 8. — (*b*) Theog., v. 120. — (*c*) Virgil. AEneid., l. 1, p. 668.

Digitized by Google

force et toute ma puissance! » Ajoutons à cela que les anciens ayant remarqué qu'elle ne paraissait jamais que vers le crépuscule, soit le matin, soit le soir, ils attribuèrent à son influence cette rosée féconde qui nourrit les plantes, les arbres et les fruits. Cette remarque est de Pline qui assure que cette rosée est un stimulant de génération, même pour les animaux. Ptolémée (*a*) prétend qu'elle contient autant du principe humide générateur que la lune elle-même, et qu'elle attire autant vers elle les vapeurs qui s'exhalent de la terre. Ces préjugés astrologiques, joints aux idées d'éclat et de beauté que fait naître Vénus, ont été plus que suffisans pour lui donner, dans l'administration du monde, la beauté et la génération en apanage.

Appliquons la même règle à l'examen du caractère et des attributs de Mercure (*b*). Cette planète, très-voisine du soleil, et même la plus voisine de cet astre, dont Mercure est le compagnon fidèle et inséparable, se meut avec une extrême vitesse [38]. Ces deux circonstances ont fait naître deux idées sur Mercure. La vitesse et la légèreté, et en général le mouvement, furent mis dans son domaine et dans sa dépendance. On lui donna en conséquence des ailes et des talonnières. Il fut le messager des Dieux. Les mouvemens célestes furent sous son inspection, et il en modérait les différens degrés de vitesse. Il fut donc censé être l'inventeur de l'astronomie. On lui mit en main une verge, autour de laquelle s'entrelaçaient les deux grandes routes obliques du mouvement des astres, l'écliptique et l'équateur (*c*), qui s'u-

(*a*) Ptolem. Tetrab., l. 1, c. 4. — (*b*) Plin. Ibid., l. 2, c. 8. — (*c*) Macrob. Sat., l. 1, c. 19.

Digitized by Google

nissent et s'écartent deux fois entre eux. Les serpens, par lesquels on figurait le mouvement oblique (*a*) des astres, se croisèrent donc autour de la baguette de Mercure, et formèrent son caducée surmonté d'ailes, emblème naturel du mouvement des cieux. Macrobe (*b*) a très-bien aperçu cette origine du caducée, avec cette différence que c'est par l'orbite de la lune qu'il fait croiser l'écliptique ou la route du soleil, et non pas par l'équateur.

Quant à la proximité où est Mercure du soleil, aux côtés duquel il paraît constamment attaché, elle donna lieu de le comparer au chien, gardien fidèle de son maître. Alors on le peignit en Égypte avec une tête de chien, et on l'appela *Chien*, nom, dit Plutarque (*c*), qui n'exprime que l'idée de fidélité et d'assiduité vigilante dans Mercure. Il gardait le soleil, appelé Osiris chez les Égyptiens (*d*) : on en fit le gardien d'Osiris. Diodore et Plutarque nous disent que les deux grands Dieux de l'Égypte, Osiris et Isis, prirent pour garde du corps et pour compagnon Mercure-Anubis (*e*), qui remplissait près d'eux la fonction de gardien, que le chien remplit près de l'homme. On sent que, si quelque chose a pu faire naître cette idée sur Mercure, c'est d'être vu toujours à côté du soleil, tantôt devant, tantôt derrière, sans jamais le quitter. Il était tout simplement le chien du soleil, et cette comparaison ne révoltait pas dans ces siècles de mœurs simples où on voit le roi Évandre et Ulysse avec leur chien.

(*a*) Clem. Alex. Strom., l. 5, p. 556. — (*b*) Sat., l. 1, c. 19. — (*c*) De Isid., p. 355. — (*d*) Proclus, de Politic. Plat., p. 417. — (*e*) Diod. et Plut. de Isid., p. 356.

Digitized by Google

D'autres cependant firent une comparaison plus noble, et ils attribuèrent à Mercure la fonction de secrétaire et d'homme de confiance du soleil [39], qui paraissait toujours aux côtés du roi de l'Univers. Ainsi on voit le roi des Étrusques, Porsenna (*a*), ayant à ses côtés son secrétaire, lorsqu'il donne ses ordres dans son camp, au moment où Mucius-Scévola veut l'assassiner. Le secrétaire était l'homme inséparable du roi, l'organe de ses volontés, et le dépositaire de ses secrets. C'est sous ce point de vue que Mercure a été envisagé chez les Phéniciens, qui en ont fait le secrétaire du Dieu du temps.

Dès-lors l'invention de l'écriture (*b*) et des lettres lui fut attribuée [40]. Il avait dicté des lois à l'Égypte, où commandait Osiris. Il était l'auteur de toutes les sciences et le plus ancien dépositaire des connaissances humaines (*c*). Il avait le premier appris à rédiger des mémoires, suivant Sanchoniaton (*d*), et imaginé les caractères alphabétiques. Les prêtres de l'Égypte mettaient sous son nom tous les ouvrages de science, lui en faisaient l'offrande et les intitulaient (*e*) *Livres de Mercure*. Les colonnes sur lesquelles on grava les principes de la science, s'appelèrent *Colonnes de Mercure*. Le *scriba sacrorum*, ou le prêtre-secrétaire chez les Égyptiens, portait une plume (*f*) à son chapeau, symbole de sa fonction : on mit de même des plumes au pétase ou au

---

(*a*) Tite-Live, Decad. 1, l. 2, c. 12. — (*b*) Plat. in Phileb., t. 2, p. 18. Cicer. de Nat. Deor., l. 3, c. 22. — (*c*) Diod., p. 41. Lact., l. 1, c. 6. — (*d*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 10. Plut. Symp., l. 9, quæst. 3. — (*e*) Jamblich. de Myst. AEgyptiac., c. 1. Jablouki, l. 5, c. 5. — (*f*) Clem. Strom., l. 6, p. 633.

Digitized by Google

chapeau dont on coiffa Mercure, secrétaire des Dieux.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les principales fonctions et les attributs caractéristiques du Dieu Mercure ont une origine toute naturelle dans la célérité du mouvement de la planète qui porte ce nom, et dans son assiduité auprès du roi de la Nature, le soleil, qu'il ne quitte jamais.

Il est encore un caractère de Mercure-planète, c'est d'appartenir également à l'empire de la lumière et à celui des ténèbres : ce qui l'a fait appeler *planète commune* par les astrologues (*a*). Sur cinq planètes, les astrologues en ont affecté deux au jour et deux à la nuit, les unes au soleil et les autres à la lune ; la cinquième, Mercure, fut mixte, et partagea ce double privilége. On lui donna donc le titre de *commun*, qu'il possède exclusivement. On sent bien qu'on prit ce parti, parce qu'il se trouvait seul dans la division en deux d'un nombre impair, et qu'il ne fallait pas troubler l'équilibre du partage des planètes ou étoiles errantes entre le jour et la nuit. Ce qu'il y a de remarquable c'est que la mythologie lui a conservé ce double caractère de Dieu du ciel et des enfers, du séjour de la lumière et de celui des ténèbres : nouveau rapport entre la planète Mercure et le Dieu Mercure.

La planète de Jupiter peut être considérée plutôt comme l'astre de Jupiter que comme Jupiter lui-même. En effet, nous savons que par Jupiter les anciens ont désigné plusieurs êtres naturels. Le ciel, ou la voûte azurée, dans laquelle circulent les planètes et les fixes,

---

(*a*) Procl. in Tim., p. 257. Firmic., l. 2, c. 7.

et qui comprend la route des premières, divisée en douze parties ou signes, s'appelait Jupiter chez les Perses, comme l'assure (*a*) Hérodote. Les Romains appelaient aussi Jupiter le ciel ou l'éther, comme on peut en juger par les vers d'Ennius (*b*), que rapporte Cicéron qui cite également ceux d'Euripide, en preuve de la même dénomination donnée au ciel par les Grecs.

Le soleil lui-même, à l'équinoxe de printemps, prit aussi le nom de Jupiter ou de Diespiter, de père de la lumière et du jour [41]. Le Jupiter-Ammon (*c*), peint avec les attributs du bélier, en est une preuve, ainsi que les vers de l'oracle de Claros, cités par Macrobe. On appela pareillement de ce nom l'ame universelle du monde (*d*) : d'où il résulte que le Jupiter très-puissant et très-grand, le roi des Dieux, n'est pas ici la planète, mais que la planète lui a été consacrée comme celle qui avait la plus grande correspondance avec le mouvement du ciel et avec celui du soleil, le vrai Jupiter, source de lumière et ame motrice du monde. En effet, la période de Jupiter se divisait en douze temps, comme le mouvement du ciel, ou comme le cercle du zodiaque qui est attaché aux fixes, et comme celui du soleil qui le parcourt par son mouvement annuel [42]. Chaque année, Jupiter avançait d'un signe, comme le soleil chaque mois ; et l'un et l'autre avaient dans leur marche une correspondance assez frappante, pour que la planète fût affectée au Dieu suprême, principe du jour et chef de l'année. Ainsi, je ne crois pas que ce soit à la planète qu'on doive appliquer les attributs et les actions

(*a*) Herod. Clio., c. 131. — (*b*) Cicer. de Nat. Deor., l. 2, c. 25. — (*c*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18. — (*d*) Macrob. Som. Scip., l. 1. c. 17.

Digitized by Google

de Jupiter, mais bien au soleil considéré comme ame de la Nature. La planète ici ne joue qu'un rôle secondaire. Au reste, la planète a tous les caractères du principe-lumière, du bon principe; c'est l'astre d'Ormusd et d'Osiris, comme Vénus fut l'astre d'Isis, de Junon et de la mère des Dieux (*a*). L'un et l'autre sont dépositaires des influences bienfaisantes si on en croit les astrologues (*b*). Jupiter rend bon, bienfaisant, modeste, et donne la maturité de la sagesse, tandis que Mars ne fait que des hommes perfides, cruels et féroces, et que Vénus distribue les plaisirs, la beauté et les grâces (*c*). Il n'y avait que l'influence de Mars qui contrariât quelquefois l'action bienfaisante de Jupiter, comme Typhon celle d'Osiris, et Ahrimane celle d'Ormusd. Ce caractère reconnu de la planète de Jupiter prouve que la grande analogie qu'on avait établie ou supposée entre lui et le bon principe, ou l'être lumineux, dispensateur de tous les biens, a dû naturellement le lui faire consacrer, et lui faire prendre le nom de père du jour et de la lumière, Diespiter, ou d'astre familier d'Osiris, comme l'appelaient les Égyptiens. Or, Osiris était le soleil.

A la tête des planètes ou des astres mobiles, on plaça les deux grands astres qui présidaient au jour et à la nuit, aux saisons et au grand ouvrage de la végétation. On leur donna des noms, qui sont ceux de grandes divinités, tels que ceux d'Apollon et de Diane, d'Osiris et d'Isis, etc. (*d*). La multiplicité même des noms, pour ces deux grands astres, est prodigieuse, ainsi que celle

---

(*a*) Plin. Hist. Nat., l. 2, c. 8. — (*b*) Sext. Empir. Adv. Math., l. 5, p. 114. — (*c*) Firmic., l. 1, c. 1. — (*d*) Mart. Capel. de Nupt. Philol.

des formes variées sous lesquelles on les représenta; et cela a dû arriver, si on fait attention au rôle important qu'ils remplissent l'un et l'autre dans la Nature. Car nous sommes convenus de prendre pour règle de critique, dans nos recherches, l'influence plus ou moins grande des causes premières sur la terre et sur les besoins de l'homme, persuadés qu'elle décide du rang qu'elles tiennent et du rôle qu'elles jouent dans la mythologie; et à ce titre, le soleil et la lune, après le ciel et la terre, doivent occuper la première place. Aussi les Égyptiens appelèrent-ils le soleil *le roi*, et la lune *la reine* des cieux. L'un fut comparé à l'*œil droit*, et l'autre à *l'œil gauche* (*a*). Ils étaient les deux yeux de la Nature ou du monde. Ils étaient censés être dépositaires d'une grande portion de l'énergie universelle et de la force active du ciel, dont les cinq autres astres errans possédaient une bien moindre partie. Ceux-ci faisaient, à l'égard du roi et de la reine du ciel, l'office de licteurs et de satellites, lorsqu'ils s'avançaient majestueusement au milieu du peuple des étoiles répandues sur la surface de l'Olympe. Ces comparaisons des anciens nous ont été conservées par Sextus-Empiricus.

Les Chaldéens les appelaient les interprètes des Dieux (*b*), dénomination qui est restée à Mercure, pour les raisons que nous avons rapportées plus haut. Les Chaldéens avaient une autre raison; ils y voyaient les interprètes du destin et des oracles de l'astrologie, « parce que, suivant Diodore, ils remarquèrent que, tandis que les autres astres restent fixes ou roulent au ciel,

(*a*) Sext.-Empir., l. 5, p. 114. — (*b*) Diod., l. 2, c. 30, p. 143.

en conservant les mêmes rapports entre eux et la même situation, ceux-ci ont un mouvement particulier qui leur est propre, et par lequel ils découvrent aux hommes l'avenir, et dévoilent les desseins des Dieux dont ils sont les interprètes. C'était sur le mouvement de ces cinq planètes qu'ils établissaient principalement leur théorie, et en particulier sur celui de l'astre qui a les plus longs retours, ou sur celui de Saturne [43].

» Ils donnaient le nom d'Hélios ou de soleil au plus brillant des astres, à celui qui donne les plus importans pronostics, et en plus grand nombre. » En effet, le soleil, dans Virgile, paraît avoir été en possession d'une grande autorité dans les livres qui renfermaient la science des pronostics. Qui oserait taxer de fausseté les signes qu'il nous donne de l'avenir (*a*)? dit ce poëte. Il a souvent annoncé des complots coupables et des ligues sanglantes, etc., continue Virgile, qui, pour flatter Auguste, veut faire croire que le soleil avait présagé le crime affreux qui donna la mort à César, si c'est un crime de délivrer sa patrie d'un tyran. Virgile, au reste, n'aurait pas hasardé cette flatterie poétique, si l'on n'eût pas été persuadé de la vérité des pronostics que donnait le soleil. On sait d'ailleurs que ce Dieu, sous le nom d'Apollon, était fameux par ses oracles.

On dut croire assez naturellement qu'il était dépositaire de la plus grande partie de la force active du ciel, en voyant que tout, dans la Nature sublunaire, dépendait de son mouvement et suivait sa marche. Il paraissait en quelque sorte rappeler à lui toute l'administration de

(*a*) Virg. Georgic., l. 1, v. 464.

l'Univers, dont il maintenait l'harmonie. Aussi avons-nous vu qu'Ocellus de Lucanie nous a dit, « que parmi les corps qui composent le principe qui opère en autre qu'en lui, et qui sont tout ce qui se trouve au-dessus de la lune (*a*), le corps le plus actif, la cause la plus puissante est le *soleil*, qui, par ses allées et ses retours, change continuellement l'air en raison du froid et du chaud, d'où résultent les changemens de la terre et de tout ce qui tient à la terre. » C'est cette influence du soleil sur la Nature élémentaire et sur la génération des êtres sublunaires, qui fait dire à Chérémon que les anciens Égyptiens plaçaient en lui la force puissante (*b*) qui organise tous les êtres, et qu'ils le regardaient comme le grand *architecte* du monde.

On lit dans un des aphorismes d'un certain spiritualiste appelé Hermès (*c*), que *le soleil* et *la lune*, après Dieu, sont la cause de tous les êtres vivans. Il était, suivant Plutarque, dans l'opinion des Romains (*d*), le seigneur et le chef de la substance mobile, dans laquelle s'opèrent les générations et les destructions, c'est-à-dire, de la matière élémentaire qui compose tous les corps sublunaires. D'où naît l'homme? disaient certains philosophes; du soleil et de l'homme (*e*). Ainsi les peuples du Pérou se disaient les enfans du soleil. Il est en effet comme le père de toutes choses. Le soleil, suivant les docteurs égyptiens, échauffant le limon (*f*), donna naissance à tous les animaux, et versa les principes de mouvement et de chaleur qui mirent la vie dans la matière

(*a*) Ocel., c. 2, § 16. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 4, p. 92. — (*c*) Hermetis Centum. Aphor. — (*d*) Plut. Quæst. Rom., p. 268. — (*e*) Julianus, Orat. 4, p. 248. — (*f*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 7, etc.

Digitized by Google

humide qui entre dans leur organisation. Ce développement du fœtus sous l'enveloppe, ou bulle légère, qui couvrit les premiers germes que la chaleur fit éclore, est assez bien décrit dans Diodore, cité par Eusèbe (*a*). C'est également à la chaleur et à l'action du soleil que les Phéniciens attribuaient la génération primitive des animaux et celle de l'homme, qui commença par lever ses mains vers l'astre brillant du jour, en le proclamant roi des cieux, *Beel-Samim*, dans la langue phénicienne.

Platon, dans sa République, reconnaît la suprématie du soleil dans la Nature (*b*), et dit qu'il est le roi du monde sensible, comme l'être, qu'il appelle Dieu ou le *Bien* par excellence, l'est du monde intellectuel. Il l'appelle le fils de l'Être-Suprême, qu'il a engendré semblable à lui-même (*c*). Cette belle et sublime idée sur le soleil a été consacrée dans le magnifique hymne de Martianus-Capella, et dans le savant discours que l'empereur Julien adresse à cet astre, père de la Nature et image visible de l'être invisible qui gouverne le monde, dans le système des spiritualistes.

Ces deux monumens de la théologie ancienne sur le soleil doivent être consultés par ceux qui entreprennent d'expliquer les fictions religieuses faites sur cet astre. J'en dirai autant de l'ouvrage de Macrobe sur les saturnales, et spécialement de son livre premier. C'est dans ces différens ouvrages que l'on pourra prendre une idée précise de l'importance du rôle que le soleil, sous diverses dénominations et avec des attributs très-variés, a joué

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 7. — (*b*) Plut. Quæst. Plat., p. 1006. — (*c*) Plat. de Rep., l. 7, p. 508.

dans les anciennes religions. Nous y renvoyons le lecteur.

Pline le Naturaliste parle du soleil, comme faisaient les théologiens. Il l'appelle l'ame, ou plutôt *l'intelligence* et la première divinité de l'univers dont l'administration lui appartient. Après avoir tracé l'esquisse de la division de tout l'intervalle qui sépare le ciel de la terre, et que remplissent les sept sphères planétaires dont le soleil occupe le milieu, ce savant naturaliste semble se complaire à chanter la gloire et la puissance du soleil, et à nous décrire ses principales fonctions dans la conduite du monde (*a*). « Il est, nous dit-il, le plus puissant comme le plus grand des astres. Son empire s'étend, non-seulement sur la terre et sur la révolution du temps, mais encore sur le ciel lui-même et sur les astres, dont il est le modérateur souverain. On doit le regarder comme l'ame ou plutôt comme *l'intelligence* de l'univers. Il convient de le considérer comme le premier administrateur du gouvernement du monde, et comme la principale divinité, à en juger par ses ouvrages. C'est lui qui dispense la lumière et chasse les ténèbres. Il éclipse de ses feux les autres astres. Il règle les saisons et le cours de l'année toujours renaissante, et les tempère pour les besoins de la Nature. Il bannit la tristesse du ciel, et même les nuages qui troublent la sérénité de l'ame de l'homme. Il prête sa lumière aux autres planètes; il brille au-dessus de tout, il s'élève au-dessus de tout, il voit tout, il entend tout, comme en a jugé Homère, le père de la littérature. »

(*a*) Plin. Hist. Nat., l. 2, c. 6.

Digitized by Google

Cet éloge, que Pline fait de la divinité du soleil, doit nous avertir de sa prééminence sur tous les Dieux que les anciens mythologues et que tous les anciens poëtes ont chantés, et rend vraisemblable l'opinion de ceux qui, comme Macrobe, ont rapporté au soleil la plupart des divinités qui occupaient la première place dans la religion des anciens peuples. Tels sont Osiris en Égypte, Adonice en Phénicie, Mithra en Perse, Atys en Lydie, Ammon en Libye, Bacchus chez les Arabes, Apollon chez les Grecs, Bélus chez les Chaldéens, Hercule à Thèbes en Égypte, Christ chez les Chrétiens, etc. Car c'était la divinité principale de tous les peuples qui l'adoraient, suivant Martianus-Capella, sous une foule de noms différens. Cette remarque est d'une extrême importance, et nous servira à justifier des explications qui pourraient paraître des paradoxes aux yeux de gens qui n'ont ni érudition, ni philosophie, ou qui manquent de l'une ou de l'autre.

L'universalité du culte d'une divinité est, comme nous l'avons déjà indiqué, la suite nécessaire de l'universalité de l'opinion que l'on avait de son influence sur les opérations de la Nature et sur les besoins de l'homme. Comme il n'est point de peuple qui n'ait senti celle du soleil, et qui n'ait admiré sa majesté et sa puissance, il n'en est point non plus qui n'ait dû lui rendre des honneurs, comme à la première cause des effets produits ici-bas par l'action du ciel sur la terre. Aussi Varron, dans son ouvrage sur l'agriculture, après avoir commencé par invoquer le ciel et la terre [44], invoque ensuite le soleil et la lune, dont la marche règle les saisons, et fixe les époques du labourage, des semailles et des récoltes. Virgile l'a imité dans l'invocation qu'il a mise à la tête de

ses Géorgiques, où il adresse ses premières prières aux flambeaux brillans qui règlent le cours de l'année (*a*). Il appelle l'un Liber, ou Bacchus, et l'autre Cérès, c'est-à-dire le *soleil* et la *lune*, dans l'opinion de Servius, son commentateur, qui, d'après le principe des stoïciens, réduit tous les Dieux mâles au soleil, et toutes les divinités femelles à la lune; ce que je ne crois pas généralement vrai.

Les astrologues (*b*) partageaient la chronocratorie ou surintendance des temps entre ces deux planètes, attribuant au soleil les naissances qui avaient lieu le jour, et à la lune celles qui arrivaient la nuit. « Sachez, disaient-ils à ceux qu'ils initiaient aux secrets de l'astrologie [45], que le soleil est le flambeau et la lumière du ciel, le gouverneur du monde, le maître et l'arbitre des temps qu'il produit (*c*). C'est lui qui fait que les planètes deviennent orientales ou occidentales, qu'elles se cachent ou reparaissent; c'est lui qui est le principe du mouvement de tout ce qui se meut, de la vie de tout ce qui naît, de la croissance de tout ce qui croît, du développement des feuilles et des fleurs, et de la maturité des fruits. Il est le souffle de vie, la grande ame du ciel, en ce qu'il vivifie les douze signes, et qu'il assure à celui dans lequel il se trouve la prééminence sur les autres, en y répandant la vie, la lumière, la force et la chaleur, qui se propage ensuite sur la terre, laquelle reçoit l'influence du signe, comme on peut en juger par la Nature et les effets produits ici-bas dans l'ordre des animaux et des végétaux. Vient-il à abandonner ce signe; on n'y

(*a*) Georg., l. 1, v. 6. — (*b*) Firmic., l. 2, c. 29. Hermetis, Aphor. 2.
(*c*) Haly, de Judic. Astr. Præd. 1, c. 4.

Digitized by Google

trouve plus qu'un cadavre sans mouvement et sans vie [46]. C'est le soleil qui fait couler les eaux, imprime le mouvement aux vents, rassemble les nuages, les dissout en pluie. En un mot, le soleil est une planète d'une grande puissance, d'une dénomination très-étendue, soit par sa noblesse, soit par sa hauteur, soit par sa grandeur. Il éclipse par sa lumière celle des autres planètes et de tous les autres astres. Il occupe la quatrième [47] place du système planétaire. Il peut être comparé au père par ses effets et par ses formes; car lorsque la lune s'unit à lui dans la conjonction, on peut assimiler leur union à celle du mari et de la femme [48]. De ce mariage naît la lumière que la lune, en s'éloignant de lui, fait jaillir de son sein, et qui, faible d'abord, reçoit de jour en jour de nouveaux accroissemens par l'action de son père qui l'alimente et la nourrit, jusqu'à ce qu'enfin son disque entièrement rempli s'arrondisse, comme le père de la lumière qu'elle imite. Il a son exaltation au bélier ou au premier signe, et par là il tient en quelque sorte au corps humain, dont la tête répond à cette division du zodiaque. »

L'auteur continue de développer les rapports que l'astrologie avait établis entre les fonctions du soleil dans la Nature, et celles de l'économie animale de l'homme, et il ajoute : « Le soleil, de plus, a une supériorité marquée sur tous les autres êtres naturels, en ce qu'il agit sur tous et qu'aucun n'agit sur lui. Le lieu de son domicile, ou le lion, a aussi la prééminence sur tous les animaux célestes [49]; il en est le roi, comme le soleil l'est des autres planètes, au milieu desquelles il se trouve placé, afin de porter plus aisément sa vue sur toutes les parties de son empire. Il a donné à Mars le commande-

Digitized by Google

ment de son armée. » Ici l'auteur nous donne le mot de l'énigme de la fiction des Phéniciens (*a*) qui supposent que le Dieu du temps choisit Hercule pour le général de ses armées. Les Égyptiens le font chef des armées d'Osiris (*b*). On sait que Mars portait aussi le nom de planète d'Hercule (*c*).

« Il donna à Jupiter sa justice, parce qu'il n'a en lui aucune qualité nuisible, et qu'il est bon par sa nature (*d*). »

Nous remarquerons en passant que les Arabes donnent à Jupiter-planète le nom de Tzedek, ou de Sydyc (*e*). Il figure dans la cosmogonie phénicienne sous ce même nom, que l'auteur traduit par *le juste* (*f*). «D'une des sept Titanides, Syduc, ou le juste, dit l'auteur, eut Esculape. Les Cabires ou les sept fils de Syduc, et Esculape leur huitième frère, » ajoute-t-il plus loin. Aussi tous les caractères que l'auteur arabe (*g*), dont nous citons ici le passage, donne à cette planète, présentent l'idée de bienfaisance, d'équité et de vertu.

Il continue, et remet le sceptre du ciel à Saturne, comme Sanchoniaton lui fait usurper celui d'Uranus [50].

Il fait de Mercure son secrétaire, comme il l'est d'Osiris chez les Égyptiens, et de Saturne chez les Phéniciens, et cela par la raison que nous avons donnée plus haut, et que donne aussi Haly, dont nous continuons d'extraire le passage, sur la puissance et sur les qualités du soleil.

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 9 et 10. — (*b*) Diod. Sic., l. 1, c. 10. — (*c*) Achil. Tat., c. 17, p. 80. — (*d*) Haly, c. 4, p. 4. — (*e*) Selden. de Diis Syr., c. 1, p. 77. — (*f*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*g*) Ib. Haly, p. 8.

Digitized by Google

Après avoir considéré la distribution que le roi de la Nature fait des différentes fonctions qu'il assigne aux planètes, dans l'administration du monde, l'auteur passe à celles qu'il confie aux douze signes. C'est là surtout qu'on remarque, que dans le lion céleste, ou vers le solstice, il en fait un roi victorieux qui développe toute sa puissance et toute sa grandeur, tandis qu'il le peint sous la balance où est le lieu opposé à son exaltation, et où se fait son passage dans l'hémisphère inférieur, comme un monarque vaincu et dépossédé de son trône. Cette manière d'envisager le soleil servira à expliquer la fable solsticiale sur le soleil du lion, Hercule, et celle de la défaite d'Osiris sur le soleil de l'équinoxe d'automne, et ainsi que celle d'Apollon chassé de l'Olympe.

On remarquera en général, dans ce passage de l'auteur arabe, les principes de l'astrologie sacrée sur les changemens d'attributs, d'influence et de formes, qu'éprouvait le soleil dans les douze signes qui, par des images symboliques, peignaient les douze nuances principales de son énergie universelle, combinée avec celle des planètes.

Les vicissitudes ou changemens d'influence sur le monde sublunaire, qui ont été le plus observées, sont celles des quatre saisons que l'on peut regarder comme les quatre grandes époques de la Nature, à cause des variations sensibles, tant de la durée des jours et des nuits, que de la température de l'air, à raison du froid et du chaud, du sec et de l'humide, et conséquemment des faces différentes que présente le tableau de la terre durant chaque révolution du soleil. Car nous nous rappelons ce que dit Ocellus de Lucanie, que c'est par ses allées et ses venues que le soleil modifie les élémens,

Digitized by Google

et change les formes de la terre et de tout ce qui tient à la terre, et que c'est par là surtout qu'il décèle sa puissance et son activité demiourgique. Et cette cause de changemens est tout entière dans l'obliquité de sa route, ou du cercle des animaux qu'il traverse, comme l'observe très-bien Ocellus. C'est là véritablement l'origine de la distinction du temps en saisons. Conséquemment les animaux célestes, qui marquent ces quatre divisions du cercle annuel partagé par les saisons, durent être principalement remarqués.

Diogène-Laërce, rapportant le sentiment des stoïciens sur les différentes températures de l'air, d'où résulte celle des saisons (*a*), dit qu'ils en plaçaient la cause dans la marche du soleil qui, en s'éloignant de nos climats, congèle l'air et produit l'hiver; en revenant à l'équateur, le raréfie et lui donne une douce chaleur qui est celle du printemps [51]; puis, s'approchant de notre pôle, embrase l'air de ses feux, et nous donne l'été, jusqu'à ce que, repassant l'équateur, il le refroidisse et nous amène l'automne.

C'est la même observation que Pline fait sur le soleil, lorsqu'il dit, comme nous l'avons vu plus haut, que c'est cet astre qui règle les saisons et le cours de l'année, et qui les tempère pour les besoins de l'homme (*b*). Diodore de Sicile nous peint les opérations variées de ce Dieu, qui modifie les formes et nuance diversement toutes les couleurs des plantes et des fleurs (*c*), et qui, comme un artiste habile, embellit la scène où la Nature a placé l'homme. C'est lui qui vivifie tout, qui par sa

(*a*) Diog. Laert., l. 7. In vit. Zenon., p. 531. — (*b*) Plin., l. 2, c. 16. De 4 different. Solis. — (*c*) Diod. Sic., l. 2, c. 52, p. 164.

Digitized by Google

lumière produit les couleurs, et par sa chaleur les odeurs des plantes et des fleurs; enfin il est l'ouvrier universel, qui organise chaque être, et en détermine le caractère et la nature. Telle est à peu près l'idée que les anciens botanistes s'étaient faite de la puissance du soleil, et de son action sur les plantes et sur les fleurs.

C'est surtout à l'équinoxe de printemps que cette faculté demiourgique semble s'exercer, lorsque la terre pare son sein de fleurs, et qu'arrivé au domicile de Vénus ou au taureau, le soleil prodigue ses caresses à son épouse ou à la terre, dont il orne le front de guirlandes. Telle Europe ou la lune, qui annonçait le printemps, se présentait au taureau dont le soleil prenait la forme, et à laquelle il s'unissait à l'équinoxe : elle tenait une corbeille de fleurs (*a*), dont elle lui faisait hommage, et elle entrelaçait ses cornes de guirlandes nouvelles. L'automne offre un spectacle tout différent, lorsque la terre privée de son époux voit son feuillage et sa verdure jaunir [52], et sa beauté se flétrir, au moment où le soleil s'éloigne de nos climats. Pendant l'été elle était chargée de moissons ; l'hiver elle est couverte de neiges et hérissée de glaces.

Ce sont là les quatre grands contrastes qu'offre la scène terrestre : l'approche et l'éloignement du soleil en sont les véritables causes, comme l'observe très-bien Aristote. Ce philosophe nous dit que la cause de la génération et de la désorganisation des corps, de leur accroissement, et de tous les changemens qu'ils éprouvent,

---

(*a*) Ovid. Metam., l. 2, c. 19, p. 29, etc.

Digitized by Google

est dans la marche oblique du soleil dans le zodiaque, suivant qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de nous, et que ces périodes de génération et de destruction sont renfermées dans des espaces égaux de temps [53]. C'est donc à ces deux époques principalement, c'est-à-dire, à celle qui fixe le commencement de la régénération, et à celle qui fixe le commencement de la dégradation de la Nature, qu'il faudra faire attention. Cette observation ne saurait être trop recommandée.

L'empereur Julien (*a*), dans son hymne au soleil, fait la même remarque sur les effets produits ici-bas à cette double époque du mouvement annuel du soleil. Il nous peint la matière qui s'organise sous les rayons puissans du soleil, lorsqu'il ranime toute la Nature en s'approchant de nos régions, et qui s'altère et se désorganise pendant l'absence du Dieu-soleil, lorsqu'il s'est éloigné de nos climats. « C'est lui, nous dit-il, qui verse les principes de mouvement et de vie dans la matière qu'il féconde par son approche ; c'est aussi lui qui, par sa retraite et son passage vers l'autre hémisphère, l'abandonne aux principes de mort qu'elle renferme. » Isidore de Séville (*b*) fait aussi des observations sur le mouvement du soleil d'un tropique à l'autre, lequel donne successivement à la terre ses neiges et ses moissons, et verse en elle l'humidité qui l'engraisse, et ensuite la chaleur qui mûrit.

Ainsi, on voit que les quatre points cardinaux de la course du soleil, ou ce que vulgairement on nomme les quatre temps, ont été d'une observation fort ancienne,

---

(*a*) Julian. Imp. Orat. 4, p. 257. — (*b*) Isid. Orig., l. 3, c. 5.

Digitized by Google

et ont effectivement fixé l'attention des hommes, comme nous avons supposé plus haut qu'ils ont dû la fixer. Nous avons vu les Chinois élever quatre pavillons aux lunes des quatre saisons. Un de leurs plus anciens empereurs, Fohi (*a*), établit des sacrifices dont la célébration était fixée aux deux équinoxes et aux deux solstices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on se préparait à ces fêtes des quatre saisons ou des quatre temps par trois jours de jeûne (*b*). Ces fêtes étaient des actes de reconnaissance envers leur divinité suprême, le *Tien* ou le ciel, à qui ils offraient les prémices des fruits de la terre. Les Égyptiens eurent aussi leurs fêtes équinoxiales et leurs fêtes solsticiales.

Il n'est aucun de ces points qui n'ait été pris pour commencement d'année par un ou par plusieurs peuples, et quelquefois par le même peuple, à différentes époques. « Quoique dans un cercle, observe très-bien Ptolémée (*c*), il n'y ait pas un seul point qui puisse en être regardé comme le commencement plutôt qu'un autre, cependant l'intersection du zodiaque par les colures aux points solsticiaux et équinoxiaux, peut en présenter quatre, sur lesquels on a souvent varié dans le choix qu'on a fait de l'origine de l'année. Les uns ont adopté de préférence l'équinoxe de printemps, parce qu'à cette époque le jour reprend son empire sur la nuit, et que la lumière remporte une espèce de victoire sur les ténèbres. Une autre raison, c'est que le printemps est d'un caractère chaud, humide, qui caractérise principalement la force de la Nature végétative, et favorise l'organisation

(*a*) Hist. des Voy., t. 23, p. 6. — (*b*) Contant d'Orville, t. 1, p. 31.
(*c*) Ptol. Tetrab., l. 2, c. 10.

Digitized by Google

des corps, lesquels, dans leur formation, renferment toujours beaucoup d'humidité [54]. Le solstice d'été fut aussi préféré quelquefois, parce que le jour y atteint son *maximum* de durée, et en quelque sorte le sommet de sa gloire et de sa perfection. Pour les Égyptiens, il y avait une raison de plus; c'était le moment où le Nil commençait à se déborder au lever de Sirius, Al-Habor ou la canicule. L'automne fut aussi un commencement d'année, parce que la récolte de tous les fruits y finit, et que l'on dépose à cette époque, dans le sein de la terre, les espérances d'une nouvelle récolte. Enfin le solstice d'hiver fut aussi pris pour commencement de la révolution solaire ou de l'année, parce que le jour, après avoir reçu alors tous les degrés d'affaiblissement dont il est susceptible, commence à renaître, et reçoit les premiers accroissemens qui vont se propager, jusqu'à ce qu'ayant atteint son *maximum*, il diminue graduellement, arrive à son *minimum*, et renaisse encore.

» Les observations à faire sur ces quatre grandes époques de l'année et de la marche du soleil pendant une révolution dans le zodiaque, ainsi que celle des nouvelles et des pleines lunes qui arrivent dans ces quatre limites et les précèdent de plus près, nous ont paru, continue Ptolémée, les plus convenables et les plus naturelles, surtout si elles sont accompagnées d'éclipses [55]. Ainsi la température qu'aura le printemps se manifestera par l'entrée du soleil au bélier, celle de l'été par son entrée au cancer; celle de l'automne par son entrée à la balance; enfin celle qu'aura l'hiver par son entrée au capricorne. En effet, les qualités générales de chaque saison et leurs modifications particulières, sont absolument dépendantes du soleil.

Digitized by Google

Il conviendra aussi de joindre à cette connaissance celle des propriétés des signes qui répondent au soleil ; lesquels décident [56] des vents qui doivent souffler, et en général il faudra bien connaître leur nature. »

Cette théorie de Ptolémée trouvera bientôt son développement, lorsque nous parlerons des levers et des couchers des étoiles, et du passage du soleil dans les douze signes. Dans ce moment, nous ne parlons encore que des quatre signes qui fixent l'origine des quatre temps ou des quatre divisions de l'année, et qui ont été pris pour un commencement d'année par différens peuples et dans différens siècles.

L'empereur Julien a fait à peu près les mêmes remarques (*a*) sur les divers commencemens d'année, et sur les motifs de la préférence donnée à l'un ou à l'autre de ces points sur les trois autres. Ces motifs sont tirés, soit de l'état de la végétation, soit de celui du jour dans ses rapports avec la nuit. « Les hommes, dit ce philosophe, ont voulu en cela célébrer les principaux bienfaits du soleil. L'un s'est attaché à l'époque la plus favorable à l'agriculture, au moment où la terre se couvre de verdure et de fleurs, et s'enorgueillit des productions nouvelles du printemps ; au moment où la mer devient libre pour la navigation, et où la tristesse et la rigueur de l'hiver sont remplacées par la gaieté d'une saison plus riante et plus douce. L'autre a donné la préférence à l'été qui lui assure ses récoltes, et le met à l'abri de toute inquiétude sur le succès de son travail. Ses moissons alors sont récoltées, et les fruits,

(*a*) Julian. Orat. 4, p. 290.

pendant aux arbres, achèvent de se mûrir. D'autres ont voulu attendre cette maturité que donne l'automne et le complément du grand ouvrage de la végétation annuelle, après quoi tout s'altère et se dégrade. C'est vers cette époque qu'ils ont fixé le commencement de leur année lunaire, et attaché la première néoménie qui la commence. Mais nos ancêtres, continue Julien, instruits par le divin Numa, ont cru ne pas devoir se déterminer dans ce choix par des raisons d'intérêt personnel; ils ont cru devoir chercher dans le Dieu-soleil lui-même les raisons de cette préférence. Ces hommes sages et presque divins n'ont considéré que l'astre puissant dont ils tenaient tous les biens, et ont célébré le moment heureux où, s'arrêtant dans sa course, le *roi-soleil* se préparait à revenir vers eux, et lorsque son char, ayant doublé la borne qui fixe le terme de sa carrière vers les régions australes, le ramenait vers les contrées boréales du monde, pour y répandre ses bienfaits (*a*). C'est à cet instant qu'ils ont fixé la célébration de ces superbes fêtes du cirque, de ces magnifiques jeux en l'honneur du *Dieu-soleil invincible* [57]. »

On voit par ce passage de l'empereur Julien, qu'il n'est point une seule de nos quatre divisions principales du cercle du zodiaque qui n'ait servi d'époque à un commencement d'année; mais on remarque aussi que l'époque du solstice d'hiver avait un rapport plus direct à la lumière et au soleil, considéré comme divinité suprême, et conséquemment appartenait plus particulièrement à l'année religieuse. Cette remarque trouvera sa

(*a*) Julian. Orat. 4, p. 292.

Digitized by Google

place dans l'explication de la mythologie des Chrétiens, et de la fameuse fable sur la naissance du soleil, sous son nom mystique de Christ. On trouvera aussi occasion d'en faire usage, en expliquant le calendrier des pontifes romains, dont Janus ou le Dieu à plusieurs faces faisait l'ouverture [58].

L'année religieuse des Romains, établie ou réformée par Numa, commençait au solstice d'hiver, comme nous venons de le voir dans le passage de Julien; comme on le voit aussi dans Macrobe et dans les Fastes d'Ovide. Aussi appelaient-ils première saison (*a*), celle qui commençait au solstice d'hiver; la seconde, celle qui commençait à l'équinoxe ou au printemps; la troisième, celle qui commençait au solstice d'été; et la quatrième, celle qui commençait à l'équinoxe d'automne. Souvent leur Janus eut les quatre faces; quelquefois aussi il n'en prit que deux, lorsqu'on ne voulut peindre que la jeunesse et la vieillesse du temps, et la division de sa révolution en deux parties d'un équinoxe à l'autre, ou d'un solstice au solstice opposé.

Nous apprenons par Macrobe que plusieurs peuples d'Italie commençaient leur année à la même époque du solstice d'hiver (*b*), et qu'ils peignaient, par les quatre âges de l'homme, la succession graduée de l'accroissement et de la diminution périodique du jour et de la lumière du soleil (*c*), dont ils faisaient un jeune enfant naissant au solstice, un jeune homme au printemps, un homme robuste au solstice d'été, et un vieillard à l'équinoxe d'automne. C'était dans les sanctuaires du

(*a*) Varro. de ling. Latin., l. 5, p. 47. — (*b*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18. — (*c*) Ulpian in Oration. Contr. Midiam.

Digitized by Google

Dieu, principe de toute lumière, qu'étaient renfermées ces statues et ces images, et conséquemment on peut les regarder comme les quatre principales formes des quatre grandes divisions de l'année religieuse ou du soleil qui produit le jour, dont la durée semble passer par tous ces degrés d'accroissement et de diminution pendant chaque révolution solaire, à compter du solstice d'hiver, où se manifeste le premier degré d'accroissement de durée, et où un soleil nouveau succède à celui qui, en automne, avait paru vieillir, pour renaître ensuite.

Cette idée d'assimiler le soleil, ou plutôt la lumière du jour, à l'homme, et d'en comparer les progrès et la durée à celle de la vie humaine dans les différens âges qui en divisent le cours, semble avoir été empruntée des Égyptiens par les Grecs établis en Italie; au moins Macrobe nous dit qu'ils le firent à l'exemple des Égyptiens (*a*) qui, dans un certain jour de l'année, présentaient à l'adoration des peuples l'image du soleil, sous l'emblême d'un enfant naissant qu'ils tiraient du fond de leur sanctuaire. Nous ferons voir, dans la suite de cet ouvrage, que ce jeune enfant mystérieux est le Christ des Chrétiens, le même que le fameux Orus, ou l'Apollon égyptien, fils de la vierge Isis, ou que le jeune Harpocrate, dont cette déesse, suivant Plutarque (*b*), accoucha vers le solstice d'hiver: et on disait que c'était Orus, ou le Dieu qui mesure l'année (*c*), qui inventa le premier sa division en quatre saisons.

Ces saisons elles-mêmes furent personnifiées et revê-

(*a*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18. — (*b*) De Isid., p. 377. — (*c*) Censorin. de Die Natal., c. 19.

Digitized by Google

tues d'attributs qui les caractérisaient, lesquels étaient empruntés de l'état et des productions de la terre dans chaque saison. On en fit les filles ou les femmes du Dieu du temps : ainsi Chrone, dans la cosmogonie phénicienne, prend *Hora* (*a*) pour une de ses femmes.

Non-seulement la terre fournit les attributs des saisons, mais le ciel lui-même fournit la parure du Dieu-soleil dans chaque saison. L'image des signes dans lesquels chacune d'elles commençait, devint la forme sous laquelle on peignit le soleil de cette saison : ainsi la peau du lion devint le manteau d'Hercule, les cornes du taureau parèrent le front de Bacchus, et le serpent d'automne entoura de ses longs replis la statue de Sérapis, environ deux mille cinq cents ans avant notre ère, lorsque ces constellations répondaient au commencement des saisons. Ces attributs ont changé dans la suite, lorsque d'autres constellations vinrent remplacer les premières à ces mêmes points, par l'effet de la précession des équinoxes, comme nous en avons fait la remarque plus haut. Ainsi le bélier succédant au taureau fournit au soleil la coiffure qui parait sa tête, sous le nom de Jupiter-Ammon. Il ne naissait plus exposé aux eaux du verseau, comme Bacchus, ni enfermé dans l'urne, comme le Dieu Canope des Égyptiens, mais il prenait naissance dans les étables d'Augias, ou du bouc céleste (*b*), qui avait été, suivant Ératosthène, nourri avec Jupiter sur le mont Ida, et à ce titre placé au nombre des constellations, sous le nom d'Ægipan. C'est le Bacchus, fils de Caprius, dont parle Cicé-

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*b*) Isid. Orig., l. 3, c. 47. Erarosth., c. 27. Hygin., l. 2. In Capric. German. Cæs.

Digitized by Google

ron (*a*). Comme Bacchus, il achevait son triomphe, monté sur l'âne placé dans les étoiles de la constellation du cancer (*b*), qui occupait alors le point solsticial d'été, ou le lieu le plus élevé de la course du soleil, qu'avait autrefois occupé le lion. La voix de ces ânes (*c*) avait effrayé et mis en fuite les géans, ou les suppôts du principe des ténèbres, devant les satyres et les silènes, compagnons de Bacchus qui les montait. Autrefois ces mêmes géans avaient fui devant Bacchus métamorphosé en lion, repoussant avec ses griffes et ses dents terribles le fameux Rhœtus qui, avec les autres géans, avait voulu escalader le palais de Jupiter, ou du Dieu qui distribue la lumière (*d*). On sent bien que c'est la même fable, faite à deux époques différentes sur le triomphe solsticial du soleil, qui eut lieu sous le lion, ancien trône d'Orus (*e*), et ensuite sous le cancer où était l'âne que monte Bacchus dans le triomphe du soleil sur les ténèbres figurées par les géans, comme nous aurons occasion de le démontrer ailleurs.

Nos principes sont absolument d'accord avec ceux de la théologie ancienne, consignés dans les vers d'Orphée et dans ceux de l'oracle de Claros, que nous a conservés Macrobe (*f*). Le soleil y prend successivement les noms et les attributs du jeune enfant des mystères, d'Iao, de Bacchus, de Jupiter et de Platon, suivant les différentes saisons dans lesquelles on le considère.

On voit par là comment le seul Dieu-soleil a donné naissance à plusieurs divinités en apparence différentes,

---

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 3. — (*b*) Hygin., l. 2. — (*c*) Ibid., l. 2. — (*d*) Horat., l. 2, od. 16, v. 21. — (*e*) Hor. Apoll., l. 1, c. 17. — (*f*) Macrob. Sat., l. 1, c. 18.

mais qu'on peut rappeler à une seule par le moyen de l'astronomie et des considérations tirées des diverses époques de son mouvement annuel, et du mouvement des fixes ou de précession : ce qui justifie Macrobe, Martianus-Capella, et tous ceux qui, analysant le système religieux des anciens, ont cru trouver dans le soleil l'origine du culte de différens Dieux, comme nous l'avons déjà observé plus haut.

Nous aurons occasion bientôt de parler d'une autre origine des attributs des différentes images du soleil, tirée des constellations qui, par leur lever ou leur coucher, fixaient le départ de l'année, et le commencement de ses quatre principales divisions. Nous nous bornons ici à parler des signes dans lesquels il se trouvait au commencement de chaque saison, sans qu'il soit encore question des constellations prises hors le zodiaque, ou hors ce cercle oblique qu'Ocellus dit être aussi une cause de génération.

Si l'espoir du retour du soleil vers nos régions, si les premiers progrès d'accroissement dans la durée du jour, qui depuis six mois avait décrû et menacé les hommes d'une nuit éternelle, donnèrent naissance à des fêtes de joie, et fournirent une époque de son mouvement, assez frappante pour que plusieurs peuples aient cru devoir y fixer le commencement de la révolution annuelle de l'astre du jour; le moment où le soleil arrivait dans notre hémisphère, après avoir repassé la ligne qui nous sépare de l'hémisphère opposé, et où le jour était assez accrû pour reprendre son empire sur les nuits dont il surpassait la durée, n'a pas paru moins intéressant à d'autres peuples. Ils y virent alors réaliser un bienfait qui, au solstice d'hiver, n'était encore que l'objet de

leurs vœux et de leurs espérances. La Nature à cette époque, régénérée par l'action créatrice du soleil et par la reproduction de tout ce que l'automne et l'hiver avaient détruit, offrit aux hommes le spectacle d'un nouvel ordre de choses, et ils crurent pouvoir attacher le commencement de leur année solaire au point où répondait le soleil tous les ans, lorsque la terre prenait une face nouvelle, et lorsque, fécondée par l'action du feu éther, elle faisait éclore de son sein tous les germes.

Cette nouvelle année semblait tenir plus particulièrement à la terre et aux besoins du laboureur et du navigateur; au lieu que celle qui commençait au solstice d'hiver paraissait, comme l'observe très-bien Julien, n'avoir pour objet que le Dieu-soleil et sa lumière. Ici, au contraire, le soleil et l'homme entraient en calcul dans cette fixation, puisque l'un reprenait son empire sur les ténèbres, et exerçait sa plus grande puissance qui réside dans l'action créatrice, et que l'autre se trouvait replacé sur la scène brillante que l'automne avait fait évanouir, et devenait de nouveau le favori des cieux et l'heureux enfant de la Nature dans son plus bel âge. Cette réflexion trouvera sa place dans notre explication de l'âge d'or et du paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse.

Ce commencement d'année nous paraît au moins aussi naturel que le premier; car il tient aux besoins de l'homme, et le besoin a presque toujours été son premier guide. Aussi Ovide, dans ses Fastes, demande à Janus pourquoi il fait l'ouverture de l'année en hiver, tandis qu'il eût été plus naturel de la faire commencer au printemps. Tout fleurit au printemps, continue le

Digitized by Google

poëte (*a*); c'est alors véritablement que le temps vient renouveler toutes choses. Après une description agréable des heureux effets du printemps qui donne à la Nature une jeunesse nouvelle, Ovide conclut, qu'avec beaucoup plus de raison, on aurait dû y fixer le renouvellement de l'année. Hygin (*b*), parlant du bélier ou de l'agneau céleste, dans lequel se trouvait tous les ans le soleil au commencement de l'année équinoxiale, nous dit que Bacchus bâtit un temple à Jupiter-Ammon, à qui il donna une statue dont la tête était surmontée des cornes du bélier, et qu'il plaça la figure de cet animal dans les constellations, afin que tous les ans, lorsque le soleil occuperait ce signe, toutes les productions du printemps commençassent à reparaître. Eusèbe (*c*) nous représente ce même bélier s'unissant au soleil pour faciliter l'accouchement de la Nature. Le bélier, ou l'agneau, car c'est ainsi que le nomment les Perses, sera donc le régénérateur de la Nature dans son union avec le soleil. Deux mille ans auparavant, c'était le taureau qui remplissait cette importante fonction. Aussi le Dieu bienfaisant des Perses, le fameux soleil Mithra, était-il représenté montant un taureau; de même le grand Dieu-soleil chez les Égyptiens, Osiris, prenait pour attribut le taureau qui, dit Plutarque, était son image; et le Bacchus grec, copie de l'Osiris égyptien, arma son front des cornes de ce même animal, et fut peint avec une queue et des pieds de taureau, attributs empruntés du signe qui renferme les Hyades qu'on disait avoir élevé Bacchus.

(*a*) Ovid. Fast., l. 1, v. 149, 160. — (*b*) Hygin., l. 2, c. 21. — (*c*) Euseb. præp. Ev., l. 4, c. 9, p. 58.

Digitized by Google

Ces deux signes, taureau et agneau, ou bélier, ayant successivement passé à l'équinoxe de printemps, sont devenus l'emblème du *soleil vainqueur* des ténèbres de l'hiver, et réparateur du désordre de la Nature qui, tous les ans, était régénérée sous ces signes. Nous donnerons à cette théorie un plus grand développement, lorsque nous exposerons le dogme des deux principes, lumière et ténèbres, Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman. Nous nous bornons ici à dire que l'on doit surtout observer ces deux signes, sous lesquels la terre successivement, pendant plus de quatre mille ans, se régénérait et reprenait la parure dont le scorpion et le serpent d'automne l'avaient dépouillée, et auxquels le commencement de l'année et le retour de la végétation furent attachés.

Il en sera de même des constellations prises hors du zodiaque, lesquelles, par leur lever ou leur coucher, le soir ou le matin, fixaient cette importante époque de la fécondité rendue à la Nature. Telle était, par exemple, la chèvre Amalthée, dont la corne s'appela corne d'abondance, et qui se trouvait placée sur le point équinoxial, ou sur le taureau, lequel répondait à l'équinoxe de printemps. Telles sont aussi les pleïades, qui sont sur la croupe de ce même taureau, et qui furent long-temps l'indication des saisons, et durent en conséquence entrer sous différens noms et sous diverses formes dans une infinité de fables. Aussi la cosmogonie des Atlantes (*a*) suppose-t-elle qu'elles ont donné naissance à la plupart des héros connus dans les fables de la Grèce. L'utilité dont

(*a*) Diod. Sic., l. 3, c. 56.

Digitized by Google

elles ont été aux hommes, dit Théon (*a*), leur a acquis la plus grande célébrité dans toute l'antiquité. Elles doivent donc y jouer un grand rôle. Elles réglaient le calendrier du laboureur, comme on peut le voir dans Hésiode (*b*) qui en fixe les principaux travaux à leur lever et à leur coucher. Aussi l'Osiris égyptien, dont le taureau, qui porte les pleïades, est l'image, passait-il pour l'inventeur du labourage.

Cette année équinoxiale, que je pourrais appeler l'année de la terre et du cultivateur, était celle qu'avaient les Romains, avant que Numa, qui réforma leur calendrier et leur religion, eût reporté le commencement de leur année à l'époque du terme du décroissement des jours et de la renaissance de la lumière, afin de mieux atteindre le but religieux qu'il se proposait dans tout son système politique. Le calendrier romain et le cérémonial religieux ont conservé des traces de cette ancienne année, dont le commencement se faisait sous le bélier, signe consacré à la planète de Mars. Le nom de Quintilis, ou de cinquième mois, donné au mois qu'on appela depuis Juillet, à cause de Jules César; celui de Sextilis ou de sixième, donné au mois suivant, qu'on appela mois d'Auguste ou d'août; les noms de septembre, ou de septième mois, etc., donnés aux mois suivans, prouvent que Mars, ou que le mois qui répond au signe de l'équinoxe de printemps, était autrefois le premier mois de l'année. La cérémonie du feu nouveau allumé dans le temple de Vesta, le renouvellement des lauriers consacrés à Apollon, les fêtes religieuses en honneur d'Anna-Perenna,

---

(*a*) Theon ad. Arat. Phæn., p. 135. — (*b*) Hesiod. Opera et Dies., v. 381.

Digitized by Google

ou du temps éternellement renouvelé, qui avaient lieu pendant ce mois, sont encore une nouvelle preuve de cet ancien commencement d'année, qui avait autrefois lieu au printemps (*a*).

Voilà donc deux époques différentes du mouvement du soleil, auxquelles chez le même peuple on a fixé le commencement de l'année. C'est une considération à laquelle il faudra avoir égard dans l'explication des fables religieuses et des monumens du culte des Romains, et en général des peuples qui ont changé leur commencement d'année. Ces changemens ont eu souvent lieu, et nous-mêmes avions encore le commencement de la nôtre à l'équinoxe de printemps, jusqu'au règne de Charles IX, qui le transporta au solstice d'hiver, huit jours après celui où l'on célébrait le *natalis solis*, ou la naissance du Dieu principe de toute lumière.

Les Perses commencent aussi leur année sous le signe de l'agneau du printemps (*b*), et c'est à l'entrée du soleil dans ce signe qu'ils célèbrent leur grande fête du Neurouz, ou du nouvel an, au lever de la constellation de Persée, dont ils se disent issus (*c*), de ce Persée qui le premier fit descendre sur la terre le feu céleste qui fut consacré dans leurs temples. Cette fiction contient une allusion manifeste à ce qu'éprouve la terre à cette époque, par l'action puissante du soleil qui vient la réchauffer, et rallumer le flambeau de la Nature que l'automne avait éteint. Toutes les cérémonies religieuses qui se font à cette époque ont pour but de rappeler aux hommes le renouvellement de la Nature, et le triomphe

(*a*) Macrob. Satum., l. 1, c. 12. — (*b*) Hyd. de Vet. Pers., c. 19. — (*c*) Cedren., t. 1, p. 23.

Digitized by Google

d'Ormusd (*a*), ou du Dieu-lumière, sur les ténèbres ou sur Ahriman leur chef. Nos cérémonies de la pâque, ou de la fête du passage du soleil sous le même signe de l'agneau équinoxial, en sont une copie, et n'ont pas d'autre objet.

Le législateur des Juifs fixa aussi au mois Nisan, qui répond au signe équinoxial de printemps, le commencement de l'année judaïque, en mémoire du renouvellement de la Nature, après qu'elle eut été dévastée par un prétendu déluge que nous ferons voir ailleurs n'être qu'une fiction cosmogonique. C'était aussi à cette époque qu'ils avaient été tirés de la terre malheureuse où ils vivaient sous l'oppression, et que, par l'immolation de l'agneau, ils allaient passer à une terre délicieuse et à un état plus heureux. L'agneau céleste est toujours le grand héros de toutes les fables faites sur le passage des ténèbres de l'hiver, et des maux qu'il traîne à sa suite, aux délices du printemps. C'est ainsi que Bacchus et son armée, après de longs voyages dans des déserts brûlans, avaient été conduits par ce bélier dans des prairies agréables, et aux sources qui arrosaient le temple de Jupiter-Ammon. Pour des Arabes et des Éthiopiens, dont Bacchus était la grande divinité, une terre entrecoupée de ruisseaux était une terre promise et un séjour délicieux. Chacun peint le bonheur à sa manière; mais dans quelque chose qu'on l'ait placé, quelque idée différente que les différens peuples s'en soient faite, c'était toujours à l'agneau ou au bélier, signe sous lequel la Nature se régénérait au printemps, qu'ils l'attribuaient. Le taureau

---

(*a*) Hyd. de Vet. Pers. Relig., c. 19.

avant lui avait joui de cette prérogative, comme nous l'avons déjà remarqué. Ces deux signes équinoxiaux ont été les sources fécondes des biens que le bon principe versait sur l'homme, et qui découlaient du ciel sur la terre. Nous ferons voir ailleurs, par une conséquence nécessaire de cette théorie, que les signes d'automne furent sources de maux et causes d'effets contraires.

Par la même raison, le soleil ou ses images, à l'époque du printemps, porteront les caractères de virilité les mieux prononcés, et là sera fixée la célébration des fêtes Ithyphalliques. Ainsi Apis, ou le taureau vivant qui représentait Osiris ou le soleil placé au taureau céleste, aura toutes les marques de la faculté génératrice, et les parties sexuelles hors des mesures ordinaires. Ainsi Pan, ou le Dieu qui empruntait les attributs de la chèvre et des chevreaux placés sur le taureau, déploiera tous les organes de la virilité la plus vigoureuse, et recevra les hommages des femmes à Mendès, comme la chèvre céleste les recevait en Grèce chez les Phliassiens, et à Rome dans les temples de Fatua, ou de la Bonne-Déesse, au 1er mai, au lever même de cette constellation.

Toutes les fois que les fêtes ou les images des divinités retraceront quelque chose d'obscène en apparence, c'est au printemps qu'il faut se reporter. C'est au printemps qu'Osiris fécondait la lune, suivant Plutarque (*a*); et c'est au printemps que l'ange Gabriel vient féconder la mère de Christ, au moment où Virgile chante l'union de l'éther ou du Dieu puissant qui meut la Nature,

(*a*) Plut. de Isid., p. 368.

Digitized by Google

avec la terre ou avec Cérès, dont la vierge de nos constellations porte le nom, et qui fixait cette époque par son lever du soir. La terre amoureuse alors demande au ciel, dit Virgile (*a*), la semence qui doit la féconder.

Voilà l'origine du culte de Priape et des divinités qui portent ses attributs. Ainsi Orus, ou le Dieu du printemps en Égypte, était représenté tenant en main l'organe de la génération dans une forte érection, tel qu'on voit un homme à bonnet phrygien dans le monument de Mithra, à côté du chien céleste et du taureau. C'est également près du taureau céleste et du grand chien, vers les limites équinoxiales, que l'on trouve Orion, que les Égyptiens appelaient Orus, suivant Plutarque. Orion périssait par la piqûre du scorpion, comme le taureau du monument de Mithra périt par la morsure du même animal en automne. Donc ce sera aussi vers les limites de l'équinoxe d'automne, que nous chercherons les génies malfaisans qui font la guerre aux principes du bien, et qui ôtent au ciel et au soleil la force féconde qu'ils communiquent à la terre. Ce sera sous le scorpion que Typhon fera périr Osiris, et que se célébreront les fêtes tristes qui annoncent le dépouillement de la Nature. Nous reviendrons sur cette idée bientôt, en exposant le système des deux principes qui se combattent dans l'Univers. Ici nous ne devons encore parler que de ceux qui s'unissent pour tout produire.

L'équinoxe de printemps, autant désiré du navigateur qu'il l'est de l'agriculteur, doit nous fournir aussi les astres qui, avec le soleil, ouvrent la navigation, et qui

(*a*) Virg. Georg., l. 2, v. 324.

exercent leur empire sur les mers. Ainsi nous verrons alors se précipiter dans les feux solaires, ou disparaître au couchant et descendre avec le soleil au sein des eaux, les deux gémeaux, divinités tutélaires des navigateurs, connus sous le nom de Dioscures. Cette idée a été rendue allégoriquement par les Phéniciens dans leur cosmogonie, où on lit : « Que le Dieu du temps ayant jeté les fondemens de sa première ville, les descendans des Dioscures (*a*) construisirent des radeaux et se mirent en mer. » Ce sont aussi eux qui s'embarquent avec Jason pour aller à la conquête du bélier à toison d'or, ou du bélier céleste, dont le lever du matin annonçait l'entrée du soleil au taureau équinoxial, au lever du soir du serpentaire, qui prit aussi le nom de Jason, et qui, en aspect avec les Dioscures, fut regardé comme leur frère (*b*), ou comme frère des Cabires par les mêmes Phéniciens. Les Rhodiens, grands navigateurs, ainsi que les Phéniciens (*c*), ne quittaient jamais le rivage sans lui avoir fait un sacrifice, et ils l'invoquaient sous le nom de Phorbas [59]. Ce génie et les deux enfans gémeaux tenaient lieu à ces peuples de notre saint Nicolas. Les Phéniciens en firent leur Cadmus, frère d'Europe, qui s'embarque pour chercher sa sœur que Jupiter, sous la forme d'un taureau marqué à l'épaule du disque de la lune, avait enlevée, et qui fut placé aux cieux.

Je parlerai également d'Orion, placé vers les mêmes limites équinoxiales du printemps, sous ce même taureau, à la suite duquel il se lève, et dont on le fait naître. On

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*b*) Euseb. ibid. — (*c*) Hygin., l. 2. Diod. Sic., l. 5, c. 32.

Digitized by Google

le dit aussi fils de Neptune, à cause de sa grande influence sur les mers. Tantôt il annonçait le calme, et tantôt la tempête (*a*). On trouvera dans Aratus l'énumération des constellations, dont les navigateurs tiraient des signes ou pronostics : tels sont l'autel, le centaure, etc.

Le solstice d'été ne fut pas une époque moins importante du mouvement du soleil, que l'était l'équinoxe du printemps, surtout pour le peuple égyptien, qui non-seulement y voyait le terme de l'accroissement de la lumière et le *maximum* de l'élévation du soleil, comme tous les autres peuples, mais qui encore y trouvait fixé le retour d'un phénomène particulier à son pays, l'intumescence des eaux du Nil, et l'épanchement de ces mêmes eaux dans les campagnes qu'elles allaient féconder, en y déposant un limon favorable à la végétation. La Nature pour eux paraissait avoir choisi cette époque, pour détruire l'ancien ordre de choses, et préparer la terre à recevoir les germes d'une reproduction nouvelle. Le Nil, toujours rival du soleil dans sa marche, semblait augmenter et décroître avec les jours, et en suivre la progression graduée, puisqu'il était au plus bas au solstice d'hiver, et qu'il se débordait à celui d'été. La marche périodique du Nil se lia naturellement à celle du soleil qui semblait la régler ; et le moment de l'arrivée de cet astre au point solsticial, étant celui de la descente du Nil dans les campagnes, fut choisi par les Égyptiens pour le commencement d'une année qu'on appela l'année de Dieu (*b*) et période sothiaque, du nom du soleil leur grand Dieu, et de Sothis, ou de la canicule, qui, par son lever du matin, fixait cette époque si importante pour le peuple égyptien.

(*a*) Germ. Cæs. in Orione. — (*b*) Censor. de Die Nat., c. 18.

On l'appela aussi l'année ou la période héliaque, autrement dit, solaire; et l'année caniculaire, de la canicule qui préside à son commencement. Elle était de trois cent soixante-cinq jours, sans intercalation, de manière, qu'au bout de quatre ans, ou de quatre fois trois cent soixante-cinq jours, qui font quatorze cent soixante jours, il s'en fallait d'un jour qu'il y eût quatre révolutions complètes du soleil. C'est pour réparer cette erreur, que certains peuples ont fait de trois cent soixante-six jours la dernière de ces quatre années. C'est ce que nous appelons l'année bissextile. Les Égyptiens préférèrent de ne rien ajouter à l'année de trois cent soixante-cinq jours, qui, au bout de cent vingt ans, ou de trente fois quatre ans, se trouva en défaut de trente jours, ou d'un mois; c'est-à-dire, qu'il s'en fallait d'un mois que les cent vingt révolutions du soleil fussent complètes, quoiqu'on en comptât cent vingt, ou cent vingt ans, comme si elles l'étaient. Le commencement de la cent vingt-unième année ne se trouvait donc plus répondre au solstice d'été, mais le précédait d'un mois; en sorte que, quand le soleil arrivait au point solsticial d'où il était originairement parti, et où il devait revenir, pour qu'il y eût réellement cent vingt ans, ou cent vingt révolutions complètes, on finissait déjà le premier mois de la cent vingt-unième année.

On sent que, si le commencement de l'année reculait de trente jours tous les cent vingt ans, au bout de douze fois cent vingt ans, ou au bout de quatorze cent soixante ans, ce commencement d'année toujours en reculant revenait au point solsticial, ou au point du départ primitif de la période. Alors le soleil n'avait fait que quatorze cent cinquante-neuf révolutions, quoiqu'on en

comptât quatorze cent soixante; il fallait donc encore un an pour qu'il en eût fait réellement quatorze cent soixante. Ce n'était donc qu'au bout de quatorze cent soixante-une années de trois cent soixante-cinq jours, que le soleil avait exactement fait ses quatorze cent soixante révolutions, lesquelles sont, non pas de trois cent soixante-cinq jours en nombre précis et rond, comme on le supposait, mais de trois cent soixante-cinq jours un quart réellement. Ce sont ces quarts de jours qui, répétés quatorze cent soixante-une fois, durant quatorze cent soixante-un ans, donnaient trois cent soixante-cinq jours un quart, ou une révolution entière de moins sur les quatorze cent soixante-un ans que l'on comptait. Il y avait bien quatorze cent soixante-une fois trois cent soixante-cinq jours d'écoulés; mais quatorze cent soixante-une fois ces trois cent soixante-cinq jours ne faisaient pas quatorze cent soixante-une années de trois cent soixante-cinq jours un quart, ou véritablement quatorze cent soixante-une révolutions complètes du soleil.

C'est cette période de quatorze cent soixante-une années de trois cent soixante-cinq jours, qui ramenait le commencement de l'année solaire au point solsticial, au lever de Sirius, après quatorze cent soixante révolutions complètes, que l'on appela en Égypte la période sothiaque, et dont on fixa le départ au solstice d'été, d'abord occupé par le lion, et ensuite par le Cancer, sous lequel est placé le grand chien Sirius qui ouvrait la période. C'était à cette néoménie solsticiale, accompagnée du lever de Seth ou de la canicule, dit Porphyre (*a*), qu'ils fixèrent le commencement de l'année

(*a*) Porph. de Antr. Nymph., p. 284.

Digitized by Google

et le commencement de la génération de toutes choses, et comme l'heure natale du monde.

Comme les Égyptiens ont attaché au Nil une grande opinion de divinité, et que la plupart de leurs cérémonies religieuses avaient leur fleuve pour objet, on sera fort attentif, dans l'examen de leurs fables et des monumens de leur culte, à considérer les constellations qui, par leur lever ou par leur coucher, se liaient aux signes dans lesquels le soleil, et même la lune nouvelle ou pleine, se trouvaient alors placés tous les ans. Car Sirius n'était pas le seul qui déterminât cette époque. Le fleuve du verseau, et l'homme qui tient l'urne d'où il s'échappe, et que les Grecs appellent Deucalion (*a*), mérite d'être remarqué, puisque, placé en opposition avec les signes du solstice d'été qu'occupait le soleil, il ouvrait le soir la marche de la nuit, et recevait la lune pleine au milieu de sa coupe. On verra dans cette fonction l'origine de la fable égyptienne qui suppose (*b*) que, par le mouvement de ses pieds, cet homme fait gonfler le Nil et le pousse hors de ses bords.

Au-dessus de lui et avec lui montent les pieds du Pégase, qui font jaillir l'eau de la fontaine où vont boire les Muses; allusion faite soit au Nil, soit à l'eau du verseau, qui représente ce fleuve, et qui s'élève toujours sur l'horizon avec le Pégase, tandis que l'homme qui tient l'urne d'où elle s'épanche, monte aux cieux sous le nom de Ganymède, ayant sur sa tête l'aigle qui enleva dans les airs ce jeune fils de Tros. On voit comment toutes ces fables se lient aux apparences astronomiques.

(*a*) Hyg., l. 2. — (*b*) Theon ad Arat., p. 136.

Cette urne elle-même trouvera sa place avec le lion, parmi les monumens du culte égyptien relatifs au débordement du Nil. En effet, les Egyptiens, suivant Horus-Apollon (*a*), un de leurs grammairiens, qui nous a donné l'explication de plusieurs de leurs symboles hiéroglyphiques, avaient choisi, entre autres emblèmes caractéristiques du débordement du Nil, « le lion et l'urne, ou trois urnes. Le lion, dit Horus-Apollon, désignait le signe que parcourt le soleil lorsqu'il produit le débordement du Nil. Car, durant tout le temps qu'il parcourt ce signe, la hauteur des eaux du fleuve devient double. C'est pour cela que ceux qui sont chargés de veiller à la décoration des temples, ont soin d'orner de têtes de lion les tuyaux des fontaines sacrées. Encore aujourd'hui, continue cet auteur, tous ceux qui adressent au ciel des prières pour obtenir une inondation abondante, ont soin de se munir de figures qui représentent l'image du lion. » Plutarque, dans son Traité d'Isis, donne la même origine aux figures de lion si multipliées en Égypte (*b*), et au culte public rendu à cet animal par les Égyptiens, ainsi qu'au chien céleste qui, comme le lion auquel il s'unit, est censé avoir la propriété d'attirer le Nil hors de son lit; ce qui le fit appeler hydragogue. Tout ceci confirme bien les rapports que Lucien (*c*) établit entre le culte des animaux en Égypte, et celui des signes célestes. On ne dira pas que le chien et le lion ont été placés dans le ciel par les Égyptiens, parce qu'ils les adoraient comme des divinités qui avaient la

(*a*) Hor.-Apoll., l. 1, c. 21. — (*b*) Plut. de Isid., p. 365, 366. — (*c*) Lucian de Astrol., p. 986.

Digitized by Google

propriété de faire déborder le Nil. Car on ne remarque rien, ni dans le lion ni dans le chien, qui ait rapport à cette fonction. Elle n'appartient qu'au lion et au chien des constellations, qui se trouvaient unis au soleil tous les ans, lorsque le phénomène du débordement se reproduisait. C'est donc l'image vivante du chien et du lion célestes qui a été transportée dans les temples d'Égypte et placée sur la terre, et non pas l'effigie de ces animaux qui a été consacrée aux cieux. La fonction qu'on leur attribuait, et qui ne peut convenir qu'aux astres, dans le système des peuples livrés à l'astrologie, décide la question en faveur des animaux célestes, comme types originaux des animaux sacrés nourris dans les temples.

Ce que nous avons dit du chien céleste, nous le dirons de l'hydre céleste qui se lève entre le chien et le lion, et qui concourt comme eux aux mêmes effets, c'est-à-dire à l'épanchement des eaux du Nil. Elle a dû se lier aux mêmes phénomènes, et, entrant comme cause dans cet effet, elle a dû fournir la matière des fictions sur le solstice et sur le débordement des eaux, et composer la parure et la forme d'une partie des attributs des divinités solsticiales. On y trouvera l'origine de l'immense étendue qui a été donnée à cette constellation, et de la dénomination du Nil, que lui donnèrent les Égyptiens (*a*). Elle se développe sous trois signes, en sorte que sa tête montant avec le cancer, sa queue ne finit de monter qu'avec l'extrémité des pieds de la vierge, et même le commencement de la balance, un instant avant que le centaure

(*a*) Theon, p. 150.

Digitized by Google

vienne à paraître. Théon voit dans ce long développement une mesure exacte du débordement du Nil, qui dure tout le temps que le soleil parcourt la partie du zodiaque qui se trouve placée sur elle, et qui monte sur l'horizon, et passe au méridien avec elle; ce qui donne environ trois mois, ou quatre-vingt-dix jours du zodiaque. Peut-être est-ce là ce qui l'a fait appeler l'hydre aux cent têtes en nombre rond. Au moins c'est, suivant Théon, cette correspondance avec la durée du débordement, qui la fit appeler le Nil par les Égyptiens. C'est cette fameuse hydre dont triompha Hercule, après avoir vaincu le lion de Némée. C'était son deuxième travail. Nous en ferons usage dans l'explication des douze travaux de ce héros, par l'astronomie et par la course du soleil dans les douze signes, à partir de l'ancien signe du solstice, le lion céleste.

La constellation qui porte le nom d'Hercule et celui de Prométhée, et qui, le matin par son coucher, fixait le commencement de l'année égyptienne solsticiale, et celui du débordement, fixera notre attention comme ayant dû se lier aux fictions sur l'année solsticiale et sur le débordement. On verra sur-le-champ, dans la fable d'Osiris ou du soleil, qui voyage dans toutes les contrées de l'Univers, pourquoi, tandis que ce héros s'avance vers les contrées brûlantes de l'Éthiopie, le Nil se déborde et inonde principalement la partie de l'Égypte où régnait Prométhée (*a*) qui pensa en mourir; et pourquoi il donna à ce fleuve le nom d'aigle ou de vautour de Prométhée, c'est-à-dire de la constellation

(*a*) Diod. Sic., l. 1, c. 19.

qui suit l'Hercule céleste dans son coucher durant le débordement, et qui reparaît le matin avec lui au bout d'environ trois mois, lorsque le Nil rentre dans son lit. C'est sans doute ce qui donna lieu de dire que ce fut cet Hercule qui vint repousser le fleuve et le fit rentrer dans ses limites. Diodore lui-même a remarqué qu'il y avait des rapports entre cette fable et celle du vautour de Prométhée, celui que les anciens ont dit être placé aux cieux, ainsi que Prométhée ou l'*Ingeniculus*, qu'accompagne toujours son vautour.

Cette même constellation s'appelle *Testudo*, ou la lyre; et on dit que Mercure avait formé sa lyre de l'écaille d'une tortue que le Nil en se retirant laissa sur ses bords; autre allusion à l'époque du temps où elle se lève à la suite d'Hercule, après la retraite des eaux du fleuve. Hercule lui-même, ou la constellation qui porte ce nom et les attributs de ce Dieu, n'est peint agenouillé que parce que c'était en se couchant qu'il fixait le solstice d'été ou l'arrivée du soleil au lion, qui occupait ce point. Il a pour arme, dans son effigie céleste, la massue, et pour manteau la peau du lion, parce qu'on peignait avec ces attributs Hercule lui-même, ou le soleil arrivé au lion, terme de sa plus grande force. La massue était l'emblème de cette force, et le lion était l'animal céleste auquel il était uni, et son domicile, comme nous le dirons bientôt.

Ainsi la constellation figurée aux cieux sous cette forme paraît avoir été groupée sous la figure symbolique qui représentait le véritable Hercule, le soleil du solstice d'été. Le soleil est le héros, et la constellation son image, placée dans la partie du ciel ou sur les étoiles qui, le matin par leur coucher, annonçaient l'entrée du

Digitized by Google

soleil au lion céleste, celui des signes qui répondait au premier mois de l'année, lorsqu'elle partait du solstice d'été.

Voilà pourquoi les Grecs attribuaient à ce héros l'établissement de leur période olympique; laquelle partait du solstice d'été, ainsi que la célébration des jeux ou fêtes solaires, qui tous les quatre ans avait lieu à cette même époque. On distribuait aux vainqueurs la palme qui n'était point une production du pays, mais qui croît en Orient, sur les côtes de Phénicie, où Hercule, autrement le soleil solsticial, recevait un culte dont l'origine remontait à une très-haute antiquité, ce qui annonce assez que les olympiades des Grecs étaient une institution étrangère qu'ils avaient adoptée avec le culte d'Hercule. La palme était aussi un symbole relatif aux mouvemens célestes et à l'astrologie (*a*). Ces combats ou exercices gymniques, qui avaient lieu dans cette fête solsticiale, devaient coïncider avec la pleine lune qui arrivait près du solstice (*b*). Cette planète elle-même prenait le nom d'Olympias, nom tiré de sa course dans le cercle du zodiaque, appelé cercle olympique. La lune, à l'époque à laquelle le lion répondait au solstice d'été, et où l'on fixait le premier travail d'Hercule, était pleine au verseau ou au septième signe, à partir du lion. C'est là ce qui a sans doute fait lier au septième travail d'Hercule, qui tombe précisément sur ce signe, la fiction de l'établissement des jeux olympiques par ce héros, sur les bords de l'Alphée. On peut voir dans Diodore de Sicile les détails de cette institution, et les victoires que rem-

(*a*) Clem. Alex. Strom., l. 6, p. 633. — (*b*) Pet. Rat. Temp., l. 2, part. 1, c. 5. Syncell.

Digitized by Google

porta Hercule qui, le premier, voulut y combattre. Ce rapport entre le lieu de la pleine lune au septième signe, au moment où, tous les ans, se livraient les combats olympiques, et la tradition qui lie cette institution au septième travail d'Hercule, dont la première victoire est celle qu'il remporta sur le lion qui est dans nos constellations, mérite d'être remarqué, et deviendra une nouvelle preuve de notre explication des douze travaux d'Hercule par l'astronomie.

On conçoit aisément que si, tous les quatre ans, on eût compté une petite période, appelée olympiade, au bout de trois cent soixante-cinq et un quart de semblables périodes, on aurait eu une très-grande période de quatorze cent soixante-un ans, absolument égale à la période sothiaque, en supposant néanmoins que ses élémens fussent l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours; et alors la période olympique aurait été calquée sur la période sothiaque. Mais cette discussion est étrangère à notre sujet, et nous conduirait trop loin, d'autant plus qu'il nous semble qu'il y avait une combinaison du mouvement des deux astres, et que cette période était luni-solaire.

Si nous en croyons Censorinus (*a*), ils ajoutaient à l'année un jour tous les quatre ans; ce qui devait donner dans notre hypothèse, pour une olympiade, quatorze cent soixante-un jours, partagés en quatre parties ou années communes, dont trois auraient été de trois cent soixante-cinq jours, et la quatrième de trois cent soixante-six, comme nos années bissextiles. En cela, ils

(*a*) Censorin. de Die Nat., c. 18.

auraient différé des Égyptiens qui n'ajoutaient pas ce jour, et qui laissaient courir leur année vague. Cette période étant une année civile comme la période égyptienne, elle servait à fixer les dates chronologiques.

Mais revenons à notre quatrième époque de commencemens d'année, ou à celle qui partait de l'équinoxe d'automne, lorsque la Nature avait consommé le grand ouvrage de la végétation, et que la terre, dépouillée de récoltes et de fruits, ouvrait son sein aux semences que le printemps suivant devait faire éclore, et recevait le dépôt précieux des espérances du laboureur. C'était alors que les pleïades, ou les étoiles indicatives du labourage et des semailles (*a*), rappelaient l'homme à un nouveau travail, dont il ne devait recueillir les fruits que l'été suivant, et l'attachaient de nouveau à la terre, non plus comme au printemps par des jouissances, mais par des fatigues et des sueurs. Il paraît que les Juifs avaient une de leurs années fixée à cette époque, année que le père Petau appelle leur année civile et lunaire (*b*), tandis qu'il appelle leur année religieuse celle qui commençait au printemps ou au mois Nisan, lorsque le soleil avait atteint le signe de l'agneau. On fera sur ce commencement d'année les observations que nous avons faites sur les trois autres. On examinera et les signes du zodiaque qu'occupaient le soleil et la lune pleine ou nouvelle, et les constellations extrazodiacales qui, par leur lever ou leur coucher, soit le matin, soit le soir, se liaient à ces signes, en marquaient les divisions, et fixaient cette époque du mouvement du soleil et de la lune, et de la mar-

(*a*) Theon, p. 135. — (*b*) Petav. Rat. Temp., p. 2, l. 1, c. 6.

Digitized by Google

che du temps comparée avec celle de la végétation sur la terre.

Non-seulement les pleïades et le taureau, près desquels la lune de l'équinoxe d'automne était pleine, mais encore la couronne boréale qu'Ovide appelle *Libera*, ou Proserpine, fille de Cérès, ainsi que le serpentaire [60] Carnobuta, roi des Gètes, qui donna l'hospitalité à Cérès, et qui fut placé par elle aux cieux avec un des serpens de la Déesse, toutes constellations voisines du lieu où le soleil et la lune d'automne étaient en conjonction, fixeront principalement l'attention de celui qui cherchera à expliquer les fictions relatives à ce commencement d'année, soit chez les Juifs, soit chez les autres peuples, qui ont eu des commencemens d'année en automne. Tels étaient ceux qui avaient des années de six mois, d'un équinoxe à l'autre, et qui avaient séparé, comme la Nature, la révolution du soleil et la marche progressive de la végétation en deux parties, dans le sens où elles forment le contraste le plus sensible, soit dans les rapports d'excès de durée des jours sur les nuits, et des nuits sur les jours, soit par le changement de face pour la terre, tour à tour féconde et stérile, ornée ou dépouillée de toute parure. Ces limites sont les points équinoxiaux.

On trouvait en Syrie, chez les habitans d'Antioche, une ère ou période qui commençait aussi vers l'équinoxe d'automne (*a*). Ainsi, nous avons des exemples de commencement d'années aux quatre grandes époques du mouvement du soleil et du commencement des saisons, conformément à ce que Ptolémée et Julien nous avaient

(*a*) Petav. Rat. Temp., part. 2, l. 3, c. 14.

by Google

annoncé plus haut; et nous venons de voir quelles observations il était important de faire sur les lieux du soleil et de la lune, et sur leurs rapports avec les signes et les constellations dans ces quatre époques.

Il nous reste encore une distinction à faire sur le départ de l'année, c'est celle de l'heure à laquelle on la faisait commencer. Si c'est le matin au lever du soleil, ou le soir à son coucher, les apparences sont à peu près les mêmes; mais si c'est à minuit, elles ne le sont que pour le signe qu'occupe le soleil, et non pas pour les constellations qui se lèvent ou se couchent au moment du départ de la période. Il faut donc alors mettre le signe qu'occupe le soleil au méridien inférieur, pour avoir l'état du ciel à minuit, si c'est à minuit que commence l'année et le jour, comme chez les Romains et chez nous, ainsi que chez les premiers Chrétiens. C'est par là qu'on verra que, si on met au méridien inférieur le signe du capricorne consacré à Saturne, et qu'occupait le soleil du temps de Numa, on apercevra au bord oriental une première étoile qui annonce l'année, près des pieds de la vierge céleste; c'est celle que Plutarque appelle Janus. Avec elle, monte aussi le vaisseau céleste qui fut empreint avec la tête de Janus sur la monnaie romaine. Cette même vierge était représentée, dans les anciennes sphères, avec un jeune enfant qu'elle allaitait et qu'on appelait Jésus et Christ; et, dès lors, nous aurons le mot de l'énigme de la fable des Chrétiens sur le Dieu du jour et de l'année, qui naissait dans les chastes flancs d'une vierge à minuit, au lever d'une étoile qu'observaient les mages.

Si c'est le matin, on observera les astres qui se lèvent immédiatement avec le soleil et semblent conduire son

char. Tel paraît le cocher céleste où l'on plaça Phaéton, fils du soleil, et qui prit les rênes de ses chevaux d'après un défi d'Epaphus, fils d'Io ou de la Déesse qui siége au taureau, sur lequel le cocher est placé. On y verra une allusion manifeste à la fonction de guide des chevaux du soleil, que remplit cette constellation tous les ans, lorsque le soleil arrive au taureau, ancien signe équinoxial du printemps. On y trouvera aussi l'origine de la fiction sur ses malheurs dans son coucher, qui est accompagné de celui de l'Éridan céleste, au-dessus duquel il plane, et qui descend au sein des flots avec lui, au moment où monte sur l'horizon ce fameux scorpion qui effraya les chevaux de Phaéton, et causa sa chute dans les eaux du fleuve qui est au-dessous de lui.

J'en dirai autant de Persée placé dans les limites du même équinoxe, et qui fait coucher la vierge et la queue de l'hydre, qui se trouve au bord occidental, avec la tête de la vierge, moment où le sabre de Persée paraît sur l'horizon. C'est cette tête, coupée et entortillée des replis de l'hydre, que l'on mit ensuite dans la main de Persée sous le nom de la tête de la fameuse Méduse.

Si c'est sur l'année solsticiale qui commençait au matin qu'on a des observations à faire, on remarquera principalement les deux chiens Sirius et Procyon, et la tête de l'hydre à l'orient, et au couchant la constellation d'Hercule, chef de l'année solaire et héros des douze combats.

Si c'est sur une époque du soir de l'année solsticiale, on observera le verseau et le cheval Pégase. Si, au contraire, il s'agit d'un commencement au soir de l'année

Digitized by Google

équinoxiale, on considérera encore l'Hercule céleste, mais au bord oriental, ainsi que le serpentaire, Cadmus, Jason, Esculape, etc. Toutes ces distinctions pourront avoir lieu pour différens peuples et pour différens siècles.

La période sothiaque ou l'année de Dieu, année vague, mais grande chez les Égyptiens, commençait au solstice d'été le matin. Comme les Égyptiens eurent plusieurs années, conséquemment ils durent avoir plusieurs commencemens de révolutions, soit solaires, soit lunaires. Ils eurent un commencement d'année au soir, puisqu'ils comptèrent du soir le commencement du jour, suivant Isidore de Séville (*a*). Les Arabes et les Mahométans (*b*), au rapport de M. Hyde, prennent aussi le coucher du soleil pour le commencement de leur jour, qui finit au coucher du soleil suivant. D'autres peuples le comptent d'un matin à l'autre, tels que les Babyloniens (*c*). Les Athéniens, au contraire, comptaient le jour d'un soir à l'autre (*d*). Ainsi faisaient les Gaulois qui se disaient tous descendans de Pluton (*e*), ou de la constellation du serpentaire qui, le jour de l'équinoxe de printemps, fixait le départ de la nuit par son lever du soir, et en automne celui du jour par son lever du matin. C'était à minuit (*f*), comme nous l'avons déjà dit, que les Romains fixaient le commencement de leur jour civil.

Toutes ces différences sont bonnes à observer dans l'explication des allégories sacrées des différens peuples, sur le temps et sur les astres qui en fixent le commen-

---

(*a*) Isid. Orig., l. 5, c. 10. — (*b*) Hyd. Vet. Pers. Relig., c. 17, p. 213. — (*c*) Plin., l. 2, p. 77. — (*d*) Macrob., l. 1. Sat., c. 3. — (*e*) Cæs. de Bell. Gall., l. 6, c. 17. — (*f*) Macrob. Saturn., l. 1, c. 3.

cement et les principales divisions. On trouvera dans Censorinus les détails nécessaires sur les différentes périodes célestes et sur les points de leur départ et de leurs divisions chez les diverses nations. Nous y renvoyons le lecteur.

Nous ne parlerons pas des autres petites divisions, telles que celles des heures, au nombre de vingt-quatre, qui se partagent le jour et la nuit, ou la totalité de la révolution du ciel chaque jour. On observera seulement qu'on a quelquefois appliqué au jour la division des âges, qui fut appliquée à l'année, et qu'on le peignit comme un enfant à son lever, comme un homme à son midi, et comme un vieillard à son coucher. C'est la peinture que Martianus-Capella (*a*) fait du Dieu-soleil qu'il introduit dans le sénat des Dieux, et à qui il donne une grande partie du costume que Jean, dans son Apocalypse, donne au génie lumineux qu'il appelle le fils de l'homme, et qu'il place au milieu des sept chandeliers, ou des sept grands flambeaux de la Nature, sur lesquels il répand sa lumière. Comme les saisons, le jour fut une divinité chez les anciens (*b*), et il eut ses initiés et ses mystères, dans lesquels on peignait son enfance et la gradation de ses âges, comme nous l'avons vu plus haut. Car c'est à la lumière et à la durée du jour, et non pas au soleil qui est constamment le même, qu'on peut appliquer ces alternatives d'accroissement et de diminution, d'enfance et de virilité. Martianus-Capella ajoute que, suivant quelques-uns, on le faisait changer douze fois de forme,

(*a*) Martian.-Capel. de Nupt. Phil., l. 1, c. 4 et 5. — (*b*) Procl. in Tim., l. 4, p. 248 et 251.

Digitized by Google

c'est-à-dire autant de fois que le jour avait d'heures, l'année de mois, et le zodiaque de signes.

On ne peut guère douter que les formes du soleil et du jour n'aient varié dans les attributs du soleil de chaque mois. Les changemens, que nous avons vu qu'il subissait dans les peintures qui le représentaient dans les quatre principales époques du mouvement annuel, en sont la preuve, ou au moins nous conduisent par une induction fort naturelle à le croire. Jamblique, d'ailleurs, nous assure que le soleil était censé prendre des formes nouvelles dans chacun des douze signes, et qu'il en changeait avec les heures ou les saisons (*a*), comme si sa divinité subissait ces changemens, à raison des lieux où elle est reçue. Il nous apprend que l'administration du monde et le gouvernement de la Nature élémentaire, dans laquelle s'opèrent toutes les générations, sont remis à deux puissances, dont l'une est le Dieu-soleil dont nous venons de parler, et dont nous avons suivi la marche aux principales époques de l'année, et l'autre la lune dont nous allons maintenant parler.

La lune, ne donnant que de la lumière sans aucune espèce de chaleur, aurait dû naturellement paraître étrangère à l'action créatrice du soleil, et ne partager avec lui que la fonction de distribuer le temps aux mortels, et de mesurer les douze principales portions de l'énergie solaire à chaque révolution. La saine physique aujourd'hui a réduit à peu près là toutes ses fonctions, si ce n'est à l'égard des marées dont on la croit cause,

(*a*) Jamblich. de Myster., c. 37. Ibid., c. 39.

sans qu'on soit encore bien d'accord sur la manière dont elle agit, soit par pression sur les mers, soit par attraction. Cette dernière manière d'agir nous paraît la plus vraisemblable et s'accorde mieux avec le système général du monde dont l'attraction est le grand ressort. Mais autrefois elle gagna, comme ses prêtres, à l'ignorance des hommes qui lui firent honneur d'une foule d'opérations dont elle ne se mêlait guère, et qui lui assignèrent bien des qualités qu'elle n'avait pas.

On avait attribué au soleil la sécheresse et la chaleur du jour; on attribua à la lune la fraîcheur et l'humidité de la nuit qu'elle éclairait, au lieu d'y voir tout simplement l'effet de la retraite du soleil, et celui des vapeurs qu'il avait élevées le jour et qui retombaient la nuit. La lune fut humide comme le soleil était chaud; et c'était le principe humide qui, mêlé à la chaleur ou au principe ignée, organisait tous les corps dont la terre fournissait la matière. La lune fut donc associée au soleil dans le grand ouvrage des générations, et tint en commun avec lui le sceptre de la Nature. Joignez à cela une considération dont nous avons déjà parlé ailleurs; c'est que les hommes sont toujours disposés à prendre les signes pour des causes, et que la lune, renfermant dans une période de vingt-neuf jours une foule d'effets produits par le soleil régulièrement tous les ans, à peu près aux mêmes époques et durant le même intervalle de temps, fut censée coopérer à la formation de tout ce qui naissait, croissait ou mûrissait pendant sa petite période.

Telle est l'origine de la grande fortune que la lune a faite dans l'opinion des anciens peuples, et dont elle conserve encore quelques traces dans l'esprit du peuple, et surtout de l'habitant des campagnes, qui lui attribue

Digitized by Google

au moins autant d'influence qu'au soleil. Cette opinion, qui n'est plus aujourd'hui qu'un préjugé de l'ignorance, faisait autrefois partie de la science des philosophes ou des sages de l'antiquité. Nous devons donc en tenir compte dans l'explication de leurs fables lorsque la lune en est l'objet, ou qu'elle y entre pour quelque chose; car tout n'est pas sagesse chez les sages, et leurs erreurs entrent au moins pour moitié dans leur réputation.

Haly, dont nous avons donné l'extrait d'un passage sur le soleil, continue l'éloge de ce Dieu, et passe ensuite à celui de la lune. « Nous avons, dit-il, fait voir comment le soleil, lumière de la Nature et modérateur du monde, change la température des saisons, soit en montant, soit en descendant le long du zodiaque, comment il produit la salubrité du printemps, les chaleurs de l'été, les fruits dont se charge l'automne, et les neiges et les frimats qui couvrent la terre pendant les hivers. A sa suite, marche la lune, flambeau moins lumineux, reine du monde, et qui influe plus qu'aucune autre planète sur les changemens qu'éprouvent les corps. La lune, dans les progrès d'accroissement et de diminution dans sa lumière, imite la vie humaine dans la succession de ses quatre âges, en ce qu'elle semble naître, croître, décroître et mourir, suivant qu'elle s'approche ou s'éloigne du soleil [61].

» La lune est auprès du soleil comme un grand alguasil auprès de son roi qui lui donne une grande puissance, l'élève en dignité, et se l'attache. Car le soleil gouverne la lune qu'il remplit de sa lumière et de sa force (*a*), jusqu'à ce qu'elle se trouve en opposition avec

(*a*) Haly. Ibid., p. 7

lui. C'est alors qu'il lui résiste, et qu'il lui retranche sa lumière par degrés, comme il la lui avait prêtée. C'est la lune qui embellit les étoiles, ou éclipse leur lumière en traversant la route azurée où elles sont semées. Sa nature est le froid-humide. Elle est la reine et l'arbitre souveraine des nuits. Elle exerce sa puissance sur les mers, dans le flux et le reflux. Suivant qu'elle croît ou qu'elle décroît, les corps soumis à son action éprouvent les mêmes alternatives. Elle est une des trois planètes qui distribuent les pluies, et qui décident de l'abondance ou de la stérilité de la terre. Elle influe sur la formation des fœtus des animaux et de l'homme, depuis le premier mois de la conception jusqu'au septième. Elle modifie son action à raison des signes dans lesquels elle se trouve. C'est un roi grand et puissant, durant tout le temps qu'elle parcourt le bélier céleste, etc. »

L'auteur peint les caractères différens que la lune prend dans les différens signes du zodiaque auxquels elle s'unit dans ses différentes stations. Nous ne le suivrons pas, parce que ces détails appartiennent plus à l'astrologie judiciaire qu'à l'astrologie sacrée. Quant aux caractères que nous venons d'extraire, ils pourront trouver leur application dans plusieurs fictions sacerdotales sur cet astre, surtout considéré sous son nom fameux d'Isis. Telles sont les fables consignées dans le onzième livre d'Apulée, et dans Plutarque qui a fait un traité entier intitulé du nom de cette Déesse.

Julius-Firmicus n'est pas moins pompeux dans la description qu'il nous donne des apparences, des formes, des conjonctions, des influences de la lune, et en général de tout ce qui a rapport à la puissance de cette divinité : ce sont ses expressions. Il assure qu'il a puisé tout

ce qu'il va en dire dans les livres attribués à Mercure et à Esculape, qui reçut ses leçons; à Pétosyris et à Nécepso, qui les commentèrent (*a*); à Orphée, à Critodème, et en général à tous les amateurs de cette science, dont il a rassemblé, comparé et discuté les principes avant de les faire connaître aux Romains. C'est ici qu'il nous dit que toute la substance du corps humain est soumise à l'action impérieuse de cet astre, depuis le moment où le souffle de l'ame divine vient animer la matière du corps; que cette partie du feu sacré, qui descend dans la matière et s'y enchaîne par la génération, ne s'y attache qu'autant que le corps est suffisamment organisé pour le contenir, et pour que l'ame et le corps aient entre eux ces rapports qui facilitent le développement de l'activité du feu divin, qui doit gouverner cette portion de matière, et en faire un tout parfait, résultant de l'assortiment de ces deux natures; d'où suit la nécessité de connaître ce que le corps humain tient de la lune, et ce qui est soumis à ses influences et à sa puissance. Car nos corps éprouvent en eux les alternatives d'accroissement et de diminution que subit la lumière de la lune. L'auteur cite pour exemple l'action de la lune sur la moelle de nos os, laquelle éprouve les périodes d'augmentation et de diminution qui se manifestent dans le croissant et le décours de la lumière de cet astre.

Nous rougissons de rapporter ces ridicules préjugés; mais enfin, comme ils ne sont pas seulement ceux de Firmicus, mais encore ceux de tous les anciens, nous avons cru devoir les rapporter, ne fût-ce que pour donner une

(*a*) Firm. Præf. ad., l. 4, p. 84.

Digitized by Google

idée de la mauvaise physique qui se lie souvent aux opinions religieuses de l'antiquité. C'est d'après cela que Firmicus conclut que toute la substance du corps humain est gouvernée par la providence de cette divinité. Il prétend qu'elle renferme en elle le principe de génération et de destruction qui se développe dans tous les corps sublunaires. Placée dans la partie inférieure des sept couches planétaires et dans le voisinage de la terre, c'est elle qui exerce sur celle-ci et sur les élémens, mis en activité pour la génération, le plus grand empire. Elle parcourt le ciel avec une célérité incroyable, s'approche successivement des différentes étoiles, dont elle rassemble les influences variées, qu'elle répand ensuite sur les corps sublunaires. De là vient la nécessité de l'observer dans ses appulses près des différens astres, et surtout dans ses diverses phases, lorsqu'elle se montre à nos yeux, tantôt pleine, tantôt en quartier, ou coupée également en deux par la ligne qui sépare la lumière des ténèbres, qui partagent entre elles son disque; tantôt en croissant ou échancrée, et tantôt sous la forme oblongue de l'ellipsoïde; enfin lorsqu'elle vient à se cacher dans sa conjonction avec le soleil (*a*); car ce sont là toutes les formes par lesquelles la lune passe dans chacune de ses révolutions autour du zodiaque, ou pendant chaque mois, et qu'il est important d'observer.

On ne peut pas douter que les phénomènes des différentes phases de la lune, dont Firmicus vient de recommander l'observation, n'aient fixé l'attention des hommes, et surtout de ceux qui voyaient dans la lune

(*a*) Ibid. Firm., l. 4. Præf.

Digitized by Google

une divinité qui le disputait presque au soleil en gloire et en puissance, et qui partageait avec lui l'empire de l'Univers. Ils durent donc la peindre sous différentes formes, et lui donner différens noms dans ces diverses phases, comme ils avaient fait pour le soleil dans les diverses saisons.

Les alternatives d'accroissement et de diminution de lumière dans la lune, pendant chaque mois, correspondaient en quelque sorte à celles qu'éprouvait la terre ou le jour, durant l'année solaire. Car elle avait sa lumière naissante et croissante, jusqu'à la pleine lune, qui était comme son solstice ou son *maximum* de lumière, et ensuite sa lumière décroissante et finissante à la conjonction où arrivait le *maximum* des ténèbres qui couvraient alors tout son disque. Dans les quadratures on avait une image des équinoxes; car alors les ténèbres et la lumière partageaient également entre eux le disque visible de la lune, comme ils faisaient à l'égard de la terre aux deux équinoxes. Après une quadrature, la lumière l'emportait sur les ténèbres jusqu'à l'autre quadrature, après quoi c'étaient les ténèbres qui triomphaient jusqu'à la quadrature suivante.

Ce combat successif de la lumière et des ténèbres sur le disque lunaire, vainqueurs et vaincus tour à tour, ressemblait exactement à ce qui se passait sur la terre par l'action du soleil, et par l'effet de ses voyages d'un solstice à l'autre. La lune ou la révolution lunaire, autrement dit le mois, présenta les mêmes périodes de lumière et de ténèbres que l'année, et put être l'objet des mêmes fictions religieuses. Cette remarque pourra trouver son application dans l'interprétation des fables sur Isis, sur Nephté, sa sœur, sur Diane, et sur Hécate ou

Digitized by Google

sur la lune, connue sous différens noms, et peinte avec différens attributs.

C'est cette ressemblance des phénomènes que la lumière solaire produisait dans la lune, avec ceux qui avaient lieu sur la terre, qui fit dire que la lune était une terre aérienne (*a*). Comme c'était à elle que se terminait l'empire de la lumière sans mélange, et où commençait celui de la lumière mêlée aux ténèbres (*b*), elle fut donc sous ce rapport comparée à la terre; car elle seule de tous les astres paraissait altérée par le mélange des ténèbres qui avaient été précipitées dans le Tartare, ou dans le vaste espace qui s'étend depuis la lune jusqu'à la terre. « Au-dessus de la lune, dit Pline (*c*), tout est pur et rempli d'une lumière éternelle. Là se termine le cône d'ombre que projette la terre, et qui produit la nuit; là finit donc le séjour de la nuit et des ténèbres; là s'étend la surface de l'air, et finissent ses couches les plus élevées; et aussitôt on entre dans la plus pure substance de l'éther (*d*). »

Nous avons vu également Ocellus de Lucanie tracer dans la sphère de la lune la ligne de séparation, entre la partie impassible du monde, et celle qui change sans cesse; entre les êtres immortels et les êtres mortels, et fixer au-dessus la tranquille habitation des Dieux qui règnent au sein de la lumière éternelle. De là vint que les anciens placèrent leur Élysée et le séjour des bienheureux (*e*) dans la partie de la lune opposée à celle que nous voyons, et qui, formant comme la base de l'éther,

---

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 11, c. 19. — (*b*) De Isid., p. 369. — (*c*) Plin. Hist. Nat., l. 2, c. 10. — (*d*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 21. — (*e*) Plutarch. de Facie in Orbe Lunæ, p. 944.

Digitized by Google

regarde le ciel et les astres (*a*), tandis qu'ils appelèrent séjour de Proserpine et d'Hécate, et lieu du supplice des ames, la partie inférieure, c'est-à-dire celle qui nous regarde et qui plonge dans le cône d'ombre qui s'étend depuis la terre jusqu'à la lune, et où règnent les ténèbres et la discorde (*b*) qui ne peuvent s'élever plus haut.

Ces réflexions et plusieurs autres encore que fournit Plutarque dans son Traité sur la face apparente de la lune, ou sur l'espèce de figure qu'on croit y voir, auront leur place dans notre explication de cette partie des mystères qui traitait du sort des ames après la mort. C'est là que cette théorie mystique aura tout son développement. Revenons aux phases et aux propriétés de la lune, et aux formes qu'elle prenait dans les différens lieux du zodiaque, et aux principales époques de son mouvement chaque mois.

« Celui de tous les astres, dit Pline (*c*), qui a le plus étonné tous les hommes, c'est sans contredit la lune, l'astre le plus voisin de la terre, et qui a des rapports plus directs avec elle; celui que la Nature semble avoir destiné à la consoler de l'absence du jour. Ses mouvemens compliqués, et cette succession d'accroissement et de diminution de lumière, qui chaque mois se renouvelait, ont donné une espèce de torture à l'esprit de l'homme qui s'est indigné de ne pouvoir expliquer les phénomènes de l'astre le plus voisin de lui. »

Pline fait l'énumération de toutes ces apparences et de tous ces mouvemens, dont les hommes, comme nous l'avons dit ailleurs, durent être frappés; et il nous

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 19. — (*b*) De Isid., p. 369, 373. — (*c*) Plin., l. 2, c. 9.

Digitized by Google

apprend qu'effectivement ils l'ont été, et c'est là principalement sur quoi sont tombées leurs observations. Ce sera donc aussi, d'après la règle de critique que nous avons établie, ce qu'ils auront peint, ce qu'ils auront chanté dans leurs allégories sacrées. Il observe que la lune, planète la plus voisine de la terre, met à peu près autant de jours à parcourir le zodiaque, que Saturne, planète la plus éloignée, met d'années. Il la fait séjourner deux jours dans l'ombre, au moment de la conjonction, c'est-à-dire qu'il suppose qu'elle cesse d'être vue un jour avant sa conjonction avec le soleil, et qu'elle reparaît un jour après. Horus-Apollon (*a*) fixe à quinze degrés d'élongation la nouvelle apparition de la lune. Les Égyptiens appelaient cet état de la lune naissante le bien imparfait (*b*), appelant le bien par excellence Osiris, ou la lumière que le soleil communiquait à la lune.

Pline prétend que c'est cette planète qui a conduit les hommes à étudier l'astronomie, et à diviser le ciel en autant de parties qu'elle rencontre le soleil de fois durant une révolution de celui-ci. Cette conjecture est très-vraisemblable. Il lui attribue la propriété de résoudre en rosée autant de vapeurs que le soleil par l'action de ses rayons en absorbe. Ainsi on voit qu'il lui confie l'administration du principe humide végétatif qui entre dans l'organisation des corps, et qu'elle dispense par son action douce et moins forte que celle du soleil. Cette idée s'accorde absolument avec celle que donne Plutarque (*c*) de l'action de la lune comparée avec celle du

(*a*) Hor.-Apollon, l. 1, c. 4. — (*b*) Plut. de Isid., p. 368. — (*c*) Plin., l. 2, p. 110.

soleil. Aussi Pline appelle-t-il ailleurs la lune (*a*) un astre féminin et d'une molle énergie, qui s'alimente des eaux douces des fontaines (*b*), tandis que le soleil se nourrit des eaux salées de la mer. Aussi l'effet de l'action de la lune, selon lui (*c*), est de résoudre l'humidité, de l'attirer, et non de la détruire, et de préparer les exhalaisons dont se nourrissent les astres, et qui composent les influences qu'ils reversent ensuite sur la terre. Le soleil, au contraire (*d*), a une action plus mâle dont l'effet est de brûler et d'absorber tout.

Pline parle ensuite d'un prétendu phénomène de l'influence de la lune, savoir de son action sur les huîtres et sur tous les coquillages, et surtout sur les crâbes. La plupart des anciens (*e*) s'accordent à reconnaître cette qualité singulière dans la lumière de la lune. La lune, ajoute encore Pline (*f*), nourrit la terre, et en s'approchant de nous, elle donne la croissance aux corps qui décroissent ensuite par son éloignement. Macrobe (*g*) croit aussi aux propriétés de la lumière lunaire, et à son action sur les corps même inanimés. Il pense, comme Pline et comme Plutarque (*h*), que la chaleur forte du soleil absorbe l'humidité, au lieu que la chaleur douce et tiède de la lune l'entretient, la nourrit, et la répand comme une douce rosée sur les corps qu'elle mouille et qu'elle trempe [62]; il cite à ce sujet le témoignage d'Alcman, poëte lyrique, qui appelle la rosée la fille de l'air et de la lune. Il fait

---

(*a*) De Isid., p. 367. — (*b*) Plut. de Isid., p. 367. — (*c*) Plin. ibid., c. 101. — (*d*) Ibid., c. 100. — (*e*) Aull. Gell., l. 20, c. 7. Plin., l. 9, c. 31. — (*f*) Plin., l. 2, c. 99. — (*g*) Macrob. Saturn., l. 7, c. 16. — (*h*) Plut. de Iside, p. 367.

aussi l'application à Diane de la propriété qu'a la lune d'ouvrir et de distendre les pores des corps, et il prétend que c'est à ce titre (*a*) que cette Déesse préside aux accouchemens. Le même auteur fait ailleurs l'énumération des qualités de la lune dans ses quatre principales phases ; et il nous dit que depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, c'est l'humidité qui est le caractère dominant des influences de cette planète ; que c'est la chaleur qui les caractérise depuis la quadrature jusqu'à la pleine lune ; que c'est le sec qui domine depuis la pleine lune jusqu'à la seconde quadrature, et enfin que c'est le froid qui domine depuis cette quadrature jusqu'à la nouvelle lune. On voit ici l'origine du préjugé sur le changement de temps qu'amènent les phases de la lune. Il semble naître d'une distribution symétrique des diverses températures appliquées aux quatre principales époques du mouvement de cette planète, comme elle l'avait été aux quatre époques du mouvement du soleil. Car on attribuait l'humide au printemps (*b*), le chaud à l'été, le sec à l'automne, et le froid à l'hiver, comme on peut le voir dans ce même passage de Macrobe (*c*).

Quelque ridicule que nous paraisse ce préjugé, comme il n'a pas paru tel aux anciens, et qu'il est assez vraisemblable que la théologie aura adopté les erreurs de la physique, nous avons cru devoir le mettre au nombre des considérations qui peuvent entrer dans l'examen du caractère des différentes divinités dont la lune a pris le nom et la forme, et dans lesquelles elle a été métamorphosée dans

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 6. — (*b*) Plut. de Iside, p. 364. — (*c*) Macrob. Ibid.

Digitized by Google

ses différentes phases. C'est surtout le principe humide, favorable à la végétation, qui paraît lui avoir été confié par la nature, et dont elle est le grand réservoir aérien. Les Égyptiens pensaient, dit Plutarque (*a*), que la lune avait une lumière humide et propre à la génération des animaux, et à la végétation des plantes; et la manière douce dont elle agit fit dire qu'elle était conduite par Mercure. Ils crurent apercevoir entre les vingt-huit coudées d'accroissement du Nil, et les vingt-huit jours de la lune, une espèce de correspondance telle que, l'accroissement d'Éléfantine étant pris pour le *maximum* de vingt-huit coudées, celui de Memphis, qui est de quatorze coudées, répondit à la pleine lune. C'était dans la lune qu'ils plaçaient la force démiourgique d'Osiris qui s'unit à elle au printemps (*b*) lorsque le soleil vient la féconder, et la remplit des principes de génération qu'elle répand ensuite, et qu'elle dissémine dans l'air et dans toutes les couches élémentaires qu'elle foule et refoule par son mouvement périodique.

Cette idée des Égyptiens se retrouve dans les livres des Perses, qui font la lune dépositaire de la semence féconde du taureau céleste, ou de la constellation qui occupait le premier des signes du printemps, lorsque les Égyptiens représentaient Osiris, ou le soleil équinoxial, sous la forme du bœuf, dont les cornes ornèrent le front du même Dieu sous le nom de Bacchus. C'est donc la lune qui travailla, concurremment avec le taureau, à l'organisation universelle du monde dans la théologie des Japonais.

(*a*) Plut. de Iside, p. 367. — (*b*) Ibid., p. 368.

Digitized by Google

On voit par là l'universalité de l'opinion qui attribuait à la lune une énergie créatrice et une action féconde dans le développement des germes, et dans l'organisation des corps sublunaires. On doit donc en tenir compte dans l'explication des monumens religieux et des fables sacrées de l'antiquité. Plutarque explique (*a*) par là le fameux sistre d'Isis ; il voit dans l'arrondissement de sa partie supérieure la courbure de l'orbite de la lune, qui renferme au-dessous d'elle la partie du monde dans laquelle s'opère la génération et la destruction des corps, et où s'agitent les quatre élémens qui entrent dans leur composition : aussi appelle-t-il la lune la mère du monde (*b*) et l'épouse féconde d'Osiris. On donnait à cette Déesse, sous le nom d'Isis (*c*), une robe nuancée de toutes les couleurs, pour peindre ses rapports avec la matière quelle modifie sous différentes formes, et qui reçoit successivement les ténèbres et la lumière, la vie, la mort, le commencement, la fin, etc., qui subit mille métamorphoses par la combinaison des élémens soumis à son action.

On voit, par cette explication que donne Plutarque de la robe d'Isis, que les préjugés des anciens sur les propriétés présumées de la lune, ont été consacrés dans la composition de leurs fables et de leurs monumens religieux, et qu'ainsi ils doivent entrer dans le système d'analyse que nous établissons, comme le grand instrument de solution, pour les énigmes et les allégories de l'antiquité sacrée.

Je crois devoir faire cette réflexion pour ceux qui pen-

(*a*) Plut. de Iside, p. 376. — (*b*) Ibid., p. 368. — (*c*) Ibid., p. 382.

seraient qu'à tort nous rappelons ici les idées astrologiques des anciens, et que nous attachons trop d'importance à ces chimères, comme si, toutes les fois que l'on parle de religion et qu'on en explique les dogmes, on n'était pas toujours réduit à ne s'occuper que de chimères. Pour retrouver la route qu'ont tenue les auteurs des fables théologiques, il faut consentir à les suivre dans tous leurs écarts; et tel est le sort de celui qui fait l'histoire des opinions des hommes, d'être presque toujours l'historien des abus de leur raison. Mais enfin, quand on veut entendre les anciens, il faut connaître leur génie et les principes de leur science vraie ou fausse; car nous n'expliquerons pas plus leurs dogmes philosophiques avec les idées philosophiques de nos jours, que nous n'expliquerons les ouvrages écrits dans leur langue avec un dictionnaire français.

Ces opinions erronées sur la lune ne sont pas celles d'un ou de deux hommes, d'un ou de deux siècles, d'un ou de deux peuples, elles ont été de tous les pays et de tous les temps. Elles ont donc eu toute l'autorité des idées vraies, et, en conséquence, elles ont dû entrer dans toutes les théologies sur la Nature et sur les causes. Non-seulement nous les trouvons consacrées dans les écrits des astrologues, tels que Firmicus et Haly, mais dans ceux des physiciens (*a*), tels que Pline, des philosophes [63], tels que Plutarque, et des théologiens, tels que les prêtres égyptiens, et que Macrobe chez les Romains. Cicéron lui-même (*b*) n'a pu s'en défendre, et il

(*a*) Voy. le Scholiast d'Horac. sur le poëm. sec., p. 299; Apulée, Metamorph., l. 11; Euseb. Præp., l. 4, c. 1, p. 132. — (*b*) Cicer. de Nat. Deor, l. 2, c. 19.

Digitized by Google

les adopte dans son Traité de la Nature des Dieux, où il reconnaît qu'il sort du corps de la lune des émanations qui servent à la nourriture, tant des corps des animaux que des plantes, à leur accroissement et à l'entretien de leur fraîcheur.

On trouvera (*a*) dans Eusèbe, dans Origène, chez les métaphysiciens eux-mêmes, tels que Proclus, les vestiges de l'ancienne puissance dont on avait investi la lune, regardée comme la cause immédiate des générations et des destructions qui s'opèrent ici bas. Le mouvement de la lune est considéré, par ce dernier, comme l'origine des formes variées que prend la matière, et des changemens qui se succèdent dans la sphère élémentaire où se fait la génération (*b*). Il associe en conséquence la lune à l'empire qu'exerce le soleil sur la terre, et aux effets produits par l'un comme père, et par l'autre comme mère (*c*). « C'est entre eux que se partage l'administration visible du monde. La lune a les rapports les plus immédiats avec la terre par sa position (*d*), et elle tient lieu de nature et de mère dans les opérations productrices de celle-ci. C'est par la lune que tout est nourri; tout croît à mesure qu'on voit croître sa lumière, tout décroît aussi avec elle. Le soleil, placé au-dessus d'elle, la remplit des principes de vie et des qualités fécondes qu'elle reverse sur la terre, et agit concurremment avec elle dans le grand ouvrage de la génération universelle. C'est lui qui est en possession de la dignité de chef et de premier agent dans cette opération créatrice (*e*), et surtout dans la gé-

(*a*) Euseb., l. 3, c. 11, p. 113; Origen. Comment. in Math., p. 311; Procl. in Tim., p. 260. — (*b*) Procl. Ibid., p. 171. — (*c*) Procl. in Tim., l. 4, p. 257. — (*d*) Ibid., p. 258. — (*e*) Ibid. Procl., l. 4, p. 256.

nération du temps. Aussi les théologiens l'appellent-ils le temps du temps ; comme étant celui qui le premier nous le manifeste et nous le fait connaître. C'est lui qui engendre les saisons par sa révolution. La lune tient le second rang après lui, en ce qu'elle agit immédiatement sur la matière qu'elle meut par le mouvement de génération, et qu'elle fait croître et décroître par ses qualités ou influences particulières. Ainsi, de même que l'on suppose que le soleil change ses formes à chaque saison, et dans chaque signe du zodiaque, de même, continue Proclus, la lune les change chaque jour; en sorte qu'elle éprouve et fait en un mois, ce que le soleil fait en un an, par son mouvement d'un tropique à l'autre. »

Proclus (*a*) ajoute que cette action combinée du soleil et de la lune se trouve ensuite diversifiée à l'infini par les mouvemens variés des autres planètes, qui ont chacune des révolutions d'une marche et d'une durée différentes. Il entre dans quelques détails (*b*) sur la manière dont ces planètes mêlent leur action à celle de ces deux grands astres qui règlent l'année, les saisons, les mois, les nuits et les jours; mais nous croyons ces détails en grande partie inutiles à notre objet, et assez étrangers à notre théorie, au moins pour ce qui regarde la durée des périodes planétaires et les positions variées que chaque année une planète peut avoir avec le soleil. Il faudrait connaître leurs lieux dans le ciel, tel jour à telle heure dans l'immense durée des siècles, ce qui rendrait toute application impossible, ou si arbitraire qu'on n'en pourrait rien conclure de certain.

(*a*) Procl., l. 4, p. 256. — (*b*) Ibid., l. 4. ibid., p. 209.

Si les planètes se trouvent liées aux fables sacrées faites sur le soleil et sur la lune, les deux seuls instrumens du temps dont on se soit servi dans l'usage ordinaire, et les deux principaux agens de la génération sublunaire, c'est à raison des signes qui leur furent affectés dans le ciel, comme lieux de leur domicile et de leur exaltation. Et bientôt nous exposerons les principes de cette nouvelle théorie des planètes. Maintenant revenons à la lune et à l'opinion que les anciens eurent de cette divinité, considérée comme première cause active avec le soleil.

L'auteur du Pimander, ouvrage qui contient les principes de la théologie des Égyptiens (*a*), l'appelle le grand instrument dont se sert la Nature pour métamorphoser la matière élémentaire sous toutes les formes. Philoleüs parle de l'eau lunaire (*b*) qui se mêle au feu ou aux émanations ignées de l'éther, et que l'air roule dans ses courans.

On retrouve des traces de cette ancienne opinion sur les qualités ignées et humides du soleil et de la lune chez les Calmoucs OEroëts (*c*), qui pensent que le soleil et la lune sont de verre, mais l'un mêlé de feu et l'autre mêlé d'eau. On trouve aussi dans Plutarque de ces soleils de verre, ou de cristal mêlé, soit au feu, soit à l'air humide, dans les principes de la philosophie d'Empédocle (*d*).

Il est assez curieux de rapprocher souvent les opinions physiques et cosmogoniques des différens peuples et des différens siècles. Ainsi on comparera les préjugés qui ont

---

(*a*) Pœman., t. 11. — (*b*) Plut. de Plac. Phil., l. 2, c. 5, p. 887. — (*c*) Mercure de France. 1783, n. 21, samedi 24 mai. — (*d*) Plut. de princ. phil., l. 2, c. 20, p. 900.

eu lieu sur la lune, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, chez toutes les nations et dans toutes les sectes philosophiques, afin de fixer le caractère le plus universel qui a été donné à cette divinité ; ce que nous nous proposons ici, et ce qui nous servira à la reconnaître sous les différens voiles dont elle a pu être couverte par les amis de l'allégorie.

On trouvera dans Kirker l'usage que les cabalistes et les astrologues hébreux en ont fait, et le rang qu'ils lui ont assigné dans le fameux arbre sépirothique (*a*), dont elle forme la branche inférieure. On peut lire ce qu'a écrit dans ces derniers siècles sur ses influences, et en général sur celles de tout le ciel, Marsilius Ficin (*b*) dans ses commentaires sur Plotin, ainsi que la foule des astrologues modernes, et entr'autres la compilation de Léopold, fils du duc d'Autriche (*c*), sur la science des astres. On y remarquera particulièrement des détails sur la manière dont le soleil et la lune agissent conjointement sur les élémens mis en génération par leur influence active et demiourgique ; et comment deux de ces élémens, le feu et l'air, et deux autres, la terre et l'eau, sont affectés, les premiers au soleil, et les seconds à la lune. C'est ainsi qu'on tiendra les deux extrémités de la chaîne des opinions des différens peuples et des différens siècles sur la divinité du soleil et de la lune, et sur la manière dont ils concourent l'un et l'autre au grand ouvrage des générations sublunaires.

En remontant le torrent des siècles, on arrivera au

(*a*) OEdip., t. 2, p. 347. — (*b*) Mars. Ficin. in Ennead. 2. Plotini, l. 3, c. 6, c. 7. Ibid., l. 1, c. 7, l. 9, c. 13. Ennead. 3, l. 2, c. 1. — (*c*) Léopold, p. 16, 17.

Digitized by Google

temps où les Égyptiens et les Phéniciens remirent l'administration de l'Univers à ces deux grandes divinités qui, sous les noms d'Isis et d'Osiris, tenaient les rênes du temps, de l'année et des saisons, et dispensaient tous les biens de la Nature. Les Égyptiens, en effet, suivant Diodore (*a*), « admettaient deux grands Dieux, qui étaient le soleil et la lune, ou Osiris et Isis, lesquels étaient chargés de gouverner le monde et d'en régler l'administration par la dispensation des saisons qui, quoique différentes dans leur nature, concourent cependant entre elles à former le grand ensemble de la révolution annuelle. Telle est la nature de ces deux grandes divinités, qu'elles impriment une force active et féconde par laquelle s'opère la génération des êtres; le soleil, par la chaleur et par ce principe spiritueux qui forme le souffle des vents; et la lune, par l'humide et le sec; l'un et l'autre, par les forces de l'air qu'ils partagent en commun. C'est par leur bienfait que tout naît, que tout croît et végète. C'est pourquoi tout ce grand corps, en qui réside la Nature, se soutient par l'action combinée du soleil et de la lune, et des cinq qualités que nous leur avons assignées, savoir, les principes spiritueux, igné, sec, humide et aérien. » Ainsi, de même que le corps de l'homme est formé de l'assemblage de la tête, des mains, des pieds et des autres membres (*b*), de même aussi celui de la Nature résulte de l'assemblage de toutes ces causes particulières.

Ces idées cosmogoniques sur les cinq élémens ou qualités élémentaires qui s'unissent au soleil et à la lune

---

a) Diod. Sic., l. 1, c. 10, 11. — (*b*) Euseb. præp. ev., l. 3, c. 3, p. 88.

Digitized by Google

comme causes de toutes choses, se retrouvent dans la théologie indienne (*a*). On y lit que le Créateur engendra cinq puissances primitives. Le premier de ces êtres fut nommé *Mayessoura*, c'est l'air; le second s'appela *Sadisvia*, c'est le vent, ou le *spiritus* dont vient de parler Diodore; le troisième est *Roudra*, le feu; le quatrième est l'eau, et s'appelle *Vichenou;* et le cinquième est *Brouma*, ou la terre. Voilà ce que les Indiens appellent Panja-Cartaguel, les cinq puissances, les cinq Dieux. On retrouve aussi chez les Chinois (*b*) ces cinq élémens qu'ils supposent animés par cinq génies [64] placés à la tête des cinq dynasties des empereurs chinois.

Nous avons cru devoir, en passant, faire remarquer les rapports qui se trouvent entre les idées cosmogoniques des Indiens, celles des Chinois et celles des Égyptiens. C'était aussi l'opinion des Phéniciens, lesquels, si on en croit Eusèbe, regardaient, ainsi que les Égyptiens, le soleil, la lune et les astres comme les seules causes de génération et de destruction ici-bas. Ces deux peuples avaient répandu sur toute la terre leurs opinions théologiques et cosmogoniques, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage. La cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton offre des traces de ces cinq puissances, savoir, de la terre ou du limon primitif, de l'eau, du feu et du principe spiritueux qui entrent dans l'organisation du monde.

Nous pensons avoir suffisamment déterminé le caractère présumé du second agent de la génération universelle ou de la lune, pour qu'on puisse le reconnaître

(*a*) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 155. — (*b*) Paw, Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, t. 2, p. 148.

Digitized by Google

dans les différentes fables faites sur cette divinité qui, avec le soleil, se trouvera presque toujours figurer à la première place dans le système religieux des différens peuples du monde.

Nous ferons sur elle les mêmes observations que nous avons conseillées pour le soleil; et nous croyons qu'il sera important d'examiner dans quels signes elle était nouvelle ou pleine et en quadrature, au commencement de l'année et des quatre saisons; quelles constellations se liaient à elle par leur lever ou leur coucher, et surtout quelle était la température de l'air à raison des variations de chaleur et de froid, de sec et d'humide, affectées aux saisons; quel spectacle présentait alors la terre stérile ou féconde, couverte de neiges ou de fleurs, de moissons ou de fruits, nouvellement labourée et ensemencée, ou récemment produisante. Car la lune étant supposée, avec le soleil, cause de tous ces effets, ils doivent entrer en considération dans l'explication des monumens religieux et des fables faites sur cette divinité.

On fixera surtout son attention sur le passage de la lune aux limites équinoxiales, lorsqu'elle monte dans la partie supérieure du zodiaque, ou lorsqu'elle descend dans sa partie inférieure. On remarquera dans quelle phase se fait ce passage; si c'est lorsqu'elle croît, ou lorsqu'elle décroît, et dans quels rapports elle est avec le soleil; si tous deux, par exemple, sont dans l'hémisphère supérieur ou inférieur en même temps, ou si l'un est dans l'hémisphère supérieur, et l'autre dans l'hémisphère inférieur lorsque la lune est pleine ou nouvelle, ou si tous deux sont aux équinoxes. Aucune de ces observations n'est à négliger, si on veut analyser toutes les formes variées qu'a prises cette divinité unique, encore

plus multiple dans ses noms et ses attributs que le soleil.

Son passage au lieu de son domicile et de son exaltation, sera encore l'objet d'observations importantes. Enfin, on la suivra dans tous les lieux du zodiaque ; on saisira ses rapports avec toutes les constellations, tant celles qui sont dans le zodiaque, que celles qui sont hors ce cercle ; et par-là on viendra à bout de reconnaître sa marche et ses différentes stations dans plusieurs fables lunaires, telles, par exemple, que celle des voyages d'Isis, qui se trouve séparée d'Osiris qui lui est ravi, qu'elle cherche partout, et enfin qu'elle retrouve.

Ceci nous conduit naturellement à parler des astres fixes du zodiaque et de ses différentes divisions, des figures qui y ont été placées sur certains groupes d'étoiles ; et, en général, de la division du ciel en signes, en constellations et en décans. Car tout ceci compose la partie active d'*Uranus* qui ne varie pas dans ses rapports, et la distingue de la partie éternellement mobile qui, à chaque instant, varie les positions des sept corps instrumens du temps, lesquels changent sans cesse de situation, soit entre eux, soit à l'égard des astres fixes.

La route oblique et circulaire que tous les astres mobiles suivent dans le ciel, en fournissant chacun leur carrière particulière, est ce qu'on nomme le cercle ou la bande du zodiaque, censé cause des générations, par la raison que c'est là que voyagent tous les astres mobiles et principalement le soleil et la lune, les grands agens des générations sublunaires. Cette route a été divisée en douze parties qu'on appelle signes, et qui ont été marquées de figures d'animaux.

Nous n'examinerons point ici ce qui a donné lieu aux inventeurs de l'astronomie de peindre telle ou telle

Digitized by Google

figure dans tel ou tel signe, ou sur tel ou tel groupe d'étoiles. Nous avons déjà proposé, il y a long-temps, nos conjectures là-dessus, par une dissertation qui a été publiée dans le quatrième volume d'astronomie de M. de Lalande, et que nous lui avions communiquée.

Quelle que soit l'origine de ces figures, il est certain qu'elles sont de la plus haute antiquité, et que les auteurs les plus anciens les supposent déjà inventées. Nous ne cherchons pas en ce moment quels en furent les inventeurs, ni ce qu'elles ont dû avoir pour objet, quand les premiers astrologues ou astronomes les imaginèrent pour les besoins de l'agriculture et du calendrier : nous les supposons inventées, et nous examinons comment, dans la suite des temps, les poëtes et les théologiens les ont fait entrer dans leurs fictions sur le soleil et sur la lune qui voyagent à travers ces anciennes images, et comment ils ont trouvé le moyen de les introduire dans la science et de les lier aux symboles de leur religion. Voilà en ce moment notre unique objet. C'est ainsi que nous expliquons Homère avec les caractères de l'écriture des Grecs, sans qu'il soit besoin que nous sachions quel en fut l'inventeur, et pourquoi les sons ont été figurés par telle ou telle forme. Il en sera de même des signes et des emblèmes astronomiques appelés *constellations*, qui sont autant de caractères de l'écriture sacrée. Nous nous bornerons donc à en recueillir les noms et à en indiquer les formes.

En regardant comme le premier signe celui qui, près de 2,500 ans avant l'ère des Chrétiens, répondait à l'équinoxe de printemps, la première division du zodiaque était figurée par un bœuf ou par un taureau; la seconde, par deux enfans jumeaux; la troisième, par un

Digitized by Google

cancre ou écrevisse ; la quatrième, par un lion ; la cinquième, par un faisceau d'épis ou par une femme portant un épi ; la sixième, par une balance dont le haut était tenu par cette femme de la cinquième division, ou, d'autres fois, dont les plats étaient soutenus par les serres du scorpion qui remplissait la septième division. A la huitième division, l'on peignit un arc ou une main tenant une flèche, ou enfin une espèce de monstre, moitié cheval, moitié homme, qui tendait cet arc. A la neuvième division, on plaça l'image d'un bouc à queue de poisson ou qui avait un poisson sous son ventre ; à la dixième, celle d'une urne ou vase d'où sortait un courant d'eau, et souvent placée dans les mains d'un jeune homme qui la renversait. A la onzième, on peignit deux poissons unis entre eux par un lien ; et enfin, à la douzième, un bélier suivant certaines sphères, ou un agneau suivant d'autres. La rétrogradation du nœud équinoxial, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois sous le nom de précession, fit que cette douzième ou dernière figure devint la première dans la suite des siècles. Le même mouvement a chassé de cette place, et y a amené les deux poissons qui occupent aujourd'hui la première division du zodiaque.

Il sera surtout important, non-seulement d'avoir toujours présens à l'esprit ces noms et ces figures dans l'ordre où elles se suivent ici, mais encore de recueillir tous les noms différens qu'elles ont portés, et les différentes fictions qui ont été faites sur elles. Les livres d'Aratus, d'Ératosthène, de Geminus, d'Hipparque, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus-Cæsar, de Théon, et en général de tous les commentateurs d'Aratus, sont autant de sources où il faudra puiser, non-seulement

Digitized by Google

pour les signes, mais encore pour les autres constellations dont on voudra avoir la nomenclature et connaître les aventures mythologiques. Blaëu en a composé un recueil sous le nom de ciel astronomico-poétique, dont on pourra faire usage. Nous-même avons déjà fait une semblable collection qui nous a servi, et que nous placerons à la fin de cet ouvrage.

Quoique les sept corps planétaires ou mobiles circulent et voyagent en commun dans les douze signes, néanmoins il a plu aux astrologues d'en faire la distribution dans ces mêmes signes et d'assigner aux planètes un domicile propre dans un ou deux signes, de manière que quand elles y arrivaient elles étaient censées être chez elles. Comme il n'y avait que douze places et qu'il y avait sept planètes, on ne put donner deux maisons à chacune. Le soleil et la lune se contentèrent d'une place chacun; mais aussi ils prirent la plus haute. Les dix siéges inférieurs furent donnés deux par deux à chacune des cinq planètes qui se rangèrent sur deux files; à la tête de l'une était le soleil; et à la tête de l'autre était la lune. Les deux signes les plus voisins du solstice, et conséquemment les deux trônes les plus élevés, furent assignés aux deux astres chefs du monde, au roi et à la reine des cieux. Ces signes étaient le lion et le cancer. Le soleil s'assit donc sur le roi des animaux, et la lune eut l'animal poisson ou le crâbe sur lequel les préjugés astrologiques lui attribuèrent tant d'influence, peut-être, par une suite de cette fixation de domicile. Au-dessous d'eux se rangèrent les cinq autres astres mobiles dans cet ordre : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ce dernier, le plus éloigné de nous, eut aussi son siége le plus éloigné de celui du

Digitized by Google

soleil et de la lune ; il occupa donc le verseau et le capricorne. Mercure, le plus près du soleil, fut aussi le plus élevé après le soleil et la lune, et il eut les gémeaux et la vierge ; Vénus tint le second rang après lui, et eut le taureau et la balance pour son domicile. Après elle venait Mars qui eut le bélier et le scorpion ; puis Jupiter qui prit son siége aux poissons et au sagittaire, entre les siéges de Mars et ceux de Saturne, entre lesquels il est réellement placé dans l'ordre successif des sphères. On trouve dans Manilius, dans Macrobe, dans Firmicus, dans Porphyre, etc., cette distribution des planètes dans les signes, telle que nous venons de la décrire. On trouve aussi dans une collection de médailles d'Antonin, frappées en Égypte et imprimées dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres de 1780 (Acad. Inscript. t. 41; Mém. de l'abbé Barthel.), les signes du zodiaque, chacun avec l'effigie de la planète qui y a son domicile.

Il sera important de faire attention à cette nouvelle théorie dans les fables et dans les monumens de la religion ancienne. Car souvent on y fait allusion : ainsi on dit que le fameux bélier à toison d'or, placé au nombre des signes célestes, était suspendu dans le temple de Mars ; que le fameux dragon de Cadmus, ou le serpent du serpentaire placé sur le scorpion, siége de Mars, habitait près de la fontaine du Dieu Mars. De même on verra pourquoi Vénus, qui a son domicile au taureau, prend pour symbole de sa domination une tête de taureau dans la cosmogonie phénicienne, qui désigne cette planète sous le nom de la reine Astarté, que l'auteur dit être la Vénus des Grecs, à moins qu'Astarté étant la lune, ce symbole ne fût pris du signe de son

Digitized by Google

exaltation, qui est aussi ce même taureau. On verra pareillement pourquoi la lune, la grande Diane d'Éphèse, porte toujours pour emblème le signe du cancer sur la poitrine, car il est dans les images de cette Déesse. On verra aussi pourquoi Apollon égyptien, le fameux Horus, avait des figures de lion qui soutenaient son trône. On apercevra également la raison qui fit consacrer, dans le calendrier des Romains, les quatre premiers mois et le dixième aux divinités qui portent les mêmes noms que les planètes qui ont leur siége dans les signes célestes que parcourt le soleil durant ces mêmes mois. Nous nous bornons à ces exemples qui feront juger de l'usage qu'ont fait les anciens de cette théorie des domiciles dans leur système religieux. Quant aux exaltations dont nous avons déjà parlé, les planètes n'avaient qu'un lieu d'exaltation (*a*). Pour le soleil c'était le 19° du bélier, pour la lune le 3° du taureau, pour Mercure le 15° de la vierge, pour Vénus le 27° des poissons, pour Mars le 28° du capricorne, pour Jupiter le 15° du cancer, et pour Saturne le 20° de la balance.

C'était là que ces planètes jouissaient de toute leur dignité et de toute leur grandeur, et qu'elles contribuaient le plus au bonheur des hommes. Aussi les Chaldéens prenaient-ils pour domicile le lieu de l'exaltation. Ils sont aussi désignés pour le lieu qu'occupaient les planètes au commencement du monde, dans la cosmogonie des Perses (*b*) ou dans les livres que nous avons sous ce titre. Les Égyptiens en tenaient aussi compte, puisqu'ils consacrèrent le scarabée tauriforme à la

(*a*) Fimic., l. 2, c. 3. — (*b*) Zend-Avest., t. 2, p. 353.

Digitized by Google

lune (*a*), parce que cette déesse avait son exaltation au taureau céleste. Plutarque y fait aussi allusion (*b*) quand il dit que Mercure donna à Isis un casque fait d'une tête de taureau.

Cette première division du zodiaque en douze signes fut suivie de celle de chaque signe en trois parties égales, et conséquemment du zodiaque entier en trente-six parties, qui partageaient entre elles l'énergie universelle qui se développait dans tout le zodiaque. On consacra chacune de ces trente-six parties par une nouvelle répartition des sept planètes entre elles, de manière à ce qu'elles eussent chacune autant de places, à l'exception de la première planète qui, ouvrant et fermant la série des sept planètes répétées cinq fois, eut nécessairement une place de plus; car sept fois cinq ne donne que trente-cinq, et il y avait trente-six divisions. Cette distribution paraît postérieure à la première, puisqu'il n'y avait aucune raison de commencer par Mars ou par la planète qui siége au bélier, si le bélier n'eût pas été à l'équinoxe et le premier des douze signes et des douze grandes divisions, lorsqu'on imagina cette sous-division du zodiaque en trente-six parties.

Il ne peut y avoir que cette raison qui ait fait commencer par lui une distribution qui commençait chez lui. Il ouvrait la marche de la série répétée des sept planètes et la fermait, comme on peut s'en assurer, en comptant Mars la première, le Soleil la seconde, Vénus la troisième, Mercure la quatrième, la Lune la cinquième, Saturne la sixième, Jupiter la septième, et encore Mars

(*a*) Hor.-Apol., l. 1, c. 10. — (*b*) Plut. de Iside, p. 358.

Digitized by Google

la huitième, et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'on ait épuisé le nombre trente-six, et que chaque signe ait reçu chez lui trois planètes de dix degrés en dix degrés, ou dans chaque tiers de signe, lequel comprend dans sa totalité trente degrés, et répond à trente jours. C'est là, sans doute, ce qui a donné lieu aux Chaldéens de dire que les Dieux conseillers, ou astres qu'ils subordonnaient aux douze grands Dieux, descendaient tous les dix jours, l'un après l'autre, sous la terre; que réciproquement tous les dix jours il en montait un nouveau en haut (*a*), et que cette circulation se maintenait durant toute l'éternité.

C'est cette théorie astrologique qui entra dans la science sacrée, sous le nom de théologie des Décans, ou des génies subalternes qui avaient l'inspection chacun d'un tiers de signe, ou qui partageaient pour un tiers l'action de chacun des douze signes, et formaient une société de trente-six Dieux (*b*) qui régnaient sur tout le zodiaque, et concouraient aux effets produits par le soleil et la lune et par les cinq autres astres mobiles chargés de l'administration du monde. Ce sont là ces trente-six figures de Dieux qui composent l'empire du Dieu Pantomorphique, placé dans la sphère des fixes, et qui applique à la matière les formes variées que lui communique le zodiaque, ou le ciel figuré. L'auteur de l'ouvrage attribué à Mercure Trismégiste (*c*), le place au-dessus des causes qui résident dans les sept sphères planétaires. Chacune d'elles a son ousiarque ou chef, qui concourt à former le système général de la fatalité.

(*a*) Diod. Sic., l. 2, c. 30, p. 144. — (*b*) Jul. Fir., l. 4, c. 16. — (*c*) Asclepius, c. 8.

Digitized by Google

Jamblique (*a*) dans son traité des mystères égyptiens, après nous avoir parlé des différentes divisions du ciel en deux parties, d'un solstice ou d'un équinoxe à l'autre, en quatre parties ou par signes des quatre saisons, en douze parties ou en signes de chaque mois, fait aussi mention de cette dernière division en trente-six parties, soumises chacune à l'inspection d'un chef ou même de plusieurs qui, eux-mêmes, sont subordonnés à un Dieu unique.

Les Indiens représentent ce Dieu unique ou chef pantomorphique, par un génie à trente-six têtes (*b*), ou qui porte sur ses épaules, au lieu d'une tête, trois étages de têtes rangées sur douze de long; ce qui donne bien les trente-six faces de Dieux dont parlent Mercure Trismégiste et Jamblique. C'est ainsi qu'est divisée la sphère indienne (*c*), celle des Perses et la sphère barbare dont Aben-Ezra a donné la description, et qui se trouvent rapportées par Scaliger, à la fin de son commentaire sur le poëme de Manilius.

Les astrologues grecs et latins nous ont consacré les noms de chacun de ces décans ou génies qui, au nombre de trente-six, partageaient entre eux la surveillance des effets produits par le zodiaque, chacun pour un tiers de signe ou pour dix degrés. On les trouvera dans Firmicus et dans Saumaise (*d*); Origène en a conservé quelques-uns (*e*). Quant aux figures qui les caractérisent, elles sont décrites dans les trois sphères dont nous venons de

---

(*a*) Jamblic. de myst. AEgypt., c. 39. — (*b*) Voyage de l'Inde par Le Gentil, t. 1, pl. 2. — (*c*) Jul. Scalig. not. in Apotel. Manil., p. 336. — (*d*) Firmicus, l. 4, c. 16. Salmas. an. Clim., p. 610. — (*e*) Orig. cont. Cels., l. 4.

Digitized by Google

parler, et dans la Science des astres de Léopold d'Autriche (*a*).

Elles sont aussi gravées dans un planisphère astrologique de style égyptien, qui a été trouvé à Rome assez mutilé, et qui a été envoyé à l'académie des sciences par M. Bianchini. Les figures des décans sont liées à celles des planètes distribuées dans ces décans, et qui se trouvent rangées au-dessus d'eux dans ce planisphère. Quoique la série soit interrompue, il est aisé de la suppléer, au moins pour les planètes, en les répétant successivement dans l'ordre que nous avons indiqué.

Les anciens astrologues, à l'imitation des prêtres égyptiens, n'enseignaient qu'avec beaucoup de mystère cette théologie secrète sur les décans, qui jouent un très-grand rôle dans les anciennes religions astrologiques. « C'était là, dit Firmicus (*b*), cette doctrine secrète et auguste dont les anciens, inspirés par la divinité, ne confient les principes aux initiés à cette science qu'avec réserve, et qu'avec une espèce de crainte, ayant soin de l'envelopper d'un voile obscur, pour qu'elle ne parvienne pas à la connaissance des profanes. » Plus les anciens y attachèrent d'importance, plus nous devons croire qu'elle a dû entrer pour beaucoup dans leur science secrète et dans les mystères de leur religion, et plus nous devons conséquemment y avoir égard dans nos explications ; car les décans, suivant Firmicus, étaient de grandes divinités, et avaient une très-grande influence sur le bien et sur le mal de la Nature.

A cette théorie des décans, se lie celle des paranatellons, ou des astres pris hors le zodiaque, à droite ou à

(*a*) Léopold, p. 7. — (*b*) Firm., l. 4, c. 16.

gauche de cette bande, qui montent sur l'horizon ou descendent dessous dans le même moment, et durant le même temps, que chacun des dix degrés de chaque signe met à monter ou à descendre. D'où il résulte qu'il doit y avoir aussi trente-six paranatellons ou astérismes qui, par leur lever ou leur coucher, se trouvent naturellement liés aux signes et aux tiers de signes, autrement aux trente-six subdivisions qu'inspectent les décans, et dans lesquelles sont distribuées les sept planètes chacune cinq fois. Ce nombre trente-six des décans et des paranatellons, est précisément celui des figures ou constellations placées hors le zodiaque; car les anciens ne comptaient que quarante-huit figures célestes, douze dans le zodiaque ou dans les signes, et trente-six hors du zodiaque. Ce sont ces constellations extra-zodiacales qui, en totalité ou en partie, se lièrent à chaque dixaine de degrés, ou à chaque tiers de signe, et qui, avec les attributs de la planète qui y correspondait, formèrent la parure des Dieux décans et des génies paranatellons, comme il est aisé de s'en assurer par le planisphère égyptien, imprimé dans l'OEdipe de Kirker (*a*), et composé, d'après l'observation des paranatellons, de chacun des douze signes, ou des astres qui, par leur lever ou leur coucher, fixent ces douze grandes divisions du zodiaque. Nous allons en donner un exemple. Toutes les fois que le signe du capricorne descend sous l'horizon, on voit monter dans le même moment, au point opposé de l'horizon ou à l'orient, le grand et le petit chien. Ces deux animaux se trouvent, à ce titre, placés dans le planisphère sur le capricorne comme paranatellons, quoiqu'ils en soient

(*a*) OEdipe, t. 2, part. 2, p. 206.

Digitized by Google

très-éloignés par leur position dans les cieux, puisqu'ils se trouvent être sous le cancer, c'est-à-dire, sous le signe diamétralement opposé au capricorne, ou à cent quatre-vingts degrés de ce signe. Il en est de même des autres figures d'animaux ou d'hommes, placées sur chacun des douze signes de ce planisphère.

Ceci est une conséquence de la méthode que suivirent les anciens pour marquer les différentes divisions du zodiaque, et pour reconnaître le moment où elles montaient, et celui où elles descendaient, et conséquemment quand le soleil ou la lune, à leur lever ou à leur coucher, s'y trouvaient placés. Ils observaient, dit *Sextus Empiricus* (*a*), quelques étoiles brillantes, soit au nord, soit au midi du zodiaque, qui, par leur lever ou leur coucher, fixaient le commencement et la fin de l'anaphore, ou de l'ascension de chaque douzième du zodiaque. C'est par cette méthode que s'en fit la division primitive, si on en croit *Sextus Empiricus*, qui entre, à cet égard, dans quelques détails. Elle a été employée par tous ceux qui ont donné des catalogues d'étoiles, et qui ont marqué le développement des douze signes successivement en montant ou descendant, par le mouvement du ciel, d'orient en occident, qui entraîne les signes et les autres constellations.

C'est sur ce principe qu'a été composé le poëme d'*Aratus* (*b*), que l'ont été les calendriers anciens, et, en général, toutes les descriptions des astérismes comparés avec les images tracées dans les douze signes. Théon, commentateur d'*Aratus* (*c*), assure que, lors-

(*a*) Sext. Emp. adv. Math., l. 5. — (*b*) Aratus, v. 562. — (*c*) Theon. Com. Arat., p. 163, 164.

Digitized by Google

qu'on voulait savoir quel degré du zodiaque montait ou descendait, on le reconnaissait aux étoiles qui montaient ou descendaient, dans le même moment que ces degrés du signe descendaient ou montaient, ou qui se trouvaient au bord horizontal en même temps qu'eux, soit au nord, soit au midi du zodiaque, soit à l'orient, soit au couchant. Par exemple, dit Théon, le lever du cancer se manifeste par le coucher de la couronne. Il se manifeste aussi par le lever du grand et du petit chien, ou de l'Anubis céleste. C'est pour cela qu'il prend dans *Servius* le titre de paranatellon du cancer, nom que lui donne ce commentateur de Virgile (*a*), et il nous explique ce qu'on doit entendre par astre paranatellon. On verra tout de suite que ce sont ces trois paranatellons du cancer, la couronne qui se couche, les deux chiens qui se lèvent, et qu'on a appelés astres d'Isis (*b*), qui font le sujet de la fiction de la rencontre que fait cette Déesse. Elle trouve deux chiens et une couronne jetée sur le bord de la mer, et cela après qu'elle a quitté les enfans des gémeaux et les boucs placés sur le taureau, signe où la lune était pleine, lorsqu'elle perdait Osiris, le soleil étant arrivé au dix-septième degré du scorpion. L'on voit ici de quelle utilité peuvent être les paranatellons dans l'explication de l'antiquité.

Enfin il est une dernière division du ciel en 360 Dieux ou génies tutélaires des 360 degrés du cercle du zodiaque, et des 360 jours de l'année sans épagomènes. Telle est l'origine des 360 Dieux de la théologie d'Orphée, des

(*a*) Serv. Comment. ad. Geor., l. 1, v. 218. — (*b*) Plut. de Isid., p. 348.

Digitized by Google

360 urnes, dans lesquelles les prêtres d'Égypte faisaient des libations en honneur d'Osiris, et l'origine des 360 divisions du cercle qui ornait le tombeau d'Osymandias. On trouvera aussi dans Scaliger une de ces sphères, présidées par 360 décans dont les figures sont décrites sous chacun des 360° du cercle du zodiaque.

Voilà à peu près toutes les divisions et les sous-divisions du zodiaque et du ciel étoilé qu'ont imaginées les anciens. Voilà donc Uranus décomposé dans toutes ses parties, tant pour ce qui concerne les sept corps mobiles, que pour ce qui regarde la multitude des astres fixes, qui combinent leur action particulière avec celle de ces sept corps, d'où dépendent la fatalité et le grand ouvrage des générations sublunaires. Il ne nous reste plus qu'à le faire agir sur la cause passive, et à déterminer le mode de son action d'après l'autorité des anciens. C'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

DE LA CAUSE PASSIVE ET DE L'ACTION DU CIEL SUR ELLE.

Le principe passif de la Nature, qui s'étend depuis la sphère de la lune jusqu'aux abîmes de la terre, se sous-divise en plusieurs parties. Outre les quatre élémens, dont le feu occupe le sommet, et la terre la base, et dont l'air et l'eau forment le lien et occupent le mi-

Digitized by Google

lieu (a), on comptait, parmi les parties de la cause passive, une matière première dénuée de toute forme, et placée sans ordre, avant que la Nature active l'eût organisée. C'était ce qu'on nomme vulgairement le chaos, qui a fourni les matériaux du tout organisé, qu'on appelle matière ordonnée ou monde. Car le mot grec, *cosmos*, signifie tout à la fois le monde, ordre et ornement. On trouvera ce chaos, ou cause première passive, à la tête de toutes les cosmogonies, et c'est de lui que se composent *Uranus* et *Ghé*, ou les deux grandes causes organisées et régulièrement configurées.

L'idée de chaos ou de matière existante sans ordre et sans forme, n'est qu'une abstraction de l'esprit qui sépare souvent ce que la Nature n'a jamais séparé, et ce qui est réellement inséparable. Ainsi, quoiqu'il n'existe et qu'il ne puisse exister de corps qui n'ait les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, ni de triangle sans trois côtés et trois angles, néanmoins l'esprit a la faculté de penser aux uns sans penser aux autres, et de les séparer dans ses conceptions. De même on a séparé par l'esprit l'ordre et l'arrangement du monde, de la matière même du monde, quoique la matière et ses parties n'aient jamais pu exister sans un arrangement quelconque. On a dès-lors assigné une priorité d'existence à la matière qui recevait, ou plutôt qui avait l'ordre, sur cet ordre lui-même [65]; et cet ouvrage a été celui des métaphysiciens qui ont imaginé un chaos et un débrouillement de chaos, tandis que d'autres philosophes ont toujours tenu pour l'éternité du monde régulièrement organisé.

(a) Plat. in Tim., p. 30.

Digitized by Google

Cette idée ou abstraction métaphysique, d'après laquelle on a conçu une matière existante antérieurement aux formes régulières, a donc été présentée comme un être réel et, à ce titre, souvent personnifié (*a*). La succession ou plutôt l'idée de succession entre ces deux états de la matière, a fait regarder le premier comme cause du second, et comme la matrice d'où il était sorti. C'est ainsi que le néant de lumière étant censé en précéder l'existence, on fit jaillir le jour du sein des ténèbres premières, et on le peignit comme un enfant de la nuit, quoiqu'on sût bien que les ténèbres ne peuvent jamais devenir principes de lumière. Ce n'est donc là qu'une fiction théologique qui donne de la réalité à une abstraction, et qui met entre les êtres une priorité qui n'est que dans l'ordre de nos idées, qui sépare ce qui est inséparable, et qui isole un être de lui-même et de ses formes ou qualités, pour y intercaler les idées abstraites de cause et d'effet que n'y avait pas mises la Nature. Car il arrive souvent à l'homme de substituer à la Nature les opérations de son esprit.

Ainsi la théogonie d'Hésiode, composée des lambeaux des anciennes cosmogonies de l'orient, et dans laquelle des êtres abstraits, des êtres moraux et des êtres physiques sont personnifiés et confondus dans une même masse d'idées théologiques empruntées des spiritualistes et des matérialistes anciens, met à la tête de toutes choses un être abstrait et vague, appelé chaos, d'où sortent les deux premières causes régulières, *Uranus* et *Ghé*, ou le ciel et la terre (*b*). Le

(*a*) Ovide. Fast., l. 1, v. 103. — (*b*) Hes. Theog., v. 116.

Digitized by Google

chaos fut avant toutes choses, dit Hésiode; ensuite la terre qui produisit le ciel aussi étendu qu'elle. Du chaos sont nés l'érèbe et la nuit obscure; de la nuit jointe à l'érèbe sont sortis le jour et la clarté; il est aisé de voir que cette filiation du jour, qui sort des flancs de la nuit, n'exprime qu'une succession d'ordre entre la chose qui existe, ou entre le moment de son existence et celui où on la conçoit non existante encore, et que l'auteur a fait naître le jour, comme nous le voyons naître chaque jour au moment où finit la nuit.

Par la même raison, la terre, de sa nature ténébreuse, et qui ne reçoit de lumière que du ciel, fut censée existante avant d'exister éclairée, et la nuit qu'elle forme, par son opposition à la lumière, précéda la naissance de la lumière ou de la substance lumineuse qui compose le ciel qui l'éclaire. Aussi Moïse, instruit à l'école des spiritualistes de l'Orient, nous présente-t-il une terre vide (*a*) et couverte de ténèbres, avant que du sein de l'être, principe éternel de lumière, jaillît le rayon brillant qu'il suppose avoir éclairé l'Univers pour la première fois. C'était une idée consacrée dans la cosmogonie d'Orphée (*b*) qui avait imaginé un chaos primitif (*c*), qu'un rayon échappé de l'éther vint tout-à-coup éclairer. Il regardait l'éther, source d'où partait cette lumière, comme la cause suprême et le premier des Dieux.

La cosmogonie des Chaldéens, rapportée par Bérose (*d*), peint le chaos d'une manière plus animée et renfermant

---

(*a*) Gen., c. 1, v. 2, 3. — (*b*) Cedren., t. 1, p. 57. — (*c*) Syncelle, p. 28. — (*d*) Ovid. Metam., l. 1, c. 1. Ibid., Fast., l. 1, v. 105, etc.

Digitized by Google

en lui des êtres vivans, mais d'une organisation monstrueuse et de formes irrégulières, jusqu'à ce que le Dieu Bélus, portant ses regards sur le fluide chaotique et ténébreux où nageaient ces monstres, eût tracé la ligne qui sépare la matière terrestre de la matière céleste par le cercle de la lune, et eût donné les deux grandes divisions de la cause active et de la cause passive, du concours desquelles résultent les organisations régulières. Aussitôt moururent tous ces monstres, et toutes les irrégularités cessèrent dans les formes et dans les situations qu'avaient prises les parties de la matière jusqu'alors agitée par un mouvement désordonné. Comme nous pourrons traiter un jour, dans un ouvrage à part, l'article des cosmogonies de tous les peuples, nous ne pousserons pas ici plus loin cette théorie, et nous nous bornons à dire qu'on ne trouve personnifié souvent le chaos ou la confusion des principes élémentaires de la nature, que par une fiction d'esprit, les métaphysiciens ayant supposé le désordre avoir précédé l'ordre régulier que nous admirons dans l'Univers.

De cette pâte première, informe, composée du mélange de tous les principes, et qui constituait la cause passive universelle non organisée, étaient sorties quatre causes passives, plus simples et plus homogènes, qui devaient entrer dans la composition de tous les corps réguliers que le ciel, par son action sur eux, devait créer dans leur sein, par une succession non interrompue de générations particulières. Ces quatre substances, qui s'étaient ainsi dégagées du chaos ou de la masse confuse où elles se trouvaient mêlées, sont les quatre élémens, *feu*, *air*, *eau*, *terre*. Chacun de ces élémens avait pris dans l'Univers la place que lui assignait sa

pesanteur spécifique (*a*). Le feu, le plus mobile et le plus léger de tous, s'était élancé vers la sphère de la lune, qui pesait immédiatement sur lui. Au-dessous du feu s'était placé l'air, substance moins mobile et moins légère. A la troisième place se trouva l'eau, qui était encore moins mobile que l'air et moins légère. Enfin, la partie la plus lourde, la plus compacte resta en bas, et forma la terre, vers laquelle retombait le sédiment des autres élémens, à mesure qu'ils se séparaient et recouvraient leur homogénéité. Néanmoins, par le mouvement qui agitait toujours irrégulièrement ces quatre couches, souvent le feu se trouva mêlé à l'air, à l'eau et à la terre, et ainsi des autres.

La terre surtout, dans le sein de laquelle se résolvaient les corps, composée de ces quatre élémens, les renferma souvent en elle dans un état de confusion, jusqu'à ce qu'ils fussent de nouveau dégagés. La plupart des organisations se faisaient à sa surface ou dans son sein, et c'est à ce titre qu'elle donna son nom à la cause passive entière qui résidait dans les quatre élémens. Les parties mêmes de la terre devinrent aussi des causes partielles ou des Dieux à qui elle avait donné naissance (*b*). Tels étaient dans la cosmogonie phénicienne ces enfans de la terre, d'une grandeur et d'une taille extraordinaire, dont les monts Liban, l'Anti-Liban, le mont Cassius et le mont Brathys portaient les noms (*c*). Les habitans des côtes occidentales de l'Afrique virent dans le mont Atlas un Dieu bienfaisant dont ils descen-

---

(*a*) Achill. Tat., c. 3. Diog. Laër., l. 7. Vit. Zenon, p. 520, 321. — (*b*) Voyez ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*c*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10.

daient (*a*), et ceux de l'Arcadie avaient la forêt Pélasgique qui leur fournissait de quoi se couvrir et se nourrir, et ils attribuaient ce bienfait à Pélasge qu'ils regardaient comme leur premier père (*b*). Il en fut de même des rivières et des fleuves qui arrosaient un pays, et qui se changèrent en autant de divinités ou de causes éternelles bienfaisantes. Le Nil était un Dieu en Égypte (*c*), et il n'y avait pas en Grèce une petite peuplade qui ne déifiât le ruisseau dont les eaux abreuvaient et fertilisaient ses campagnes.

Voilà donc une foule de divinités pour la mythologie qui ont leur origine sur la terre, et qu'il ne faut pas confondre avec les Dieux qui habitent l'Olympe et qui reposent sur le sein d'Uranus, leur père. Voilà une multitude de causes partielles et secondaires nées de la cause universelle, qu'il faudra s'attacher à bien reconnaître, surtout lorsque ces divinités terrestres se mêleront avec les Dieux célestes dans les allégories poétiques, et dans les chants sur la Nature, sur ses agens et ses parties, ce qui arrive très-souvent (*d*).

On assigna souvent à l'élément de la terre la première place avant les trois autres, et on la mit au premier rang des Dieux élémens; car les élémens furent déifiés. Achille Tatius lui assure (*e*) cette prérogative, d'après l'opinion de certains philosophes. Pherecydes pensait ainsi sur la terre (*f*) qu'il regardait comme le principe de toutes choses. Xénophanes de Colophon (*g*) faisait

(*a*) Proclus, l. 1. in Timæum, p. 53. — (*b*) Pausan. in Arcad., c. 1. — (*c*) Ci-dessus, l. 1, c. 2. — (*d*) Ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*e*) Achill. Tat., c. 3, p. 75. — (*f*) Sex.-Empir. Hypoth. Pyrrh., l. 3, c. 4. — (*g*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 8.

Digitized by Google

tout sortir de la terre, même le soleil et les autres astres qui s'alimentaient de ses vapeurs, idée cosmogonique qui rentre dans celle d'Hésiode : il lui associait aussi l'eau ou le fluide chaotique. OEnomaüs y joignait l'activité du feu, et Empédocle n'excluait aucun des quatre élémens du rang des causes premières, et leur donnait une part égale dans la génération des corps (*a*). Euripide désignait le principe passif par le terme générique *terre*, en comprenant sans doute les trois autres couches qui l'enveloppent, et dont elle occupe le centre, puisqu'il la soumet immédiatement à l'action de l'éther, ou du ciel qui en est formé (*b*). C'est l'idée cosmogonique d'Euripide qui a été consacrée dans ces beaux vers de Virgile que nous avons déjà cités (*c*), dans lesquels ce poëte peint le mariage de l'éther ou du ciel avec la terre au printemps. C'est là ce fameux œuf, dont nous parlerons bientôt (*d*), qui renferme en lui les quatre fluides dont se composent tous les corps, que la chaleur du feu éther féconde par l'incubation du ciel, et dont il fait éclore tous les êtres passagers que la Nature sans cesse organise : car c'est dans cet espace sublunaire, et dans ce lieu où s'opèrent les générations, que résidait principalement la Nature, suivant Ocellus de Lucanie (*e*), cette Nature qui sans cesse produit, et la discorde qui toujours détruit.

C'est la terre, suivant Plotin (*f*), qui renferme en elle cette force végétative qui agit dans l'organisation des plantes, et qu'elles ne partagent avec elle que parce

---

(*a*) Sex.-Emp. Ibid., l. 3, c. 4. — (*b*) Achill. Tat., c. 4. — (*c*) Voy. ci-dessus, l. 2, c. 2. — (*d*) Achill. Ibid., c. 4, p. 76. — (*e*) Ci-dessus, l. 2, c. 2. — (*f*) Plotin. Ennead. 4, l. 4, c. 25, 26, 27.

Digitized by Google

qu'elles tiennent à elle par leurs racines. C'est à ce titre, continue l'auteur, qui donne à la terre non-seulement la vie, mais l'intelligence, qu'elle fut honorée sous les noms de Vesta, de Cérès, etc.

Il est certain que les Romains adoraient la Déesse *Tellus*, qui n'est autre chose que la terre, et que les Grecs élevèrent aussi des autels à la terre. On peut voir dans Cicéron l'opinion de plusieurs philosophes qui ont cru reconnaître dans la terre, et dans la force vive qui la pénètre (*a*), l'origine de plusieurs divinités. Sans admettre à beaucoup d'égards leurs explications, j'y trouve au moins des preuves de l'opinion qu'on avait de la divinité de la terre, et de celle des autres élémens; car il n'en est pas un seul en qui ces philosophes ne plaçassent un Dieu. C'était surtout la doctrine des stoïciens et de Zénon, leur chef (*b*).

Après la terre et ses parties principales, qui ont été considérées comme causes ou comme divinités, et à ce titre personnifiées dans les allégories sacrées, l'élément de l'eau fournit un grand nombre de Dieux, soit dans sa masse générale, soit dans les fleuves et les ruisseaux, et les fontaines, qui étaient formés de sa substance. L'Océan, père des fleuves, l'était aussi d'une foule de Dieux. L'Océan, suivant Orphée [66], était une source de génération pour tous les êtres. Les astres eux-mêmes s'alimentaient de ses eaux ou de celles des rivières, qui sortaient de son sein par l'évaporation, et qui y rentraient ensuite par le lit des fleuves (*c*). Virgile peint le berger Aristée qui, avec Cyrène sa mère (*d*), fait des libations à

(*a*) De Natura Deor., l. 1, c. 15. l. 2, c. 26, etc. — (*b*) Achill. Tat., c. 3, p. 75. — (*c*) Plin., l. 2, c. 68. — (*d*) Georg., l. 4, v. 382.

Digitized by Google

l'Océan, à qui ils donnent le titre de père de toutes choses. Cette qualification lui est donnée, dit Servius, parce que de lui sont formées toutes choses, suivant Thalès [67]. Effectivement c'était le dogme favori de ce philosophe (*a*) qui l'avait emprunté des Égyptiens, chez qui l'eau du Nil passait pour être le premier agent de la génération. Ils supposaient que, jusqu'aux hommes, tout était sorti du limon de ce fleuve échauffé par le soleil (*b*). Aussi donnaient-ils à leur fleuve le nom d'Océan; et ils disaient que les Dieux eux-mêmes étaient nés du Nil (*c*). Cicéron en compte plusieurs à qui on donnait cette origine. Orphée, qui le premier, dit Athénagore (*d*), inventa les noms des Dieux, et mit en vers leur filiation ou théogonie et leurs exploits, Orphée, dont l'autorité en fait de religion a toujours été si respectée, attribue à l'eau la première cause de leur génération (*e*). Au reste, les anciens appelaient Océan, non-seulement le vaste réservoir dans lequel vont se précipiter tous les fleuves, mais en général le principe humide de la Nature qui alimente et nourrit tous les êtres (*f*). Les Grecs, si nous en croyons Diodore, le prirent souvent dans ce sens, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers du poëte qui fait l'Océan père des Dieux, et qui leur donne pour mère Thétis. Eusèbe, d'après Porphyre, nous a donné (*g*) l'énumération des différens noms donnés aux différentes

---

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 1, c. 10. Diog. Laer., l. 1, c. 1, p. 18. Plut. de placit. Phil., l. 1, c. 2, p. 875. Sex.-Empir. hyp. pyrrh., l. 3, c. 4. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 9, p. 89. — (*c*) Ciceron de Nat. Deor., l. 3, c. 22. — (*d*) Athenag. leg. pro Christ., p. 70. — (*e*) Athen. ibid., p. 150. (*f*) Euseb. præp. Ev., l. 3, c. 9, p. 89. Hom. Iliad., § 5; et autor vitæ Homeri, p. 324. (Edit. Tho. Gal.) Idem. Euseb. — (*g*) L. 3, c. 11, p. 111 et 112.

Digitized by Google

parties du fluide universel, connu sous le nom générique d'Océan, et qui peut être considéré sous divers rapports, à raison des qualités diverses de l'eau, salée ou douce, marine ou fluviatile, etc. L'Océan, dans Hésiode, naît de l'union du ciel avec la terre : il est un des premiers fruits de leur hymen, lui et les gouffres profonds qui le renferment (*a*). La mer donna naissance à son tour au bon Nérée, dont les eaux et leur cristal fidèle ne mentirent jamais (*b*). De Nérée et de Doris, son épouse, naquirent la foule des néréïdes (*c*) qui habitent la mer, et les nymphes qui président aux eaux des rivières et des fontaines. De Thétis et de l'Océan (*d*) sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Pô, le Strymon, le Mæandre, le Danube, le Phase, le Rhesus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Halicmaon, l'Eptaporus, le Granique, l'Æsapus, le Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïcus, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardeschus et le divin Scamandre.

Je ne suivrai pas plus loin la généalogie des enfans de l'Océan et de Thétis que nous a laissée Hésiode. Je remarquerai seulement que l'élément humide se décomposa en une foule de divinités partielles, qui se mêlent souvent aux Dieux célestes, et qu'il ne faut pas confondre avec eux.

On remarquera aisément que la terre et l'eau nous ont déjà donné autant de Dieux que le ciel et ses astres, et que c'est toujours le même génie qui les a créés. Car c'était un principe, qu'on devait regarder comme Dieux

(*a*) Hesiod. Théo., v. 134. — (*b*) Ibid., v. 233. — (*c*) Ibid. v. 240. — (*d*) Ibid., v. 335.

les causes éternelles de ce qui se reproduit, quelque part qu'elles fussent disséminées dans la Nature, et à quelque partie du grand tout qu'elles appartinssent, soit à la partie active ou au ciel, soit à la partie passive ou à la matière élémentaire dont sont composés les corps. Or, l'eau avait ce caractère de cause perpétuelle et d'agent éternel des générations. Toutes les prières des Perses sont remplies d'invocations adressées à l'eau génératrice, qui détruit les productions du mauvais principe, et qui pendant toute la révolution annuelle (*a*), appelée figurément les 12,000 ans de la durée du monde, donne à toute la Nature les germes et les sucs qui forment sa force, et la mettent en état de résister aux efforts des dews (*b*), ou des agens de destruction qu'emploie le principe de discorde qui combat les opérations de la Nature. Car la Nature et la discorde se contrarient dans le monde élémentaire, suivant Ocellus; et suivant les docteurs des Perses, c'est Ahriman, chef des ténèbres et du mal, qui y contrarie les opérations d'Ormusd, principe de bien et de lumière. Nous aurons bientôt occasion d'entrer dans de plus grands détails sur ces deux principes opposés. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

Osiris, chez les Égyptiens, peint avec les attributs du bœuf, était, suivant Plutarque (*c*), dépositaire de ce principe humide générateur, ainsi que le Bacchus des Grecs, peint également sous les traits du bœuf. Le taureau céleste, invoqué si souvent par les Perses, était aussi dépositaire de ce principe humide (*d*) qu'il communiquait à la lune, et les hyades, qui sont sur son

(*a*) Zend-Av., t. 1, part. 2, p. 262, farg. 21. — (*b*) Ibid., p. 424. — (*c*) De Iside, p. 364, 365. — (*d*) Zend-Av, t. 1, part. 2, p. 17, 18, etc.

Digitized by Google

front, étaient regardées comme les causes des pluies. On prétend même que leur nom vint de là. Au moins Virgile leur donne l'épithète de pluvieuses, et Pline leur reconnaît cette qualité (*a*). Aussi les Perses invoquent-ils souvent les astres, germes de l'eau (*b*). C'est par l'eau, dit Ormusd dans les livres sacrés des Perses (*c*), que moi, Ormusd, je donne la force, la grandeur et l'abondance. On adresse des prières à cet élément près des lacs, des rivières et des puits (*d*). On remarquera que l'astre Taschter qui, dans ces prières, est presque toujours regardé comme le dispensateur de l'eau, est appelé dans ces mêmes prières l'astre brillant et lumineux, qui a un corps de taureau et des cornes d'or (*e*); ce qui le rapproche infiniment de l'Osiris égyptien et du Bacchus grec, peints sous ces mêmes traits, et qui étaient censés être dépositaires du principe humide de la Nature, comme nous l'avons dit plus haut d'après Plutarque.

C'est pareillement sur le fluide que nageait l'œuf symbolique du monde, dans la cosmogonie japonaise, lorsque le taureau vint, de concert avec la lune, le rompre et organiser l'Univers. Moïse fait aussi sortir le monde des eaux, ainsi que les Égyptiens et les Phéniciens le font sortir d'un limon imprégné du fluide chaotique (*f*). Car on donna souvent le nom de chaos, suivant Achille Tatius (*g*), au fluide principe et origine de toutes choses, dans la cosmogonie de Phérécyde, et dans la doctrine de Thalès. Zénon pensait que Dieu, existant avec lui-

(*a*) Pline, l. 2, c. 39. — (*b*) Zend-Av. Ibid., 427. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 18, 19. — (*d*) Ibid., t. 2, p. 19, 20. — (*e*) Ibid. Zend-Av., t. 1, part. 2, p. 419. — (*f*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 7, c. 9. — (*g*) Achill. Tat., c. 3, p. 75.

même dans le commencement (*a*), avait converti en eau, par le moyen de l'air, toute la substance matérielle ; et que de même que les germes sont contenus dans le fluide spermatique, de même la raison séminale et organistique du monde fut déposée dans la matière humide, pour la disposer d'une manière propre à recevoir la génération. D'abord il produisit les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Le monde, suivant ce philosophe, se forme, lorsque de la substance du feu naît l'eau, par le moyen de l'air [68]. La partie la plus crasse devient terre ; la plus légère s'élève et devient l'air, dont la partie la plus subtile se volatilise et devient feu éther [69]. Du mélange de ces élémens combinés entre eux, suivant certains rapports, sont formés les corps des animaux, des plantes et de tous les êtres engendrés.

Isidore, dans son livre des Origines (*b*), donne aussi à l'eau une espèce de préférence sur les autres élémens, et une action plus universelle. L'élément de l'eau, suivant lui, commande à tous les autres. L'eau tempère la nature du ciel, fertilise la terre, l'imprègne de vapeurs et de rosée ; l'eau monte vers le ciel et en redescend sur la terre, où elle entretient la végétation des plantes, des arbres et des moissons. Cette circulation de l'eau, qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air où elle entretient une fraîcheur salutaire, et qui ensuite se résout en pluies, a pu offrir dans les allégories anciennes le sujet de bien des métamorphoses de cet élément unique. Il sera donc à propos d'en tenir compte dans l'explication de l'anti-

(*a*) Diog. Laer. vitâ Zenon, l. 7, p. 520, 521. — (*b*) Isid. Orig., l. 13, c. 12.

Digitized by Google

quité qui a considéré cet aliment agissant, non-seulement dans le bassin immense des mers, dans le lit des fleuves et à la source des fontaines, mais encore dans l'air auquel il se marie, dans les nuages, dans la rosée bienfaisante, et dans les pluies fécondes. Les pleïades et les hyades qui dispensent ce fluide, furent censées être filles de l'Océan ou de l'élément dont elles semblent partager la nature. L'air lui-même imprégné d'eaux fut invoqué sous le nom de Jupiter *Pluvius*, ainsi que la constellation de la chèvre céleste qui provoque les pluies et qui fournit à Jupiter, qu'elle avait nourri, sa redoutable égide, et son nom d'Ægiochus.

L'air ne joua pas un rôle moins important que l'eau et la terre dans l'ancienne théologie; et souvent même il fut confondu avec Junon, la sœur et l'épouse de Jupiter, la première des Déesses, comme celui-ci était le premier des Dieux. Nous avons déjà rapporté ailleurs l'opinion de plusieurs philosophes tels qu'Anaximène (*a*), Anaximandre, Diogène d'Apollonie, et celle des Égyptiens qui attribuaient la divinité à l'air. Anaximène (*b*) supposait que cet élément était une substance divine, immense, infinie, mise en activité perpétuelle (*c*). Au reste, il n'admettait l'air infini que dans sa nature; mais il le supposait fini dans ses formes et dans les qualités qui le modifient. Il était, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyait que tout naissait de la condensation ou de la raréfaction de cet élément; que cet air condensé et comprimé avait d'abord produit la terre, et

(*a*) Ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*b*) Sext.-Emp. hypoth. pyrh., l. 3, c. 4. Cic. de Nat. Deor., l. 1, c. 10. — (*c*) Euseb., l. 1, c. 8. Minuit Felix, p. 150.

Digitized by Google

que de la terre étaient nés le soleil, la lune et les astres [70]. Aussi donnait-il au soleil le nom de terre, et il pensait que la rapidité de son mouvement produisait la chaleur dont il nous brûle. Parménide avait la même opinion sur la formation de la terre par la condensation du principe aérien. Tout, suivant Anaximène (*a*), naissait de l'air et se résolvait en air, même notre ame qui, selon lui, n'était qu'une émanation du *spiritus* ou souffle aérien. C'était l'air qui avait été le premier agent de la divinité, suivant Zénon, lorsque Dieu mit la matière dans un état de fluidité comme nous l'avons dit plus haut.

On reconnaît dans ce premier Être le *spiritus*, ou souffle, qui reposait sur le fluide dont Moïse fait sortir le monde. C'est aussi l'élément spiritueux ou l'air ténébreux, suivant Sanchoniaton, qui est un des premiers principes dans la cosmogonie phénicienne (*b*).

Diogène d'Apollonie (*c*) admettait, pour premier principe de l'organisation des mondes dont il reconnaissait la pluralité, l'infini, le vide et l'air, principaux élémens de toutes choses. Il pensait que l'air raréfié ou condensé avait produit tout; que rien ne naissait de rien, et ne rentrait dans le néant. Archélaüs (*d*), fils d'Apollodore, attribuait aussi à l'air et à l'infini l'origine de toutes choses, et faisait naître l'eau de sa condensation et le feu de sa raréfaction. OEnopide de Chio (*e*) associait le feu à l'air dans la fonction de cause première. Les As-

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 8. Plut. de placit. phil., l. 1, c. 3, p. 876. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*c*) Diog. Laer., l. 9. Vit. Diog., p. 666. — (*d*) Plut. de plac. Phil., l. 1, c. 3, p. 676. — (*e*) Sext.-Emp. Hyp. Pyrh., l. 3, c. 4.

Digitized by Google

syriens et une grande partie des Africains assignaient aussi la prééminence à l'air sur les autres élémens, et le représentaient par des images qui étaient l'objet de leur vénération. Ils le consacraient soit à Junon, soit à Vénus vierge, si jamais la virginité a pu plaire à Vénus, dit Julius Firmicus (*a*). Ils ont donné un caractère féminin à cet élément, je ne sais par quel principe religieux, et ils l'ont fait invoquer par l'organe de leurs prêtres.

C'était dans l'air que la lune, suivant les Égyptiens (*b*), versait les principes de fécondité que lui communiquait le soleil, et qui concouraient à l'organisation des êtres. C'était par le même canal de l'air (*c*) que le Dieu-ciel au printemps venait s'unir à la terre, en répandant ces rosées douces et ces pluies chaudes qui la rendaient fertile. Anaxagore le physicien, au rapport de Varron (*d*), pensait que l'air était imprégné de germes de fécondité qui échappaient à notre vue, mais qui agissaient puissamment dans le grand œuvre des générations.

On donnait à l'air les deux sexes, ainsi qu'aux autres élémens, à raison des deux divisions qu'on établissait entre les différentes couches et les différentes modifications de ces élémens. Cette division ou distinction de sexe dans les différentes parties du même élément, avait été imaginée par les Égyptiens si nous en croyons Sénèque (*e*). L'air, sous le rapport de vent, était censé mâle et partager la nature du principe actif. Sous le

---

(*a*) Juli. Firm. de prof. Err. Relig., p. 9. — (*b*) Plut. de Iside, p. 368. — (*c*) Virgil. Georg., l. 2, v. 325. — (*d*) Varron, l. 1, c. 40. — (*e*) Senec. quæst. Nat., l. 3, c. 14.

rapport d'élément chargé de vapeurs et inactif, il était femelle. L'eau de la mer pareillement était supposée avoir le caractère de la virilité; toute autre eau était censée femelle. Le feu, en tant qu'il brûle et s'enflamme, était mâle; au contraire, il n'était que femelle en tant qu'il éclaire et qu'il rend une lumière qui ne peut faire aucun mal. La terre âpre, couverte de rochers et de pierres, avait le caractère de la virilité; la terre propre à la culture était censée femelle, et de nature à recevoir la semence. Cette distinction de sexes dans les quatre élémens mérite d'être remarquée.

Isidore de Séville établit aussi une distinction dans l'élément de l'air (*a*) dont une partie, suivant lui, est de nature terrestre, et l'autre de nature céleste. Ce dernier air réside dans la partie la plus élevée de l'atmosphère, que jamais n'agitent les vents ni les tempêtes. Le premier, ou l'air terrestre, est la partie inférieure de cet élément, toujours chargée de vapeurs humides qui lui font prendre en quelque sorte un corps. Celui-là appartient proprement à la terre, et produit comme elle de son sein une foule de formes ou de phénomènes météorologiques qui ne sont que l'air diversement modifié et combiné avec d'autres élémens (*b*). Est-il agité? il engendre les vents; est-il froissé plus rudement? il fait jaillir la lumière de l'éclair et lance au loin la foudre. Vient-il à se condenser? il forme les sombres nuages qui, lorsqu'il se raréfie, se résolvent en pluie. C'est là ce que Pline (*c*) appelle les phénomènes

(*a*) Isid. Origin., l. 13, c. 7. — (*b*) Isid. Origin. ibid. — (*c*) Pline, Hist. Nat., l. 2, c. 38.

Digitized by Google

remarquables de cet élément, à qui souvent on a donné le nom de ciel et qui semble offrir un vide immense d'où découle ce souffle de vie que nous respirons. C'est dans l'air que se forment les nuages, les tonnerres et les foudres. Là se forment aussi la grêle, les neiges, les pluies, les orages, les tempêtes et les tourbillons fougueux. De là partent la plupart des grands fléaux qui désolent la terre. Là s'opèrent les grands chocs de la Nature en discorde avec elle-même. Là se trouve la patrie des vents; là ils prennent chacun leur caractère propre, ainsi que tous les autres phénomènes météorologiques qui influent comme causes sur la terre, et qui tiennent à la Nature et aux qualités des vents qui les produisent.

Ce court extrait du chapitre de Pline sur l'élément de l'air suffit pour nous donner une idée des modifications variées que reçoit cet élément et des principaux phénomènes qu'il produit, phénomènes qui deviennent autant de causes dans la Nature sublunaire, et qui influent sur la terre et sur les eaux, et dans l'ordre de la végétation.

Parmi ces causes aériennes on distinguera surtout les vents, les pluies et le tonnerre. Les nuages sur lesquels vient se peindre l'arc-en-ciel avec ses sept couleurs fixeront notre attention, et on en verra naître une divinité sous le nom d'Iris, fille de Thaumas, ou de l'admiration que cause ce phénomène (*a*). L'élément humide qui, par ses vapeurs, fournit le nuage qui se résout en pluie et sur lequel Iris étale ses brillantes couleurs,

(*a*) Hesiod. Theog., v. 265.

sera père de Thaumas, ou l'aïeul d'Iris. Sa mère sera Électre, fille de l'Océan, une des pleïades. Les vents auront des noms, des images, des autels; et personnifiés, ils entreront comme causes naturelles ou comme Dieux dans les allégories sacrées. Borée (*a*) enlèvera Orythie; il aura ses autels chez les Arcadiens, et les Mégalopolitains lui sacrifieront tous les ans comme à une de leurs plus grandes divinités (*b*). Zéphyre sera un Dieu qui caressera Flore. Æole régnera sur les vents; et le lever de tels ou tels astres déterminera l'époque annuelle de leur retour. Alors on cherchera leur origine dans les cieux, et Astrée sera leur père [71]. « Astrée, dit Hésiode (*c*), marié à l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argestes et Zéphyre, Borée et l'humide Notus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin et des astres brillans dont le ciel est semé. » Il est impossible de ne pas reconnaître ici une suite d'idées physiques mises en allégories.

Cette filiation des vents, qui tirent leur origine des astres, est consacrée dans Pline lui-même (*d*). Il a, comme le peuple, confondu ici les signes avec les causes, et il a cru que les vents pouvaient naître de l'action des étoiles qui, dans les calendriers anciens, fixent leurs retours par des levers et des couchers [72]. C'est ainsi que les causes météorologiques se sont trouvées subordonnées aux causes célestes et astrologiques, et que les divinités de l'air se sont mêlées aux Dieux de l'Olympe dans leur généalogie comme dans leur mariage, et dans

(*a*) Paus. Heliac 1, p. 166. — (*b*) Ibid. Arcad., p. 266. — (*c*) Hesiod., v. 375. — (*d*) Plin., l. 2, c. 45.

Digitized by Google

leurs aventures allégoriques. Ces quatre vents que vient de nommer Hésiode (*a*), sont les seuls qui tirent leur origine d'Astrée, fils de Crios ou de l'agneau *aries*, dont le bon principe prenait la forme. Les Dieux les ont fait naître tous quatre pour l'utilité des hommes. Quant aux vents orageux qui, comme les géans, bouleversent l'air, qui ébranlent le séjour des Dieux, qui ravagent la terre, qui soulèvent les flots et causent les naufrages, ils sont tous l'ouvrage de Typhon, suivant Hésiode, de ce Typhon ennemi constant d'Ammon ou du Dieu-lumière, de cet enfant monstrueux de la terre et des ténèbres du Tartare, dont les cent têtes, semblables à celles d'un dragon horrible, vomissaient des flammes (*b*). On voit par ce passage d'Hésiode comment les vents se trouvèrent partagés en deux classes à raison de leur père et de leur chef, et marchent sous les bannières des deux principes qui se combattent dans la Nature et dont nous parlerons bientôt. Les uns descendent de Crios ou du bélier, autrement de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres du monstre à forme de dragon qui s'étend sur l'équinoxe d'automne. Non-seulement, comme l'on voit, les vents ou les phénomènes de l'air se trouvent liés aux astres, mais encore ils ont une origine différente à raison des qualités bonnes ou mauvaises qui les soumettent aux figures célestes qui distinguent les astres de bonne ou de maligne influence. Tout ceci doit entrer en calcul dans l'explication des allégories sacrées où l'air prend un caractère de cause ou de divinité, soit en masse et en

(*a*) Hesiod., v. 375; ibid., v. 870. — (*b*) Ibid., v. 820.

général, soit en détail et dans ses modifications particulières.

Ainsi on verra pourquoi Énée, dans Virgile, sacrifie une victime noire à la tempête et une blanche au zéphyre (*a*). Nous avons vu les Arcadiens honorer dans Borée un Dieu bienfaisant. Les Grecs donnaient au contraire le nom de Typhons aux ouragans et aux vents impétueux et malfaisans. On appelle vents Typhons les vents violens, dit Hesychius (*b*). La raison de cette dénomination vient de ce qu'on attribuait à Typhon tout ce qu'il y a de désordonné dans la Nature et tous les chocs violens qu'éprouve la terre. Toute chose nuisible était censée être une partie ou une opération de Typhon (*c*). C'est ce que nous apprend Plutarque, et la division que fait Hésiode entre les vents, les uns bienfaisans qui sont de la famille de Persée et d'*aries* ou de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres malfaisans et orageux qu'enfante le Typhon, ou le chef des ténèbres peint avec les attributs de l'équinoxe d'automne, en est une preuve. Pline parle aussi de ces tourbillons, de ces ouragans subits sous le nom de Typhons (*d*), et il leur attribue la cause des naufrages, comme Hésiode l'impute aux enfans de Typhon (*e*). Le poëte n'a donc fait qu'exprimer en style allégorique une idée physique sur la nature des vents que le naturaliste, bien des siècles après lui, a rendue sous une forme plus simple; l'un et l'autre, Hésiode et Pline, n'ont fait que l'histoire de la Nature, chacun à sa manière. L'un écrivait en

(*a*) Virgil. AEneid., l. 3, v. 120. — (*b*) Hesych., v. Typhon. — (*c*) Plut. de Isid., p. 368, 369. — (*d*) Plin., l. 2, c. 48. — (*e*) Hesiod. Theog., v. 870.

Digitized by Google

poëte théologien, et l'autre en naturaliste. Mais dans les écrits du premier on ne doit chercher que ce que renferment ceux du second, l'histoire de la Nature, de ses parties et de ses agens, et la description des phénomènes qu'elle nous offre.

Le son même répercuté, qui n'est qu'une modification de l'air, deviendra une divinité sous le nom d'Écho. Elle épousera Pan, ou le Dieu céleste, qui tient en main la flûte symbolique représentative de l'harmonie qu'on avait imaginée entre toutes les parties du système planétaire (*a*), et dont nous parlerons bientôt. On verra donc souvent les divinités de l'air s'unir aux Dieux de l'Olympe, et réciproquement les Dieux du ciel descendre dans la sphère des élémens, dans l'air, dans l'eau, sur la terre, pour s'unir aux divinités inférieures au point de paraître quelquefois se confondre avec elles. Ainsi l'air imprégné tantôt des particules de lumière qui pénètrent toute sa substance ténébreuse et composent cette masse lumineuse qui produit le jour, tantôt rempli du principe humide que la lune verse sur la terre et par lequel tout est fécondé, fut pris souvent pour les premières divinités célestes, Jupiter et Junon (*b*). Il en fut de même du feu éther ou du ciel, qui prit aussi le nom de Jupiter et qui, tenant immédiatement à l'air, passa pour Jupiter qui s'unissait à Junon (*c*). C'est de cette manière qu'on transporta les noms des divinités supérieures et célestes dans les élémens auxquels elles présidaient, et qui recevaient plus particulièrement leur influence ou avaient le plus d'affinité avec leur nature.

(*a*) Plin. Hist. Nat., l. 2, c. 44. Ibid., c. 22. — (*b*) Cicer. de Nat. Deor., l. 1, c. 14, 15; l. 2, c. 25, 26. — (*c*) Fulgent., l. 1, de Saturn.

Ainsi l'air tenait de la nature de la lune, et le feu éther de celle du soleil, les deux grandes divinités de tous les peuples.

C'est une distinction bien importante à faire dans l'explication de la mythologie, où l'on est souvent exposé à confondre le Dieu avec l'élément ou avec l'effet produit par son action. Voilà pourquoi quelques-uns ont pris le blé pour Cérès et le vin pour Bacchus, c'est-à-dire la chose soumise à l'influence et aux domaines de ces divinités pour ces divinités elles-mêmes. C'est une grande erreur qu'il faut éviter. « Ce n'a jamais pu être qu'une métonymie ou un trope dont se servent les poëtes (*a*). Qui serait jamais assez insensé pour avoir un Dieu qu'on boit et qu'on mange, dit Cicéron! » Cet orateur philosophe n'avait pas encore la mesure de la crédulité de l'homme. S'il eût vécu quelques siècles plus tard, il n'aurait pas tenu ce langage; et il aurait vu des peuples s'entregorger pour maintenir ce dogme religieux d'un Dieu que l'on peut boire et manger. Mais oublions nos erreurs et revenons à celles des anciens, ou à leurs opinions sur les Dieux qui ont leur siége dans les éléments ou qui y président.

L'air était sous le domaine de Junon, reine des Dieux de l'Olympe. Elle fut la divinité tutélaire de cet élément, avec lequel souvent on l'a confondue, comme nous l'avons déjà dit et comme on peut s'en assurer par le témoignage de plusieurs auteurs qui, dans leurs explications, sont tombés dans cette méprise (*b*). Orphée dans ses hymnes a exprimé les rapports de cette Déesse

(*a*) Cicer. de Nat. Deor., l. 3, c. 16. — (*b*) Macr. Somn. Scip., l. 1, c. 17. Id. Sat., l. 1, c. 17.

Digitized by Google

avec l'air, en lui donnant une figure aériforme (*a*), en lui attribuant la fonction de fournir aux mortels le souffle aérien qu'ils respirent, et d'alimenter les pluies et les vents favorables à la végétation qu'elle est chargée d'entretenir. Dans la distribution des douze grands Dieux, dans les douze figures du zodiaque où étaient casés les élémens, Junon avait son siége au verseau (*b*), sous lequel était placé l'élément de l'air.

Macrobe (*c*) regarde Junon comme la souveraine de l'air et la confond avec plus de raison avec la lune. Car la substance de l'air roule dans ses courans, suivant Philolaüs cité plus haut, le principe humide qu'il extrait de la lune. La lune, suivant les anciens philosophes et même suivant les naturalistes tels que Pline, s'alimentait des eaux douces des fontaines, tandis que le soleil se nourrissait des vapeurs de la mer. Junon, comme la lune, descendait tous les ans dans les eaux douces de la fontaine de Kanathè (*d*) en Argolide, pour y reprendre sa virginité.

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des rapports qu'il y avait entre la divinité de Junon, celle de la lune et celle de l'élément de l'air qui leur était subordonné. Nous ajouterons seulement que la partie inférieure de l'air, la plus voisine de la terre, était celle où Junon avait établi son domaine d'après les principes théologiques consignés dans Varron; le milieu (*e*) était le siége de Jupiter, et le sommet le séjour de la chaste Minerve. Cette partie la plus élevée était ce qu'on appelait le feu,

---

(*a*) Orph. Hym. in Junon, Poet. Græc., t. 1, p. 505. — (*b*) Manil. Astron., l. 2, v. 438. — (*c*) Macrob. Saturn., l. 1, c. 16. — (*d*) Paus. Corinth., p. 80. — (*e*) Macrob. Sat., l. 3, c. 4.

et l'éther en était la portion la plus épurée. Le feu qui restait engagé dans la basse région de l'air entrait dans la composition des météores, et surtout de l'éclair et de la foudre. C'était lui qui en fournissait la matière aux Cyclopes chargés de forger les foudres du Dieu qui habite l'éther, ou de Jupiter maître des Dieux. Cet élément actif était casé dans les cieux, sous le signe du bélier Ammon qui fournissait ses attributs au Dieu-soleil, au moment de son triomphe sur les principes ténébreux, autrement sur les géans. Les exhalaisons ignées qui s'élevaient de la terre dans les hautes régions de l'air formaient la foudre que reprenait Jupiter au printemps. « Aussi voyons-nous dans Hésiode (*a*) la terre qui, en s'unissant au ciel, enfante les redoutables Cyclopes Brontê, Steropê et le brillant Argê qui ont mis le tonnerre aux mains de Jupiter et l'ont armé de la foudre qu'ils ont forgée. » Hésiode place la génération des Cyclopes chargés de forger la foudre à la suite de la formation de la terre, de celle du ciel et de ses astres, après la formation de la mer et des divinités des eaux. La cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton présente la même série d'idées et dans le même ordre. Elle suppose qu'aussitôt que le ciel eut été formé, que le soleil, la lune, les planètes et les constellations eurent commencé à briller (*b*), alors l'élément de l'air s'enflamma par l'effet de la chaleur que la terre et la mer éprouvèrent, les vents soufflèrent, les nuages se formèrent au sein de l'air, des torrens d'eau se précipitèrent sur la terre; et lorsque les vapeurs divisées et élevées par l'action du soleil se

(*a*) Hesiod. Theog, v. 140. — (*b*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 10.

furent de nouveau réunies et choquées dans l'air, il en résulta des éclairs et des tonnerres. Tout ce récit de Sanchoniaton n'est qu'une explication pure et simple de la formation de l'éclair et de la foudre, qui n'est que l'effet des exhalaisons humides et sèches qui s'élèvent de la terre et des eaux, et vont former ces météores dans l'air échauffé par l'action du soleil. Ce sont là les idées physiques qu'a rendues poétiquement Hésiode dans sa théogonie ou dans son poëme théologique sur les causes naturelles, considérées comme les véritables divinités, de l'action desquelles tout dépend; dogme consacré par la théologie des Égyptiens et des Phéniciens (*a*), comme nous l'avons annoncé dans le chapitre second du premier livre de cet ouvrage.

Pline attribue à l'action des trois planètes supérieures au soleil, la formation de la foudre, et principalement à celle de la planète Jupiter (*b*). Hésiode nomme aussi pour forgerons de la foudre trois génies qu'il appelle trois Cyclopes, qui n'ont qu'un œil chacun (*c*). On voit encore ici le poëte d'accord avec la mauvaise physique du naturaliste, et on trouve une nouvelle preuve de la nécessité de comparer les idées physiques des anciens, bonnes ou mauvaises, avec leur cosmogonie et leur mythologie qui n'est rien autre chose que la théologie naturelle. On remarquera aussi que la cause active se mêle sans cesse avec la cause passive pour la modifier, et combien il est nécessaire de tenir compte de chaque partie de l'une ou de l'autre qui entre dans la fiction; ce qui exige une

(*a*) Euseb. præp. Ev., l. 1, c. 6, c. 9. — (*b*) Pline, l. 2, c. 20. — (*c*) Hesiod. Theog., p. 130.

Digitized by Google

grande sagacité et beaucoup d'exercice dans ce genre de travail.

L'élément du feu fut aussi soumis à un Dieu que l'on confondit souvent avec lui. Ce Dieu était Vulcain, le plus ancien Dieu de la théologie égyptienne. Grand nombre de philosophes ont regardé le feu comme le premier de tous les élémens, et comme le principe universel de toutes choses (*a*). Héraclite prétendait que le feu était le principe de tout; il dit que tout est composé de la substance de cet élément (*b*), et se résout en lui; que par l'extinction de ce feu principe s'est formé l'Univers; que les parties les plus grossières, en se réunissant, composèrent la masse sphérique qu'on appelle terre (*c*). Que la terre, gercée par l'action du feu, avait donné un écoulement à la matière plus légère, appelée eau, dont les parties les plus subtiles, en s'évaporant, avaient produit l'air (*d*); qu'un jour le monde et tous les corps qu'il renferme seront dévorés par le réveil de ce même feu, qui les fera de nouveau rentrer dans son sein par un embrasement général.

Cette idée philosophique sur l'origine du monde et sur son sort futur, laquelle constitue le feu comme principe et fin de toutes choses, se trouve chez les Indiens. Ils supposent qu'après certaines périodes le monde est consumé par le feu, et que Chiven [73], un de leurs Dieux, perd les différentes formes qu'il avait prises lorsque le monde subsistait (*e*). Il devient alors semblable à une flamme qui s'élève et se promène sur les cendres de l'U-

---

(*a*) Achill. Tatius, c. 3. — (*b*) Diog. Laer., l. 9, p. 631. — (*c*) Stobée Eclog. Phys., l. 1, c. 13. — (*d*) Plut. de Placit. Philosop., l. 1, c. 3, p. 877. — (*e*) Sonnerat. Voyage de l'Inde, p. 180.

nivers, qui ensuite va renaître. La même opinion sur le feu universel, d'où sort et dans lequel se résout le monde, était aussi un dogme des stoïciens, suivant Justin martyr (*a*), et suivant Simplicius (*b*) et plusieurs autres auteurs (*c*). Néanmoins il est bon d'observer que ce feu est moins le feu élémentaire, que le feu artiste universel qui compose la substance de l'éther, celle des astres, et qui circule dans toutes les parties de la Nature. C'est là ce premier élément ou cet agent universel qui, subissant, comme Routren, une foule de métamorphoses, produisait toutes choses dans le système d'Héraclite et d'Hippasus de Métapont (*d*), que Plutarque lui associe dans cette opinion qui a une très-grande affinité avec le système indien.

Ce philosophe, à l'imitation des brames, proposait ses dogmes d'une manière énigmatique sur la succession des mondes qui naissent du feu et se réduisent en feu après certaines périodes, et sur les métamorphoses variées de l'élément unique qui, en se condensant, devenait eau, laquelle à son tour condensée devenait terre; et réciproquement par la dilatation, la terre retournait à son premier principe. Car dans ce système tout résultait de la condensation ou de la raréfaction (*e*) du feu premier principe (*f*). Il ne faut pas oublier, dit Marc-Aurèle, ce mot d'Héraclite (*g*), que la mort de la terre est sa dissolution en eau, celle de l'eau en air, et celle de l'air en feu, et réciproquement. Les dogmes d'Héraclite pourront servir à expliquer les cosmogonies de l'Inde, et l'his-

---

(*a*) Just. in Apolog., p. 51. — (*b*) Simplic., p. 68. — (*c*) Athenag. Leg., p. 94. — (*d*) Plut. de Plac. Phil., p. 877. — (*e*) Diog. Laer., l. 9, p. 632. — (*f*) Ibid. Laer., p. 632. — (*g*) Marc. Aur., l. 4, c. 37.

toire figurée dans laquelle les brames ont écrit la généalogie et les diverses métamorphoses des élémens et de leurs puissances ou qualités personnifiées et mises en scène avec des planètes, des astres et d'autres êtres physiques, et même très-souvent avec des êtres moraux aussi personnifiés. Héraclite attribuait ces générations et ces destructions par le feu à la marche nécessaire de la Nature qu'il appelle fatalité. Jupiter, dans Ovide (*a*), se souvient aussi des décrets du destin, qui veulent qu'un jour l'Univers soit consumé par le feu. Le poëte a donc consacré dans ses vers un dogme qui se retrouve chez les brames de l'Inde et chez les philosophes de la Grèce.

Tout ceci justifie l'opinion dans laquelle nous sommes, qu'il faut bien connaître les dogmes des différentes sectes de philosophes, pour pouvoir entendre les cosmogonies poétiques et en général la théologie des différens peuples du monde. C'est parce que nous sommes intimement convaincus de cette vérité, que nous entrons ici dans ces longs détails sur les opinions que les anciens philosophes ont eues sur les qualités différentes des élémens, et sur la quantité plus ou moins grande de force et d'énergie qu'emprunte d'eux la Nature dans l'organisation universelle des êtres qui la composent ou qui se forment dans son sein. La génération ne s'opérant que dans le monde sublunaire, qui se partage en quatre couches d'élémens, Empedocle (*b*) appelait guerre et discorde tout ce qui tend à la génération; au contraire, il appelait concorde et paix tout ce qui tend à l'embrasement et à rendre les corps au feu primitif qui compose la substance pure des

(*a*) Ovid. Met., l. 1, fab. 9, v. 50. — (*b*) Ibid. Laer., p. 632.

astres. C'est ce qui lui faisait dire que tout s'opérait dans l'Univers par contrariété. L'un était la marche de la Nature de haut en bas, et l'autre sa marche de bas en haut. On a ensuite appliqué cette théorie aux ames qui, en s'unissant aux corps par la génération, suivaient le mouvement de haut en bas, et qui, s'en séparant par la mort, se mouvaient de bas en haut, et cela parce que les ames étaient supposées être de la nature du feu éther (*a*) qui est captif ici-bas, livré au choc des élémens, et qui recouvre sa liberté en remontant vers le séjour lumineux de l'éther où règne une paix et une félicité éternelle. Nous aurons occasion ailleurs de développer cette théorie, il nous suffit ici d'en indiquer le germe dans l'opinion philosophique sur la nature et sur l'activité du feu principe.

Cette double marche de la Nature était annoncée (*b*) par les métamorphoses du feu, élément universel qui, se condensant, devenait fluide, et qui, plus épais ensuite, se changeait en eau, laquelle, fortement condensée, devenait terre. C'était la progression de haut en bas; réciproquement la terre, mise en état de fluidité et donnant l'eau, d'où l'évaporation faisait sortir un fluide plus léger, offrait une contremarche de bas en haut. Du sein de cet élément appelé mer, et de celui de la terre, sortaient des exhalaisons, les unes claires et limpides, les autres ténébreuses (*c*). Les exhalaisons les plus épurées nourrissaient le feu, et les autres alimentaient le principe humide. C'était aussi de ces diverses évaporations que naissaient les différentes températures

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 12. — (*b*) Diogen. Laert. Ibid., p. 632. — (*c*) Ibid., p. 633.

Digitized by Google

des saisons. Les unes entraient dans la composition de la chaleur du jour, et les autres dans celle de la fraîcheur des nuits. Elles influaient aussi sur la température du sec de l'été, et de l'humidité surabondante des hivers.

Hippasus qui pensait, comme Héraclite [74], que le feu, mêlé à l'eau, était le principe universel de la Nature, renfermait dans des temps limités ces changemens du monde, ou ces périodes de génération et de destruction, et faisait du grand tout un être fini et dans un mouvement éternel (*a*). Cette idée rentre dans celle des Perses qui fixaient à 12,000 ans la durée du monde, après lequel temps le monde détruit renaissait de ses cendres. Les Perses regardaient aussi le feu comme la première cause de la Nature, et en avaient consacré l'image dans leurs pyrées où l'on entretenait le feu perpétuel. C'était l'opinion des Scythes, que le feu avait tout engendré; et dans la réponse que le chef de ces peuples (*b*) adresse à Darius, il lui dit qu'il ne reconnaît pour maître que Jupiter, un de ses aïeux, et la Déesse Vesta, reine des Scythes (*c*). On sait que Vesta présidait au feu, et que des vierges étaient chargées à Rome d'entretenir le feu sacré sur ses autels. Ces filles remplissaient en Occident les fonctions de prêtresses du feu, comme les mages des Perses celles de prêtres de ce même Dieu.

Zénon et tous les stoïciens (*d*) admettaient la dis-

(*a*) Sext.-Empir. Hypoth., l. 3, c. 4. Diogen.-Laer., l. 8, p. 621. — (*b*) Justin, l. 1, c. 2. — (*c*) Hérodote, l. 4, c. 127. — (*d*) Diog.-Laer., l. 7, p. 519.

Digitized by Google

solution de tous les élémens par le feu, qui était un principe incréé et corporel, mais sans forme (*a*), au lieu que les élémens étaient déjà une matière conformée. On voit que ce feu dissolvant était le feu éther, d'une nature supérieure aux élémens, et conséquemment à celle du feu élémentaire que souvent on a confondu avec le feu éther, premier principe, auquel il est contigu, et qui circule dans les sphères planétaires. Empédocle (*b*) a très-bien établi cette distinction, lorsqu'il dit que la première substance qui se dégagea du chaos fut l'éther, ensuite le feu qui se plaça au-dessous; que l'éther composa la substance du ciel. La terre se forma après le feu, et ensuite les deux élémens intermédiaires qui devinrent le lien qui l'unit au feu. Platon nommait d'abord le feu, ensuite l'éther; ce qui est une inversion vraisemblablement dans Plutarque, qui rapporte son opinion; puis l'air, ensuite l'eau, et enfin la terre. Quelquefois aussi il liait ensemble le feu et l'éther (*c*), confusion qu'il faut éviter et qui a été faite souvent par les anciens. Aristote n'a pas fait cette faute. Il admet d'abord l'éther, tel qu'il est, comme substance active, et non pas passive, telle que le feu élémentaire. Il en fait la cinquième substance, après laquelle il range le feu, l'air, l'eau et la terre, subordonnés à son activité. Ce sont ces quatre derniers qu'il appelle passifs, tandis qu'il caractérise l'autre par une impassibilité absolue. Telle est effectivement la nature du feu éther qui compose le principe actif dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore quand il sera question de l'ame du monde. Il don-

(*a*) Plut. de Plac. Phil., l. 1, c. 2, p. 875. Ibid., p. 887, l. 2, c. 9. — (*b*) Ibid., l. 2, c. 6, p. 887. — (*c*) Ibid., l. 2, c. 7, p. 887.

Digitized by Google

nait au feu éther, qui compose la substance des corps célestes, le mouvement circulaire, tandis qu'il attribuait aux élémens le mouvement perpendiculaire, de bas en haut pour les élémens légers, tels que le feu et l'air, et de haut en bas pour les élémens pesans, tels que l'eau et la terre. Empédocle n'assignait point de place déterminément constante à ces quatre élémens qu'il disait souvent en changer (*a*).

Pythagore, outre le feu élémentaire, admettait aussi la cinquième substance, ou le cinquième élément, dont nous ne devrions pas parler ici, puisqu'il ne fait point partie de la cause passive, mais dont il était indispensable cependant de parler, puisqu'il a été confondu avec l'autre, et que, sans cet avertissement, on aurait pu les confondre dans l'explication des allégories sacrées, faites sur le jeu des causes actives et passives de la Nature. Pline, par exemple, a commis cette erreur, quand il dit (*b*) qu'il n'y a aucune incertitude sur le nombre des élémens, lesquels sont au nombre de quatre; que le plus *élevé* de tous est le feu d'où sont formés ces *yeux brillans* du ciel étoilé [75]. On voit évidemment que Pline a pris le feu élémentaire pour le feu éther; ce qui n'est pas exact. C'est du feu élémentaire, mêlé aux vapeurs que l'air soutient, qu'est formée la foudre ainsi que les autres météores ignées; c'est de la substance du second que sont tirés les astres. Au reste, Pline range les quatre élémens dans leur ordre connu, et sur quatre couches concentriques, dont la terre occupe le centre, placée au point le plus bas du monde, où elle reste immobile suivant

(*a*) Plut. de Plac. Phil., p. 887. — (*b*) Plin., l. 2, c. 5.

Digitized by Google

Pline. Ce naturaliste attribue au feu, en général, une force féconde qui le rapproche de la nature du principe actif. Il est le seul, dit-il, des élémens (*a*) qui se propage lui-même, et qui, d'une faible étincelle, devienne un vaste incendie. C'est là, sans doute, ce qui a fait associer le feu élémentaire à la nature active et féconde du feu éther, ou du feu artiste, qui constitue l'ame universelle du monde suivant Varron, lequel fait tout dépendre du feu modérateur de la Nature (*b*).

Cette idée théologique, sur l'activité du premier élément, était consacrée dans le cérémonial du mariage chez les Romains; on obligeait la nouvelle épouse à toucher le feu et l'eau (*c*). Plutarque, examinant la raison de cet usage, croit la trouver dans l'opinion philosophique qui faisait du feu un principe mâle, et de l'eau un principe femelle. Il voit dans le feu l'élément actif qui fournit le principe du mouvement, et dans l'eau le sujet ou la matière qui le reçoit. De même que le feu, sans humidité, est aride et incapable de rien alimenter, et que l'eau, sans la chaleur, est stérile et oisive; de même le mâle et la femelle ne peuvent rien produire séparément et sans leur mutuelle union. Ceci s'accorde avec l'opinion attribuée à Hermès, savoir, que le feu avait fécondé l'eau et l'avait rendue mère. Les vestales (*d*), dépositaires du feu sacré, étaient aussi chargées de garder l'eau.

Lactance regarde le feu et l'eau (*e*) comme les deux principaux élémens, de l'union desquels résultent tous

---

(*a*) Plin., l. 2, c. 107. — (*b*) Ibid., Orig., l. 8, c. 6. — (*c*) Plut. Quæst. Rom., p. 263. — (*d*) Cedrenus, p. 148. — (*e*) Lactance, l. 2, c. 10.

les corps sublunaires. Il appelle le premier un élément mâle et un principe actif, et le second un élément femelle et un principe passif. Il rappelle, à ce sujet, la cérémonie du mariage chez les Romains, celle dont nous venons de parler, et donne pour raison que tout fœtus, ou production qui résulte de l'union des deux sexes, ne se forme que par le concours de l'humidité et de la chaleur, et que c'est de cette union au feu principe que vient la vie du corps animé; que dans l'humide réside la matière qui s'organise, et dans la chaleur la force organistique qui constitue l'ame ou la vie de l'animal. Il tire un exemple de la génération des oiseaux, dont l'œuf contient un fluide qui ne s'organisera jamais, et jamais ne sera animé que par la force active de la chaleur qui lui est communiquée par l'incubation, ou par tout autre moyen. Cette comparaison de l'œuf a été appliquée au fluide sphérique, dont s'est formé l'Univers par la chaleur du feu éther, principe de mouvement et de vie. Lactance voit une conséquence de cette opinion dans la peine portée à Rome contre les exilés, à qui on interdisait le feu et l'eau, c'est-à-dire, les deux principes de la vie et les deux élémens premiers de toute organisation; ce qui était équivalent à une peine de mort. Le feu, suivant Lactance, est l'élément propre à l'homme qui est un animal céleste, et qui, comme le feu, tire son origine du ciel; au lieu que l'eau entre en plus grande quantité dans la formation des autres animaux [76]. L'eau est un élément corporel; le feu tient de la nature de l'ame.

D'autres philosophes attribuaient à la terre la nature passive, et laissaient au feu sa nature active. Ainsi pensait Proclus. On a coutume, dit ce philosophe, d'appeler

Digitized by Google

mâle le feu, et de donner le titre de femelle à la terre (*a*); celle-ci fournit la matière, et le premier lui applique les formes. Le feu, parmi les élémens, tient le rang de principe actif, et renferme une énergie qui le rend propre à faire et à organiser les différens êtres; il les pénètre tous, et circule dans tous les corps. On voit qu'ici Proclus a voulu désigner le feu artiste des stoïciens, plutôt que l'élément du feu. Au reste, cette variété apparente d'opinions sur les élémens qui avaient la nature active ou passive, vient de ce que souvent on a pris le feu pour le ciel, et la terre pour la matière sublunaire; ce qui rentre dans la division des deux grands principes dont nous avons parlé plus haut (*b*).

Platon lui-même, que Proclus commenta, n'admettait que deux élémens premiers, dont le monde avait été formé, et qui lui ont donné la double propriété dont il est doué, c'est-à-dire, de pouvoir être vu et de pouvoir être touché (*c*). La terre lui avait donné la solidité et la stabilité; et le feu, la forme, la couleur et le mouvement. Les deux autres élémens, l'air et l'eau, n'ont été placés que comme liens intermédiaires qui unissaient ces élémens extrêmes, véritablement premiers et nécessaires, et qui avaient besoin d'élémens mitoyens qui rendissent moins brusque le passage de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'Anaxagore divisa les élémens en légers et pesans. Les premiers, tels que le feu, se portaient en haut; les seconds, au plus bas de l'espace [77], tandis que l'air et l'eau se plaçaient au milieu d'eux (*d*).

(*a*) Procl. in Tim., l. 1, p. 33, 34. — (*b*) Ci-dessus, l. 2, c. 2. — (*c*) Plut. de Fort. Rom., p. 316. — (*d*) Diogen.-Laert., l. 2. V. Anaxag., p. 93.

Digitized by Google

La marche de la Nature, suivant le grand nombre des philosophes, ne devait jamais être brusque ni coupée par des sauts trop hardis, mais graduée insensiblement, suivant une progression dont les différences sont infiniment petites. C'est par une suite de ce principe que l'on imagina les demi-Dieux et les héros, comme liens intermédiaires entre la nature des Dieux et celle des hommes.

L'opinion philosophique qui place le feu et la terre au rang de premiers élémens, et qui ne donne que le second rang aux deux autres élémens, lesquels semblent n'exister que pour lier les premiers entre eux, a servi de fondement à la distribution que les astrologues ont faite des quatre élémens dans les douze signes. Comme cette théorie entre dans le système religieux des anciens, nous allons en donner l'idée en peu de mots, d'après Firmicus (*a*).

Dans la Nature élémentaire, ou dans le monde sublunaire, tout étant censé modifié par l'action des douze signes, on crut apercevoir, ou plutôt on imagina que tel signe avait plus d'analogie que tel autre avec tel ou tel élément. Les douze signes réunissant donc en eux la nature de ces quatre élémens, on en affecta trois à chaque élément, à compter par le feu, la terre, l'air et l'eau. Ainsi, en prenant le lion ou le domicile du soleil pour premier signe, et il l'était deux mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne, et en y fixant le siége du feu, la terre se trouvait placée sous la vierge qui s'appela Cérès, l'air sous la balance, et l'eau sous le scorpion. En continuant et répétant la série, le feu

(*a*) Firmic., l. 2, c. 11.

Digitized by Google

prit un nouveau siége dans la flèche ou l'arc du sagittaire, la terre au capricorne, l'air au vase du verseau, et l'eau aux poissons. Le bélier devint le troisième siége du feu, le bœuf ou taureau celui de la terre, les gémeaux de l'air, et le cancer de l'eau. Ce qui donna pour le feu, en tirant des lignes qui liaient entre eux ses trois siéges, un triangle dont le bélier, le lion et le sagittaire formaient les trois sommets. Pour la terre, ce fut un autre triangle dont le taureau, la vierge et le capricorne formèrent aussi les trois sommets ou angles. Le triangle de l'air appuya ses trois sommets sur les gémeaux, la balance et le verseau. Enfin le triangle de l'eau eut les siens fixés au cancer, au scorpion et aux poissons. Ce qui donna quatre triangles élémentaires qui, par leurs différens sommets, fixèrent le lieu ou le siége des élémens dans les douze signes, d'où découlaient toutes les qualités qui caractérisaient la nature de chaque élément. Cette théorie trouvera son application dans le Traité d'Isis et d'Osiris, où Plutarque dit que le soleil étant au scorpion et la lune pleine au taureau, on pleurait la mort d'Osiris, époux d'Isis, et l'on faisait une figure formée d'un mélange de terre et d'eau (*a*), par raison d'analogie avec la nature de ces deux divinités. Isis ou la lune était au taureau, siége de la terre, et Osiris ou le soleil au scorpion, signe de l'eau. Ils partageaient donc alors la nature du siége et de l'élément dont chacun de ces signes était le siége, c'est-à-dire de l'eau et de la terre.

Nous avons vu qu'il n'y a pas un des quatre élémens

(*a*) Plut. de Isid., p. 366.

à qui quelque secte de philosophes n'ait attribué la prééminence sur les autres, suivant les différentes manières dont on supposait qu'ils agissaient dans la Nature et dans le grand ouvrage de la végétation sublunaire. Le feu, la terre, l'eau, et même l'air, se sont disputé cette prérogative d'élément primitif, duquel tout naît et dans lequel tout se résout. Mais quelque partage qu'il y ait eu dans les opinions sur cette priorité, il semble que le feu est celui de tous dont la prééminence ait été plus généralement reconnue, surtout à cause de son affinité avec le feu éther qui est en quelque sorte sa partie la plus épurée, celle dont on fit une cinquième substance. Malgré le respect de l'Égyptien pour l'eau, il mettait Vulcain à la tête de tous ses Dieux, et le soleil n'était que son fils. Les pythagoriciens faisaient du feu l'élément central de l'Univers, le principe demiourgique qui vivifiait la terre, et qui en écartait le froid de la mort (*a*). C'était, suivant les uns, la forteresse dans laquelle Jupiter habitait; selon d'autres, il composait sa garde; selon quelques autres, c'était là son trône. Ce sont autant de comparaisons différentes par lesquelles les anciens exprimaient la nature du Dieu, source de lumière, de chaleur et de vie, et en général de tout le bien de la Nature. Car Jupiter était pour les Grecs ce qu'Oromaze était pour les Perses.

Parmi les raisons qu'ils donnaient des motifs qui leur avaient fait placer au centre de l'Univers ce feu sacré, éternel, ce foyer de lumière éthérée, autour duquel circule la terre comme tous les autres astres, ils disaient qu'il convenait à la substance la plus précieuse d'occuper

(*a*) Simpl. in Arist. de Cœl., l. 4, p. 124.

Digitized by Google

la place de l'Univers la plus distinguée, et que cette place était le centre. Suivant Philolaüs (*a*), c'était le soleil qui réfléchissait vers nous les rayons de ce feu central universel. Son système rentrait dans celui que Copernic trouva depuis, et qu'il établit sur une meilleure base que celle des convenances. C'était autour de ce feu central que le ciel, le soleil, la lune et les planètes (*b*) tournaient, comme autour du foyer commun de la Nature. Philolaüs donnait le nom d'Olympe à la substance pure qui circulait vers la circonférence de cet immense cercle des cieux suprêmes, qui comprennent sous eux les orbites planétaires, et qui sont dans un mouvement éternel. C'était là proprement, dans cet intervalle inférieur où les sept planètes roulaient avec ordre, qu'il plaçait ce qu'on appelle monde; au-dessous du monde et de la lune qui en est le terme, était l'espace qu'occupe la Nature, laquelle est dans un état de génération et de changemens éternels. Il lui donnait le nom de ciel; c'est ce ciel dans lequel le peuple croit que voyagent les nuages.

Dans le système de Philolaüs, le feu, comme on vient de le voir, est la plus parfaite de toutes les substances, celle qui est le centre et le lien de toutes les autres, et celle qui leur imprime ce mouvement éternel dans lequel est tout l'Univers. Philolaüs était pythagoricien, et Pythagore (*c*) plaçait dans le feu ou dans la chaleur qu'il contient le principe de la vie de tous les êtres. Au reste Pythagore et les pythagoriciens donnaient aux quatre élémens une influence à peu près égale dans l'organisation

---

(*a*) Plut. de Plac. Phil., l. 2, c. 20, p. 990. — (*b*) Stobée, Ecl. Phy., l. 1, c. 24. — (*c*) Diog.-Laer. V. Pyth., l. 8, p. 584.

des corps (*a*), lesquels n'étaient que des combinaisons variées et autant de métamorphoses diverses de ces mêmes élémens.

Empédocle qui avait été disciple de Pythagore, outre les quatre élémens, admettait encore deux principes, l'un d'union et l'autre de discorde (*b*), qui travaillaient en sens contraire les quatre élémens, et opéraient toutes les générations et les destructions qui ont lieu ici-bas. C'est ce qu'en d'autres termes Ocellus de Lucanie appelle la Nature et la discorde. Il donnait à chacun des élémens le nom d'une divinité. Jupiter (*c*) à qui il donne l'épithète de blanc, épithète qui caractérise le bon principe, était la divinité du feu. Il donnait le nom de Junon au principe passif sur lequel agit le feu, et qu'il place dans la terre, ou dans l'air suivant d'autres (*d*). Il admettait les métamorphoses éternelles de ces quatre élémens, et il attribuait leur mouvement à l'activité du feu qui fermente avec eux (*e*). Il était l'ame et le lien de toute la Nature qui, née du feu, devait aussi se résoudre en cet élément. Cette opinion, dit Cedrenus (*f*), rentrait dans celle des stoïciens qui attendaient la conflagration universelle. Il admettait aussi la métempsycose, qui était une suite nécessaire de l'opinion des pythagoriciens sur le feu éther, principe de vie de tous les animaux. Aussi Empédocle disait-il que le feu était Dieu, principe fondamental de la théologie des mages qui donnent à cet élément la

(*a*) Diog.-Laer., l. 8, p. 583. Ibid., 599. Ibid., p. 615. — (*b*) Athen. Leg. pro Chri., p. 91. Ci-dessus, l. 2, c. 2. — (*c*) Diog.-Laer., l. 8, p. 615. — (*d*) Plut. de Placit. Phil., l. 1, c. 3, p. 878. — (*e*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 8. — (*f*) Cedren., p. 157.

Digitized by Google

prééminence sur tous les autres (*a*). La mobilité du feu et son extrême subtilité l'avaient même fait passer dans la classe des êtres incorporels (*b*), principes de vie et de mouvement dans les corps. Les philosophes payens, dit Firmicus, sont dans une grande erreur de regarder le feu comme une divinité suprême qui, par sa chaleur active, devient l'ame de tous les élémens (*c*), lesquels sont censés tirer de lui toute leur substance. Firmicus substitue au feu, lien de toute la Nature élémentaire, un être intellectuel, qu'il appelle le créateur et l'ordonnateur de toutes choses, c'est-à-dire un être abstrait à qui il attribue les qualités et les fonctions du feu artiste ou du feu éther, dont les stoïciens faisaient la première divinité et le véritable Être-Suprême. C'était lui qui tenait les élémens dans un mouvement et une activité éternelle. Le soleil en était le principal foyer. Approchait-il de nos régions, les élémens mis en activité subissaient des métamorphoses innombrables dans les différens corps organisés. S'éloignait-il, tout languissait dans un engourdissement mortel, qui enchaînait l'activité demiourgique répandue dans les élémens qui n'éprouvaient plus que les mouvemens irréguliers qui agitent le chaos. La chaleur était un principe de vie et d'ordre parmi eux; le froid un germe de mort et de désordre. La chaleur faisait tout naître (*d*); sans elle la Nature était livrée à une affreuse stérilité.

Ces observations conduisirent à d'autres réflexions sur les qualités des élémens qu'on réduisit à quatre, le

---

(*a*) Jul. Fir. de prof. Err., p. 10. — (*b*) Plot. Ennead. 3, l. 6, c. 6. Mars. Fic. in Ennead. 3, l. 5, c. 6. — (*c*) Firmic. de Prof. Rel., p. 10. — (*d*) Isid. Origin., l. 20, c. 10.

chaud, le froid, le sec et l'humide (*a*). C'était dans l'air principalement que ces modifications commençaient à s'opérer par le mouvement oblique ou annuel du soleil, « qui par ses allées et ses retours, comme nous l'a dit Ocellus de Lucanie (*b*), change continuellement l'air en raison de froid et de chaud; d'où résultent les changemens de la terre et de tout ce qui tient à la terre, par lesquels le zodiaque devient cause de génération. » Chacune de ces températures répondait à une des quatre saisons, et partageait la température générale de chaque révolution annuelle du soleil. Le chaud triomphait-il? c'était l'été. Le froid était-il vainqueur? c'était l'hiver. Se mêlaient-ils à doses inégales (*c*)? c'était le printemps, si le chaud entrait en plus grande quantité. C'était l'automne, si la dose du froid était plus grande. L'humidité dominait au printemps; elle était la source de la fécondité et de la beauté de la Nature à cette époque. C'était l'effet de l'influence heureuse d'Osiris (*d*). La sécheresse rendait la Nature stérile en automne; c'était l'effet de l'influence maligne de Typhon, qui desséchait et faisait périr les plantes que le bienfaisant Osiris avait fait naître, en répandant cette sève active qui développe et alimente tous les corps. L'humide et le chaud, qui répondent au printemps et à l'été, ont la vertu d'engendrer et de produire, suivant Ptolémée (*e*); le sec et le froid, au contraire, ne peuvent que détruire. On voit par là pourquoi le principe humide et chaud fut affecté à Osiris et aux signes du

(*a*) Diog.-Laert. vit Pyth., l. 8, c. 583. — (*b*) Voy. ci-dessus, l. 2, c. 2. — (*c*) Diog.-Laert., l. 8, p. 583. — (*d*) Plut. de Iside, p. 364. — (*e*) Ptolémée, Tetrabil, l. 1, c. 5.

Digitized by Google

printemps et de l'été, et pourquoi le principe sec et froid fut attribué à Typhon ou aux six signes d'automne et d'hiver.

Macrobe fait l'application de cette théorie sur les quatre qualités élémentaires aux quatre saisons ou aux quatre parties de l'année, aux quatre parties du mois et aux quatre parties du jour (*a*); tant cet esprit de symétrie a régné chez les anciens. La température humide ou le développement de toute l'énergie féconde du principe humide appartient au printemps; le chaud à l'été; le sec destructif et stérile à l'automne, et le froid à l'hiver.

De même, depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, règne le principe humide générateur; le chaud règne depuis celle-ci jusqu'à la pleine lune; au moment où la lune s'échancre jusqu'à la deuxième quadrature, c'est le sec de Typhon qui commence à régner; enfin le froid règne depuis le dernier quartier jusqu'à la nouvelle lune. La même distribution eut lieu entre les quatre parties du jour, à compter de l'humide aurore jusqu'au froid *Hesperus* ou au coucher du soleil. C'est au printemps (*b*), dit Varron, que le principe humide est surabondant. En suivant la marche de la Nature, on observe une succession de générations et de destructions; et la génération qui, par sa nature, est infiniment préférable à la corruption, commence par le développement de la chaleur tempérée (*c*), dit Abulmazar. C'est la chaleur qui est le principe d'organisation et de mouvement dans tous les corps animés. Le froid, au

(*a*) Macrob. Som. Scip., l. 1, c. 6. — (*b*) Varro de re rusticâ, l. 1, c. 40. — (*c*) Abul. Intro., l. 2, c. 5. Stoff., p. 44.

contraire, est cause de corruption et d'affaiblissement. C'est sous le premier signe ou sous *aries* que commence à s'opérer la génération; c'est sous *libra* ou sous la balance que commence la destruction. On trouvera occasion d'appliquer cette observation dans l'explication de la cosmogonie des Perses, qui fixent au lever de la balance et du serpent l'introduction du mal dans l'Univers, et conséquemment à l'agneau ou au premier signe de printemps la régénération. Sous *aries*, dit Abulmazar, on sent les premières impressions du chaud générateur; sous la balance, celle du froid destructeur qui dessèche tout par son aridité. C'est la même idée que Plutarque nous donne du Typhon peint avec les attributs du serpent placé sur la balance.

Aristote, qui rappelle toutes les modifications (*a*) différentes des élémens aux quatre qualités premières dont nous venons de parler, les sous-divise ensuite en qualités actives et qualités passives. Il range le chaud et le froid dans la première classe, et l'humide et le sec dans la seconde. Ainsi l'humide du printemps est une qualité passive que féconde la chaleur active de l'été; ce qui s'accorde avec l'opinion dont nous avons parlé plus haut, laquelle suppose que le feu est un élément mâle, et l'eau un élément femelle. Toutes ces distinctions sont bonnes à recueillir, et pourront trouver leur application dans la suite parmi la foule d'idées physiques qu'il nous faudra reconnaître sous le voile de l'allégorie, dont les anciens mythologues ou théologiens ont couvert leurs spéculations sur la Nature et sur le jeu de ses agens, et sur

(*a*) Arist. de Gener. et corrupt., l. 2, c. 2.

Digitized by Google

le mouvement de ses parties. Les divers météores ou phénomènes de l'air qui ont souvent été personnifiés, les différentes températures de l'air qui caractérisent les saisons, et de qui dépend toute la végétation, sont l'effet nécessaire de ces quatre modifications des élémens, en raison du chaud, du froid, du sec et de l'humide, qu'Aristote appelle des puissances élémentaires (*a*). On trouve dans la théologie indienne de semblables puissances personnifiées. Quoique ces puissances ou qualités fussent communes aux quatre élémens, cependant on crut devoir classer chacune sous un élément, et on choisit celui avec lequel on lui trouvait plus d'affinité (*b*). Le feu eut le chaud, l'air le froid, l'eau l'humide, et la terre le sec, d'où il paraît que ces qualités ne se manifestaient dans un élément que par son mélange avec l'autre; ainsi l'eau devenait chaud-humide par sa réunion au feu, etc.

De même que les anciens distribuèrent les élémens dans les douze signes, de même ils partagèrent les qualités élémentaires entre les planètes et les fixes, de manière à leur donner une dose plus ou moins grande de ces qualités. C'est ce qui composa le caractère de la planète et de l'étoile, détermina la nature de leur influence, et conséquemment régla tout le système météorologique, qui était subordonné aux influences des planètes et des fixes (*c*). Qui peut douter, dit Pline (*d*), « que la température des étés et des hivers, et les changemens périodiques qui se reproduisent durant chaque révolu-

(*a*) Diog.-Laer. V. Zenon, l. 7, p. 521. — (*b*) Stobée, l. 1, c. 13. — (*c*) Ptolémée, Tetrab., l. 1, c. 5; et l. 2, c. 11. — (*d*) Plin. Hist. Nat., l. 2, c. 39.

tion annuelle, ne soient autant d'effets dépendans du mouvement des astres? Non-seulement le soleil y influe comme un modérateur suprême, dont l'action se manifeste dans la marche générale de chaque année, mais chaque astre en particulier y influe par son caractère propre, et par les rapports d'analogie qu'il y a entre sa nature et celle des effets produits. Les uns sont propres à opérer la liquéfaction et la dissolution en fluides, les autres la concrétion ou la congélation de ces fluides, soit en frimats, soit en neige, soit en grêle. D'autres produisent le vent, donnent à l'air une douce chaleur, ou élèvent les exhalaisons brûlantes, ou répandent la rosée, ou enfin amènent le froid cuisant. » Chaque astre durant sa révolution développe son énergie propre, et agit dans le sens où le porte sa nature. Ainsi le passage de Saturne se manifeste par l'abondance des pluies. Virgile veut aussi que l'on tire du lieu de cette planète des pronostics sur les vents et les orages (*a*); et Servius, son commentateur (*b*), l'appelle le Dieu des pluies, lesquelles tombent en abondance en Italie, lorsque le soleil arrive au capricorne, domicile de Saturne. C'est ce qui fait dire à Horace que ce signe domine sur les eaux de l'Hespérie. Il produisait la foudre dans le scorpion, les vents dans un autre signe, continue toujours Servius. « Non-seulement les planètes ont ces différentes propriétés, reprend Pline (*c*), mais encore un grand nombre d'étoiles ou de constellations qui composent le système des fixes, et dont les influences par-

(*a*) Georg., l. 1, v. 336. — (*b*) Serv. Comment. Ibid. — (*c*) Plin. Ibid., l. 2, c. 39.

Digitized by Google

ticulières se lient à celles des planètes, suivant les divers rapports de distance et d'aspects propres à exciter et à augmenter ces influences. »

Pline cite, pour exemple, la constellation pluvieuse des hyades, à qui les Grecs n'ont donné ce nom qu'à cause de la propriété qu'elles ont d'amener la pluie qu'on regardait comme un effet de leur influence humide. Il en était de même de la chèvre et de ses chevreaux, qui reçurent aussi l'épithète d'astres pluvieux. L'orage et la grêle semblaient partir des mains du bouvier, et se former au lever de la belle étoile *Arcturus*, qui fait partie de cette constellation. C'est toujours Pline qui parle.

Il passe ensuite aux effets produits par d'autres étoiles, telle que la belle étoile du grand chien (*a*), Sirius ou la violente canicule, dont l'influence sur la terre paraît être la plus grande et la mieux caractérisée. Qui ignore que les ardeurs brûlantes du soleil, dit Pline, ne s'allument aux feux de la canicule? Son influence se fait sentir sur la mer, dont son lever fait bouillonner les flots; dans les celliers, par la fermentation du vin; les eaux stagnantes même sont agitées. Pline continue le récit des prodiges opérés par la canicule, et auxquels croit encore le peuple, parce que le peuple conserve en dépôt dans son esprit le limon des préjugés de tous les siècles, et que pour lui seul sont faits les prodiges. Ainsi la canicule est restée en possession d'une partie de la grande puissance dont la crédulité des premiers hommes l'avait environnée.

Les autres astres n'ont pas été aussi heureux. Moins

(*a*) Plin. Ibid., c. 40.

Digitized by Google

étudiés, ils ont été moins estimés, et sont presqu'entièrement inconnus au peuple. Mais autrefois ils étaient, même pour les savans, autant de causes des différens effets sublunaires et des agens employés dans la Nature pour toutes ses opérations. C'est sous ce point de vue que l'on doit envisager l'antiquité, et c'est ce qui justifie l'importance que nous croyons devoir donner aux moyens astronomiques dans l'explication des allégories sacrées sur les causes naturelles ou sur les Dieux. Car ici ces mots sont absolument synonymes, d'après la définition que nous avons mise à la tête du premier chapitre de cet ouvrage.

Ceci nous conduit naturellement à entrer dans quelques détails sur cette grande erreur, appelée science de la Nature, et des rapports du ciel avec la terre, autrement l'astrologie naturelle. Celle-ci, à son tour, donna naissance à l'astrologie judiciaire dont nous ne nous occupons pas, mais qui s'appuie sur les mêmes bases que la première; car elle n'en est qu'une extension [78]. C'est même ce qui nous obligera souvent de tirer des autorités et des principes de l'une et l'autre science (si on peut leur donner ce nom), par la raison que cette double erreur est partie d'une même source, c'est-à-dire de l'abus qu'on a fait de l'action du ciel sur la terre.

Après avoir donné la division de la cause active et passive et celle de leurs parties, et avoir tracé l'ordre de leurs distributions, il nous reste à parler de l'action des unes sur les autres, dans la production des effets qui résultent de leur concours, et de l'influence des astres sur les élémens, et sur l'organisation des corps qui se forment dans leur sein. C'est là ce qui constitue proprement ce que nous avons appelé l'*astrologie naturelle*.

Digitized by Google

Pline le naturaliste (*a*) nous trace le tableau du ciel semé de figures d'animaux, tels que des reptiles, des quadrupèdes et des oiseaux. Ce ciel fait, dit-il, nuit et jour tranquillement sa révolution autour de nous et des quatre couches élémentaires; il verse, par le moyen de ces figures variées, les différentes semences de fécondité qui engendrent et configurent tous les êtres, jusqu'aux monstres qui habitent les abîmes des mers. Parmi ces figures sous lesquelles sont groupés les astres, il nomme le taureau, les ourses, le charriot, etc., qui ne sont qu'une partie assez petite des autres figures célestes auxquelles il attribue la vertu de féconder la matière, et de lui appliquer des formes. Il met surtout au premier rang des causes de génération, comme Ocellus, le cercle des signes, qui, dans ses douze divisions, porte l'empreinte de douze animaux, ou le zodiaque, dans lequel chemine le soleil par un mouvement régulier (*b*) qui ne s'est jamais dérangé depuis tant de siècles. Voilà donc un naturaliste qui reconnaît l'existence de l'action que le ciel et les figures variées, sous lesquelles toutes les fixes sont casées, exercent sur la Nature sublunaire et sur la matière dans laquelle s'opère la génération. Il cherche dans les formes célestes l'origine des formes terrestres (*c*); ce qui est le dogme fondamental de l'astrologie [79]. Car elle enseignait que toutes les formes d'ici-bas sont soumises aux formes célestes. Il distingue ailleurs les étoiles fixes de ces feux volans, qu'improprement le peuple appelle étoiles (*d*). Il dit des premières qu'elles sont éternelles par leur nature, et qu'elles exercent une grande

(*a*) Plin., l. 2, c. 3, 4, 5. — (*b*) Plin. Ibid., c. 4. — (*c*) Procl. in Tim., p. 21. — (*d*) Plin., l. 2, c. 8.

Digitized by Google

puissance sur la terre. Tout ce livre de Pline est composé d'après les mêmes principes. L'auteur y reconnaît partout les astres fixes et errans, comme les principales causes de tous les météores et de tous les changemens qui s'opèrent ici-bas.

Les Égyptiens, au rapport d'Avenar, pensaient que les douze signes du zodiaque dominaient, par leur influence, la Nature entière dans le règne végétal comme dans le règne animal, les reptiles comme les quadrupèdes; ce qui s'accorde avec ce que rapporte Diodore des mêmes Égyptiens (*a*). Il dit qu'ils avaient de temps immémorial des tables astronomiques qui marquaient les lieux des planètes, la durée de leurs révolutions, leurs directions, leurs stations, leurs rétrogradations, et qu'on y voyait enfin le tableau de leurs influences variées sur les êtres sublunaires. C'est sans doute à ces espèces d'almanachs que nous renvoie Chérémon (*b*), lorsqu'il nous dit qu'on y trouve les principes de la science qui a servi à composer les fables sacrées, ainsi que les noms des horoscopes, des décans et des génies puissans qui gouvernaient la Nature. Nous savons d'ailleurs que le livre d'astrologie était un des livres sacrés que le prêtre portait aux processions égyptiennes (*c*). Les ouvrages attribués aux Mercures égyptiens, et qui, quels qu'en soient les auteurs, contiennent une partie de la théologie de ces peuples, sont faits dans les principes astrologiques dont nous parlons. Le ciel des fixes, comme nous l'avons dit plus haut (*d*), s'y divise en trente-six groupes de décans

(*a*) Diod., l. 1. — (*b*) Porphyr. Epist. Annebon. Præmissa ad Jambl. de Myst. AEgypt. Oxoni. 1678, *in-fol.* — (*c*) Ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*d*) Ci-dessus, l. 2, c. 3.

Digitized by Google

ou d'horoscopes qui, sous la direction d'un Dieu multiforme (*a*), sont occupés à imprimer les formes aux divers corps sublunaires. On y voit le soleil (*b*) chargé de dispenser la vie concurremment avec les planètes et avec les autres astres, suivant une marche réglée qui engendre le temps et les saisons, qui ont sur la terre leurs signes dans les différentes températures de l'air, et au ciel dans le retour des astres, aux mêmes points et aux mêmes situations respectives. C'est ainsi que les rapports, dans lesquels se trouve le soleil avec les différens signes et avec les astres ou constellations placées hors des signes, se remarquent par les conjonctions ou les oppositions, par les levers ou les couchers; ce qui détermine invariablement la marche de l'année, des mois et des saisons, et des effets terrestres qui y correspondent. Ce seront donc ces observations qui nous donneront les élémens de l'astrologie naturelle. Ainsi l'auteur de cet ouvrage, attribué à Mercure Trismégiste, admet les principes de cette science. Il est à propos de le lire avec soin. Quoiqu'entaché de spiritualisme, il contient des dogmes qui faisaient partie de la théologie de la Nature.

Le Pimander, quoiqu'infecté du même vice, offrira également des traces de cette science dont le spiritualisme le plus raffiné a toujours fait usage, comme on aura lieu de le remarquer dans la théologie des Valentiniens et des autres sectaires, et surtout dans le livre apocalyptique des sectaires de Pépuzza, connu sous le nom de livre de l'agneau ou de l'apocalypse de Jean. Le Pi-

---

(*a*) Asclep., c. 8. — (*b*) Asclep. Ibid., c. 10.

Digitized

mander fait du ciel l'ame de la terre (*a*). On y voit les sept mondes éclairés par la lumière éternelle, et la lune, destinée à être l'organe de la Nature inférieure, modifiant continuellement la matière qui, placée au-dessous d'elle, subit mille et mille métamorphoses. Elle est, comme dans Ocellus de Lucanie, le terme des corps immortels et le commencement de la région qu'habitent les êtres mortels. On y retrouve aussi la division duodécimale (*b*), qui forme la distribution de ce qu'il appelle le tabernacle du zodiaque. Le soleil y est regardé comme un Dieu supérieur à tous les autres Dieux célestes, lesquels sont obligés de lui obéir comme à leur roi (*c*). Le chaos, en s'organisant, développe dans son sein sept grandes sphères (*d*). Les Dieux célestes ou les astres se meuvent pour concourir au grand ouvrage de la Nature, pour renouveler les saisons, et avec elles les herbes, les plantes et les générations des différens animaux.

La doctrine du Pimander s'accorde aussi avec celle des savans juifs. Ils pensaient qu'il n'y avait pas sur la terre une planète qui n'eût au ciel son étoile qui lui ordonnait de croître. C'est ce que nous apprend Maimonides, le plus savant des rabbins (*e*). « Il ajoute que toutes les fois que les philosophes parlent de l'administration de l'Univers, ils disent que ce bas monde, où s'opèrent la génération et la destruction des êtres, est gouverné par la force et par les influences des sphères célestes. » Quiconque, disent des Arabes, connaît cette grande chaîne qui lie le monde inférieur au monde supérieur, ou la terre au ciel, connaît absolument tous les

(*a*) Pimand., c. 11. — (*b*) Ibid., c. 13. — (*c*) Ibid., c. 4. — (*d*) Ibid., c. 3. — (*e*) Maimon. More. Nevoch., part. 2, c. 10.

mystères de la Nature. C'était effectivement sur quoi roulaient les anciens mystères.

Les Égyptiens avaient été, ainsi que les Chaldéens, les maîtres des Juifs et des Arabes en astrologie, comme en beaucoup d'autres sciences. Le passage d'Avenar cité plus haut, prouve la conformité de leur doctrine avec celle des rabbins et des Juifs. Diogène Laërce leur attribue la même opinion sur la nature des influences des astres, qu'ils regardaient comme un feu dont l'activité combinée donnait naissance à tout ce qui croît sur la terre, et produisait dans l'air ces températures variées dont la pluie était un des résultats (*a*). L'énergie de chacun des astres errans se modifiait à raison des signes du zodiaque et des fixes auxquels ils répondaient (*b*). C'est là ce que veut dire Diogène Laërce par le feu mélangé ou par l'influence composée, puisque l'influence d'une planète n'était pas toujours isolée, mais qu'elle était souvent composée des [80] influences partielles (*c*), soit des autres planètes, soit des signes. Elle variait même à raison des aspects dans lesquels (*d*) elle se trouvait relativement aux autres, et à raison des points cardinaux qu'elle occupait.

Au reste, ces considérations appartiennent plus encore à l'astrologie judiciaire qu'à l'astrologie naturelle, dont nous donnons ici la théorie, et dont les règles ne sont pas aussi multipliées. Celle-ci s'occupait surtout d'observations relatives aux besoins de l'agriculture et de la navigation, et les variations de l'air, que l'une et l'autre ont intérêt de prévoir, en étaient le principal objet.

(*a*) Diog-Laert. præm., p. 7. — (*b*) Salmas. præf. ann. Clim., p. 25. — (*c*) Ibid., p. 55. — (*d*) Ibid., p. 57.

Digitized by Google

Les hommes, dit Isidore de Séville, étudièrent la science des astres, afin de pouvoir connaître d'avance la température de chaque saison. Car les astres, par leur lever et leur coucher, ou par leurs positions dans certains lieux du ciel, annoncent la température des différentes saisons (*a*). Le coucher de certains astres annonce la tempête et souvent il la produit, dit Columelle (*b*). On sait quels pronostics les habitans du mont Taurus tiraient de l'étoile Sirius, soit pour les récoltes, soit pour la température de l'air, et sur les maladies qui devaient régner (*c*). Les habitans de l'île de Cos faisaient tous les ans les mêmes observations sur le lever de cette étoile, d'où ils tiraient des conjectures sur la salubrité future de cette saison (*d*). Les Égyptiens, au rapport d'Horus-Apollon (*e*), tiraient du lever de cette même étoile des pronostics de la température de toute l'année. Palladius (*f*) atteste le même fait dans ce qu'il nous dit des moyens que prenaient les anciens Égyptiens pour prévoir, au lever de la canicule, si les semences réussiraient bien (*g*). Non-seulement ils voyaient dans cet astre un signe, mais encore une véritable cause des effets produits sur la terre à son lever; tels par exemple que le retour des vents étésiens, et l'intumescence des eaux du Nil (*h*).

Les observations des Chaldéens avaient pour objet, non-seulement les prédictions de l'astrologie judiciaire,

---

(*a*) Salmas. præf. ann. Clim., p. 25. Orig., l. 3, c. 47. — (*b*) Columelle, l. 11, c. 2. — (*c*) Manil. Astron., l. 1, v. 387. — (*d*) Cicero de Divinat., l. 1, sub. fin. — (*e*) Hor.-Apoll., l. 1, c. 3. — (*f*) Palladius de re rusti., l. 7, tit. 9. — (*g*) Plut. de Iside, p. 365. — (*h*) Ci-dessus, l. 2, c. 3.

Digitized by Google

comme nous l'avons dit plus haut, mais encore les besoins du calendrier, et la science des phénomènes météréologiques qui résultaient de l'influence des astres (*a*). Ils observaient le lever, le coucher et même la couleur et l'éclat plus ou moins brillant des astres, d'où ils tiraient des présages de différens phénomènes ou effets naturels, tels que de vents impétueux, de grandes pluies, ou de chaleurs excessives. Ils prétendaient pouvoir prédire jusqu'au retour des comètes, les tremblemens de terre, tous les phénomènes météorologiques, toutes les variations de l'air utiles ou nuisibles, soit aux particuliers, soit aux princes, soit aux empires. Toute cette science était fondée sur une longue suite d'observations faites pendant plusieurs siècles, qui, si on les en croit, leur avaient appris à connaître avec la plus grande exactitude les mouvemens différens et les influences variées des corps célestes, science dans laquelle ils prétendaient surpasser tous les autres peuples.

Ils subordonnent aux sept corps mobiles, ou aux divinités planétaires, trente autres astres [81], qu'ils appellent Dieux conseillers. La moitié de ces Dieux observe ce qui se passe au-dessus de la terre, tandis que l'autre moitié observe ce qui se passe au-dessous. Ils considèrent les choses mortelles et les phénomènes célestes. Tous les dix jours un de ces génies descend de la partie supérieure du monde dans la partie inférieure, faisant en quelque sorte la fonction de messager des planètes ou des astres, et réciproquement un de ceux qui étaient sous la terre monte en haut pour le remplacer. Cette circulation se

(*a*) Diod. Sic., l. 2, c. 30, p. 143.

Digitized by Google

perpétue éternellement suivant une marche régulière et des périodes bien déterminées.

Outre cela, on compte douze grands Dieux, dont chacun préside à un mois et à un des douze signes du zodiaque, ou du cercle dans lequel voyagent le soleil, la lune et les cinq planètes. La durée de la révolution du soleil s'appelle l'année, et celle de la lune le mois. Ils donnent à ces planètes les noms de Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure. Ils prétendent que chacune d'elles a sa révolution particulière, qu'elle achève dans un temps donné et avec une vitesse différente de celle des autres (*a*). Elles ont l'influence la plus grande, soit en bien, soit en mal, sur la naissance de l'homme et sur les événemens de sa vie. C'est d'après les connaissances que l'astrologie a de leur nature et de leurs qualités, et de toute la théorie de leurs aspects, qu'il peut prédire ce qui doit un jour arriver à chaque homme.

Ils placent hors du zodiaque vingt-quatre constellations, dont la moitié est dans la partie boréale, et l'autre moitié dans la partie australe du ciel. Ils attribuent aux vivans celles qui sont placées dans l'hémisphère visible, et aux morts celles qui sont dans l'hémisphère dont le pôle est invisible; et ils les regardent comme les *juges de l'Univers* [82]. Au-dessous de tout cela ils mettent la lune, planète la plus voisine de la terre, et qui achève son cours autour d'elle dans le plus court temps, à cause de sa grande proximité. Ici finit le récit de Diodore, qui le termine en disant qu'on peut assurer que les Chaldéens sont les peuples du

(*a*) Diod., l. 2, c. 31, p. 144.

monde qui ont porté le plus d'exactitude dans les détails de cette science, et qui ont donné le plus de soin à cette étude. Ils prétendaient même faire remonter leurs observations astronomiques à 473,000 ans avant l'arrivée d'Alexandre en Asie; antiquité qui nous paraît absolument incroyable. Les sciences humaines n'auront jamais une telle durée de règne dans un même pays.

Quoique ce passage de Diodore soit en grande partie relatif à l'astrologie judiciaire, qui était la science favorite des Chaldéens, pour qui elle était très-lucrative, cependant nous avons cru devoir le rapporter, parce qu'il nous apprend quelles étaient les divisions du ciel qu'ils avaient imaginées, et parce qu'elles nous serviront à un autre objet, c'est-à-dire à reconnaître leurs Dieux, ou les différentes classes de génies qui présidaient à ces divisions. D'ailleurs nous avons vu que l'astrologie naturelle, qui a pour objet les pronostics des phénomènes sublunaires, entrait aussi dans le plan de leurs études; et que l'opinion de l'action des corps célestes sur la partie élémentaire était le fondement de toutes leurs spéculations; ce que nous cherchons à prouver ici. Car notre but principal en ce moment est de démontrer que tous les peuples de toute antiquité ont vu dans les corps célestes, mobiles ou fixes, autant de causes éternelles ou de Dieux. Ces Dieux, suivant des lois données, modifiaient sans cesse la matière dans laquelle s'opère la génération ou la partie passive du monde, la fécondaient, et la remplissaient de qualités différentes à raison de leurs influences et de leurs qualités variées. Ils mettaient en jeu tous les élémens par l'action du feu éther, dont ils possédaient une portion plus ou moins grande, plus ou moins bienfaisante. C'était par là que les astres

Digitized by Google

avaient part à l'administration du monde, et qu'ils étaient honorés comme autant d'agens éternels de la Nature universelle, ou de l'Univers-Dieu.

Ce fut donc là l'origine du culte que l'on rendit à ces causes, ou à ces parties différentes de la cause unique éternelle, dont on fit autant de Dieux. C'était en effet un dogme avoué et reçu chez tous les anciens peuples, dit Maimonides (*a*), que les hommages qu'on rendait aux astres procuraient la fécondité à la terre. Les sages, et tous ceux qui passaient pour avoir un esprit religieux, faisaient dépendre de là les succès de l'agriculture. Les prêtres enseignaient au peuple que le culte que l'on rendait aux astres et à leurs images, attirait la pluie sur leurs champs, faisait fructifier les plantes et les arbres, mûrir les fruits, et procurait à la terre une heureuse fécondité. Nous avons vu en Grèce des peuples honorer l'image de la chèvre céleste (*b*), et d'autres sacrifier à Sirius, pour détourner l'effet de l'influence maligne de ces astres. On sacrifiait au serpentaire pour avoir des vents favorables.

On voit que le culte des astres et des Dieux constellations et planètes n'a pu s'établir que par une suite de l'opinion où l'on était, qu'ils agissaient sur la terre, et qu'ils étaient causes des effets qu'on attendait d'eux. Le sentiment seul du besoin a été la base de tous les cultes, qui n'eussent jamais existé sans la supposition de certains rapports que le ciel et ses agens avaient avec les effets terrestres. Si le ciel n'eût été que brillant, s'il n'eût présenté que l'image de son éclat et de son

(*a*) Maimonid. More Nevoch., part. 3, c. 30. — (*b*) Paus. Corinth., p. 56.

harmonie, il n'eût eu que des admirateurs. C'est la persuasion dans laquelle on était de son empire sur l'homme, sur les biens et les maux qui modifient son existence, et sur tout ce qui naît, croît et meurt ici-bas, qui lui a mérité des adorateurs. Tout culte est intéressé. Si l'astrologie judiciaire est née de la curiosité, la religion est née du besoin de l'homme et de la croyance dans laquelle il était, que les corps célestes dispensaient les biens et les maux de la Nature, et qu'il pouvait les intéresser à son sort. De là les prières et les offrandes que les hommes leur adressèrent, comme à leurs souverains et aux arbitres éternels de leur sort; aux seules et uniques causes, pour me servir des termes des Égyptiens et des Phéniciens (*a*), de toutes les générations et de toutes les destructions qui s'opèrent ici-bas. C'est là l'idée mère et générale que nous retrouvons partout. Née dans l'antiquité la plus reculée, elle s'est propagée de siècle en siècle jusqu'à ces derniers âges, et conséquemment elle a dû maintenir les Dieux ou corps célestes dans la possession de leur empire et de leurs temples.

Sextus Empiricus (*b*), quoiqu'il attaque l'astrologie judiciaire, convient néanmoins de l'utilité des observations astronomiques dans l'agriculture et pour la navigation; c'est-à-dire qu'il admet les pronostics de l'astrologie naturelle, qui a pour objet de prédire les sécheresses, les grandes pluies, les maladies épidémiques, les tremblemens de terre, et toutes les variations de l'air. Toute sa philosophie n'allait pas jusqu'à refuser

(*a*) Ci-dessus, l. 1, c. 2. — (*b*) Sext-Emp. adv. Math., l. 5.

Digitized by Google

sa croyance à des prédictions semblables à celles du messager boiteux ou de Mathieu Lansberge ; tant l'astrologie était accréditée. Il ajoute, « que le principe fondamental de la science des Chaldéens est la sympathie ou la correspondance qu'ils avaient imaginée entre les choses terrestres et les corps célestes, et leurs influences sur tout ce qui se fait ici-bas. Ils assuraient que les sept planètes faisaient la fonction de causes à notre égard, et que les douze signes du zodiaque concouraient avec elles à opérer tous les effets produits dans le monde sublunaire. »

On voit aisément qu'il a dû résulter de cette opinion deux classes de divinités ou de causes, les unes par sept, les autres par douze, et que dans toutes les religions où vous voyons des Dieux, des génies, des anges, des apôtres, etc., ainsi groupés, on ne peut douter que ces êtres divins, ou sanctifiés, n'aient un rapport avec les divisions du ciel, et n'appartiennent à la religion astrologique, sous quelques noms et sous quelques formes qu'ils soient déguisés. « Il est nécessaire, dit Simplicius (*a*), qu'y ayant génération et destruction ici-bas, il y ait aussi dans le ciel des mouvemens différens, qui soient causes d'effets aussi opposés ; car la génération et la destruction des êtres sont subordonnées au mouvement des corps célestes. Qui ignore, en effet, que le soleil, en s'approchant de nous et du point le plus voisin de notre zénith, répand la chaleur dans tout ce qui nous environne, élève les vapeurs, et volatilise l'eau en air et en feu ; qu'en s'éloignant, au contraire, il condense et

(*a*) Simplic. in Arist., l. 2, p. 94.

confond entre eux ces mêmes élémens, d'où résulte ensuite une surabondance dans l'élément de l'eau? » Voilà quelle était la physique de Simplicius sur les métamorphoses que subissaient les élémens par l'approche et l'éloignement du soleil, d'où résultait la variation de température dans l'air, l'eau et la terre.

Sans s'arrêter à examiner la solidité de cette opinion sur les transmutations des élémens, on ne peut disconvenir au moins qu'ils ne soient diversement modifiés par le soleil, suivant qu'il est plus ou moins voisin de nos régions. Les variations des saisons en sont une preuve, et l'activité de sa chaleur ne produit pas évidemment le même effet sur la terre à l'équinoxe de printemps, qu'à l'équinoxe d'automne, quoique sa hauteur méridienne, ou sa distance de nos régions soit la même. A la première époque se fait la génération; à la seconde répondent la destruction et le desséchement des plantes et des feuilles qu'avait fait pousser le printemps. C'est une observation qui n'a pu échapper à personne, et le retour, ainsi que le départ du soleil, étaient assez visiblement causes des deux effets opposés produits sous une élévation égale de cet astre. Voilà deux effets contraires, mais aussi il y a deux directions contraires [83] dans la marche du soleil (*a*), qui dans le premier cas monte, et dans l'autre redescend; et Sextus Empiricus a raison de dire que la génération et la destruction ont pour causes des mouvemens nécessairement contraires.

Nous reviendrons souvent sur ces deux époques du mouvement annuel du soleil, et sur ces périodes de gé-

---

(*a*) Sallust. phil., c. 7.

Digitized by Google

nération et de destruction qui y correspondent, parce que c'est là une des bases principales de la religion du soleil et des mystères anciens. On retrouve partout cette idée cosmogonique exprimée sous une foule de formes différentes dans toutes les religions. La raison est que c'est une observation qu'ont dû faire tous les hommes dans tous les siècles, surtout ceux qui habitaient l'Europe et le nord de l'Asie.

C'est le mouvement du soleil, dit Théon, qui produit la variété des saisons, et les saisons elles-mêmes produisent les fruits (*a*); en parcourant le zodiaque, il ramène les périodes de froid et de chaud. Il est donc important pour le laboureur et pour le navigateur d'observer les époques différentes de ce mouvement. Ceci s'accorde bien avec la leçon que donne Virgile au laboureur, d'observer les astres comme autant de règles de ses travaux, ajoutant que c'est pour cela qu'on a imaginé la division du zodiaque en douze signes, et celle du reste du ciel en constellations (*b*). Servius, son commentateur, prétend que plusieurs pensaient que Virgile avait choisi, parmi les constellations, de préférence celles qui, par leur lever ou leur coucher, fixaient les deux plus importantes époques de l'année du labourage, le printemps et l'automne; l'une par le taureau et le grand chien, l'autre par la couronne et les pleïades. Il est au moins certain que Virgile, pour marquer le lieu du soleil dans sa route annuelle, et les saisons dans le calendrier de l'agriculteur, s'est servi de la méthode employée par tous les an-

(*a*) Theon ad Arat. Phæn., p. 159, 162. — (*b*) Virgil. Georg., l. 1, v. 231.

Digitized by Google

ciens. Elle consistait à observer les étoiles qui se liaient aux douze stations de la route de l'astre qui règle le temps et la température variée des saisons, et qui, par leur lever ou leur coucher, déterminaient les principales époques de son mouvement, et semblaient concourir avec lui à produire les mêmes effets. Eschyle, dans la tragédie d'Agamemnon (*a*), fait dire à un des acteurs qu'il connaît parfaitement la distribution des astres qui éclairent la nuit de leurs feux, et qui embellissent la voûte céleste, où siégent ces chefs ou *dynastes* brillans qui ramènent aux mortels les étés et les hivers. Les constellations furent donc chargées de régler l'ordre des saisons, d'en conduire la marche et d'apporter dans la Nature les différens changemens qui s'opéraient aux diverses époques de la révolution annuelle. Les voilà donc associées au gouvernement de l'Univers dont le soleil, comme roi, tient les rênes, et dépositaires d'une partie de sa puissance.

Il y a, dit Proclus, un concert d'action et une espèce d'union de forces et de surveillance dans tous les Dieux célestes, par laquelle se résout tout ce qui vient de la terre, tout ce qui tient aux changemens et aux variétés qu'elle éprouve (*b*). C'est par une suite des mouvemens variés des corps célestes que la génération s'opère d'une manière aussi variée.

Il résulte de ces principes qu'il faudra nous attacher à bien connaître ces Dieux ou agens secondaires subordonnés au soleil, soit comme signes, soit comme paranatellons des signes, et surtout bien entendre la théorie

(*a*) Achill. Tat., c. 1, p. 73. Uranol Petav. — (*b*) Procl. Tim., p. 14.

Digitized by Google

de leurs différens couchers et de leurs différens levers. Toutes les étoiles servent aux sept planètes (*a*), et les sept planètes aux douze signes du zodiaque, disent les rabbins. Tous les signes servent au soleil et à la lune, et à la génération des hommes, et c'est par eux que le monde subsiste. Albohazen Haly (*b*) parle aussi de l'action des douze signes sur les quatre élémens, principes de l'organisation de tous les corps, et des passages des différens corps célestes dans ces signes, lesquels, par leur présence, leur entrée ou leur sortie, produisent les changemens des saisons, les variations de l'air, et les vicissitudes de froid et de chaud qui se reproduisent chaque année.

L'action du zodiaque, ainsi que celle du soleil, comme on le voit, n'est pas simple ni isolée, mais elle se compose de toutes les actions particulières de tous les autres astres; ce qui forme le système général de l'action du ciel sur la terre à chaque révolution du soleil. Il est lui-même le centre de cette énergie universelle, et le canal par où se verse sur la terre la somme de toutes les influences particulières des astres, qu'il associe à son opération demiourgique, et qui lui communiquent les diverses émanations qui échappent du corps d'*Uranus* vers la terre. Telle était l'opinion théologique reçue chez les Grecs (*c*), principalement chez les Ioniens. Ils avaient élevé des statues au soleil et à la lune, comme aux deux premières divinités qui gouvernaient le monde, qui faisaient croître et qui nourrissaient les

(*a*) Pirke Eliezer, c. 6, p. 9, 14. — (*b*) Albohazen Haly, pars prima, c. 1. De Judic. Astron. — (*c*) Cedren., p. 46.

Digitized by Google

productions sublunaires par le triple mouvement des corps célestes, des planètes et des autres astres diversement groupés dans les cieux. Ces principes étaient ceux de la théologie égyptienne, observe Cédrénus de qui nous empruntons ce passage. Chaque astre n'a-t-il pas son activité ou son énergie particulière, dit Marc-Aurèle (*a*) ? mais toutes ces différences se combinent entre elles, pour composer l'action universelle de la Nature.

C'est là cette action universelle qu'il s'agit de décomposer dans toutes ses parties, pour retrouver les Dieux ou les causes particulières que les anciens placèrent dans les signes et dans les paranatellons des signes, ou dans les constellations extra-zodiacales qui se groupent en tout ou en partie sous chaque signe. C'est ainsi que nous pourrons analyser l'antiquité religieuse par les principes de la science sacrée qui, suivant Chérémon et les plus savans prêtres de l'Égypte, avait pour objet les signes du zodiaque et leurs Dieux ou chefs paranatellons, autrement les astres dont les apparitions, les disparitions, les levers et les couchers déterminaient la marche du grand architecte de l'Univers. C'était la base des fables sacrées, parce que c'était aussi celle de l'ancienne astronomie ou de l'astrologie naturelle, sur laquelle s'appuient toutes les religions.

Aratus, Eudoxe et Hipparque (*b*), après avoir fait l'énumération des différentes constellations qui se trouvent tant au nord qu'au midi du zodiaque, fixent ensuite les rapports de leurs levers et de leurs couchers

---

(*a*) Marc-Aurel., l. 6, c. 38. — (*b*) Hipp., l. 1, c. 3, p. 100. Uranol. Pet., t. 3.

Digitized by Google

avec les douze signes. Hipparque fait naître cette méthode du besoin que l'on eut de reconnaître les degrés des signes du zodiaque, quand quelque haute montagne ou quelque nuage les cachaient à leur lever ou à leur coucher (*a*). Les étoiles extra-zodiacales étaient alors employées et servaient à reconnaître le moment où les signes arrivaient à l'horizon. Telle fut l'origine des observations des levers et des couchers des constellations qui, de signes et d'indications, devinrent autant de causes dans l'opinion des peuples. Hipparque applique au même usage le passage des étoiles au méridien (*b*).

Maimonides (*c*) parle d'un livre des anciens Sabéens qui fut traduit en arabe, et qui avait pour titre : *Des degrés des orbes célestes, et des figures qui montent avec chaque degré.* On sait que les Sabéens adoraient les astres, et que toute leur religion était fondée sur l'astrologie naturelle. Ce livre, si nous l'avions, serait un livre très-précieux, et il nous donnerait la clef de bien des fables et des symboles religieux.

Sur le fameux cercle d'Osymandias, ou sur le cercle d'or qui entourait le tombeau d'un prétendu roi de ce nom, que je soupçonne n'être que le Mendès, Pan ou le bouc du zodiaque, le signe chef de l'harmonie des cieux, les Égyptiens avaient marqué la division de l'année en 365 parties, d'une coudée chacune, avec les levers et les couchers des astres, et les pronostics qu'on en tirait d'après les principes de l'astrologie égyptienne (*d*). Celui qu'on disait enterré dans ce tom-

---

(*a*) Hipp., l. 2, c. 1, p. 118. Uran. Pet., c. 4, p. 120. — (*b*) Ibid., l. 2, c. 20, p. 128. — (*c*) Maimon. More. Nev., part. 3, c. 30, p. 427. — (*d*) Diod. Sic., l. 1, c. 49, p. 59.

Digitized by Google

beau, qu'environnait ce cercle astrologique, prenait le titre imposant de *roi des rois*. Il était représenté ayant à ses pieds le signe du domicile du soleil, ou le lion qui soutenait le trône d'Orus ou du soleil, de l'Apollon égyptien, ce lion dont la peau servait de manteau au même Dieu, sous le nom d'Hercule.

Thalès (*a*), qui avait étudié sous les prêtres égyptiens, publia en Grèce un calendrier sur les levers et les couchers des étoiles. Il y avait en Grèce des calendriers qui portaient le nom de Meton, sur lesquels étaient marqués les levers et les couchers des étoiles (*b*), avec les prédictions météorologiques qui y avaient rapport pendant toute la durée du cycle de dix-neuf ans (*c*). Autolycus de Pitanée a laissé deux ouvrages qui traitent de la sphère et des levers des astres. Philippe Médinæus avait fait aussi des observations (*d*) sur les levers et les couchers des étoiles. Callippus avait recueilli beaucoup de ces observations de levers et de couchers faites par les anciens, et il y avait joint les prédictions météorologiques qui en dépendaient.

Les observations que les prêtres de Babylone faisaient au temple de Bélus étaient de cette nature, si nous en croyons Diodore (*e*). Ces sortes d'observations remontent à la plus haute antiquité dans l'Inde et à la Chine. Dans un livre chinois, intitulé *Tschun-Hieou*, et dans un autre appelé *Chi - King*, on voit que les Chinois faisaient grande attention aux apparitions des étoiles et des planètes dans certains lieux du ciel, et

---

(*a*) Diog.-Laer, vit. Thalet. — (*b*) Columelle de re rust. — (*c*) Theon ad Arat. Phæn., p. 181. — (*d*) Ptolémée, p. 72, 93. — (*e*) Diod., l. 2, c. 9, p. 123.

surtout à leur passage au méridien. Les Arabes étaient soigneux d'observer, non-seulement les levers et les couchers des astres et leurs rapports avec les saisons et les vicissitudes de la température de l'air (*a*), mais encore leurs rapports entre eux. Ils examinaient surtout quels astres, par leur lever ou leur coucher, en faisaient coucher ou lever d'autres, et ces apparences astronomiques étaient l'objet de romans ou de fictions astrologiques, comme on peut en juger par la fable qu'ils faisaient sur les deux chiens et sur Canopus, que nous avons rapportée plus haut (*b*). Ainsi Virgile, par une fiction ingénieuse, nous peint l'étoile Taygète, une des pleïades, sous les traits d'une charmante nymphe qui présente sa figure aimable aux yeux des mortels, au moment où elle sort de l'Océan. Elle repousse les flots avec son pied, afin de s'élever dans les airs; et on la voit ensuite, pour fuir le poisson austral dont la vue l'effraie, se précipiter au sein des eaux à l'approche de l'hiver (*c*). On a des exemples de ces sortes de fictions chez les Grecs. J'en citerai un pris du signe céleste qui tient un vase entre les mains, et qui est connu sous le nom de verseau. Les Dieux étant les signes et les astres épars sur la voûte céleste, on disait de ce signe que c'était lui qui était chargé de verser à boire aux autres. On l'appela en conséquence l'échanson des Dieux; il conserve encore le nom de Ganymède. Il a sur sa tête l'aigle appelé le ravisseur de Ganymède. Jamais celui-ci ne monte sur l'horizon, et ne s'élève vers le sommet des cieux, qu'il ne traîne à sa suite le jeune homme qui tient la coupe,

(*a*) Abulf. His., p. 131. — (*b*) Ci-dessus, l. 1, c. 3. — (*c*) Virg. Georg., l. 4, v. 232.

Digitized by Google

ou Ganymède. Voilà l'origine de la fiction sur le rapt de Ganymède par l'aigle. De l'urne qu'il tient s'échappe un fleuve ou courant d'eau, lequel ne monte jamais sur l'horizon que les pieds du Pégase, placé au-dessus de lui, n'aient paru. Voilà l'origine de la fable du Pégase qui, d'un coup de pied, fait jaillir une fontaine. Au-dessus de ce même signe se trouvent neuf étoiles qui composent la constellation du dauphin, qu'on appelle signe des muses, précisément à cause de ce nombre neuf, suivant la remarque de Germanicus César. Cette constellation qui plane au-dessus de l'eau du verseau, et qui descend en même temps sous l'horizon, donna lieu à la fiction qui dit que les neuf muses viennent se désaltérer dans cette fontaine, et fournit un sujet aux peintres de représenter les muses, le Pégase et la fontaine réunis dans les images de ces divinités, comme ces trois groupes de constellations le sont dans les images célestes. L'homme qui tient l'urne s'appelle aussi Deucalion (*a*), qui débarque sur le Parnasse, c'est-à-dire sur le lieu où l'on plaçait les muses, le Pégase et la fontaine sacrée ou l'eau céleste que fait jaillir à son lever la constellation du cheval ailé, appelée *sacer equus*, le cheval sacré. On l'appela aussi le voisin de la fontaine, *Pégaios* ou *Pégasos*, de *Pégé*, fontaine ou source d'eau en grec. Ces légers échantillons conduiront le lecteur à trouver l'explication d'autres fables, d'après les principes de la nouvelle méthode. C'est par ce signe, où siégeait Junon dans la distribution des douze grands Dieux dans les signes, et qui renferme le fameux pois-

(*a*) Ovid. Metamor., l. 1, fol. 11.

Digitized by Google

son adoré chez les Syriens (*a*), qu'on expliquera le traité de Lucien *de Deâ syriâ*, et l'origine de son temple attribuée à Deucalion, ainsi que la fable du déluge.

Ce sont là ces fables que Chérémon (*b*) nous dit que faisaient habituellement les anciens prêtres de l'Égypte, sur les levers et sur les couchers des étoiles et des autres astres, et conséquemment qui avaient pour base la même théorie que celle des observations consacrées dans leurs calendriers. Voilà pourquoi ces calendriers, spécialement ceux que nous ont conservés les pontifes, tel que celui des Romains commenté par Ovide dans ses Fastes, ne parlaient jamais d'un lever ou d'un coucher d'étoile, et de l'entrée du soleil dans un signe, sans y joindre la fiction sacrée ou la fable astrologique que les anciens prêtres avaient faite sur cet astre, sur cette constellation ou sur ce signe. Ce sont toutes ces petites fables sacerdotales qu'Ovide a rassemblées et réunies en corps d'ouvrage sous le titre de chaque mois. On ne doit en chercher l'explication ailleurs que dans la théorie des levers et des couchers dont nous parlons ici, théorie sèche et aride quand elle est réduite à ses élémens astrologiques, mais que le génie du prêtre et du poëte avait embellie dans les anciennes fictions sacrées.

La religion honorant comme Dieux les astres que le laboureur et le navigateur observaient comme signes ou invoquaient comme causes des effets produits sur la terre, dans l'air et dans l'eau, le calendrier du prêtre, celui de l'agriculteur, et celui du navigateur furent rédigés sur le même plan et d'après la théorie des

---

(*a*) Hygin., l. 2. — (*b*) Porph. Epist. ad Anneb.

levers et des couchers (*a*), et des apparences des Dieux-étoiles.

Le calendrier de Columelle et celui d'Ovide en sont une preuve, ainsi que les ouvrages d'Hésiode et de Virgile sur l'agriculture. Ce dernier, en marquant le but de son ouvrage, annonce dès le premier vers qu'il dira sous quel astre il faut labourer la terre (*b*). Nous enseignerons, dit Columelle, quels sont les travaux à faire dans chaque mois, de manière à les faire toujours dépendre de l'état du ciel (*c*), dont les changemens et les variétés seront prévus par le laboureur, s'il consulte notre ouvrage, sans qu'il ait à craindre de se tromper souvent. Ensuite l'auteur commence son calendrier; il nous dit, par exemple, qu'au 17 avant les calendes de février, le soleil passe dans le verseau; que ce moment est marqué par le coucher du matin des étoiles du lion. Le vent d'Afrique souffle, pluie. Le 16 des calendes de février, le cancer se hâte de se coucher, froid, etc. Le jour qui précède immédiatement les calendes du même mois, ou le dernier janvier, le lever et le coucher des astres, dont l'auteur venait de parler, produisaient, suivant lui, la tempête, et quelquefois ne faisaient que l'annoncer (*d*). Le reste du calendrier est composé sur ces principes.

J'en dis autant de celui de Germanicus César, de celui de Ptolémée, etc. (*e*), qui, outre le lever et le coucher des signes, tiennent registre exact de toutes les

---

(*a*) Columell. de re rust., l. 11, c. 3. — (*b*) Georg., l. 1, v. 1. — (*c*) Columell. Ibid., l. 11, c. 2. — (*d*) Hipp., l. 2, c. 5, p. 120. Uranol. Petav. Geminus, l. 16, p. 36. — (*e*) Ptolem. Uranol. Petav, p. 36, 42, 60. Hygin., l. 4, c. 13.

Digitized by Google

autres étoiles qui se lèvent ou se couchent chaque mois avec ces mêmes signes. Aratus, Platon et Eudoxe, suivant Plutarque (*a*), rapportaient également à la marche du soleil les levers et les couchers des planètes et des fixes, pour en tirer des indices du retour des hivers et des étés, et de toutes les variations des saisons.

Théon (*b*), dans son Commentaire sur Aratus, fait sentir toute l'importance de ces observations sur le lieu du soleil, et sur les levers et les couchers des étoiles extra-zodiacales qui le déterminaient. Il commence son énumération des constellations, dont le lever et le coucher fixent les divisions des signes, par celles qui correspondent au cancer, d'où part sa division du zodiaque. Au moment où le cancer monte sur l'horizon, il marque le coucher de la moitié de la couronne et de l'étoile de la bouche du poisson austral, Fomahaut.

Les calendriers marquaient, non-seulement les constellations, mais même les parties de constellation qui coïncidaient, par leur lever ou leur coucher, avec le coucher ou le lever de telle ou telle partie de signe. Souvent même ils ne faisaient mention que d'une seule étoile, par exemple d'Arcturus. On faisait souvent aussi mention de plusieurs constellations en même temps. Ainsi Théon (*c*), outre la couronne, nomme aussi Ophiuchus et son serpent, qui achèvent de se coucher en même temps.

De là il est arrivé que plusieurs fables sur différens Dieux se trouvent unies ensemble dans les fictions sacrées sur tel jour du mois, et que les statues et autres emblè-

---

(*a*) Plut. de Placit. philos., l. 2, c. 19, p. 889. — (*b*) Theon, p. 163, 164. — (*c*) Ibid., p. 163.

mes religieux, composés des parties de ces différentes constellations, ont offert des groupes monstrueux qui ont été consacrés dans les temples, et surtout dans ceux de l'Égypte [84]. Ainsi la couronne, se liant au cancer, domicile de la lune, devint la belle Proserpine, épouse de Pluton, ou du serpentaire qu'entortille le serpent qui s'allonge sous la couronne, et qui produit avec Proserpine le fameux Bacchus. Le poisson austral, Fomahaut, se liant à la même lune du cancer, fournit les attributs de la Diane Eurynome que l'on honorait (*a*) en Arcadie. Dans ce même pays, on trouvait à côté de Cérès la même Diane ou lune (*b*), s'appuyant sur deux serpens; l'un est l'hydre qui monte avec le cancer, et l'autre le serpent du serpentaire, qui finit de se coucher à cette même époque, comme nous l'avons vu par le passage de Théon. Le chien qu'on voit à côté d'elle est le chien céleste qui, au-dessous de l'hydre, monte avec elle en même temps que le cancer, et qui, pour cette raison, est appelé par Servius (*c*) le paranatellon du cancer. La flèche céleste fixe le lever des derniers degrés du même signe, et remplit le carquois qui flotte sur les épaules de la Déesse. C'est ainsi, qu'en rassemblant les parties des deux serpens, les constellations du chien et de la flèche, qui fixent les divisions du cancer, domicile de la lune, on composa l'emblème astrologique ou la figure sacrée qui représentait cette Déesse en Arcadie, près du mont Ménale. En suivant notre méthode, on parviendra à analyser les emblèmes religieux de l'antiquité et les statues des Dieux les plus composées. La théorie des

---

(*a*) Paus. Arcad. 271. — (*b*) Ibid., p. 267. — (*c*) Serv. Com. ad Georg., l. 1, v. 218.

paranatellons ou des levers et des couchers des astres, et leur coïncidence avec ceux des signes, en seront la principale clef.

Firmicus, dans son huitième livre (*a*), fait l'énumération des principales constellations qui fixent les parties des douze signes, et il fait l'application de cette théorie à l'astrologie judiciaire qui l'avait empruntée de l'astrologie naturelle. Il cherche à donner l'idée la plus haute de cette partie de la science astrologique qu'il regarde comme le complément de son ouvrage (*b*). Il dit qu'aux douze signes qui partagent entre eux tout le zodiaque, se joignent d'autres astres, placés à droite et à gauche des signes, lesquels gardent constamment avec lui et entre eux leurs positions respectives, et roulent avec tout le ciel par un mouvement uniforme et continu que règlent d'immuables lois. Ces astres se lient avec les signes, par leurs levers et leurs couchers, dans un ordre constant et éternel, et c'est à eux, ajoute Firmicus, que l'antiquité a appliqué les noms fameux dans ses fables religieuses. Firmicus aurait eu plus de raison de dire : Et ce sont là les Dieux et les héros fameux dans les fables religieuses, sous une foule de noms différens ; ce qui est exactement vrai, et ce qu'attestent tous les prêtres égyptiens, dont Chérémon invoque le témoignage dans ce passage fondamental que nous ne pouvons trop rappeler. L'auteur convient qu'Aratus avant lui, Cicéron et Germanicus César avaient fait connaître aux Romains les noms de ces astres, leurs levers et leurs couchers ; mais il dit avec raison qu'ils n'en avaient point montré les usages pour l'astrologie,

---

(*a*) Firm., l. 8, c. 6 et suiv.; p. 216, 217 et 223. — (*b*) Ibid., l. 8, c. 5.

Digitized by Google

et qu'ils n'en avaient parlé que comme les poëtes, et, ce qui est une suite nécessaire, comme les mythologues; car la poésie et la mythologie étaient unies dans les temps reculés où l'on créa les fables sacrées.

Firmicus, en commençant son ouvrage, avait annoncé qu'il avait recueilli les principes (*a*) de la science des anciens Égyptiens et des Chaldéens sur la puissance des astres et sur leur empire dans la Nature. C'était donc la science des causes naturelles, ou la théologie des Dieux naturels, telle que l'avaient conçue les Égyptiens et les Chaldéens, qu'il établissait, dont il développait les principes, et dont il faisait voir les applications à l'astrologie judiciaire qui en avait abusé. Car l'une et l'autre science, comme nous l'avons déjà dit, avaient une base commune; il n'y avait de différence que dans l'étendue des conséquences et dans quelques développemens particuliers, qui furent une suite nécessaire de cette extension. Les principes généraux étaient les mêmes, jusque dans la théorie des décans dont nous avons déjà parlé, et dans les observations sur l'horoscope et sur les différens levers et couchers des astres, que nous avons désignés sous le nom de paranatellons.

Ceux qui désireraient acquérir une connaissance plus étendue, et avoir plus de détails de cette théorie des décans et des paranatellons, peuvent consulter Julius Firmicus, et surtout Saumaise dans son excellent ouvrage, intitulé : *Année climatérique*. Nous-mêmes nous donnerons un plus grand développement à cette partie

(*a*) Firm. Præf., p. 2.

Digitized by Google

de la science sacrée, dans le petit Traité d'astronomie que nous joindrons à notre ouvrage, afin de faciliter le travail de ceux qui voudront faire des recherches sur les fables religieuses des différens peuples, d'après nos principes. Nous ajouterons seulement ici quelque chose à ce que nous avons déjà dit sur les décans, sur les paranatellons, et sur l'horoscope, afin de mettre le lecteur à portée d'entendre tout ce que nous emprunterons de cette théorie, pour résoudre les énigmes sacrées qui seront expliquées dans cet ouvrage-ci.

On appelait décan, comme nous l'avons déjà dit (*a*), le génie, chef de chaque tiers de signe ou de chaque dixaine de degrés dans chaque signe, lequel en contient trente. Cette dénomination fut, suivant quelques étymologistes, tirée de la milice romaine, et peut-être aussi appliquée aux sous-divisions de cette même milice, dans laquelle le décan commandait dix soldats (*b*). Chaque chambrée était composée de dix hommes et d'un inspecteur de chambrée, nommé le décan (*c*). Saumaise (*d*) ne veut point reconnaître cette origine du mot décan dans l'astrologie, dont les divisions et la nomenclature étaient étrangères aux Romains, et bien plus anciennes que leur milice. Néanmoins il convient que tous les astrologues, non-seulement ceux de son temps, mais même les plus anciens, faisaient venir le nom de décan du mot *déca* ou *dix* en grec (*e*); et il faut avouer que le nombre de degrés soumis au décan, ou de dix degrés, rend assez vraisemblable l'étymologie. Au reste, quelle

(*a*) Ci-dessus, l. 2, c. 3. — (*b*) Veg., l. 2, c. 8. — (*c*) Veget. Ibid. — (*d*) Salmas. præf. Ann. clim., p. 27. — (*e*) Porphyre apud. Salmas. ann. clim., p. 557.

Digitized by Google

que soit l'origine du nom, il nous importe moins de la connaître, que de savoir quelle était l'autorité, la puissance du décan, et sa fonction.

Le décan était un Dieu, un génie tutélaire de l'horoscope, un dynaste puissant dans la hiérarchie des cieux. Les noms d'horoscope, de Dieu et de décan le désignaient également (*a*). On le nommait aussi horonome, parce qu'il présidait à l'heure natale, et décidait du sort de chaque naissance; c'est le nom que lui donne Annubion. Dans les principes de la science généthliaque, personne ne pouvait naître qu'il n'eût son génie tutélaire. Ce génie était le décan horoscope, ou celui qui siégeait dans le dixième de signe, qui montait au moment de la naissance. C'était le Dieu de l'horoscope; car les décans étaient des Dieux, dit Saumaise, et des Dieux d'une grande puissance, suivant Firmicus, soit pour le bien, soit pour le mal. On sait par Chérémon que le décan horoscope figurait dans les allégories sacrées des prêtres égyptiens avec les autres décans.

Nous avons un exemple de son usage pour les naissances dans la fable solaire du Dieu-jour que l'on faisait naître, avec l'année, au solstice d'hiver à minuit, et dont on présentait l'image symbolique aux peuples sous les traits d'un jeune enfant dont le prêtre avait tiré l'horoscope au moment de sa naissance. Le signe céleste, ascendant à minuit, ce jour-là, était la vierge, dont le premier décan (*b*) était consacré au soleil, d'après la distribution des planètes dans les trente-six divisions dont nous avons parlé plus haut. Voilà pourquoi on donna au

---

(*a*) Salmas. Ann. clim., p. 18. Ibid., p. 600, 601, 602. — (*b*) Cidessus, l. 2, c. 3.

Dieu-soleil, pour horoscope, un des décans de la vierge dont on le disait fils par cette raison, et pourquoi on plaça, dans le premier décan de ce signe, l'image enfantine du Dieu à la naissance duquel un de ses décans présidait. Chaque décan était figuré par différentes images; et trois de ces images remplissaient les trois sous-divisions de chaque signe. Ces figures étaient variées dans leurs formes et dans leurs attributs (*a*). On en trouvera des modèles dans le planisphère de M. Bianchini, où plusieurs de ces génies décans sont conservés. Le premier, qui répond au premier décan d'*aries*, signe de Mars, porte une hache tranchante, comme le Persée de nos sphères. C'est l'attribut du Dieu Mars. Teucer le babylonien et les astrologues grecs en caractérisent de même un, qu'ils disent être représenté armé d'une hache (*b*). Ils ne nous détaillent point les figures des autres, mais ils annoncent qu'elles sont très-variées, et qu'on les trouve souvent empreintes sur des cachets ou anneaux digitaires, qui servaient de talismans.

Cette superstition était fondée sur la puissance du décan qui disposait en arbitre souverain du sort de l'homme, et de qui dépendait le bonheur et le malheur de notre vie, selon Firmicus. Necepso, un des maîtres de l'astrologie égyptienne (*c*), avait lié leur influence aux différens états de la santé de l'homme, et avait cherché dans cette science des remèdes contre les maladies et des préservatifs pour la santé. Aussi voyons-nous dans Origène (*d*) le corps humain divisé en trente-six

---

(*a*) Ci-dessus, l. 2, c. 3. Salm., p. 565. — (*b*) Salmas. Ibid. 564, p. 165. — (*c*) Firm., l. 4, c. 16. — (*d*) Cont. Cels., l. 8, p. 428.

Digitized by Google

parties, à l'imitation du zodiaque et de ses trente-six divisions que les Égyptiens avaient divisés, et qu'ils avaient mis chaque partie du corps sous la protection d'un décan qu'ils invoquaient par son nom barbare, soit Cnat, soit Sicat, etc., et qui ne manquait pas de guérir la partie malade soumise à son inspection. Origène appelle ces génies des Dieux éthérés, ou des génies attachés à l'éther, c'est-à-dire au ciel des fixes [85].

La théorie des décans entrait dans l'observation des années climatériques (*a*), et réglait le cours des années de l'homme, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort. Ceci n'était qu'une extension du principe de l'astrologie naturelle, qui réglait le cours de l'année par la suite des astres qui se levaient ou se couchaient chaque mois avec les signes, et qui faisait dépendre la température de chaque saison et la somme des biens et des maux de chaque révolution annuelle, des influences célestes.

Durant tout le temps que le soleil parcourait les dix premiers degrés du bélier (*b*), il était uni au premier décan qui terminait cette division au dixième degré de ce signe où était son siége, suivant Porphyre. C'était la face de Mars qui prêtait alors son masque au soleil. En passant au vingtième degré, il se trouve chez lui dans sa propre division, et uni à son décan. Au trentième il prend le masque de Vénus qui siége dans les dix derniers degrés du signe, et dont le décan fixe le trentième degré et la division des signes bélier et taureau. Ce sont ces différens masques, dont se couvre successivement le soleil,

(*a*) Salmas. ann. clim., p. 17, 20, p. 841. — (*b*) Salmas., p. 556.

Digitized by Google

qui ont varié à l'infini ses images, et qu'il faut lever pour pouvoir le reconnaître. Les astrologues grecs les appellent *Prosopa*, faces masques, etc., du Dieu Pantomorphique ; les Hébreux les nomment *Phanim*, les faces (*a*). Le soleil arrivé au dix-neuvième degré d'*aries* était uni à son décan dans le lieu de son exaltation, et une planète qui se trouvait dans son décan avait autant de puissance que si elle eût été dans le signe où était son domicile (*b*). Aussi était-ce là que les Sabéens avaient fixé l'époque de la plus grande fête de cet astre. On voit donc que la théorie des décans entra pour quelque chose dans la fixation des fêtes du soleil, comme elle servit à composer ses différentes images.

On donna aussi le nom de faces de Dieu, ou de *Prosopa*, aux paranatellons suivant Porphyre, qui parle d'après Teucer le babylonien, qui avait développé les principes de cette théorie des décans, des astres paranatellons et de leurs faces (*c*). Psellus parle aussi des paranatellons d'après Teucer, et il les place dans les figures des constellations qui se lèvent avec chacun des signes ; et Saumaise convient que ces paranatellons, qu'il appelle paranatellons visibles, ne sont autre chose que les étoiles ou constellations brillantes qui se lèvent ou se couchent avec les signes.

D'après cela, nous devons croire que, sous le nom d'images et de faces célestes, on a souvent compris les paranatellons qui eux-mêmes sont devenus autant de Dieux, sur lesquels Porphyre, d'après Chérémon, nous

(*a*) Salm. ann. clim., p. 557. — (*b*) Ibid., p. 556. — (*c*) Ibid., p. 554, 555.

Digitized by Google

dit que roulent la plupart des fables sacrées des Égyptiens. Il n'y aura donc pas une constellation qui n'ait été prise pour une divinité de cette espèce, et qui ne soit l'objet d'une ou de plusieurs fables sacrées. Comme les fictions religieuses ont pour base la théorie des levers et des couchers, il est à propos que nous terminions ce chapitre par quelques éclaircissemens sur les différentes espèces de levers et de couchers.

Toutes les étoiles du ciel se lèvent, montent au méridien et descendent sous l'horizon, à l'exception d'un petit nombre d'étoiles voisines du pôle, et cela tous les jours, par un effet de la révolution apparente du ciel étoilé autour de ses pôles. Ce n'est pas de ce lever et de ce coucher, pris généralement tous les jours, que nous entendons parler, dans notre théorie des levers et des couchers; mais de ces mêmes levers et de ces couchers considérés dans leurs rapports avec celui du soleil, chaque jour de l'année. C'est donc plutôt d'un lever ou d'un coucher relatif, que d'un lever ou d'un coucher absolu et journalier que nous voulons parler.

Tout astre qui se lève ou se couche avec le degré du signe du zodiaque, qu'occupe le soleil à un jour donné, a un lever ou un coucher qui coïncide avec celui du soleil, et qui étant l'effet de la rotation éternelle du monde, en grec *cosmos*, se lève ou se couche *cosmiquement* avec le soleil. C'est la succession régulière et perpétuelle de tous les points lumineux, placés dans la voûte azurée au bord oriental et occidental du cercle appelé horizon, et qui sépare la partie visible de leur course de la partie invisible.

Si le soleil, comme les étoiles fixes et les planètes, et même comme la lune, n'était point environné d'un

Digitized by Google

atmosphère lumineux qui le précède et le suit, et qui forme ce qu'on appelle le crépuscule, il n'y aurait pour les étoiles que cette espèce de lever et de coucher. L'étoile que l'on verrait monter ou descendre, au moment précis où le soleil monte sur l'horizon ou s'abaisse au-dessous, fixerait évidemment le lieu du soleil dans le zodiaque, et deviendrait signe de telle ou telle époque de sa révolution annuelle pour ceux qui ne voient dans les étoiles que des indications et causes des phénomènes sublunaires qui résultent de l'action du soleil combinée avec celle de l'étoile, laquelle se lie au signe et au degré du signe qu'il occupe, pour ceux qui voient, dans les étoiles, autant de causes ou de Dieux naturels. Mais la lumière crépusculaire n'ayant jamais permis de faire cette observation d'un lever ou d'un coucher d'étoile, au moment auquel le soleil se lève ou se couche, il s'ensuit que jamais ces levers et ces couchers n'ont pu se trouver dans les calendriers anciens comme indications, mais seulement comme causes ou comme Dieux particuliers qui unissaient leur action à celle du soleil, et modifiaient son influence sur les élémens, de manière à produire les vents, les pluies, les tempêtes, etc.

Il fallut donc avoir recours à des levers et à des couchers qu'on pût observer, et conséquemment qui précédassent ou suivissent de plus d'une heure le lever ou le coucher du soleil. Le commencement et la fin du crépuscule, fixant la durée réelle de la nuit, toujours plus courte que celle de l'absence du soleil, donna un nouvel horizon que je pourrais appeler crépusculaire, auquel répondait le soleil lorsque la nuit commençait et finissait, et conséquemment au moment précis où les étoiles commençaient ou finissaient leur apparition, et pouvaient

Digitized by Google

êtres vues par l'œil que ne blessait plus, ou que ne blessait pas encore la lumière crépusculaire. Ce lever ou ce coucher, qui se faisait au terme de la nuit ; soit au moment où elle commençait, soit au moment où elle finissait, s'appela, d'un nom composé en grec, *acronyque*, ou lever et coucher des extrémités de la nuit. Ainsi l'étoile qui se trouvait précisément à l'orient au moment où la nuit commençait, et à l'occident lorsqu'elle finissait, se levait ou se couchait acronyquement. Comme ce phénomène était aisé à observer, et qu'il n'avait lieu qu'une fois par an, à cause du mouvement du soleil, d'un degré par jour, d'occident en orient, il devenait une indication naturelle de la marche du soleil, de celle du temps, des saisons, et des mêmes phénomènes météorologiques, en supposant leur retour à peu près périodique. On a dû remarquer que l'étoile qui se levait ou se couchait acronyquement, était toujours censée opposée au soleil, puisqu'on la supposait se lever à la fin du crépuscule le soir, ou se coucher le matin au commencement du crépuscule. Voilà ce qui caractérise le lever et le coucher acronyque.

Car, si l'étoile est au levant le matin, ou au couchant le soir, lorsque la nuit finit, ou lorsqu'elle commence, le lever et le coucher alors s'appellent héliaque ou solaire, à cause du soleil qui l'avoisine et semble la toucher par la circonférence de l'atmosphère lumineux, et reparaît pour la première fois le matin, au moment où finit la nuit, après une disparition souvent de plusieurs mois, qui était l'effet du voisinage du soleil et des rapports de son lever avec le développement des signes qu'il parcourt alors. Comme le soleil gagne toujours vers l'orient, le centre de l'atmosphère lumineux

Digitized by Google

reculant, l'étoile se dégage de plus en plus, et au bout souvent d'un mois elle se lève avant la fin de la nuit. Deux mois après, elle peut précéder le commencement du crépuscule de quatre heures, et enfin, au bout de trois mois, elle le précède de six heures, et peut se lever dès minuit. Le commencement de cette marche des étoiles, qui date du jour de leur première apparition le matin, à la fin de la nuit, devint une indication régulière et périodique, connue sous le nom du lever héliaque. Ce lever héliaque suivait nécessairement de plusieurs jours le lever cosmique, dont nous avons parlé.

On appliquera la même théorie aux étoiles qui se trouvent le soir au couchant, et cessent d'être vues à cause de leur trop grande proximité du lieu du soleil. En effet, quand le soleil en était éloigné, on les apercevait le soir au couchant, et on pouvait les voir descendre sous l'horizon, plusieurs heures après le soleil qui était plus occidental qu'elles. Mais le soleil se rapprochant d'elles d'un degré tous les jours, il arrivait que, quoique le soleil se couchât avant elles, cependant la lumière crépusculaire qu'il laissait après lui empêchait qu'on ne pût les distinguer au couchant, blanchi par cette lumière; et au moment où la nuit commençait à tomber et laissait distinguer les astres, alors elles étaient couchées, et conséquemment elles ne pouvaient plus être aperçues. Le jour donc où l'on cessait de les voir, à cause de cette trop grande proximité du soleil, était une époque aisée à observer, et fut appelé le jour de leur coucher héliaque. Elles restaient ainsi invisibles, jusqu'à ce que le soleil se fût assez avancé vers l'orient pour les dépasser et ne plus les

Digitized by Google

éclipser dans ses feux. Alors elles reparaissaient pour la première fois, mais à l'orient, une heure et demie environ avant le lever du soleil; c'était alors leur lever héliaque.

Dans l'intervalle du temps qui s'écoulait entre le coucher héliaque et le lever héliaque, arrivait le coucher et le lever cosmique. Celui-ci ne pouvait s'observer, puisque les étoiles étaient invisibles; mais, néanmoins, on en tenait compte dans la théorie des influences et dans la composition des fables et des figures sacrées. Les deux autres, savoir l'acronyque et l'héliaque, furent observés et notés dans le calendrier du laboureur et du navigateur. Tous furent chantés par les poëtes et employés dans les allégories par les théologiens.

Pour reconnaître quels astres se lèvent ou se couchent, soit acronyquement, soit héliaquement, lorsque le soleil occupe tel ou tel point du zodiaque, il faut coller un petit papier blanc sur ce point, et le placer au-dessous de l'horizon du globe, environ quinze degrés plus bas, perpendiculairement ou dans le sens d'un cercle vertical qui passe par le zénith et le nadir, et par ce petit papier. Cette opération faite, et le globe étant maintenu fixe dans cette position, toutes les constellations qui se trouveront à l'horizon, soit au levant, soit au couchant, seront celles qui auront ce jour-là leur lever et leur coucher acronyque et héliaque: acronyque pour celles du couchant, quand le petit papier est au-dessous du bord oriental; héliaque pour celles du levant; acronyque, au contraire, pour celles-ci, et héliaque pour les premières, ou pour celles du couchant, si le petit papier, représentant le soleil, est placé sous le bord occidental.

Digitized by Google

Cette distinction des levers et des couchers d'étoiles en cosmiques, acronyques et héliaques, doit être bien saisie et devenue très-familière à tous ceux qui voudront suivre le développement de notre théorie, et entendre nos explications, et, en général, tous les auteurs anciens qui ont chanté les étoiles, parlé d'agriculture et donné des calendriers. Cette langue, que je puis appeler astronomique, devenue si étrangère à notre siècle, leur était très-familière et était entendue alors de tout le monde. On comparera les constellations avec les signes considérés comme domiciles, avec les sections de signes, et avec les planètes qui y sont casées, afin d'avoir la solution de certaines allusions faites à quelques-unes de ces planètes. Cette comparaison se fera en examinant quelle planète a son domicile dans la division duodécimale, ou son siége dans la division par trente-six, soit dans la section de signe qui monte sur l'horizon, soit dans celle qui descend au-dessous, ou même qui passe au méridien, en même temps que la constellation qu'on lui compare.

Voici un exemple de l'application de ce précepte. Faune ou Pan, qui empruntent leurs attributs du cocher céleste, s'appelaient aussi Éphialtés (*a*) chez les Grecs. La fable suppose qu'il mit Mars dans un tonneau ou dans un grand vase qui est dans nos constellations, et qu'on appelle la coupe (*b*). Cette coupe se lève et passe au méridien avec le dernier décan du lion consacré à Mars, et la planète, ou du moins son image, répond exactement sur la coupe [86]. Quand on veut faire cette comparai-

(*a*) Servius in AEneide, l. 6, v. 775. — (*b*) Hygin., l. 2.

Digitized by Google

son, on place le dernier décan du signe du lion au méridien; alors la coupe se trouve au-dessous; et cette situation du globe est marquée par le cocher céleste qui est au bord occidental. Ce cocher, comme nous avons dit, est le même que Pan. Æga la chèvre, femme de Pan, est encore entre ses bras; et comme Pan était aussi Éphialtés, on sent que cette fixation des rapports de la coupe à son passage au méridien fut le fondement de la fiction. Je parle ici de passage au méridien, parce que souvent ils ont été liés à la théorie des levers et des couchers dans les calendriers, pour mieux déterminer la position des fixes (*a*). On pourra même, avec un peu d'attention, s'apercevoir que souvent les calendriers et les sphères des paranatellons se servent de l'expression, *telle figure monte*, tandis qu'elle est réellement au méridien, et que l'auteur, dans le fait, n'a voulu dire que cela en employant le mot de monter. Cependant ces cas sont les plus rares, et les mots *monte* et *descend* doivent ordinairement s'entendre d'un lever et d'un coucher.

J'en dirai autant sur les exaltations. Le taureau céleste est le signe où la lune a son exaltation. A la suite du taureau se lève Orion, qui se trouve passer en même temps que lui au méridien, et s'aperçoit toujours avec lui dans les cieux. De là vint qu'on feignit qu'il avait poursuivi Diane pour lui faire violence. C'est par la même raison que l'on disait qu'il poursuivait la troupe des Atlantides ou des pleïades, placées sur la croupe du taureau, et qu'il était amoureux de Mérope, laquelle est

(*a*) Hipp., l. 2, c. 19, 20; l. 3, c. 1, etc. Ur. Pet., t. 3.

Digitized by Google

une des sept pleïades. Ces deux exemples suffiront pour indiquer l'usage que l'on peut faire de cette nouvelle espèce d'observations, qui ont pour objet les rapports des constellations ou des paranatellons avec les siéges des planètes, soit domiciles, soit exaltations, soit sections de signes et décans.

Nous ajouterons encore une considération sur les levers et les couchers; c'est celle qui se tire des différentes saisons où ils ont lieu, et de leurs différentes espèces. Tel astre, par exemple, produit tel effet par son lever du matin, qui en produit un autre par son lever du soir, soit cosmique soit acronyque, par son coucher au printemps, qui diffère de l'effet produit par celui d'automne. Les calendriers anciens et les poëtes marquent soigneusement ces différences. Dans Columelle, par exemple (*a*), la veille des calendes de mai est marquée par le coucher héliaque du grand chien : *annonce de tempête*, dit le calendrier (*b*). Le même Columelle fixe au septième avant les calendes d'août son lever héliaque: *brouillard et chaleur*. Le sept des calendes de décembre, la même constellation se couche, au lever du soleil : le calendrier marque du froid (*c*). La même constellation indiquait ou produisait des effets très-variés, comme on le voit, par ses levers et ses couchers divers.

Ces différences ne sont pas à négliger. Nous avons remarqué qu'elles entrent souvent dans les allégories sacrées sur les causes physiques, et sur les Dieux naturels qui, pour la plupart, sont des astres. Car l'astronomie fournira le plus grand nombre, soit de Dieux, soit de héros fameux dans les fables religieuses. La chaleur

(*a*) Colum., l. 11, c. 2. — (*b*) Ibid., p. 115. — (*c*) Ibid., p. 425.

Digitized by Google

du soleil qui vient embraser la terre au printemps, au lever de Persée, donna lieu de dire qu'il avait fait descendre le feu du ciel sur la terre, et l'avait consacré dans les pyrées de la Perse. Le lever héliaque du Bootés en automne, le fit regarder comme le génie tutélaire de la vendange, qui, instruit par Bacchus, avait appris le premier aux autres hommes à planter et à cultiver la vigne. Le centaure, qui se lève à la même époque, tenait une outre pleine de vin, dont il se servait pour enivrer les autres centaures. Sa position sous la balance le fit déclarer le plus juste des hommes.

Il y avait des astres que l'on faisait fils de Neptune, ou qu'on oppelait astres de Neptune; d'autres l'étaient de Jupiter. Les premiers, dit Théon (*a*), étaient ceux qui indiquaient le calme ou la tempête; les seconds ceux qui indiquaient les diverses opérations du labourage. Toutes ces différences trouveront leur application dans la solution des allégories sacrées.

On verra tout de suite pourquoi Orion était fils de Neptune et du taureau, à la suite duquel il se lève. Car on sait qu'Orion exerçait un grand empire sur les mers, et qu'il prit même de là l'épithète d'orageux que lui donne Virgile (*b*). Servius, son commentateur, l'appelle le signe fameux et redoutable par les tempêtes qu'il excite (*c*). Germanicus César (*d*) dit qu'Orion, par son lever d'hiver, agite la mer par des tempêtes et inonde d'eaux la terre. Voilà bien des titres pour être le fils de Neptune. Lorsqu'il paraît très-brillant, c'est signe de sérénité, continue Germanicus; s'il s'obscurcit et de-

(*a*) Theon ad Arat., p. 182. — (*b*) Virg. AEneid., l. 1, v. 539. — (*c*) Serv. commen. in AEneid. — (*d*) Com. Arat., c. 30.

Digitized by Google

vient nébuleux, il présage la tempête. Isidore de Séville dit la même chose (*a*). Théon assure que tous les matelots l'observaient soigneusement, et qu'ils s'en servaient même pour connaître les heures de la nuit (*b*). Ce sont toutes ces circonstances réunies qui en ont fait un des astres de Neptune, suivant les principes posés plus haut par Théon, pour distinguer les généalogies des différens astres, d'après leurs influences et les indications qu'ils donnaient.

Il est encore une autre distinction des astres, qu'il importe surtout de bien connaître, puisqu'elle est la clef de presque toutes les grandes fables religieuses et de toutes les cosmogonies; c'est celle qui se faisait entre eux, suivant les rapports qu'ils avaient avec le bien et le mal physique, avec les principes lumière et ténèbres qui partageaient en commun l'empire de la Nature. Cette théorie est assez étendue et d'une assez haute importance, pour faire la matière d'un chapitre entier. C'est ce que nous allons faire.

CHAPITRE V.

SUR LES DEUX PRINCIPES LUMIÈRE ET TÉNÈBRES.

La distinction des causes en cause active et passive nous conduit à celle des principes, qui tient assez naturellement à la première, et semble lui correspondre. Car

(*a*) Isid. Orig., l. 3, c. 47. — (*b*) Theon ad Arat., p. 177.

la lumière, qui est un de ces principes, vient de la substance éthérée qui compose la cause active; et les ténèbres, l'autre principe, viennent de la terre ou de la matière grossière qui compose la cause passive. C'est la terre qui, par son union avec le Tartare, engendre Typhon, chef des puissances ou des génies de ténèbres, dans Hésiode (*a*). Mais elle s'unit à l'éther ou à Uranus, lorsqu'elle engendre les Dieux de l'Olympe, ou les astres enfans d'Uranus l'étoilé (*b*).

La lumière fut la première divinité des hommes, comme nous l'avons déjà dit (*c*). C'est à elle qu'ils doivent la jouissance du spectacle brillant de la Nature. Elle semble être une émanation du Créateur de toutes choses, en rendant sensible l'Univers que l'ombre dérobait à nos yeux, et en lui donnant en quelque sorte l'existence, au moins relativement à nous. Car ce qui n'est point vu, est presque pour nous comme s'il n'était pas. Les ténèbres, au contraire, replongent la Nature dans une espèce de néant, et privent l'homme de toutes les jouissances dont son œil est l'organe; c'est-à-dire, de la presque totalité de son existence, surtout s'il est seul et abandonné à lui-même.

Deux situations aussi opposées, dans lesquelles se trouve l'homme jouissant ou privé de la lumière, lui ont fait imaginer deux substances de nature opposée, à l'empire desquelles il était tour à tour soumis, dont l'une contribuait à sa félicité, et l'autre à son malheur. La vue de la lumière multipliait ses jouissances; les ténèbres les lui ravissaient : l'une était donc son amie, et les autres

---

(*a*) Hésiod. Theog., v. 821. — (*b*) V. 133 et 106. — (*c*) Ci-dessus, l. 2, c. 1.

Digitized by Google

ses ennemies. Il attribua à l'une tous les biens dont il jouissait, et aux autres tous les maux qu'il éprouvait; en sorte que ces mots *lumière* et *bien*, devinrent synonymes, comme ceux-ci, *ténèbres* et *mal*, le furent aussi. Comme le bien et le mal de l'homme ne lui paraissaient pas pouvoir découler d'une seule et même source, non plus que la lumière et les ténèbres, il fallut nécessairement recourir à deux causes ou principes, séparés dans leur nature et opposés dans leurs effets, qui versaient, l'un la lumière et le bien, l'autre les ténèbres et le mal dans l'Univers.

Telle fut l'origine de la distinction des deux principes, admise dans toutes les théologies, et qui conséquemment forme une des bases principales de tout système religieux. Elle doit donc entrer comme élément premier dans les fables sacrées, dans les cosmogonies et dans les mystères de l'antiquité. Cette conclusion se trouve appuyée de l'autorité de Plutarque (*a*). « Il ne faut pas croire, dit ce philosophe, que les principes de l'Univers soient des corps inanimés, comme l'ont pensé Démocrite et Épicure; ni qu'une matière sans qualité soit organisée et ordonnée par une seule raison ou providence, maîtresse de toutes choses, comme l'ont dit les stoïciens; car il n'est pas possible qu'un seul être, bon ou mauvais, soit la cause de tout, Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal. L'harmonie de ce monde est une combinaison de contraires, comme les cordes d'une lyre, ou la corde d'un arc qui se tend et se détend. Jamais, a dit le poëte Euripide, le bien n'est séparé du mal. Il faut

(*a*) De Iside, p. 365.

Digitized by Google

qu'il y ait un mélange de l'un et de l'autre, afin que tout aille bien. Or, cette opinion sur les deux principes, reprend Plutarque, est de toute antiquité. Elle a passé des théologiens et des législateurs aux poëtes et aux philosophes. L'auteur n'en est point connu, mais l'opinion elle-même est constatée par les traditions du genre humain; elle est consacrée par les mystères et les sacrifices chez les Grecs et chez les barbares. On y reconnait le dogme des principes opposés dans la Nature, qui, par leur contrariété, produisent le mélange du bien et du mal. On ne peut donc pas dire que c'est un seul dispensateur qui puise les événemens, comme une liqueur, dans deux tonneaux, pour les mêler ensemble et nous en faire boire la mixtion; car la Nature ne produit rien ici-bas qui soit sans ce mélange. Mais il faut reconnaître deux causes contraires, deux puissances opposées qui portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, et qui gouvernent ainsi notre vie, de même que le monde sublunaire qui, par cette raison, est sujet à tant de changemens et d'irrégularités de toute espèce. Car si rien ne peut se faire sans cause, et si le bon ne peut être cause du mauvais, il est absolument nécessaire qu'il y ait une cause pour le mal, comme il y en a une pour le bien. Ce dogme, ajoute Plutarque, a été généralement reçu chez la plupart des peuples, et surtout chez ceux qui ont eu une plus grande réputation de sagesse (*a*). Ils ont tous admis deux Dieux de métier différent, pour me servir de cette expression, dont l'un faisait le bien et l'autre le mal qui se trouve dans la Nature. Ils don-

(*a*) De Iside, p. 365. Ibid., p. 369.

Digitized by Google

naient au premier le titre de Dieu par excellence, et au second celui de démon. Les Perses ou Zoroastre, chef de leur religion, nommaient le premier Oromaze, et le second Ahriman. Ils disaient que l'un était de la nature de la lumière, et l'autre de celle des ténèbres. Les Égyptiens appelaient le premier Osiris, et le second Typhon, ennemi éternel du premier. »

Les Juifs et les Chrétiens ont le bon Dieu et le diable, le mauvais et le malin esprit, toujours opposé à Dieu. Dieu est chef des anges de lumière, et le diable chef des anges de ténèbres. Celui-ci cherche toujours à empoisonner le bien que Dieu fait, et à lui ravir ses amis et ses sectateurs.

Les Chaldéens, continue Plutarque, avaient leurs astres bons et mauvais; et nous verrons bientôt que c'est cette division entre les astres affectés à l'un ou à l'autre des principes, qui a donné naissance à la distinction des génies ou anges en bons et mauvais, ou en génies de lumière et génies dépendans du chef des ténèbres. Les Grecs, dans les temps fabuleux, eurent leur Jupiter et leur Pluton, poursuit Plutarque (*a*). J'ajouterai qu'ils avaient leurs géans et leurs Titans qui empruntaient les attributs du serpent dont Pluton (*b*) ou Sarapis s'entortille, dont Typhon, Ahriman et le diable prennent la forme dans la théologie des Égyptiens, des Perses, des Juifs et des Chrétiens. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu quelque chose d'équivalent.

Les habitans du royaume de Pégu (*c*) admettent deux principes, l'un auteur du bien et l'autre auteur du mal.

(*a*) De Iside. Ibid., p. 370. — (*b*) Ibid., p. 362. — (*c*) Cont. d'Orv., t. 1, p. 396.

Digitized by Google

Ils invoquent souvent ce dernier dans leurs maladies, et cherchent à le fléchir et à se le rendre propice, tandis qu'ils négligent assez l'autre, le croyant incapable de faire du mal. C'est avec l'attention la plus scrupuleuse qu'ils s'acquittent des promesses qu'ils ont faites à cette affreuse divinité, aussitôt qu'ils se persuadent avoir obtenu grâce. Un prêtre, qui se dit ministre et confident de cet esprit, est appelé pour diriger les cérémonies superstitieuses qui doivent accompagner leurs remercîmens. Plusieurs Péguans, au commencement du jour, ont pour habitude de sortir de leurs maisons avec une poignée de riz dans une main, et un flambeau dans l'autre. Ils crient de toutes leurs forces qu'ils cherchent le mauvais esprit pour lui donner sa nourriture, afin qu'il daigne les laisser tranquilles pendant la journée. C'est bien le cas de dire ici que la crainte a fait les Dieux. Il semble que ce n'est qu'au malin esprit que les Péguans rendent un culte solennel ; ils lui dressent des autels, ils les ornent de fleurs et les chargent d'offrandes. La persuasion dans laquelle ils sont de sa méchanceté et de sa puissance, en fait autant de zélés adorateurs qui étudient tous les moyens de se rendre favorable cette terrible divinité. C'est sans doute par une suite de cette opinion qu'ils révèrent singulièrement le crocodile. Il semblerait que le respect que ces peuples avilis ont pour leurs empereurs et leurs rois, prend sa source dans le même sentiment de crainte. Ils ont traité leurs Dieux comme leurs despotes, qu'ils n'adorent que parce qu'ils en ont peur.

Les habitans de l'île de Java (*a*) reconnaissent un chef

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 2, p. 289.

Digitized by Google

suprême de l'Univers; mais c'est au malin esprit, ou au mauvais principe, qu'ils adressent leurs prières et leurs offrandes pour qu'il ne leur fasse pas de mal.

Les Moluquois ont des sorciers (*a*) appelés Zwangis qui évoquent le malin esprit.

Les sauvages des Philippines adorent le soleil, la lune et les étoiles, et rendent aussi un culte au malin esprit (*b*), à qui ils font des sacrifices. Le premier Dieu est le Dieu qui lance le tonnerre, et ils l'appellent *Maglante*.

Les nègres de la Côte-d'Or (*c*) admettent aussi deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc, et l'autre noir et méchant; ils les traitent à peu près comme font les Péguans dont nous avons parlé ci-dessus. Ils s'occupent peu du premier qu'ils appellent *Bossum*, et *Jangu Mon*, c'est-à-dire, bon homme. Ils redoutent le second, auquel, d'après les Portugais, ils ont donné le nom de démon ou de diable. De là, sans doute, l'opinion où ils sont qu'après leur mort ils seront transportés dans le pays des blancs, et qu'ils prendront leur couleur. On voit, dans cette persuasion, des vestiges de la théorie des deux principes Ormusd et Ahriman, dont l'un habite le séjour de la lumière et l'autre celui des ténèbres. Les fictions sacrées des Chrétiens et leurs livres apocalyptiques peignent les élus vêtus de blanc et habitant le séjour lumineux de l'agneau, ou du signe sous lequel le soleil et la lumière, au printemps, reprennent leur empire sur les ténèbres.

(*a*) Cont. d'Orvill., p. 331. — (*b*) Ibid., p. 368. — (*c*) Ibid., t. 4, p. 281.

Digitized by Google

Les Hottentots ont aussi leur divinité méchante qu'ils nomment *Touquoa* (*a*). Ils la représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, et source de tous les maux qui affligent le monde au-delà duquel sa puissance cesse. Ce principe est le même que celui des Asiatiques, des mages, etc., qui ne reconnaissent l'action du mauvais principe que dans les effets sublunaires. C'est à ce redoutable génie qu'ils offrent leurs prières et leurs nombreux sacrifices, afin de le fléchir, et afin qu'il consente à les épargner. On voit encore ici un exemple des effets de la crainte et de son influence dans la religion. Ils disent que souvent il se montre à eux sous la figure d'un monstre difforme, couvert de poils, et avec les pieds d'un cheval; figure assez semblable à celle du centaure placé sous le signe dans lequel Typhon, ou le chef des ténèbres, reprend son empire. Les habitans de l'île de Ténériffe (*b*) reconnaissaient un Dieu suprême à qui ils donnaient le nom d'*Achguaya-Xerax* [87], qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils admettaient aussi un mauvais génie qu'ils appelaient *Guayotta*.

Les Madégases, ou habitans de l'île de Madagascar, reconnaissent aussi les deux principes. Ils nomment le premier *Jadhar*, ou le grand Dieu tout-puissant. Ils ne lui élèvent point de temples; ils ne le représentent jamais sous des formes sensibles, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, et qu'il connaît leurs besoins; mais ils lui font des sacrifices. Le second, appelé

(*a*) Cont. d'Orvill., t. 4, p. 440. — (*b*) Ibid., p. 482.

Digitized by Google

Angat, reçoit sa part des victimes qu'ils immolent à l'autre. Ils donnent aussi la forme de serpent au mauvais principe, et supposent que ce génie cruel et sanguinaire a pris la forme de ce reptile (*a*).

On retrouve à peu près les mêmes idées chez les Tapuyes, peuple de l'Amérique méridionale, situé presque à la même latitude que le sont les Madégases en Afrique. Ils reconnaissent les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais (*b*). Mais ils ne cherchent pas à gagner par leurs prières le premier, parce qu'étant naturellement bon, il ne peut faire de mal à personne. Ils révèrent au contraire, et ils invoquent le second, parce qu'il est colère et qu'il nuit à ceux qui ne l'honorent pas. Ils n'entreprennent pas de voyages, ne livrent point de combats, qu'ils n'aient mis dans leurs intérêts ce génie malfaisant, en l'honorant par toutes les pratiques du cérémonial religieux. C'est même de là qu'ils s'attribuent la science de la divination. Sonnerat dit à peu près la même chose des Madégases, et ce rapprochement peut conduire à d'autres conséquences sur la communication des peuples de l'Asie avec l'Amérique, en faisant le tour de l'Afrique, et prenant pour station intermédiaire l'île de Madagascar.

Quoi qu'il en puisse être de la conjecture ici hasardée, il est certain que le système fameux des Asiatiques et des Égyptiens sur les deux principes se retrouve partout en Amérique. Les habitans du Brésil (*c*) reconnaissent un mauvais génie dont le nom approche fort de celui des Madégases; il s'appelle *Aguyan*. Ce génie leur

(*a*) Sonnerat. Voyage de l'Inde, t. 2, l. 4, p. 328. — (*b*) Voss. de Orig. Idol. addend. ad., l. 1, p. 3. — (*c*) Cont. d'Orvill., t. 5, p. 390.

Digitized by Google

cause beaucoup de frayeur, et on leur entend dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en démons. Ils ont des devins qui se disent en commerce avec *Aguyan*, de qui ils prétendent tirer des oracles et l'art de guérir les maladies.

Les Indiens de Tierra-Firma (*a*), qui pensent qu'il y a un *Dieu au ciel*, et que ce Dieu est le *soleil*, reconnaissent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent; et, pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums et du maïs. Car on a toujours traité les Dieux, comme les hommes puissans de qui on veut obtenir quelque faveur. Cet être ténébreux leur apparaît souvent, à ce que disent les prêtres qui sont en même temps législateurs, médecins et ministres de la guerre : car les prêtres partout se sont saisis de toutes les branches de pouvoir que la force et l'imposture exercent sur les crédules mortels. L'empire que s'arrogent les prêtres sur l'esprit malin lui-même, qu'ils forcent, disent-ils, à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation; et la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques qu'en secret, ajoute encore au respect qu'on leur porte. Ils font, comme les anciennes sibylles (*b*), des contorsions, poussent des cris, des hurlemens accompagnés des plus affreuses grimaces, comme les corybantes. Ils s'accompagnent du bruit de certaines pierres qu'ils frappent en cadence, de celui de lugubres tambours, du son des flûtes de cannes, et de celui qu'ils tirent de plusieurs

(*a*) Cont. d'Orville. Ibid., t. 5, p. 251. — (*b*) Virg. Æneide, l. 6, v. 80.

os de bêtes liés ensemble. Faisant succéder à un bruit affreux un morne silence, ils parviennent à en imposer à ce peuple imbécille. Ce peuple est celui de tous les siècles et de tous les pays, ainsi que les prêtres imposteurs sont aussi ceux de tous les temps et de toutes les régions du monde; la différence n'est que du plus au moins, ou dans les formes. N'avons-nous pas nos exorcistes, et les prêtres dans nos campagnes ne sont-ils pas réputés possesseurs d'un grimoire magique, avec lequel ils évoquent et consultent le diable? Voilà le peuple du Brésil.

Les Caraïbes admettent aussi deux sortes (*a*) d'esprits, les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun a le sien qui lui sert de guide sur la terre. Ce sont nos anges gardiens. Les autres malfaisans, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit et prennent plaisir à nuire aux mortels. Ils ont, dit-on, outre cela, quelque idée d'un Être-Suprême qu'ils pensent être fort tranquille, occupé à jouir de son bonheur sans se mêler du sort des hommes.

Les habitans de la Louisiane (*b*) reconnaissent aussi deux principes, l'un *mâle, principe* du bien, et l'autre *femelle, principe* du mal. Ces deux principes, selon eux, gouvernent tout le monde.

Les Floridiens adorent le soleil, la lune et les astres. Ils reconnaissent aussi un mauvais principe (*c*) sous le nom de *Toïa*, qu'ils cherchent à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur. Leur principale solennité en honneur de ce génie est très-nombreuse et très-

(*a*) Cont. d'Orv. Ibid., t. 5, p. 72. — (*b*) Ibid. Ibid., t. 5, p. 408. — (*c*) Ibid., t. 5, p. 502.

Digitized by Google

bruyante surtout: Ils font retentir le bruit d'une multitude de tambours, qui accompagnent leurs danses et les chants qui ont pour objet les louanges du *Toïa*. Au milieu de ces exercices, les prêtres feignent d'entrer dans une sainte fureur, et se sauvent dans le bois, sous prétexte de consulter le mauvais principe. Pendant leur absence, les femmes et les filles ne cessent de pleurer et de pousser d'affreux gémissemens, comme les anciennes bacchantes de la Grèce. Elles se tailladent le visage et les bras, comme les galles de Cybèle, et elles offrent au *Toïa* le sang qui coule de leurs blessures. C'est ainsi que l'imposture sacerdotale, en faisant le tour du monde, a cherché dans l'avilissement des hommes des garans sûrs de leur obéissance aveugle à ses lois cruelles. Quelquefois ces prêtres sont deux jours entiers sans reparaître; enfin ils se montrent et débitent à leur retour tout ce qu'ils supposent avoir appris de la propre bouche du malin esprit. Ces sortes d'oracles, fruit de l'imposture la plus hardie, règlent pendant l'année toutes les actions des crédules Floridiens.

Les Péruviens révéraient (*a*) *Pachacamac*, Dieu invisible, immatériel et auteur du bien; ils lui opposaient *Cupaï*, qui était l'auteur du mal, et lorsqu'ils prononçaient son nom, ils crachaient à terre en signe de mépris.

Les Virginiens (*b*) reconnaissent un Dieu suprême et bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, et dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement tranquille, mais en même temps souverai-

(*a*) Cont. d'Orville, t. 5, p. 331. — (*b*) Ibid., p. 452.

Digitized by Google

nement indifférent. Cependant les Virginiens l'invoquent, quoiqu'ils n'osent se flatter de le tirer de son engourdissement. Ils en reconnaissent un autre plus actif, mais dont l'activité se tourne vers le mal. Il ne se mêle du monde que pour en troubler l'harmonie ; c'est lui qui détruit les moissons, qui produit les tempêtes, et qui cause tous les ravages qu'éprouve la terre. On ne peut l'apaiser que par de fréquens sacrifices. On ne sait s'ils le subordonnent au grand Dieu, et si c'est lui qu'ils appellent Okée ou Kiwasa, divinité à laquelle se rapporte presque tout leur culte.

Les Canadiens et les sauvages (*a*) voisins de la baye d'Hudson adorent le soleil, la lune et le tonnerre. Mais les divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs prières, ce sont les esprits malins qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissans pour faire le mal.

Les Eskimaux (*b*) qui habitent cette contrée, reconnaissent un *Dieu* d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukcouma*, mot qui dans leur langage signifie grand chef. C'est ce Dieu qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, et en reconnaissance ils chantent ses louanges, et lui adressent des prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux. Il fait naître les tempêtes, il renverse les barques, il rend inutiles les travaux, et sa méchanceté le rend redoutable.

Voici le raisonnement que font tous les sauvages qui admettent le Dieu bon et le mauvais. Ils croient assez inutile de faire des offrandes au premier, parce qu'incapable de faire du mal, il cherche à faire tout le bien

---

(*a*) Cont. d'Orville, t. 5, p. 411. — (*b*) Ibid., p. 511.

qu'il peut ; l'esprit malin, au contraire, toujours disposé à nuire, veut être fléchi par des prières ou gagné par des offrandes. De là vient que nous avons vu assez généralement, chez les peuples sauvages, le Dieu méchant recevoir plus d'hommages que le bon. Il n'en était pas de même chez les peuples civilisés de l'ancien continent. Ils avaient des sacrifices pour le bon, comme pour le mauvais principe, et ils croyaient qu'il ne suffisait pas d'écarter le mal ; mais qu'il fallait encore solliciter le bien, parce que les Dieux, comme les hommes, ne sont pas fâchés d'être priés.

Revenons donc à ceux-ci, et laissons les hordes sauvages qui ont bien conservé des traces de l'ancienne tradition sur les deux principes contraires de la Nature, tradition qui se perd, suivant Plutarque, dans la nuit des temps ; mais chez qui ce dogme ne forme pas un système théologique aussi complet et aussi régulièrement ordonné, qu'il se trouve l'être chez les Grecs, et surtout chez les Égyptiens, chez les Chaldéens, et, pardessus tout, chez les Perses et chez les Assyriens, de qui les Juifs et les Chrétiens ont emprunté ce dogme fondamental de leur croyance. Les Assyriens et les Perses [88], dit saint Augustin (*a*), honorent deux Dieux, l'un bon et l'autre mauvais, comme il est aisé de s'en convaincre par leurs livres.

Nous n'avons pas les livres théologiques des premiers ; mais nous avons une partie de ceux des seconds, ou des Perses, et nous retrouvons à chaque page le dogme des deux principes, qui est tellement fondamental dans cette religion, qu'on pourrait croire qu'ils en ont été les au-

(*a*) De Civ. Dei, l. 5, c. 21.

Digitized by Google

teurs avec les Égyptiens, ou au moins qu'aucun peuple n'a fourni autant de monumens de cette opinion religieuse. Aussi sera-ce de leurs livres que nous tirerons le plus de lumières pour l'intelligence des cosmogonies et des grandes fables sacrées de tous les peuples.

Les mages, suivant Diogène Laërce (*a*), ou plutôt suivant Aristote, cité par lui, étaient plus anciens que les prêtres égyptiens, et ils reconnaissaient deux principes, l'un qu'ils appelaient le bon génie, et l'autre le mauvais. Le premier se nommait Oromaze, leur Jupiter, et le second Ahriman, leur Pluton. Hermippus, Eudoxe et Théopompe assuraient la même chose qu'Aristote. On prétend même que leurs dogmes étaient passés chez les Indiens et chez les Juifs, et que les gymnosophistes de l'Inde et les docteurs juifs avaient été disciples des mages. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Genèse des Juifs et les fictions sacrées du christianisme, enlées sur la doctrine judaïque, s'expliquent parfaitement par les principes de la théologie des Perses, comme nous le faisons voir dans la suite de cet ouvrage. On en trouvera une nouvelle preuve dans notre explication de l'Apocalypse, qui roule tout entière sur le combat des deux principes, et qui se termine par la victoire que le soleil, ou Ormusd, principe lumière, figuré par l'agneau équinoxial du printemps, remporte sur Ahriman figuré par le dragon qui fixe le retour de l'automne et de l'hiver; en un mot, on y retrouvera toutes les idées théologiques sur le monde et sur sa fin future, que Plutarque attribue aux mages, comme nous le verrons bientôt.

(*a*) Diog. Præm., p. 6.

Quant aux Égyptiens, on ne peut douter que leur Osiris et leur Typhon ne répondent à l'Ormusd et à l'Ahriman des Perses; et que le système des deux principes ne soit la base de leur théologie, comme elle l'est évidemment du Traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque. Néanmoins, nous sommes persuadés que, quelque ancienne que soit en Égypte cette théorie sur les deux principes, ainsi que l'application qui en a été faite à l'astronomie, ces idées cosmogoniques n'y sont pas nées. Elles n'ont guère pu y naître, parce que le contraste des deux principes et de leurs effets, surtout relativement à la vicissitude périodique du chaud et du froid, de la régénération et de la destruction des plantes et des végétaux, n'y est pas à beaucoup près aussi sensible que dans le nord de la Perse et dans l'Arménie [89].

Pour qu'une idée physique ait été fortement exprimée, il a fallu qu'elle ait été fortement sentie; pour que le contraste des principes générateur et destructeur, qui se partagent entre eux la révolution annuelle, ait été la base d'une cosmogonie, il a fallu qu'il fût très-frappant chez ceux qui, les premiers, les ont fait entrer dans la théologie naturelle. Or, à cet égard, le climat de Perse a dû être beaucoup plus favorable que celui d'Égypte, pour faire germer de semblables idées; et Aristote me semble avoir raison de donner à la doctrine des mages la priorité sur celle des Égyptiens, au moins relativement au dogme des deux principes.

C'est à tort qu'Agathias dit que ce dogme était récemment admis chez eux, et qu'ils avaient une nouvelle doctrine qui leur était commune avec les manichéens, laquelle consistait à admettre deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Ce dogme était bien celui des manichéens;

Digitized by Google

mais ils l'avaient emprunté des Perses chez qui cette distinction théologique était de la plus haute antiquité. C'est d'après elle que fut composé le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs. Les livres zends démentent l'assertion d'Agathias. Il convient, au reste (*a*), qu'ils attribuaient au bon principe tout ce qu'il y a de bien et de beau dans la Nature, et au mauvais tout ce qui est contraire à ces effets; qu'ils désignaient ces principes par des noms barbares, appelant Ormisdaten (c'est Oromaze ou Ormusd) le Dieu bon ou le demiourgos bienfaisant, et Ahriman le mauvais génie ou le Dieu destructeur. Pour célébrer la victoire du bon principe sur le mauvais, ils avaient établi une de leurs plus grandes fêtes, dans laquelle ils tuaient des serpens et des reptiles venimeux, et par là ils croyaient faire une chose agréable au bon principe, et désagréable à Ahriman qu'ils mortifiaient. On se rappellera que nous avons déjà dit que le serpent était, dans toutes les théologies, la forme symbolique du chef des génies de ténèbres, de Typhon, du diable, des géans, des Titans, de Python, ennemi d'Apollon; du dragon, ennemi de l'Agneau et de ses fidèles; de Pluton, etc. Nous verrons bientôt que ce serpent est celui des constellations.

L'auteur d'un ancien ouvrage attribué à Origène (*b*) dit que Pythagore avait appris de Zarastha, le même peut-être que Zerdusth ou Zoroastre, qu'il y a deux principes de toutes choses; que l'un est *le père* et l'autre *la mère*; que le père est *la lumière*, et la mère les

(*a*) Agath., l. 2, p. 58. — (*b*) Origen. Philosoph.

Digitized by Google

ténèbres. Il est bien singulier que nous ayons trouvé la même définition des deux principes chez les peuples de la Louisiane. Quel a été le canal de communication entre la Perse et la Louisiane, et à quelle époque ces idées ont-elles passé en Amérique? Voilà une grande question à résoudre : nous en laissons à d'autres la solution. Revenons à Pythagore.

Il pensait que les dépendances du principe lumière sont le chaud, le sec, le léger, le vite; et que celles des ténèbres sont le froid, l'humide, le pesant, le tardif (*a*); et que le monde tire son existence de ces deux principes, comme du mari et de la femme. Cette théorie rentre dans celle de la cause active et de la cause passive, par la raison que nous avons apportée plus haut.

L'auteur des actes d'Archélaüs ou de la dispute de Cascar prétend que l'hérésiarque Scythien fut le premier qui établit la dualité ou le dogme des deux principes, et qu'il tenait son opinion de Pythagore, ou, suivant (*b*) Socrate, d'Empédocle. Cyrille de Jérusalem veut au contraire qu'il soit sectateur d'Aristote. Beausobre soutient avec raison que l'opinion des deux principes et la tradition de la guerre qui s'allume entre eux, étaient une opinion philosophique fort ancienne dans tout l'Orient, où ces chimères furent primitivement imaginées. Au reste, il est certain qu'Aristote, comme Platon, admettait un principe de mal qui résidait dans la matière et dans son imperfection éternelle. Quant à Pythagore, si on juge de son système par la manière dont Porphyre et Plutarque nous en parlent, on verra qu'il rentre dans celui de Manès, c'est-

(*a*) Beausobre, Traité du Manich., t. 1, p. 34. — (*b*) Ibid., t. 1, l. 1, c. 3, p. 29.

Digitized by Google

à-dire que c'est l'ancien système adopté dans l'Égypte et dans tout l'Orient. Pythagore, dit Porphyre (*a*), concevait deux puissances opposées : l'une bonne, qu'il appelait l'unité, la lumière, la droite [90], l'égal, le stable, le droit ; l'autre mauvaise, qu'il nommait le binaire, les ténèbres, le gauche, l'inégal, l'instable, le courbe (*b*). Pythagore, ajoute Beausobre, n'avait point inventé ces idées ; il les tenait des Orientaux qui furent ses maîtres aussi bien que ceux de Scythien et de Manès. Pythagore passa douze ans à Babylone où il étudia sous un mage nommé Zarastas, qui l'instruisit de la Nature ou des secrets de la divinité universelle et des pouvoirs : c'était là l'étude des philosophes de l'Orient.

Pythagore, dit Varron (*c*), reconnaissait deux principes de toutes choses, le *fini* et l'*infini*, le *bien* et le *mal*, la *vie* et la *mort*, le *jour* et la *nuit* (*d*). Varron ajoute que lorsqu'on présentait aux Grecs la lumière, ils s'écriaient : Que *la lumière est bonne !* Partout la lumière en effet a été regardée comme le premier bienfait de la Nature. Pythagore pensait que le blanc tenait de la nature du bon principe, et que le noir tenait de celle du mauvais (*e*); que la lumière et les ténèbres, le chaud et le froid, le sec et l'humide se mêlaient à dose égale (*f*); que le triomphe du chaud était l'été, celui du froid l'hiver; et que leur combinaison égale donnait le printemps et l'automne, dont l'un produisait la verdure, et était favorable à la santé, et l'autre, en détériorant tout, donnait naissance aux maladies. Il appliquait la même idee au lever et au

(*a*) Porph. de vit. Pyth., p. 25. — (*b*) Plut. de Iside, p. 370. — (*c*) Varro de Ling. lat., l. 4. — (*d*) Ibid., l. 5, p. 46. — (*e*) Diogen. Laer., l. 8, p. 589. — (*f*) Ibid., p. 583.

Digitized by Google

coucher du soleil. Conformément aux principes des mages, Pythagore pensait que Dieu ou Ormusd ressemblait par le corps à la lumière, et par l'ame à la vérité (*a*).

Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, admet aussi deux principes qui agissent en sens contraire dans le monde sublunaire; il appelle le premier la Nature, principe d'ordre qui travaille toujours la matière par ses opérations fécondes et par des organisations régulières; et l'autre discorde, principe de contrariété et de désordre qui détruit sans cesse les œuvres du premier principe. Il les place l'un et l'autre dans ce qu'il appelle le monde, dont l'idée se restreint souvent à la partie élémentaire au sein de laquelle s'opèrent les générations et les destructions. Car toute la partie supérieure à la lune, étant constamment la même, sans changement ni altération dans sa nature, ne pouvait pas éprouver les chocs du mauvais principe. Le cercle de la lune terminait son empire.

Mais si les effets n'avaient lieu que dans le siége des élémens, les causes furent souvent censées agir plus haut, et résider dans les astres mêmes qui modifiaient la nature sublunaire, et qui annonçaient comme signes les opérations variées du principe ténébreux dans la matière au sein de laquelle sa nature l'attachait. Typhon était en effet enchaîné dans l'obscur Tartare, tandis que Jupiter régnait dans les champs lumineux de l'Olympe. Ce qu'il importe surtout de connaître, c'est la manière dont ces deux principes se mêlaient dans la matière qui compose le monde, où le Dieu bon et lumineux répan-

(*a*) Porph. vit Pyth., p. 27.

Digitized by Google

dait tout le bien qu'il pouvait, afin de corriger le mal que le principe ténébreux y avait mis et qui était une suite de sa nature, ainsi que de celle de la matière, qu'il fallait organiser régulièrement et rappeler sans cesse à l'ordre que le mauvais principe contrariait éternellement. Pour y réussir, il faut tracer la ligne de démarcation de ces deux pouvoirs opposés. La fiction sacrée des mages sur la distribution du monde entre les deux principes, va nous servir à cela (*a*).

Les Perses disent qu'Oromaze né de la lumière la plus pure, et Ahriman né des ténèbres, se font mutuellement la guerre : « Que le premier a engendré six Dieux qui sont la bienveillance, la vérité, le bon ordre, la sagesse, la richesse et la joie vertueuse. » Ce sont autant d'émanations du bon principe et autant de biens qu'il nous distribue ; « que le second en a de même engendré six, contraires aux premiers dans leurs opérations ; qu'ensuite Oromaze s'était fait lui-même trois fois plus grand qu'il n'était, et s'était élevé au-dessus du soleil autant que le soleil est au-dessus de la terre ; et qu'il avait orné le ciel d'étoiles, dont une entre autres, Sirius, avait été établie comme la sentinelle ou la garde avancée des astres ; qu'il fit, outre cela, vingt-quatre autres Dieux qui furent mis dans un œuf ; que ceux qui furent produits par Ahriman, également au nombre de vingt-quatre, percèrent l'œuf, et mêlèrent ainsi les maux et les biens. Ils ajoutent qu'il viendra un temps marqué par les destins, où Ahriman, après avoir amené la peste et la famine, sera lui-même entièrement détruit;

(*a*) Plutarch. de Iside, p. 369.

Digitized by Google

qu'alors la terre, sans aucune inégalité, sera le séjour d'hommes, tous heureux, parlant tous la même langue, et vivant sous la même loi. Théopompe ajoute que, selon les mages, l'un de ces Dieux doit être trois mille ans vainqueur et l'autre vaincu; qu'ils seront trois autres mille ans à combattre l'un contre l'autre, et à détruire leurs ouvrages réciproquement; qu'enfin Ahriman périra, et que les hommes revêtus d'un corps transparent jouiront d'un bonheur inaltérable; que Dieu, après avoir achevé toutes ces choses, se reposera pendant un certain temps qui ne sera pas long, mais tel à peu près que le sommeil d'un homme qui aurait achevé un travail pénible. »

Tel est le précis des idées fondamentales de la théologie des mages. Je pourrais déjà ajouter d'avance que telle est aussi la base de l'ouvrage apocalyptique de Jean, dans lequel, après bien des combats du mauvais principe ou du dragon contre le bon principe, celui-ci demeure vainqueur, enchaîne le dragon dans l'étang de soufre, et transporte les élus dans le séjour lumineux d'Ormusd ou de l'agneau, dont le principe lumière, au printemps, prend la forme dans son triomphe. Là, il les fait jouir d'une félicité inaltérable dont les derniers chapitres de cet ouvrage contiennent la peinture. Mais revenons à l'examen détaillé de ce morceau énigmatique de la théologie des mages, qui bien entendu nous servira à expliquer les deux premiers chapitres de la Genèse, et en général tous les livres cosmogoniques qui ont pour base la théorie des deux principes.

Oromaze, né de la substance pure de la lumière; voilà le premier principe. Qu'on l'appelle Osiris, Jupiter, le bon Dieu, le Dieu blanc, etc., peu nous importe. Ahri-

Digitized by Google

man, né des ténèbres; voilà le second, l'ennemi éternel du premier. Qu'il s'appelle Typhon, Python, le chef des géans, Satan, le diable, le Dieu noir, peu nous importe encore. Mais ce qui n'est pas indifférent, c'est de savoir où ils placent le siége de leur action, et quels effets dépendent de chacun d'eux. Ormusd agit dans toute la partie supérieure à la lune, jusqu'au ciel des fixes, dans cet intervalle dont le soleil occupe le milieu, et qui se subdivise en sept sphères, dont trois au-dessus du soleil, et trois au-dessous. Voilà ce que signifient ces mots énigmatiques qui nous apprennent que ce Dieu, pour composer le ciel des étoiles, ou le premier mobile, cette sphère lumineuse où sont attachées et où brillent les fixes, franchit trois sphères, celle de Mars, celle de Jupiter, celle de Saturne, et que devenu trois fois plus grand ou plus élevé, il met en sentinelle Sirius, pour veiller sur toutes les étoiles fixes dont il est le chef par sa grosseur et son éclat. Les trois sphères inférieures sont celle de Vénus, celle de Mercure et celle de la lune, où se termine le séjour des Dieux et finit la partie active du monde. Ormusd s'est donc élevé autant au-dessus du soleil, que le soleil l'est au-dessus de la partie passive ou de la sphère élémentaire, appelée la terre, ou la matière sujette aux transmutations.

La sphère des fixes est divisée en douze grandes parties, qu'on appelle signes, marquées de douze figures connues sous le nom de constellations. Chacun de ces signes est sous l'inspection d'un Dieu; ce qui a donné la série des douze grands Dieux dont nous avons déjà parlé. Oromaze crée et s'attache six Dieux bienfaisans, et laisse Ahriman en créer six autres, destinés à contrarier les opérations des six premiers; voilà donc douze

Digitized by Google

premiers Dieux, dont six sont subordonnés au principe de la lumière et du bien, et six autres subordonnés au principe du mal et des ténèbres, dont ils sont agens. Voilà donc aussi chez les Perses douze grands Dieux, comme chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains, mais qui se groupent sous deux chefs, lumière et ténèbres, Dieu et le diable, Ormusd et Ahriman. Les combats de leurs chefs se distribuent sur une durée de temps divisée en intervalles de mille ans. Six mille ans sont affectés à la durée des triomphes alternatifs des deux chefs, et six mille ans aux combats et à la destruction des œuvres de l'un par l'autre, à raison de trois mille pour chacun : ce qui donne en totalité douze mille ans, pendant lesquels les principes combattent, triomphent et jouissent paisiblement de leur victoire, chacun durant un temps égal.

Les livres des Perses confirment cette tradition des mages, conservée par Plutarque d'après les écrits de Théopompe. Ils admettent avant tout le temps sans bornes (*a*) ou l'éternité, du sein de laquelle est sortie la lumière première, et les deux principes Ormusd et Ahriman; le premier, bon par essence et source de tout le bien de la Nature; et le second, corrompu et auteur de tout le mal.

Au temps sans bornes, ou à l'éternité, est subordonné le temps borné ou le temps engendré et mesuré par les révolutions célestes. Il est compris dans une période sous-divisée en douze parties qui se sous-divisent chacune en millièmes de parties que les Perses appellent

(*a*) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

Digitized by Google

ans, et que nous appellerons plus exactement des douze millièmes de la révolution totale. Ces millièmes sont répartis par eux dans la totalité du cercle annuel que parcourt le soleil chaque année, de manière que chaque douzième de la route annuelle du soleil ou chaque signe en contienne mille. Ils appellent donc chaque signe un mille, et chaque mille est désigné par le nom de l'animal céleste qui caractérise le signe. Ils disent le mille d'*aries* ou de l'agneau, le mille du taureau, le mille des gémeaux, le mille du cancer, etc., pour dire le signe de l'agneau, du taureau, des gémeaux, du cancer. Il résulte de là que les douze mille de la période bornée comprennent les douze signes sous lesquels combattent, triomphent et règnent successivement les douze premiers Dieux, bons et mauvais, qui, comme leurs chefs, se partagent la révolution totale des douze mille parties de temps. Car c'est un dogme fondamental de cette théologie (*a*), que la durée du temps borné fixée à douze mille se partage également entre Ormusd et Ahriman; entre les guerres et les victoires des deux principes qui se terminent au bout de la période par le triomphe d'Ormusd. Le zodiaque, ou le temps distribué dans ses douze signes par millièmes parties, quelque nom que l'on donne à ces parties, se partage donc également entre le principe lumière et le principe ténèbres, entre le principe du bien et celui du mal, entre Dieu et le diable, etc.

Il s'agit actuellement de savoir quels sont les signes du bien, quels sont ceux du mal, et où commencent

(*a*) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

Digitized by Google

et finissent les domaines des deux principes dans la division du zodiaque. Les Perses eux-mêmes nous l'apprennent.

Ils fixent l'époque de la durée du bonheur de l'homme, depuis l'agneau, ou depuis le signe équinoxial du printemps, jusqu'au signe de la balance qui occupe l'équinoxe d'automne. Là, suivant eux, le mal s'introduit dans l'Univers (*a*), sous le septième mille de la division de la révolution totale du monde; c'est-à-dire qu'ils font commencer et finir le bien de la Nature et le règne du bon principe aux époques mêmes de la révolution annuelle, où commence et où finit de se faire sentir l'action bienfaisante du soleil dans les graduations successives de la chaleur et de la durée du jour. Ce sont ces six premiers signes qu'ils appellent les mille de Dieu, et les six autres qu'on peut appeler les mille du diable, pour me servir de cette expression. Le temps, suivant le Boundesh ou suivant la cosmogonie des Perses (*b*), est de 12,000 ans. Les mille de Dieu sont l'*agneau*, le *taureau*, les *gémeaux*, le *cancer*, le *lion* et l'*épi* ou la *vierge*, ce qui fait 6,000 ans. Après les mille de Dieu la *balance* vint, et Ahriman ou Pétiarêh parut dans le monde. Après les mille de Dieu vint le *scorpion*, et Zoack agit pendant mille ans, etc.

Il résulte de ces passages, tirés des livres sacrés des Perses, que les six Dieux d'Ormusd, qui chacun président à un bien physique ou moral, sont les divinités tutélaires des six premiers signes, à compter d'*aries* ou du premier signe du printemps, et que les six autres

(*a*) Boundesh., t. 2, p. 353. — (*b*) Zend-Avesta, t. 2, p. 421.

Digitized by

qui les combattent et qui contrarient leurs opérations, ou détruisent leurs effets, sont les six signes suivans que parcourt le soleil, depuis le moment où la végétation commence à s'altérer jusqu'au moment où la Nature se régénère au printemps, sous les rayons du soleil en conjonction avec le signe équinoxial, soit l'*agneau*, soit le *taureau*. Car tous deux ont successivement occupé cette place. D'ailleurs c'est dans le zodiaque que réside la principale cause des effets sublunaires, comme l'a très-bien observé Ocellus de Lucanie; et c'est de lui que découlent les influences bonnes ou mauvaises des planètes qui y circulent.

Il ne doit donc nous rester aucun doute sur le sens de la division première des douze Dieux de la théologie des mages, dont six font le bien sous l'empire d'Ormusd, leur chef, et six autres le mal sous celui d'Ahriman, pareillement leur chef. Ces Dieux se mêlent dans le monde sublunaire, et combinent leurs influences avec celles des autres constellations, lesquelles sont au nombre de trente-six comme nous l'avons déjà observé. Ces trente-six constellations extra-zodiacales, en se groupant sous la bannière des douze grands Dieux ou des douze signes, chacun en égal nombre, présentent une nouvelle division du ciel en quarante-huit constellations, dont trente-six hors des signes, et douze dans les signes. Car chaque signe ou chaque douzième du zodiaque est figuré par une image appelée la constellation du signe [91]; ce qui nous donne quarante-huit images célestes ou astérismes, qui sont autant de Dieux, dont vingt-quatre se rangent du côté du principe lumière, et vingt-quatre du côté du principe ténèbres. Ce sont là les quarante-huit Dieux, dont vingt-quatre sont bien-

Digitized by Google

faisans et vingt-quatre malfaisans, qui partagent entre eux la sphère céleste, et par leurs influences contraires versent le bien et le mal qui se trouvent mêlés dans le monde, figurés par l'œuf mystérieux des mages. C'est dans cet œuf qu'ils se mêlent, qu'ils se combattent, qu'ils circulent en sens contraire, et qu'ils triomphent successivement l'un de l'autre, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de nos climats.

Toutes les fables cosmogoniques n'ont d'autre but que d'exprimer cette marche opposée, et ces chocs des deux principes dans la succession des saisons et des phénomènes qui y correspondent, soit au ciel dans les signes ou dans les causes, soit ici-bas dans les effets. Voilà tout le secret des mages et le mystère de l'œuf consacré dans toutes les cérémonies ou traditions religieuses de l'antiquité.

C'est cet œuf symbolique que les Égyptiens faisaient sortir de la bouche du Dieu invisible, appelé Kneph. Il est connu dans les mystères de la Grèce, sous le nom d'œuf orphique. Les Corésiens (*a*) en faisaient sortir leur Dieu Chumong : les Égyptiens leur Osiris (*b*) ; les Orphiques modernes, le Dieu Phanès, principe de lumière (*c*) ; les Japonais le font briser par leur taureau sacré qui en fait éclore le monde ; les Grecs le plaçaient aux pieds de Bacchus, Dieu à cornes de taureau. Aristophane en fait naître l'amour (*d*) qui, avec la nuit, organise le chaos [92]. Nous verrons ailleurs reparaître ce symbole religieux dans les mystères. Il nous suffit de dire ici que les anciens convenaient tous que cet emblème

(*a*) Cont. d'Orv., t. 1, p. 175. — (*b*) Diod. Sicil., l. 1, c. 29, p. 32. — (*c*) Athenag. leg., p. 70. — (*d*) Aristoph. de Avib., v. 695.

Digitized by Google

sacré représentait le monde; et c'est évidemment ce qu'il désigne dans la fable des mages sur l'œuf d'Oromaze.

On peut concevoir un œuf mi-partie blanc, mi-partie noir, coupé par le milieu en deux calottes ou hémisphères, et ceint obliquement d'une bande circulaire dont la moitié est dans l'hémisphère blanc, et l'autre moitié dans l'hémisphère noir. Divisons en douze parties égales cette bande circulaire; il s'en trouvera six dans la partie blanche, et six dans la partie noire. Supposons ensuite trente-six images hors de cette bande et douze dans cette bande : nous aurons quarante-huit images de Dieux qui couvriront la surface totale de l'œuf, et dont la moitié servira à marquer les graduations de l'hémisphère blanc, et l'autre moitié celles de l'hémisphère noir. Voilà l'image symbolique du monde divisé en deux principes, sous-divisé en douze cases, et figuré par quarante-huit images. Ces images groupent les astres de bonne ou dangereuse influence, d'après la distinction établie par les Chaldéens, comme nous l'avons vu plus haut.

Il suit de là que, classant les astres d'après les effets produits par leurs levers et leurs couchers, les astres du printemps, tels que le bélier, le taureau, le cocher et la chèvre Amalthée, seront rangés au nombre des astres bienfaisans; et que les astres d'automne, tels que la balance, le scorpion, le serpent d'Ophiucus et le dragon des Hespérides, qui se lèvent avec eux, fourniront les formes du principe malfaisant, et seront regardés comme signes ou comme causes des effets produits à cette époque. C'est sous cette forme qu'on reconnaitra les deux principes dans les fables anciennes; et c'est par les rapports des aspects de ces

Digitized by Google

astres qu'on expliquera leurs combats et leurs triomphes.

Nous ferons usage de cette méthode dans l'explication de la fiction sacrée de Zoroastre et de Moïse sur l'introduction du mal dans le monde par la balance ou par la femme porte-balance, et par le serpent et le dragon des Hespérides, dont la tête monte sur l'horizon en même temps que le signe de la balance, et qui, par ce lever, fixe le commencement du règne du mauvais principe dont l'origine est au septième mille ou au septième signe, à compter du point équinoxial du printemps.

Cette théorie nous servira aussi à expliquer les mystères des voyages de l'ame humaine à travers les sphères, lorsqu'elle vient ici-bas s'unir à la matière du corps, et lorsqu'ensuite, affranchie de ses liens, elle remonte par l'agneau ou par le taureau dans l'empire d'Ormusd, son séjour naturel, pour être régénérée sous cet emblème, après avoir été dégradée par celui du serpent. Car la mysticité fit entrer le système des deux principes dans la théorie de l'ame humaine, et dans les fictions sacrées qu'on imagina sur son origine et sur sa destination; la métaphysique s'étant toujours approprié les idées et les combinaisons systématiques de l'ancienne physique. Les fables sacrées des manichéens sur l'ame en sont une preuve et s'expliquent par là, comme on peut le voir dans le Traité de Beausobre sur le manichéisme (*a*).

La Nature entière se partagea entre les deux principes lumière et ténèbres, et entre leurs agens ou entre les causes partielles, subordonnées à ces deux causes premières. Ainsi, dans la religion des Chrétiens, si l'ame n'est pas à Dieu, elle est à son ennemi; si les anges de

(*a*) Beausobre, t. 2, l. 6.

Digitized by Google

lumière ne sont pas ses guides, elle est sous la tyrannie des anges de ténèbres. Dès l'origine des choses, il y eut, suivant les Chrétiens, une scission entre les anges : les uns restèrent fidèles à la lumière, et les autres prirent le parti des ténèbres, et ces deux armées d'anges blancs et d'anges noirs, ou autrement de bons et de mauvais anges, marchèrent chacune sous la bannière de leur chef, Dieu et le diable, pour se faire mutuellement une guerre, dont le succès fût la victoire de Dieu où d'Ormusd, et la défaite de son ennemi. C'est la guerre de Jupiter et des géans, terminée par le triomphe de ce Dieu et par la défaite de ceux-ci qui furent précipités dans le noir Tartare. Dans cette guerre, on voit Minerve, Vulcain, Pan, Bacchus, etc., tous les Dieux de l'Olympe se ranger du côté du Dieu-lumière ou de Jupiter Ammon, figuré par l'agneau ou par le bélier, et de l'autre tous les enfans ténébreux de la terre et du chaos, Typhon, etc., combattre Jupiter, et, foudroyés ensuite par lui, retomber dans le sein obscur de la terre rebelle qui les avait fait éclore.

Proclus (*a*), dans son Commentaire sur Timée, regarde la guerre des géans comme une fiction mythologique, qui exprime la résistance de la matière ténébreuse et chaotique à la force active et bienfaisante qui l'organise ; ce qui rentre en partie dans notre théorie des deux principes attachés, l'un à la substance active et lumineuse du ciel, et l'autre à la substance inerte et ténébreuse de la matière qui résiste à l'ordre et au bien que lui communique le ciel.

C'est surtout à l'équinoxe du printemps que cette

(*a*) Procl. in Timeun, p. 119.

Digitized by Google

action créatrice du ciel se manifeste, et que se développe toute son énergie demiourgique. Aussi toutes ces fables sur le triomphe d'Ormusd ou de Jupiter, d'Osiris, d'Apollon ou de Christ, etc., en général du principe lumière sur le génie des ténèbres son ennemi, sont-elles des fables sur l'équinoxe du printemps [93]. Les formes d'agneau, de bélier ou de taureau que prend le triomphateur en sont une preuve. Le poëme de Nonnus confirme cette vérité. Les deux premiers livres peignent les combats de Jupiter contre Typhon qui lui avait ravi son tonnerre pendant l'hiver. Le Dieu-lumière le reprend, foudroie son ennemi qui a des bras et des pieds de serpent. L'hiver finit; le soleil monté sur le taureau, accompagné d'Orion, brille aux cieux, dit le poëte en commençant son troisième livre. La Nature entière se réjouit de cette victoire; l'ordre et l'harmonie se rétablissent dans toutes ses parties où, quelque temps auparavant, tout était dans une affreuse confusion, par la suite de l'empire qu'y avait exercé le ténébreux Typhon. C'est bien là ce qu'on appelle la victoire d'Ormusd sur Ahriman, qui termine les longs combats de ces principes ennemis. Car, comme nous l'avons dit plus haut, c'est Ormusd qui, en dernière analyse, doit triompher et rester maître du champ de bataille, suivant la doctrine des mages.

Nous allons ajouter ici quelques extraits de cette doctrine tirés du Boundesh, où l'on verra le germe de toutes les idées qui ont fourni la matière des ouvrages théologiques et poétiques, soit des Juifs, soit des Égyptiens, soit des Grecs, sur la guerre des Dieux et des anges (*a*).

(*a*) Zend-Avesta, t. 2, p. 343.

Digitized by Google

Le Zend nous apprend « que l'être a été d'abord donné à Ormusd et à Pétiârêh Ahriman ; ensuite comment le monde a été donné depuis le *commencement*, et le sera jusqu'à la fin. Ormusd, *élevé au-dessus de tout*, était avec la science souveraine, avec la pureté, dans la *lumière du monde*. Ce trône de lumière, ce lieu habité par Ormusd, est ce qu'on appelle la *lumière première*. Cette science souveraine, cette pureté, production d'Ormusd, c'est la loi. Tous les deux, *Ormusd* et *Ahriman*, dans le cours de leur existence, sont un seul peuple du temps sans bornes. L'excellent Ormusd existe avec sa loi. Ahriman existe aussi avec sa loi dans les ténèbres. Il a toujours frappé ; il a toujours été mauvais, il l'est encore, mais il cessera enfin de l'être et de frapper. Le lieu ténébreux qu'il habite, s'appelle ténèbres premières : il était seul au milieu d'elles, lui qui est appelé le méchant. Ces deux êtres cachés dans l'excès du bien et du mal, et sans bornes, parurent en se mêlant ensemble ; les lieux qu'ils habitaient étaient aussi sans bornes ; savoir, celui du grand Ormusd, qui est appelé lumière *première* ; et celui de ce méchant, appelé ténèbres premières. Ils habitaient seuls au milieu de ces abîmes, et l'un s'unit à l'autre. Chacun des deux est borné selon son corps. *Ahriman* sait tout, comme Ormusd. Chacun d'eux a donné tout ce qui existe ; » c'est-à-dire tout le bien et tout le mal de la Nature. Chacun d'eux a son peuple. « Le peuple d'Ormusd sera sans fin au rétablissement des corps, pendant le cours perpétuel des êtres ; le peuple d'Ahriman disparaîtra au temps où se fera le rétablissement des corps ; pour lui il sera sans fin. »

C'est absolument là le dogme consacré dans les trois

derniers chapitres de l'Apocalypse (*a*), dans les écrits de Théopompe dont parle Plutarque, et dans le Traité d'Isis où cette Déesse ne fait pas périr Typhon après sa défaite, parce que sa nature ne peut être entièrement anéantie, quoique son armée ait été défaite (*b*) et ses amis vaincus au moment de la résurrection d'Osiris réuni à Orus. « Ormusd, continue le Boundesh (*c*), par sa science universelle connaissait ce qu'Ahriman machinait dans ses désirs opposés au bien; comment il devait mêler jusqu'à la fin ses œuvres à celles du bon principe, et quels seraient à la fin ses derniers efforts. Ormusd était éclatant de lumière, pur, de bonne odeur, faisant le bien, et pouvant tout ce qui est pur. Regardant ensuite au-dessous de lui, il aperçut à quatre-vingt-seize mille farfangs Ahriman qui était noir, couvert de fange et de pourriture, et faisant le mal. » Ormusd fut étonné de l'air effrayant de son ennemi. Dès qu'il le vit, il songea en lui-même aux moyens de le faire disparaître du milieu des êtres. « Alors il commença à agir, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait avec le secours du temps, qui l'établit roi borné pendant l'espace de douze mille ans. Alors Ormusd dit : Il faut former par ma puissance le peuple céleste. Il forma le ciel et le peuple céleste; et cet ouvrage lui coûta trois mille ans. » Nous avons vu plus haut Ormusd se faire trois fois plus grand et aller composer l'armée céleste, dont Sirius devint le chef. « Ensuite Ahriman se leva et s'approcha de la lumière. Dès qu'il vit cette émanation d'Ormusd, il courut dedans pour la gâter. Mais voyant sa beauté, son éclat,

(*a*) Apoc., c. 20, 21, 22. — (*b*) de Iside, p. 358, 367. — (*c*) Zend-Avesta, t. 2, p. 345.

Digitized by Google

sa grandeur, de lui-même il retourna en fuyant dans les ténèbres épaisses qu'il habitait auparavant, et il fit un grand nombre de dews et de daroudis, génies de destruction qui devaient tourmenter le monde. Ormusd, qui sait tout, se leva et vit le peuple d'Ahriman, peuple effrayant qui ne respirait *que pourriture*. » Ce sont les génies de l'automne, où tout tombe en putréfaction par le défaut de sève vivifiante. Ahriman, de son côté, vit le peuple d'Ormusd, peuple nombreux et excellent, digne d'être produit. Ici Ormusd (*a*) propose la paix à Ahriman qui la refuse, et qui ne veut point consentir à respecter le monde ni aucune des productions d'Ormusd. Il annonce, au contraire, qu'il tourmentera son peuple tant que les siècles dureront, et en conséquence il lui déclare la guerre.

Il ne sera pas difficile de reconnaître dans cette théologie l'origine des idées que les Chrétiens ont du démon qui, dès le commencement, cherche à perdre l'homme, et qui lui fait ici-bas une guerre implacable, jusqu'à ce que Dieu ait rappelé à lui ses élus. Ormusd lui signifie (*b*) qu'il ne pourra faire aucun mal à son peuple, tant que lui Ormusd ne s'en éloignera pas. Il s'ensuit que, dès qu'Ormusd s'éloignera, Ahriman pourra nuire; ce qui s'accorde bien avec ce que dit l'empereur Julien des craintes que les amis de la lumière et les initiés aux mystères du soleil avaient que leurs ames n'éprouvassent la tyrannie des ténèbres, dans tout le temps que le soleil restait éloigné de nos régions, et parcourait les signes méridionaux (*c*) qui répondent

(*a*) Zend-Avesta, t. 2, p. 346. — (*b*) Ibid., p. 347. — (*c*) Julian. Orat. 5.

à l'automne et à l'hiver. Il prétend que c'est pour cela qu'on avait fixé aux époques équinoxiales la célébration des mystères, dans lesquels les rapports de l'ame avec la lumière étaient exprimés, comme nous le ferons voir dans notre Traité des mystères et des initiations anciennes.

« Ormusd ajoute que, quelque mal qu'Ahriman puisse faire à son peuple (*a*), il ne parviendra pourtant pas à le détruire; mais qu'il pourra lui nuire, lorsque les hommes, en se multipliant, feront beaucoup de mal. Ormusd savait que, pendant trois mille ans, il agirait seul, de même que, pendant trois mille ans, Ahriman régnerait seul; que, pendant trois autres mille ans, leurs œuvres seraient mêlées, et qu'à la fin Ahriman serait sans force, et l'auteur du mal éloigné des créatures. » Ce sont sans doute ces trois derniers mille ans, reste de la période de 12,000 ans, qui étaient affectés au dernier combat dans lequel Ahriman, enfin vaincu, laissait triompher Ormusd dont la victoire était le terme nécessaire de tous ces combats fictifs (*b*).

Ces périodes de trois mille ans se retrouvent dans la théologie que Théopompe attribue aux mages, et dont nous avons parlé plus haut, à l'occasion du dernier triomphe d'Ormusd. « Celui-ci, dit le Boundesh, savait qu'à la fin il serait victorieux, et qu'Ahriman serait sans force; que les dews disparaîtraient, et qu'à la résurrection des morts, et au rétablissement des corps, le monde serait sans Pétiârêh ou sans mal, pendant toute la durée des siècles.

(*a*) Boundesh, p. 347. — (*b*) Zend-Avesta, t. 2, p. 347.

On voit que l'auteur du Boundesh, que les mages dont parle Théopompe, et que l'auteur de l'Apocalypse, professent la même doctrine sur le sort du monde et sur les deux principes qui s'y combattent. La première production d'Ormusd fut le ciel que Bahman, roi du monde de lumière, devait bien conduire (*a*). Ormusd forma la lumière entre le ciel et la terre; il fit les fixes et les planètes, ensuite la lune, puis le soleil. Il partagea les fixes en douze constellations mères, dont les noms (*b*) sont l'*agneau*, le *taureau*, etc. : ce sont nos douze signes, qui déterminent les douze maisons du soleil. Il fit aussi les vingt-huit constellations qui fixent les vingt-huit stations de la lune. Toutes ces constellations, ou les astres qui les composent, sont destinées à secourir les créatures contre les entreprises du méchant. Effectivement les talismans étaient placés sous leur influence et portaient leurs diverses empreintes. L'auteur représente ces astres comme une armée de soldats prêts à faire la guerre aux ennemis de la Nature. C'est ce que les livres juifs appellent la milice céleste. Ce sont eux que Nonnus, dans la description de la guerre de Jupiter et de Typhon, met aux prises avec ce redoutable ennemi, en leur conservant le nom même qu'ils portent encore aujourd'hui. Six mille quatre cents petites étoiles, continue toujours le Boundesh (*c*), ont été formées pour seconder chaque étoile de ces constellations. Ormusd a encore placé aux quatre coins du ciel quatre sentinelles, pour veiller sur les étoiles fixes. Ce sont vraisemblablement les quatre étoiles royales de nos astro-

(*a*) Boundesh, p. 448. — (*b*) Ibid., p. 349. — (*c*) Ibid.

Digitized by Google

logues. L'astre Taschter garde l'est; Satevis l'ouest; Venant le midi; Haftorang le nord. Après avoir distribué ainsi le camp de la milice céleste, avec ses premières sentinelles, Ormusd (*a*) harangue son armée et la dispose à l'attaque. Ahriman en fait autant de son côté, accompagné des dews ou des génies malfaisans qui marchent sous ses drapeaux. C'est surtout la vue de la pureté et du bonheur de l'homme qui excite son envie et qui le plonge dans l'abattement (*b*). Enfin, rassemblant toutes ses forces et encouragé par les exhortations d'un chef de bande de ces mauvais génies, qui lui promet de corrompre la lumière, le feu, l'eau, les arbres et les plantes, et de reproduire sa nature maligne dans tout ce qu'a fait Ormusd, Ahriman se présente à la lumière avec tous les dews, et pénètre dans le ciel sous la forme d'une couleuvre. C'est précisément la forme de la constellation qui s'étend sur la balance et qui monte avec elle, au moment où les Perses supposent que le mal entre, pour la première fois, dans le monde qui avait été heureux jusqu'alors sous les six mille de Dieu, dont le premier mille répond à l'agneau du printemps. Il pénètre au milieu de la terre par un trou qu'il y avait fait; idée absolument la même que celle des mages qui supposent que le mauvais principe fit un trou à l'œuf symbolique, pour y verser son poison. Ahriman va dans l'eau (*c*); il va sur les arbres, sur le feu et surtout sur le fameux taureau qui en mourut. Il répandit sur la terre d'épaisses ténèbres, comme la nuit, en se portant sur le midi (*d*). Il mit sur la terre les kharfesters qui

(*a*) Boundesh, p. 350. — (*b*) Ibid., p. 351. — (*c*) Ibid., p. 351, 352. — (*d*) Ibid., p. 353.

déchirent et sont venimeux, comme la couleuvre, comme le scorpion et le crapaud. Il brûla tout jusqu'à la racine ; il mit une eau brûlante sur les arbres, et les fit sécher sur-le-champ. Le taureau, frappé par celui qui ne veut que le mal et par son poison, tomba malade et mourut [94]. Le monde fut ténébreux comme la nuit, et la terre desséchée et brûlée subsistait à peine. Ahriman va sur le feu d'où il fait sortir une fumée ténébreuse (*a*), semblable à celle que Jean fait sortir du puits de l'abîme. Secondé d'un grand nombre de dews, il se mêla aux planètes, aux étoiles fixes, et se mesura avec le ciel. Les izeds, ou génies célestes, combattirent pendant trois mois contre Ahriman (*b*) et contre les dews. Ils les défirent et les précipitèrent dans l'enfer.

Il suffira de cet abrégé très-succinct de la cosmogonie des Perses, pour juger de quelle manière on décrivait, dans les différentes théologies, la guerre des deux principes et de leurs agens. C'est d'après ces principes que l'on pourra expliquer toutes les gigantomachies du monde, tant celles des Chaldéens, des Égyptiens, des Juifs et des Chrétiens, que celles des Grecs et des Romains, sous quelques noms que les génies de lumière et ceux des ténèbres se trouvent cachés. On verra que la cosmogonie des Perses a donné naissance à bien d'autres ; qu'elle est la plus complète, et celle qui peut nous fournir plus de lumière pour entendre les autres. Tout le bien de la Nature y paraîtra rangé sur une ligne ; tout le mal sur l'autre ; et, en tête des deux lignes, paraîtront Ormusd et Ahriman, Osiris et Typhon, Dieu et le diable.

(*a*) Boundesh, p. 355. — (*b*) Ibid.

Digitized by Google

Le Traité d'Isis par Plutarque nous fournit une preuve de cette conformité qu'avait, à cet égard, la théologie des Égyptiens avec celle des Perses. Plutarque (*a*) y dit formellement qu'on attribuait à Typhon tout ce qu'il y avait de désordonné dans la Nature et dans les élémens en particulier, et tout ce qui péchait par trop ou par trop peu : que tout ce qui était au contraire bon, utile et régulièrement ordonné, était censé l'image et l'émanation d'Osiris ou du principe lumière. Tout l'ouvrage de Plutarque est rempli d'explications qui consacrent ce dogme et qui classent, sous chacun des principes, les élémens, les animaux, en général tous les effets qu'ils se partageaient entre eux. Non-seulement les élémens, mais les qualités élémentaires se distribuaient aussi entre eux deux. La chaleur et l'humidité, propres à faire germer les plantes, étaient dans la classe des bienfaits d'Osiris (*b*); le chaud qui dessèche, ou l'aridité et le froid, étaient l'apanage de Typhon; et les deux équinoxes, qui fixaient les limites du règne des principes, fixaient aussi celui des qualités élémentaires.

Ceux qui désireront connaître à fond la théorie des deux principes pour pouvoir s'en servir dans l'explication des fables cosmogoniques de tous les peuples, pourront lire l'excellent Traité de Beausobre sur le manichéisme, celui de M. Hyde sur l'ancienne religion des Perses, et les livres sacrés des Perses, compris dans la collection appelée *Zend-Avesta*. Ce que nous en avons dit dans ce chapitre suffira à ceux qui n'auront d'autre but que d'entendre bien les explications que nous donnerons des différentes fables sacrées dans lesquelles

(*a*) Plut. de Iside, p. 376, 371, 367. — (*b*) Ibid., p. 364.

Digitized by Google

entre la théorie des deux principes *lumière* et *ténèbres*, c'est-à-dire, d'entendre ce qu'on peut appeler les grandes fables ou les fictions fondamentales de toutes les anciennes religions qui ont la Nature, ses causes et ses agens pour objet. Nous avons mis le lecteur en état de nous suivre partout où il s'agira d'expliquer les phénomènes du monde visible, c'est-à-dire, du seul et unique Dieu.

La méthode que nous venons de tracer n'est que le commentaire du fameux passage de Chérémon, ou du grand et de l'unique instrument que nous employons pour décomposer les monumens des anciennes religions, soit fables, soit statues ou autres emblèmes sacrés. Le système des deux principes que nous venons de développer est indiqué par ce savant, lorsqu'il dit que les fables ont aussi pour objet la distinction des hémisphères en hémisphère diurne ou lumineux, et en hémisphère nocturne ou ténébreux. Dans le chapitre quatrième, nous avons donné la théorie des élémens et celle de leurs modifications par les astres, dont les levers et les couchers entraient dans les fables. C'est le développement du passage de Chérémon, qui dit que les fables sacrées roulaient sur les levers et les couchers des astres, sur les eaux du Nil et sur les élémens physiques du monde visible ; enfin, sur les astres considérés comme signes ou comme causes et agens de la fatalité à laquelle tout est soumis. Dans le chapitre troisième, nous avons subdivisé le ciel en toutes ses parties; savoir : en astres errans ou planètes, en divisions du zodiaque par douze signes, et en douze constellations qui le remplissent, et à travers lesquelles circulent les planètes. Nous avons expliqué ce qu'on doit entendre par divisions de décans,

Digitized by Google

par chefs inspecteurs, par horoscopes et par astres paranatellons, qui fixent les degrés des signes et modifient leurs influences, ainsi que celles des planètes qui y résident, et comment on devait concevoir le jeu de tous ces agens brillans de la Nature. Nous avons insisté spécialement sur les différens mouvemens du soleil et de la lune, et sur les phases de celle-ci; apparences qui, suivant Chérémon, entraient dans toutes les fables sacrées, et principalement dans celles d'Osiris et d'Isis. Enfin nous avons, dans le chapitre second, divisé la force demiourgique dans ses deux parties; savoir, en force active dont le soleil est le foyer, et en force passive qui commence à la lune.

Tous ces chapitres ne contiennent donc qu'un ample commentaire du passage de Chérémon, et que le développement des principes sur lesquels s'appuyait la théologie des anciens Égyptiens, tant qu'elle ne s'éleva pas au-dessus du monde visible, et avant qu'elle eût commencé à s'égarer dans la région des chimères qu'habite la métaphysique. Notre méthode finirait où finit leur ancienne théologie, et où finit le monde visible; ce que nous avons dit jusqu'ici suffisant pour entendre tout ce qui est renfermé dans l'ordre du monde. Là finirait notre travail sur les connaissances préliminaires que doit avoir celui qui veut entendre l'antiquité religieuse, si, sur les bases de cette théologie naturelle, il ne s'était pas élevé un autre système qu'il est bon de connaître, pour avoir des notions complètes de l'antiquité. Les chapitres suivans achèveront d'initier le lecteur dans cette science.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Pages.

Chap. Ier. L'Univers-Dieu. 1
Chap. II. Culte de la Nature prouvé par l'histoire. 5
Chap. III. Vestiges du culte de la Nature empreints sur tous les monumens. 93

LIVRE DEUXIÈME.

Chap. Ier. Tableaux de l'Univers, de ses divisions, et des agens principaux de la Nature. 219
Chap. II. Cause active et passive de la Nature. 274
Chap. III. Subdivision de la cause active ou d'Uranus. 307
Chap. IV. De la cause passive et de l'action du ciel sur elle. 402
Chap. V. Des deux principes lumière et ténèbres. 493

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

[1] Platon, parlant de l'unité du monde, appelle le Ciel : « Cet Être unique *qui a été, qui est, et qui sera* (*a*). »

[2] Eusèbe, appuyé de l'autorité de Diodore de Sicile, compte cinq principales divinités chez les Égyptiens, avec le Soleil et la Lune; savoir, le Souffle universel, la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu (*b*).

[3] Il paraît que Solon, qui avait voyagé en Égypte, contribua à l'établissement du culte des douze grands Dieux en Grèce, comme semble l'annoncer le fragment d'une inscription, où on lit ces mots : *Aux douze Dieux de Solon* (Chandler, p. 78).

[4] Nous distinguerons dans la suite, comme Hérodote, deux Hercules; mais tous deux dans le ciel, et dont le second n'est que l'effigie du premier, qui, à proprement parler, est le véritable Hercule.

[5] La Terre et l'Eau étaient les grandes divinités des Indiens, suivant Nonnus (Dionys, l. 34, v. 241).

[6] Ainsi les anciens peuples du Latium, qui reçurent des Arcadiens le culte du Soleil, sous le nom d'*Hercule*, sacrifiaient à ce Dieu au lever et au coucher du Soleil (*c*).

[7] Les Indiens ou sauvages de la côte occidentale d'Amérique, découverts par le capitaine Cook, au 49e degré 33 minutes, latitude nord, et 133e degré 16 minutes de longitude, avaient des canots sur lesquels étaient peintes les images du soleil, de la lune et des étoiles (*d*).

[8] On trouve à Balbek un temple dont la nef est soutenue par douze colonnes, six de chaque côté (*e*).

(*a*) Platon in Tim., p. 31. — (*b*) Præp. Ev., l. 3, c. 2 et 3. — (*c*) Servius. Æneid. 8, v. 270. — (*d*) Trois. Voy. de Cook, p. 271. — (*e*) Hist. de Voy. de l'abbé de La Porte, 1 vol., p. 64.

Digitized by Google

[9] En jetant un coup-d'œil sur le frontispice du labyrinthe décrit par Paul Lucas, t. 2, p. 261, on reconnaît aisément la figure du soleil, dont la tête environnée d'ailes, symbole de son mouvement, est surmontée de rayons. La frise supérieure est remplie de serpens, emblème naturel du mouvement oblique des astres, et au-dessus est une porte gardée par deux génies à tête de chien, gardiens naturels des portes du soleil et des tropiques, suivant Clément d'Alexandrie. On remarquera que la première de ces portes ou celle des Dieux, est le capricorne ou bouc céleste, dont le nom égyptien est *Mendès* (*a*), nom qui devint celui de *Pan*, qui empruntait ses attributs de cet animal, suivant le témoignage d'Hérodote. Or, la tradition égyptienne attribuait à Mendès ou à un prince qui portait le même nom que le premier des signes ascendans, la construction du labyrinthe (*b*). Ne serait-ce qu'une allégorie relative au signe même et à Pan, auquel ce monument solaire était consacré? Peut-être aussi serait-ce la chèvre qui est dans les mains du cocher céleste, lequel, par son lever héliaque, ouvrait l'année équinoxiale, et dont on montrait le tombeau en Grèce comme celui de Mendès en Égypte.

[10] La pyramide, dont nous parlons ci-après, a ces qualités : les quatre triangles, qui forment ses quatre faces, sont équilatéraux; elle était toute lumineuse le jour où la hauteur du soleil était égale à l'inclinaison du plan de ses faces sur l'horizon. Ce qui arrivait environ quatorze jours avant l'équinoxe de printemps, et durait quatorze jours après celui d'automne.

[11] La statue d'Apollon-Carinus, ou du soleil, chez les Mégariens, avait la forme pyramidale (*c*).

[12] La pyramide, qu'a mesurée Chazelles, a 110 toises de faces, et elle est carrée. Donc, jusqu'au milieu, 55 toises, et la perpendiculaire élevée de ce milieu au centre de la base, de 55 toises, puisqu'elle est carrée. Le double des carrés des deux côtés égale le carré de l'hypothénuse, ou de la ligne tirée d'un des angles à ce centre. Sa racine égale 77 toises trois quarts, précisément le nombre que Chazelles a trouvé à sa hauteur en la mesurant. Donc, pour construire une pyramide qui soit proportionnelle à celle-là et orientée de même, il faut tirer deux lignes qui se coupent à angles droits ou en croix, et élever dessus une pyramide, dont la hauteur soit égale à celle des branches de la croix; et cette pyramide, en tournant ses faces vers les quatre points cardinaux, produira ensuite les mêmes phénomènes que la pyramide

(*a*) Herod., l. 2, c. 46. — (*b*) Diod. Sic., l. 1, c. 61, p. 70. — (*c*) Pausanias Atticis, p. 42.

Digitized by Google

égyptienne, à la différence près des jours où ils arriveront, ce qui résulte de la différence de latitude du pays où cette petite pyramide serait élevée. C'est une pyramide taillée dans une sphère, et qui doit être dans les rapports de la pyramide à la demi-sphère. Les lignes, tirées du sommet aux angles, sont des cordes qui soustendent l'arc de 90 degrés. C'est donc une pyramide semblable à celle qui s'appuierait sur l'horizon comme sur sa base, et qui aurait ses quatre faces aux quatre coins du monde, et son sommet au zénith. Ces rapports ne se rencontrent pas sans dessein de la part des constructeurs, qui ont choisi ces proportions.

Sa cime représentait donc le sommet des cieux, et sa base l'horizon avec ses quatre points cardinaux, ou avec les quatre faces du monde, auxquelles les faces de la pyramide répondaient.

Quelles que fussent les mesures égyptiennes, il est certain que l'on fit la hauteur et la base dans le rapport de sept à dix, deux nombres sacrés : car sept, multiplié par onze, donne soixante-dix-sept; et dix, par onze, donne cent dix.

Les Égyptiens s'étudiaient à mettre leurs monumens religieux à l'unisson de l'harmonie universelle (*a*). Dans le temple du soleil, à Héliopolis, il y avait un miroir disposé de manière, et d'une telle forme, qu'il présentait tout le jour l'image du soleil, et remplissait tout le temple de lumière, suivant le témoignage des historiens arabes, Abenhekem, Abusour, etc. (*b*). On avait soin que les premiers rayons du soleil entrassent dans les temples, et que les édifices correspondissent à la nature du dieu qu'on y adorait.

[13] Voy. sur les *Divi Lapides* transportées à Rome par Élagabale (*c*).

[14] Synésius (*d*) prétend que c'est des Égyptiens et non des Grecs qu'il faut apprendre l'art de figurer les Dieux. Hérodote (*e*) avait aussi dit que c'était d'eux qu'il fallait prendre et qu'étaient venues les vraies dénominations des Dieux.

[15] Dans l'Évangile de l'enfance, le petit Jésus va sur le bord d'un ruisseau, et prend de la terre molle, dont il fait douze petits moineaux qui s'envolent. Les Juifs crient au miracle (*f*).

[16] Les Phigaliens donnèrent douze pieds de haut à la statue d'Apollon (*g*) ou du soleil. On couronna souvent la tête de ce Dieu de douze pierres précieuses (*h*).

(*a*) Kirker, OEdipe, t. 1, p. 30. — (*b*) Ibid., p. 230, 231. — (*c*) Tristan., t. 2, p. 324. — (*d*) Synes. in Calv. Enc., p. 73. — (*e*) Herod. Euterp., c. 4, 50, 52, 53. — (*f*) Voltaire, Pièces détachées, t. 3, p. 117. — (*g*) Pausan. Arcad., p. 262. — (*h*) Albricius Philosoph., c. 4.

Digitized by Google

[17] La cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton (*a*) donne aussi des ailes à Chrone ou au fils du ciel, au temps. De ces ailes deux s'abaissent et se reposent, tandis que les deux autres sont en mouvement. C'est à peu près la même idée. Les Juifs empruntèrent de Phénicie les arts, l'architecture, la décoration, etc., comme on le voit par Salomon (*b*), qui fit venir de Tyr les ouvriers qui devaient travailler à la construction et à la décoration du temple qu'il bâtit. Les Tyriens avaient élevé chez eux deux colonnes sacrées, l'une en honneur des vents, et l'autre au feu. Les chérubins avaient deux ailes qui touchaient, l'une du côté du midi, l'autre du côté du septentrion, les murs du Saint des Saints, tandis que les deux autres s'abaissaient sur l'arche qu'ils couvraient.

[18] En Arcadie, près de l'Alphée et des sources de la fontaine olympienne (*c*), on sacrifiait aux éclairs, aux tonnerres et aux tempêtes, comme au Pérou. Il est singulier que le culte des Péruviens eût autant de ressemblance avec celui des premiers Romains, qui eux-mêmes reçurent le leur des Arcadiens, comme ceux-ci le reçurent des Pélasges, peuples anciens, navigateurs et voyageurs, et dont l'origine est mal connue. Il serait curieux de chercher à renouer la chaîne qui unissait le culte du nouveau monde à celui de l'ancien, avec lequel souvent il a le plus grand rapport. Je laisse à d'autres ce soin : peut-être trouverait-on chez les Atlantes la solution du problème.

[19] *Voyez* dans Pausanias les noms d'*Arsinoë* (p. 142), de *Phœbé*, d'*Hilarie* et d'*Electra* (p. 143), *Mœra* (p. 247).

[20] Dans la procession d'Isis (Apulée, Métamorph., l. 11), on voit paraître l'Ourse céleste, avec la parure d'une *dame* respectable; ce qui s'accorde bien avec le titre de *mère* qu'on lui donnait. Le chien céleste y paraît aussi, le Canope, ou Urne du Verseau, le Pégase qui est placé dessus, etc.

[21] On pourrait croire qu'autrefois les Égyptiens peignirent sur leurs enseignes les images des animaux célestes, qui étaient leurs divinités. On sait, par Plutarque, qu'ils croyaient trouver dans cet ancien usage l'origine du culte des animaux établi par eux. On disait que le fameux Osiris (*d*) ou le soleil, chef des astres, partant pour ses voyages, avait distribué son armée par compagnies et par bataillons, qui marchaient sous une enseigne où ces animaux sacrés étaient peints. Le Jacob des Hébreux, avec ses douze enfans, n'aurait-il été qu'une copie d'une de ces fictions égyptiennes?

(*a*) Euseb. Præp. Ev., l. 3, c. 10. — (*b*) Joseph. Antiq. Jud., l. 8, c. 2. — (*c*) Pausan. Arcad., p. 291. — (*d*) Plut. de Isid., p. 379.

Digitized by Google

[22] Cette division est celle des heures qui répondent à chaque demi-signe, et qui sont au nombre de vingt-quatre. On la retrouve dans les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

[23] On peut consulter Saumaise (Ann. Clim. Præf. P. 97) sur l'origine et les rapports astrologiques du jeu d'échecs, sur le roi et la reine, qui y représentent le soleil et la lune; sur les tours, qui représentent les signes, que les Arabes appellent encore des *Tours*; sur les cavaliers, qui représentent les planètes ou étoiles errantes, etc.

[24] Les Indiens, en imaginant leurs sept castes, ont conservé les traces de leur correspondance avec le ciel. Ces castes sont plus ou moins distinguées à raison de la planète dont elles descendent (*a*). Celle des brames, ou la première, descend du soleil, comme de raison. La famille des Héraclides en Grèce en descendait aussi.

[25] Les Égyptiens avaient aussi un cycle quadriennal appelé *Olympiade*, du nom de la lune, qui s'appelait *Olympias*, dit Syncelle, parce que le zodiaque, qu'elle parcourait, portait également ce nom. *Voyez* Le Syncelle sur cette période (*b*). Hercule olympien institua les fêtes olympiques. On donnait aux initiés la robe olympique, ou figurée par les étoiles des douze signes, à travers lesquelles passaient les ames des initiés pour arriver au séjour de la lumière éthérée, dont on leur promettait la jouissance.

[26] Orphée (*c*), dans son Hymne aux étoiles, invoque la lumière sacrée des Étoiles, filles du Ciel et de la Nuit, dont elles sont les enfans chéris. Il en fait les pères, ou causes de toutes choses; *donc des Dieux*, et les arbitres de la fatalité.

Apulée (*d*) les appelle aussi *Cœligenæ*, les enfans du Ciel.

[27] Quintilien (*e*) prétend, avec raison, qu'un maître de grammaire qui n'aura pas fait quelque étude d'astronomie, ne pourra expliquer à ses élèves les poëtes qui n'indiquent les saisons et les temps que par des levers et des couchers de signes et d'étoiles.

[28] « La lumière, dit Salluste (*f*) le philosophe, tire sa substance du soleil et du feu, et n'existe que par cet élément et avec lui. L'ombre appartient au corps, et n'existe que par lui. » Aussi plaçait-on le dieu Typhon dans la matière ténébreuse qui compose les corps. Typhon était, ainsi que les Géans, enfant de la Terre, et ennemi né de Jupiter, père du Jour.

(*a*) Acad. des inscript., t. 31, p. 305. — (*b*) Syncelle, p. 197. — (*c*) Poet. Græc., p. 503. — (*d*) Apul. de Mundo, p. 3. — (*e*) Quint. Instit., l. 1, c. 4. — (*f*) Salluste, c. 7.

Digitized by Google

[29] On l'appela *αποσπασμα του ηλιου*, un démembrement du Soleil, comme si elle eût été arrachée de son corps (*a*), à peu près comme Ève fut censée avoir été formée d'une côte d'Adam.

[30] La théologie phénicienne les a distingués et en a fait plusieurs enfans du même père.

[31] On peut voir dans Nonnus Dionysiaques, l. 38, v. 226, le caractère du vieux Saturne qui se traîne sur les genoux dans la septième sphère, jusqu'à ce qu'il ait engendré le temps que mesure sa révolution, et que le poëte fixe à trente années lunaires ou mois pour chaque signe. On y trouvera aussi les autres rapports des durées des révolutions planétaires. Jupiter à la septième sphère met un an pour chaque signe.

[32] De là l'idée d'Atlas et des étoiles, filles du pôle, autrement appelées *Atlantides*, nom que l'on donne aux *pleïades*. On appela aussi *Atlas* en Afrique la haute montagne dont le sommet semblait toucher et soutenir la voûte céleste. Atlas fut un géant d'une force prodigieuse et un des fils d'Uranus, tel qu'était le pôle, fils du ciel, quoique ce second ou la montagne fût enfant de la terre. Mais la généalogie du premier fut par abus transportée au second.

[33] Aldebaran a	2^s	6°	36^m	long.
Antarès	8	6	37	*id.*
Différence	6	0	2	

Ils sont en opposition parfaite.

Regulus a	4^s	26°	43^m
Fomahaut	11	6	
Différence	6	10	(Presque

opposition).

[34] Plutarque, *de Iside*, p. 375 (*b*), observe cette différence entre les qualités des corps célestes et des corps terrestres; et il fixe (*c*) à la lune la ligne de partage qui sépare l'être constant de l'être sujet à naître et à mourir, et qui varie à raison des changemens qu'éprouvent les quatre élémens.

[35] Linus écrivit une cosmogonie (*d*), enseigna les mouvemens du soleil et de la lune, et disserta sur la nature des animaux et des plantes.

(*a*) Sanchon. Euseb. Præp. Ev., l. 3. — (*b*) Achill. Tat., c. 16, p. 80. — (*c*) Ibid., p. 376. — (*d*) Diog.-Laer. prœm., p. 3.

Digitized by Google

Épiménide écrivit la génération des Curètes et des Corybantes, chez les Crétois, et une théogonie en cinq cents vers, avec un poëme sur l'expédition astronomique des Argonautes, ou sur l'arrivée du soleil au signe du printemps au lever du bélier (*a*).

[36] Simplicius (*b*), commentateur d'Aristote, établit cette distinction du ciel considéré en masse, formant l'unité qu'on appelle *ciel* proprement, et dans ses parties qui sont autant de cieux. Ces parties sont les huit sphères, c'est-à-dire les sept sphères planétaires et celle des fixes. Ces cieux ont aussi leurs parties, qui sont les astres, et qu'on peut appeler des *parties de parties*.

[37] *Frigida Saturni sese quò stella receptet.*

(Virg. Georg.)

[38] Parmi les cinq planètes qui forment le cortège du soleil et de la lune, Mercure est celle dont le mouvement est le plus rapide.

[39] Mercure était dans la plus grande faveur auprès d'Osiris ou du soleil; suivant les traditions égyptiennes (*c*) qui lui attribuent l'invention des lettres, de l'astronomie, de la musique, du culte religieux et de tous les arts d'agrément.

[40] L'Arabe Haly dit que le soleil a donné à Mercure la puissance sur toute l'écriture (*d*), parce que par sa position il ressemble au secrétaire d'un grand roi, dont il reçoit les ordres. Sanchoniaton attribue également à Mercure la fonction de secrétaire du Dieu du temps (*e*).

[41] La cosmogonie phénicienne dit que les premiers hommes nommèrent le soleil *Beelsamim*, roi du ciel, et que ce Dieu est le Jupiter des Grecs (*f*).

[42] Plutarque nous dit que la figure à douze angles, ou le dodécagone, était consacré à Jupiter (*g*). Elle représentait aussi le monde dans le solide à douze faces (*h*).

[43] C'est là sans doute ce qui a fait dire à Plutarque (*i*) que les habitans de l'Océan britannique observaient le retour de Saturne au taureau, ancien signe équinoxial et origine de tous les mouvemens célestes. Aussi Saturne, dans la cosmogonie phénicienne, épouse-t-il la fatalité, ou Eimarmêné. Ces insulaires l'appelaient *Nucturos*, ou *gardien de la nuit*, et lui rendaient les premiers honneurs après Hercule ou après le soleil.

(*a*) Diog. Laer. prœm., p. 79. Vit. Epimenid. — (*b*) Simplic., l. 3, p. 137; et l. 4, p. 164. — (*c*) Diod., l. 1, c. 16. — (*d*) Haly de judiciis Astr., p. 1, c. 4. — (*e*) Eub., l. 1, c. 10. — (*f*) Euseb. Præp. Ev., l. 1, c. 10. — (*g*) De Iside, p. 363. — (*h*) Tim. Loc., p. 98. — (*i*) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 941.

Digitized by Google

[44] C'étaient là les grandes divinités des mystères, les Dieux cabires de Samothrace, celles qui jouaient le rôle le plus important dans les sanctuaires d'Éleusis, où Cérès, Liber et Libéra étaient invoqués.

[45] Dans son invocation aux planètes, Firmicus s'exprime ainsi (*a*) en s'adressant au soleil : « Sol Optime Maxime, qui mediam cæli possides partem, mens mundi atque temperies, dux omnium, princepsque, qui cæterarum stellarum ignes flammi-ferarum luminis tui moderatione perpetuas, etc.

» Tu omnium syderum princeps, qui menstruis lunæ cursibus lumen et adimis et reddis, sol optime, maxime, qui omnia per dies singulos majestatis tuæ moderatione componis (*b*), per quem *cunctis animantibus immortalis anima divina dispositione* dividitur, qui solus cæli januas et aperis et claudis, ad cujus arbitrium fatorum ordo disponitur, etc. »

[46] C'est le cadavre d'Osiris enfermé dans un cercueil à tête de bœuf.

[47] Le soleil était censé former la quarte de l'harmonie céleste, et donner le double *tétrachorde*.

« Nam medium tu curris iter . . . .
» Hinc est quod quarto jus est decurrere circo ;
» Ut tibi perfectâ numerus ratione probetur,
» Nonne hac principio geminum tu das Tetrachordon ? . . . »

Martian Capell. Hym. in Sol.

[48] Cette comparaison peut être très-utile dans l'explication d'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, ou de la lumière née de l'union du soleil et de la lune.

Bardesanes appelait le soleil le *père de la vie*, et la lune la *mère de la vie* (*c*), et disait qu'au déclin de la lune cette mère de la vie quittait ses vêtemens, allait trouver le soleil son époux, et qu'alors les deux planètes couchant ensemble produisaient des enfans qui continuaient le genre humain.

[49] Peut-être trouverait-on ici l'origine de cette constellation ou du symbole qui comprend ce groupe d'Etoiles. Par la même raison, le domicile de Mars eût été marqué par l'empreinte de l'animal qui lutte et se bat, *arietat*. Cette explication de l'origine des images célestes tirée des domiciles planétaires, pourrait être utilement suivie; car nous ne

(*a*) Firm., l. 1, c. 4, p. 15. — (*b*) Firm. Præf. in l. 5, p. 115. — (*c*) Abulfarage. Dynast.

Digitized by Google

tenons pas absolument à celle que nous donnerons ci-après et que déjà nous avons proposée dans notre mémoire sur l'origine des constellations, imprimé dans le quatrième volume de l'astronomie de Lalande.

[50] Il suppose que Vénus a la commission de vendre et d'acheter, allusion faite à son domaine ou à la balance. On doit préférer l'opinion de Proclus qui dit qu'elle est chargée « de *donner la beauté aux productions de la Nature* (*a*). » Ceci s'accorde avec ce que nous avons dit plus haut sur cette planète.

[51] Cette *eucrasie*, ou température heureuse qui constitue l'état de l'air au printemps, est ce que Plutarque appelle le caractère ou le tempérament d'Horus, fils d'*Osiris*. « Horus, dit ce philosophe (*b*), est cette température heureuse de l'air qui conserve et nourrit tout, par le principe humide dont il est imprégné. » Tel est le printemps, près des signes duquel est placé Orion, appelé *Horus* par les Egyptiens.

[52] On verra quel usage nous faisons de cette observation dans notre chapitre sur Adonis.

[53] Simplicius, commentateur d'Aristote, observe que, si le soleil et la lune étaient attachés à la sphère des fixes, et que le soleil par exemple répondît toujours au tropique du cancer ou au tropique du capricorne (*c*), il n'y aurait pas d'alternative de saisons, mais toujours été dans le premier cas, ou toujours hiver dans le second; et conséquemment que ces périodes annuelles de génération et de destruction n'auraient pas lieu.

[54] Plutarque, dans son Traité d'Isis, confirme cette opinion des anciens, et explique même par là les attributs caractéristiques du principe générateur Osiris.

[55] Ceci nous fait croire que les anciens Égyptiens choisirent une éclipse du jour même de l'équinoxe ou du solstice, pour y attacher l'origine de leurs périodes. Ce qui s'accorde bien avec nos idées sur l'usage des pyramides.

[56] Effectivement, dans les calendriers anciens, on marque non-seulement les levers et les couchers des étoiles, mais encore les vents qui soufflent à cette époque, et qui sont censés être l'effet de ces levers ou de ces couchers.

[57] Le 25 de décembre ou le jour de Noël, jour de la naissance du Dieu des chrétiens, était appelé *Natali. Solis invicti* (*d*).

[58] Il paraît qu'originairement les Grecs commencèrent leur année

---

(*a*) Procl. in Tim., p. 257. — (*b*) Plut. de Iside, p. 366. — (*c*) Simplic. in Aristot. de Cœl., l. 2, p. 98. — (*d*) Petaw. Rat. Temp., p. 2, l. 1, c. 5.

Digitized by Google

par le solstice d'hiver, avant qu'ils en eussent reporté le commencement au solstice d'été. C'était dans l'ancien signe solsticial d'hiver, que les Grecs plaçaient leur Cécrops au verseau, Cécrops qui établit la division des Athéniens en douze tribus. Les Juifs y plaçaient Ruben, le premier des fils de Jacob.

[59] C'est de cette constellation que parle Virgile dans ces vers du premier livre des Géorgiques (*a*) :

« Præterea tam sunt Arcturi sydera nobis,
« Hædorumque Dies servandi et *Lucidus Anguis;*
« Quam quibus in patriam ventosa per æquora vecti,
« Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi. »

[60] Ce serpentaire tient le serpent que les Perses appellent le *serpent d'Eve* (*b*), celui qui séduisit l'homme et la femme, et les força à cultiver la terre et à l'arroser de leurs sueurs jusqu'à ce que, par l'agneau, ils eussent été régénérés. On pourra aussi rappeler ici la fable de Meschia et Meschianè et de leur serpent, ces premiers pères du genre humain, dans la cosmogonie des Perses (*c*).

[61] Ceci trouvera son application à la durée de la vie d'Osiris, ou de la lumière que le soleil prête à la lune durant vingt-huit jours de sa révolution.

[62] Virgile l'appelle *Roscida luna*. (Georg. l. 3, v. 336.)

[63] Les auteurs chrétiens eux-mêmes (*d*), malgré leur aversion pour l'astrologie judiciaire, ont cru au pouvoir de la lune, comme on peut le voir dans saint Augustin (*e*), qui pense pouvoir admettre ce que nous appelons l'*astrologie naturelle*.

[64] Cette doctrine sur les cinq puissances, vent, feu-lumière, air, eau et terre, fut adoptée par les Manichéens, comme on peut le voir dans saint Epiphane (*f*), et dans le traité de Beausobre sur le manichéisme.

[65] Le monde n'a pas été fait de ce qui n'était pas; mais de ce qui n'était pas bien, et aussi bien qu'il pouvait être. Dieu, dit Platon (*g*), pensant que ce qui est ordonné vaut mieux que ce qui ne l'est pas, tira la matière de l'état de désordre où elle était, pour y mettre l'ordre et l'arrangement qu'elle n'avait pas d'elle-même.

(*a*) V. 204, 205. — (*b*) Chardin, t. 3, p. 2. — (*c*) Zend-Avesta, t. 2, part. 2. — (*d*) Salmas. præf. ann. Clim., p. 57. — (*e*) August. de Civ. Dei, l. 5, c. 6. — (*f*) Epiph. Adv. Hær., c. 66; et Beausob., t. 1, p. 222. — (*g*) Plut. de Procr. 1014. Platon, Tim., p. 30.

[66] Orphée avait étudié en Égypte, où plus que partout ailleurs on éprouvait les bienfaits de cet élément (*a*). Aussi l'y honorait-on comme Dieu; on lui adressait des vœux et des prières (*b*), comme nous verrons bientôt que faisaient aussi les Perses.

[67] Thalès observait, dit Plutarque (*c*), que c'est par le fluide spermatique que tous les animaux se reproduisent; que le principe humide est le grand agent de la végétation des plantes qui se flétrissent par trop de sécheresse; qu'enfin les astres se nourrissent des vapeurs de l'Océan.

[68] L'air n'est ici que le souffle ou le *spiritus*, qui formait un cinquième élément.

[69] Voy. Ovide, (Mét. l. 5, fab. 5,) sur les transmutations des élémens, suivant la doctrine de Pythagore.

[70] Une partie des idées d'Anaximènes se retrouve dans la théogonie d'Hésiode.

[71] Crios, ou le bélier, est le siége de Pallas, dans la distribution des douze grands Dieux entre les douze signes :

Lanigerum Pallas taurum cytherea tuetur (*d*), etc.

(Manilius, Astron.)

Persée, placé sur le bélier, se lève toujours avec lui, voyage avec lui dans les cieux, et se couche avec lui. Il est son paranatellon le plus voisin et le plus constant. Hésiode ne l'a séparé ni de Crios, ou du bélier, ni de Pallas. Crios, suivant lui, eut pour fils Astrée, Pallas et Persée. Ainsi la théogonie d'Hésiode contient la description la plus exacte du premier signe et de ses alentours. Il donne pour femme, à Pallas, Styx ou le fleuve des enfers, sur les bords duquel la déesse guerrière précipite les morts. On plaçait Styx dans le ciel, en aspect avec le bélier, près du nœud équinoxial d'automne, ou du passage aux enfers dans le huitième degré de la balance (*e*).

[72] On peut consulter Pline, l. 2, c. 47, sur les différentes espèces de vents, et on verra qu'il les fait presque tous naître du lever ou du coucher d'une étoile ou d'une constellation. Le calendrier rustique de Columelle est rédigé sur ce même principe. Les calendriers grecs ou égyptiens, qui sont imprimés dans l'*Uranalogium* de Petau (*f*), lient toujours le retour de tel ou tel vent au lever ou au coucher de telle ou telle étoile. Le commentaire de Germanicus César, sur Aratus,

---

(*a*) Jul. Firm. de Prof. Relig., p. 3 et 4. — (*b*) Athan. Adv. Gentes. — (*c*) Plut. de Placit. Phil., l. 1, c. 2, p. 875. — (*d*) Astr. Man., l. 2, v. 437. — (*e*) In parte 8. Firmic., l. 8, c. 12, p. 220. — (*f*) Uranol., l. 3; Calend. Ptol. Apud Firm., p. 79.

finit par des pronostics de vents et de pluies, de grêle ou de tonnerre, tirés des levers ou des couchers d'étoiles. On trouve à la suite des ouvrages de Ptolémée, imprimés avec ceux de Firmicus, un calendrier où chaque jour du mois est marqué par un lever ou coucher d'étoile, avec tous les phénomènes météorologiques qui les accompagnent.

[73] Chiven est le même Dieu qu'ils appellent *Routren* (*a*), et que nous avons vu être *le feu*, une de leurs cinq puissances (*b*). Routren réside dans le soleil, la lune et le feu, etc.

Cette opinion philosophique appartenait aux Scythes, chez qui le feu a dû être un élément aussi précieux que l'eau l'était pour les Égyptiens. Le discours que Justin leur attribue (*c*) prouve que tel était leur dogme cosmogonique. Il serait possible que les Scythes, en pressant sur le midi de l'Asie, y aient apporté cette doctrine que les brames conservent encore de nos jours. C'était aussi le dogme de Zoroastre, et vraisemblablement ce fut là l'origine du culte du feu chez les Perses, ou du magisme; le feu éther étant regardé comme le créateur de la Nature, et comme la substance lumineuse du soleil.

[74] Hippasus était de Métapont, et l'on trouve dans Hérodote (*d*) que les habitans de Métapont revendiquaient certaines fables que d'autres attribuaient à la Scythie.

[75] *Oculos cœli, id est stellas*, dit Marsil Ficin (*Comment. in Plotin, Ennead.* 2, c. 2); d'après cette explication, les yeux semés sur le corps d'Argus et sur les ailes des chérubins seront des étoiles; et trois yeux ou trois génies qui auront chacun un œil, pourront représenter les trois planètes supérieures au soleil, le vrai Jupiter, lesquelles formaient la foudre, d'après Pline cité ci-dessus.

[76] L'opinion de Lactance est contraire à celle des autres philosophes, qui donnent aux animaux une ame émanée du feu éther, comme celle de l'homme.

[77] L'air se rangea du côté du feu, comme plus léger; l'eau du côté de la terre, comme plus pesante. De là vint ensuite la division des stoïciens (*e*), qui partagent la légèreté et la pesanteur entre les quatre élémens, et qui appellent élémens légers le feu et l'air, et élémens pesans l'eau et la terre. Aristote ne donne une légèreté ou une pesanteur déterminée qu'au feu et à la terre, tandis que l'air et l'eau varient leur pesan-

---

(*a*) Sonner. Voyag. de l'Inde, t. 1, l. 1. Art. 3, p. 316. Bagawad. p. 170. — (*b*) Ci-dessus, l. 2, c. 3. — (*c*) Justin, l. 1, c. 2. — (*d*) Herodote, l. 4, c. 13, 15. — (*e*) Plut. de Placit. Philos., l. 1, c. 12, p. 833.

Digitized by Google

teur spécifique. Il accole néanmoins l'air au feu, et l'eau à la terre, dans sa division des élémens en élémens légers et élémens pesans (*a*).

[78] Favorinus, dans une dissertation contre les astrologues, dont Aulugelle nous a donné un abrégé très-succinct (*b*), dit que les hommes ayant observé quelque correspondance entre certains effets produits ici-bas, et la marche des corps célestes, partirent de là pour étendre ce principe à tout ce qui arrive parmi nous, et finirent par vouloir persuader que toutes les choses humaines, petites ou grandes, sont subordonnées au mouvement des astres, et réglées par eux.

[79] Le ciel a primitivement, dit Proclus (*c*), les formes et les figures que prend la matière par la génération, dans le système général de la génération et de la destruction. Suivant Ptolémée, les formes terrestres sont modifiées par les formes célestes (*d*).

[80] Sextus Empiricus distingue deux sortes d'influences, les unes simples, les autres composées (*e*). Les premières sont celles d'une seule planète ou d'un seul signe; les secondes résultent de la combinaison de plusieurs planètes placées en différens lieux, tels que l'horoscope, le milieu du ciel, le bas du ciel, et le point du couchant opposé à l'horoscope; car l'horoscope est le levant. C'est ce que l'auteur de l'Apocalypse appelle *le haut, le bas, et le contour du trône de Dieu*. A ces points correspondaient les quatre étoiles royales et les signes fixes, le lion, le bœuf ou taureau, l'homme du verseau et le scorpion, avec lequel se lève le vautour, *Aquila*. Ils divisaient en quatre parties le zodiaque, où circule le temps divisé en quatre parties de six heures chacune (*f*).

[81] Cette division du zodiaque en trente parties, ou trente Dieux tutélaires de chaque division, pourrait être celle dont parle Ptolémée (*g*); et qu'il désigne sous le nom de *douzièmes de signe*. En effet, le cercle composé de 360 degrés renferme trente douzièmes, qui ont chacun leur inspecteur ou maître, suivant le même Ptolémée. Néanmoins, je suis tenté de croire que c'est trente-six, et non trente qu'il faut lire, et que c'est des trente-six décans que veut parler ici Diodore, lesquels se succèdent dans leur lever et leur coucher tous les dix jours, comme les Dieux conseillers; ce qui complète la révolution annuelle de trois cent soixante jours, année sans épagomènes. La moitié du zodiaque étant au-dessus de la terre, et la moitié au-dessous, il s'ensuit qu'il y a toujours la moitié de ces Dieux dessus l'horizon, ou au-dessus de la terre,

---

(*a*) Simpl. in Arist., p. 1[illegible]. — (*b*) Aulugelle, l. 14. — (*c*) Procl. in Tim., p. 21. — (*d*) Ptolem. in Centiloq., c. 9. — (*e*) Sex.-Empir. Adv. Math., l. 5, p. 116. — (*f*) Apocalyp., c. 4, v. 6. — (*g*) Ptol. Tetrabib., l. 1, c. 22.

Digitized by Google

et la moitié au-dessous. Suivant Firmicus (*a*), c'étaient ceux qui rendaient les décrets de la fatalité et qui décidaient des biens et des maux de l'humanité. C'est là sans doute ce qui les a fait appeler les membres du conseil des astres, ou les Dieux conseillers.

[82] Ce passage trouvera sa place dans notre théorie sur les enfers, dont l'entrée était au premier des signes inférieurs, près du centaure qui tient la balance, et juge les ames qui descendent dans l'hémisphère inférieur ou aux enfers; tandis que l'agneau ou *aries* devient la porte des ames vertueuses.

[83] On peut consulter Salluste (*b*) le philosophe sur la nécessité des mouvemens contraires, pour établir l'équilibre de la Nature, et donner à l'action génératrice du monde toute sa perfection dans ses différens périodes d'énergie et de repos, de chaud et de froid.

[84] Voici ce que dit Higin, l. 4. c. 13 : « Le cancer en se levant fait disparaître la moitié de la couronne, le poisson austral; la tête et le reste du corps jusqu'au nombril de l'Hercule agenouillé; Ophiucus depuis les genoux jusqu'aux épaules; la presque totalité du serpent, excepté la tête qui s'avance sous la couronne. Le bootès, presque en totalité, est couché. La queue de la baleine est au méridien. » Voilà un exemple de la manière dont on fixait les divisions de chaque signe et la base du choix qu'on faisait de telles ou telles constellations, pour les faire entrer dans une allégorie ou dans une image sacrée. C'est donc d'après ce principe qu'il faut les décomposer.

[85] Les prêtres ont rendu la religion bonne à tout; on invoque sainte Geneviève pour obtenir de la pluie et du beau temps. On a le choix. Saint Roch invoqué guérit la peste; tel autre saint de telle ou telle autre maladie. Saint Nicolas sauve du naufrage. C'est ainsi qu'en donnant aux hommes des secours factices, et en leur conseillant de se reposer sur la providence, on leur a ravi tous les moyens que fournit une sage prévoyance. Les prêtres, pour dominer, ont tout corrompu dans l'ordre social. Les talismans et les Agnus-Dei n'ont profité qu'à eux. La religion, telle qu'elle a presque toujours existé, est incontestablement le plus grand fléau qui ait affligé les hommes. Il y a long-temps que la religion dit au matelot en danger : Invoque Ophiucus ou saint Nicolas; et ce n'est que depuis peu que la philosophie lui a répété cet adage trivial : « *Ne t'y fie pas.* »

[86] On conçoit que la figure de la planète et ses attributs se trouvant liés au décan, ou à la figure mystérieuse composée de la constellation

---

(*a*) Firmic., l. 4, c. 16. — (*b*) Salluste, c. 7, p. 256. Opusc. Mythol.

Digitized by Google

et des caractères de la planète, on put peindre une coupe de laquelle sortit la tête de Mars; comme dans le premier décan, également consacré à Mars, on avait peint une figure qui portait la hache symbolique du Dieu des combats.

[87] Ce mot se rapproche assez du nom de ces cabires, ou Dieux puissans, que les Grecs disaient s'appeler *Axio-Kersos*, en langue barbare. Le scholiaste d'Apollonius l'appelle *Pluton*, ou l'*époux de Proserpine*. On observera que c'est dans cette île que les anciens plaçaient les Champs-Élysées, et qu'ils étaient persuadés que le volcan du pic était le Tartare ou l'enfer. La plus belle vallée de l'île, où l'on a bâti depuis la ville de Laguna, passait pour être le séjour fortuné qu'habitaient les hommes vertueux.

[88] Le livre de l'Apocalypse de Jean est composé de morceaux de Daniel, et surtout d'Ezéchiel, qui eux-mêmes ont consacré les principes de la théologie des Assyriens. Or, le système des deux principes en forme la base, comme nous le prouverons dans l'explication de cet ouvrage mystique. On y retrouve aussi la doctrine des mages.

[89] Le Boundesh (*a*) contient les principes d'une cosmogonie faite vers le cinquantième degré de latitude, puisqu'elle suppose qu'en hiver le jour n'est que la moitié de ce qu'il est en été. Donc il est en hiver de huit, et en été de seize, comme chez nous.

[90] On fit une application de cette théorie aux deux hémisphères ou aux deux divisions de la sphère (*b*), en partie boréale et supérieure, et en partie australe ou inférieure. On appela la première *la droite*, et la seconde *la gauche*. Aussi les six signes supérieurs composaient le domaine du bien, de la lumière et d'Ormusd; et les six autres l'empire du mal, des ténèbres et de Typhon, leur chef, comme nous le verrons ci-après, dans l'explication de l'œuf mystérieux.

[91] On doit distinguer le signe qui n'est qu'une division conçue dans le zodiaque, et qui était sous la tutelle d'un Dieu de la constellation ou de l'image symbolique qui y fut placée. Le signe est mobile par l'effet de la précession, et s'applique successivement par sa marche rétrograde à chacune des douze constellations du zodiaque. Mais l'image céleste qui groupe les étoiles du zodiaque est fixe, et garde les mêmes rapports avec les autres images ou constellations. Nous faisons cette remarque, afin qu'on ne nous accuse pas de faire un double emploi des douze signes. La constellation n'est pas le signe, quoique casée dans le signe;

(*a*) Zend-Avesta, t. 2, p. 400. — (*b*) Eratosth. Uranol. Petaw, c. 6, p. 143. Plut de Iside, p. 363.

Digitized by Google

elle en diffère comme l'image ou l'estampe diffère de son cadre. Les douze grands Dieux présidèrent aux signes, et par suite aux images, qui elles-mêmes étaient des divinités. Celles-ci étaient les divinités visibles; les premières étaient intellectuelles, on les concevait agissant sous les signes et empruntant souvent leurs attributs des images qui y correspondaient.

[92] La théogonie de Sanchoniaton (*a*), autrement la cosmogonie des Phéniciens, nous présente la matière du chaos qui s'arrondit sous la forme de l'œuf, au moment où le soleil et la lune vinrent à briller, pour la première fois, dans l'Univers. Cette doctrine se retrouve chez les habitans du Tunquin (*b*). Ces peuples supposent que la matière première, avant l'organisation du monde, avait la forme et la figure d'un œuf. Agitée par le mouvement, elle produisit deux principes, celui de la génération et celui de la corruption; ce qui répond assez au *genos* des Phéniciens. C'est aussi l'opinion des Banians (*c*), qui supposent que Dieu souffla sur la matière du chaos composée des quatre élémens confondus; que les eaux s'enflèrent et devinrent une ampoule de la grosseur d'un œuf qui, en s'étendant peu à peu, forma le ciel lumineux et transparent: du reste ou de la terre humide, il forma une boule ronde qui est la terre.

[93] Ubi pulsam hyemem *Sol aureus* egit
Sub Terras, cœlumque æstivâ luce refulsit.
VIRG. *Georgic.*, l. 4, v. 51.

Voilà l'idée simple qui a fourni le fond de beaucoup de poëmes anciens et d'une foule de légendes sacrées dont le héros est attaqué par les puissances des ténèbres, qu'il combat et dont il triomphe, sous l'emblème d'un Dieu à cornes de taureau ou de bélier, dans la fable d'Osiris, dans celle de Bacchus, dans celle de Jupiter Ammon, ou sous la forme d'agneau dans celle de Christ.

[94] Voyez le monument de Mithra, dans lequel le scorpion ronge les testicules du taureau; et le Traité d'Isis, dans lequel Osiris, à cornes de taureau, le même que Bacchus, est tué par Typhon, le soleil parcourant le 17° du Scorpion.

(*a*) Euseb., l. 1, c. 10. — (*b*) Cont. d'Orv., t. 1, p. 367. — (*c*) Ibid., t. 2, p. 129.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.

MAG 2017 826

VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA NAZIONALE
IN ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google